

Publications de la Société de Géographie et d'Archéologie
de la Province d'Oran

Capitaine L. VOINOT

*Mar 314.3 (610)
Voi*

Oudjda et l'Amalat

(MAROC)

26 Planches de Plans et Illustrations

(Extrait du Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie de la Province d'Oran, 1911-1912)



ORAN

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE L. FOUQUE
4 et 6, Rue Thuillier (Place Kléber)

1912

74307

C.I

Re

OUDJDA ET L'AMALAT

AVERTISSEMENT

En commençant à recueillir les documents qui m'ont permis d'écrire cette étude, je songeais simplement à mettre à profit les facilités que donne notre occupation pour établir une monographie aussi approfondie que possible de la ville d'Oudjda. Mais je dus constater bien vite que son histoire était inséparable de celle des tribus avoisinantes et je fus amené à élargir le cercle de mes investigations. Je ne pouvais néanmoins pas entreprendre une monographie complète de l'amalat, c'eût été une tâche considérable. Si j'ai choisi le titre « Oudjda et l'amalat », c'est qu'il définit mieux les limites du sujet traité ; toutefois Oudjda, centre administratif et économique du pays, reste le principal objet du travail.

L'étude sur « Oudjda et l'amalat » se divise en trois parties : la première est consacrée à la monographie d'Oudjda, la deuxième donne sur les tribus environnantes les renseignements strictement nécessaires pour saisir la portée et l'enchaînement des événements historiques, la troisième partie est enfin réservée à l'histoire de la région.

Afin de ne pas surcharger les renvois au bas des pages, j'ai adopté des abréviations pour l'indication des références concernant les Documents utilisés : travaux d'auteurs, archives.

Pour la transcription des noms arabes, j'ai généralement suivi le système officiel, qui, s'il n'est pas parfait, a du moins l'avantage d'être couramment employé et par conséquent connu de tous.

A moins d'indications contraires l'énonciation des différentes sommes d'argent doit toujours être considérée comme étant faite en monnaie marocaine.

DOCUMENTS UTILISÉS

LIVRES, ARTICLES, REVUES ET JOURNAUX

- ABOULQACEM BEN AHMED EZ ZIANI. — *Ettordjman el Moarib an douel el machriq ou l'maghrib*. — Le Maroc de 1631 à 1812. Extrait traduit par O. HOUDAS. (Paris, 1886). — Cet ouvrage a été écrit en 1812-1813.
- ABOU ABDALLAH MOHAMMED IBN ABD EL DJELIL ET TENESSI. — Histoire des Beni Zeyan, rois de Tlemcen. Traduction abbé BARGÈS. (Paris, 1852). — Ouvrage écrit dans la deuxième moitié du xv^e siècle.
- L'*Akhbar*, journal d'Alger. (Années 1844, 1852 et 1859).
- ALI BEY EL ABBASSI. — Voyage en Afrique et en Asie pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807. (Paris, 1814, T. I).
- Eugène AUBIN. — Le Maroc d'aujourd'hui. (Paris, 1905).
- ANONYME. — Relation de la bataille d'Isly, suivie du rapport de M. le Maréchal gouverneur général. (Alger, 1845). — Cette brochure, mise en vente au profit des familles de soldats victimes de la guerre, paraît être tout au moins officieuse.
- Lieutenant Paul AZAN. — Sidi-Brahim. (Paris, 1906).
- AZ ZYANI (Abou l'Qacem ben Ahmed). — Traduction analytique de la *Rihla*. *Archives Marocaines*, T. VI. (Paris, 1906).
Az Zyani est un écrivain du commencement du xix^e siècle ; c'est l'auteur du *Ettordjman* cité plus haut.
- A. BARBIN. — Fouilles des abris préhistoriques de la Mouillah, près Marnia. (*Bull. Soc. Géogr. d'Oran*, 1^{er} trim. 1910).
- Abbé BARGÈS. — Complément de l'histoire des Beni Zeyan, rois de Tlemcen. (Paris, 1887).
- Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom, sa topographie, son histoire, description de ses principaux monuments, anecdotes, légendes et récits divers. (Paris, 1859).
- René BASSET. — Nédromah et les Traras. (Paris, 1901).
- EL BEKRI. — Description de l'Afrique septentrionale. Traduction de SLANE. (Paris, 1859). — Cet ouvrage a été écrit en 1068.
- Alex. BELLEMARE. — ABD EL KADER, sa vie politique et militaire. (Paris, 1863).
- A. BERBRUGGER. — L'Algérie et le Maroc depuis 1830. (*Akhbar* des 15, 20 et 22 janvier 1852).

- A. BERBRUGGER. — Nos frontières de l'Algérie (*Akhbar* des 12 et 24 février et 20 avril 1852).
- Le Pegnon d'Alger ou les origines du gouvernement turc en Algérie. (Alger, 1860).
- Gaston BOISSIER. — L'Afrique romaine. (Paris, 1909).
- Monsieur * * * (Abbé BOULET). — Histoire de l'empire des Chérifs en Afrique, sa description géographique. (Paris, 1733.)
- Lieut^t BOULLÉ. — La France et les Beni Snassen. (Paris, 1909).
- J. CANAL. — Marnia. (Paris, 1887).
- Oudjda (1885). (Oran, 1886).
- Monographie de l'arrondissement de Tlemcen. (*Bull. Soc. Géogr. d'Oran*, 1889).
- Les troubles de la frontière marocaine (mars-avril 1886). (Oran, 1886).
- E. CARETTE. — Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et particulièrement de l'Algérie. (Paris, 1853).
- Auguste COUR. — L'établissement des dynasties des Chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la Régence d'Alger, 1509-1830. (Paris, 1904).
- L'occupation marocaine de Tlemcen. (Alger, 1908). Extrait de la *Revue Africaine*.
- Comité de l'Afrique Française (Bulletin du). (Paris, années 1897-1899-1900-1901 et 1903 à 1908).
- Gabriel DELBREL. — Notes sur le Tafilalet. *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*. (2^e trim. 1894).
- Général DERRÉCAGAIX. — Récits d'Afrique. Yusuf. (Paris, 1907).
- Documents diplomatiques*. — Affaires du Maroc. (Livre jaune). Paris. Ministère des Affaires étrangères (1901 à 1905, 1906-1907, 1907-1908).
- Edmond DOUTTÉ. — Merrakech, 1^{er} fascicule (Paris, 1905).
- Magie et Religion dans l'Afrique du Nord. (Alger, 1910).
- DUREAU DE LA MALLE. — L'Algérie. (Paris, 1852).
- DUTERTRE. — La bataille d'Isly (14 août 1844) racontée par un témoin de la journée. *Carnet de la Sabretache*. (Mai 1906).
- Achille FILLIAS. — Campagne du Maroc. Tanger, Isly, Mogador, 1844. (Paris 1881).
- Vicomte Ch. de FOUCAULD. — Reconnaissance au Maroc, 1883-1884. (Paris, 1888).
- Foutouh Ifrikia*, attribué à EL OUAKIDI, 2^e volume du texte arabe. La traduction des passages intéressants est due à M. l'officier interprète NEHLIL.
- FRAY DIÉGO DE HAËDO. — Histoire des rois d'Alger (1612). — Traduction de GRAMMONT. (Alger, 1881).
- GENTIL L. — Mission au Maroc (1907). *Bulletin du Comité de l'Afrique française*. (Suppl. février 1908).

- GENTIL L. — Mission au Maroc (1908). *Loc. cit.* (juin 1908).
- Abbé LÉON GODARD. — Description et histoire du Maroc. (Paris, 1860).
- F. GOURGEOT. — Situation politique de l'Algérie. (Paris, 1881).
- Commandant E. GRAULLE. — Insurrection de Bou-Amama, avril 1881. (Paris 1905).
- Stéphane GSELL. — L'Algérie dans l'antiquité. (Alger 1903).
- IBN KHALDOUN. — Histoire des Berbères. Traduction de SLANE. (Alger, 1856). — Cet ouvrage est de la fin du xv^e siècle.
- C^{te} H. d'IDEVILLE. — Le maréchal Bugeaud d'après sa correspondance intime et des documents inédits, 1784-1849. (Paris, 1882).
- ISMAËL HAMET. — Cinq mois au Maroc. (Alger, 1901).
- Istiqsa*. — AHMED EN NASIRI ES SLAOUI. — *Kitab el Istiqsa*. Traduction FUMEY. *Archives marocaines*, T. IX et X. (Paris, 1905-07). — Cet ouvrage a été écrit à la fin du xix^e siècle.
- Kartas*. — ABOU MOHAMMED BEN ABD EL HALIM. — *Roudh el Kartas*. Traduction BEAUMIER. (Paris, 1860). — Ouvrage écrit à Fez en 1326.
- E. KELLER. — Le général de la Moricière, sa vie militaire et politique. (Paris, 1874).
- Jean LÉON L'AFRICAIN (HASSANE BEN MOHAMMED). — Description de l'Afrique, tierce partie du monde. — Édition annotée par SCHOEFFER. (Paris, 1896, T. III). — L'auteur, musulman de Grenade converti à la religion catholique, a écrit son ouvrage dans la première moitié du xvi^e siècle.
- MANDEVILLE. — Les troubles de la frontière algéro-marocaine. *Questions diplomatiques et coloniales*, T. I. (1897).
- MARMOL. — L'Afrique de Marmol, de la traduction de Nicolas PERROT, sieur d'ABLANCOURT. (Paris, 1667.) — L'ouvrage de Marmol est de la fin du xvi^e siècle.
- Général comte de MARTIMPREY. — Souvenirs d'un officier d'état-major. (Paris, 1886).
- DE LA MARTINIÈRE et LACROIX. — Documents sur le Nord-Ouest africain. (Alger, 1894).
- Ernest MERCIER. — Histoire de l'Afrique septentrionale. (Paris, 1888).
- Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale. (Constantine).
- MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABDELKADER EN NASRI. — Voyages extraordinaires et nouvelles agréables. Traduction M.-A. ARNAUD (Alger, 1885). — Cet ouvrage, écrit à la fin du xviii^e siècle, n'est qu'un poème avec commentaires sur la prise d'Oran par le bey Mohammed ben Othmane.
- MOHAMMED ESSEGHIR BEN EL HADJ BEN ABDALLAH EL OUFRANI. — *Nohzet el Hadi* : Histoire de la dynastie sâadienne au Maroc. 1511-1670. Traduction O. Houdas. (Paris, 1889). — Ouvrage écrit vers 1730.

- MOHAMMED BEN RAHAL. — A travers les Beni Snassen (*Bull. Soc. Géogr. d'Oran*, 1889).
- Moniteur algérien*, journal officiel de la colonie. (Alger, 1836, 1842, 1844 à 1852).
- Moniteur universel*, journal officiel. (Paris, 1844).
- DE MONTAGNAC. — Lettres d'un soldat : Neuf années de campagne en Afrique. (Paris, 1885).
- Lieutenant DE MONTDÉSIR. — Le Nord-Est marocain (*Bull. Soc. Géogr. d'Alger*, 2^e trim. 1905).
- Commandant MORDACQ. — La guerre au Maroc. (Paris, 1907).
- Capitaine MOUGIN. — Les algériens à Oudjda. *Bull. du Comité de l'Afrique française*. (Suppl. septembre 1908).
- Oudjda : Historique, organisation, commerce. (*loc. cit.*) (Suppl. juillet et août 1906).
- A. MOULIÉRAS. — Le Maroc inconnu. — Première partie : Exploration du Rif. (Oran, 1895).
- Une tribu zénète anti-musulmane au Maroc (Les Zkara). (*Bull. Soc. Géogr. d'Oran*, 4^e trim. 1903, 3^e trim. 1904 et 1^{er} trim. 1905).
- NAHUM SLOUSCHZ. — Hébréo-phéniciens et judéo-berbères. — Introduction à l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc. *Archives marocaines*, T. XIV. (Paris, 1908).
- Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc. *Archives marocaines*, T. IV et VI. (Paris, 1905 et 1906).
- NEHLIL, officier interprète. — Notice sur la zaouïa de Zegzel. (Alger, 1910).
- PANDORI. — Le service des douanes au Maroc. *Bull. du Comité de l'Afrique française*. (Suppl. août 1907).
- E. PÉLISSIER DE REYNAUD. — *Annales algériennes*. (Paris-Alger, 1854).
- H. PENSA. — La situation politique à la frontière marocaine de l'Algérie. (*Questions diplomatiques et coloniales*, T. I, 1897).
- Commandant J. PICHON. — Abdelkader, sa jeunesse, son rôle politique et religieux, son rôle militaire, sa captivité, sa mort, 1807-1883. (Paris). Postérieur à 1890.
- Dr PINCHON. — Quelques recherches préhistoriques sur la frontière algéro-marocaine (*Anthropologie*, T. XIX, 1908).
- QUEDENFELDT. — Division et répartition de la population berbère au Maroc. Traduit de l'allemand par le capitaine H. SIMON. (Alger, 1904).
- Charles RENÉ-LECLERC. — Le Maroc septentrional : Souvenirs et impressions. (Alger, 1905).
- E. RENOU. — Description géographique de l'empire du Maroc. — Exploration scientifique de l'Algérie, T. VIII. (Paris, 1846).
- Etude sur la campagne de 1859 contre les Beni Snassen. *Revue d'Histoire*. (Paris, février, mars, avril et mai 1908).

- LOUIS RINN. — Marabouts et Khouan. — Etude sur l'Islam en Algérie. (Alger, 1884).
- LÉON ROCHES. — Trente-deux ans à travers l'Islam, 1832-64. (Paris, 1884).
- ROUARD DE CARD. — Traité de la France avec les pays de l'Afrique du Nord. (Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc). (Paris, 1906).
- Les traités entre la France et le Maroc. (Paris, 1898).
- CAMILLE ROUSSET. — La conquête de l'Algérie, 1841-1857. (Paris, 1904).
- CAPITAINE H. TAUXIER. — Essai de reconstitution de la table de Peutinger pour la province d'Oran. *Bull. des Antiquités Africaines*, T. II. (Paris, 1884).
- COLONEL TRUMELET. — L'Algérie légendaire. (Alger, 1892).
- Le général Yusuf. (Paris, 1890).
- L. VOINOT. — Les tumuli d'Oudjda (*Bull. Soc. Géogr. et d'Arch. d'Oran*, 4^e trim. 1910).
- ZERKECHI. — Chronique des Almohades et des Hafçides. Traduction E. FAGNAN. (Constantine, 1895). — Cette chronique est de la fin du xv^e siècle.
- WALSIN ESTERHAZY, capitaine d'artillerie. — De la domination turque dans l'ancienne Régence d'Alger. (Paris, 1840).
- WALSIN ESTERHAZY, colonel. — Notice historique sur le Makhzen d'Oran. (Oran, 1849).
- WINKLER. — Frontière méridionale ou limes de la Maurétanie Césarienne (Algérie ouest). *Revue Tunisienne* (novembre 1909).
- WINKLER. — Renseignements sur les principales voies romaines de l'Afrique septentrionale et quelques mots d'histoire de la Maurétanie Tingitane (Maroc). *Revue Tunisienne*. (septembre 1909).

ARCHIVES

ARCHIVES ADMINISTRATIVES

(A. P. O.) *Archives des perceptions et régies chérifiennes d'Oudjda*

Un édit de Mouley el Hassane, deux d'Abd-el-Aziz sur le fonctionnement du service douanier à Oudjda.

Trois notes de M. l'officier interprète MARTINOT sur les monopoles d'Oudjda, les droits de marché et les habous.

Rapports de M. l'officier interprète MARTINOT des 6, 15 et 30 avril 1907 sur le fonctionnement du service douanier.

ARCHIVES HISTORIQUES

(A. G. G.) Archives du Gouvernement général de l'Algérie

Capitaine GRAULLE. — Notice historique sur les Beni-Snassen (1884).

Rapports du bureau politique arabe au Ministre de la Guerre, 1849 à 1851. Registre des minutes.

Lettre de la subdivision de Tlemcen à la division d'Oran, du 8 août 1851. Nouvelles de l'Ouest. Copie.

Télégramme de la division d'Oran du 15 août 1851. Nouvelles de l'Ouest. Original.

Campagne contre les Beni-Snassen en 1852 :

Rapport de la division d'Oran du 9 avril. Original. — Télégramme de la division d'Oran du 11 avril. Original. — Lettre du caïd d'Oudjda au général de Montauban. Copie datée du 20 avril. — Rapport de la division d'Oran du 21 juin. Original. — Télégramme de la division d'Oran du 27 juin. Copie.

Rapport de la division d'Oran sur les événements politiques survenus dans la province d'Oran pendant l'année 1855.

Visite du général Osmont au sultan à Oudjda en 1876 :

Rapport du général Osmont, commandant la division d'Oran, du 16 septembre 1876. Original. — Rapport du lieutenant-colonel Aublin, directeur des affaires arabes au Gouvernement général. Minute. — Liste des objets offerts par le Président de la République au Sultan. Minute. — Liste des objets offerts par le Gouverneur général à l'entourage du Sultan. Minute.

Violation de frontière en 1880 :

Lettre de l'amel d'Oudjda au commandant de la subdivision de Tlemcen, du 23 août. Traduction. Copie. — Télégramme de la division d'Oran, du 24 août. Original.

Lettre de la division d'Oran au sujet de Moulay Arafa, 15 juin 1884. Original.

Lettre de l'amel d'Oudjda au commandant de la subdivision de Tlemcen au sujet d'un voyage en France du 21 février 1885. Copie.

Lettre du ministre de France à Tanger au sujet de l'envoi de l'amel d'Oudjda en France comme ambassadeur, 18 juin 1885. Original.

Lettre de la division d'Oran au sujet du retour de l'amel, 23 janvier 1886. Original.

Rapport du commandant supérieur de Marnia sur les faits insurrectionnels de l'amalat d'Oudjda en 1886. Copie annotée par le commandant de la subdivision de Tlemcen.

Exécution de la convention de Kasdir :

Confirmation de télégramme de la division d'Oran, du 4 août 1896. Original. — Lettre de l'amel d'Oudjda au commandant de la subdivision de Tlemcen, du 5 août 1896. Traduction. Copie.



(A. D. O.) *Archives de la section des affaires indigènes
de la division d'Oran*

Campagne de 1859 contre les Beni Snassen :

Rapports de la division d'Oran sur les faits et nouvelles politiques d'août et de novembre. Copies. — Correspondance du général de Martimprey avec El Hadj Mimoun. Cinq lettres. Copies. — Lettre des notables d'Oudjda au général de Martimprey, du 29 octobre. Traduction, copie. — Correspondance du commandant de la subdivision de Tlemcen et du commandant de la colonne d'observation avec la division d'Oran. Neuf lettres ou télégrammes. Originaux. — Correspondance de la division d'Oran avec le Commandant supérieur de l'Algérie. Quatre télégrammes. Copies. — Lettre d'El Hadj Mimoun au général commandant la division d'Oran. Traduction du 9 mai 1860. Original. — Etat des otages détenus à Tlemcen. Original. — Rapport général sur les événements et les résultats obtenus dans la province d'Oran en 1859. Copie.

Troubles de la frontière en 1894 :

Correspondance de la subdivision de Tlemcen. Douze pièces. Originaux.

Troubles de la frontière en 1897 :

Correspondance de la subdivision de Tlemcen. Soixante-treize pièces. Originaux. — Rapport du chef du bureau arabe de Marnia sur la violation de frontière du 9 avril. Original. — Lettre de l'amel d'Oudjda au Commandant supérieur de Marnia, du 20 novembre. Traduction. Copie.

Troubles de la frontière en 1899 :

Correspondance du Commandant de la subdivision de Tlemcen. Trente pièces. Originaux. — Télégramme du chef d'annexe d'El Aricha, du 13 avril. Original.

(A. C. M.) *Archives des affaires indigènes du cercle de Marnia*

**Correspondance du cercle avec la subdivision de Tlemcen.
Nouvelles de l'Ouest. Registres des minutes :**

Janvier 1859 à décembre 1864. — Décembre 1864 à mai 1867. — Juin 1867 à septembre 1870. — Septembre 1870 à mai 1873. — Mai 1873 à juin 1874. — Juin 1874 à juin 1875. — Juin 1875 à novembre 1876. — Novembre 1879 à novembre 1880. — Octobre 1880 à septembre 1881. — Septembre 1881 à décembre 1882. — Février 1893 à mars 1894. — Mars 1894 à avril 1895. — Avril 1895 à juin 1896. — Septembre 1897 à juillet 1898. — Juillet 1898 à mai 1899. — Mai 1899 à juin 1900. — Juin 1900 à mars 1901. — Octobre 1902 à décembre 1903.

**Rapports périodiques du cercle sur la situation et les nouvelles
politiques. Registres des minutes :**

Avril 1847 à décembre 1852. — Décembre 1852 à décembre 1858. — Juillet 1871 à avril 1873. — Octobre 1876 à mai 1880. — Février 1882 à décembre 1885. — Janvier 1886 à juillet 1889. — Juillet 1889 à juin 1892. — Juillet 1892 à janvier 1898. — Août 1900 à octobre 1902. — Décembre 1904 à novembre 1908.

Rapports sur les faits historiques et politiques pendant les années 1874 et 1876. Originaux.

Liste des amels d'Oudjda de 1859 à 1901. Minute.

(A. R. O.) Archives du service des renseignements d'Oudjda

Renseignements politiques de la colonne d'Oudjda en 1907.
Registre des minutes.

Campagne des Beni-Snassen en 1907 :

Correspondance des commandants des colonnes d'Oudjda, du Nord, du Sud, du commandant supérieur de Marnia et du commandant d'armes du Kiss avec la division d'Oran. Dix pièces. Copies. — Correspondance de la colonne d'Oudjda. Registre des minutes. — Correspondance de la division d'Oran avec le Gouvernement général. Sept pièces. Copies.

Rapports hebdomadaires des secteurs des Beni-Snassen. Janvier et février 1908. Copies.

Rapports hebdomadaires de la région des Beni-Snassen. Février à mars 1908. Copies.

(A. S. F.) Archives de la section frontière de la mission militaire du Maroc

Rapports du chef de la section au ministre de France à Tanger. 1903 à 1907. Registre des minutes.

Rapports du chef de la section au chef de la mission militaire au Maroc. 1903 à 1907. Registre des minutes.

(A.) Archives particulières. Originaux

Les traductions des pièces arabes sont dues à l'obligeance de MM. Ahmed ben Nacef et Kadi Mohammed, tous deux attachés au Commissariat du Gouvernement français à Oudjda.

Ahmed ben Kerroum, amel d'Oudjda, trois lettres du sultan Abd el Aziz, une d'Abderrahman ben Abdessadok.

Ahmed ould Cheikh Ali d'Oudjda, cinq lettres du sultan Mouley el Hassane, deux du sultan Abd el Aziz.

Ben Salem Fasla, d'Oudjda, une lettre du Rogui.

Cheikh Mezian, d'Oudjda, une lettre du Rogui aux gens d'Oudjda.

Cheikh Mohammed ben Larbi, d'Oudjda, une lettre analogue d'Abd el Aziz.

Djemâa Chekarna, d'Oudjda, un acte notarié récent.

Féraud (M. le colonel), lettre de l'interprète Léon Roches au colonel Daumas, du 3 juillet 1844.

Hadj Bou Hamidi, caïd des Beni bou Saïd, deux lettres de Cheikh Mohammed ben Talha des Angad.

Hadj Miloud des Méhaïa, dix lettres du sultan Abd el Aziz.

Mansouri ould el Hadj Mohammed, des Beni-Ourimèche, quatre lettres du sultan Mouley el Hassane, six du sultan Abd el Aziz, une d'Ahmed Rekina.

Mohammed bel Arbi ben Kachour, d'Oudjda, deux anciens dahirs.

Mohammed ould el Hadj Sahli, caïd des Méhaïa, lettre du commandant de la subdivision de Tlemcen du 14 novembre 1891. Liste des revendications algériennes contre les Méhaïa, établie par le commandant de la subdivision de Tlemcen, le 21 varil 1892. Une lettre du sultan Mouley el Hassane, huit lettres du sultan Abd el Aziz.

Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, marabout de Taredjirt, une lettre du sultan Mouley el Hassane, deux lettres du sultan Abd el Aziz, deux de Mouley Arafa, deux de l'amel Driss ben Yaïch, sept des agents du Maghzen à Oudjda ou de personnages divers au moment des événements roguistes.

Mouley Abdallah ould el Cadi, d'Oudjda, deux lettres du sultan Mouley el Hassane, une de son premier vizir.

Mouley Abdallah ould el Mir, d'Oudjda, un ancien acte notarié.

Mouley Ali ould Mouley Aïssa el Omrani, d'Oudjda, un dahir de Mouley Ismaïl du 26 mai 1715. Une lettre de Abou Lahcène Moulay Ali ben Mohammed ben Abdallah ben Ismaïl ben Chérif aux habitants d'Oudjda du 23 décembre 1765. (Cette dernière pièce est coupée à l'emplacement de la date, en sorte que le troisième chiffre est difficilement lisible (11 ? 9). Mais les indications figurant sur le cachet se rapportent à Mouley Ali, fils aîné et khalifa du sultan Mohammed, qui monta sur le trône en 1171 de l'hégire. Mouley Ali mourut à Fez en 1198, le chiffre illisible ne peut donc être qu'un 7 ou un 8, j'ai adopté le 7 parce qu'on distingue plus facilement un 7 qu'un 8 dans ce qui reste du troisième chiffre ; on a ainsi la date du 10 redjeb 1179, correspondant au 23 décembre 1765). Une lettre du sultan Mouley Slimane ben Mohammed ben Abdallah de 1792-93. (Le mois manque).

Yamani, cheikh des juifs d'Oudjda, deux actes notariés anciens. Zaouïa de Bou Amama à El Aïoun, quatre lettres du Rogui.

PRINCIPAUX INFORMATEURS POUR L'HISTOIRE

(La plupart furent témoins des événements rapportés)

Abdelkader ould Mohammed ould Kaddour, d'Oudjda, 84 ans environ. Ses souvenirs sont très limités.

Abderrahman el Ansali, algérien, 40 ans environ, ancien secrétaire du Rogui. Mémoire en français sur les événements roguistes.

Ahmed ben Kerroum, amel d'Oudjda, 45 ans environ. A été mêlé de façon très active à la lutte contre le Rogui.

Ahmed ould Cheikh Ali d'Oudjda, 45 ans environ, fils du cheikh Ali ould Ramdan qui est resté célèbre dans tout l'amalat.

Ahmed ould el Hadj Zaïmi, des Beni Khaled, 45 ans environ. Appartient à une famille influente ; très intelligent.

Aziz ould Kaddour, caïd des Beni Ouacine (cercle de Marnia), 45 ans environ.

Ben Abdallah ould Abderrahman, cheikh des Méhaïa, 50 ans environ. A pris part à toutes les luttes récentes des Méhaïa contre leurs voisins.

Ben Salem Fasla d'Oudjda, 30 ans environ. Très intelligent, a travaillé comme armurier pour le Rogui lorsque celui-ci était à Oudjda.

Cheikh Mohammed ben Larbi, khalifa d'Oudjda, 55 ans environ.

Embareck ould el Hebil des Beni Attigue, 35 ans environ. C'est le chef actuel de la famille célèbre par ses démêlés avec les Oulad el Bachir.

Fekir Ali Drif, d'Oudjda, 65 ans environ. Très intelligent et très fureteur, il connaît toutes les légendes ainsi que de nombreux événements dont Oudjda a été le théâtre.

Hadj Bou Hamidi, caïd des Beni Bou Saïd (cercle de Marnia), 55 ans environ. Très intelligent, a pris part à toutes les opérations des goums algériens à la frontière et a toujours suivi de très près les événements de l'amalat.

Hadj Larbi, cadi d'Oudjda, 45 ans environ. Très lettré. Mémoire en arabe sur l'occupation turque d'Oudjda (d'après les traditions locales).

Lakhdar ould el Bachir, des Sedjâa, 55 ans environ.

Mansouri ould el Hadj Mohammed, des Beni Ourimèche, 28 ans environ, de la famille des Oulad el Bachir qui a commandé pendant longtemps à tous les Beni Snassen et dont un des membres a été amel d'Oudjda.

Mohammed bel Arbi ben Kachour, d'Oudjda, 57 ans environ.

Mohammed ben Cheikh, cheikh des Oulad Ali ben Talha (Angad), 45 ans environ. A pris part aux différentes luttes soutenues par les Angad.

Mohammed ben Tayeb, ancien cadi d'Oudjda, 65 ans environ. A été emprisonné à Fez à la suite des événements roguistes à Oudjda.

Mohammed el Yakoubi, des Beni Khaled, 66 ans environ. Très intelligent, lettré, a été cadi ; quoique très jeune au moment de la campagne de 1852 contre les Beni Khaled, il en a gardé des souvenirs fort précis.

Mohammed ould Si Hommada, des Beni Bou Zeggou, 45 ans environ. Il est le fils de l'ancien caïd de la tribu qu'il a dû quitter après avoir participé à l'assassinat des envoyés du Rogui.

Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, marabout de Taredjirt, 56 ans environ. D'intelligence très moyenne, est néanmoins intervenu comme médiateur dans de nombreuses querelles.
 Mouley Ali ould Mouley Aïssa el Omrani, d'Oudjda, 65 ans environ. Intelligence moyenne.
 Tayeb ould bou Amama, 35 ans environ. Chef actuel de la zaouïa d'El Aïoun Sidi Mellouk.
 Touhami ould Embarek, des Méhaïa, 72 ans environ.

Traditions locales. — Les légendes et récits populaires sont désignés sous cette rubrique, à l'aide de l'abréviation *Trad. loc.*

ARCHIVES

Autres abréviations utilisées dans les renvois

<i>Col.</i> Colonel.	<i>N.</i> Note.
<i>C. Sup.</i> Commandant Supérieur.	<i>R.</i> Rapport.
<i>C. T.</i> Confirmation Télégramme.	<i>R. A.</i> Rapport annuel.
<i>Div.</i> Division.	<i>R. T.</i> Rapport trimestriel.
<i>Gén.</i> Général.	<i>R. M.</i> Rapport mensuel.
<i>Gouv.</i> Gouverneur général.	<i>R. Q.</i> Rapport de quinzaine.
<i>L.</i> Lettre.	<i>R. H.</i> Rapport hebdomadaire.
<i>Min. Fr.</i> Ministre de France.	<i>Sub.</i> Subdivision.
<i>M. M. M.</i> Mission Militaire du Maroc.	<i>T.</i> Télégramme.

PREMIÈRE PARTIE

MONOGRAPHIE D'OUJDJA

CHAPITRE I^{er}

La Ville et ses environs

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE (Pl. I et II)

Oudjda est situé par environ 4° 15' de longitude Ouest et 34° 40' de latitude Nord, à une altitude moyenne de 560 mètres et au sud de la plaine d'Angad.

On donne du nom d'Oudjda plusieurs étymologies : *Oudjda*, richesse, opulence ; *Oudjida*, terrain égal, uni ; *Djedida*, ville neuve, parce qu'elle a été réédifiée plusieurs fois ; *Ouadjda*, prête, avec le sens de ville frontière toujours prête à se défendre (1) ; *Oudjoud*, saints, car il y aurait eu de nombreux saints en ce lieu. Certaines de ces étymologies s'appuient sur des raisonnements trop subtils pour qu'on s'y arrête sérieusement. Il semble que la version faisant dériver Oudjda de *Oudjida* doit être la plus raisonnable, puisqu'un des canaux de distribution des eaux de Sidi Yahia porte encore ce dernier nom, dont le sens s'applique d'ailleurs parfaitement à la situation de la ville. Oudjda a reçu les surnoms de *Medinet el Haïra*, cité de la peur, et *Medinet es Cedra*, la cité des jujubiers. Ces deux appellations s'expliquent aisément ; la première par les agressions continuelles des nomades, qui mettaient la ville en coupe réglée, la seconde par la présence de très nombreux jujubiers sauvages dans la plaine d'Angad jusqu'aux abords d'Oudjda. La ville et les jardins s'étalent

(1) ISMAËL HAMET, p. 16.

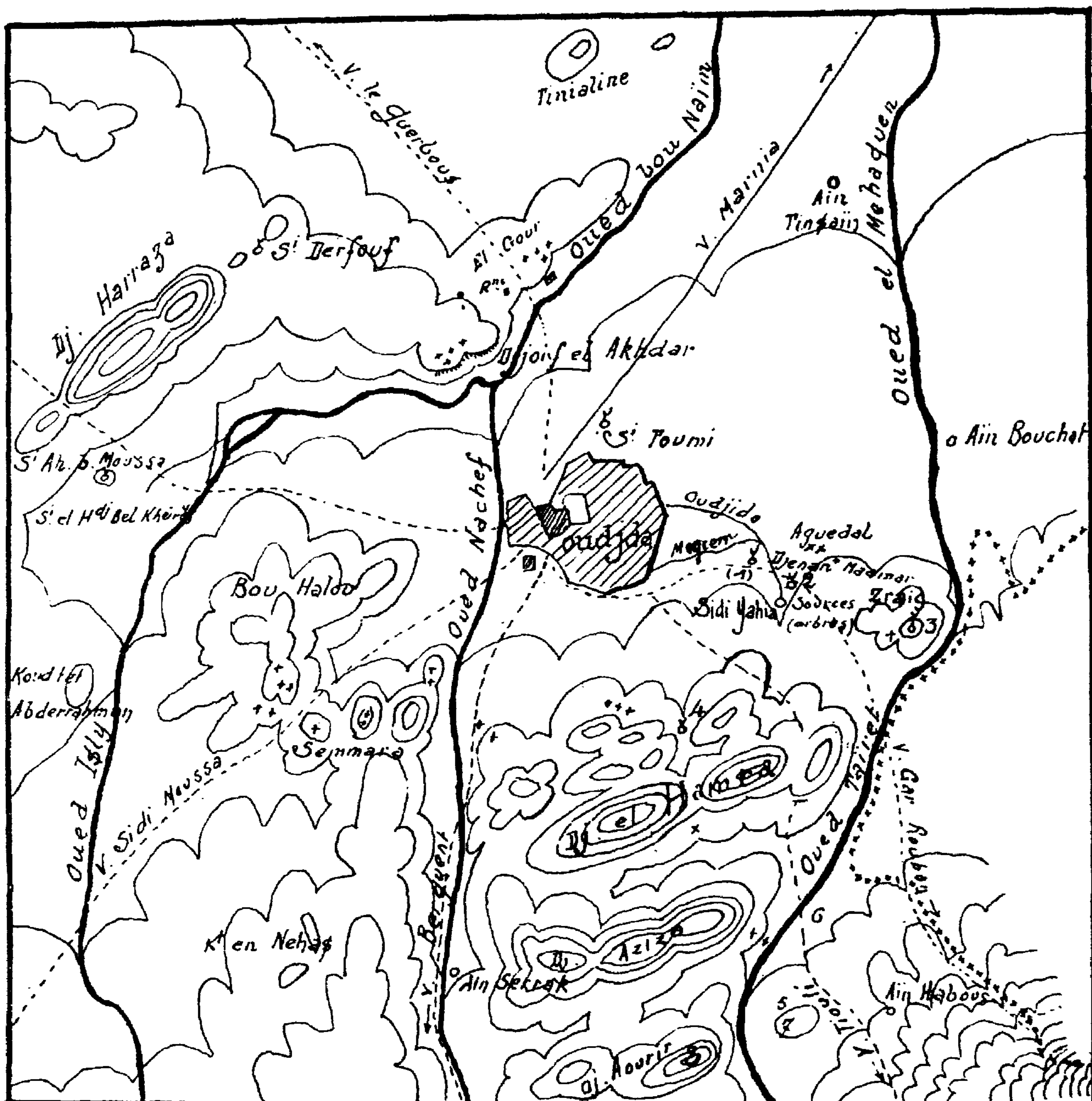
dans une légère cuvette à fond plat, au nord des avant-monts de la chaîne des Beni-Snous. Vu de la plaine, Oudjda se présente sous un aspect riant ; les remparts sont entourés d'un véritable petit bois d'oliviers, au-dessus duquel émerge l'élégant minaret de la mosquée, et la masse vert sombre des arbres se découpe nettement sur le fond plus clair des hauteurs dénudées du *djebel el Hamra* et des *Semmarra*. Au delà de ces hauteurs, les escarpements du *Ras Asfour*, le *Mehacer* des *Beni Yala*, dont la forme rappelle assez bien l'éperon d'un cuirassé, le *djebel Metsila* et les montagnes des *Zekara* apparaissent plus ou moins estompés, suivant leur éloignement, et constituent une série d'arrière-plans d'un très bel effet.

Le relief du sol aux environs d'Oudjda est des plus simples : au nord on a la plaine d'Angad, dans la partie ouest de laquelle viennent finir les dernières rides du soulèvement des Beni Snassen ; au sud, les collines issues de l'extrémité occidentale du massif des Beni Snous créent une zone tourmentée, où les communications restent néanmoins très faciles.

La plaine d'Angad est caillouteuse en bien des endroits, elle est couverte de jujubiers sauvages et cultivée par places en céréales ; on n'y rencontre que de légères ondulations à l'est de l'*oued Isly*. Sur la rive gauche de cet oued, le seul mouvement important est le *djebel Harraza*, d'un relief d'environ 200 mètres ; le *djorf el Akhdar* et les deux petits mamelons de *Tinialine* n'ont qu'une dizaine de mètres de hauteur.

Les principales collines du sud se trouvent entre les vallées des *oueds Taïret* et *Nachef*, elles ont une direction Est-Ouest à peu près perpendiculaire à celle de ces vallées ; ce sont les *djebels Aourir*, *Azira* et *el Hamra*. Le *djebel Aourir*, le plus rapproché du *Ras Asfour*, a une altitude de 1025 mètres, son sommet escarpé est couronné par les ruines d'un ancien ksar berbère et ses flancs abrupts sont boisés. Le *djebel Azira* est d'accès moins difficile et les arbres y sont plus clairsemés. Quant au *djebel el Hamra*, dont le relief est de 729 mètres, il ne présente pas d'obstacles et peut être traversé dans tous les sens ; les plantes arborescentes y font complètement défaut. Au nord-est de cette dernière colline et à hauteur de la source de *Sidi Yahia*, il existe un petit monticule aride connu sous le nom de *Zraïg*.

A l'ouest de la vallée de l'*oued Nachef* le terrain est



ENVIRONS d'Oudjda

(D'après la carte provisoire au $\frac{1}{100.000}$ du service géographique de l'armée)

Echelle 1
200.000

xxx Tumuli anciens

1. Haouita Sidi bel Guenadel

2. Sidi Yahia et autres marabouts

3. Medjmâa Salakine (Haouita)

4. Haouch Sidi Mâafa

5. Quebourate el Ihoud

6. 7. Traces d'anciens murs d'enclos

8. Ruines d'un kser

coupé, sans qu'on y trouve pourtant aucun relief sérieux. Parmi les vallonnements du sud se dresse le léger piton de *Koudiet en Nehas*. Près d'Oudjda, les hauteurs rocheuses des *Semmara*, puis le plateau pierreux et en partie cultivé de *Bou Halou* sont les seuls accidents du sol dignes d'être notés. Au-delà de l'*oued Isly*, on retrouve enfin la plaine unie et monotone, dans laquelle la *Koudiet Abderrahman* fait à peine saillie.

M. Gentil, qui a fait une étude géologique de la région, a reconnu la présence du carboniférien dans la haute vallée de l'*Isly* ; il attribue les calcaires du *djebel el Hamra* au lias moyen et les alluvions des vallées de l'Angad au pliocène.

Ce savant a en outre remarqué une succession de séries de roches volcaniques acides dans la vallée de l'*Isly*, et des témoins de volcans tertiaires autour d'Oudjda dans la même vallée, ainsi que dans les *djebels el Hamra* et *Metsila*, où « des traces de cratères apparaissent en plusieurs points. » (1)

Il n'existe aux alentours d'Oudjda que deux oueds présentant une certaine importance : l'*oued Taïret* et l'*oued Isly*.

L'*oued Taïret* descend des contreforts ouest du *Ras Asfour* ; sa haute vallée est boisée et très encaissée, les indigènes y ont créé quelques jardins. On trouve de l'eau courante jusqu'à hauteur de *Zraïg* ; au-delà, l'oued n'est plus qu'un thalweg profondément creusé, qui, sous le nom d'*oued el Mehaguen*, déroule ses méandres au travers de la plaine d'Angad.

L'*oued Isly* prend naissance entre les *djebels Metsila* et *Zekara* et coule jusqu'à hauteur des *Semmara* ; à partir de ce point le thalweg est resserré entre d'assez hautes berges à pic et l'eau ne réapparaît qu'un peu au-delà du *Djorf el Akhdar*, lorsque l'oued va changer son nom contre celui d'*Oued Bou Naïm*.

En dehors des cultures des *Mehaïa* à *Sidi Moussa*, et à *Djenane el Hadj Sahli*, sur le haut oued *Isly*, il existe aussi un jardin irrigué à *Sedd*, à environ 2 kilomètres au nord-est du *Djorf el Akhdar*.

L'*Isly* a comme affluent principal de droite l'*oued Nachef* ; c'est un gros ravineau dont la tête est dans les pentes nord du *djebel Aourir*, il est à sec en temps normal.

(1) GENTIL L. (1908), p. 36 à 41.

Il y a dans la région quelques petites sources, telles que : l'aïn Serrak sur l'oued Nachef, l'aïn Bouchtat sur l'oued el Mehaguen, l'aïn Tinsain dans la plaine, entre le même oued et la route d'Oudjda à Marnia. Ces sources n'ont que des débits insignifiants.

Les sources de Sidi Yahia, utilisées pour l'irrigation des jardins d'Oudjda, sont les seules qui, par leur importance, méritent de retenir l'attention.

Elles « sourdent à la base du lias et sont le déversoir du trop plein de la nappe résultant d'infiltrations reçues par le massif liasique du djebel el Hamra et des lambeaux jurassiques situés au sud de cette montagne. (1) » Ces sources sont à environ 5 kilomètres à l'est d'Oudjda, elles donnent naissance à une délicieuse petite rivière de 3 mètres environ de largeur (Pl. X, fig. 2). A son origine, l'oued Sidi Yahia serpente au milieu d'un fourré de très beaux térébinthes, auxquels sont mêlés quelques jolis bouquets de palmiers ; dans les eaux limpides se jouent des barbeaux.

Des jaugeages effectués à la vanne qui répartit l'eau dans les deux canaux principaux d'irrigation ont donné les résultats suivants :

29 décembre 1909 :	19 ^m 600 à la minute,	soit 28.000 ^m en 24 h.	(2)
28 février 1910 :	22 ^m 800	— 32.500	—
22 avril 1910 :	23 ^m 900	— 34.000	—
29 septembre 1910 :	32 ^m 800	— 47.000	— (3)

Le débit peut donc varier de la fin de l'été à la fin de l'hiver, mais il reste toujours considérable.

La température de l'eau au point d'émergence des sources est sensiblement constante, ainsi que le démontrent les observations ci-après :

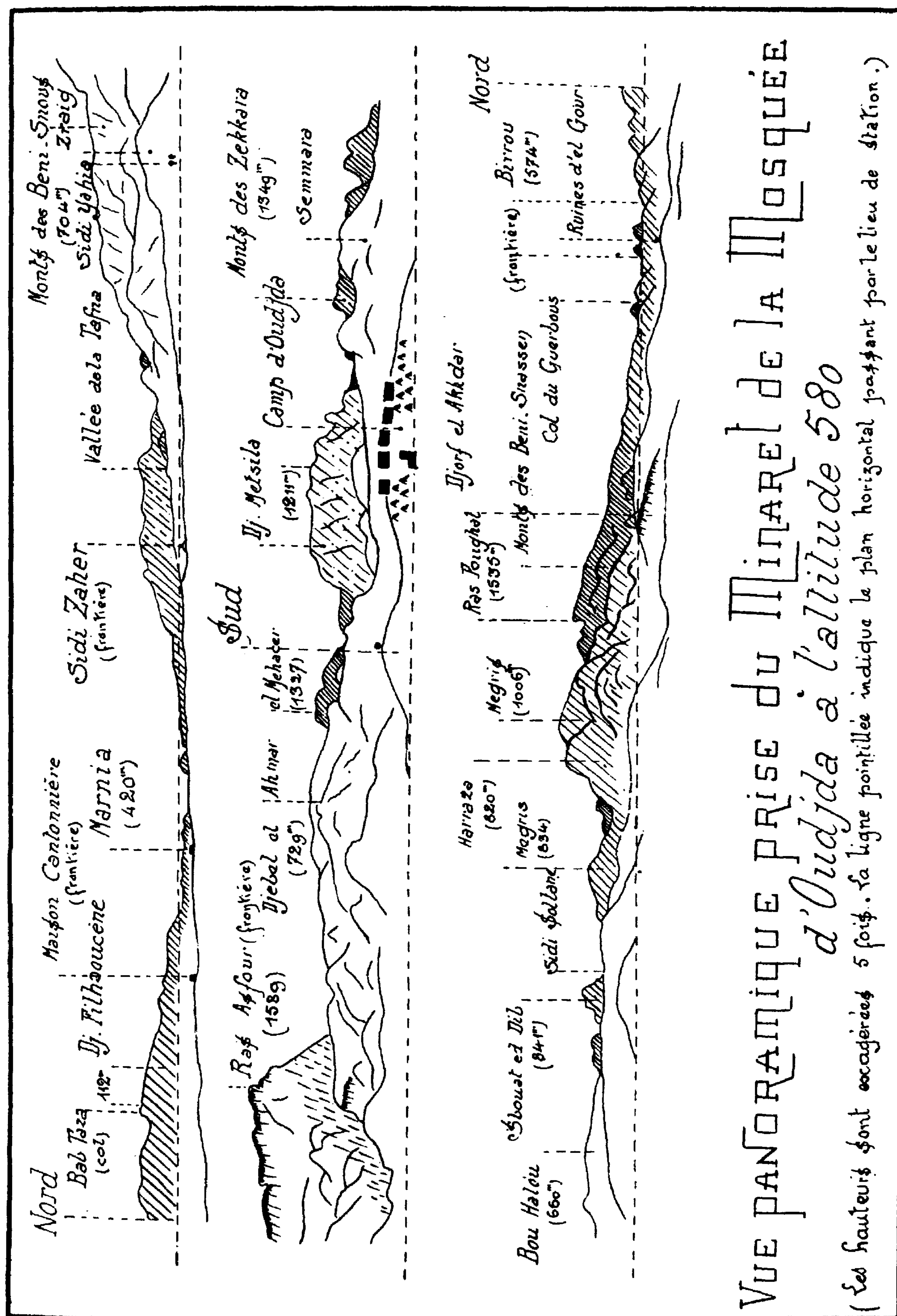
5 janvier 1910,	8 h. 1/2 matin :	temp. extér. 9°,	source 24°.
22 avril 1910,	8 h. 1/2	— — 18°5,	— 24°6.
22 septembre 1910,	8 heures	— — 20°9,	— 25°.

Les abords d'Oudjda sont très riches en eau, car M. Gentil signale encore « au contact des grès sableux et

(1) GENTIL L. (1908).

(2) Année 1909 très sèche.

(3) Année 1910 très pluvieuse.



d'argiles jurassiques », une petite nappe sous le plateau de Sidi-Aïssa, au sud des jardins.

Il y a aussi « un niveau d'eau fort important au contact du lias moyen ». Cette nappe émerge en plusieurs points de l'*Isly*.

Quant à la nappe superficielle existant sous la ville, elle est captée par des puits de 10 à 20 mètres de profondeur, pénétrant jusqu'aux laves et tufs basaltiques, et elle résulte en grande partie des infiltrations des *Semmara*. (1)

Le climat d'Oudjda est sec et paraît très sain. Les observations manquent encore pour se rendre compte entre quelles limites oscille la température, mais on peut être à peu près certain que le thermomètre descend assez rarement au-dessous de zéro pendant la période d'hiver et dépasse de très peu 40° au gros de l'été. Lorsqu'il y a une chute de neige, et ce fait ne semble se produire qu'une fois en moyenne chaque année, elle fond très vite dans les parties basses et n'y reste guère plus d'une journée. Certains hivers sont pluvieux, mais la plaine d'Angad souffre assez souvent de longues périodes de sécheresse.

En résumé, la région d'Oudjda est peu accidentée et largement pourvue en eau aux alentours de la ville ; il serait sans doute possible d'y étendre les irrigations en employant des procédés appropriés. Les parties non irrigables sont d'ailleurs susceptibles de fournir de belles récoltes de céréales, surtout si l'on y pratique une culture rationnelle au lieu de suivre les antiques errements des indigènes.

L'ÉTENDUE DE LA VILLE AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES

Il ne peut être question dans ce paragraphe que des états successifs de la ville au cours de la période musulmane, depuis le jour où son existence est certaine. Les légendes et récits lui attribuant une origine plus ancienne sont extrêmement vagues, ils provoquent des remarques qui trouveront naturellement leur place dans la partie historique. On va donc donner ici les descriptions d'Oudjda laissées par les auteurs, tout en cherchant à les fixer sur le terrain à l'aide des renseignements fournis par les traditions locales et les vestiges d'anciennes enceintes, qui subsistent encore de nos jours.

(1) GENTIL L. (1908)

Les principaux historiens arabes sont unanimes à attribuer la fondation d'Oudjda à Ziri ben Attia, le chef de Maghraoua, qui fit bâtir en 994 une kasba et une enceinte, dont les portes furent mises en place au mois d'août. (1)

Le géographe El-Bekri, écrivant en l'an 1068, parlait d'Oudjda en ces termes :

Oudjda se compose de deux villes ceintes de murailles, dont une fut bâtie postérieurement à l'an 440 (1048-1049) par Yala, fils de Bologguin et membre de la tribu des Ourtaghnin.

La ville neuve, renfermant plusieurs bazars, est habitée par des commerçants. Le *djamé* (mosquée à minaret) situé en dehors des deux villes, s'élève auprès d'une rivière, au milieu des jardins. Oudjda est entourée de forêts et de vergers ; les vivres y sont de bonne qualité et le climat est très sain. Les habitants se distinguent facilement à la fraîcheur de leur teint et à la douceur de leur peau. Les pâturages sont excellents et profitent également aux solipèdes et aux ruminants ; un seul de leurs moutons peut fournir jusqu'à deux cents onces de graisse.

.....

Les voyageurs qui partent des contrées orientales (de l'Afrique) pour se rendre à Sidjilmessa et aux autres localités de l'Occident, traversent la ville d'Oudjda et ils suivent la même route lors de leur retour. (2)

El Bekri disait encore :

Tabahrit est le port de la ville d'Oudjda, dont elle est éloignée de quarante milles.

.....

Cette ville maritime était entourée de murailles. (3)

Renou fixe la position de Tabahrit à environ 8 kilomètres à l'ouest de Nemours. (4)

En 1208, les fortifications furent refaites à neuf sur l'ordre du khalife almohade en Naceur (Abou Abdallah Mohammed) ; « il tira du *bit el mal* les sommes qui furent nécessaires à ces travaux. » (5)

A la fin de février 1272, le merinide Abou Youcef Yacoub ruina complètement la ville et la rasa jusqu'aux fondements (6).

(1) MOHAMMED ABOU RAS, p. 45. — IBN KHALDOUN, T. III, p. 243. — *Kartas*, p. 144.

(2) EL BEKRI, p. 204.

(3) EL BEKRI, p. 203.

(4) RENOU, p. 352.

(5) *Kartas*, pp. 388, 389.

(6) IBN KHALDOUN, T. III, p. 357. — *Kartas*, p. 443.

Vingt-six ans plus tard, c'est-à-dire au commencement de 1298, un autre sultan merinide, Abou Yacoub Youcef, releva ses ruines ; il refit les fortifications et bâtit à l'intérieur une kasba, un palais, un bain maure et une mosquée. (1)

Oudjda fut de nouveau entièrement ruinée à la fin de 1335 ou au commencement de 1336 par le sultan Abou Lahcene, petit-fils du précédent, qui fit détruire les fortifications. (2)

Avant de rechercher les emplacements occupés par la ville d'Oudjda de 994 à 1336, il est nécessaire, pour l'intelligence du sujet, de faire une digression et d'anticiper un peu sur la suite du récit. D'après les traditions locales, Oudjda aurait été détruite six fois à la suite d'évènements de guerre et on prétend qu'elle sera rasée une septième fois, soit par une crue d'oued, soit par une armée assiégeante victorieuse. Il y a quelques années, le ravineau de Sidi Mâafa, roulant des eaux d'orage, inonda une partie de l'enceinte et bon nombre de maisons ; les habitants eurent grand'peur de voir disparaître la ville. L'histoire ne semble pas être d'accord avec cette tradition, car il n'est pas parlé dans les auteurs d'une nouvelle destruction d'Oudjda postérieure à celle de 1336. Malgré de nombreuses lacunes dans les documents historiques relatifs à la période de 1400 à 1600, les indications qui nous sont parvenues permettent cependant de conclure, avec quelque certitude, que les remparts d'Oudjda n'ont plus été reconstruits après 1336 ; les murailles actuelles de la kasba doivent donc être antérieures à cette date. Or, il est parfaitement admis par les lettrés du pays, que la kasba et la grande mosquée ont été bâties en 1298 par le sultan Abou Yacoub Youcef. On peut opposer à cela que le sultan Abou Lahcene ayant fait ruiner Oudjda et raser les fortifications en 1336, il est incompréhensible que les murailles de la kasba aient subsisté. A première vue l'objection paraît sérieuse, mais il est bon de remarquer que les conquérants qui, à deux reprises, ont détruit la ville afin de punir les habitants, avaient tout intérêt à conserver la citadelle pour maintenir leur domination sur la contrée.

Si l'on examine attentivement les murailles en pisé de la kasba, on remarque que la partie ouest est la plus délabrée,

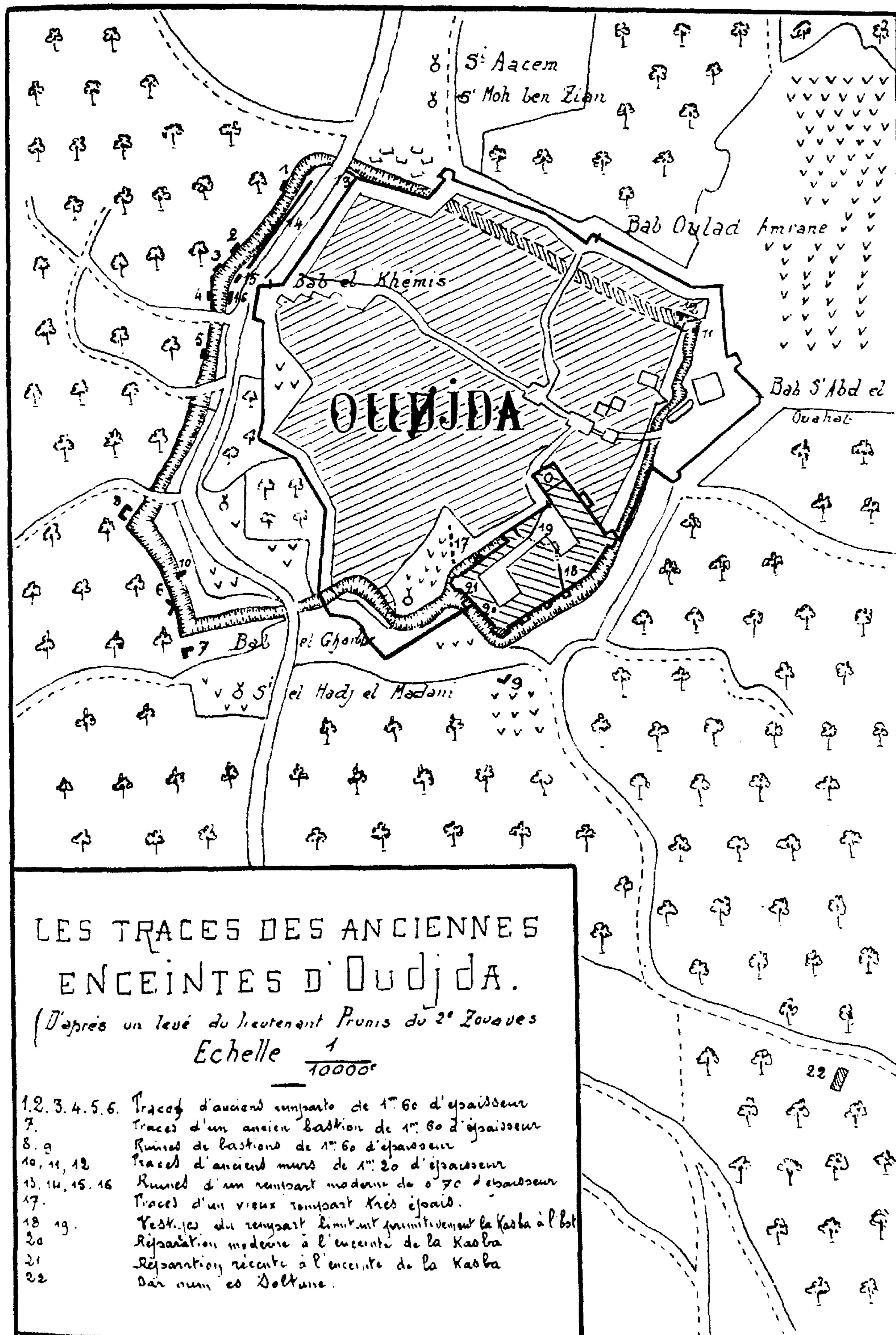
(1) IBN KHALDOUN, T. III. p. 375. — *Kartas*, p. 547.

(2) IBN KHALDOUN, T. IV, p. 220.

que les bastions y sont plus nombreux que dans la partie est, et que ceux ne présentant pas de traces de retouches affectent une forme particulière. Alors que les courtines sont agrémentées de petits merlons terminés par des pyramides, le sommet de ces bastions ne porte aucune ornementation et il est percé de larges meurtrières, en général deux sur la face et une sur chaque flanc ; cette disposition est nettement visible sur le bastion de l'angle nord-ouest (Pl. III). Les merlons surmontant toute la partie est des murailles sont moins grêles que ceux précédemment décrits et leur sommet est aplati. Ce côté est évidemment postérieur à l'autre, car le rempart a été raccordé sur le prolongement de la face d'un bastion (Pl. III, 19), et non à l'arrière du flanc comme cela se fait toujours dans les constructions neuves. De plus on retrouve encore dans le jardin de l'amel des fragments de mur entre deux des bastions (Pl. III, 18, 19). La kasba comprend donc une première enceinte (Pl. III, 18, 19, 20, 21), qui a été agrandie plus tard vers l'est, en abattant en partie de ce côté la muraille primitive.

Les fondations d'un bâtiment sur la place de la koubba Sidi Zian ont mis à jour les traces d'un solide rempart (Pl. III, 17), qui paraît avoir abouti au bastion nord-ouest de la kasba. A l'ouest de ce rempart on reconnaît, à environ un mètre au-dessous du sol, des vestiges de bétonnage analogue à celui qui constitue le plancher des chambres indigènes. Il y avait donc là des maisons et c'est par conséquent de ce côté que se trouvait l'intérieur de l'enceinte, qui devait sans doute se refermer sur la face sud-ouest de la kasba. Cette enceinte date d'une époque éloignée, puisqu'il y a aujourd'hui au-dessus d'elle deux étages de tombes musulmanes, dont la plus grande partie sont fermées avec des branches d'oliviers en fort mauvais état ; quelques-unes d'entre elles sont même creusées dans la vieille muraille.

On peut suivre d'autre part dans les jardins et au travers de la ville les restes d'un ancien fossé de fortification d'une largeur moyenne de 15 mètres, dont certaines parties sont encore très visibles (Pl. III). En partant de la route de Marnia, à l'angle nord-ouest de la ville, ce fossé se dirige au sud de la piste de Sidi Moussa, où il tourne brusquement à gauche, puis il franchit la route et pénètre à l'intérieur des murs, un peu au nord de Bab el Gharbi ; depuis là, il est caché par les maisons et décrit deux coudes pour



réapparaître vers la face sud-ouest de la kasba, qu'il contourne ensuite par le sud et à l'intérieur des murailles ; il coupe de nouveau le rempart avec une direction sensiblement nord ; avant d'atteindre la lisière des maisons il tourne à gauche et disparaît sous le quartier des Oulad Amrane ; on le retrouve enfin en dehors des murs entre l'enceinte et le cimetière juif.

Un rempart était bâti sur la contre-escarpe du fossé, il en subsiste certains fragments (Pl. III, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9). Il était très solidement établi en pisé de tuf mélangé probablement d'un peu de chaux et avait 1^m60 d'épaisseur ; des débris de vieille poterie berbère très fine apparaissent dans la maçonnerie. Les bastions s'étendaient jusqu'à une dizaine de mètres au-delà de la contre-escarpe ; le soubassement de l'un d'eux apparaît encore (Pl. III, 7), un autre, dont il reste un pan de mur de 4 mètres de hauteur, se trouve dans les jardins, sur la capitale de l'angle sud-ouest de la kasba (Pl. III, 9), il en existe enfin un troisième, le mieux conservé de tous, dans les jardins en face de la koubba de Sidi Chafi (Pl. III, 8 et Pl. IV, fig. 1). La face de ce bastion mesure 6^m50 et les flancs ont près de 2 mètres, la hauteur est d'environ 7 mètres. On aperçoit en outre au fond du fossé quelques portions d'un mur de 1^m20 d'épaisseur (Pl. III, 10, 11, 12), et qui ne semble pas avoir appartenu à une enceinte de la ville.

Il existe aussi dans les jardins, à 700 mètres environ au sud-est d'Oudjda et à côté d'une séguia, une ruine que les indigènes désignent sous le nom de *Dar oum es Soltane*, la maison de la mère du Sultan (Pl. III et Pl. IV, fig. 2).

C'est une sorte de casemate, les murs sont en pisé, la voûte en plein cintre est faite en maçonnerie de pierre, elle est crevée aux deux bouts. L'entrée est sur la face ouest. Sur la face opposée il manque une partie de la muraille. *Dar oum es Soltane* mesure 13^m50 de longueur sur 6^m50 de largeur, la hauteur sous la clef de voûte est de 5^m50 environ, les murs ont 1^m20 d'épaisseur. Les traditions locales rapportent la totalité des ruines dont il vient d'être question tantôt au sultan El Ablak el Fortas, tantôt au sultan El Akhal. El Ablak el Fortas est un personnage légendaire, sur lequel on reviendra dans la partie historique.

Le sultan El Akhal, ou sultan noir « auquel les Marocains attribuent indistinctement toutes les ruines qu'ils reconnaissent pour être musulmanes...., est donné comme le fils

d'un célèbre sultan nommé Moulaye Yakoub, on croit aussi qu'il conduisit le fameux siège de Tlemcen de 1292 à 1307. » D'après l'auteur de l'*Istiqsa*, ce serait le sultan Abou Lhacene qui prit Tlemcen en 1337. (1) Mais il est beaucoup plus logique que le nom de sultan noir ait été donné au fameux merinide Abou Yacoub Youcef, qui releva Oudjda de ses ruines en 1298. (2)

Avec les données qui précèdent, il devient possible de déterminer de façon suffisamment précise les emplacements occupés par l'ancien Oudjda. La kasba de Ziri ben Attia devait se trouver sur la partie ouest de la kasba actuelle et l'enceinte de la ville, à l'angle nord-ouest de cette kasba. Aucun indice ne permet de placer la deuxième ville citée par El-Bekri comme postérieure à 1048-1049, il en est de même pour la mosquée à minaret. Les fortifications ayant été refaites à neuf en 1208, c'est donc de cette époque que date le côté ouest de la kasba. Le côté est fut bâti par Abou Yacoub Youcef, qui, lors de la reconstruction de 1298, se contenta d'agrandir la kasba de 1208 de façon à y englober le minaret, lequel constituait un merveilleux observatoire pour les défenseurs. L'enceinte bâtie par ce même sultan comprenait le fossé et les remparts dont il reste encore des traces en ville et dans les jardins. Le bain maure était sans doute à la lisière ouest des Oulad Amrane, où l'on a retrouvé une épaisse couche de cendres. Enfin, Dar oum es Soltane a fort bien pu être une villa isolée de la même époque, comme le supposent les indigènes.

L'histoire ne fait pas mention de la réédification d'Oudjda après la destruction de 1336 ; comme il a été dit plus haut, les remparts ne paraissent pas avoir été relevés. Il est à présumer qu'un noyau de population s'est reformé petit à petit sous les murs de la kasba, mais sans que la ville reprenne une grande importance.

Leon l'Africain, dont l'ouvrage a été composé dans la première moitié du xvi^e siècle, donnait sur Oudjda les détails suivants :

Guagida est une ancienne cité, édifiée par les Africains en une fort large plaine, distante de la mer Méditerranée, environ vingt mille du côté du midy, et autant de Télemsin, ou peu s'en faut. Devers midy et ponant, confine avec le désert de Angad,

(1) DOUTTÉ, p. 211.

(2) BASSET, p. 11 et 204 à 211.

environné de terres très fertiles, avec plusieurs jardins plantés de vignes, figuiers, joignant les murailles de la cité ; là où passe un fleuve, duquel se servent les habitants tant pour leur boire, que pour autres choses nécessaires. Les murailles furent autrefois hautes et fortes, les maisons et boutiques basties d'un industrieux artifice, les habitants riches, civils et magnanimes, mais elle fut saccagée et démolie par les guerres, qui survindrent entre les rois de Fez et ceux de Télémsin, au nom desquels elle vouloyt tenir bon. Puis la paix faite, elle commença d'être habitée par des gens qui se meirent à édifier maisons, non pas en si grande quantité qu'autrefois, ny d'une si belle structure, qu'elles avoyent été par le passé. Car il n'y saurait avoir pour le jourd'hui mille cinq cent logis habités, et avec ce, de pauvres gens, comme ceux qui rendent un si excessif et demesuré tribut au roi de Télémsin et aux arabes leurs voisins, qui demeurent au désert d'Angad, lesquels sont vêtus de gros draps et cours, en manière de païsans. Ils ont aussi coutume de nourrir de grans ânes, qui engendrent de très beaux et grans mulets, qu'ils vendent bien chèrement à Télémsin, et usent de la langue africane ancienne, tellement qu'ils en trouvent bien peu qui sachent parler arabesque corrompu à la mode des païsans. (1)

Marmol écrivait de son côté à la fin du xvi^e siècle :

C'est une ancienne ville bastie dans une belle plaine à quatorze lieuës de la mer, du costé du midi, et à même distance de Trémécén. Vers le couchant de ces deux costés, elle touche au désert d'Angad, et le territoire y est abondant en bleds et en pâturages. Toute la ville est entourée de jardinages et de vergers, que l'on arrose par des rigoles, qui se tirent d'une grande source au-dessous de la ville, et qui passant à travers, se va rendre dans les jardins et de là dans la rivière Muluye. Cette ville est fermée de bons murs fort hauts, faits à la façon de ces peuples. Les mosquées et les maisons sont basties de moïslon lié avec de la chaux.

Marmol racontait ensuite que la ville eut à souffrir d'une attaque de Barberousse (Baba Aroudj), qui « fit couper quantité d'oliviers dont il y a abondance en ces quartiers » et fit plusieurs prisonniers ; il ajoutait :

Elle s'est repeuplée depuis de quelque deux mille cinq cents bérébères, tout le reste est en cours ou parcs, et les habitants sont tourmentez des Turcs, et quelquefois des Arabes du désert. On y trouve les plus belles mules de toute l'Afrique, que l'on mène vendre à Trémécén et ailleurs.

Le peuple s'habille à la façon des bérébères, mais plus propre-

(1) LÉON L'AFRICAIN, T. III, pp. 10 et 11.

ment que ceux des montagnes, ils parlent la langue du pays et pressent si fort leurs mots, qu'à peine sont-ils entendus des autres. (1)

Malgré quelques erreurs, ces deux récits sont intéressants ; ils montrent qu'au xvi^e siècle Oudjda n'était qu'une petite bourgade berbère assez misérable et à la merci des nomades turbulents. Marmol dit bien qu'elle était entourée de murs fort hauts, mais cela doit certainement s'entendre des murailles de la kasba, au nord de laquelle s'étaient d'abord groupées les maisons des habitants, puisque le quartier des Ahel Oudjda est réputé le plus ancien (2).

En 1679, le sultan Mouley Ismaïl fit restaurer Oudjda et reconstruire les parties démolies. (3)

Des travaux effectués à l'intérieur de la ville, dans le quartier neuf, ont mis à jour, à environ cinq mètres de profondeur, un silo rempli de terre et de débris de poteries. Parmi des fragments de poteries berbères assez fines, se trouvaient les restes de deux vases faits au tour et d'une forme inusitée. L'un, sensiblement ovoïde avec le fond aplati et les bords évasés, n'avait que deux légers cordons en bas et deux en haut pour toute ornementation, la partie supérieure était recouverte d'un bel émail vert foncé. L'autre, complètement émaillé, paraît avoir été cylindro-conique, le fond plus étroit se raccordait au corps du vase par un plan incliné formant une assez forte saillie aiguë surmontée de quatre petits cordons complétant l'ornementation. Le fait d'avoir recueilli ces débris dans un silo ne permet pas de tirer grand profit de cette découverte. Pourtant la facture de ces vases ne ressemble pas à celle des poteries berbères, il est donc très probable qu'ils auront été importés d'Europe au début des temps modernes, alors que les relations des chrétiens avec le royaume de Tlemcen étaient assez fréquentes.

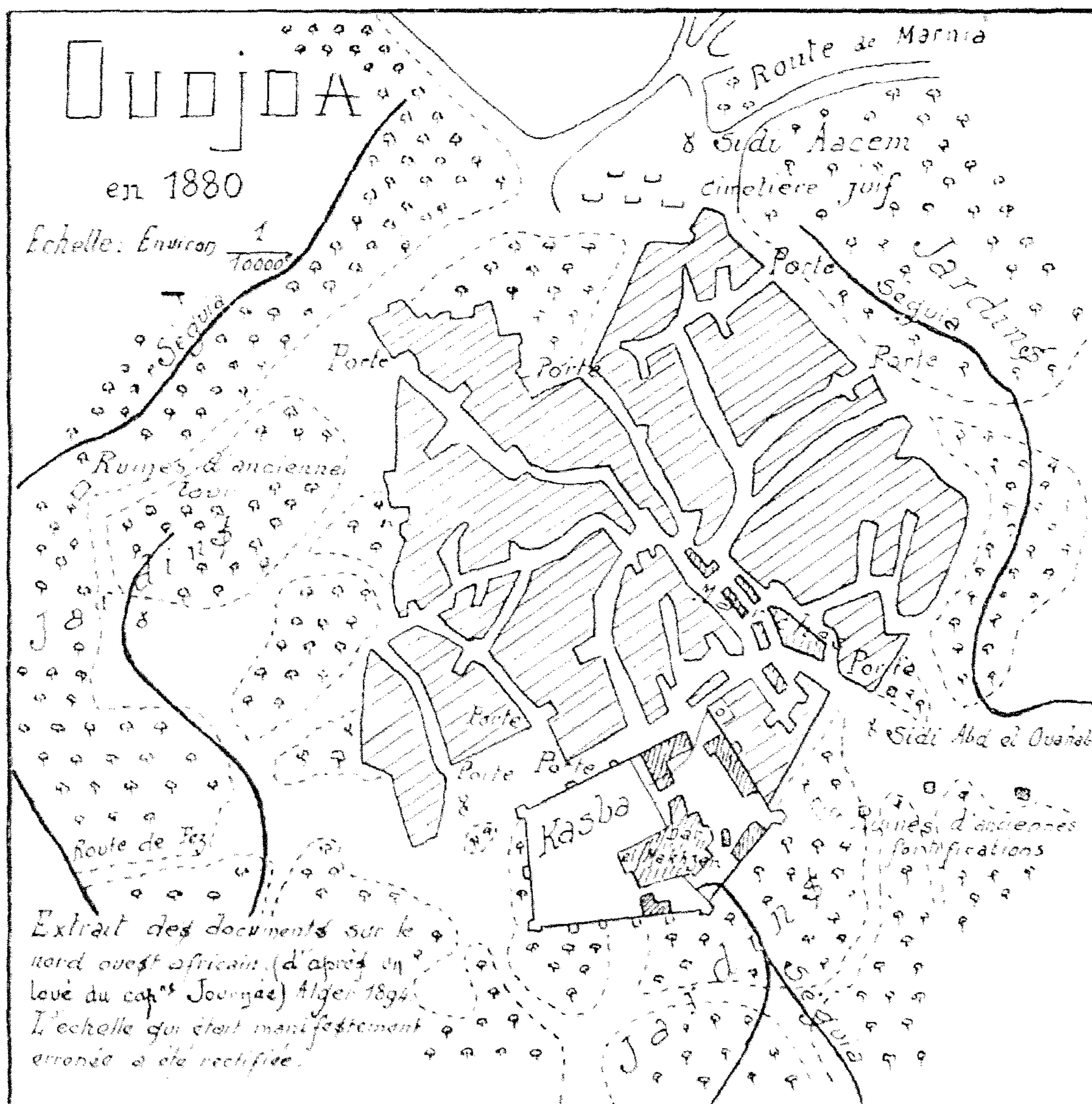
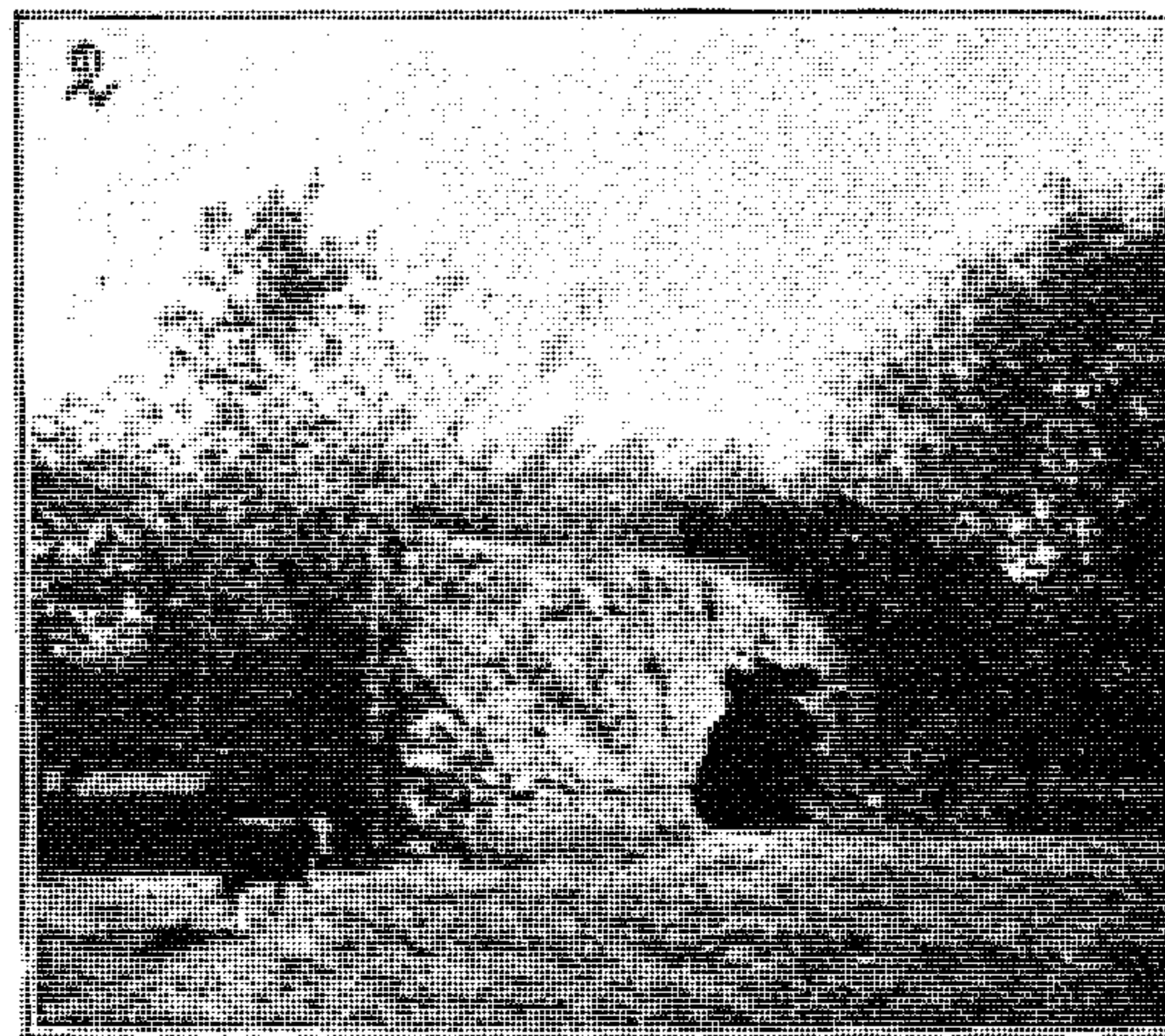
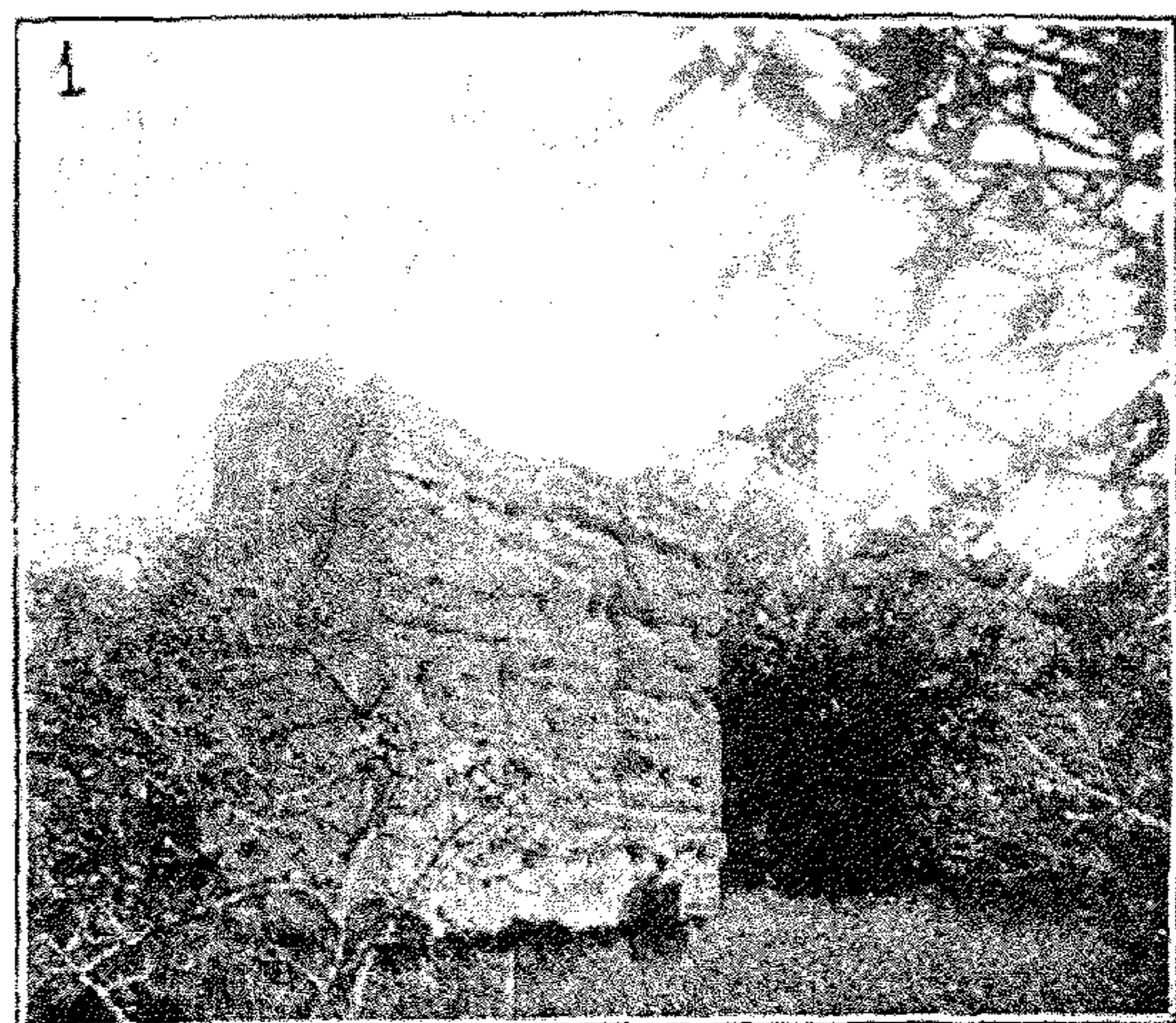
Après Marmol, il faut ensuite arriver à 1805 pour avoir de nouveaux détails sur Oudjda. Ali Bey el Abbassi, qui y passa cette année-là, en faisait une assez triste peinture, dont voici le résumé :

C'est une oasis dans le désert d'Angad, le village contient près de cinq cents habitants. Les maisons construites en terre sont

(1) MARMOL, T. II, pp. 323, 324.

(2) RENÉ-LECLERC, p. 261.

(3) *Istiqsa*, T. IX, p. 79.



1. — RUINE D'UN BASTION D'UNE ANCIENNE ENCEINTE D'OUDJDA.
2. — DAR OUM ES SOLTANE DANS LES JARDINS D'OUDJDA.
3. — PLAN D'OUDJDA EN 1880.

petites et basses, sales et remplies d'insectes ; la kasba située à côté du village est assez grande. Une source abondante à une demi-lieue d'Oudjda arrose des jardins et des vergers, qui contiennent une belle verdure et de bons arbres fruitiers. On ne trouve que peu de poules et point de gibier. Il y eut en juin des jours assez frais. (1)

Oudjda ne commença à prendre de l'importance qu'après la conquête de l'Algérie ; l'occupation contribua à développer un courant commercial dans cette ville (2). En 1844, quand Bugeaud y pénétra pour la première fois avec les troupes françaises, il trouva « une ville de quatre à cinq mille âmes assez mal construite, avec un méchouar fortifié. Il n'y avait que quatre puits dans l'enceinte, mais, au dehors, les jardins bien cultivés et les vergers luxuriants de beaux fruits, grenades, figues, abricots, etc., étaient arrosés par des canaux dérivés d'une source abondante. » (3)

La kasba, ayant certainement subi de nombreuses réparations, devait avoir à cette époque à peu près le même aspect qu'aujourd'hui. La trace d'une grande brèche, que l'on remarque sur la face sud-ouest (Pl. III, 20), existait déjà depuis longtemps, car Martimprey la signalait en 1859 comme une brèche ancienne facile à rouvrir avec du canon. (4) Malgré la solidité de ses murailles, cette kasba était dans un tel état de vétusté, que le sultan Mouley el Hassane dut faire restaurer en 1876 les parties qui menaçaient ruine. (5)

La ville de 1880 (Pl. IV, fig. 3) n'avait pas d'enceinte, les murs des maisons de la lisière en tenaient lieu. Elle ne possédait ni égouts, ni fontaines ; les immondices s'accumulaient dans les rues ; la mosquée était sale et mal entretenue. Les bâtiments de la kasba étaient peu nombreux ; en dehors des locaux affectés à l'amel il n'y avait qu'une seule maison à un étage, celle où était logée la mission militaire française ; quelques misérables habitations se trouvaient contre les murs. (6)

Cette situation de ville, pour ainsi dire ouverte, était

(1) ALI BEY, T. I, pp. 327, 328.

(2) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 131 et 132.

(3) ROUSSET, T. I, p. 328.

(4) MARTIMPREY, p. 202.

(5) DE FOUCAULD, p. 255.

(6) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 132.

dangereuse en raison de l'insécurité du pays, aussi l'amel Ali Guider entreprit-il la construction d'une enceinte en mars 1881. Il fit commencer les travaux sur la face nord-ouest et à environ 100 mètres des maisons, mais les Angad s'étant révoltés contre lui il prit la fuite le 3 mai, laissant les nouveaux remparts à peine ébauchés. (1) On voit encore le long de la route de Marnia le peu qui subsiste de ces murs (Pl. III, 13, 14, 15, 16), ils avaient 0^m 70 d'épaisseur. Cet amel fit d'ailleurs faire quelques améliorations à l'intérieur d'Oudjda ; il installa des magasins près de la porte Abd el Ouahab, agrandit la mosquée, construisit des latrines publiques et créa une médersa. (2)

C'est pendant le commandement d'Ali Guider, à la fin de 1880 ou au commencement de 1881, qu'une partie de la face sud-ouest de la kasba (Pl. III, 21) s'écroula sous l'action du vent ; la réparation fut faite de suite. Cet accident causa la mort de plusieurs Beni-Guil, qui, venus en miad à Oudjda, étaient campés au pied de la muraille. (3)

Le fragment d'enceinte construit en 1881 par Ali Guider fut en partie rasé lors des troubles de 1894 ; on abattit toute la partie supérieure des murs qui gênait les défenseurs. (4)

L'enceinte actuelle de la ville est due à l'amel Driss ben Yaïch. Les travaux commencés au milieu d'octobre 1895 furent poussés rapidement, on y employait chaque jour une moyenne de soixante ouvriers et cent manœuvres ; à la fin de mars 1896 il ne manquait plus que cent mètres de rempart entre la kasbah et la porte Abd el Ouahab ; en avril tout était terminé. Pour couvrir les dépenses, l'amel avait été autorisé à prélever 50.000 francs sur les revenus de la douane, des marchés, du bain maure, et des jardins domaniaux, il aurait en outre fait fournir aux propriétaires d'Oudjda une contribution de 25.000 francs. (5) On dit aussi que le trésor public aurait payé un tiers de la dépense, les habous un autre

(1) (A. C. M.), C. sup. à sub. Tlemcen. L. des 16 mars et 3 mai 1881.

(2) (A.), Mouley Abdallahould el Cadi. Lettres de 1881 du premier Vizir au Cadi Mohammed ben el Hachemi.

(3) *Trad. loc.*

(4) *Trad. loc.*

(5) (A. C. M.), C. sup. à sub. Tlemcen. L. des 28 novembre 1895 et 21 mars 1896.

tiers, et que le troisième tiers aurait été donné par les habitants, soit en argent, soit en matériaux. (1) Quant à la kasba, elle fut de nouveau restaurée en 1905, alors que la ville était constamment menacée par le Rogui Bou Hemara. (2)

LA VILLE ACTUELLE ET SES JARDINS

La petite cité marocaine d'Oudjda a beaucoup de pittoresque avec ses hautes murailles et ses maisons en partie blanchies à la chaux, mais qui, par défaut d'entretien, ont pris une couleur terreuse ; les jours où le soleil l'inonde de lumière, elle paraît avoir une teinte plus claire tranchant nettement sur la verdure des jardins. Le minaret de briques de la grande mosquée dresse sa gracieuse silhouette au-dessus des terrasses ; du haut de sa plateforme le regard plonge à l'intérieur des maisons et la vue s'étend au loin par dessus l'oliveraie (Pl. VI, fig. 1 et Pl. II). Cette ville, naguère complètement fermée à la civilisation, est un coin de la terre d'Islam qui a conservé la plus grande partie de son caractère.

A l'intérieur des murs on trouve, entre les maisons et les cours, un enchevêtrement de ruelles tortueuses se terminant le plus souvent par des impasses ; elles forment un véritable labyrinthe (Pl. V). Une foule bruyante, au milieu de laquelle glissent les cavaliers, envahit les principales artères, tandis que dans les voies écartées, les passants rasent silencieusement les façades soigneusement closes des habitations. Oudjda, dont la réputation de malpropreté était légendaire, commence à se débarrasser des immondices qui l'encombraient autrefois et, si aux jours de pluie les rues sont encore trop boueuses, on ne revoit plus du moins les cloaques qui y persistaient durant toute la période d'hiver.

La superficie de la ville est de 28 hectares 18 ares ; les limites sont marquées par une enceinte continue dont la forme est celle d'un polygone irrégulier. Cette enceinte comprend les murailles de l'antique kasba et celles construites en 1896 autour de l'agglomération ; la kasba, située

(1) *Trad. loc.*

(2) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 223.

sur la face sud-est, constitue le réduit de la défense. (Pl. V et VII).

La kasba est entièrement bâtie en pisé (*tabia*) ; les pierres que l'on aperçoit en plusieurs endroits appartiennent à des placages exécutés dans les parties où il a fallu faire des réparations. Les murs ont environ 1^m 30 d'épaisseur à la base, leur hauteur moyenne est de 6 à 7 mètres ; les côtés ouest et sud sont bordés d'un fossé (Pl. VII, fig. 2). La kasba communique avec la ville au moyen d'une ruelle coudée, fermée vers l'intérieur par une porte dite Bab el Kasba (Pl. V, 6) ; à l'autre extrémité se trouve un passage voûté connu sous le nom de Bab Sidi Chaïb (Pl. V, 5). Une poterne de la face nord-est permet également de déboucher sur le bain maure (Pl. V, 7) ; enfin une petite porte ouvrant sur la ruelle coudée donne accès au minaret et à la mosquée. (1)

Les murailles entourant la ville se soudent sur celles de la kasba, elles sont en mauvais pisé dans lequel la terre domine ; leur épaisseur, à la base, varie de 0^m 80 à 1 mètre et leur hauteur est voisine de 6 mètres ; de petits merlons, analogues à ceux de la partie ouest de la kasba, garnissent leur sommet (Pl. VII, fig. 1). Une banquette de tir, très étroite et inaccessible en raison de son élévation et du manque d'escaliers, est inutilisable. Le flanquement est assuré, tantôt par des bastions, tantôt par les brisures du tracé, mais l'architecte n'a suivi en cela aucune règle précise, il s'est abandonné aux fantaisies de son imagination.

Il n'existe pas de fossé autour de l'enceinte, sauf aux endroits où le rempart longe celui creusé en 1298 par le sultan Abou Yacoub Youcef.

L'enceinte est percée de quatre portes fermées par des vantaux en fer : Bab Sidi Abd el Ouahab à l'est, Bab Oulad Amrane au nord, Bab el Khemis au nord-ouest, et Bab el Gharbi au sud-ouest. Bab Sidi Abd el Ouahab (Pl. V, 1 et Pl. VII, fig. 1) est une porte ogivale encadrée entre deux bastions ; elle est surmontée d'une frise et ne manque pas de style ; un mur en arrière de l'entrée coude le passage.

(1) Il existe en outre sur la face sud de la kasba une ouverture récente, qui des locaux du Haut Commissariat Français permet de déboucher directement dans les jardins, mais c'est un passage privé.

LÉGENDE DU PLAN

(Pl. V)

PORTES EXTÉRIEURES

1. Bab Sidi Abd el Ouahab.
2. — Oulad Amrane.
3. — El Khemis.
4. — El Gharbi.

PORTES INTÉRIEURES

5. Bab Sidi Châaïb.
6. — el Kasba.
7. Poterne.
8. Bab Souk el Ghezal.
9. — el Khodra.
10. — es Souk.
- 11, 12, 13, 14, 15. Bab el Kessaria.
16. Bab ez Zaouïa.
17. — Oulad Amrane.
18. — ben Merzouk.
19. — el Harrach.
20. — Sidi Zian.

MARCHÉS ET MAGASINS

21. Souk Abd el Ouahab.
22. — el Khoubz.
23. Grande Kessaria.
24. Petite —
25. Rahbet ez Zera.
26. Souk el Ghezal.

SERVICES & ÉTABLISSEMENTS PUBLICS

27. Dar el Makhzen.
28. El Hammam (bains).
29. Postes et Télégraphes.
30. Octroi.
31. Abattoir.

MOSQUÉES

32. Djamâa el Bâcha.
33. — el Kebira.
34. — Heddada.
35. — Gheriba.
36. — Zitouna.
37. — Haïmer.

38. Djamâa Berghouts.
39. — Sidi Okba.
40. — el Makhzen.
41. — Djohora.
42. — Dalia.
43. — Taha.
44. — Lecheheb.

ZAOUIAS

45. Tidjania.
46. Taïbia.
47. Zïania.
48. Aïssaoua.
49. Qadria d'Abd el Ghani.
50. — (maison d'Ahmed et Mohammed ben Mahieddine de la zaouïa de Sidi Aïssa).
51. — (maison de Hadj Mohammed ben Abd er Rezaq de la zaouïa de Sidi Aïssa).
52. Kerzazia.
53. Qadria de Mouley Rechid.
54. Si Ali ben Abderrahman de Zâ.
55. Mâ el Aïninia.
56. Kerzazia.
57. Qadria de Sidi Aïssa.
58. Derqaoua.

MARABOUTS

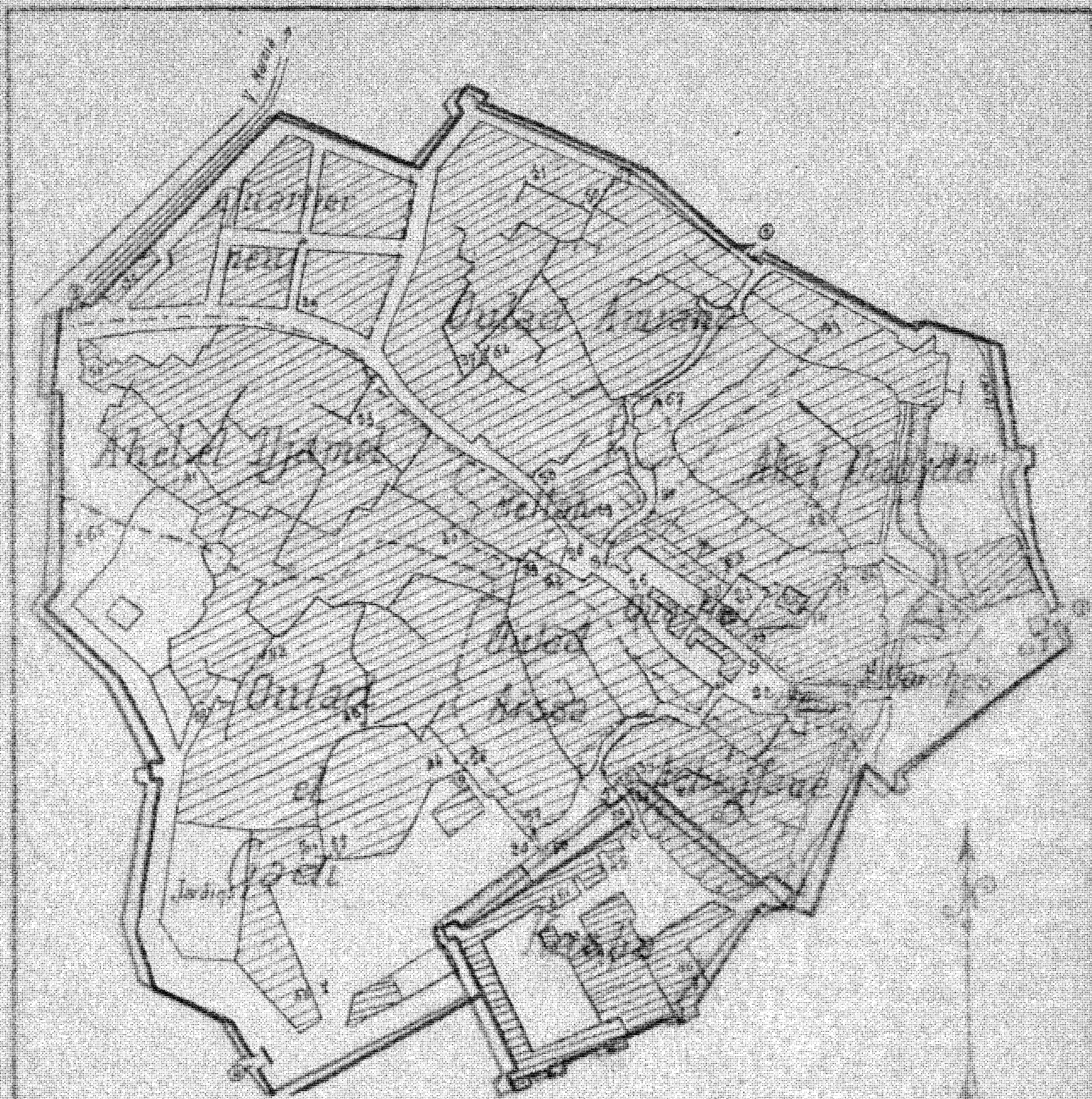
59. Si Abdesselam.
60. Haouch Sidi Châaïb ben Ali.
61. Sidi Belal (dans une maison).
62. Koumba Sidi Abd el Ouahab.
63. — Sidi Djilali.
64. Sidi Mohammed Tounsi (dans une maison).
65. Koumba Sidi Mohammed Driouech.
66. — — Zian.
- 66 b. Haouch de Sidi Ahmed Abecheri.

SYNAGOGUES

67. Chenougha Oulad ben Draï.
68. — Oulad Ichou.
69. — el Habra.

MAISON

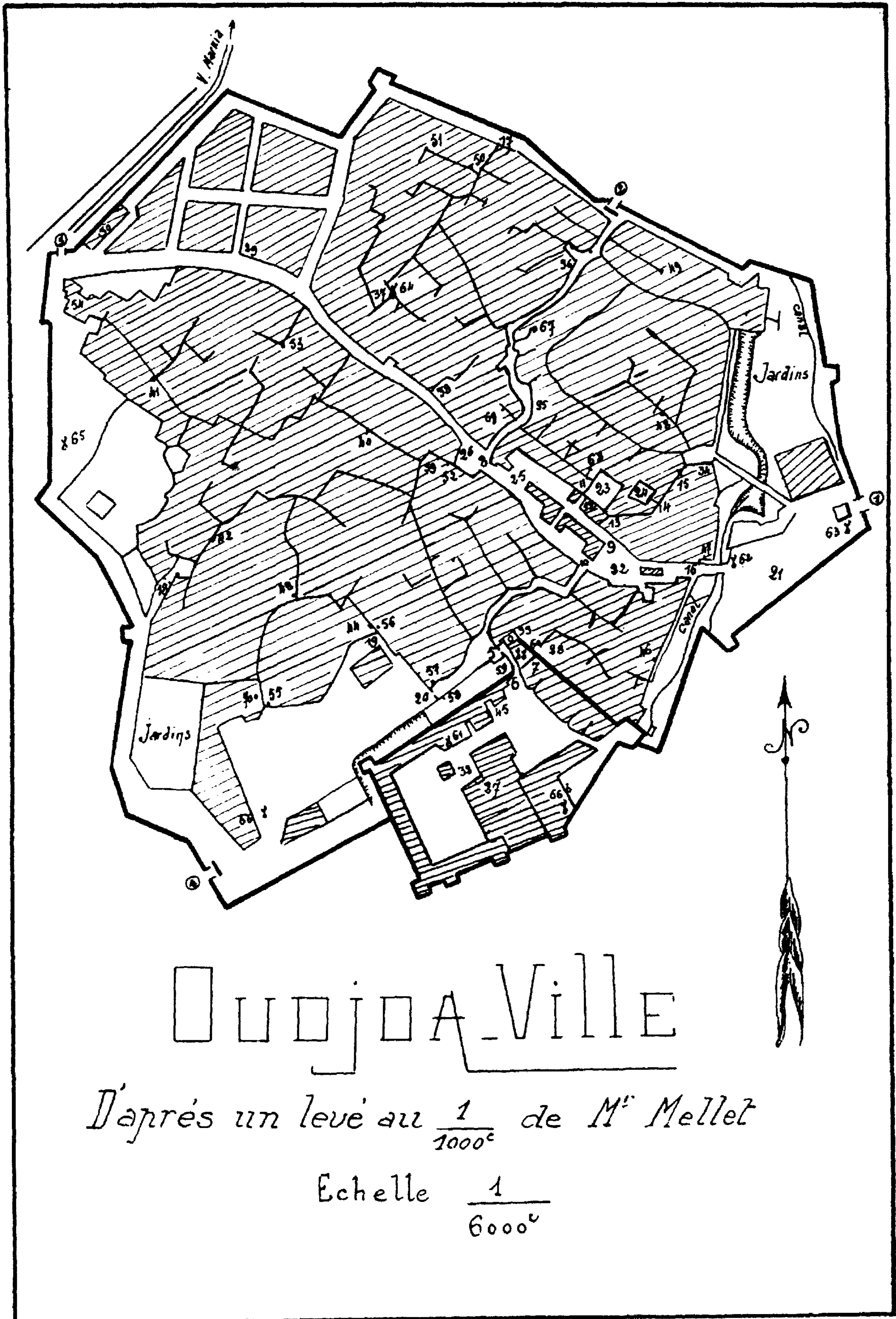
70. Maison de Cheikh Ali Ramdan.



Oudjda - Ville

Division en quartiers

N.B. - Les limites du Mellah ne sont pas absolues les Juifs étant très mêlés avec leurs voisins musulmans des Ahel el Djamel et Oulad Amrane.



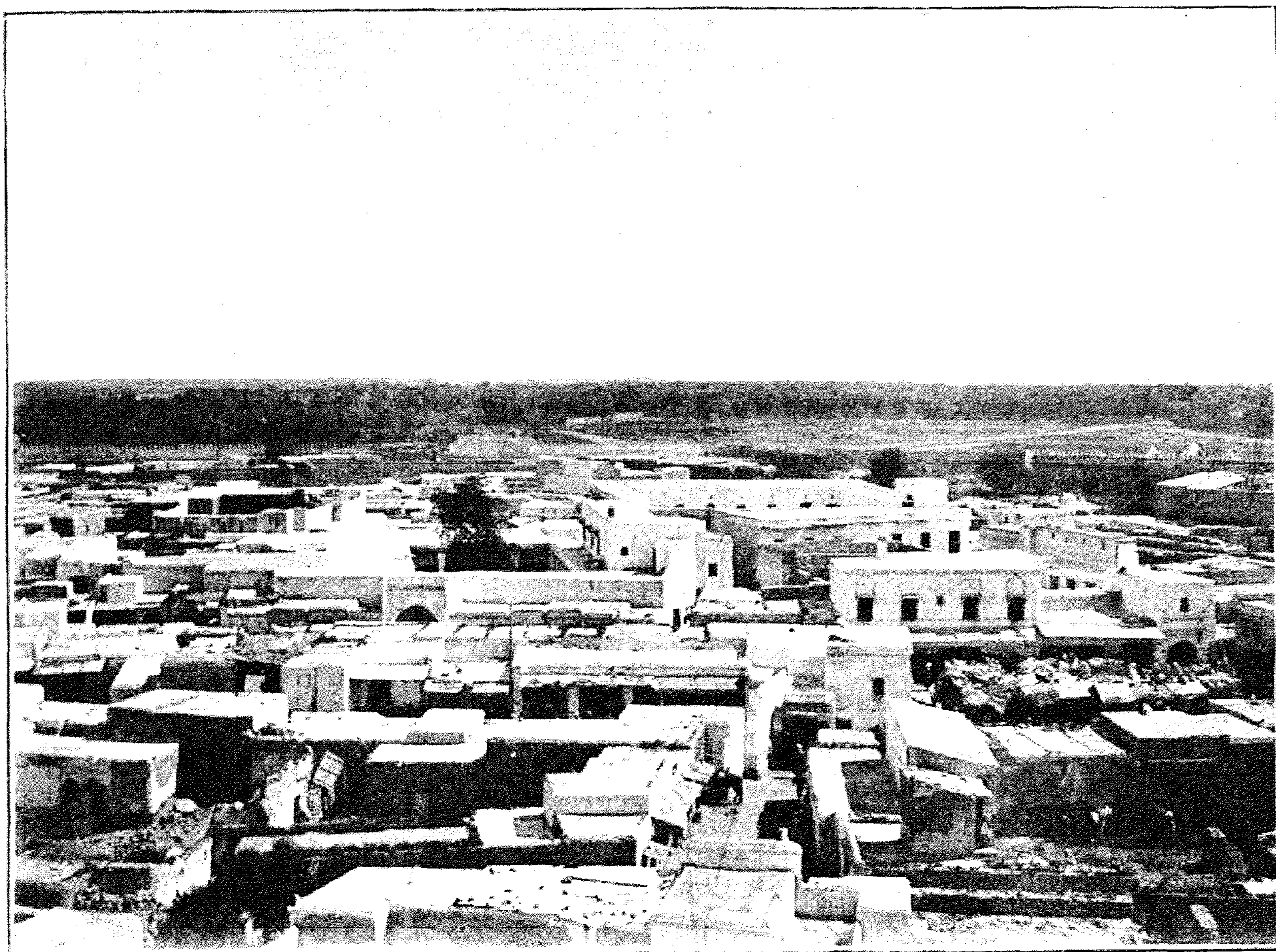
C'est au-dessus de cette porte que le Makhzen faisait exhiber les têtes coupées aux rebelles après qu'elles avaient été salées par les juifs. Bab Oulad Amrane (Pl. V, 2) est la moins fréquentée, elle donne sur une ruelle entre les remparts et les jardins. L'ouverture est à plein cintre avec au-dessus une corniche plutôt simple ; l'entrée est rectiligne. Bab el Khemis (Pl. V, 3) est analogue à la précédente, mais l'ouverture est rectangulaire. C'est à Bab el Khemis qu'aboutit la grande route de Marnia. Bab el Gharbi (Pl. V, 4), ou porte de l'Ouest, est à l'origine des routes conduisant dans cette direction, elle est du même modèle que Bab Sidi Abd el Ouahab.

La ville est divisée en plusieurs quartiers (Pl. V) qui, à l'exception du quartier des marchés et de la kasba, correspondent aux principales fractions de la population. Le quartier des marchés est réservé aux boutiques des commerçants et aux choppes des artisans ; la kasba est habitée par l'amel et son makhzen, ainsi que par des commerçants de Fez, qui, pour leur sécurité, se sont groupés autour du représentant du pouvoir central.

Les autres quartiers sont : Achegfane, Ahel Oudjda, Oulad Amrane, Ahel el Djamel, Oulad el Gadi, Oulad Aïssa et enfin le mellah ; il faut ajouter à cette liste un quartier neuf en voie de création à l'ouest des Oulad Amrane.

Le mellah ou quartier juif est, contrairement à ce qui se passe dans les autres villes du Maroc, confondu avec les quartiers musulmans, ses maisons s'enchevêtrent avec celles des Ahel Oudjda, Oulad Amrane, Ahel el Djamel et Oulad Aïssa.

Le seul des quartiers d'Oudjda qui soit fermé est celui des marchés. De grandes portes en bois permettent de le clore pendant la nuit, ce qui facilite la surveillance des magasins ; ces portes sont : Bab Souk el Ghezal, Bab el Khodra, Bab es Souk et cinq portes autour des deux kessarias. (Pl. V, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15). On voit aussi quelques portes à la périphérie des maisons, elles assureraient les communications avec l'extérieur avant la construction de l'enceinte actuelle, elles portent les noms suivants : à l'est, Bab ez Zaouïa ; au nord, Bab oulad Amrane ; à l'ouest, Bab ben Merzouk, et enfin, au sud, Bab el Harrach et Bab Sidi Zian (Pl. V, 16, 17, 18, 19, 20 et Pl. VIII, fig. 1.)



1. — LA PARTIE N.-E. D'OUJDA : VUE DU MINARET DE LA GRANDE MOSQUÉE.
2. — OUDJDA : LA RUE DES SOUKS.

Les différents quartiers renferment un total de 718 maisons réparties comme il est indiqué ci-après :

Oulad Amrane et Achegfane	245	maisons
Oulad el Gadi	220	—
Oulad Aïssa et Ahel Oudjda	140	—
Kasba	37	—
Mellah	46	—
Quartier neuf	30	—
TOTAL		718 maisons

La ville ne possède aucune fontaine. La kasba est desservie par un canal secondaire qui amène les eaux de Sidi Yahia dans le jardin de l'amel, au bain maure et à la mosquée.

Les habitants ont, dans le plus grand nombre des maisons, des puits qui leur fournissent l'eau nécessaire à leurs besoins. Les égouts, construits depuis l'occupation française, sont encore à l'état rudimentaire ; le réseau se réduit à quelques canalisations de faible diamètre sous le sol des rues les plus importantes ; leur but est surtout d'évacuer les eaux de pluie.

L'artère principale d'Oudjda est celle qui conduit de Bab el Khemis à Bab Sidi Abd el Ouahab (Pl. V, 1 à 2 et Pl. VI, fig. 2). Elle longe d'abord un des côtés du quartier neuf, puis, décrivant des sinuosités, elle traverse complètement les souks. Des éventaires, assaillis par de nombreux curieux, envahissent la chaussée, tandis qu'au fond de leurs boutiques, les commerçants attendent impassibles les offres des chalands. Le quartier des souks est le coin de la ville le plus animé et celui qui présente le plus de couleur locale ; il commence à Bab Souk el Ghezel et ne se termine qu'à Bab Sidi Abd el Ouahab.

La voie la plus fréquentée, après celle qui vient d'être décrite, part du Souk el Khoubz et va aboutir à Bab el Gharbi (Pl. V, 22 à 4), elle passe devant la mahakma du cadi, la mosquée et l'entrée de la kasba.

Une troisième rue, plus étroite que les précédentes, a néanmoins une certaine importance, c'est celle qui relie Souk el Ghezel à Bab Oulad Amrane (Pl. V, 26 à 2), en coupant le mellah et le quartier des Oulad Amrane. La kasba, où n'habitent guère que quelques fonctionnaires et des commerçants aisés, a une place centrale, elle est la plupart du temps déserte (Pl. VIII, fig. 2).

Une large ceinture de jardins entoure presque complètement la ville; ces jardins couvrent une superficie de près de 570 hectares (Pl. IX), ils renferment environ dix mille oliviers avec beaucoup d'autres arbres fruitiers : figuiers, abricotiers, grenadiers, etc. Ce sont surtout de beaux vergers, largement arrosés, dans lesquels les oliviers poussent à leur guise; de ce fait, leur rendement est inférieur, mais le pittoresque y gagne; on y trouve de petits sous-bois tout à fait délicieux. Entre les arbres, les indigènes cultivent des céréales et quelques légumes.

Les jardins sont clos avec des murs en terre; des branches épineuses de jujubiers sont souvent disposées sur le sommet pour empêcher l'escalade; on ferme les portes avec des fagots du même arbuste. De nombreuses pistes, resserrées entre les murailles des jardins, traversent l'oliveraie, elles partent des remparts de la ville pour aboutir à la lisière (Pl. X, fig. 1); il n'existe pour ainsi dire pas de sentiers recoupant les pistes principales.

Des canaux amenant les eaux de Sidi Yaya dans les cultures sillonnent la petite oasis, où ils entretiennent la fraîcheur et la vie. Malheureusement ces canaux, simplement creusés dans le sol, sont mal entretenus; aussi débordent-ils en maints endroits. L'eau envahit alors les pistes, qui, particulièrement à l'époque des pluies, deviennent souvent presque impraticables.

CHAPITRE II

Peuplement

ORIGINE DES FRACTIONS ET SOUS-FRACTIONS D'OUJDJA

Les habitants d'Oudjda n'ont gardé qu'un souvenir assez vague de leurs origines, ils sont en général incapables de fixer, même d'une manière approchée, l'époque à laquelle leurs ancêtres sont venus s'établir dans le pays. Cela s'explique facilement quand on constate combien cette population, composée en majeure partie d'illettrés, est peu curieuse ; rares sont ceux qui connaissent leurs ascendants au-delà de la deuxième génération. Le manque de traditions précises doit aussi être attribuée à l'anarchie qui, de tout temps, a désolé la région. Les luttes, dont elle a été le théâtre, ont dû entretenir un courant continu d'émigration et d'immigration ; il y a donc beaucoup de probabilités pour que le plus grand nombre des éléments composant le peuplement actuel d'Oudjda, ne soit pas très ancien dans cette ville.

La population comprend trois groupes principaux, qu'il y a lieu d'étudier séparément : 1° les musulmans marocains ; 2° les musulmans algériens ; 3° les juifs.

Musulmans marocains (Pl. XI, fig. 1)

Ils forment le véritable noyau de la population de la ville ; quoique d'origines très diverses, le temps les a suffisamment amalgamés pour leur créer des intérêts communs, malgré les querelles de soffs qui les divisaient à chaque instant avant l'occupation française. Ce groupe se compose de six fractions : *Oulad Amrane*, *Achegfane*, *Ahel Oudjda*, *Oulad el Gadi*, *Ahel el Djamel* et *Oulad Aïssa*, auxquelles on doit ajouter les *Fasis*, dont la plupart habitent la kasba avec quelques serviteurs noirs.

Les *Oulad Amrane* se subdivisent en *Chekarna*, *Oulad Mouley el Abbes*, *Ghouazi* ou *Oulad Ghazi* et *Tlemçaniine*. Les *Chekarna* sont cheurfa. Les opinions sont partagées sur leur origine, ils seraient venus, il y a fort longtemps, du ksar Oudaghir de Figuig ou de Nédroma ; la première

version est admise plus volontiers, car le berceau de cette famille serait à Oudaghir. Les Oulad Mouley el Abbès sont cheurfa également, leur ancêtre aurait quitté Tlemcen ou Aïn el Hout au xvi^e siècle pour fuir les Turcs. Les Ghouazi seraient originaires du Tafilalet ou bien des Beni Snassen (Oulad Ghazi des Beni Khaled). Les Tlemçaniine (Oulad el Djouaï, Oulad el Baroudi et hadar, citadins) seraient arrivés à Oudjda vers la même époque que les cheurfa Mouley el Abbès. Les Ghouazi et Tlemçaniine sont peu nombreux actuellement.

Les documents sur le nord-ouest africain (1) citent une autre sous-fraction des Oulad Amrane qui porterait le nom de Derb el Mazouzi. Cette sous-fraction n'existe pas. Derb el Mazouzi était le nom d'une porte barrant la rue principale à hauteur de l'infirmerie indigène, elle a été détruite du temps de l'amel Ali Guider.

Les *Achegfane* sont un ramassis de gens ayant les origines les plus diverses : Beni Mengouch et Beni Khaled des Beni Snassen, Douahi et Beni Hassane des Angad, Beni Snous, Tlemcen, Beni Mathar, Figuig, Cheurfa du Tafilalet, etc. Ils se sont installés sur un terrain appelé Achegfane, qui appartenait aux Chekarna, et ils ont pris ce nom. Ils sont dans une situation très particulière ; un acte (2), homologué par le cadi El Hachemi ber Rokeuch, à la date du 26 juin 1907, atteste, d'après les dépositions de cinquante-quatre témoins, que la totalité du terrain dit Achegfane et voisin de la kasba du Makhzen est la propriété de la djemâa des Chekarna, qui en dispose à sa guise; tous ceux qui y élèvent des constructions ne peuvent revendiquer que la propriété des dites constructions à l'exclusion absolue de celle de la terre. C'est sans doute pour cela que les Chekarna considèrent parfois les Achegfane comme leur sous-fraction, ceux-ci ont d'ailleurs toujours marché avec eux.

Les *Ahel Oudjda* forment deux petits groupes : El Beqia et El Kouarda. El Beqia signifie le reste ; ce groupe est composé des Oulad Menni, Oulad Mohammed ben Larbi, Oulad el Moul, il serait le dernier vestige de l'ancienne population préislamique, qui aurait occupé la ville au temps du sultan légendaire El Ablak el Fortas. On attribue la même origine à une nommée Fathma bent Kouatith,

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 137.

(2) (A.) Djemâa Chekarna.

domiciliée chez les Oulad Amrane ; elle appartiendrait à la famille des Kouatith, qui, avec celles des Beratith et des Feratith, serait de la descendance de ce sultan. Les Beratith ont disparu aujourd'hui ; on prétend que les Oulad Menni seraient les derniers survivants des Feratith. Les Beqia sont sans doute des autochtones. El Kouarda comprend principalement des gens originaires de Kouarda chez les Msirda, et peut-être aussi quelques Beni Snous et Beni bou Saïd.

Les *Oulad el Gadi* sont très mélangés ; cette fraction s'est constituée avec des arabes et des berbères venus d'un peu partout. Les deux principales familles sont les Oulad Yacoub, issus des Haïaïna, et les Oulad bou Azza bel Hadj, venus des Beni Mengouch chez les Beni Snassen. On y trouve aussi des Cherarda, des Beni bou Saïd, des gens de Zaouïet el Mira près de Nemours, etc.

Les *Ahel el Djamel* ont des origines diverses comme les précédents ; les Oulad bou Kaïs sont sortis du ksar de même nom (Sud Oranais), les Oulad el Hadj des Beni Khaled des Beni Snassen, les Oulad Chamma de Tlemcen, les Oulad el Filali du Tafilalet. Les tribus du voisinage ont également fourni leur contingent d'immigrés. On a l'habitude de compter les Abel el Djamel comme une sous-fraction des Oulad el Gadi ; ils n'ont aucun lien de parenté avec eux, mais ont toujours suivi leur fortune.

Les *Oulad Aïssa* se divisent en Oulad el Mir et Oulad Aïssa. Les Oulad el Mir sont originaires des Beni Mimoun chez les Beni Mengouch (Beni Snassen), les Oulad Aïssa des Oulad Aïssa de l'ouest. Quelques familles se sont mélangées aux Oulad Aïssa, elles proviennent surtout des Oulad el Arabi du sud de l'Atlas et des Beni Yala.

Les *Fasis* sont moins attachés au pays que les fractions dont il vient d'être parlé. Beaucoup d'entre eux n'ont pas abandonné Fez sans esprit de retour ; venus à Oudjda pour faire du commerce ils n'y ont pas fondé de famille et vivent avec des concubines noires.

Musulmans algériens

A Oudjda, les musulmans algériens sont des étrangers ; ils sont disséminés dans tous les quartiers et ont une djemâa spéciale. Ces algériens sont généralement aisés, beaucoup possèdent en propre les maisons qu'ils habitent ; ils commercent et font une sérieuse concurrence aux Fasis,

ils fournissent aussi à la ville ses meilleurs artisans. On les appelle les *Mouhadjerin*, c'est-à-dire les émigrés pour la foi ; malgré cela ils ont été jusqu'à l'occupation française très mal vus des habitants et du Makhzen, qui ne manquait aucune occasion de les brimer.

Les *Mouhadjerin* sont presque tous originaires de Tlemcen ou de Mascara et se sont fixés à Oudjda pendant le xix^e siècle. A part quelques individus arrivés au début de ce siècle, et qui n'avaient pas encore été absorbés par l'élément local au moment de la conquête de l'Algérie par les Français, la plupart des Algériens sont des gens ayant fui notre domination. Plus tard d'autres vinrent pour commercer et entretenrent le courant d'immigration. Jusqu'en 1907, la colonie algérienne compta dans ses rangs de nombreux réfugiés (voleurs, assassins, vagabonds, déserteurs), qui venaient là pour se soustraire à la justice française. (1)

Juifs (Pl. XI, fig. 2)

Ils ne savent pas dans quelles conditions leurs ancêtres ont peuplé le mellah et si sa création a coïncidé avec celle de la ville. Ils croient que les plus anciennes familles se seraient fixées à Oudjda il y a six ou huit siècles. Les juifs installés dans les tribus avoisinantes les ont quittées peu à peu ; de nos jours, les seuls juifs de la région se trouvent à Oudjda où ils sont tous rassemblés.

Les Juifs d'Oudjda paraissent être en majorité des judéo-berbères ou des berbères judaïsés ; les traditions attribuent aux principales familles les origines indiquées ci-après :

Oulad ben Samoun, très anciens, origine inconnue.

Oulad Aharfi, très anciens, origine inconnue.

Oulad Haziza, très anciens, venus partie des Beni Snous, partie des Beni Snassen, partie de Tafilalet.

Oulad Teboul, très anciens, venus de Tafilalet et de Kenadsa.

(1) MOUGIN. — *Les Algériens à Oudjda*, 184 à 194. — Cet auteur semble classer parmi les Algériens tous ceux qui peuvent établir que leurs ancêtres sont originaires de l'Est, quelle que soit l'ancienneté de leur installation à Oudjda. Or il est parfaitement admis, et c'est logique, que les Algériens n'ont commencé à former un groupe à part, qu'à l'arrivée de nombreux émigrés abandonnant leur pays pour éviter le contact des chrétiens ; ceux venus autrefois étaient alors de véritables Oudjada, leurs descendants ont toujours été considérés comme tels. Depuis l'occupation de la ville bon nombre de ces derniers tendent à se réclamer de la qualité d'Algériens.

Oulad ben Hammou, venus des Beni Snous après les Oulad Haziza.

Oulad Amouyal, venus des Beni Snous à une époque très ancienne, ils y sont retournés, puis se sont réinstallés de nouveau à Oudjda il y a environ quatre-vingts ans.

Oulad Obadia, venus des Beni Snous à une époque inconnue.

Oulad ben Adiba, très anciens, origine inconnue.

Oulad ben Errous, venus de Kenadsa à une époque inconnue.

Oulad Azoulay, anciens, venus des Beni Snous, beaucoup ont été se fixer à Tlemcen vers 1860.

Oulad ben Ghozzi, anciens, venus de Nédroma ou de Tlemcen, beaucoup ont émigré à la même époque que les précédents.

Oulad Cherbit, anciens, origine inconnue.

Oulad ben Smahoun, anciens, origine inconnue.

Oulad ben Sahkoun, venus de Keddara (Beni Snassen) il y a cent cinquante ou deux cents ans.

Oulad bou Aziz, même origine, venus sensiblement à la même époque.

Oulad Deen, venus partie des Beni Snassen, partie du Sahara, sans doute à la même époque que les précédents.

Oulad Leviem, venus de Sefrou (Beni Snassen) après les précédents.

Oulad ben Kemmoun, venus des Beni Snassen sensiblement à la même époque.

Oulad ben Khelifa, venus des Beni Snassen, il y a environ cent cinquante ans.

Oulad ben Draï, venus partie du Dahra, puis partie de Taza, il y a une centaine d'années.

Oulad Amsellem, venus du Sahara il y a une centaine d'années.

Oulad ben Guigui, venus de Debdou il y a cinquante ou soixante ans.

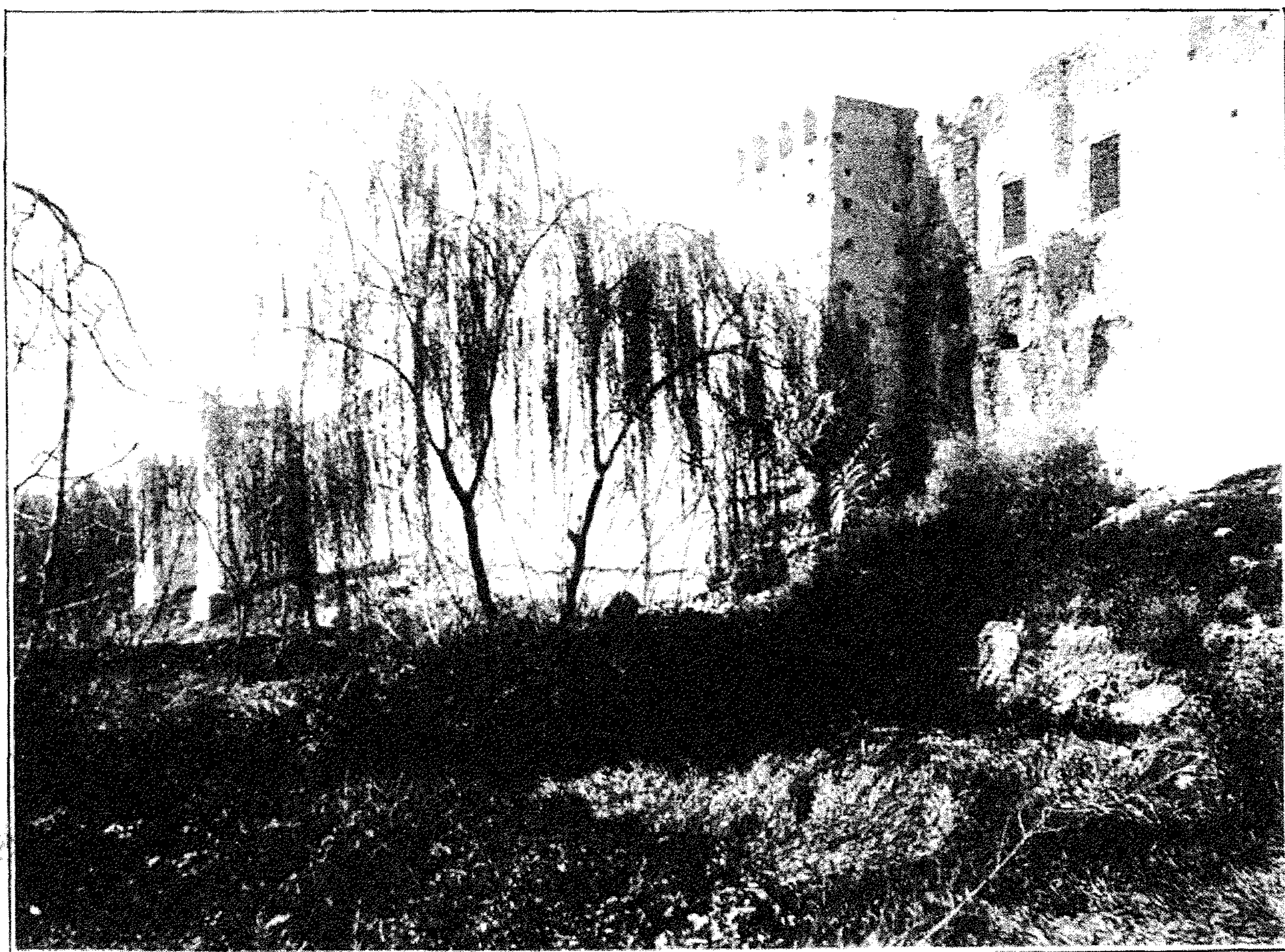
Oulad Ammar, venus des Guelaya il y a une cinquantaine d'années.

Oulad el Kiouanime, venus de Debdou il y a quarante ans.

Oulad ben Soussam, venus de Debdou il y a environ trente ans.

Oulad Guebbaye, venus des environs de Merrakech il y a une trentaine d'années.

Oulad ben Chemmoul, venus de l'intérieur du Maroc il y a quinze à vingt ans.



1. — OUDJDA : BAB SIDI ABD EL OUAHAB.

2. — LES VIEUX REMPARTS DE LA KASBA.

Oulad ben Dīan, venus du Rif il y a quatorze à quinze ans.

Oulad Assour, venus de Merrakech il y a dix à douze ans.

Oulad el Maliha, venus récemment de Merrakech.

Statistique

En août 1910, la ville renfermait une population indigène de 6.466 habitants répartis comme il est dit dans le tableau ci-dessous :

QUARTIERS OU FRACTIONS	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	TOTAL	REPORT
Oulad Amrane et Achegfane.	330	404	372	285	1391	
Ahel Oudjda.	119	139	99	80	437	
Oulad el Gadi.	220	288	250	199	957	
Ahel el Djamel	138	159	136	97	530	
Oulad Aïssa	73	93	86	51	303	
Kasba(1)	105	113	50	13	281	
Algériens (2).	314	403	367	293	1377	
TOTAUX.	1299	1599	1360	1018	5276	5276
Juifs (Mellah) (3). . . .	295	299	313	283	1190	1190
TOTAL GÉNÉRAL						6466

LES CHEURFA

Les sultans du Maroc appartenant à une famille chérifienne, les cheurfa jouissent dans ce pays d'une situation privilégiée ; ils ne paient pas d'impôts et échappent à l'autorité des chefs indigènes pour ne relever que du

(1) Y compris le Makhzen.
 (2) Les Algériens sont répartis dans les différents quartiers, mais la plupart habitent dans celui des Oulad Amrane.
 (3) Dont 20 familles réfugiées de Mélilla et comprenant 75 personnes.

Sultan. Celui-ci n'a jamais manqué d'intervenir énergiquement lorsqu'ils étaient molestés, la lettre suivante en est un exemple :

En tête, cachet du sultan Mouley el Hassane.

Au feqih, le jurisconsulte, le vénérable, le cadi d'Oudjda Si Mohammed ben el Hachemi, le salut soit sur vous avec la miséricorde de Dieu. Les Cheurfa Alaouine, de la famille de Sidi Lahcene et habitant l'Angad ont formulé au seuil de notre palais chérifien une plainte contre les Beni Oukil et Chetaba, habitant également l'Angad, qui leur ont manqué d'égards et de considération et ont été jusqu'à leur livrer bataille ; ils ont dû se défendre et il y a eu des morts et des blessés dans les deux partis. Je vous ordonne donc de porter devant votre tribunal le litige qui les divise. J'ai prescrit à l'amel de les inviter à se pourvoir devant vous et à exécuter le jugement que vous rendrez. *Les caïds n'ont rien à voir dans le différend qui les partage.* Salut. Écrit le 26 août 1891. (1)

Pour ne pas souffrir des querelles incessantes, qui éclataient constamment entre les tribus, les cheurfa avaient soin de se munir de lettres de recommandation délivrées par le Sultan; ils les faisaient renouveler à chaque changement de règne. Ces lettres, appelées *dahir*, sont toujours rédigées dans les mêmes termes ; elles sont parfois adressées à un fonctionnaire du Maghzen, mais pour être remises ensuite aux intéressés. Le *dahir* ci-après montre bien ce que sont en général ces pièces, que tous les détenteurs ne consentent pas à mettre sous les yeux des *koffar* (infidèles).

En tête cachet du sultan Mouley Ismaïl.

A notre esclave Abd el Mahdi, que le salut soit sur vous ainsi que la bénédiction et la miséricorde de Dieu. Je vous invite à être prévenant envers les porteurs, les Cheurfa Oulad el Abbes qui habitent Oudjda, ce sont les nommés Si el Abbes, Si Larbi et la totalité de leurs frères. Traitez-les avec égards, respectez-les, honorez-les, ainsi que le veut leur rang et soyez bienveillant pour tous ceux qui se recommandent d'eux. Veillez à ce que personne ne les inquiète ni ne leur prenne leurs biens, que leur maison leur soit rendue afin qu'ils y habitent. Il le faut. Écrit à la date du 26 mai 1715 (2). »

Le chérifat étant très apprécié, les faux cheurfa abon-

(1) (A.) Mouley Abdallahould el Cadi.

(2) (A.) Mouley Aliould Mouley Aïssa.

dent, bien des gens se parent de ce titre sans y avoir aucun droit.

Les familles d'Oudjda dont l'origine chérifienne est unanimement reconnue figurent sur les deux listes ci-dessous.

1° Cheurfa établis à Oudjda avant la domination turque :

Les *Oulad Kachour* ; ils se disent originaires des Cheurfa des Oulad Nehar (Oulad Sidi Yahia). Cette famille serait venue à Oudjda vers la fin du xiii^e siècle. Elle possède un dahir du sultan Sidi Mohamed ben Abdallah daté de 1788-89 (1) et un autre du sultan Mouley Abderrahman de 1845. (2)

Les *Oulad Bêlgaïd*, édrissites ; ils seraient venus à Oudjda avant le xii^e siècle.

Les *Oulad Abd el Ouahab*, édrissites ; ils descendent des Oulad es Sbâa du Maroc.

Les *Oulad Sidi Youcef el Hadj*, édrissites ; leur ancêtre Sidi Youcef el Hadj était chez les Beni Snassen.

Les *Oulad ben Azza*, édrissites ; leur ancêtre Sidi Abdallah ben Azza était chez les Beni Snassen.

Les *Oulad bou Zid*, édrissites ; leur ancêtre était aux Flitta (Algérie).

Les *Oulad el Mir*, édrissites ; leurs ancêtres ont habité les Beni Snassen, mais ils étaient auparavant à Figuig.

Les *Chekarna*, édrissites ; ils sont de la branche des Chakfioune et originaires de Figuig.

Les *Oulad bou Yacoub* et les *Oulad el Mehdi*, édrissites ; leur ancêtre El Hadj Lahcene était chez les Beni Snassen.

Les *Oulad Mouley el Abbes*, édrissites ; leur ancêtre était originaire d'Algérie. Ils possèdent un dahir du sultan Mouley Ismaïl du 26 mai 1715 (celui qui est donné in-extenso un peu plus haut) (3) et plusieurs autres, qui ne sont que des renouvellements ultérieurs.

Les *Oulad ben Atta*, édrissites ; leur ancêtre est Sidi Mohammed ben Chekroun.

Les *Belâacha*, édrissites ; ils sont originaires des Beni Snassen où ils ont des parents.

2° Cheurfa établis à Oudjda après la domination des Turcs :

Les *Oulad Mouley Abdelkader*, originaires de Tlemcen.

(1) (2) (A.) Mohammed bel Arbi ben Kachour.

(3) (A.) Mouley Aliould Mouley Aïssa.

Les *Oulad Mouley Abdelkader*, originaires de Baghdad.

Les *Oulad Mouley Abdelkader*, dont l'ancêtre est venu du Khorossan.

Les *Oulad Sidi Ahmed ben Ali*, originaires de la plaine d'Eghris (Mascara) ; le cadi actuel d'Oudjda, El Hadj Larbi, appartient à cette famille.

Les *Oulad Sidi ben Yakhlef*, de la même origine que les précédents.

Les *Oulad Sidi Abd Ederradji*, originaires de la région de Constantine.

Les *Oulad Sidi Abdallah*, originaires d'Aïn el Hout, près de Tlemcen.

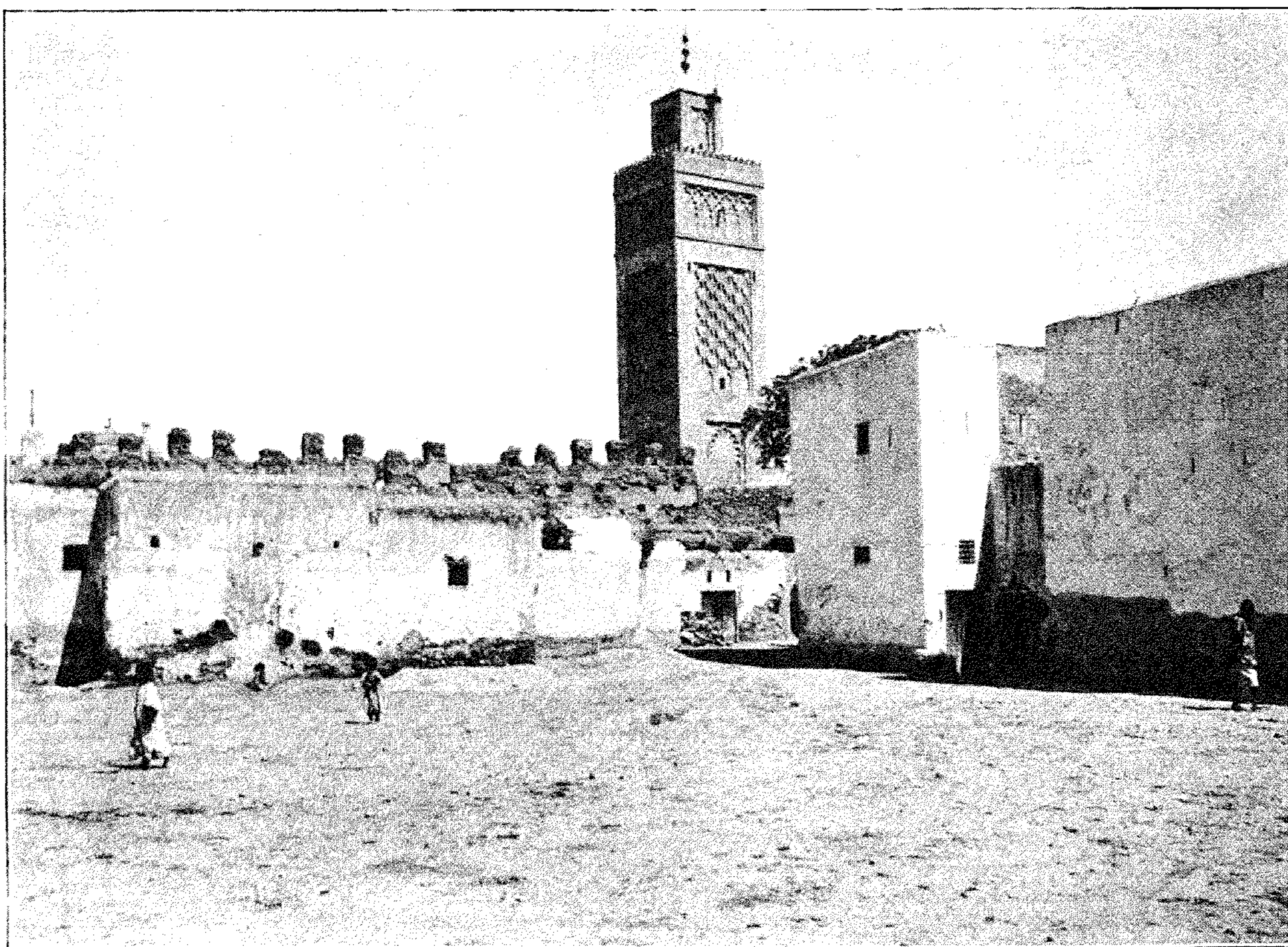
Les *Mecharef*, originaires de la plaine d'Eghris (Mascara).

LES FAMILLES INFLUENTES

Les familles notables d'Oudjda, tout en jouissant d'une certaine considération due à la valeur de leurs membres, à leur fortune, ont rarement tenu des rôles de quelque importance sur la scène politique. La raison en est facile à donner : se trouvant directement sous la dépendance du représentant du Makhzen, il était difficile aux principaux personnages de la ville de secouer suffisamment son autorité pour faire sentir leur action personnelle. La population soumise à leur influence manquait d'ailleurs de l'énergie nécessaire au soutien des ambitieux projets qu'ils eussent pu former. La situation des chefs de l'extérieur était toute différente ; ils étaient hors d'atteinte et s'appuyaient sur des tribus belliqueuses toujours disposées à suivre le plus entreprenant et le plus brave.

Le seul personnage d'Oudjda qui ait eu une réelle importance politique est le cheikh Ali ould Ramdan ; son souvenir est resté presque légendaire (1). Il fut pendant longtemps le maître incontesté de la ville ; l'amel enfermé dans la kasba était son prisonnier et n'exerçait plus le pouvoir. Il est bon d'ajouter que cheikh Ali ould Ramdan fut l'allié du grand chef des Beni Snassen, alors tout puissant, puis devint son khalifa lorsqu'il exerça les fonctions d'amel ; c'est grâce à la protection de ses fusils qu'il

(1) ISMAEL HAMET, p. 38 et 39, donne l'histoire du Cheikh Ali ould Ramdan d'après la légende populaire ; les faits sont généralement exagérés



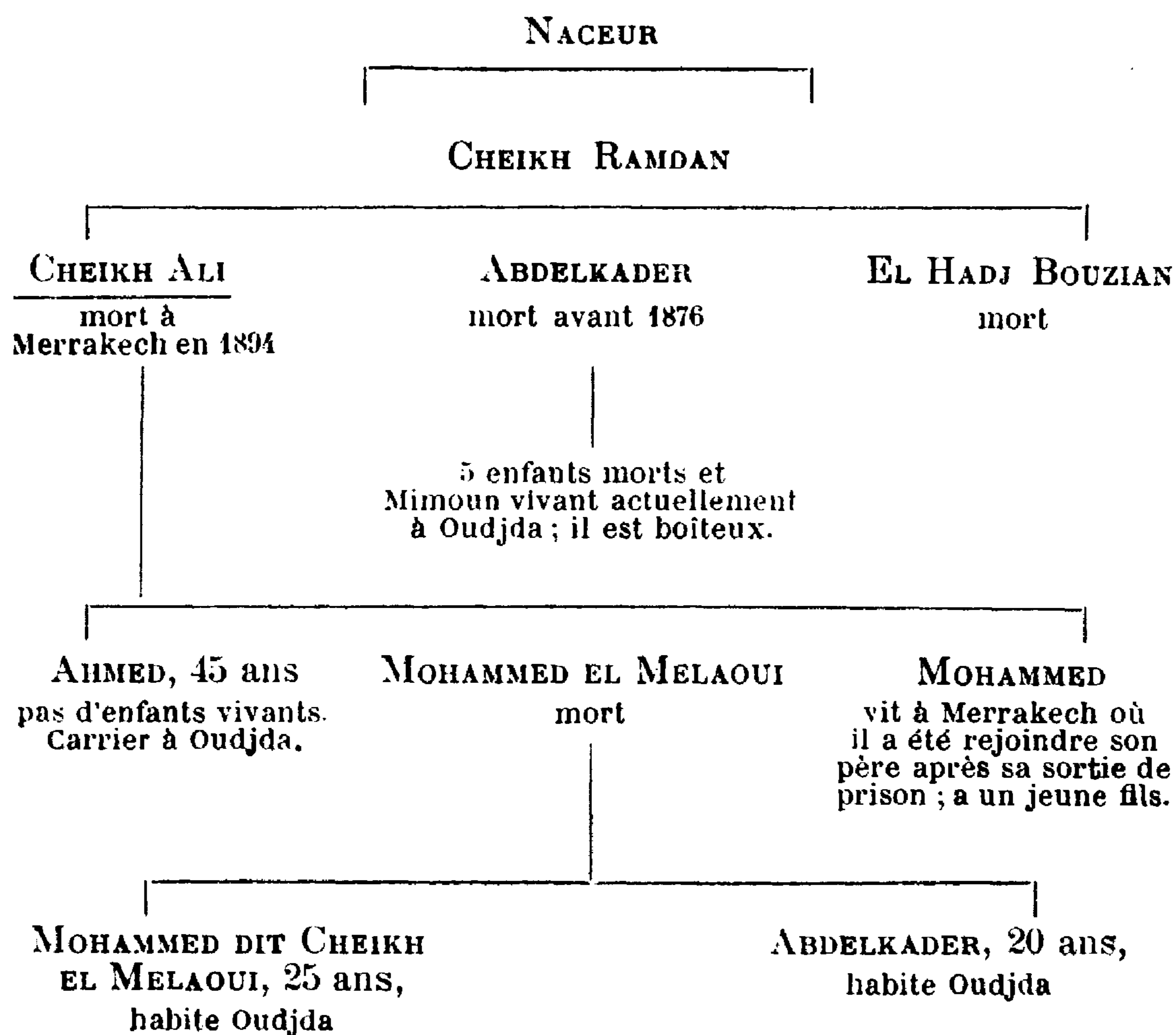
1. — OUDJDA : UNE PORTE DE L'ANCIENNE ENCEINTE (*Bab Sidi Zian*).

PLACE DE LA KASBA ET MINARET.

put créer et soutenir ce rôle, ainsi qu'on le verra au chapitre de l'histoire.

Les Oulad Ramdan prétendent que leur ancêtre Naceur, né à Tessala près de Sidi-Bel-Abbes, serait venu habiter Oudjda au temps du sultan Mouley Abderrahman, dont le règne commença en 1822 ; dans le pays on les dit au contraire originaires des Beni Snassen.

Voici leur tableau généalogique depuis Naceur :



C'est sous le règne du sultan Mouley el Hassane, que le fameux cheikh Ali ould Ramdan eut son heure de célébrité. Il fut naturellement mêlé à toutes les luttes que le chef des Beni Snassen eut à soutenir contre ses ennemis de la plaine, aussi se fit-il bâtir, vers 1865, une maison fortifiée que l'on montre encore dans le quartier des Oulad el Gadi (Pl. V, 70). A l'époque où elle fut édifiée, elle se trouvait à la lisière sud de la ville et en bordure des jardins. Cette maison est actuellement très délabrée ; après une grande cour, dont l'entrée s'ouvrait autrefois sur les jardins, on pénètre dans le corps de logis composé d'une série de chambres donnant

sur une cour à arcades. A l'angle ouest de cette bâtisse se trouve, au-dessus de la terrasse, un petit bastion carré en briques et à deux étages de feux ; l'angle sud-est de la cour d'entrée est défendu par un autre bastion à un seul étage de feux avec des angles arrondis.

Le cheikh Ali fit aussi construire une kasba à Sedd (Pl. I) pour protéger les oliviers et les cultures, qu'il avait plantés et créés en ce point. Les cultures étaient irriguées à l'aide d'un barrage dérivant les eaux de l'oued Isly et d'une galerie souterraine, du genre foggara, creusée par des filaliens du Todegha ; les restes de ces deux ouvrages sont encore visibles. La kasba était défendue par dix-huit nègres et seize khammès armés ; elle fut détruite par les Arabes, il n'en subsiste que des ruines.

Afin de resserrer son alliance avec le chef des Beni Snassen, Cheikh Ali ould Ramdan lui donna en mariage au commencement de 1874 sa fille Yamina ; cette femme s'est ensuite remariée en secondes noces à Mouley Rechid d'Oudjda, dans la famille duquel elle vit encore.

Mouley el Hassane, fatigué de l'agitation entretenue dans le pays par El Hadj Mohammed ould el Bachir et le cheikh Ali ould Ramdan, vint sur la Moulouya avec une armée en 1876, les convoqua à son camp, où ils se rendirent sur l'assurance qu'ils auraient l'aman, mais le sultan les fit arrêter et charger de chaînes ; le cheikh Ali fut envoyé en prison à Merrakech, après quoi le sultan vint à Oudjda sans inquiéter sa famille.

Les enfants du cheikh Ali ould Ramdan se trouvèrent plus tard en butte aux haines des ennemis de leur père, qui gagnèrent l'amel Abd el Malek ; celui-ci les accusa de vouloir se mettre sous la protection française et le sultan donna l'ordre de confisquer leurs biens. L'amel assura l'exécution de cet ordre ; il fit emprisonner Mohammed el Melaoui, mais son frère Ahmed put s'enfuir à Fez, où il alla protester auprès de son souverain ; Mouley el Hassane prescrivit alors de remettre en liberté Mohammed el Melaoui et, par lettre du 10 juillet 1884 (1), il rendit aux Oulad Ramdan douze propriétés dénommées en marge, c'est-à-dire environ le tiers de ce qui leur avait été confisqué ; il les recommanda aussi à plusieurs reprises

(1) (A.) Oulad Ramdan.

à la bienveillance de son représentant à Oudjda (1) et les autorisa même à vendre une partie des propriétés rendues (2). Mouley el Hassane fit enfin élargir le cheikh Ali vers 1892, en lui fixant comme résidence Merrakech où il se maria. Les Oulad Ramdan possèdent la lettre du sultan accordant l'aman au cheikh et à toute sa famille et lui rendant la jouissance de la totalité de ses biens ; la date est illisible. (3) La dernière clause de cette lettre ne fut pas exécutée, puisque le sultan Abd el Aziz dut donner de nouveau, le 3 mars 1901, l'ordre de rendre aux Oulad Ramdan les deux tiers de leurs propriétés, qui étaient encore confisquées (4) ; il renouvela également, le 12 du même mois, les lettres de protection délivrées autrefois par son père. (5) Si le sultan pouvait ordonner du fond de son palais, les autorités locales n'étaient pas pressées d'obéir. Les Oulad Ramdan purent finalement rentrer en possession d'une partie de leurs biens, mais le chérif Mouley Smaïn, qui occupait la maison des Oulad el Gadi, refusant de s'en dessaisir et l'amel faisant la sourde oreille en ce qui concernait Sedd, ils préférèrent lui abandonner cette propriété plutôt que de s'attirer son hostilité ; c'est ainsi que les jardins de Sedd sont encore entre les mains du Makhzen.

La famille des Oulad Ramdan, après avoir été si puissante au temps du cheikh Ali, n'a plus aujourd'hui aucune influence ; Ahmed, le propre fils du cheikh, est presque misérable, il exerce la profession de carrier.

Dans l'élément marocain d'Oudjda, les autres familles notables sont les suivantes :

Les *Oulad Mezian*, des Oulad Amrane, auxquels appartient le cheikh Mohammed ben Larbi.

Les *Oulad el Moul*, des Oulad Amrane.

Les *Oulad Berriah*, des Oulad Aïssa.

La famille de *Tayeb ed Degui*, des Oulad Aïssa ; Tayeb ed Degui est un ancien cheikh.

La famille de l'ancien cadî *Mohammed ben el Tayeb*, des Ahel el Djamel.

Les *Oulad Kerkour*, des Oulad el Gadi, auxquels appartenait l'ancien cheikh Mezian.

(1) (A.) Oulad Ramdan. L. de Mouley el Hassane des 3 mai 1887 et 24 mars 1892.

(2) (A.) Oulad Ramdan. L. de Mouley el Hassane du 8 mars 1892.

(3) (4) (5) (A.) Oulad Ramdan.

Les *Oulad Zegdou*, des Oulad el Gadi, auxquels appartenait El Hadj Bou Azza, l'ancien cheikh qui vient de mourir à Tanger.

Les *Oulad Bou Kaïs*, des Oulad el Gadi.

Les *Oulad Delbouza*, des Ahel el Djamel ; ils sont actuellement dans la misère.

Parmi les Algériens influents, on peut citer : (1)

Le cadi El Hadj Larbi.

El Hadj Mohammed Sabouni, gros commerçant.

Les *Oulad Sidi Tayeb*, cousins du cadi El Hadj Larbi.

El Khetib ould el Hadj Mohammed ben Merzoug, grand propriétaire.

Larbi ben Merzoug, commerçant.

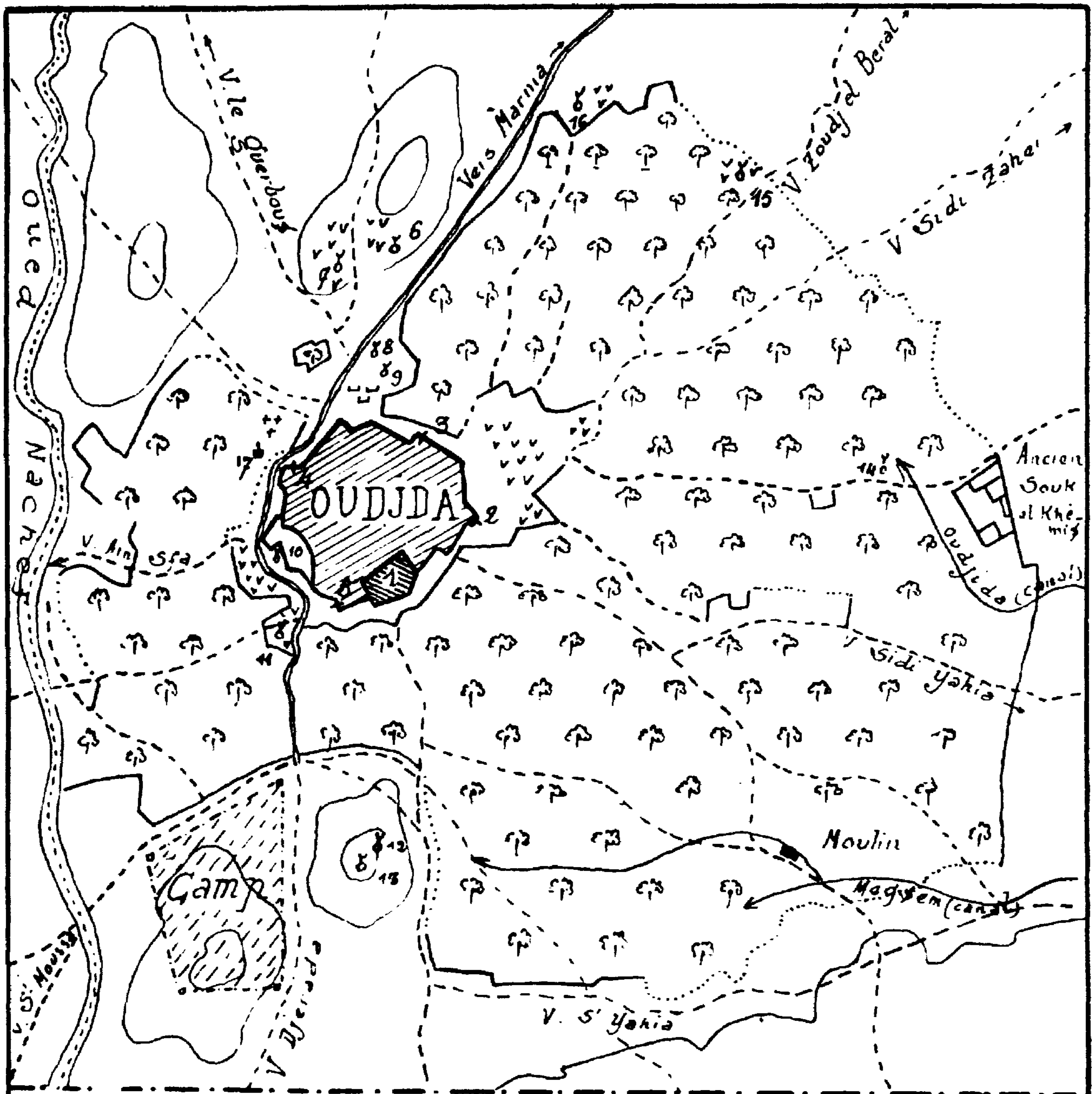
Sid el Ouali, grand propriétaire, ancien khodja de l'amel.

Mohammed el Mirali, cheikh des Algériens.

Ahmed ben et Thami, commerçant et professeur à la médersa.

Les *Oulad Sidi Abdelkader el Djilani*, gens de zaouïa, qui comprennent trois branches : les Oulad Mouley Rechid, les Oulad Mouley Abdelkader et les Oulad Mouley Ali.

(1) MOUGIN. — *Les Algériens à Oudjda*, p. 189 à 194.



OUDJDA-JARDINS.

(D'après un levé au $\frac{1}{10000}$ du lieutenant Prunier du 2^e Zouaves)
Echelle $\frac{1}{35.000}$

- | | | |
|---|--------------------------------------|-------------------|
| ++ Cimetière français | vv Cimetière musulmans | uu Cimetière Juif |
| 1. Hagba | 10. Hachita Sidi Chafi | |
| 2. Bab Sidi Abd el Ouahab | 11. — El Hadj al Maddani | |
| 3. — Ouled Amiana | 12. — Ansa | |
| 4. — el Khemis | 13. — Sidi Ab. al Kader el Djilani | |
| 5. — el Gharbi | 14. Koubba Sidi Mohamed ben Chekroun | |
| 6. Hachita Sidi el H. Yoh. b. Omar et M ^r Reshid | 15. Koubba Sidi Oris | |
| 7. Koubba Sidi Mokhtar bel Nahde | 16. — S. Tourmi | |
| 8. Hachita Sidi Aacem | 17. Tombe de Rabbai Haimu Amoyal | |
| 9. Koubba Sidi Mohamed ben Zian | | |

CHAPITRE III

La famille et la vie matérielle

GÉNÉRALITÉS

Suivant la coutume musulmane, les familles d'Oudjda sont très fermées, mais la ville est si peu étendue que tous les habitants se connaissent ; aussi dit-on couramment, pour indiquer que le ~~moindre événement y transpire~~ : « *Mouzouna djaoui tebekhkher Oudjda*. Un grain de benjoin parfume Oudjda. »

Les musulmans d'Oudjda forment trois groupes distincts : les Marocains originaires de la ville, les Fasis et les Algériens. Les membres de chacun de ces groupes ont des relations entre eux, et constituent des sortes de castes qui se mélangent fort peu. Les Fasis et les Algériens exercent leur activité comme commerçants et artisans et sont pour la plupart dans une honorable aisance, tandis que l'élément purement local, qui vit à peu près exclusivement de la terre, compte de nombreux miséreux.

Les voyageurs de passage, qui n'ont pas d'amis personnels en ville, ne sont jamais hébergés ; ils descendent dans les fondouks, ou couchent dans un recoin quelconque, si l'état de leur bourse ne leur permet pas la dépense. Il n'est fait exception qu'en faveur des tolba ; ils passent la nuit dans les locaux des mosquées et l'usage veut que les personnes aisées, chez lesquelles ils se présentent, leur distribuent des aliments.

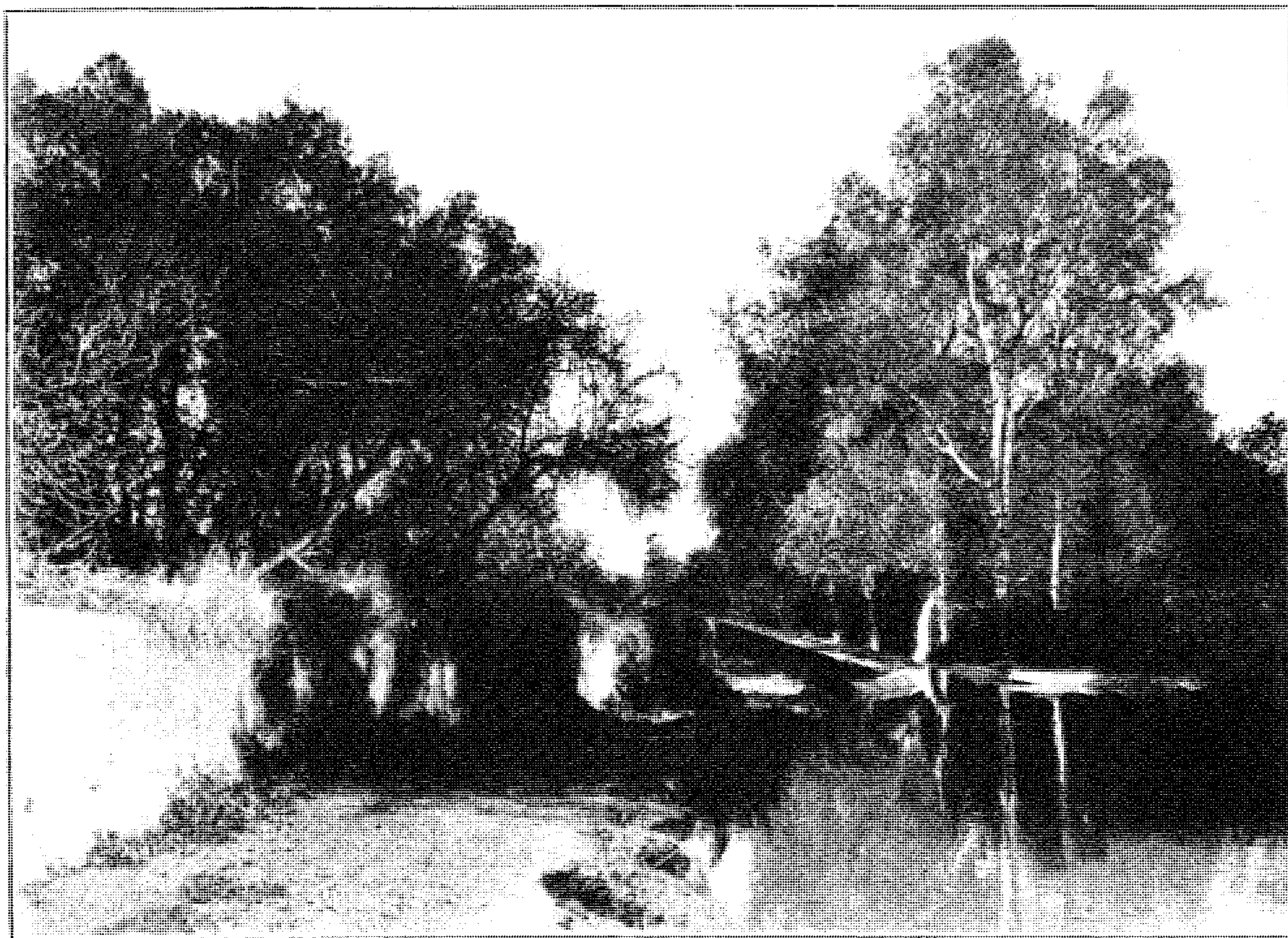
La condition de la femme n'est pas plus enviable que dans les autres cités musulmanes. Elle est chargée des travaux du ménage et les exécute elle-même ou les confie à des domestiques, suivant la situation de fortune du chef de famille. Elle n'a aucune initiative ; le mari achète les vivres, les vêtements, lui donne l'argent de son bain et quelquefois une pièce de monnaie, lorsqu'elle lui en fait la demande ; il ne lui est pas permis de s'émanciper dans les moindres actes de la vie. Quelquefois pourtant la femme détient la clef des provisions, mais le fait est plutôt rare. Les femmes de la bonne société ne circulent jamais

dans la rue, lorsqu'elles sont obligées de sortir elles sont voilées. Leur vie s'écoule monotone à l'intérieur des maisons ; les rares fugues permises à ces pauvres recluses sont la visite au bain maure et le pèlerinage à Sidi Yahia ; ce sont les plus grandes joies de leur existence, elles s'amuse alors comme de véritables enfants.

Les habitants d'Oudjda parlent tous la langue arabe, quoique beaucoup d'entre eux aient une origine berbère.

HABITAT

Les maisons sont bâties en pierres ou en pisé et enfoncées dans le sol ; cet enfoncement est dû à deux causes : la première est qu'on a extrait sur place la terre nécessaire à la construction, la deuxième que les immondes ont exhaussé les rues avec le temps. Les pièces du rez-de-chaussée donnent toujours sur une cour intérieure ; lorsqu'il y a une véranda, elle est la plupart du temps supportée par de simples piliers ; on voit peu de galeries avec arcades ogivales. Les chambres sont étroites, longues et sombres, elles prennent jour sur la cour et par une seule porte percée au centre. Les baies ont en général une forme ogivale et sont fermées par des portes rectangulaires, qui s'appliquent sur le parement extérieur du mur. Les portes sont en mauvaise menuiserie et pivotent sur un de leurs montants dépassant les traverses supérieure et inférieure ; elles peuvent être fermées à l'aide de verrous. Au plafond des chambres on aperçoit la charpente faite de rondins de thuya jointifs deux à deux, l'intervalle de dix à quinze centimètres existant entre les groupes est garni avec des planchettes grossières, en bois de la même essence, disposées en point de Hongrie ; par dessus le tout du mortier damé complète la couverture. Les terrasses sont peu étanches, d'autant plus qu'elles sont mal entretenues ; certaines sont couvertes d'herbe. Par temps de neige l'eau filtre d'ailleurs à travers les meilleures terrasses. La cour est quelquefois recouverte d'un grossier treillage, sur lequel une vigne étend ses branches. Quelques maisons comportent un premier étage, mais il est toujours dissymétrique, les pièces sont réparties au hasard sans aucune continuité. Les escaliers ont des formes inusitées, les marches hautes et étroites sont pénibles à gravir. En principe chaque maison n'a qu'une porte extérieure, c'est une sorte de porte charretière, basse, mais assez large pour donner passage



1. — OUDJDA : RUELLÉ ET CANAL DU MOULIN DANS L'OLIVERAIE.
— LA RIVIÈRE DE SIDI YAHIA PRÈS D'OUDJDA.

aux animaux ; elle ouvre sur un couloir coudé qui dissimule l'intérieur. Parfois la grande porte est percée d'une plus petite à l'usage des piétons. Un anneau lourd frappant sur une petite enclume sert de marteau d'appel. Lorsque la façade comprend des fenêtres elles sont petites et grillagées, un volet plein se développant à l'intérieur assure la fermeture. Le plus grand nombre des maisons possèdent un puits, il voisine très souvent avec les cabinets d'aisance établis au-dessus d'un silo. Les eaux de pluie et les eaux ménagères s'écoulent également dans les vieux silos, qui existent sous toute la ville.

En résumé les maisons d'Oudjda n'ont aucun style, toutes sont mal faites, peu confortables et pas hygiéniques, en particulier, les rez-de-chaussée qui manquent d'air et sont humides. Les rats y pullulent en compagnie de nombreux insectes. Les façades ne sont pas décorées, tout au plus voit-on sur quelques-unes de petits dessins, rosaces ou damiers, tracés faiblement en creux sur du plâtre.

Toutes les maisons ne sont pas aussi convenables qu'il vient d'être dit ; celles où loge la plèbe sont de véritables masures éparses dans les cours et habitées par plusieurs familles ; on trouve même des ménages de pauvres gens qui vivent dans des sortes de tanières établies au fond des vieux silos creusés au milieu des cours.

Le mobilier est simple. Les chambres sont tantôt nues, tantôt garnies avec des plats pendus au mur ou avec des *haïtis*. Les jolis plats de Fez dits *zellaïf* voisinent trop souvent avec des assiettes de fabrication européenne du plus mauvais goût. Les *haïtis* sont des tentures spéciales au Maroc en drap ou en soie de diverses couleurs et de teintes violentes, ils se placent en soubassement sur les murs et y produisent un très joli effet. Un *haïti* se divise en plusieurs panneaux, dont chacun représente une arcade ogivale rehaussée par différents motifs d'ornementation.

Les sièges sont inconnus, on s'assied à terre devant de petites tables basses sur lesquelles on sert les aliments et le thé. Le service à thé comprend une théière en métal blanc, des verres à filets dorés ou de petites tasses aux couleurs vives, un plateau en cuivre et des boîtes en fer blanc peint pour le sucre et le thé.

Aux extrémités des chambres, des étoffes, tendues en travers, font des alcôves dont le plancher est surélevé. Dans chaque alcôve se trouvent des tapis entassés les uns sur les autres pour coucher et parfois même un lit de fer.

11 CA *Amal*

importé d'Algérie. Des coffres en bois blanc, décorés de rosaces aux couleurs criardes, servent à serrer les effets et tiennent lieu d'armoires.

COSTUME (Pl. XI, fig. 1)

Les hommes n'ont en fait de linge de corps qu'une ou deux grandes chemises amples sans manches dites *tchamir*, elles sont en toile blanche. Leur costume comprend : un seroual (pantalon de coton ou de drap), une sorte de gandoura ouvragée sur le devant que l'on nomme *faradjia* et enfin un caftan, un haïk, un burnous ou une *djellaba*. Le caftan est porté principalement par les Fasis pendant la période froide, il est en drap de couleur, le plus souvent marron. Les Fasis et les gens du Makhzen revêtent aussi par dessus le caftan, ou bien directement sans caftan pendant la saison chaude, de fines *djellabas* de laine blanche, ils rabattent le capuchon sur la tête en le relevant légèrement par devant ; ils font rarement usage du haïk. Les Algériens et les Marocains aisés portent de préférence le burnous noir par dessus la *faradjia* serrée à la taille par une ceinture ouvragée et recouverte du haïk. Quant au menu peuple, il se drapait dans un haïk enveloppant la tête et complète son habillement par la rude *djellaba* de laine grise à rayures des montagnards. Cette *djellaba* est un vêtement droit et large, en forme de sac et cousu de toutes parts, elle a des manches courtes et est munie d'un capuchon.

La coiffure consiste généralement en une chéchia entourée d'une pièce d'étoffe blanche nommée *haïati*, mais beaucoup d'individus de condition moyenne portent le haïati sans chéchia.

La tête des hommes est entièrement rasée, peu d'entre eux gardent au sommet la mèche appelée *guetaïa* ; les moustaches sont coupées assez ras, la barbe, taillée carrément sous le menton et sur le côté des joues, dessine comme un collier.

Les Oudjada chaussent des babouches en cuir jaune, ou lorsqu'ils sont peu fortunés, de simples semelles tressées avec de l'alfa. Pour marcher dans la boue, ils se servent de socques en bois montées sur quatre pieds.

Les chaussettes, rarement employées, sont toujours en laine blanche et de fabrication locale ; on les met pour se préserver du froid.



1. — OUDJDA : TYPES MUSULMANS.

2. — — — TYPES JUIFS.

Les femmes portent une sorte de chemise de toile blanche sans manches, puis une robe à manches courtes et larges en soie, en drap ou en étoffe de coton suivant leur condition et, par dessus, un transparent en mousseline à dessins. La taille est prise dans une large ceinture de cuir rehaussée de dessins de soie ou de laine et de paillettes de cuivre. Les femmes du peuple remplacent cette ceinture par un chiffon quelconque, elles ne mettent pas de transparent. Beaucoup de femmes mettent sous leur vêtement un pantalon léger en cotonnade. Les pieds sont nus dans des babouches en cuir jaune, rouge ou vert, brodées de soie de diverses couleurs. Quelques femmes ont sur la tête, particulièrement pour les fêtes, une petite calotte rigide et pointue brodée d'or ou d'argent avec un mouchoir de soie aux couleurs vives noué par dessus ; celles qui n'ont pas de calotte placent le mouchoir directement sur la tête.

On trouve à Oudjda deux femmes circulant sous le costume masculin, sans que personne songe à s'en offusquer, ce sont des étrangères ; elles fument dans la rue mais ne se livrent à aucune excentricité. L'une d'elles est une ancienne prostituée arrivée à la suite des mahallas, elle appartient à la secte des Aïssaoua et prend part à tous les exercices publics de cette secte.

Les petits garçons sont vêtus de djellabas en laine grise ou en drap de nuance généralement bleue, gris-perle ou marron ; ils sont habillés dans le même genre que les hommes.

Les jeunes filles s'habillent d'une façon analogue à celle de leurs mères.

ALIMENTATION

La cuisine n'est pas très variée ; avec la viande, la farine, les pâtes et les légumes sont les principales denrées utilisées pour l'alimentation.

Le pain de froment ou d'orge est pétri en petites galettes plates et cuit au four ; dans le pain de froment on ajoute quelquefois de l'anis. La viande est rôtie au four avec du beurre et du safran, elle n'est mise à bouillir dans la marmite que pour être servie avec le couscous ou pour être accommodée en *tadjin*. Le tadjin est un plat de viande en sauce auquel on ajoute des œufs, des amandes, des raisins secs, des pruneaux, des légumes divers, etc.

Le couscous (*tâam*) est d'abord imbibé de beurre, puis

saupoudré de sucre et de cannelle. La sauce (*merga*) est préparée aux légumes et à la viande et assaisonnée avec un peu de poivre rouge (*felfel*) et beaucoup de poivre noir ; d'une couleur pâle, quoique très relevée, elle a peu de goût ; on la sert à part.

Le potage (*cheurba*) est préparé avec du riz, du vermicelle, etc., soit au bouillon de viande, soit au lait ; on y met indifféremment de l'huile ou du beurre. On peut aussi faire la cheurba avec du *mehamsa*, sorte de couscous à gros grains ; dans ce cas on préfère la préparation au lait.

Les crêpes sont faites avec une pâte de farine et d'eau et sautées à l'huile ; on les mange trempées dans de la sauce de poulet ou de viande. Comme dessert les Oudjda se contentent généralement de petits gâteaux de semoule frits à l'huile. Les pauvres gens mangent des escargots ; ce mets n'est pas recherché et rend surtout des services pendant les années de disette.

Tous ceux qui le peuvent ordonnent ainsi leurs repas :

Au lever, pain et café.

Vers midi, déjeuner composé de viande ou de légumes, thé.

Dans l'après-midi, trois tasses de thé.

Vers neuf heures du soir, dîner, *tâam* (couscous) ou viande et légumes, thé.

HYGIÈNE

Malgré l'abondance de l'eau à Oudjda beaucoup d'habitants ne font que le simulacre des ablutions rituelles, mais le bain maure est assez fréquenté. Il est réservé aux femmes depuis deux heures environ de l'après-midi jusqu'au coucher du soleil ; en dehors de ces heures il reste constamment ouvert aux hommes. Les femmes se rendent au bain tous les cinq, dix ou quinze jours environ et se baignent toutes nues ; les hommes viennent en moyenne trois fois par mois et conservent un léger voile. Pour l'amel et le cadi on condamne l'établissement de façon à les laisser seuls.

Les maladies régnant le plus souvent en ville sont les fièvres, la variole, la fièvre typhoïde, les maux d'yeux.

Pour guérir les fièvres les tolba confectionnent des amulettes, ou écrivent des paroles magiques sur des feuilles de laurier-rose ou d'olivier que l'on fait ensuite brûler.

La variole apparaît tous les deux ou trois ans, quelquefois deux années de suite ; on a recours comme d'habitude aux amulettes. Les indigènes connaissent les effets de la vaccination et la laissent volontiers pratiquer sur les enfants.

La fièvre typhoïde serait assez fréquente ; on la traite avec des feuilles de poirier ou du son cuit à l'étuvée qu'on applique sur la tête ; on prétend que si cette médication provoque la sudation le malade est sauvé.

Les maux d'yeux, dont beaucoup de gens sont atteints, paraissent dûs en majeure partie à la malpropreté. On emploie couramment comme remède une poudre grisâtre appelée *toutia* ; sa composition est la suivante : sulfate de zinc, tartre, alun de l'Yemen, feuilles de jasmin, feuille de tabac, *allal* (plante du Sahara), fiel de vautour et fiel de hérisson, on ajoute du jus de grenade aigre, on laisse fermenter le tout pendant deux jours et on pile la pâte obtenue dès qu'elle est sèche.

Anciennement la médecine indigène était exercée à Oudjda par les nommés Fekir ben Abdelkerim et Si ben Ouadah ; ils soignaient les différentes maladies avec des préparations variées et les plaies par le feu, ou avec des emplâtres de goudron ou de beurre ; ils savaient réduire les fractures et placer des attelles. Fekir ben Abdelkerim était le *toubib* le plus réputé ; il possédait des livres de médecine ; son fils vit actuellement en Algérie dans la tribu des Beni Ouacine.

Aujourd'hui les indigènes tendent de plus en plus à s'adresser au médecin du dispensaire français ; néanmoins quelques-uns se confient aux soins d'un *toubib* des cheurfa Oulad Sidi Moussa.

MARIAGE

Les hommes ont recours aux bons offices des femmes âgées, afin d'obtenir des renseignements sur les jeunes filles qu'ils recherchent en mariage ; dans bien des cas ils s'arrangent pour les apercevoir à la dérobée, et sans qu'elles s'en doutent, dans des maisons amies. Les jeunes filles n'ont qu'un rôle passif pendant les négociations, elles ne connaissent pas ceux qui deviendront leurs époux.

Les différentes phases du mariage se déroulent toujours dans un ordre invariable. Le prétendant fait faire sa

demande par un *oukil* (fondé de pouvoirs) à la famille de sa future. Lorsqu'on s'est mis d'accord sur le chiffre de la dot, on prévient le cadi qui envoie ses *adoul* (notaires) à la maison de la fiancée, où se trouvent les *oukils* des deux parties ; si la femme a déjà été mariée elle ne prend pas d'*oukil* et se charge elle-même de ses intérêts. Les *adoul* dressent l'acte, après quoi le mari verse le montant de la dot promise.

Dès que ces formalités sont terminées, il y a fête dans la maison de la mariée qu'entourent toutes ses amies ; les hommes ne sont pas reçus. A la tombée de la nuit ces femmes conduisent l'épousée au domicile de son mari, elles la placent au milieu d'elles recouverte d'un voile et l'emmènent à pied en chantant ; quand elle est très jeune une solide matrone la prend sur son dos ; à l'arrivée toutes s'installent dans la chambre nuptiale.

Pendant ce temps le mari se promène ailleurs ou se tient au bain maure ; s'il est jeune il a revêtu ses plus beaux habits et rabattu son *haïk* sur les yeux. Ses compagnons le hissent sur un cheval et l'escortent, trois ou quatre cavaliers le précèdent, quatre autres marchent derrière lui, à droite et à gauche deux piétons l'éventent avec des mouchoirs de soie, car il est le *sultan* du jour. La *nouba* précède le cortège, les sons des instruments se mêlent au bruit de la poudre. Les hommes âgés se soustraient à toute cette pompe pour ne pas se rendre ridicules ; le moment venu ils rentrent chez eux à la dérobée.

En arrivant devant la maison, le mari y pénètre sans accomplir aucun acte spécial, il rejoint sa femme que ses compagnes laissent seule dans la chambre nuptiale. La mariée a été parée pour la circonstance, ses pieds et ses mains sont enduits de henné, ses sourcils sont peints et elle a du rouge sur les joues, elle ne porte pas de ceinture. Après la consommation du mariage, l'époux passe à un de ses amis le linge de son épouse ; celui-ci le remet aux femmes, qui vont le porter processionnellement à la mère en faisant de la musique et en poussant des *you-you* stridents.

Les invités passent la nuit dans la maison ; le chef de famille envoie aux femmes du thé, du café et des aliments ; les hommes se tiennent dans la cour ; l'usage veut qu'ils se procurent et paient eux-mêmes le thé et le café qu'ils consomment. A l'aurore, les camarades du *sultan* l'emmènent s'amuser dans les jardins, la jeune femme reste assise

dans sa chambre, une de ses amies remplit l'office de vizir et parle à sa place, tandis que les autres se divertissent.

Ces fêtes se continuent pendant trois ou sept jours ; le dernier jour la femme met sa ceinture et le mari va faire visite à ses beaux parents qui l'invitent ; les nouveaux époux peuvent alors reprendre leur existence normale.

Le tableau ci-dessous donne la proportion des polygames par rapport à la population masculine adulte. En août 1909 cette proportion était de 20,78 %. La plupart des polygames n'ont que deux femmes, car au-dessus de ce chiffre le train de maison devient vite dispendieux.

QUARTIERS	Population masculine adulte	Les polygames suivant le nombre de leurs épouses ou concubines					Nombre de polygames
		6	5	4	3	2	
Oulad Amrane et Achegfane.	330	»	2	3	4	44	53
Ahel Oudjda	119	»	»	1	2	15	18
Oulad el Gadi	220	»	»	»	10	51	61
Ahel el Djamel	138	»	»	2	6	29	37
Oulad Aïssa	73	»	1	1	1	15	17
Kasba	105	»	»	»	2	9	12
Algériens	314	1	1	3	7	60	72
TOTAUX. . .	1299	1	4	10	32	223	270

NAISSANCES

La stérilité est une tare, elle déconsidère les femmes qui en sont frappées ; aussi, pour éviter le divorce, ces malheureuses font-elles force pèlerinages aux sanctuaires des marabouts les plus réputés, où elles accrochent de petits morceaux de chiffons. Les femmes ayant déjà enfanté préparent, lorsqu'elles désirent une nouvelle grossesse, un mets quelconque contenant une grande quantité de *ras el hanout* (épices) ; elles mangent ce plat en temps opportun de manière à être fécondées.

C'est seulement à la demande de leurs maris que les

femmes cherchent à éviter la maternité ; dans ce cas elles absorbent autant de grains de plomb de chasse qu'elles veulent être immunisées d'années.

Pendant toute la durée de la grossesse la femme ne prend aucun soin particulier ; elle prie Dieu de lui donner un garçon, dont la venue au monde sera une joie pour le père.

Quand vient l'heure de l'accouchement la malade s'abandonne aux mains d'une matrone, qui néglige les soins de propreté les plus élémentaires. Les hommes ne sont pas admis dans la chambre, pas même le mari, mais un bruyant essaim de femmes, de fillettes et même de petits garçons entoure la patiente, qui aurait alors besoin de beaucoup de calme. Si l'accouchement est laborieux, on lui fait boire pour le faciliter de l'eau dans laquelle le mari s'est lavé le gros orteil du pied gauche. Après la naissance de l'enfant la délivrance est enterrée dans la maison ou à l'extérieur. Le lendemain l'accouchée invite à déjeuner toutes les femmes de sa famille. Le septième jour c'est le père qui, à son tour, égorge un mouton et invite ses amis. Au cours de ce repas il donne à l'enfant le nom qu'il a choisi lui-même.

CIRCONCISION

Les enfants sont circoncis de deux à six ans. La veille du jour où doit être pratiquée l'opération, le père donne une fête à laquelle sont invités les parents et amis ; on danse, on fait même parler la poudre. Le lendemain l'enfant est circoncis par un barbier, qui se sert de ciseaux et ne met aucun pansement ; il se contente de tremper la plaie dans un mélange de blanc d'œuf et de minium appelé *zerqtoun*. Le jour suivant le barbier applique du beurre à l'aide d'une plume, la famille continue ensuite ce traitement jusqu'à la guérison, qui survient au bout de quatre ou cinq jours. Le père de l'enfant paie le salaire du barbier ; lorsque c'est un notable on amène chez lui les enfants pauvres en âge d'être circoncis, ils sont opérés à ses frais en même temps que son fils.

DÉCÈS

Quand un décès survient dans une famille, les hommes ne font pas de toilette spéciale ; quelquefois les femmes salissent leurs vêtements avec de la suie et pleurent en

s'égratignant le visage. Il existe aussi des pleureuses professionnelles ; on en convoque une ou deux que l'on paye ; elles se tiennent au milieu du groupe des femmes et les excitent par leurs cris. Les *tolba* viennent à la maison laver le mort et le coudre dans un linceul, puis ils récitent les prières et tout le monde se retire jusqu'au moment de l'enterrement. La toilette mortuaire des femmes est faite par des femmes rétribuées, on les enveloppe dans sept linceuls ; les femmes de Tlemcen sont ensuite placées dans un cercueil de bois peint en jaune.

Peu d'heures après la mort le cadavre est chargé sur une civière et porté au cimetière. Les parents et amis se réunissent au domicile mortuaire, les femmes de la famille suivent le convoi et se placent derrière les hommes. En arrivant au cimetière les *tolba* font la prière à côté de la dépouille mortelle, les assistants prient à l'endroit où ils se trouvent.

La fosse a été creusée à l'avance par des ouvriers, le cadavre y est descendu, les hommes se tiennent autour, les femmes vont s'asseoir à l'écart. On ne met rien à côté du cadavre ; dès qu'il est orienté convenablement les ouvriers ferment la fosse avec des perches d'olivier ou, plus rarement, avec des dalles que l'on recouvre de terre malaxée avec de l'eau. Si l'on inhume une femme, elle est mise en terre par ses parents ; on la dérobe aux yeux des assistants à l'aide d'un haïk étendu au dessus d'eux. Pendant la durée de ce travail, les *tolba* psalmodient la *fatiha* et le chef de famille leur distribue de l'argent. Les *chehoud* (témoins) sont placés de suite sur le tombeau. L'inhumation terminée, les assistants se séparent. Les *tolba* viennent prier sur la tombe trois ou sept jours de suite, ils sont invités chaque jour par la famille, ainsi que les vieilles femmes qui viennent passer ce temps en compagnie des parentes du défunt.

La forme extérieure des tombes comporte quelques légères variantes ; c'est tantôt une simple levée de terre, un tumulus aplati avec une bordure de gros cailloux fichés, tantôt un tumulus recouvert de petits cailloux accolés ; les tombes maçonnées sont très rares, on n'en trouve guère qu'à l'intérieur des zaouïas. Chaque tombeau est surmonté des deux témoins qui existent sur toutes les sépultures musulmanes, ce sont généralement des bâtonnets en bois d'olivier avec des crans sur les côtés.

Les cimetières sont nombreux autour de la ville, il s'en

trouve également à l'intérieur des murs, mais on n'y enterre plus actuellement ; il en est de même pour ceux qui avoisinent la plupart des vieilles *koubbas*. On ne porte à Sidi Yahia que les cadavres de quelques notables. Les cimetières utilisés de nos jours sont les suivants : (Pl. IX)

Quebourate Sidi Mokhtar, au nord de la ville et à côté de la *koubba* du même nom. Il a été donné il y a une vingtaine d'années par un homme des Oulad Amrane. Les Oulad Amrane et Ahel el Djamel y enterrent leurs morts.

Quebourate Sidi Chafi, à l'ouest de la ville et près de la *koubba* de Sidi Chafi. Une partie des tombes sont anciennes, il y a aussi des tombes récentes appartenant aux Oulad el Gadi.

Quebourate Sabouni et El Hadj el Madani, devant Bab el Gharbi. Le côté est a été donné il y a environ huit ans par El Hadj Mohammed Sabouni, gros commerçant d'Oudjda ; le haouch de Sid El Hadj el Madani est dans une autre parcelle à l'ouest ; il y a donc en réalité deux cimetières contigus, ils sont utilisés de préférence par les Oulad el Gadi.

Quebourate Oulad Aïssa, dans les jardins, au sud du rempart de la kasba. Il y a plusieurs parcelles ; comme l'indique leur nom, on y enterre les Oulad Aïssa.

Guern el Djamâa, à l'est de la ville et à l'origine de la piste de Sidi Yahia. Le cimetière n'existe que depuis quatre ou cinq ans, il est utilisé par les Ahel Oudjda et les Achegfane.

Quebour Obbaza, sur l'esplanade au nord-est de Bab Sidi Abd el Ouahab. Certaines des tombes sont très anciennes. On y enterre des Oulad Amrane, Ahel Oudjda, quelquefois des notables des Oulad el Gadi ; beaucoup de marabouts auraient été inhumés dans ce cimetière.

D'après la légende, le terrain aurait appartenu, il y a fort longtemps, à deux individus qui y creusaient un jour des rigoles pour arroser leurs cultures. Ils firent vœu d'affecter ce terrain à une fondation pieuse s'ils terminaient leur travail avant deux heures de l'après-midi. Avec l'aide de Dieu ces hommes purent mener leur entreprise à bonne fin avant l'heure dite, ils s'empressèrent donc de tenir leur promesse et c'est depuis cette époque qu'on enterre en ce lieu.

JEUX, DANSES

Les jeux en usage à Oudjda sont en général connus et n'ont rien de très curieux. Les hommes jouent aux cartes espagnoles, aux dominos, aux dames. Les commerçants fasis vont volontiers passer de temps à autre l'après-midi dans les jardins, où ils font d'interminables parties de cartes en absorbant du thé.

Tous les habitants de la ville sont des sédentaires endurcis, bien peu montent à cheval. Les personnes aisées et les agents du Makhzen se promènent le plus souvent sur des mules harnachées avec un *barda* (bat) recouvert d'étoffe rouge et muni d'étriers. Les adultes et les enfants se livrent quelquefois au jeu de la *qora*, qui consiste à chasser une balle entre deux camps adverses avec des bâtons recourbés.

Les enfants pratiquent en outre les principaux jeux suivants : *sik*, *tahfirine*, *mâaiza*, *tfouh âalâah*.

Le *sik* se joue à quatre, deux contre deux, avec des baguettes découpées dans de petites branches fendues par le milieu. On les jette en l'air ; quand elles retombent c'est tantôt la face bois, tantôt la face écorce qui est visible. On marque 1 pour une face bois et trois faces écorce, 4 pour quatre faces bois et 6 pour quatre faces écorce ; tous les autres coups sont nuls. Le joueur amenant des points continue à jouer jusqu'à ce qu'il fasse un coup nul ; on fixe la partie à un certain nombre de points, le camp qui l'atteint le premier est vainqueur.

Le jeu dit *tahfirine* (1) consiste à faire dans le sol huit trous disposés sur deux rangées parallèles, dans chacun desquels on place six petits cailloux ; les deux joueurs déplacent les cailloux suivant certaines règles, de manière à s'enlever le plus tôt possible tous leurs jetons.

Mâaiza a beaucoup d'analogie avec *tahfirine*, mais les trous ne contiennent que quatre cailloux. On ne prend pas les jetons, on tâche d'en placer quatre dans un trou de façon à obtenir l'avantage appelé *mâaiza*, d'où vient le nom de ce jeu.

Pour jouer au *tfouh âalâah*, chaque partenaire fait de petits tas de sable en des endroits cachés ; il cherche ensuite ceux de ses compagnons qu'il détruit. Les joueurs parve-

(1) *Tahfirine* est la forme berbérisée du mot arabe *hofor* qui signifie trous.

nant à garder intacts tous leurs tas de sable sont proclamés vainqueurs.

Depuis l'occupation d'Oudjda les enfants tendent à adopter la plupart des jeux des petits européens.

Lorsque les femmes dansent elles se placent sur deux rangs ; parmi elles se trouvent des joueuses de *bendir* marquant le rythme sur leurs instruments.

Dans les fêtes les hommes dansent avec leurs fusils lors des entr'actes de la *fantasia*, les jeunes gens se mêlent parfois aux femmes et viennent danser dans leurs rangs.

Les cavaliers pratiquent le jeu de la poudre à la façon habituelle ; les piétons font une *fantasia* qui est une véritable danse des fusils de certaines tribus du Sud.

CHAPITRE IV

La vie religieuse et intellectuelle

LE CULTE, LES FÊTES ET L'ÉDUCATION RELIGIEUSE

Le culte officiel fonctionne sous la direction du cadi ; le personnel est rétribué sur les fonds des habous et composé comme suit :

Djamâa el Kébir. —	1 imam	à 6 douros	par mois.
	3 moueddin	à 4 douros	—
	8 hazzab	à 2 francs	—
Djamâa Sidi Okba. —	1 imam	à 4 douros	—
	1 moueddin	à 3 douros	—
	6 hazzab	à 2 francs	—
Djamâa Heddada. —	1 imam	à 2 douros	—
	1 moueddin	à 1 douro	—
	4 hazzab	à 2 francs	—
Autres mosquées. —	1 imam	à 1 douro	—
	1 moueddin	à 1 douro	—
	3 hazzab	à 2 francs	— (1)

Dans chaque mosquée, le *moueddin* perçoit 3 fr. 50 par mois pour l'éclairage et l'entretien des instruments destinés au puisage de l'eau. A Djamâa el Kébir, où l'on allume huit lampes, un employé spécial est chargé de ce service moyennant une rétribution de trente francs par mois.

Par exception le service des habous fait une gracieuseté aux zaouïas des Derqaoua, des Kerzazia, de Mâ el Aïnine et de Sidi Ali ben Abderrahman de Za. Il donne un douro par mois aux *imams* de leurs mosquées et pourvoit à l'éclairage de celles-ci, bien que ce soient des édifices privés.

La partie de la population qui est affiliée aux ordres religieux est assez fanatique, le restant paraît plutôt tiède, quoique suivant à peu près régulièrement les prières de la

(1) L'imam est l'officiant qui dirige la prière, le moueddin fait l'appel à la prière du haut du minaret et les hazzab récitent par cœur chacun une fraction différente du Coran, qui est divisé en soixante parties ou hizb.

mosquée. Les femmes ne sont jamais admises dans les mosquées, où aucun emplacement ne leur est réservé ; elles sont d'ailleurs en général peu religieuses, beaucoup ne font même pas la prière. Les vieilles femmes affiliées à un ordre peuvent aller à la mosquée le vendredi ; elles y entrent seules vers deux heures de l'après-midi ; elles sont également reçues dans les mêmes conditions, si leur cheikh les convoque pour un exercice religieux.

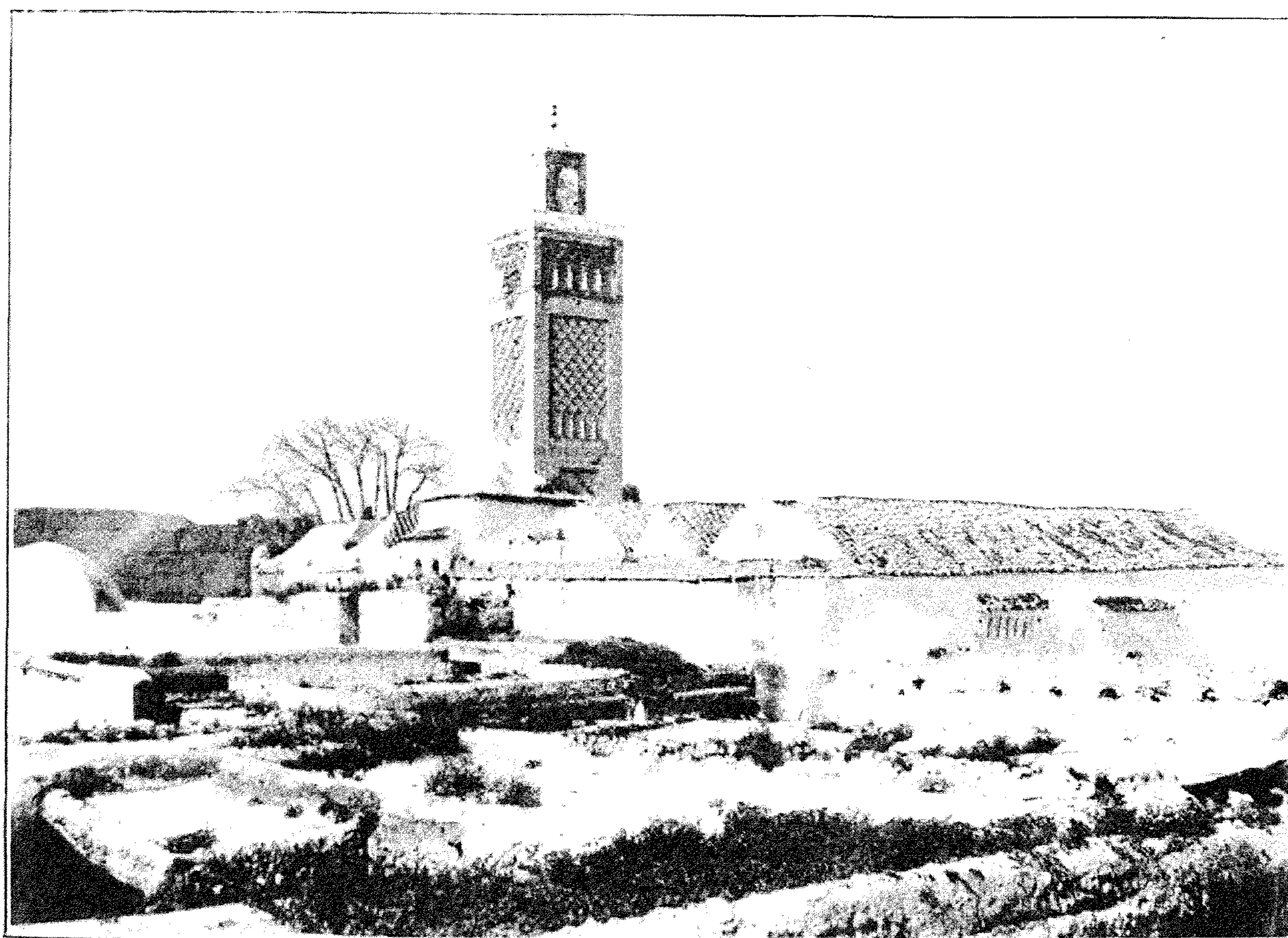
Les fêtes de l'année sont : le *mouloud*, l'*âïd es sghir*, *âarafa*, l'*âïd el kebir*, *âachoura* et les *nefqas*.

Le *mouloud* commémore la naissance du Prophète ; c'est une grande fête ; celui qui ne peut pas égorger un mouton pour lui seul le fait en commun avec plusieurs voisins ; il y a grand repas dans les familles. Le jour du *mouloud*, la confrérie des Aïssaoua se livre publiquement aux danses rituelles de l'ordre. Les *khouan* (1) ont la tête et le torse nus ; ils balancent le haut du corps en poussant des hurlements féroces ; certains se font des estafilades avec un couteau ou une vieille lame de sabre, d'autres se déchirent la langue avec les ongles, tous ces malheureux n'ont plus rien d'humain. Les femmes, leurs cheveux flottants, prennent part à cette brutale manifestation ; la vue de ces misérables créatures est écœurante. Les *moqaddems* (2) dirigent le triste cortège armés de bâtons, avec lesquels ils maintiennent les plus forcenés. La procession, précédée de l'étendard de la zaouïa, se rend chez l'amel qui fait jeter un mouton au milieu de la foule des *khouan*. C'est alors une mêlée confuse et horrible, la pauvre bête est déchirée vivante ; en un clin d'œil ses membres pantelants, ses viscères sont arrachés et dévorés par ces sauvages, qui se barbouillent la figure et le corps de sang. Le spectacle est révoltant, il se renouvelle chaque année à la même époque (Pl. XII, fig. 1). Dans les zaouïas des Derqaoua, des Qâdria et de Sidi Ali ben Abderrahman de Za, on commence à lire le *Sidi El Aroussi* (3) au début du mois du *mouloud* ; cette lecture se termine le vingt-quatrième jour du mois, elle est suivie d'un repas qui réunit tous les *khouan*.

(1) *Khouan*, disciples.

(2) *Moqaddem*, délégué du chef de l'ordre ; on lui donne parfois aussi le titre de cheikh, bien qu'il soit réservé au maître de l'ordre.

(3) *Sidi El Aroussi* est un auteur qui a composé un recueil de poésies à la louange du prophète.



1. — OUDJDA : LES AÏSSAOUA CHEZ L'AMEL LE JOUR DU MOULOUD.
2. — DJAMAA EL KEBIR (vue d'ensemble).

L'*âïd es sghir* clôture le jeûne du mois de *ramadan*. Les indigènes revêtent leurs habits de fête, ils font l'aumône de quelques poignées d'orge aux malheureux.

L'*âïd el kebir* est la plus grande fête ; chaque famille est tenue de sacrifier un mouton dans sa maison, c'est la raison pour laquelle l'*âïd el kebir* est souvent désigné sous le nom de fête des moutons. Le sang de la victime est recueilli, on lui attribue toutes sortes de vertus ; les malades s'en frottent le corps pour guérir ; certains conservent une partie de ce sang. Le matin on fait la prière générale sur l'esplanade devant la porte de Sidi Abd el Ouahab, à l'extérieur des murs. Les gens se complimentent, on fait la *fantasia* et, lorsque le Makhzen avait des pièces d'artillerie à Oudjda, on tirait le canon. Les réjouissances durent deux ou trois jours, pendant lesquels on s'invite mutuellement jusqu'à épuisement des provisions.

Aarafa a lieu la veille de l'*âïd el kebir*, le jour où les pèlerins de la Mecque font l'ascension du djebel Aarafa. Les petites filles font la tournée des maisons, on leur remet un peu d'orge qu'elles gardent jusqu'à la fin de l'*âïd el kebir*, elles font ensuite cuire le grain avec de la viande et mangent ce mets qui doit leur apporter la bénédiction divine.

Aachoura, ou fête de la dîme, est consacrée aux aumônes. On fait un repas de famille la nuit dans les différentes maisons et l'on distribue autant que possible aux pauvres le quarantième de l'argent que l'on possède. Cette évaluation est naturellement toute théorique ; on peut être sûr que les riches s'arrangent pour tranquilliser leur conscience sans faire des prodigalités. Un procédé courant consiste à faire l'aumône aux membres de la famille sans fortune, dont on a l'entretien à sa charge.

Les *nefqas* (1) sont des réunions à caractère religieux qui servent de prétexte à des dîners. Il y en a six par an : deux dans chacun des mois de *redjeb*, *châabane* et *ramadan*, les 15 et 27 du mois.

Au début et à la fin du jeûne de *ramadan* on tire un coup de fusil dans les maisons. Pendant toute la durée du jeûne, des musiciens s'installent au sommet du minaret de la grande mosquée et jouent de la *ghaïta* à l'heure du dîner et vers deux heures du matin.

(1) *Nefqa* vient du verbe *anfeq*, faire de la dépense, alimenter, fournir des aliments.

L'éducation religieuse des enfants est faite à l'école pour ceux qui la fréquentent. Certains pères lettrés se chargent d'enseigner eux-mêmes la religion à leurs garçons et les emmènent à la mosquée quand ils s'y rendent. Les illettrés, qui sont peu au courant des pratiques religieuses, demandent à un taleb de montrer à leurs enfants celles qui sont les plus essentielles.

MOSQUÉES

On compte à Oudjda treize mosquées publiques, dont trois seulement sont importantes : *Djamâa el Kebir* ou grande mosquée, *Djamâa Sidi Okba* et *Djamâa Heddada* ; on y fait la *khotba* (prône) le vendredi. Les autres mosquées sont de simples maisons délabrées et fort sales ; les fidèles y font des ordures en pleine cour. Il faut remarquer que les trois édifices principaux ne sont guère mieux tenus ; on ne trouve des cabinets d'aisances qu'à la grande mosquée, encore sont-ils des plus malpropres.

Djamâa el Kebir (Pl. V, 33, Pl. XII, fig. 2 et Pl. XIII, fig. 1 et 2) est à côté de l'angle nord de la kasba. Elle comprend dix nefs parallèles au petit axe avec quatre rangées de piliers réunis par des voûtes surbaissées ; l'ensemble de la construction est donc supporté à l'intérieur par trente-six piliers. On pénètre dans la mosquée par trois portes ; la porte principale sur la façade ouest et deux portes plus petites sur la façade nord. Le *mihrab* (1) est dans la sixième nef à partir du nord, en face la porte principale.

Les nefs ont environ trois mètres de large ; elles sont couvertes avec des tuiles creuses reposant sur des chevrons jointifs en rondins de thuya. Les fermes, placées à environ cinq mètres au-dessus du sol, sont également faites avec des rondins du même bois assemblés de façon sommaire ; elles comportent deux arbalétriers, un entrain formé de deux perches fixées l'une au bout de l'autre, un faux entrain et un poinçon qui descend jusqu'à l'entrain. Les chevrons s'appuient sur trois pannes dont une panne faîtière. La décoration des façades est à peu près nulle. Chaque porte est surmontée d'un auvent de faible saillie, les deux petites portes secondaires sont entourées de dessins grossiers paraissant anciens (Pl. XIII, fig. 1). A l'intérieur, des

(1) *Mihrab*, niche orientée à l'Est et qui indique la direction dans laquelle il faut prier.

dessins du même genre, dont les principaux motifs sont des rosaces et des triangles, figurent au-dessus des arcades, sauf dans les deux nefs du nord, qui auraient été refaites sous le règne de Mouley Slimane, au début du xix^e siècle.

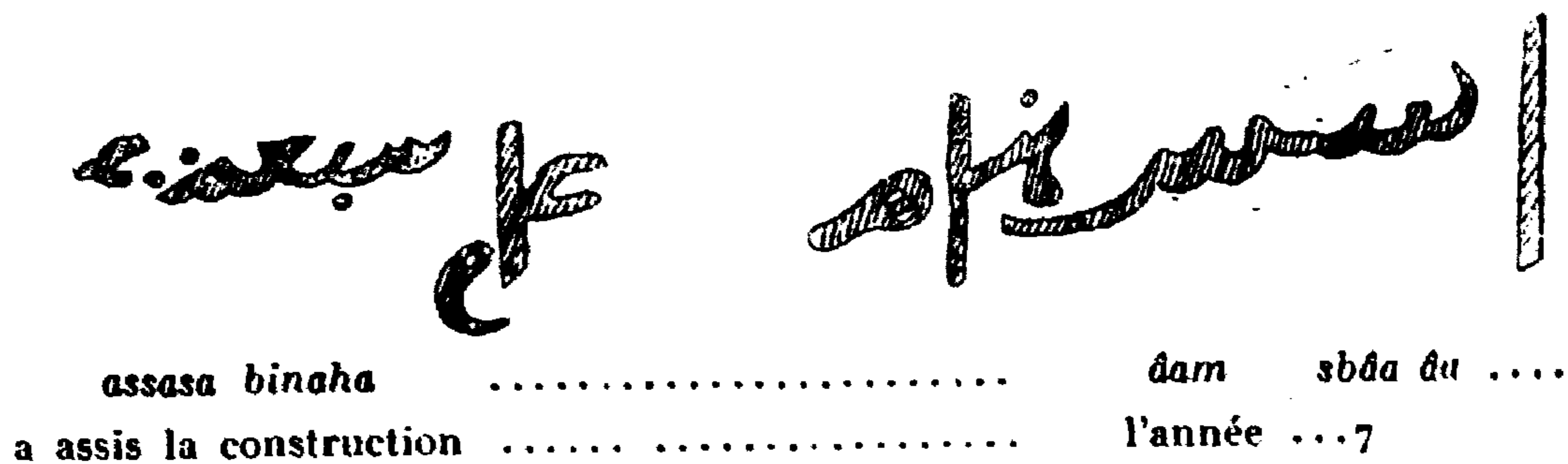
Le *mihrab* est curieux et assez joliment ouvragé ; on y voit des arabesques en stuc entourées d'inscriptions en caractères andalous ; à la partie supérieure il y a quelques spécimens d'écriture koufique.

Le mobilier n'est pas luxueux. Le *nimber* a été fait du temps de l'amel Ali Guider, en 1880 ; c'est une chaire à huit gradins en bois blanc peint avec des couleurs où domine le vert ; en temps ordinaire on remise le nimber dans une petite pièce à côté du mihrab. Une pendule à balancier, des nattes étendues sur le sol, d'autres qui garnissent le bas des murs et des piliers, huit veilleuses en verre blanc complètent l'ameublement. Dans la cour et sur le sommet du mur de la *mahakma* du cadi est un petit cadran solaire horizontal. Il a été fait par un personnage idoine venu de Fez avec la mahalla à l'époque des événements roguistes.

Le minaret (Pl. VIII, fig. 2 et Pl. XII, fig. 2) est placé à l'angle sud-ouest de la mosquée, il est en brique et de forme carrée, sa hauteur totale est de 24 mètres. Au centre existe un massif de maçonnerie, l'escalier court entre ce massif et le mur extérieur. Sur la plate-forme du sommet s'élève un petit édicule carré, ayant sur ses faces des plates-bandes de briques émaillées vertes et blanches ; il se termine par une coupole qui porte une tige à trois boules de cuivre. Le corps du minaret est ornementé de trois étages de dessins en saillie. En haut ce sont des colonnettes réunies par des sortes d'ogives faites d'une série de demi-cercles jointifs ; au milieu, les colonnettes plus petites supportent plusieurs rangs d'ogives analogues ; vers le bas, la décoration est constituée par une arcade unique ayant sensiblement la forme des précédentes. Un peu avant d'atteindre la plate-forme, il y a dans l'escalier un recoin fermé par une porte où se trouvent deux pendules à balancier que le *moueddin* consulte avant de crier ses appels à la prière.

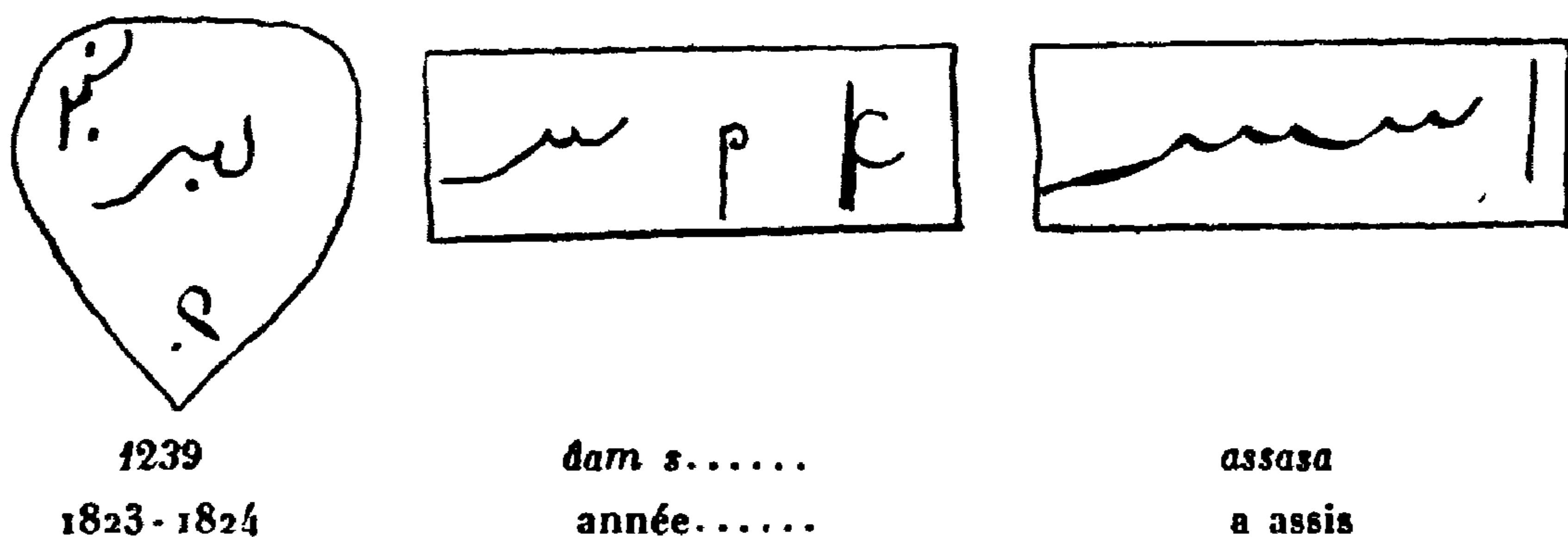
La grande mosquée a été commencée en 1298 par le sultan merinide Abou Yacoub Youcef. Les fragments d'une inscription koufique apparaissent encore au milieu du panneau inférieur de la face ouest du minaret. La plus grande partie de cette inscription manque, elle était tracée

sur des briques vernissées de différentes couleurs. La pâte de ces briques est rouge, elle est visible aux endroits où on a gratté l'émail pour former les lettres. Il ne reste plus de cette inscription que ce qui suit :



Les murs de la salle de prière sont en très mauvais état, il a fallu les étayer à l'est ; la toiture aurait également besoin de réparations. Le minaret, dont la partie supérieure menaçait ruine, vient d'être restauré. En effectuant les travaux, on a trouvé, dans les platras inclus entre le bétonnage de la plate-forme supérieure et les voûtes qui la supportent, trois fragments de briques faits d'une pâte blanche très fine et couverts de lettres ; l'un d'eux porte une date.

Voici la reproduction de ces fragments :

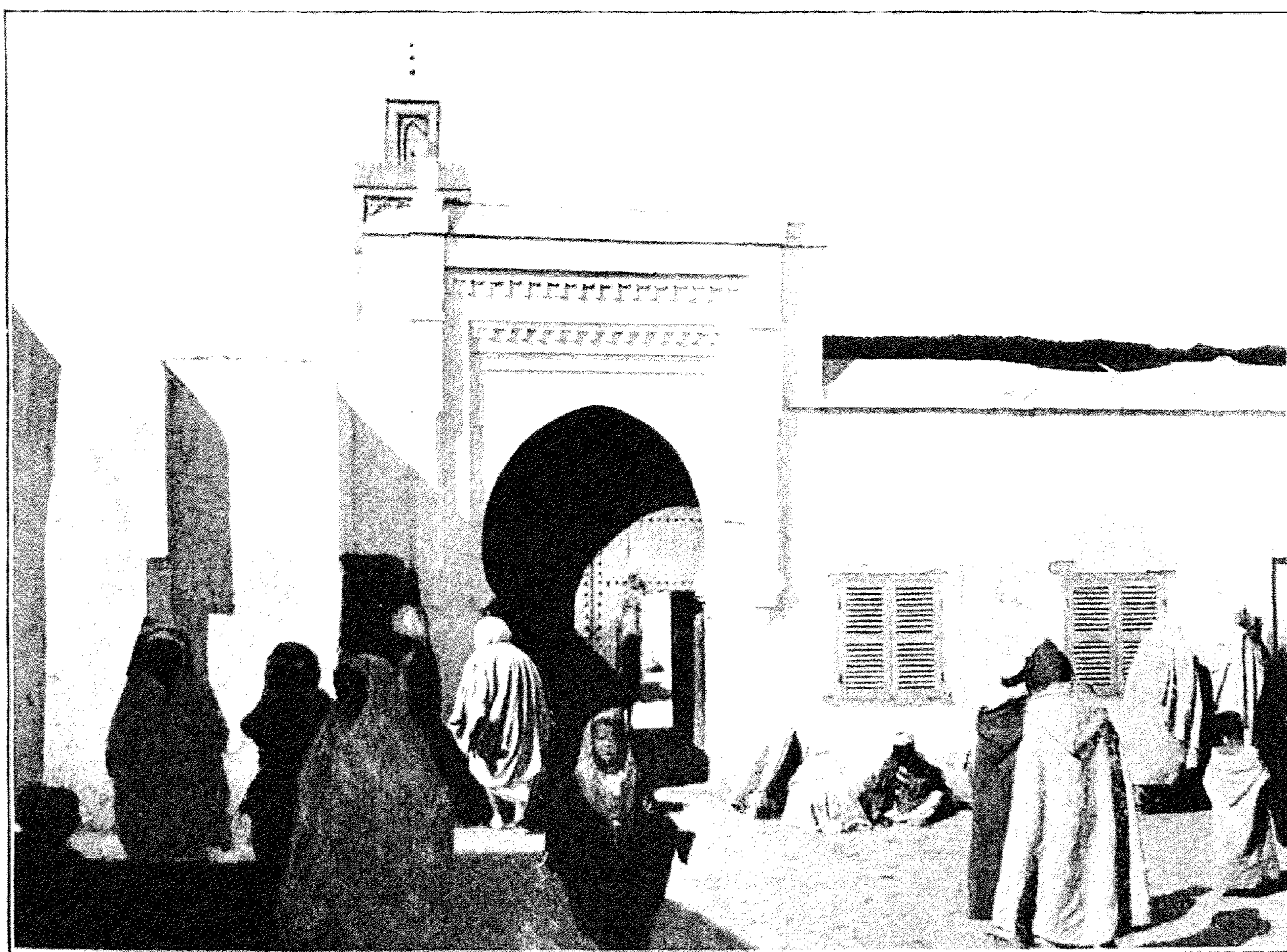
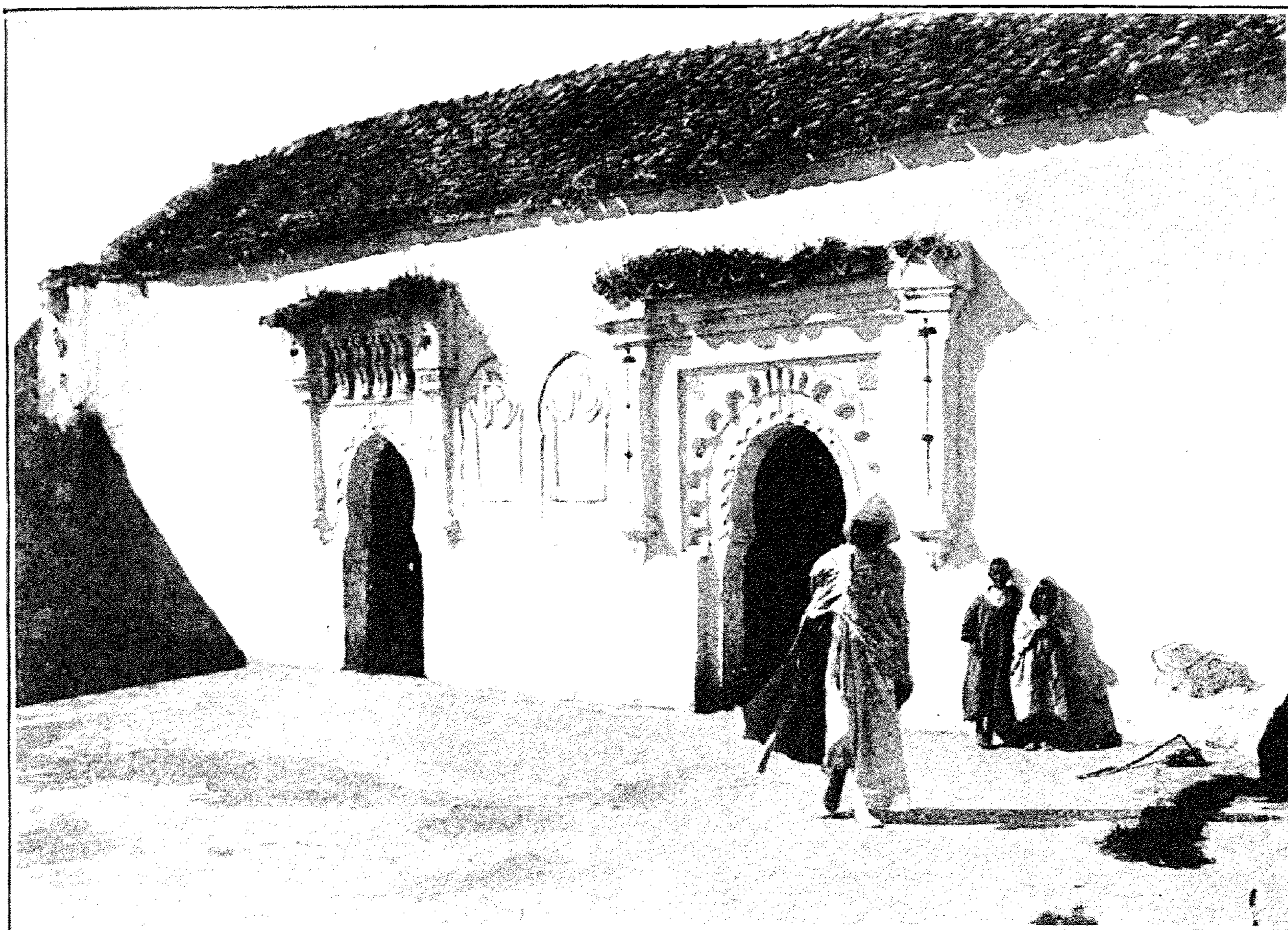


La date se rapporte sans doute à une réparation exécutée au commencement du règne du sultan Mouley Abderrahman ; le restant de l'inscription paraît être une copie de celle du minaret.

Djamâa el Kebir est placée sous le vocable de Sidi Yaya ben Younes.

Imam : El Hadj Ahmed ben Thami. Le prône du vendredi est fait par El Hadj Abderrahman bel Hachemi.

Djamâa Sidi Okba (Pl. V, 39) se trouve dans le quartier des Oulad Aïssa. Elle a six nefs de trois rangées de piliers,



1. — OUDJDA : LES PORTES DE LA FAÇADE NORD DE DJAMAA EL KEBIR.

2. — LA PORTE DE LA COUR DE DJAMAA EL KEBIR (à droite la mahakma du cadi).

soit un total de quinze piliers pour tout l'édifice. Les trois nefs du nord sont les plus anciennes ; la deuxième, où était autrefois le *mihrab*, a un toit à deux pentes comme ceux de la grande mosquée ; toutes les autres nefs sont à terrasse. Les trois nefs du sud ont été construites vers 1906 ; cet agrandissement a entraîné le déplacement du *mihrab* et le percement d'une deuxième porte dans la façade ouest.

On prétend que *djamâa Sidi Okba* serait plus ancienne que *djamâa el Kebir*, et qu'elle aurait été reconstruite au moins deux ou trois fois ; à l'origine elle aurait eu un minaret.

Imam : Mohammed ben Aïssa des Chiadma.

Djamâa Heddada (Pl. V, 34) est située dans le quartier des Ahel Oudjda. Elle n'a aucune architecture, c'est une grande maison à terrasse, dont l'intérieur est partagé en cinq nefs de deux rangées de piliers ; la couverture est donc supportée par huit piliers. On la dit ancienne ; elle aurait été bâtie par une femme nommée Heddada et reconstruite du temps de l'amel Abd el Malek es Saïdi, entre 1881 et 1889.

Imam : Bouzian ben Aouchi.

Djamâa Gheriba (Pl. V, 35), dans le quartier des Oulad Amrane. A été reconstruite il y a une quarantaine d'années. Elle aurait été bâtie aux frais d'une femme du nom de Gheriba.

Imam : Mokhtar ben Khatir.

Djamâa Zitouna (Pl. V, 36), dans le quartier des Oulad Amrane. Elle est ancienne et n'aurait jamais été rebâtie. Elle tire son nom d'un olivier qui est dans la cour.

Imam : Lahcene ben Brahim.

Djamâa Haïmer (Pl. V, 37), dans le quartier des Oulad Amrane. Elle a été reconstruite il y a environ 25 ans. Sidi Haïmer qui l'aurait fait bâtir est inhumé à l'intérieur, c'était un saint dont on a perdu le souvenir.

Imam : Ahmed ben Abdelkader.

Djamâa Berghouts (Pl. V, 38), dans le quartier des Oulad Amrane. Elle est ancienne et a été refaite il y a une cinquantaine d'années. Son nom lui vient de Sidi Berghouts (Monseigneur aux puces) qui y a son tombeau ; on ne sait plus rien de ce saint.

Imam : Tayeb ben Zaouïa el Mazouzi.

Djamâa Makhzen (Pl. V, 40), dans le quartier des Ahel el Djamel. Elle doit être assez ancienne et a été rebâtie

entre 1892 et 1895, par ordre de l'amel Abdesselamould Boucheta ech Chergui.

Imam : Mohammed ben Abd es Sadok.

Djamâa Djohora (Pl. V, 41), dans le quartier des Ahel el Djamel. Elle aurait été construite, il y a près de quatre siècles, par les soins d'une femme nommée Djohora et rebâtie vers 1880 au temps de l'amel Ali Guider.

Imam : Ahmed Belgacem.

Djamâa Dalia (Pl. V, 42), dans le quartier des Oulad el Gadi. Son nom lui viendrait d'une vigne, qui était autrefois dans la cour et a disparu il y a à peu près trente ans ; comme elle était trop vieille on l'a arrachée. Cette mosquée serait ancienne.

Imam : Mohammed ben Tahar.

Djamâa Taha (Pl. V, 43), dans le quartier des Oulad el Gadi. On croit qu'elle aurait été bâtie par un certain Taha ben Bezza, d'Oran, mais on ne sait pas à quelle époque.

Imam : Ahmed ben Mekki.

Djamâa Lecheheb (Pl. V, 44), dans le quartier des Oulad el Gadi. Elle aurait été bâtie par un nommé Lecheheb (le blond), on ne sait rien de lui. Elle a été refaite il y a une vingtaine d'années.

Imam : El Hadj Mohammed bel Haoussine, de Mascara.

Djamâa el Bacha (Pl. V, 32). Au *Dar el Makhzen*, dans la kasba ; elle est réservée à l'amel et à son entourage. On suppose qu'elle a été construite par le caïd Ali el Guennaoui, par conséquent vers 1840. Le khalifa d'Abd el Malek es Saïdi l'a fait agrandir entre 1881 et 1889.

Imam : Ahmed ben Abdelkader ben Tayeb, de Mascara.

ZAOUÏAS (1)

Les zaouïas sont au nombre de onze. Les gens d'Oudjda en nomment quatorze, car ils classent à tort parmi les zaouïas :

1° Au quartier des Oulad Amrane, la maison d'Ahmed et Mohammed ben Mahieddine (Pl. V, 50), marabouts dirigeants de la zaouïa qadria de Sidi Aïssa.

2° Dans le même quartier, la maison du marabout

(1) Les renseignements de ce paragraphe sont dus à l'obligeance de M. Ahmed Bennacef. Il serait difficile à un européen de les recueillir sans éveiller les susceptibilités des intéressés.

El Hadj Mohammed ben Abd er Rezaq, qui dirige également la zaouïa qadria de Sidi Aïssa (Pl. V, 51).

3° Au quartier des Oulad el Gadi, la maison où descendent les chefs de l'ordre des Kerzazia ou leurs moqaddems, quand ils viennent à Oudjda (Pl. V, 56).

Les zaouïas d'Oudjda n'ont en général pas de fêtes spéciales. Les disciples se réunissent régulièrement pour faire les exercices religieux particuliers à chaque ordre ; le jour du Mouloud, les adeptes de l'extérieur envoient des délégations, qui prennent part à ces exercices.

Les onze zaouïas sont :

Zaouïa Tidjania (Pl. V, 45), dans la kasba. Elle a été créée en 1904 par Bou Arakia, khalifa et neveu de l'amel actuel, à l'aide de souscriptions recueillies chez les Fasis. La zaouïa mère est à Aïn Mahdi. Cette zaouïa a comme adeptes les commerçants de Fez et une quarantaine d'Algériens. En 1909, Sidi Mohammed ould Mouley Bachir, un des maîtres de l'ordre, est venu la visiter pour la première fois.

Moqaddem : Driss el Boukhari.

Zaouïa Taïbia (Pl. V, 46), au quartier des Achegfane. Elle a été créée en 1822-1823 par Sidi el Haoussine ben Ramdan. La zaouïa mère est à Ouezzan. Les adeptes sont une partie des habitants d'Oudjda et beaucoup de gens des Beni Snassen. La zaouïa reçoit de temps en temps la visite des cheurfa d'Ouezzan, qui viennent recueillir des ziaras dans l'amalat.

Moqaddem : Ben Ali ould el Hadj Mohammed ben Abbou.

Zaouïa Zïania (Pl. V, 47), dans le quartier des marchés. Elle a été fondée en 1718 par Si Boumedien ould Si Mohammed Bouzian. La zaouïa mère est à Kenadsa. Elle a comme adeptes les Djaouna (Angad), les Beni bou Hamdoun, Beni Hamlil, Oulad Saïd et Rehamna (Méhaïa), des Beni Yala, Beni Mathar, Beni Snassen, Sedjâa, Beni bou Zeggou, Oulad Amor. Beni bou Yahi, Kebdana, Oulad Settout, Guelaya, des individus des ksours de Debdou et une soixantaine d'habitants d'Oudjda.

Le maître de l'ordre, Sidi Brahim ben Mohammed ben Abdallah, vient visiter la zaouïa tous les deux ou trois ans et recueillir les ziaras ; son khalifa la visite tous les ans. Cette zaouïa est très riche et fait beaucoup de propagande, c'est celle qui a le plus d'affiliés dans l'amalat.

Moqaddem : Mohammed ben Ahmed bel Bekri.

Zaouïa Aïssaoua (Pl. V, 48), au quartier des Ahel Oudjda. Elle a été créée en 1832-1833 par Bou Yahia et le moqaddem Ben Djerboua. La zaouïa mère est à Meknès. Elle a comme adeptes un certain nombre d'habitants d'Oudjda. En 1909, Sid el Mekki, un des descendants de Sidi Mhammed ben Aïssa, est venu recueillir la ziara.

Moqaddem : Ahmed ben Djerboua.

Zaouïa Qadria d'Abd el Ghani (Pl. V, 49), au quartier des Oulad Amrane. Elle a été créée en 1892-1893 par El Hadj Mohammed ben Abd el Ghani. La zaouïa mère est à Baghdad. Elle a des adeptes parmi les arabes Triffa, les Kebdana, les Guelaya et à Oudjda. Depuis la mort du fondateur, qui a été tué, cette zaouïa a beaucoup déchu ; elle avait à l'origine quatre à cinq cents adeptes.

Moqaddem : Mohammed ould el Hadj Mohammed ben Abd el Ghani.

Zaouïa Qadria de Mouley Rechid (Pl. V, 53), dans le quartier des Ahel el Djamel. Elle a été fondée en 1847 par El Hadj Mohammed ben Omar, frère de Mouley Rechid. Ses adeptes sont des Beni Khaled (Beni Snassen), Mezaouir (Angad), Beni Oukil, Mehaïa, Beni Yala, Beni Guil et des gens d'Oudjda ; elle a au total environ trois cents serviteurs religieux. La zaouïa mère est à Nédroma.

Moqaddem : El Hadj Mostefa ould Mouley Rechid.

Zaouïa Qadria de Sidi Aïssa (Pl. V, 57), dans le quartier des Oulad Aïssa. Elle a été fondée en 1871 par El Hadj Mohammed Sabouni à l'aide d'une souscription. Elle a comme adeptes quelques Beni Guil et une cinquantaine d'habitants d'Oudjda.

Cette zaouïa est sous l'influence religieuse de cinq marabouts des Oulad Mouley Abdelkader : Mohammed ben Mahieddine, Ahmed ben Mahieddine, El Hadj Mohammed ben Abd er Rezaq, Saïd ould Mouley Ali, Abdelkader ould Mouley Ali ; ils habitent tous Oudjda.

Moqaddem : Abdelkader ould el Hachemi.

Zaouïa Kerzazia (Pl. V, 52), dans le quartier des Oulad Aïssa. Elle a été créée en 1873 par le moqaddem Zaïd Snoussi. La zaouïa mère est à Kerzaz. Les adeptes sont des gens d'Oudjda, dont quelques Algériens, et des Beni Snassen. Tous les ans, le maître de l'ordre ou bien un de ses parents viennent visiter la zaouïa et recueillir les offrandes des adhérents.

Moqaddem : Larbi el Bouzidi.

Zaouïa de Sidi Ali ben Abderrahman de Za (Pl. V, 54),

au quartier des Ahel el Djamel. Elle a été créée en 1875 par le moqaddem Driss ben Abd el Ouahab. La zaouïa mère est à Za, au lieu dit Narguechoum chez les Beni Mellal. Sidi Ali ben Abderrahman était un chérif alaouite. La zaouïa a comme adeptes des habitants d'Oudjda et des Beni Snassen.

Moqaddem : Ahmed ould Si Driss.

Zaouïa de Mâ el Aïnine (Pl. V, 55), dans le quartier des Oulad el Gadi. Elle a été créée en 1905 par El Hadj Abderrahman ben el Hachemi ; la zaouïa mère est à Chinguetti, dans la Seguiet el Hamra, au sud du Maroc.

Cette zaouïa n'a que trente-cinq à quarante adeptes, parmi les habitants d'Oudjda et les Beni bou Saïd du cercle de Marnia ; elle ne fait guère de propagande.

Moqaddem : El Hadj Abderrahman bel Hachemi.

Zaouïa Derqaoua (Pl. V, 58), au quartier des Oulad Aïssa. Elle a été fondée en 1859-1860 par Bou Azza ben Mohammed el Hadj Abdelkader ben El Hadj Mohammed. La zaouïa mère est aux Beni Zeroual (Djebala), près de Fez. Les adeptes sont des gens d'Oudjda, des Derafif (Mezaouir), Beni Yala, Serardja (Beni Oukil), Oulad Ali Chebab (Beni Snassen), soit environ trois cents serviteurs religieux. Mouley Larbi, le petit-fils du fondateur de l'ordre, a cessé ses visites depuis le mouvement roguiste. Cette zaouïa ne fait pas de propagande.

Moqaddem : Mouley el Haoussine ben el Hadj el Khelloufi.

La zaouïa des Derqaoua contient plusieurs tombeaux ; elle vend des sortes de concessions. Certains personnages, dont l'amel Ahmed ben Daoudi et un de ses fils, sont enterrés sous une coupole ; les tombes sont au ras du carrelage et faites d'une sorte de mosaïque curieuse, assez artistement exécutée avec des briques vernissées par des ouvriers de Fez.

MARABOUTS

Le culte des saints étant très développé au Maroc, il n'y a pas lieu de s'étonner du grand nombre de chapelles que l'on rencontre en ville et aux environs ; Oudjda a d'ailleurs la réputation d'être une pépinière de santons.

D'après la situation des monuments qui leur sont dédiés les marabouts d'Oudjda peuvent être répartis en quatre groupes principaux :

1° MARABOUTS DE L'INTÉRIEUR DE LA VILLE

Sidi Abdesselam, il vit encore, mais n'est plus qu'une épave humaine ; c'est un grand vieillard à barbe blanche d'environ quatre-vingts ans, qui a à peu près perdu l'usage de la parole et la faculté de se mouvoir ; il ne quitte pas la koubba où sera son tombeau (Pl. V, 59).

Sidi Abdesselam serait un chérif édrissite originaire des environs de Merrakech ; il serait venu à Oudjda vers 1880 pour exercer la profession de *taleb*. A cette époque il était déjà pauvre d'esprit et secouait parfois un peu rudement les gens rencontrés sur son chemin ; il lui arrivait même de les insulter ; mais comme il était très pieux sa démençe contribuait à le faire passer pour un grand marabout ; il allait prier sur les tombeaux des saints et vivait d'aumônes.

Au moment de l'occupation d'Oudjda, *Sidi Abdesselam* habitait une petite chambre contiguë au minaret de la grande mosquée, dans la ruelle qui donne accès à la kasba. Un algérien venu avec la colonne française, le nommé *Lakhdar ben Saïd*, s'institua alors de lui-même son moqaddem et entreprit de lui élever une koubba. Il fit donc une collecte auprès des gens de la ville et de l'extérieur, puis, ayant réuni la somme nécessaire, il construisit, à côté de son logement, le petit monument où les fidèles lui apportent maintenant leurs offrandes.

C'est une jolie koubba à terrasse encastrée dans les maisons ; la façade de la rue est percée d'une porte et de deux fenêtres grillagées fermées par des volets verts.

La koubba de *Sidi Abdesselam* est assez fréquentée, on y apporte des victuailles ; le marabout reste étendu sur des coussins et se contente de fixer des yeux ternes sur les visiteurs.

Parfois on sacrifie devant sa porte un mouton, dont on lui abandonne la dépouille. Lorsque ce sont des femmes qui viennent en *ziara* (1) le moqaddem se retire discrètement et les laisse seules avec le saint personnage.

Certains jours de fête la koubba est illuminée avec des bougies, alors on voit, à l'intérieur, des gens accroupis qui semblent faire la veillée mortuaire de ce moribond.

Les Oudjada ont grande confiance dans la *baraka* (2) de

(1) *Ziara*, pèlerinage suivi d'aumône.

(2) *Baraka*, bénédiction.

Sidi Abdesselam; ils prétendent que ses prédictions se sont toujours réalisées.

On raconte que trois jours avant la fuite de l'amel Abd el Malek es Saïdi, contre lequel les tribus s'étaient révoltées en 1886, il aurait déclaré à son entourage : « Le Makhzen quittera votre pays. » Les événements avaient d'ailleurs pris une tournure si violente, qu'il n'était pas nécessaire d'être un grand prophète pour en prévoir l'issue.

Sidi Châaib (Pl. V, 60). — Son tombeau est dans la kasba, à côté de la koubba de Sidi Abdesselam. C'est un simple haouch (1) de trois mètres environ de hauteur ; à l'intérieur une vigne tapisse les murs.

On entre par un petit vestibule ; deux lucarnes donnant sur la rue ont des chiffons accrochés à leurs barreaux.

On sait très peu de choses sur ce saint ; les uns le disent originaire des Oulad Bou Châaib d'Azemmour, d'autres des Beni Oukil, d'autres encore des Oulad Sidi Zian, qui habitent actuellement chez les Beni Ouacine ; personne ne peut dire, même approximativement, l'époque à laquelle il vivait. Sidi Châaib a une certaine réputation ; les femmes viennent lui demander de leur faire obtenir des enfants ; on l'implore aussi pour la guérison des malades, des possédés, la réussite des affaires. Autrefois les gens de la ville égorgeaient tous les ans, au printemps, une vache devant sa tombe ; depuis environ douze ans cet usage est tombé en désuétude.

Sidi Belal (Pl. V, 61). — Il n'a qu'une simple petite chambre à la kasba, dans le pâté de maisons situé en face du Dar el Makhzen.

A l'intérieur se trouve un léger soubassement de maçonnerie figurant une tombe ; une porte et une petite fenêtre à barreaux prennent jour sur la place.

Sidi Belal est le patron des nègres ; c'est le premier noir qui se soit converti à l'islamisme ; il était contemporain du prophète ; on l'appelait Belal Ben Hammama, du nom de sa mère ; il doit avoir été enseveli à la Mecque.

La pièce qui lui est consacrée n'est donc pas une sépulture, mais une chapelle dédicatoire comme il en existe dans beaucoup d'autres villes de l'Afrique du Nord.

(1) Le haouch est une enceinte non couverte, tandis que la koubba est couverte généralement avec un dôme; l'haouïta est plus modeste que le haouch, elle est constituée par un petit mur bas.

Le colonel Trumelet en signale une sur la plage, à quatre kilomètres environ à l'est d'Alger; elle aurait été élevée par les nègres, en 1848, lors de l'abolition de l'esclavage. (1) -

La chapelle d'Oudjda, dont la clef est déposée chez l'amel, est récente. Elle est l'œuvre du caïd Abdallah du Makhzen, qui, une nuit de 1896, vit en songe Sidi Belal monté sur une autruche. Le saint lui intima l'ordre de lui construire un tombeau. Quoique de race blanche, le caïd Abdallah, qui était un bon musulman, s'exécuta immédiatement et, à la place de la vulgaire haouïta de pierres brutes existant autrefois, il fit faire le sanctuaire que l'on voit maintenant.

Cette pieuse soumission aux ordres de Sidi Belal fut mal récompensée ; l'année suivante, lors des troubles de 1897, le caïd Abdallah fut tué dans l'échauffourée du bois de betoums, près Marnia.

Les nègres de la ville racontent que Sidi Belal aurait été surveillant des eaux à la Mecque et qu'il serait venu mourir à Oran où reposerait son corps. Au temps où Oudjda n'était qu'une agglomération de huttes, les esclaves noirs qui s'y trouvaient auraient rapporté d'Oran une pierre provenant des déblais de sa tombe ; ils l'auraient enfouie à l'endroit où se trouve la chapelle actuelle.

Tous les ans, à l'époque des figues, les nègres font une tournée en musique pour recueillir les fonds nécessaires à l'achat d'un bœuf, qu'ils égorgent en l'honneur de leur saint. Ils mangent ensuite l'animal sacrifié en compagnie d'autres malheureux.

Sidi Abd el Ouahab (Pl. V, 62). — La koubba est dans le quartier des marchés, à l'angle du terrain vague où est installé aujourd'hui le marché aux grains et près de Bab ez Zaouïa. Elle est rectangulaire, sa couverture est en forme de voûte ; une petite *msella* (2) est attenante à l'entrée (Pl. XV, fig. 2).

Sidi Abd el Ouahab était un chérif édrissite des Oulad Bou Sbâa de l'Haouz Merrakech ; il vint s'établir à Oudjda vers 1345. Ses descendants y vivent encore ; le principal d'entre eux est Ahmed ould Moqaddem Si Driss. Ils possèdent bien des dahir les exemptant de toute

(1) TRUMELET. — *L'Algérie légendaire*, p. 354 à 364.

(2) *Msella*, sorte d'oratoire non couvert.

charge, mais aucun de leurs papiers ne fait mention de leur généalogie.

Lorsque le sultan Mouley el Hassane vint à Oudjda en 1876, des Oulad bou Sbâa, qui l'avaient suivi, se présentèrent à eux comme parents. Les Oulad bou Sbâa et les Oulad Sidi Abd el Ouahab fraternisèrent pendant le séjour de la mahalla et se firent des invitations réciproques.

Sidi Abd el Ouahab était adel du cadi Sidi Driss, dont le tombeau est dans les jardins ; il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Il a laissé le souvenir d'un grand saint ; on lui fait d'assez nombreuses ziaras ; les offrandes sont recueillies par ses descendants.

Sidi Djilali (Pl. V, 63). — Il a son tombeau contre le mur d'enceinte et à l'extérieur, à côté de la porte Sidi Abd el Ouahab ; c'est une petite koubba de style ancien et à coupole écrasée.

Sidi Djilali était originaire des Oulad Sidi ben Abd el Djébar de Maïz à Figuig. Il vivait à l'époque du précédent ; il fut un des disciples du cadi Sidi Driss et mourut avant lui. Sa postérité s'est éteinte depuis quelque temps ; aussi est-ce un mendiant aveugle, du nom de Daho, qui s'occupe de son tombeau où il couche.

Sidi Mohammed et Tounsi (Pl. V, 64). — Ce marabout est inhumé dans une mauvaise petite chambre, à l'angle d'une maison écartée des Oulad Amrane ; personne ne prend soin de son sanctuaire.

Sidi Mohammed et Tounsi est complètement oublié ; tout ce qu'on peut présumer, c'est qu'il serait originaire de Tunis, ainsi que l'indique son nom.

Sidi Mohammed Driouech (Pl. V, 65). — Sa tombe est dans le quartier des Oulad el Gadi, contre le rempart. On lui a élevé en 1909 une koubba à terrasse ; le sommet des murs est orné de petits merlons ouvragés.

On ne sait absolument rien de ce marabout, que l'on suppose avoir vécu à une époque ancienne. Son nom est un diminutif de derouich ; il signifie par conséquent petit derviche.

Sidi Zian (Pl. V, 66). — Sur le tombeau de ce saint on a construit une petite chambre rectangulaire à terrasse avec porte ogivale ; commencée en 1907 par Ben Ali ould Mohammed, chef du douar Oulad Sidi Zian (Beni Ouacine), elle n'a été terminée qu'en 1909. Ce monument se trouve dans le quartier des Oulad el Gadi et non loin de Bab el Gharbi.

Sidi Zian vivait au temps de Moulay Ismaïl, qui a régné au Maroc de 1672 à 1727. Il appartenait à une famille de cheurfa dont l'ancêtre Sidi Zian aurait d'abord habité Tlemcen, d'où il aurait été se fixer aux environs de Taza, à Sidi Meharez. Cet ancêtre se serait ensuite rendu à Outat, chez les Oulad el Hadj, où il aurait fondé une zaouïa, puis à El Haïrech, chez les Beraber Aït Aïssa ; il mourut en ce dernier point. Le premier Sidi Zian laissa plusieurs enfants, parmi lesquels Sidi Ahmed, père d'Abdallah, père de Mohammed Taleb, père d'Ahmed, père de Mohammed, père d'Ahmed. Ce dernier Ahmed, qui fut surnommé Sidi Zian, est le saint inhumé à Oudjda ; il vint d'El Haïrech se fixer chez les Angad, à l'époque de Moulay Ismaïl, comme il a été dit plus haut, il y mourut et fut enterré près de la ville.

Les descendants d'Ahmed Sidi Zian se mêlèrent d'abord aux Beni Ouacine, lesquels campaient autrefois vers Madjen Bakhta, entre la montagne des Beni Snassen et le djebel Meghris. Ils suivirent leur fortune quand ils furent rejetés sur le territoire qu'ils habitent actuellement dans le cercle de Marnia. De nos jours, les Oulad Sidi Zian forment un douar de la tribu des Beni Ouacine.

Sidi Ahmed Abecheri (Pl. V, 66 b). — Le haouch de ce saint est dans la kasba, il est complètement entouré de maisons, on ne peut plus y accéder que par une petite porte percée dans le rempart contre lequel il s'appuie.

Sidi Ahmed Abecheri est tombé dans l'oubli, les légendes même sont muettes sur son compte. Sa postérité a disparu et ses biens ont été recueillis par les habous. On ne possède aucune indication sur la date, car les anciens registres ont été brûlés.

Nota. — Certains auteurs disent que l'on vénère à Oudjda le tombeau du marabout d'Andalousie, Mohammed ben Mellouk ou Moulouk. Né à Cerdoba, il aurait quitté l'oued Drâa où il résidait au commencement du xvi^e siècle pour se fixer à Oudjda où il serait mort. (1)

Le nom de ce saint est complètement inconnu dans le pays. Si les renseignements qui précèdent sont exacts, c'est que la tombe aurait disparu sans laisser de traces, à moins que ce ne soit celle de Sidi Mohammed Driouech dont on aurait oublié une partie du nom.

(1) GODARD, p. 71. — TRUMELET. — *L'Algérie légendaire*, p. 450.

2° MARABOUTS DE L'OLIVERAIE ET DE SES ABORDS

Sid el Hadj Mohammed ben Omar et Sid el Hadj Mouley Rechid (Pl. IX, 6). — Les deux sépultures se trouvent au milieu d'un haouch d'environ 2^m50 de hauteur fermé par une porte en bois blanc. Ce haouch est situé au nord de la ville et à l'ouest de la route de Marnia. La tombe de Sid el Hadj Mohammed ben Omar est toute simple ; sur celle de son fils, Sid el Hadj Mouley Rechid, il y a deux pierres sur lesquelles sont gravées des inscriptions en couleurs ; à la tête, des extraits de la *Borda*, aux pieds, son nom et la date de sa mort.

Sid el Hadj Mohammed ben Omar était originaire du Khorassan ; il vint d'abord résider à Nédroma, puis chez les Beni Snassen où il fonda une zaouïa ; plus tard, il se rendit à Oudjda et y créa la zaouïa Qadria, dite de Mouley Rechid, qui fonctionne encore sous l'autorité de son petit-fils El Hadj Mostefa. Sid el Hadj Mohammed ben Omar mourut à Oudjda entre 1875 et 1880.

Son fils, Sid el Hadj Mouley Rechid, naquit dans cette ville ; il eut après son père la direction de la zaouïa et mourut de maladie à l'âge de 45 ans, à la fin de mars 1907.

Pendant son séjour à Nédroma, Sid el Hadj Mohammed ben Omar eut un fils aîné qu'on appela Sidi Ben Abdallah et qui s'éteignit dans cette ville ; ses enfants y vivent encore.

Le haouch de Sid el Hadj Mohammed ben Omar a été bâti vers 1885 par un Angadi nommé Abdallah Chelihi, qui était serviteur religieux de ce marabout ; il fut ensuite agrandi du côté du nord à la mort de Sid el Hadj Mouley Rechid.

Sidi Mokhtar bel Mahdi (Pl. IX, 7). — La koubba est à l'ouest du monument des précédents ; elle est du style habituel, mais la coupole n'a jamais été achevée.

Sidi Mokhtar bel Mahdi était un chérif édrissite de la famille des Oulad Yacoub, fixée dans la tribu des Beni Khaled (Beni Snassen). Il naquit à Oudjda, où était venu habiter son père. Sidi Mokhtar alla faire ses études à Mazouna ; il y resta sept ans, après quoi il alla se perfectionner à Fez et y resta sept autres années ; il rentra enfin à Oudjda pour se marier. Pendant sa vie il exerça les fonctions de taleb et se fit remarquer par sa dévotion ; il finit ses jours aux environs de 1860 ; il était âgé de soixante-dix à quatre-vingts ans. On lui éleva une koubba,

parce que c'était un homme chéri de Dieu, mais il n'a jamais eu aucune influence.

Sidi Mokhtar eut deux fils : Ahmed, mort après lui, lequel a laissé deux enfants, et Mohammed, encore vivant, qui a trois enfants dont l'aîné, Mohammed, est commis au service des perceptions d'Oudjda.

Sidi Aacem (Pl. IX, 8). — Il est inhumé dans une petite haouïta d'environ un mètre cinquante de hauteur enfouie au milieu des cactus, au sud et contre la route de Marnia, près du cimetière juif. Un puits existe à côté de l'haouïta.

On donne Sidi Aacem comme originaire des Beni Hamlil, mais ce n'est pas certain. Il aurait vécu au temps de Sidi Driss et de Sidi Toumi, c'est-à-dire au milieu du ^{xiv}^e siècle. C'était un saint personnage ; son tombeau est pourtant peu fréquenté.

Sidi Mohammed ben Zian (Pl. IX, 9). — Il a une koubba surmontée d'un dôme élevé ; elle est voisine de l'haouïta de Sidi Aacem. Sidi Mohammed ben Zian appartenait aux Oulad Sidi Abd el Hakem, fraction des Oulad Sidi Cheikh Gheraba ; il nomadisait dans la région d'Oudjda. Ce marabout est mort vers 1780 et a été enterré près de la ville. On lui fit d'abord une mauvaise petite haouïta en pierres sèches. La koubba actuelle est l'œuvre de Bou-Amama ; il la fit construire alors qu'il était à Beni Ounif et y mettait en chantier celle de Sidi Slimane bou Smaha. Un moqaddem domicilié à Oudjda recueille les offrandes des pèlerins.

On attribue de nombreux miracles à Sidi Mohammed ben Zian. Un jour, un bateau ramenant des pèlerins de la Mecque se brisa par le milieu en pleine mer. Les malheureux passagers, attendant la mort, récitaient la *chahada* (profession de foi), quand ils virent tout à coup apparaître Sidi Mohammed ; il s'avança sur les flots et prit dans ses mains les deux parties du navire, qu'il réunit immédiatement. A leur retour dans le pays, les pèlerins furent très étonnés d'apprendre qu'au moment de l'accident notre thaumaturge était campé à Dar el Gâad, aux environs de Berguent, où de nombreuses personnes l'avaient vu. Une autre fois il vint à Oudjda avec une caravane ; les habitants étaient dans la désolation parce qu'il n'avait pas plu depuis deux ans ; la sécheresse menaçait de les affamer. Dans leur affolement, ils allèrent égorger un taureau devant Sidi Mohammed le suppliant d'intervenir pour eux auprès de Dieu. Le marabout se mit en prières et l'eau tomba aussitôt ;

mais le Seigneur réclamait sans doute une auguste victime en échange de cette faveur, car il prit la vie de Sidi Mohammed dès que la pluie commença à se répandre sur la terre.

En souvenir de son miracle du bateau, ce saint a été surnommé *Saheb el Ber ou el Behar* (le compagnon de la plaine et de la mer).

Sidi Châfi (Pl. IX, 10). — Sa tombe était récemment à l'intérieur d'une haouïta en mauvais état, dont la murette n'avait pas plus de un mètre quatre-vingts de haut ; la haouïta a été remplacée à la fin de 1910 par une koubba à terrasse; le couronnement du mur est dentelé; cette koubba est située à côté de la route de Marnia et à l'ouest du rempart. Sidi Chafi n'a pas laissé de postérité ; on ignore qui il était et à quelle époque il a vécu. Il a la réputation d'être d'une humilité intransigeante ; des gens lui avaient élevé une koubba, il y a fort longtemps, mais quand les ouvriers se furent retirés elle s'écroula, car le santou ne désirait alors qu'une modeste haouïta.

Ce marabout est un grand guérisseur, aussi les pèlerins lui font-ils de nombreuses visites intéressées.

Sid el Hadj el Madani (Pl. IX, 11). — Il est enterré dans un bel haouch en face de Bab el Gharbi. Les murs ont environ deux mètres cinquante de hauteur, leur sommet est dentelé ; l'entrée, de forme ogivale, est fermée par une porte.

Sid el Hadj el Madani était un chérif édrissite des Oulad Sid el Haoussine ou Hachem du Sous. Il est né dans la tribu des Ghiata, où son père était venu fonder une zaouïa à l'oued Ouareguine, après avoir quitté la zaouïa des Seme-lalia de Seguiet el Hamra que dirigeaient ses frères. Sid el Hadj el Madani succéda à son père à la tête de la zaouïa de l'oued Ouareguine, puis, au moment de la campagne contre le Rogui Bou Hemara, il vint à Oudjda avec la mahalla de Taza ; c'était un marabout guerrier ; ce type est rare au Maroc. Il mourut au camp de Cherâa le 12 juillet 1906. Son fils aîné, Mouley Hachem, fit apporter son corps à Oudjda et, avec l'aide pécuniaire des soldats de la colonne, il lui érigea le monument où il repose.

Le territoire des Ghiata étant occupé par le Rogui, Mouley Hachem se fixa dans la ville, qu'il ne paraît pas vouloir quitter ; deux de ses frères, plus jeunes que lui,

sont restés à l'oued Ouareguine ; l'un d'eux, du nom d'Ahmed, gère la zaouïa paternelle.

Sidi Aïssa ben Ahmed (Pl. IX, 12). — Deux rangées de pierres concentriques marquent seules l'emplacement de sa tombe, au sud des jardins.

On ne sait rien de précis sur Sidi Aïssa, qu'on croit frère de Sidi Mâafa; il aurait vécu à la fin du xvii^e siècle. Certains contestent cette parenté et placent son existence vers le xiv^e ou le xv^e siècle ; ils ajoutent qu'il aurait créé à Oudjda une zaouïa disparue depuis.

Il a un haouch chez les Oulad Hassane (Trara) et un autre chez les Beni Châabane (Trara). (1)

Le tombeau de Sidi Aïssa est à peu près délaissé ; il tend à tomber dans l'oubli.

Sidi Abdelkader el Djilani (Pl. IX, 13) — Une petite chambre à terrasse, qu'on aperçoit au sommet de la hauteur des carrières, est dédiée au fameux marabout de Baghdad, fondateur de l'ordre des Qadria. Le monument ne renferme pas de sépulture et il est appelé à tort koubba de Sidi Aïssa par les européens.

Sidi Mhammed ben Chekroun (Pl. IX, 14). — Ce saint est inhumé dans une maisonnette blanchie à la chaux, au milieu d'un fourré de cactus, près de la lisière est de l'olivieraie et contre la piste conduisant à l'ancien Souk el Khemis.

Sidi Mhammed ben Chekroun serait originaire du djebel Amour. Les lettrés donnent à ce sujet la version suivante : le marabout Mohammed ben Bou el Atta habitait à l'oued El Fodda, dans le djebel Amour ; il eut trois enfants : Aïssa, Zaïd et Ali.

Ali, qui mourut à Oudjda en 1274, fut enterré au nord de la ville et près des jardins ; il laissa à son tour trois enfants : Mohammed, Ahmed et Chekroun. Mhammed ben Chekroun est le fils unique de ce dernier; il quitta le djebel Amour en 1389 et vint se fixer à Oudjda, où il finit ses jours.

Les Oulad ben Atta du quartier des Ahel Oudjda seraient de la descendance du saint ; ils sont reconnus comme cheurfa, bien que n'ayant aucun papier ; d'après leurs dires, l'arbre généalogique de la famille aurait été pris par les Beni Snassen, au temps où ces montagnards étaient en lutte avec les Mehaïa.

(1) BASSER, p. 72 et 78.

Le tombeau de Sidi Mhammed ben Chekroun est fréquenté ; on va lui demander la guérison des différentes maladies. Les offrandes sont pourtant peu considérables et la famille des Oulad ben Atta est de condition très modeste.

Les juifs revendiquent ce saint comme un des leurs ; ils lui donnent le nom d'Abraham ben Chekroun, mais ils ne peuvent rien dire au sujet de son origine et n'appuient leurs prétentions d'aucune preuve.

Sidi Driss (Pl. IX, 15). — Son sanctuaire est tapi dans les oliviers, près de la piste de Zoudj el Beghal et à l'endroit où elle va sortir des jardins. Il comprend une koubba trapue à dôme, une msella et un oratoire couvert, qui sont petits, frustes et construits jointivement sous deux beaux térébinthes. Le sol est inculte aux alentours, car on n'ose point utiliser les eaux d'irrigation arrivant jusqu'au domaine du marabout ; les oliviers forment une sorte de bois sacré ; le coin est charmant. Les indigènes respectent également le gibier qui s'y trouve ; l'un d'eux, un algérien, a eu récemment un bras broyé par l'éclatement de son fusil, alors qu'il chassait dans ces parages ; on ne manque pas de présenter cet accident comme une punition céleste.

Sidi Driss serait venu du Sahara ; il exerçait à Oudjda les fonctions de cadî vers 1345. Il tenait ses audiences aux *Quebour Obbaza* ; son désintéressement était tel, que pour l'établissement des actes il ne percevait qu'une *mouzouna*, tout juste de quoi payer son papier.

Il mourut sans enfants, après avoir constitué tous ses biens en habous au profit des mosquées de la ville ; on l'enterra à l'intérieur de son propre domicile.

On demande de nombreuses faveurs à Sidi Driss, particulièrement la guérison des possédés ; son moqaddem, qui habite à côté de la koubba, reçoit beaucoup de ziaras. Ce moqaddem est un Tlemçani ; il s'est institué lui-même gardien du sanctuaire depuis quatorze ans et se nomme Mohammed el Hadji. Au début, il était célibataire ; Sidi Driss lui montra dans un songe la femme qu'il devait épouser ; c'était une femme d'Oudjda, originaire de Tlemcen ; il alla la demander en mariage et la famille la lui accorda de suite sans exiger de dot.

Sidi Toumi (Pl. IX, 16). — La koubba de ce saint est à la pointe nord-ouest des jardins, près de la route de Marnia ; elle est très délabrée et sa couverture est en forme de voûte comme celle de Sidi Abd el Ouahab ; un puits sans

margelle existe à l'un des angles extérieurs. Sidi Toumi appartenait aux Oursefane, fraction des Mehaïa ; son véritable nom serait Mohammed ben Mohammed ; il aurait reçu le surnom de Toumi (jumeau), parce que sa mère trouva une couleuvre à côté de lui dans son berceau. Il y a encore de nos jours une dizaine de tentes de sa famille dans la fraction des Oursefane. Ces gens protègent les couleuvres en souvenir de leur ancêtre ; il leur est très désagréable d'en voir tuer une devant eux. Les Oulad Sidi Toumi se prétendent cheurfa ; ils disent que leur arbre généalogique leur a été pris au temps des Turcs.

Le marabout aurait d'abord erré dans le Sahara, il serait ensuite venu s'installer à Oudjda au milieu du ^{xiv}^e siècle. Il fut adel du cadi Sidi Driss, le saint précédent. Sidi Toumi mourut quelques jours après Sidi Driss ; on l'ensevelit dans la maison qu'il habitait. Son tombeau est rarement visité.

3° MARABOUTS DES ENVIRONS

Au delà de l'oliveraie, dans la direction du sud-est, on rencontre la haouïta de Sidi bel Quenadel, le haouch de Sidi Mâafa, le groupe des marabouts de Sidi Yahia qui doit être examiné à part, enfin Medjmâa Salahine, où se seraient arrêtés un certain nombre de saints venus en pèlerinage à Sidi Yahia.

Sidi bel Quenadel (Pl. I, 1). — L'haouïta est constituée par un mur bas non crépi ; elle est au milieu du Djenane Mâamar, jardin situé sur la séguia Meqcem entre Sidi Yahia et Oudjda.

Bien des gens d'Oudjda croient que Sidi bel Quenadel (1) a créé le Djenane Mâamar, mais cette histoire est un mythe, car son nom signifie Monseigneur des Lumières ; il est donc très probable que l'haouïta a dû être bâtie parce qu'on aura aperçu quelque feu follet en ce point ; c'est l'avis d'indigènes intelligents. Le cadavre d'un inconnu peut d'ailleurs parfaitement être enseveli là. On signale un peu partout des tombes de Sidi bel Quenadel ; chez les Msifa des Djebala, le Tirbâane des Oulhassa Gheraba (2), aux Beni bou Zeggou, à Figuig, etc.

Sidi Mâafa (Pl. I, 4). — Son tombeau est dans un haouch à porte ogivale, qui est assez élégant quoique sobre. Il se

(1) *Quendil*, plur. *Quenadel*, lampe à plusieurs branches.

(2) *BASSER*, pp. 53 et 120.

trouve dans un ravineau du djebel El Hamra. On voit autour un vieux cimetière et les ruines d'un oratoire minuscule ; quelques jujubiers sauvages de belle venue sont couverts de chiffons, qui pendent à leurs branches en guise d'ex-voto. Sur la piste de Sidi Djabeur et à la pointe est du djebel El Hamra, on montre les restes d'une petite mosquée et d'une maisonnette où aurait vécu Sidi Mâafa, s'il faut en croire la tradition.

Sidi Mâafa était originaire des Beni Oukil, on trouve encore de ses descendants dans la plaine des Triffa ; c'est la famille des Mâafate. Ce marabout aurait été contemporain du sultan Moulay Ismaïl ; il faudrait donc placer son existence à la fin du xvii^e siècle ou au début du xviii^e siècle. Il avait deux frères : Sidi Aïssa, qui serait le saint enterré au sud des jardins d'Oudjda, et Sidi Ali el Bekkaye, dont la sépulture est dans l'oued des Beni Ouaklane, chez les Beni Mengouch (Beni Snassen). La légende fait de Sidi Mâafa un pauvre derviche naïf. Il possédait des terres à Oudjda et les aurait vendues à des habitants moyennant le versement de cinq chéchias pleines de pièces d'or ; mais une fois les actes dressés, on ne lui aurait remis que des chéchias vides. Le sanctuaire de Sidi Mâafa est très vénéré, c'est le lieu d'asile le plus sacré après le bosquet de Sidi Yahia. Le moqaddem est un nommé Djilali ; il habite en ville.

Medjmâa Salahine (Pl. V, 3). — Au sommet de la crête rocheuse du monticule de Zraïg, à l'est de Sidi Yahia, on remarque huit haouïtas en pierres sèches de faible relief ; elles sont connues sous le nom de Medjmâa Salahine (le lieu de réunion des saints). Au milieu de deux de ces haouïtas, il y a des buissons après lesquels sont accrochés des chiffons.

On rapporte que des marabouts venus en pèlerinage à Sidi Yahia auraient fait halte en ce lieu ; parmi eux on cite Cheikh bou Azza el Gharbi et Sidi Boumedien, de Tlemcen. C'est par respect pour leur illustre confrère qu'ils se seraient arrêtés à quelque distance de lui.

Cheikh bou Azza el Gharbi aurait vécu à la fin du xii^e siècle ; il est enterré au djebel Irdjan, entre Larache et El Ksar.

Choaïb Ibn Hocein el Andalousi, surnommé Abou Medien ou Boumedien, naquit à Séville vers 1126. Il alla à Cordoba, puis à Bougie ; mais desservi auprès du sultan almohade Yacoub el Mansour, il fut rappelé à Tlemcen

en 1197. Sidi Boumedien s'y rendit sans retard ; il expira en vue de cette localité et son corps fut enseveli à El Eubad, où de nombreux pèlerins vont toujours le visiter. (1)

4° LES MARABOUTS DU BOSQUET DE SIDI YAHIA

Sidi Yahia ben Younes (Pl. I, 2 et Pl. XIV, fig. 1). — Ce saint est *mokhfi*, c'est-à-dire caché ; nul ne connaît l'emplacement exact de sa tombe. On croit pourtant que sa dépouille mortelle se trouve à trois pas de la source, sous les jujubiers qui sont entre la haouïta aux quatre tombes et le haouch voisin du point où émerge l'eau. C'est la raison pour laquelle des chiffons pendent aux branches de ces jujubiers et d'un térébinthe renversé (Pl. XV, fig. 1).

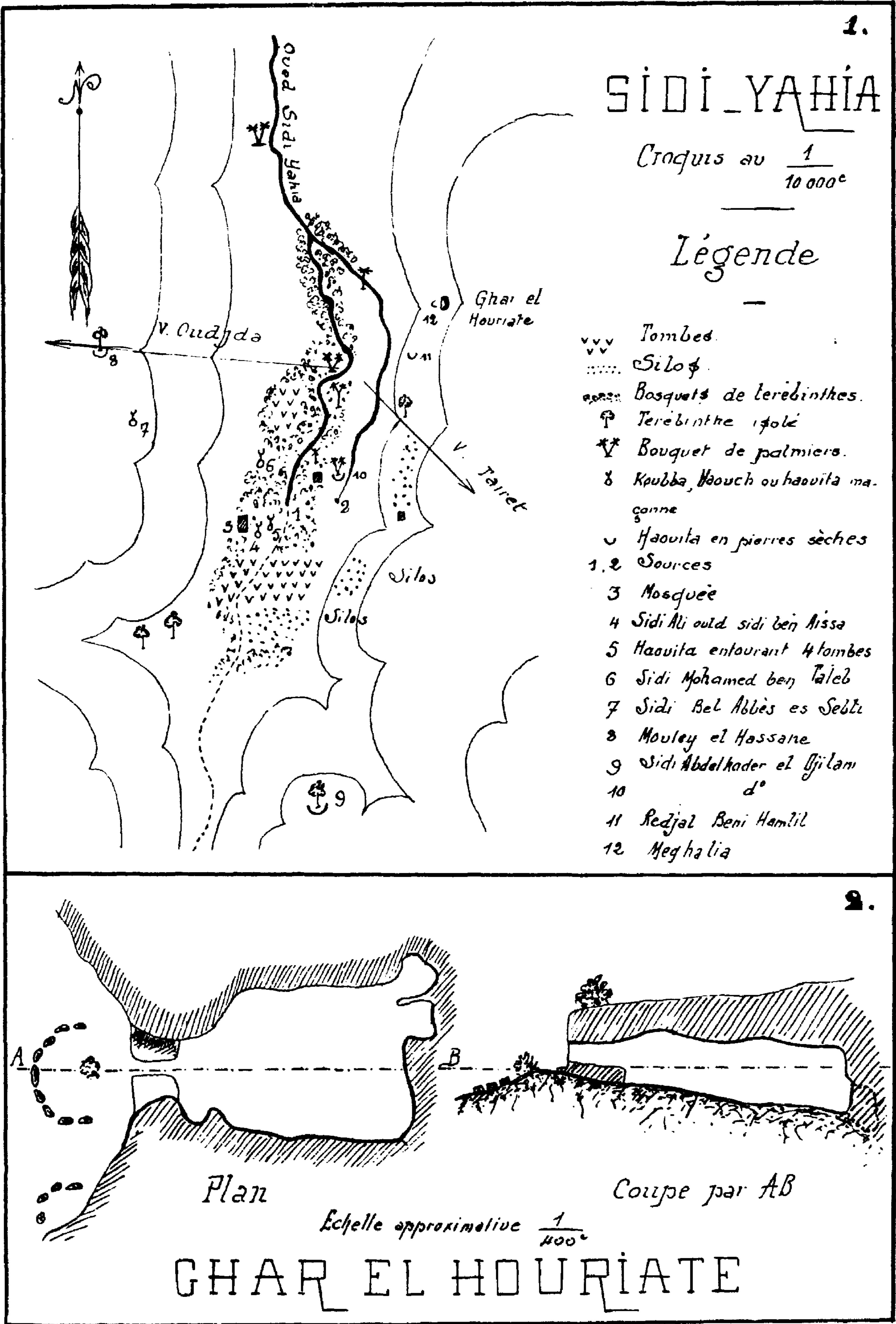
Abou Hamid et Ghezali (2) aurait écrit avoir lu dans le livre de Hakim el Younani (le sage grec ?) qu'Abou Yahia ben Younes était mort à Oudjda et y avait été inhumé. C'était un des pôles du monde ; il adora Dieu pendant quatre-vingts ans dans le jeûne, le silence et la prière. Sa présence fit disparaître les lions qui infestaient les environs de la ville d'Oudjda alors considérable. Sidi Yahia fut un précurseur ; il était contemporain du Christ, mais il prédit la venue du Prophète cinq cents ans avant sa naissance ; il doit par conséquent être considéré comme musulman.

D'après les traditions locales, le saint passa sa vie auprès de Jésus, puis, étant devenu malade, ses compagnons le montèrent sur une chamelle et, quand il se sentit mourir, il leur demanda de creuser sa fosse là où l'animal s'arrêterait. Sidi Yahia expira au cours de ce voyage ; la bête qui le portait s'arrêta à la source alimentant Oudjda ; il fut inhumé à côté. Les disciples qui l'accompagnaient ne lui élevèrent pas de monument ; ils s'attachèrent au contraire à dissimuler sa tombe de peur que ses partisans ne cherchent à rapporter ses cendres en Syrie ou que ses ennemis ne tentent de les profaner ; quant à eux ils restèrent près de lui dans le *Ghar el Houriate* et continuèrent à adorer le Seigneur.

Un lettré musulman d'Algérie, M. Mohammed ben Rahal, a émis l'opinion que le nom de Jean, fils de Jonas, était probablement celui d'un ancien chrétien, qui aurait peut-

(1) TRUMELET. — *L'Algérie légendaire*, pp. 486, 491 et 492.

(2) Auteur musulman de l'Orient, mort vers 1094 ; les extraits du récit qui lui est attribué ont été communiqués par le Cadi El Hadj Larbi.



être été l'évêque d'une ville édifée à la place d'Oudjda, seul point où la construction d'un centre important soit possible dans tout l'Angad. (1)

Le cadavre de Sidi Yahia a été de tout temps une source de bénédictions pour le pays. Avant de mourir, il avait demandé à Dieu que la ville près de laquelle il reposerait ne supporte jamais plus de trois jours de misère et qu'à aucun moment la pluie ne fasse défaut au Maroc. Sa protection est si efficace que, lorsque les indigènes de l'extérieur étaient en état d'hostilité avec ceux de la ville, ils ne pouvaient pas leur couper l'eau (2). Le petit bosquet, au milieu duquel apparaît la source, est consacré à Sidi Yahia ; on n'y a jamais fait d'autres cultures que celles du jardinet du moqaddem. Les térébinthes, les palmiers et les peupliers d'Italie poussent à leur guise, sans qu'on songe même à enlever les branches mortes (Pl. X, fig. 2). Les poissons, les tortues, le gibier, le bois, tout appartient au marabout et il serait sacrilège d'en faire usage. A l'entour de la source existe un vaste cimetière, qui est encore utilisé. En face des jujubiers, il y a une mosquée qui serait ancienne ; elle a été reconstruite plusieurs fois ; la dernière restauration daterait des environs de 1900.

Les Angad ensilent à Sidi Yahia sous la protection du saint, car son domaine est un lieu d'asile considéré comme inviolable. Les voleurs, meurtriers et autres criminels qui s'y réfugiaient n'étaient pas poursuivis ; aussi, jusqu'à ces dernières années, était-ce un véritable repaire de bandits. On raconte pourtant que vers 1844 un nègre, nommé Hammadi, s'installa à Sidi Yahia et chercha à jouer au marabout ; des gens de l'est venaient en grand nombre lui apporter des offrandes. Le Makhzen instruit de ces faits s'émut ; il envoya des cavaliers aux renseignements. Les pèlerins crurent alors qu'on voulait enlever Hammadi, ils firent usage de leurs armes ; au cours de la bagarre qui suivit, les mokhazenis s'emparèrent du nègre et on l'envoya à Fez chargé de chaînes.

Le moqaddem de Sidi Yahia est Sid Sequelli, des Oulad Abdesselam de Guefaït ; il recueille les ziaras ; s'il est absent les visiteurs déposent leurs offrandes dans le tronc placé sur le tombeau du haouch voisin de la source, que bien des gens croient être celui de Sidi Yahia.

(1) MOHAMMED BEN RAHAL, pp. 19 et 23.

(2) On verra dans la 3^e partie, *Histoire*, que cette assertion est fausse.

Les femmes stériles implorent le saint, avec succès, dit-on.

Les familles d'Oudjda font constamment des pèlerinages à Sidi Yahia, de préférence le jeudi et le vendredi. Ces pèlerinages sont des parties de plaisir ; après avoir fait une aumône, on dresse les tentes pour la nuit, les femmes préparent le repas, lavent le linge et s'ébattent joyeusement à l'ombre des grands arbres (Pl. X, fig. 2). Il y a en outre une ouâada annuelle des gens d'Oudjda. Avec le produit d'une collecte on achète des bœufs et on donne aux pauvres la *tchicha* (couscous à l'orge).

Les juifs prétendent que Sidi Yahia est un de leurs saints injustement accaparé par les musulmans. Voici leur version : Sidi Yahia était un juif de Castille, du nom de Rabbi Yahia ben Doussa ; il fut surnommé ben Younes par les musulmans, lorsqu'il vint se fixer à Oudjda au moment de la persécution d'Espagne commencée en 1391. Il arriva vers quatre heures du soir. N'ayant pas d'eau pour faire ses ablutions avant la prière, il gratta le sol de ses mains et fit jaillir la source. A cette époque, des juifs habitaient la vallée de l'oued Taïret. Sidi Yahia les envoya chercher pour leur faire part de ce miracle, mais ils refusèrent de se déranger. Le saint n'oublia jamais cet affront ; avant de mourir, il maudit ces juifs qui furent dispersés. Sidi Yahia vécut et mourut à côté de la source sans jamais venir en ville ; il creusa lui-même sa tombe, où son cadavre fut recouvert de terre sans l'intervention de qui que ce soit, par la seule volonté de Dieu.

Dans la suite, quand on apprit qu'un grand saint reposait sous les arbres de la source, les musulmans qui étaient les maîtres du pays se l'approprièrent ; les juifs ne purent aller lui faire leurs dévotions que déguisés et en courant le danger de mort. Ils attribuent au saint le pouvoir de guérir les maladies incurables et de féconder les femmes stériles. Comme l'argent n'a pas d'odeur, le moqaddem ne manquait pas autrefois de faire une tournée de ziara en cachette chez les juifs ; actuellement ceux-ci s'arrangent pour envoyer leurs offrandes par des musulmans ; ils donnent aussi de l'huile à la synagogue à l'intention du saint.

Il y a souvent contestation entre les juifs et les musulmans au sujet de marabouts, que les derniers cherchent à s'approprier. C'est ainsi qu'à Tlemcen juifs et musulmans vénèrent la koubba de Sidi Yacoub. On peut encore

citer un autre exemple curieux dans les Trara, près de Nédroma, où l'on montre chez les Beni Châabane le tombeau de Sidi Oucha ou Youcha (Josué). Le tombeau de Josué se trouve dans la mosquée; le corps, auquel on attribue une taille gigantesque, dépasse le mur et vient finir à l'extérieur dans une haouïta. On place généralement la sépulture de Josué à Kafr Karma, Sephoris, Kafr Uzza, Halhoul ou Hébron, et il est bien certain qu'il n'est jamais venu dans la région de Nédroma. Les musulmans et les juifs des environs ont pourtant une conviction contraire, ils vont faire leurs dévotions au monument des Beni Châabane. Les juifs qui peuvent pénétrer dans l'enceinte rapportent de la terre à leurs coreligionnaires. (1)

Sidi Ali ould Sidi ben Aïssa (Pl. XIV, 4 et Pl. XV, fig. 1). Ce marabout est enseveli dans le haouch situé à côté de la source que certains appellent à tort koubba de Sidi Yahia. Le haouch est au milieu des térébinthes ; les murs dentelés ont environ deux mètres de haut ; une msella est à l'entrée. La façade nord du haouch est percée d'une fenêtre grillagée, à l'intérieur il y a un petit tumulus bas en maçonnerie, il est muni d'un tronc fermant à clef.

Sidi Ali ould Sidi Ben Aïssa était des Oulad Sidi Cheikh Gheraba ; il était petit-fils du grand Sidi Cheikh et vécut apparemment à la fin du xvii^e siècle. Il mourut à Sidi Yahia et fut enterré près de la source ; on fit une haouïta en pierres sèches sur sa tombe. Des gens crurent par la suite que cette tombe était celle de Sidi Yahia, parce que sa situation semblait concorder avec l'emplacement indiqué par la légende. Un jour, un indigène déclara d'ailleurs avoir aperçu dans un songe le spectre du grand saint qui reposait là. Ce doute a profité à Sidi Ali car, en 1891, l'amel Abderrahman ben Abd es Sadok éleva sur sa sépulture le haouch actuel, dans l'intention d'honorer Sidi Yahia.

Haouïta aux quatre tombes (Pl. XIV, 5 et Pl. XV, fig. 1). — Elle est faite d'un mur en mauvais état haut de un mètre environ ; elle renferme les tombeaux de Si Boumedien ber Rokeuch, Sid el Moufoq, Sidi Ahmed el Guerrab et Cheikh el Yazid.

Si Boumedien ber Rokeuch était cadi d'Oudjda ; il mourut vers 1859 et a encore un fils vivant à Berguent. C'était un pieux chérif, mais, ayant eu des difficultés avec les gens

(1) BASSET, pp. xiv, 74, 76, 192 et 194.

Mouley el Hassane (Pl. XIV, 8). — Il a une haouïta formée d'un cercle de pierres entourant le pied d'un gros térébinthe isolé, près de l'haouïta de Sidi Bel Abbès et à côté de la piste venant d'Oudjda. Le sultan Mouley el Hassane s'arrêta sous cet arbre quand il alla visiter le tombeau de Sidi Yahia, lors de son passage à Oudjda en 1876.

Mouley Abdelkader el Djilani (Pl. XIV, 9 et 10). — Deux haouïtas sont consacrées à ce saint, auquel les légendes attribuent le don d'ubiquité. Une se trouve au pied des palmiers de la source, c'est un simple petit mur de 0^m50 de haut ; l'autre est analogue à celle du sultan Mouley el Hassane et se trouve au sud du bosquet de Sidi Yahia, à côté d'un arbre isolé.

Mouley Abdelkader el Djilani, le fondateur de l'ordre des Qadria, est né en 1077-78 dans le Djilane et est mort à Bagdad en 1165-1166, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. (1)

Redjal Beni Hamlil (Pl. XIV, 11). — On désigne sous ce nom un cercle et un ovale faits avec de grosses pierres et situés au pied de la berge est de Sidi Yahia. Les pierres sont en partie enchassées dans le sol, le relief est faible, la patine est très accusée. On raconte que la tribu maraboutique des Beni Hamlil aurait été campée autrefois près de la source ; ces enceintes marqueraient les emplacements où les fidèles leur apportaient leurs offrandes. Cette explication vaut ce que valent les légendes. Ces petits monuments paraissent contemporains des anciens tumuli des environs d'Oudjda et doivent être l'œuvre des populations préislamiques.

Meqhalia (Pl. XIV, fig. 1 et 2). — C'est un demi-cercle de la même facture que les Redjal Beni Hamlil, il est à l'entrée de Ghar el Houriate et entoure un buisson couvert d'ex-voto en chiffons. Les indigènes prétendent qu'autrefois les Meqhalia se réunissaient là pour leurs exercices de tir au fusil. Les Meqhalia forment des confréries de tireurs ; il en existe encore dans l'ouest du Maroc. On peut faire sur ce monument les mêmes réserves que pour les Redjal Beni Hamlil.

Ghar el Houriate (Pl. XIV, fig. 1 et 2), ou la grotte des houris, se trouve au sommet de la berge est de la source de Sidi Yahia, au dessous d'un léger escarpement couvert de cactus. L'entrée a trois à quatre mètres de large, elle est rétrécie par deux soubassements en pierres sèches, élevés

(1) RINN, pp. 30 et 174.

de main d'homme, entre lesquels existe un petit couloir très déclive qui permet d'accéder dans la grotte. L'intérieur est sensiblement rectangulaire et mesure environ 8 mètres de largeur sur 10 mètres de profondeur et 3 mètres de hauteur. La voûte de la grotte est en plein cintre ; elle est complètement noircie par la fumée, on peut en conclure qu'elle doit avoir été habitée pendant longtemps. Au fond de cette grotte, dans l'angle gauche, il y a deux enfoncements de faible profondeur ; la paroi qui les sépare est percée d'une ouverture assurant une communication entre eux. C'est dans ces enfoncements que l'on allumerait des bougies la nuit, ce qui a fait croire aux esprits simples que la caverne était hantée par l'âme des disciples de Sidi Yahia. Certains affirment très sérieusement que l'on y voit non seulement des lumières, mais que l'on y entend jouer de la *ghaïta* et du *tobol* et même prononcer des paroles. Les soubassements signalés à l'entrée seraient les haouïtas des disciples de Sidi Yahia.

Les gens d'Oudjda viennent prier à Ghar el Houriate ; il arrive que des pèlerins passent la nuit entière dans ce saint lieu.

A côté de Ghar el Houriate, on voit encore, sur le même escarpement, un grand effondrement actuellement recouvert de cactus et un autre plus petit qui daterait de 1908 seulement. Ces deux effondrements marquent les emplacements d'anciennes grottes ; dans le dernier on distingue un trou qui s'enfonce dans le sol, l'ouverture est petite, mais l'intérieur pourrait sans doute être facilement exploré. Il est fort probable que des populations anciennes ont vécu dans ces grottes, à côté de la source de Sidi Yahia ; on ne peut que regretter de ne pas pouvoir y pratiquer des fouilles, qui donneraient certainement des résultats intéressants.

SUPERSTITIONS ET MAGIE (1)

L'orthodoxie des habitants d'Oudjda n'est que nominale, car leur culte est fortement mélangé de pratiques qui n'ont été prévues ni dans le *Coran*, ni dans la *Sounna*. (2) Le culte des marabouts en particulier a pris des proportions telles, que l'on ne s'adresse plus à eux

(1) Voir à ce sujet Doutré : *Magie et Religion*.

(2) Le *Coran* est le livre révélé, il constitue la loi écrite, tandis que la *Sounna* est un recueil de traditions, c'est la loi orale.

comme à des intercesseurs auprès de Dieu, mais comme à des divinités secondaires dépositaires d'une partie de la puissance céleste. Dans toutes les circonstances de la vie, on a recours aux marabouts ; on leur demande la guérison des maladies, la réussite des affaires, la pluie, etc. Les solliciteurs vont prier sur la tombe du saint qu'ils invoquent et, dans les cas sérieux, ils égorgent un animal dont la dépouille est le plus souvent abandonnée au gardien du sanctuaire.

Lors des périodes de sécheresse, on organise des processions qui visitent tous les tombeaux des saints de la ville ; la foule marche, derrière les étendards et la musique, en psalmodiant à tue-tête d'interminables prières.

La croyance aux *djenoun* (génies) est admise par tous ; on prétend qu'ils sont en plus grand nombre sur terre de quatre heures du soir au coucher du soleil et pendant la nuit ; lorsqu'on a peur d'être leur victime on prononce la formule « *Bismillah* — Au nom de Dieu. »

Les *djenoun* se tiendraient de préférence dans les endroits où il y a du sang ou de l'eau (abattoirs, oueds, sources, etc.) Dès qu'un puits est terminé, les ouvriers égorgent un mouton à la bouche ; on peut supposer que cette coutume a pour but de chasser les mauvais génies du puits.

Avec les exorcismes on entre en pleine magie. Les possédés (?) sont exorcisés par les *tolba*, qui placent leur pouce droit sur l'extrémité du pouce droit du malade ; ils prononcent ensuite la conjuration et font boire au patient de l'eau additionnée de cendre. Ce procédé serait souverain et le *djinn* quitterait infailliblement la personne dans laquelle il se serait insinué. Lorsqu'il n'y a pas de *taleb* en état de procéder à l'exorcisme, les possédés vont faire un pèlerinage aux tombeaux de Sidi Driss, Sidi Châaïb, Sidi Mâafa ou Sidi Yahia ; ils égorgent un mouton.

Pour se protéger du mauvais œil et guérir des différentes maladies, on va couramment demander des amulettes aux *tolba*. La confection de ces amulettes, où figurent des caractères magiques, constitue leur principale source de revenus. Suivant leur destination, les amulettes sont cousues sur la *chéchia* ou placées sur la poitrine, mais on ne les porte jamais apparentes.

On se défend encore contre le mauvais œil en prenant sept petits cailloux dans la source de Sidi Yahia, on les

place dans un sachet qu'on porte suspendu au cou. Les nombres 3 et 7, qui ont évidemment un caractère magique, apparaissent à chaque instant dans tous les actes de la vie ; les fêtes du mariage durent trois ou sept jours, le nouveau-né reçoit son nom le septième jour, le cadavre des femmes est cousu dans sept linceuls, les tolba prient sur la tombe des morts pendant trois ou sept jours.

Ainsi qu'on l'a vu précédemment, les femmes désirant se rendre stériles absorbent des grains de plomb de chasse, qui symbolisent probablement les ovules ; c'est donc un procédé de magie sympathique. Il doit en être de même quand le mari fait boire à sa femme l'eau ayant servi au lavage du gros orteil de son pied gauche pour faciliter un accouchement laborieux.

Afin de guérir les animaux atteints de bronchite, on brûle au milieu du troupeau des ossements de juifs, dont on disperse ensuite les cendres au vent.

Il y aurait encore d'autres exemples de magie, mais comme les indications sont difficiles à recueillir, les recherches sur ce sujet sont forcément limitées.

On peut néanmoins citer un procédé curieux : le fauchage du beurre. Lorsque les vaches de la maison ne donnent plus assez de lait, une vieille femme se met toute nue et, avec une faucille à la main, parcourt la nuit, quand il n'y a plus personne dans les rues, le chemin que suivent pour rentrer à leur étable les bêtes d'un voisin mieux favorisé. La femme ramasse les brindilles de paille qu'elle rencontre et fait le geste de faucher en disant : « Je fauche le beurre qui est chez un tel. » Les vaches du voisin cessent alors de fournir du beurre, tandis que celles de la femme ayant accompli ce rite ont aussitôt beaucoup d'excellent lait.

MÉDERSA ET ÉCOLES

Oudjda n'a jamais été un centre intellectuel florissant. On y trouve actuellement une médersa et plusieurs écoles coraniques, où les indigènes peuvent faire leur instruction. La médersa est destinée à l'enseignement supérieur ; elle est attenante à la grande mosquée ; les locaux sont très délabrés et fort mal tenus. Aux deux extrémités d'une cour, il y a de misérables petites logettes, neuf en tout, où s'entassaient les étudiants étrangers à la ville.

Les cours ont lieu matin et soir à l'intérieur de la mosquée, sauf le jeudi et le vendredi ; le professeur s'installe sur un vieil escabeau à trois gradins, qui a été fait par les Turcs alors qu'ils occupaient Oudjda. Les matières enseignées sont : la grammaire en prose et en vers et la jurisprudence ; les études sont assez bonnes, mais pas très relevées. Quatre professeurs sont chargés des cours : le cadi El Hadj Larbi qui assume la direction de la médersa et enseigne la jurisprudence, un autre professeur de jurisprudence et deux professeurs de grammaire.

La médersa compte actuellement de vingt-cinq à trente élèves ; parmi eux il s'en trouve deux ou trois de Tlemcen, la plupart des autres sont originaires des Beni Snassen. Autrefois les élèves étaient plus nombreux ; le Sultan leur accordait des subsides qui n'ont plus été alloués depuis un certain temps. Les étudiants pauvres ont une existence très misérable ; leur subsistance est assurée en grande partie par les offrandes des âmes charitables. Chaque année, les tolba font des fêtes, qui anciennement avaient lieu au printemps ou à l'automne, à Sidi Yahia. Depuis 1908, les fêtes se donnent à la médersa ; les tolba adressent quelquefois des invitations aux gens en vue. Des nattes sont étendues à terre dans la cour de la médersa ; les tolba forment des groupes, ils sont assis en cercle sur ces nattes autour de bougies allumées ; chaque groupe psalmodie à son tour des prières pendant que les autres boivent du thé. On termine la soirée en mangeant un abondant couscous.

Pour couvrir les frais de ces fêtes, les tolba demandent des dons aux autorités, aux riches marchands et aux grands cultivateurs ; en 1908, ils ont reçu 2,500 francs et égorgé cent vingt moutons. Le deuxième jour des fêtes, on adjuge en outre des porte-bonheur qui donnent un supplément de recettes important. On met des pommes ou des oranges aux enchères ; le crieur annonce chacune d'elles comme chargée de la bénédiction du ciel ; les enchérisseurs forment mentalement leurs vœux et, lorsqu'un des fruits a été adjugé, l'heureux possesseur n'a qu'à le manger pour être certain de la réalisation de son vœu. Il n'est pas rare de voir un fruit atteindre le prix de 50 francs, quelquefois plus, car il arrive souvent que des gens fortunés se rendent à la médersa pour prendre part aux enchères.

Les Algériens sont en général plus cultivés que les Marocains ; le Makhzen qui apprécie leur instruction ne néglige pas leurs services. Le cadi d'Oudjda a presque

toujours été d'origine algérienne ; des Algériens ont été également fonctionnaires du Makhzen. (1)

L'enseignement coranique comprenant l'étude du Coran, la lecture et l'écriture, est donné dans différentes mosquées par des tolba qui reçoivent un salaire de 1 à 2 francs par mois et par élève. La population scolaire d'Oudjda est de 180 à 200 enfants ; les trois quarts environ fréquentent les écoles comme le montre le tableau ci-après.

Mosquées où sont installées les écoles	PROFESSEURS EN		ÉLÈVES EN	
	juin 1908	mars 1910	juin 1908	mars 1910
Djamâa Zitouna.....	1	1	18	25
— Heddada.....	1	1	24	19
— Sidi Okba.....	2	2	25	39
— Makhzen.....	1	»	23	»
— Beghrouts.....	1	1	8	6
— Haïmer.....	1	1	3	17
— Gheriba.....	1	1	4	6
— Djohora.....	1	1	4	8
— Taha.....	1	1	8	15
— Zaouïa Derqaoua...	1	1	4	2
— — Qadria.....	1	1	12	14
— — Taïbia.....	1	1	8	»
— — Sidi el Hadj.				
Abderrahman de Za.....	»	»	»	10
TOTAUX.....	13	12	141	161

Depuis octobre 1907, une école franco-arabe fonctionne à Oudjda ; en mars 1910, elle comptait 103 élèves inscrits dont 96 présents. Deux maîtres indigènes algériens y enseignent le français ; deux tolba marocains font la classe coranique.

(1) MOUCIN. — *Les Algériens à Oudjda*, p. 189 à 194.

MUSIQUE

Les instruments de musique en usage dans le pays sont la *ghaïta*, le *zamar*, la *qosba*, le *bendir*, l'*agoual* et le *tobol*. La *ghaïta* est une sorte de hautbois. Le *zamar* est analogue à la *ghaïta*, mais le pavillon est fait avec deux cornes de mouflon. La *qosba* est une flûte en roseau. Le *bendir* est un tambourin que l'on frappe avec la main comme le tambour de basque. L'*agoual*, appelé derbouka en Algérie, est un tambourin dont la monture allongée se tient sous le bras gauche ; on en joue avec les deux mains. Le *tobol* est un petit tambour que l'on frappe avec un bâtonnet.

Les musiques ou *noubas* comprennent soit des joueurs de *ghaïta* et de *tobol*, soit des joueurs de *zamar*, de *bendir* et d'*agoual*. La *qosba* est employée avec le *bendir* pour accompagner les chanteurs ; ceux-ci s'accompagnent parfois eux-mêmes avec un *goumbri*, sorte de petite guitare.

Les airs sont peu variés ; ce sont toujours des mélodies traînantes. Le chant est fait par les instruments à vent, qui ont un son nasillard ; il est soutenu à contre-temps par l'accompagnement des tambours.

M. Ismaïl Hamet a mis en musique deux de ces airs, qu'il a recueillis en 1899 pendant un séjour à Oudjda. (1)

Les nègres ont leurs *noubas* spéciales ; leurs instruments sont le *qarqabou* (grandes castagnettes en fer) et le *tobol* ; ils n'ont pas d'instruments à vent.

(1) ISMAËL HAMET. — Hors texte à la fin de la brochure.

CHAPITRE V

Le Mellah et les Juifs

LE MELLAH ET LA SITUATION MORALE DES JUIFS

Comme on l'a vu en parlant du peuplement, on ignore la date de la création du mellah (1) ; il est pourtant probable qu'il est depuis assez longtemps sur l'emplacement actuel, bien que le cimetière juif se soit déplacé, ainsi qu'il sera dit plus loin.

Le mellah, dont les limites ne sont pas très nettes, est complètement ouvert ; ses maisons se mêlent à celles des musulmans ; c'est un quartier semblable aux autres quartiers de la ville ; il n'est ni mieux, ni plus mal tenu. Les juifs d'Oudjda ont sur leurs coreligionnaires des grandes villes du Maroc l'avantage de ne pas être parqués dans un *ghetto*, où ils sont enfermés de même que des bêtes immondes et malfaisantes.

Les juifs sont non seulement tolérés à Oudjda, mais ils sont presque bien vus des autorités. Quoique les corvées les plus répugnantes, telles que l'enlèvement des charognes, le salage et l'accrochage aux portes des têtes des ennemis tués, aient toujours été leur lot avant l'occupation française, ils étaient déjà « les plus heureux des maudits du Maroc » (2) ; ils n'étaient plus astreints au port d'un costume spécial, ni à l'enlèvement de leurs chaussures pour traverser les quartiers musulmans.

L'amélioration de la situation des juifs est relativement récente et ils ne jouirent pas toujours d'autant de liberté. Autrefois, ils portaient le costume imposé au Maroc à tous leurs coreligionnaires : lévite, calotte et babouches noires. Ils auraient commencé à abandonner ces vêtements spé-

(1) CHAPITRE II. — Juifs.

(2) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 255.

ciaux depuis une quarantaine d'années, pour les remplacer par ceux qu'ils portent actuellement. M. Canal écrivait pourtant en 1885 que les juifs étaient vêtus de longues tuniques noires usées et luisantes de crasse, qu'ils étaient toujours habillés de sombre, le blanc leur étant interdit, qu'ils étaient coiffés d'une toque noire serrée par un foulard roulé et chaussés de babouches noires. A cette époque ils étaient d'ailleurs obligés de marcher pieds nus en dehors de leur quartier, ils ne pouvaient ni monter à cheval, ni acquérir des jardins. (1) M. René-Leclerc, qui a visité Oudjda en 1904, disait aussi que les juifs portaient le costume uniforme habituel au Maroc : tunique noire avec ceinture brune et calotte noire. (2) Il est probable que les juifs n'ont pas dû se débarrasser immédiatement de leur antique livrée, dès qu'on ne les a plus forcés de la revêtir, mais elle avait complètement disparu en 1904. Cette année-là, quelques juifs de l'intérieur circulaient peut-être au travers de la ville dans le traditionnel costume noir, comme on a pu voir, en 1909, les réfugiés de Mélilla.

Les juifs évitaient de porter des habits somptueux et cachaient soigneusement l'état de leur fortune, pour ne pas être dépouillés par les fonctionnaires du Makhzen avec la complicité de leurs chioukh.

Au moment de l'occupation d'Oudjda par le Rogui, ses partisans voulurent faire reprendre aux juifs les babouches et la calotte noires. Ils adressèrent au prétendant une requête dans ce sens, mais celui-ci refusa d'entrer dans leurs vues de crainte que les juifs n'émigrent en Algérie.

De tout temps les juifs ont été méprisés. Dans un acte homologué le 9 mars 1788 par le cadi Mohammed ben Youcef el Gaïdi, constatant la vente d'une chambre consentie par l'arabe ben Djilali ould Saïd Haddou au juif Daoud ben Mouchi ben Roubil, on lit après le nom de ce dernier la stupéfiante formule : « Que Dieu maudisse sa race. » (3) Mais les juifs, cauteux et insinuants, se contentaient d'amasser de l'argent et se souciaient peu de ces injures. Ils préféraient gagner par des présents les fonctionnaires

(1) CANAL. — *Oudjda*, pp. 39 et 40.

(2) RENÉ-LECLERC, p. 261.

(3) (A.) Yamani.

du Makhzen ; c'est ainsi qu'ils arrivèrent peu à peu à se soustraire en partie aux rigueurs de la loi et même à se faire protéger. Ils devaient aussi exagérer souvent leurs réclamations, puisque les sultans avaient été amenés à donner des instructions, pour qu'un inventaire des marchandises colportées par les trafiquants juifs fût établi avant qu'ils ne se missent en route. Le sultan Mouley el Hassane dut renouveler ces instructions, comme le montre la curieuse lettre ci-après :

En tête, cachet du sultan Mouley el Hassane.

Au jurisconsulte, le cadi d'Oudjda, Si Mohammed ben el Hachemi ben el Mir, que Dieu vous guide dans la bonne voie et que le salut soit sur vous. Sachez que les juifs ne se mettaient pas en route au temps de notre grand-père et de notre père (que Dieu accorde la paix à leurs âmes) et ne voyageaient pas dans les tribus insoumises, telles que les Zemmour, les Beni Mguild, les Aït Youssi et autres, lorsqu'elles n'étaient pas occupées par des mahallas, sans avoir fait inventorier par des adoul les marchandises emportées, afin qu'ils ne puissent pas réclamer indûment, s'ils étaient dépouillés au cours de leur voyage. J'apprends que les juifs continuent à parcourir le pays sans se munir d'un état dressé par les adoul ; ils prétendent ensuite qu'on leur a enlevé des milliers de réaux. Nous avons ordonné à notre esclave, l'amel Abdelmalek es Saïdi, de ne pas les laisser partir en voyage sans que les adoul aient visité leurs marchandises et établi une liste détaillée, pour que le Makhzen soit fixé sur ce qui pourra leur être soustrait. Tous les juifs qui refuseront de se conformer aux instructions que je vous donne circuleront à leurs risques et périls, la responsabilité du Makhzen ne sera nullement engagée. Quant à ceux qui voyageront dans les tribus insoumises sous le couvert d'un zettat, s'ils sont dévalisés, ils auront recours contre le dit zettat et non contre le Makhzen.

Les juifs qui quitteront soit une ville, soit un port, sans être munis d'une liste détaillée des marchandises colportées par eux, seront déboutés de leurs réclamations. Je vous invite à désigner quatre adoul de confiance et vertueux et à les charger de dresser ces états. Un des états sera remis à notre esclave (l'amel) ; les honoraires des adoul seront de trois ouquias par cent metquals de marchandises. Salut. Ecrit le 14 novembre 1885. (1)

Ce même sultan exempta les juifs de la bastonnade que continuèrent à subir les musulmans coupables des délits

(1) (A.) Mouley Abdallahould el Cadi.

réprimés par cette peine. Vers 1896, au temps de l'amel Driss ben Yaïch, les juifs obtinrent enfin une émancipation complète. Cet amel, auquel ils font une grande réputation de justice, déclara qu'ils relèveraient dorénavant du Sultan ; c'était donc l'abolition de la servitude qui liait, auparavant, chaque juif à un *sied* (maître) arabe.

Les juifs affirment qu'il y a encore une vingtaine d'années, les musulmans déterraient parfois des cadavres des leurs pour s'en servir à des pratiques de magie. (1) Le fait est certainement exact, car actuellement on voit encore, dans la vallée de l'oued Taïret, des tombes fraîchement ouvertes au milieu d'un très vieux cimetière connu sous le nom de *Quebourate et Yhoud* (les tombeaux des juifs). Les musulmans ne devaient donc pas se gêner pour violer les sépultures du cimetière juif d'Oudjda, dans un temps où les juifs étaient si facilement molestés.

LA VIE MATÉRIELLE. — COUTUMES PARTICULIÈRES

Les maisons des juifs sont bâties comme celles des musulmans, mais elles sont rarement isolées les unes des autres. Ce sont des corps de logis ouvrant directement sur des cours communes, où de nombreuses familles vivent mêlées dans une promiscuité constante ; les cabinets d'aisances sont presque toujours utilisés par plusieurs ménages. Dans ce milieu l'hygiène est déplorable ; si on lave très souvent à grande eau les planchers des chambres, en revanche les immondices s'accumulent dans tous les recoins des cours. Les murs des différentes pièces sont fréquemment badigeonnés avec du bleu indigo ou du vert cru ; ces couleurs criardes donnent aux intérieurs juifs un aspect hideux, qui impressionne désagréablement.

Le costume des hommes comprend en général un pantalon à la turque en cotonnade, un gilet en drap plus ou moins ouvragé, une *habaya* (sorte de blouse) en toile blanche et une djellaba de laine blanche ou brune, comme celles que portent les musulmans (Pl. XI, fig. 2). Les hommes chaussent des babouches jaunes et se coiffent

(1) CHAPITRE IV. — Superstitions et magie.



d'une chéchia rouge, un voile épais, qui entoure d'abord le cou, est enroulé ensuite autour de la chéchia comme un turban. La barbe n'est pas soignée, elle est plutôt longue et peu fournie, on ne la taille jamais ; la partie inférieure des moustaches est coupée de façon à ce qu'elles ne couvrent pas la bouche. Les cheveux ne sont pas rasés, deux mèches plus longues, dites *pihout*, sont laissées sur les tempes, mais elles sont cachées sous la coiffure.

Les femmes s'habillent à peu près de la même manière (Pl. XI, fig. 2) ; depuis quelque temps elles tendent à adopter le costume des juives d'Algérie. Elles laissent pousser leur chevelure, que les jeunes filles gardent flottante ; les femmes mariées sont tenues de la dissimuler complètement sous un mouchoir de couleur.

L'alimentation des juifs est analogue à celle des musulmans ; les animaux dont ils se nourrissent doivent être égorgés suivant un certain rite par les rabbins. Les juifs boivent du vin *cachir*, qui est préparé de façon spéciale et vient d'Algérie, ainsi que l'anisette et l'absinthe ; ils consomment une assez grande quantité de ces liqueurs. Autrefois on fabriquait à Oudjda l'anisette dite *mahia*, cette fabrication a été abandonnée depuis une trentaine d'années.

Les juifs n'étant pas admis au bain maure, on peut supposer combien les soins de leur corps sont négligés. A côté de la synagogue d'El Habra, il existe une piscine où les femmes vont se purifier après leurs menstrues. Cette formalité a un caractère religieux, aussi ne font-elles que se plonger rapidement dans l'eau jusqu'à la ceinture. La piscine devant être alimentée avec de l'eau de pluie, une conduite y amène celle qui, en hiver, tombe sur la terrasse ; pendant la saison sèche on renouvelle l'eau tous les huit jours avec celle d'un puits voisin, mais, pour sauvegarder le principe, on a soin de ne jamais vider complètement la piscine, de sorte qu'elle est toujours censée contenir un peu d'eau de pluie.

Les monogames sont en majorité parmi les juifs d'Oudjda. On compte pourtant quinze bigames sur une population de 295 adultes, soit 5,08 %.

Les morts sont portés au cimetière dans une civière fermée, qui est en dépôt dans la synagogue d'El Habra. Le service des pompes funèbres est le monopole des *Oulad el Habra*, qui, au nombre de trente à trente-cinq, forment

une corporation où chacun peut entrer. Ils perçoivent pour leur salaire douze francs par inhumation ; cet argent est remis à leur chef, le nommé Youcef Azoulay ; les gens pieux leur font en outre des offrandes. On enterre le cadavre à une faible profondeur et, quand la fosse est fermée, on place dessus une grosse pierre plate sur laquelle est gravée une inscription en hébreu. Quelques tombeaux récents sont surmontés d'une grande dalle soigneusement taillée par des ouvriers d'Algérie ; l'inscription se trouve du côté de la tête à l'intérieur d'un petit cartouche.

Le cimetière juif est situé dans l'angle formé par la route de Marnia et la partie nord-ouest du rempart (Pl. IX) ; le cimetière s'étendait autrefois plus à l'ouest ; des tombes, vieilles de cent cinquante et même deux cents ans ont disparu lorsqu'on a tracé la route en 1907. On avait déjà trouvé en 1896, au sud du fossé de l'enceinte, des tombes juives, dont les dalles manquaient. On dit qu'il y a eu, en outre, de très nombreuses sépultures juives autour de l'endroit où reposerait le santon Rebbi Haïem Amouyal (Pl. IX, 17). Ces sépultures seraient d'une époque très reculée ; elles auraient été recouvertes par les exhaussements successifs du sol ; leur disparition aurait été d'autant plus facile, que beaucoup de juifs n'auraient pas mis de dalles sur les tombes de leurs parents, par peur d'une profanation des musulmans. Il semble à peu près certain que le cimetière juif a toujours été compris entre la tombe de Rebbi Haïem Amouyal et son emplacement actuel. On a pourtant trouvé en 1909, en creusant un puits à la lisière du quartier des Ahel el Djamel, en face de la nouvelle poste, une dalle portant le nom du juif Eliaou ben Daoud ben Ghozi inhumé en 1822, mais tous les anciens sont d'avis que cette dalle n'est pas en place et a dû être apportée là par des musulmans. Cette opinion paraît fondée, car on n'a pas reconnu d'autres tombes en ce point ; elles ne seraient d'ailleurs pas assez anciennes pour qu'on en ait perdu tout à fait le souvenir.

LA RELIGION, LES SYNAGOGUES, LES RABBINS ET L'INSTRUCTION

Le rite pratiqué à Oudjda est le rite portugais, de même qu'à Fez et dans tout l'ouest du Maroc. La religion des juifs marocains n'est plus celle de Moïse ; l'abbé Godard dit

qu'ils n'en ont conservé que des lambeaux, surtout dans les pratiques extérieures. D'après cet auteur, leur religion suit moins l'ancien Testament que le « Talmud, compilation souvent ignoble, ridicule ou atroce de superfétations traditionnelles, dues à la haine et à l'ignorance des rabbins. » Tout : foi, morale, lithurgie est réglé par le Talmud et les juifs ont deux morales, l'une charité et solidarité entre coreligionnaires, l'autre haine envers les étrangers (*les goïms*). (1)

Les fidèles font leurs prières le matin, vers quatre heures du soir et au coucher du soleil ; soit chez eux, soit à la synagogue. Pour que le rabbin puisse réciter la prière à la synagogue, il faut qu'il y ait au moins dix assistants ; il n'y est d'ailleurs tenu que le samedi, les autres jours il lui arrive souvent d'être absent de la synagogue à l'heure des prières. Le rabbin prie face à l'est, tandis que les fidèles font face dans toutes les directions, sauf à l'ouest.

Il y a à Oudjda trois synagogues : Chenougha Oulad ben Dray, Chenougha Oulad Ichou et Chenougha el Habra ; toutes sont extrêmement sales, les quelques oripeaux qu'on y accroche ne les embellissent guère et le parterre de briques est toujours couvert de boue à la suite des lavages à grande eau.

Chenougha Oulad ben Dray (Pl. V, 67) est ancienne, on ne connaît pas la date de sa construction. Elle est fort petite et a été réparée il y a environ trente ans ; les deux poteaux qui supportaient la terrasse ont été remplacés par des piliers. Entre les deux piliers se trouve une tablette sur laquelle est appuyée la bible pour la lecture du samedi. L'intérieur est repeint tous les six mois, tantôt en bleu, tantôt en vert. Une moitié de chenougha Oulad ben Dray appartient à la communauté, l'autre moitié est la propriété des Oulad ben Dray.

Rabbin : Rebbi Mimoun ben Daoud.

Chenougha Oulad Ichou (Pl. V, 68), est également très vieille et a été reconstruite avec des piliers dans les mêmes conditions et à la même époque que la précédente ; elle est d'ailleurs plus grande. Cette synagogue a quatre piliers,

(1) GODARD, pp. 112 et 113.

au dessus desquels on a construit un petit lanterneau qui dépasse légèrement la terrasse. Entre les piliers se trouve une chaire (*thiba*) garnie d'une balustrade en bois en forme de grillage. Des bancs en maçonnerie recouverts de nattes sont appuyés à la chaire et au mur. Au fond de la synagogue on voit un placard (*sefarim*), dans lequel on enferme les bibles (*sifer*). A l'entrée existe un petit vestibule, où se tiennent les femmes qui, en l'absence d'un local spécial, dit *âazara*, ne peuvent pas pénétrer à l'intérieur.

Chenougha Oulad Ichou appartient à la communauté.

Rabbin : Rebbi Daoud Makhoul Obadia.

Chenougha el Habra (Pl. V, 69), a été construite vers 1868 avec des fonds donnés par les fidèles ; elle est identique à la précédente, mais beaucoup plus mal tenue. Le matériel des pompes funèbres est remisé dans cette synagogue.

Rabbin : Rebbi Braham ould Mouchi Aziza.

Les membres de la confrérie d'El Habra se réunissent dans une petite pièce voisine les nuits précédant le lundi et le jeudi ; ils font des prières à leur patron Rebbi Chemoun (le prophète Siméon).

La Bible est écrite sur des feuillets collés les uns à la suite des autres sur une longue toile. Les deux extrémités de cette toile sont fixées sur des bâtonnets servant à la rouler ; les bâtonnets sont terminés à leur partie supérieure par des garnitures d'argent ou d'or, qui sont quelquefois très richement travaillées.

Un exemplaire de la Bible vaut en moyenne 450 à 500 francs, mais il y en a de beaucoup plus chers. Les bibles utilisées à Oudjda sont généralement achetées à Debdou ; il y en a plusieurs dans chaque synagogue, elles sont serrées dans des chemises de velours brodé. Pour lire la Bible, le rabbin la pose sur la balustrade de la chaire et suit le texte à l'aide d'une tige d'argent terminée par une petite main. Les fidèles pieux et fortunés font don de bibles aux synagogues afin de remplacer celles dont les caractères commencent à s'effacer ; ces dernières sont mises de côté, on les enterre ensuite en grande pompe au cimetière juif.

Le clergé d'Oudjda est indépendant et ne relève que de lui-même ; il n'appartient à aucune circonscription reli-

gieuse et offre par conséquent peu de garanties au point de vue du maintien de l'intégrité de la loi. Les rabbins, appelés aussi *hakham*, étaient autrefois au nombre de cinq ; maintenant ils ne sont plus que trois, un par synagogue ; ils n'ont pas de grand rabbin, mais ils reconnaissent comme leur chef Rebbi Brahamould Mouchi Aziza. La génération actuelle a gardé le souvenir de deux rabbins qui jouissaient d'une certaine notoriété : Rebbi Yacoub ben Hammou, mort vers 1900 et Rebbi Ishac Dray, mort aux environs de 1904.

Pour être nommé rabbin, il faut, après avoir fait ses études à Oudjda, aller subir une sorte d'examen devant une commission de rabbins dans un centre important ; les candidats se rendent généralement à Tlemcen, qui est le foyer religieux le plus rapproché. Les membres de la commission délivrent à chaque candidat reçu un brevet constatant qu'il a les qualités requises ; ce brevet leur confère la qualité de rabbin. Les rabbins d'Oudjda ne se distinguent pas par un costume spécial, ils sont habillés comme tous leurs coreligionnaires de la ville.

Tous les ans, un rabbin vient recueillir les offrandes pour la synagogue de Jérusalem, mais les relations de cette synagogue avec la communauté d'Oudjda se bornent là. Le rabbin de Jérusalem, qui est vêtu d'une *zoukha*, sorte de caftan de couleur serré à la taille par une ceinture, et coiffé d'une chéchia entourée d'un turban en cachemire, ne surveille pas l'application de la loi religieuse, il se contente de quêter. Pourtant, si on avait un doute relativement au dogme, on lui demanderait son avis ; on lui soumet aussi quelquefois des litiges d'ordre judiciaire, qui n'ont pu être tranchés par les rabbins locaux. Ce rabbin séjourne quatre ou cinq jours à Oudjda ; pendant ce temps, il est logé chez un des notables, lesquels l'hébergent chacun à leur tour. Le samedi, il fait le tour des synagogues sous la conduite des notables et des rabbins ; les fidèles s'inscrivent *publiquement* pour une certaine somme, c'est la carte forcée ; ils vont ensuite un autre jour porter leur offrande au rabbin de Jérusalem et à son domicile, ils reçoivent sa bénédiction.

En outre du service religieux, les rabbins sont chargés de sacrifier les bêtes livrées à la boucherie et de trancher les litiges qui peuvent diviser leurs coreligionnaires ; ils jugent d'après le Talmud babylonien. Quand les parties

veulent faire appel, elles demandent copie du jugement et vont le soumettre à d'autres rabbins qu'elles croient plus qualifiés. Ces appels sont le plus souvent portés à Tlemcen ou à Oran, non que les intéressés se refusent à aller à Fez, mais parce qu'ils ont des relations constantes avec l'Algérie et qu'il est très difficile et dangereux de voyager au Maroc. Lorsqu'un des rabbins a des parents dans la cause, la partie adverse peut le récuser.

Les rabbins sont entretenus par les fidèles, qui leur font des dons ; avant l'organisation du consistoire, ils égorgeaient les volailles sans demander d'indemnité, ils gardaient pour eux le filet de chaque mouton ou bœuf sacrifié ; certains jours cela leur donnait une grande quantité de viande, ils en disposaient à leur gré. Tous les ans, pour la fête de *kipour*, ils passent la nuit précédente dans les maisons et y égorgent un coq par homme, une poule par femme et trois poules pour les femmes enceintes ; on leur fait une offrande variable suivant la fortune des individus.

L'enseignement hébraïque est donné par des rabbins dans les synagogues; les procédés employés sont analogues à ceux en usage dans les écoles coraniques. Les rabbins reçoivent de 0 fr. 25 à 0 fr. 50 par semaine et par élève. La population scolaire est de quatre-vingts à cent enfants. Le tableau ci-dessous donne la répartition des élèves dans les différentes écoles en 1908 et 1910 :

SYNAGOGUES OU FONCTIONNENT DES ÉCOLES	PROFESSEURS		ÉLÈVES	
	en juin 1908	en mars 1910	en juin 1908	en mars 1910
Chenougha Oulad el Habra.	1	2	15	30
— — Ichou....	1	2	30	48
— — Ben Dray.	1	»	20	»
TOTAUX.....	3	4	65	78

LES SANTONS

Les juifs d'Oudjda vénèrent les marabouts Sidi Yahia et Sidi Chekroun, qu'ils disent avoir été accaparés à leur détriment par les musulmans (1) ; ils ont aussi quelques saints dont l'origine juive est incontestable, ce sont : Rebbi Haïem Amouyal, Makhlouf Dahane et Amrane Rouasse.

Rebbi Haïem Amouyal (Pl. IX, 17) est un personnage mystérieux sur lequel on ne sait rien de précis. Les anciens ne connaissaient même pas son nom ; ils l'appelaient *Hakham es Sedra*, le rabbin du jujubier, parce qu'ils croyaient qu'un grand saint était enterré sous un de ces arbustes, auquel ils allaient faire leurs dévotions.

Vers 1880, le rabbin Yahia Azoulay, mort depuis, rêva la nuit que le saint ne se trouvait pas à l'endroit où les juifs se rendaient pour prier, mais à quelque distance de là.

Le lendemain, ce rabbin raconta le songe à ses coreligionnaires, il les conduisit ensuite sur le terrain pour leur montrer l'emplacement où il fallait exécuter des recherches.

On creusa au point indiqué et, à quelque profondeur, on mit à jour une pierre tombale portant le nom de Rebbi Haïem Amouyal. Les juifs vénèrent donc, sur la foi d'un illuminé, la sépulture d'un rabbin quelconque ; cette sépulture a été découverte au milieu d'un ancien cimetière, où il serait facile d'en retrouver de même beaucoup d'autres.

Après avoir dégagé la tombe de Rebbi Haïem Amouyal, on y plaça une petite pierre plate de forme irrégulière, sur laquelle on grava une inscription. Quelque temps après cette pierre fut trouvée insuffisante ; on en prépara alors une autre plus grande, qui fut mise à côté ; cette dernière était munie d'un trou destinée à contenir de l'eau ; ce trou

(1) CHAPITRE IV. — Marabouts.

formait une sorte de bénitier. La grande dalle portait l'inscription suivante :

Ceci est le tombeau de Sa Seigneurie le grand rabbin, l'éclatante lumière d'Israël, notre saint patron, notre affection, qui est sur nos têtes, la manne chérie, la plante fleurie, le bouquet de fleurs, le saint rabbin Haïem Amouyal ; sa bénédiction soit toujours sur nous et nos coreligionnaires. Nous avons complété l'œuvre de nos pères en lui faisant un tombeau apparent. La pierre qui avait été placée primitivement sur sa sépulture était trop petite et ne convenait pas à Sa Grandeur. Nous avons donc réuni les juifs un vendredi de l'année 636 ; les notables se sont rassemblés et lui ont érigé une autre dalle digne de lui ; Dieu les récompensera et leur accordera le salut. Que la miséricorde de Dieu soit sur lui (1).

Jusqu'en 1910, la tombe de Rebbi Haïem Amouyal était indiquée par les deux dalles dont il vient d'être question. Mais cette année-là, les juifs firent niveler le terrain et construire un petit tumulus plat revêtu en briques vernissées.

Les juifs racontent que vers 1900, des arabes ayant aperçu une lumière qui brûlait sur le tombeau de Rebbi Haïem Amouyal, ils crurent qu'il y avait un trésor caché en ce lieu. Ils se mirent donc à creuser ; ils ne trouvèrent rien et le saint les punit de cette profanation ; l'un d'eux devint fou et l'autre mourut.

Tous les malades qui veulent guérir n'ont qu'à aller prier sur la tombe du saint, il exauce toujours les vœux formulés. Les juifs font chaque année une fête en son honneur, le 15 du mois de schevat.

Makhlouf Dahane était inhumé dans la partie ouest du cimetière juif ; son tombeau a disparu lors de la construction de la route de Marnia ; il a fallu exhumer ses restes qui ont été enterrés avec d'autres dans un coin du cimetière.

(1) D'après une traduction verbale en arabe du cheikh el Yamani. L'année 636 est mise pour 5636. Les juifs d'Oudjda négligent habituellement le chiffre des mille, ils appellent cette façon de compter *haseb es sghir*, le petit compte ! La fin de l'année 1910 de l'ère chrétienne correspond à l'année 5671 de l'ère juive.

Ce saint juif était de Sefrou (Beni Snassen) et vivait vers 1800. Un jour de fête musulmane, il se querella avec quelques marabouts et les insulta ; ceux-ci se plaignirent au caïd d'Oudjda, qui le fit appréhender et brûler vif vers l'emplacement de la porte d'El Khemis ; on le laissa auparavant faire sa prière. Makhlouf Dahane était couvert d'amulettes, les flammes l'entouraient complètement sans le consumer. A la vue de ce miracle les musulmans furieux proposèrent d'aller tuer tous les juifs de la ville. Pour sauver ses coreligionnaires, le saint jeta alors ses amulettes en demandant à Dieu de le faire mourir. Les musulmans mirent des gardes auprès des cendres de Makhlouf Dahane, afin d'empêcher les juifs de les recueillir, mais il se produisit un éclair accompagné d'un grand bruit de tonnerre, la terre trembla et les gardes s'enfuirent. Après cet éclatant témoignage de la colère céleste, les juifs vinrent ramasser ce qui restait de Makhlouf Dahane, des cendres et quelques ossements calcinés ; ils ensevelirent pieusement ces pauvres débris dans leur cimetière.

Amrane Rouasse était originaire d'Oudjda ; il est mort vers 1820 et a été enterré près de l'emplacement actuel de la route de Marnia ; on dit qu'une lumière apparaît parfois sur sa tombe pendant la nuit. Les juifs déclarent que leur attente n'est jamais déçue lorsqu'ils s'adressent à Amrane Rouasse pour obtenir les faveurs du ciel.

ORGANISATION DE LA COMMUNAUTÉ, BUDGET, REDEVANCES AU MAKHZEN

Avant l'occupation française, le consistoire n'était pas organisé ; les juifs étaient administrés par deux ou trois chioukh, nommés par l'amel ; leurs fonctions consistaient uniquement dans la répartition et la perception des sommes demandées par le Makhzen. Les ressources dont disposait la communauté provenaient des droits de couteau et du produit de l'adjudication de la cantine cachir. Le droit de couteau était perçu par le rabbin sacrificateur à raison de 0 fr. 50 par mouton et 1 fr. par bœuf. La cantine

cachir, qui avait le monopole de la vente aux juifs de l'anissette, de l'absinthe et des autres liqueurs, était mise en adjudication ; elle rapportait en moyenne de douze cents à quatorze cents francs azizi par an. Les sommes perçues pour droits de couteau étaient versées à un homme de confiance, remplissant les fonctions de trésorier ; il payait les aumônes aux malheureux que lui envoyaient les chioukh.

Aucune prévision n'était faite pour le budget ; le trésorier ne tenait pas de comptabilité, il ne se faisait donc certainement pas faute de puiser dans la caisse pour ses besoins personnels. L'adjudicataire de la cantine cachir n'effectuait aucun versement ; l'argent dû par lui restait en dépôt entre ses mains et les chioukh lui demandaient également d'assurer le paiement de certaines dépenses ; les opérations se faisaient sans aucun contrôle ; les fonds ne pouvaient manquer d'être dilapidés. L'argent de la communauté, dont la destination était de donner des secours aux pauvres, servait également à d'autres usages, en particulier à payer les cadeaux offerts à l'amel. Quand la caisse était vide, les chioukh l'alimentaient avec des impositions supplémentaires, qu'ils répartissaient sur tous leurs coreligionnaires. Depuis 1908, le consistoire fonctionne régulièrement sous la direction des chioukh ; un trésorier tient les comptes à jour. Les droits de couteau, dont les rabbins retenaient souvent une bonne part, sont intégralement versés ; les rabbins versent même la moitié des sommes recueillies dans les synagogues pour les fêtes de *Pourim* et de *Kipour*, alors qu'autrefois ils gardaient tout pour eux. Avec l'argent versé à ces occasions, le consistoire achète des denrées, qu'il distribue aux pauvres pour leur permettre de fêter ces grandes solennités juives.

L'adjudicataire de la cantine cachir doit aussi remettre au trésorier, par paiements mensuels, le montant de son adjudication. Quelques recettes supplémentaires s'ajoutent en outre maintenant à ces recettes principales, de sorte que le consistoire dispose aujourd'hui d'une moyenne de 5.000 francs azizi chaque année.

En dehors des impositions extraordinaires que les fonctionnaires du Makhzen demandaient aux juifs, ceux-ci ont toujours eu quelques obligations particulières. Ils payaient 40 francs par mois, environ 0 fr. 50 par feu,

pour la garde de leurs maisons et faisaient des cadeaux à l'amel pour la fête de l'âid el kebir et de l'âid es sghir. Ces cadeaux consistaient en sucre, thé, bougies, etc. ; les chioukh rassemblaient les denrées offertes et les portaient à ce fonctionnaire, auquel ils présentaient leurs devoirs au nom de toute la communauté.

CHAPITRE VI

Administration et Justice

L'AMEL ET LE DAR EL MAKHZEN

Anciennement, le pays était administré par un caïd nommé par le Sultan; il avait sa résidence à Oudjda et son autorité sur les tribus était très faible. En 1859, à la suite de la campagne du général de Martimprey contre les Beni Snassen, le Sultan donna à ce fonctionnaire le titre d'*amel* et augmenta ses pouvoirs (1) ; c'est depuis cette époque seulement qu'a été constitué l'amalat d'Oudjda. Pendant un certain temps, l'amel a eu dans sa circonscription les Beni Guil et la région de Figuig, où il était représenté par un khalifa. Ces commandements lui ont été successivement retirés ; un amel particulier fut d'abord placé à Figuig, puis les Beni Guil furent détachés de l'amalat au moment des événements roguistes. En 1907, l'autorité de l'amel d'Oudjda s'étendait nominalelement sur toutes les tribus de la basse Moulouya jusqu'à hauteur de Berguent, mais l'anarchie était telle que son action se limitait au voisinage de la ville (2).

Avant l'occupation française, l'amel était généralement tout puissant à Oudjda ; lorsqu'il y avait une petite garnison, il l'employait à l'intérieur des murs, car il ne se préoccupait pas outre mesure des conflits extérieurs n'intéressant pas directement l'autorité du souverain (3). Il était le véritable administrateur de la ville et avait dans ses attributions les réclamations, la police et en partie la justice ; il désignait son khalifa et choisissait un makhzen à sa dévotion (4). Son pouvoir s'étendait aussi sur les

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 219.

(2) On pourra suivre les changements administratifs dans l'étude historique sur la région (3^e partie).

(3) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, p. 134.

(4) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 224.

tribus environnantes, dont les chefs étaient en principe considérés comme de simples *chioukh* sous ses ordres, mais il ne pouvait exercer ce pouvoir que dans la mesure de ses moyens ; ayant rarement la force à sa disposition, il intriguait en appliquant la formule : « Diviser pour régner ». Dans ces temps troublés, tous les pouvoirs administratifs étaient entre les mains de l'*amel*, qui en usait sans aucun contrôle.

Son administration était sommaire, il n'avait pas d'autres agents que son petit *makhzen*, il ne tenait aucune comptabilité et n'avait pas d'archives ; chaque *amel* emportait à son départ toute la correspondance reçue durant sa période de commandement. Avec un pareil désarroi, il ne pouvait pas y avoir de suite dans les idées, c'était d'ailleurs le dernier des soucis de tous ces fonctionnaires, qui ne songeaient qu'à profiter de leur mandat pour amasser le plus possible de biens.

L'*amel*, n'ayant le plus souvent qu'un très petit nombre de soldats à sa disposition, n'était pas un chef militaire. Il a pourtant été dérogé à cette règle lors de la campagne contre le Rogui, car l'*amel* actuel, Ahmed ben Kerroum, a conduit alors plusieurs fois des troupes au feu ; il percevait même cent francs par jour comme chef de la *mahalla* d'Oudjda (1). Lorsqu'une *mahalla* (2) était envoyée dans le pays pour faire rentrer les impôts, il était d'usage qu'elle restât sous l'autorité de ses chefs. Ces expéditions étaient peu fréquentes ; en temps normal, le représentant du Sultan, pour maintenir ses administrés dans l'ordre, se contentait de convoquer les contingents des tribus fidèles et il se mettait à leur tête.

Les ordres de l'*amel* étaient portés par ses *mokhazenis*, auxquels le destinataire était tenu de remettre un pourboire appelé *sokhra* ; lorsqu'il s'agissait d'une affaire à régler, la *sokhra* était payée par le perdant. Ces *mokhazenis* étaient des cavaliers de l'entourage de l'*amel*, ils étaient préposés à sa garde et lui servaient en même temps d'agents d'exécution ; ils ne touchaient pas de solde, la *sokhra* leur en tenait lieu. Ils percevaient en moyenne de trois à dix douros suivant l'importance des affaires, le prix habituel d'une course en ville était de 2' 50 ; quand c'était

(1) MOUCIN. — *Oudjda*, p. 227.

(2) *Mahalla*, colonne de soldats, armée.

le khalifa qui se déplaçait, la sokhra était toujours beaucoup plus élevée que pour les simples mokhazenis.

Lorsque l'autorité de l'amel était suffisante, il rendait la justice et infligeait prison, amendes et bastonnade. Il était néanmoins obligé de déférer de nombreuses affaires au cadi, seul compétent pour toutes celles touchant à des questions d'intérêt. L'amel punissait de préférence d'amende les gens solvables, parce qu'il gardait pour lui l'argent ; aux voleurs il faisait donner la bastonnade.

L'amel n'avait aucune autorité sur le cadi et l'amin, directement nommés par le Sultan ; ces fonctionnaires lui échappaient complètement. Il devait aussi compter avec les chioukh, dont la puissance le mettait souvent en échec, Lorsqu'il recevait des lettres chérifiennes intéressant la population, il les faisait lire en grande cérémonie à la mosquée, les commerçants du quartier des souks pavoisaient leurs boutiques avec des foulards multicolores.

N'ayant pas d'appointements fixes, l'amel n'en était pas plus maheureux pour cela, il avait toute facilité pour puiser sans contrôle dans les biens habous et dans la caisse des impôts (1). Il faisait cultiver pour son compte de nombreuses parcelles de jardins habous, ainsi que les terrains appartenant au Makhzen et la propriété de Sedd, sur l'Isly, laquelle n'a jamais été rendue à la famille du cheikh Ali ould Ramdan.

Depuis que les Français occupent l'amalat d'Oudjda, son administration rudimentaire a été régularisée, mais en respectant les usages établis ; l'amel jouit maintenant dans toute sa circonscription d'une autorité complète, alors qu'auparavant il ne pouvait pas toujours se faire obéir en tribu.

Le représentant du Sultan est logé au *Dar el Makhzen*, dans la kasba (Pl. V, 27). Le *Dar el Makhzen* est un amas de constructions modestes et fort délabrées, comme toutes celles du pays. Pour y accéder, on pénètre d'abord dans une première cour, où l'on mettait autrefois les canons ; à droite en entrant se trouvent une mosquée (*Djamâa el Bacha*), puis la salle d'audience ; à gauche un passage voûté conduisant à une cour qui sert d'écurie, de nombreux animaux y sont entravés pêle-mêle.

Les appartements particuliers de l'amel donnent sur cette cour et sur la cour d'entrée ; les bâtiments sont très

(1) MOUCIN. — *Oudjda*, p. 227.

anciens et situés sur l'emplacement de l'enceinte primitive de la kasba, ils ont été modifiés à différentes reprises par les fonctionnaires qui se sont succédé dans le commandement de l'amalat. Au-delà de la cour d'entrée on en rencontre une autre très étroite, au fond de laquelle on voit le *Dar Diaf* adossé au mur du rempart ; il comprend un étage avec deux petites fenêtres qui donnent sur les jardins. Le *Dar Diaf*, ou maison des hôtes, a été construit par l'amel Ahmed ben Daoudi entre 1860 et 1868. Dans l'angle formé par les dépendances du *Dar Diaf* et les bâtiments d'habitation, ce même amel a fait créer un assez joli jardin; un de ses successeurs, Boubekourould Mohammed el Abbassi a, vers 1898, fait élever au milieu un petit kiosque et aux extrémités de larges banquettes maçonnées; on y étend des tapis pour s'installer au frais pendant la saison chaude.

Le *Dar el Makhzen*, qui a été réparé récemment, n'est qu'une pauvre demeure sans confort et sans caractère, il ferait bien piètre figure à côté des palais somptueux occupés par les hauts fonctionnaires du *Makhzen* dans l'ouest du Maroc.

LES CHIOUKH

Les chioukh sont nommés par l'amel et représentent auprès de lui les habitants des différents quartiers ; l'amel choisit pour ces fonctions des hommes sérieux et de bonne famille. Avant la réorganisation consécutive à l'occupation française, le fonctionnaire chérifien était obligé, le plus souvent, de désigner les individus présentés par la *djemâa*, afin d'être sûr qu'ils soient acceptés par leurs contribuables. Il y avait toujours en ville deux soffs, l'un partisan des tribus nomades, l'autre partisan des tribus montagnardes ; ils faisaient à tour de rôle de l'opposition au *Makhzen*. Pour contenter tout le monde et éviter des désordres, il fallait donc multiplier les chioukh ; dans les dernières années, leur nombre a varié de dix à treize, et les fonctions de cheikh ont été remplies par les notables figurant sur la liste ci-dessous :

Oulad Amrane : Mohammed ben Larbi Mezian.

Mouley Mostefa Kechouan (a été interné à Tanger).

Mohammed el Mahmoud.

- Oulad el Gadi* : El Hadj bou Azza (emprisonné à Tanger).
Mezianould Kerkour.
- Ahel el Djamel* : Ali bou Kaïs (aveugle maintenant).
Mohammedould el Hadj ben Abbou (tué pendant la campagne roguiste).
- Ahel Oudjda* : Mohammed el Moul (mort vieux en 1905).
Mohammed ben Della.
- Oulad Aïssa* : El Hadj Tayeb ben Deggui.
El Hadj Boumedien ber Riah (a été interné à Tanger).
- Algériens* : Mohammed el Miraliould Si Boumedien.
Ben Ouadah (mort en 1901).
Mohammed ben Larbi.

Un peu avant 1907, l'influence des chioukh algériens décrut ; les Algériens constituèrent alors, pour soutenir leurs intérêts, une *djemâa* de cinq membres présidée par Mohammed el Miraliould Si Boumedien, les principaux de cette *djemâa* faisaient office de chioukh (1).

Lorsque le Makhzen était faible, les chioukh se réunissaient en ville et ne se gênaient pas pour régler leurs affaires eux-mêmes ; mais, quand il leur fallait subir sa tutelle, ils exécutaient les ordres de l'amel. Ils rassemblaient les corvées générales, recouvraient parfois les amendes et recueillaient le montant de l'impôt *achour* ; c'étaient aussi les chioukh qui percevaient la *hedia* (cadeau) destiné au Sultan ; cette *hedia* avait en moyenne une valeur de cent douros. Quand ils avaient à se plaindre de leurs administrés, les chioukh s'adressaient à l'amel qui emprisonnait les coupables ; ils mettaient quelquefois eux-mêmes des récalcitrants en prison avant de lui en avoir référé, mais le fait était rare.

Les chioukh de la ville formaient une *djemâa* unique, qui se réunissait sur convocation de l'amel afin de discuter les affaires d'intérêt général. Cette *djemâa* était sous la dépendance de ce fonctionnaire, elle n'avait donc pas l'allure républicaine qui caractérise les *djemâas* des tribus berbères. Si les gens de la ville désiraient faire aboutir une revendication, ils en saisissaient la *djemâa* qui, après avoir délibéré, soumettait la demande au représentant du Sultan.

Aujourd'hui les chioukh ne sont plus que quatre :

Oulad Amrane : Mohammed ben Larbi Mezian.

(1) MOUGIN. — *Les Algériens à Oudjda*, p. 189 à 194.

Oulad el Gadi : El Hadj Mohammed en Nehari.

Ahel Oudjda : Mohammed ben Della.

Algériens : Mohammed el Mirali ould Si Bouniedien.

Mohammed ben Larbi Mezian, des Oulad Amrane, est le chef ; il remplit en ville les fonctions de khalifa de l'amel.

ENTRETIEN ET POLICE DE LA VILLE, APPLICATION DES PEINES

Tous les européens ayant résidé à Oudjda ou l'ayant visité ont fait remarquer l'extrême malpropreté de la ville.

Le capitaine Mougin écrivait en 1906, il y a seulement quatre ans :

Ses rues tortueuses sont sales, ses carrefours remplissent le rôle de dépôts d'ordures, de fumier, ses places sont de véritables charniers. Au milieu de cette fange, de cette saleté repoussante, se meut une population de miséreux qui semblent se préoccuper bien peu des immondices qui les entourent. . . . Une ramification du canal principal des eaux de Sidi Yahia amène dans l'intérieur de la kasba une eau sale et bourbeuse, dont les animaux ne veulent pas toujours boire. L'eau d'alimentation n'est d'ailleurs prise que dans les nombreux puits que l'on trouve en ville. . . . L'eau de ces puits est d'ailleurs très mauvaise, Oudjda étant bâti sur de vieux cimetières et les nombreux silos creusés dans toute la ville, servent pour la plupart de poubelles permanentes et de véritables charniers

Les jardins touchent presque les murs d'enceinte dont ils ne sont séparés que par les fossés, vastes dépôts d'ordures (1).

Quand il y avait des mahallas sous les murs, c'était encore bien pis, car, à défaut de corvées de propreté, on se contentait de déplacer les tentes, dès que l'endroit occupé devenait intenable. C'est ainsi qu'en 1905, à l'époque de la lutte contre le Rogui, les vestiges de l'ancien camp de la mahalla chérifienne étaient répugnants ; ils formaient un vrai charnier à l'odeur insupportable. Le nouveau camp n'était pas plus engageant ; de nombreux chevaux y mouraient de misère et leurs dépouilles étaient abandonnées sur place (2). L'apathie des habitants et le manque

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, pp. 221 et 223.

(2) DE MONTDÉSIR, p. 264.

d'organisation administrative expliquaient suffisamment cet état de choses sans le justifier. Il n'y avait pas le moindre service de balayage; chaque boutique ou échoppe versait bien dix-huit sous par mois pour l'enlèvement de ses déchets, mais on les portait simplement dans la rue ou sur la place voisine, où s'accumulaient toutes les ordures. La toilette de la ville n'était ébauchée que dans le cas très rare où l'amel attendait la visite d'autorités algériennes. Il suffira d'ajouter que les rues n'étaient jamais éclairées, les habitants ayant à sortir de nuit avaient soin de se munir d'une lanterne pour diriger leurs pas.

En entrant à Oudjda le 29 mars 1907, les troupes françaises durent faire assainir au plus vite ce foyer pestilentiel. Les autorités marocaines, contraintes de sortir de leur torpeur, fournirent des corvées qui, sous la direction de nos soldats, procédèrent à toute une série de nettoyages urgents; il en a été longuement parlé dans les journaux de l'époque. Maintenant le balayage de la ville est fait chaque jour, les immondices sont chargées sur des tombereaux et portées à l'extérieur par des ouvriers régulièrement soldés. Un tonneau d'arrosage circule en été dans les principales rues et des lampes à acétylène éclairent la nuit les passages les plus importants. Il reste certainement beaucoup à faire : la construction par les particuliers de fosses d'aisances étanches, la création d'un réseau d'égoûts pour évacuer les eaux usées et l'adduction d'eau potable sont des travaux qui s'imposent, mais leur exécution demandera du temps et de l'argent. Néanmoins, il faut espérer que ces améliorations se réaliseront un jour; les fonctionnaires marocains et les habitants éclairés sont tout disposés à entrer dans cette voie de progrès, quelques-uns de ces derniers se sont déjà fait construire des maisons confortables par des ouvriers européens.

Après ce qui vient d'être dit de la tenue de la ville, on peut imaginer ce qu'était la police. La plupart du temps elle était faite de façon sommaire et, quand le Makhzen était trop faible, on pouvait s'égorger dans les rues sans qu'il cherchât à intervenir. Il n'existait pas comme dans d'autres villes du Maroc des *moqaddems el homa* (chefs de quartiers), les chioukh en tenaient lieu. Pendant les périodes où le Makhzen était prisonnier des fauteurs de troubles, les chioukh cherchaient bien à maintenir un semblant d'ordre, mais ils étaient généralement débordés et, de même que le représentant du Sultan et son entourage,

ils commettaient volontiers des injustices. Le capitaine Mougin définissait ainsi le rôle du Makhzen :

La police dépend exclusivement de l'amel, c'est lui qui désigne le *caïd es souk* chargé de la police des marchés (1) et qui, à l'aide des hommes de son makhzen, maintient l'ordre de la ville et des environs immédiats Si des différents surgissent, si des vols sont commis, si des rixes éclatent, on amène devant l'amel les parties en cause. Étant seul juge en matière correctionnelle, il ne manque pas de faire acte d'autorité et surtout d'arbitraire, en faisant jeter en prison inculpés et plaignants. Et dans cette prison, on demeure souvent assez longtemps, à moins qu'on ne soit assez riche pour acheter sa liberté. La somme est variable, elle dépend un peu des cas et beaucoup des têtes (2).

Chaque soir, des gens désignés par l'amel fermaient les portes de la ville au coucher du soleil, sauf Bab Sidi Abd el Ouahab, qui n'était fermée qu'à neuf heures pour permettre aux *fellahs* (cultivateurs) de regagner leur domicile. Les clefs étaient ensuite déposées à la kasba, où les portiers les reprenaient le matin afin d'ouvrir dès l'aurore.

Les portes du quartier des marchés étaient condamnées depuis neuf heures du soir jusqu'au jour ; à partir de leur fermeture, on pouvait encore circuler en ville, mais il n'était plus possible de pénétrer dans les souks. Huit ou dix *assas* (gardiens) veillaient sur les magasins pour éviter les vols, quelques-uns s'embusquaient dans les principaux carrefours, pendant que les autres se promenaient sur les terrasses. Les commerçants faisaient les frais de ce service de garde ; chacun d'eux versait 18 sous, 1 franc ou 1 fr. 25 par mois, suivant l'importance de ses affaires, mais les *chioukh* retenaient pour eux la majeure partie de cet argent ; ils ne donnaient aux veilleurs que 10 à 20 francs par mois. Les *assas* étaient si mal rétribués qu'ils cambriolaient souvent eux-mêmes les maisons confiées à leur garde ; le Makhzen fermait les yeux et les habitants n'osaient pas se plaindre (3).

Les hétaires étaient fort nombreuses à Oudjda au moment de la campagne roguiste. Elles occupaient « un vaste espace libre près de la porte El Khemis, à l'intérieur de l'enceinte. Chacune d'elles » avait « sa tente où elle »

(1) Les fonctions du *caïd es souk* ou *mohstasseb* seront indiquées au Chapitre VII : *Les souks*.

(2) (3) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 224.

vivait « avec une vieille matrone, sa mère, et un raccoleur, presque toujours un de ses proches parents, souvent son frère ». La police des filles appartenait au kebir de la mahalla, qui déléguait ses pouvoirs à un caïd. Celui-ci savait fermer les yeux et se montrer le moins souvent possible lorsqu'il était suffisamment payé (1).

Après le départ des mahallas, certaines de ces hétaires sont restées à Oudjda ; elles sont maintenant parquées dans un coin retiré près de Bab Sidi Abd el Ouahab, où ne se produisent plus les désordres d'antan.

Les individus condamnés à la prison étaient incarcérés dans un local spécial de la kasba, qui donne sur la ruelle conduisant au jardin du Dar el Makhzen. C'est une grande pièce avec des piliers ; elle ne prend jour que par une lucarne grillagée percée dans la terrasse et on y pénètre par des portes basses.

Les prisonniers ne travaillaient pas et, sauf ceux détenus par ordre du cadi, ils étaient enchaînés. Leurs pieds étaient toujours attachés avec des anneaux rivés par un forgeron et réunis ensemble à l'aide d'une chaîne. Pour la nuit, le *habbas* (geôlier) plaçait au cou de chacun d'eux un anneau fermé avec un cadenas et muni d'une chaîne qu'il fixait à celle des pieds. Les gens emprisonnés par ordre du Sultan pour une assez longue durée étaient nourris par le service des habous, les autres ne recevaient aucune nourriture ; ceux qui n'avaient pas de famille en ville étaient dans une situation lamentable, pour ne pas mourir de faim ils n'avaient à compter que sur la charité des âmes pieuses ou de leurs codétenus mieux favorisés.

Les prisonniers du Makhzen devaient payer au geôlier un droit d'entrée de 1 franc, dit *haq es selsla* (le prix de la chaîne) ; à leur sortie, ils avaient encore à verser la somme de 7 francs, dont cinq pour l'amel et deux pour le geôlier. Le geôlier partageait avec son aide l'argent recueilli.

Les femmes étaient écrouées dans une prison particulière appelée *Dar el Aarifa* ; elle était située en ville. Elle se trouve aujourd'hui à l'intérieur de la kasba, une matrone y fait office de geôlière. Les femmes pour lesquelles l'ordre en était spécialement donné étaient enchaînées, mais on ne leur mettait les fers qu'aux pieds ; aucune n'était nourrie.

Actuellement, la nourriture de tous les prisonniers est

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 226.

fournie par les habous ; on ne les charge qu'exceptionnellement de chaînes et ils sont employés à des travaux d'utilité générale.

Les amendes, infligées et perçues arbitrairement, ne profitaient qu'à l'amel.

Quant au châtimement de la bastonnade, il était généralement subi dans la cour du Dar el Makhzen. L'individu condamné était dépouillé de tous ses vêtements, on ne lui laissait que son pantalon, puis on l'étendait à terre ; deux hommes le maintenaient aux pieds et deux autres à la tête. Les deux exécuteurs frappaient ensuite alternativement le dos du patient avec des nerfs de bœuf et, lorsqu'il s'évanouissait, on l'aspergeait d'eau froide avant de continuer la flagellation.

LES IMPÔTS ET REDEVANCES

D'après les usages locaux, les impôts coraniques étaient assis de la manière suivante dans l'amalat :

Le *zekkat*, ou impôt du bétail, ne portait que sur les moutons, bœufs, chèvres, chameaux. On devait donner :

- 1 mouton pour 40 moutons ;
- 1 chèvre pour 40 chèvres ;
- 1 jeune veau pour 30 bœufs ;
- 1 génisse pour 40 bœufs ;
- 1 chamelon d'un an pour 5 à 25 chameaux ;
- 1 jeune chamelle adulte pour 35 à 45 chameaux.

Dans la pratique le *zekkat* n'était jamais versé.

L'*achour*, ou dîme sur les récoltes, était appliqué seulement au blé et à l'orge, sauf à Oudjda où il était appliqué également aux olives. Pendant son règne, le sultan Mouley el Hassane donna l'ordre de faire recenser les récoltes après la moisson, lorsque les céréales étaient encore en meules. En vertu de ces prescriptions, nul ne pouvait dépiquer avant le passage de l'agent de recensement ; le contribuable devait ensuite verser le dixième de sa récolte évaluée sur l'aire. Dans l'amalat d'Oudjda, le recensement par charrue a toujours été préféré des intéressés. On entend par charrue la surface de terrain qu'on peut ensemen-
cer aux labours d'automne avec un attelage, soit cinq à dix
 hectares. Une charrue emploie six à sept quintaux de semence, dont quatre ou cinq d'orge et deux de blé. Dans l'évaluation à la charrue on payait le dixième du

rendement estimé à vue avant la moisson ; il était admis qu'un rendement passable était d'environ 15 quintaux, moyen de 20 à 25 quintaux et bon de 35 à 40 quintaux. C'est ce mode d'évaluation qui a été admis pour la perception de l'impôt en 1910. Auparavant, l'impôt des tribus n'était pour ainsi dire jamais payé ; on faisait rentrer tant bien que mal les arriérés, lorsqu'une mahalla venait dans le pays. Les gens d'Oudjda échappaient plus difficilement aux exigences du fisc. Chaque année les chioukh fixaient à leur guise le rendement des récoltes de leurs administrés et percevaient l'achour en nature. Ils en retenaient une bonne part pour eux et versaient le restant à l'amel, ce fonctionnaire se servait à son tour, de sorte qu'il n'entraît que peu de chose dans les greniers du Sultan.

Les Oudjda étaient obligés de payer la dîme de leur récolte d'olives. Ils apportaient les fruits au pressoir du Makhzen, qui en retenait le dixième ; le salaire des ouvriers était à la charge des propriétaires, quand ceux-ci, après avoir acquitté ce droit, ne portaient pas leur récolte aux pressoirs de la ville. Le pressoir du Makhzen était situé à côté des bâtiments de l'ancienne douane, près de l'entrée de la kasba ; il a été démoli récemment et, depuis 1909, la récolte d'olives est évaluée sur pied par une commission et la dîme versée en argent.

Pour l'âïd el kebir, l'âïd es sghir et le mouloud, l'amel envoyait au Sultan par un mokhazeni la *hedïa* de la ville, soit une centaine de douros. Il y joignait ce qu'il pouvait ramasser dans les tribus voisines, ainsi que ses cadeaux personnels. La *hedïa* de la ville était prélevée sur les habitants par les chioukh, qui percevaient généralement plus de 400 douros ; à chacune de ces occasions l'amel et les chioukh s'approprièrent donc au moins 300 douros. Toutes les charges tombaient naturellement sur les gens d'Oudjda, surtout en temps de crise. Le capitaine Mougin faisait le tableau suivant de la situation en 1906 :

Depuis longtemps déjà les tribus de la région ne paient pas d'impôts. Le *Bit el Mal*, trésor, n'encaisse rien dans le pays, les tribus ne sont d'ailleurs pas disposées à remplir sa caisse. Le Makhzen ne peut les y contraindre ; il a sur les bras les rebelles que le Rogui a soulevés contre lui et cela l'occupe suffisamment : « Nous verrons plus tard », ne cesse de répéter le pacha, en ajoutant philosophiquement son *Inch Allah* (s'il plaît à Dieu). Seuls, les habitants et les commerçants versent dans la caisse du Makhzen, parce qu'ils sont sous la coupe directe des autorités.

Lorsque l'argent manque, que le besoin se fait sentir, le Makhzen décrète une imposition extraordinaire, tant par habitant, tant par magasin. Les filles publiques elles-mêmes, n'en sont pas exemptes, mais l'argent qu'elles sont tenues de verser, ne va qu'aux soldats : « Juste restitution », disent ces derniers. L'imposition qui leur est demandée varie suivant le degré de bien-être et la vogue de chacune d'elles (1).

Comme le Makhzen qui les pressurait était incapable de les protéger la plupart du temps, les malheureux citadins étaient aussi constamment victimes des exactions de leurs voisins. Dans leurs conversations, des personnages remuants des Beni Snassen rappellent encore volontiers, avec une pointe de regret, le bon temps où ils venaient à Oudjda au gré de leur fantaisie en compagnie de nombreux cavaliers de l'extérieur. Les chioukh de la ville s'empressaient de réunir les musettes des chevaux et de les faire rapporter pleines d'orge aux heures de leurs repas; les hommes étaient répartis dans les maisons où ils vivaient grassement pendant tout leur séjour. Les habitants avaient beau déclarer que leur ville était *meharra* (exempte), on les mettait en coupe réglée sans aucun scrupule. Ils possédaient pourtant une lettre du sultan Abd el Aziz interdisant à qui que ce soit d'exiger d'eux l'hospitalité. La traduction de cette lettre est donné ci-dessous (fac-similé du texte arabe, Pl. XVI).

Louanges au Dieu unique !

Que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur et maître Mohammed, sur sa famille et sur ses compagnons.

Suit l'empreinte d'un cachet portant la mention :

ABD EL AZIZ BEN EL HASSANE

Que notre noble écrit apprenne à tous que nous avons, avec l'aide et l'assistance de Dieu, renouvelé à nos serviteurs, les gens d'Oudjda, un dahir émané de notre père (que son âme repose au Paradis), par lequel il les a exemptés d'avoir à fournir la *diffa* aux tribus voisines ou alliées, lorsqu'elles viennent chez eux, quand bien même elles y viendraient par ordre chérifien ; car la loi n'impose pas aux musulmans de fournir l'hospitalité contre leur gré. Il est donc interdit à l'amel et à tous autres de les y obliger, ni d'exiger d'eux, sous quelque forme que ce soit, aucune *mouna* grande ou petite, puisque nous les avons exonérés. Nous voulons qu'il en soit ainsi ; ceux qui enfreindront nos

(1) *Mouen.* — *Oudjda*, pp. 226 et 227.

ordres n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Ecrit à la date du 13 avril 1898 (1).

Le Rogui renouvela ce titre en 1903, sa lettre était à peu près conçue dans les mêmes termes que celle du Sultan légitime, ainsi qu'on en peut juger par la traduction (fac-similé du texte arabe, Pl. XVII).

Louanges au Dieu unique !

Que Dieu répande ses bénédictions sur notre seigneur Mohammed, sur sa famille et sur ses compagnons.

Suit l'empreinte d'un cachet portant la mention :

MIHAMMED BEN EL HASSANE, Dieu est son tuteur et son maître

Notre présent écrit (que Dieu lui accorde une haute influence et assure l'exécution de l'ordre qu'il renferme) est afin de porter à la connaissance de tous :

Que nous avons accordé à nos serviteurs, les habitants d'Oudjda, l'exemption de toutes les charges makhzéniennees qui leur étaient imposées pour la diffa à offrir aux tribus environnantes ou à leurs délégués, même si ces derniers étaient chargés de mission par nous. La loi divine n'impose pas aux musulmans d'accorder l'hospitalité contre leur volonté.

Nous interdisons aux amels ou autres fonctionnaires de les astreindre à ces charges et de recevoir d'eux aucune mouna petite ou grande.

Quiconque enfreindrait nos ordres n'aurait à s'en prendre qu'à lui-même.

Émané de notre noble autorité, qui tient son appui de Dieu, à la date du 1^{er} mai 1903 (2).

L'AMIN ET LE SERVICE DES DOUANES

Jusqu'en 1907 les magasins de la douane se trouvaient près de la kasba. Un amin y avait son bureau et y percevait les droits, ses adoul tenaient la comptabilité et des manœuvres manipulaient les marchandises. Les animaux portant des marchandises soumises aux droits de douane étaient conduits jusqu'au bureau par des assas qui se tenaient aux portes de la ville, c'était au bureau seulement que ces marchandises étaient taxées. La surveillance

(1) (A.), Cheikh Mohammed ben Larbi.

(2) (A.), Cheikh Mezian.

extérieure était assurée par des cavaliers (1). Le personnel comprenait au total un amin, deux adoul ou secrétaires, un peseur, quatre manœuvres, quinze assas des portes et deux cavaliers de surveillance (2).

L'amin, nommé par le Sultan, était un personnage important, il avait la direction absolue du service financier dont l'amel ne s'occupait pas (3). En 1898, Mouley el Hassane prescrivit pourtant, lors d'un changement d'amin, que le nouveau titulaire prendrait possession de son poste par l'intermédiaire de l'amel (4). L'amin encaissait et payait sous sa responsabilité. Les adoul étaient désignés par le cadi sur un ordre du souverain, tous les autres fonctionnaires de la douane étaient nécessairement à la dévotion de l'amin, qui les recrutait lui-même (5).

En vertu de l'édit chérifien du 27 janvier 1898, la comptabilité d'Oudjda devait être arrêtée journalièrement. Il fallait ensuite totaliser chaque mois les taxes encaissées à la douane proprement dite, y ajouter le produit des revenus de la ville et des loyers des fonds du Makhzen, puis faire la balance des recettes et des dépenses et envoyer le compte de gestion à Fez par l'entremise des amins de Mèlilla et de Tanger. En donnant ces instructions, le Sultan recommandait également d'établir un service de surveillance pour éviter la contrebande des marchandises étrangères, il ajoutait que si la bascule du poste n'était pas juste, il était nécessaire d'écrire à Tanger afin qu'on en fit acheter une à Gibraltar (6).

L'amin se conformait aux ordres de son souverain, il avait soin chaque mois de faire cadrer les opérations du compte de gestion, ce qui était toujours facile à l'aide de chiffres fictifs ; comme tous les autres fonctionnaires du Maroc, il n'avait pas le moindre scrupule et s'appropriait sans vergogne les deniers du trésor, auquel il n'accusait comme recettes qu'une faible partie des perceptions. A ce métier, l'amin amassait assez vite une fortune scandaleuse et il n'était guère possible de prouver ses malversations. Malgré une apparence de régularité dans la comptabilité

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 259.

(2) PANDORI, p. 206 à 208.

(3) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(4) (A. P. O.) Edit Mouley el Hassane, du 27 janvier 1898.

(5) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(6) (A. P. O.) Edit Mouley el Hassane, du 27 janvier 1898.

du service, il n'existait en réalité aucun contrôle ; de plus, on ne faisait pas de prévisions, il n'y avait pas de budget établi, le service central de Fez n'avait donc aucun moyen de vérifier les opérations de l'amin d'Oudjda. Le Sultan ne se faisait pas d'illusions ; c'est ainsi qu'en 1902, envoyant à El-Aïoun un nouvel amin, il lui recommandait de ne laisser passer que les marchandises européennes munies d'un passavant d'Oudjda, de Mélilla ou de Fez ; il le faisait en outre dépendre de l'amin d'Oudjda pour éviter les abus commis par son prédécesseur. Ce dernier devait tolérer la circulation de la contrebande, il y trouvait sans doute son intérêt (1).

On vient d'examiner l'organisation et le fonctionnement du service douanier, il reste maintenant à voir quels étaient les droits perçus. Les droits de douane proprement dits comprenaient des droits d'entrée, de sortie et de transit ; on percevait en outre diverses taxes : taxe immobilière, monopoles, *hafer*, marché, vente à la criée et abattoir ; bien que l'achour des olives fut un impôt, son produit était néanmoins encaissé à la douane (2). Certains revenus étaient mis en adjudication, on devait auparavant faire crier des avis pendant quinze jours ; l'adjudicataire payait d'avance le montant du premier mois de l'année et celui des autres mois par dizaines à terme échu (3).

Les droits d'entrée étaient fixés à 10 % *ad valorem* par l'édit du 27 janvier 1898 et devaient être acquittés en numéraire ; ils étaient applicables à toutes les marchandises étrangères pénétrant au Maroc. Le tabac européen était réputé contrebande, parce que ce produit faisait l'objet d'un monopole (4). Pratiquement, le droit d'entrée perçu par l'amin variait du 1/12 au 1/15 de la valeur de la marchandise ; il l'augmentait ou le diminuait « pour compenser les variations de cours, très fortes dans ce pays de troubles et d'insécurité. Du reste, il y avait des accommodements avec cette administration dont les amis étaient privilégiés et les ennemis pressurés. » On laissait au commerçant trouvant l'estimation de sa marchandise trop élevée la faculté de payer le dixième

(1) Edit Mouley Abd el Aziz, du 15 avril 1902.

(2) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(3) (4) (A. P. O.) Edit Mouley el Hassane, du 27 janvier 1898.

en nature ; cela arrivait assez fréquemment, c'était le régime de l'arbitraire (1).

Les droits de sortie, sensiblement analogues à ceux d'entrée, étaient payés pour les marchandises quittant le territoire marocain à destination de l'Algérie, conformément au tarif annexé à l'édit du 27 janvier 1898 (2). Les bovins étaient taxés à 1 franc, les caprins et les ovins à 0 fr. 20 par tête (3). Les marchandises et les bestiaux marocains pénétrant en Algérie sans avoir satisfait à ces conditions devaient être appréhendés et saisis comme contrebande, le tiers de la saisie revenait au capteur (4). Dans le cas de fraude à l'entrée ou à la sortie, il n'y avait pas d'autre sanction que la confiscation des marchandises (5).

Les droits de transit portaient sur les caravanes du Sud venant acheter des grains dans le Nord (6). Ces caravanes cherchaient généralement à les esquiver, car, en 1894, le Sultan prescrivait à l'amin d'Oudjda d'envoyer un représentant sûr percevoir les droits sur les caravanes venant s'approvisionner en grains à El-Aïoun (7).

La taxe immobilière était due pour les maisons construites sur les terrains makhzen de la kasba, elle variait de 5 à 11 fr. par immeuble (8).

Les monopoles portaient sur le café, le kif et le tabac, le droit exclusif de vente de ces produits était adjugé tous les ans à des fermiers, chez lesquels devaient nécessairement s'approvisionner les consommateurs. Les adjudicataires ne payaient aucun droit d'entrée pour les marchandises faisant l'objet de leur monopole (9).

L'*hafer* était un droit d'octroi ; on l'adjudgeait généralement. Il était perçu sur les marchandises entrant en ville pour y être vendues, à raison de 1 franc par charge de cheval, mulet ou chameau et 0 fr. 50 par charge d'âne

(1) MOUCIN. — *Oudjda*, p. 259.

(2) (A. P. O.) Edit Mouley el Hassane, du 27 janvier 1898.

(3) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(4) (A. P. O.) Edit Mouley Abd el Aziz, du 15 avril 1902.

(5) PANDORI, pp. 206 à 208.

(6) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(7) (A. P. O.) Edit Mouley el Hassane, du 30 octobre 1894.

(8) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(9) MOUCIN. — *Oudjda*, p. 259.

pour les céréales. Les produits soumis au monopole, les légumes verts, le bois, l'alfa et les racines de palmier nain étaient exemptés du droit d'hafer (1). L'hafer était encaissé sans quittance aux portes, soit par les assas des portes, soit par les receveurs de l'adjudicataire dans le cas d'adjudication de ce droit.

Les droits de marché étaient dus pour les bestiaux vendus sur le marché se tenant habituellement hors des murs ; ils étaient mis en adjudication. Le tarif appliqué était le suivant :

Chevaux, mulets, ânes, chameaux, 5 % du prix de vente.

Bœufs, 1 franc par tête.

Moutons et chèvres, 0 fr. 50 par tête.

Ces sommes étaient payées moitié par l'acheteur et moitié par le vendeur (2). Sur les petits marchés de l'intérieur de la ville on ne percevait que des droits infimes qui ne procuraient aucune recette au trésor ; le mohstasseb et les mokhazenis chargés de la police se les partageaient sans rendre de comptes (3).

Le droit de vente à la criée s'élevait à 5 % du prix de la vente ; il était affermé (4). Le *dellal* (crieur public) prévenait l'agent préposé au recouvrement chaque fois qu'il était chargé d'opérer une vente, car le droit de criée était tout à fait indépendant de celui que se faisait payer le *dellal* à titre d'honoraires.

L'abattoir (Pl. V, 31) était également affermé ; l'adjudicataire percevait 1 franc par chameau ou bœuf égorgé et 0 fr. 40 par mouton ou chèvre (5).

Au moment de l'occupation, il était nécessaire de vérifier de suite la situation financière et d'introduire de l'ordre et de l'honnêteté dans le fonctionnement du service ; les fonctionnaires marocains, gênés par cette collaboration inattendue, mirent d'abord la plus mauvaise grâce à l'accepter. L'amin Mohammed Berrada, qui est encore en fonctions, ne présenta qu'un registre des recettes et des dépenses ouvert le 31 mars 1907, deux jours

(1) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(2) (A. P. O.) N. officier interprète Martinot.

(3) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 259. On reparlera de ces perceptions du mohstasseb au Chapitre VII : *Les souks*.

(4) (5) (A. P. O.) N. officier interprète Martinot.

avant l'entrée des troupes françaises à Oudjda. Il prétendit avoir envoyé tout le reste de sa comptabilité à Fez pour vérification et approbation (1).

Les droits afferméés venaient d'être adjugés pour une année aux prix suivants :

Marché aux bestiaux	2.000 ^f	»
Abattoir	3.000	»
Ventes à la criée	1.250	»
Monopole du café	2.400	»
Monopole du tabac et du kif .	3.250	» (2)

Telle était la situation des écritures au début de l'exercice. La caisse était à peu près vide, il s'y trouvait bien 10.000 réaux de monnaie de billon, mais cette monnaie était pour ainsi dire sans valeur. Une frappe considérable en 1904, ainsi que la mise en circulation d'un grand nombre de sous faux, avaient amené la dépréciation de la monnaie de billon ; le commerce souffrait beaucoup de cette gêne. D'accord avec l'amel, l'amin avait donc accepté cet argent dans les caisses, le Sultan avait ensuite accordé qu'il fût repris pour quatre bassit par réal (4 francs pour 5 francs) (3). Il fallait pourtant prévoir environ 4.500 fr. par mois, rien que pour le traitement des fonctionnaires administratifs et du personnel de la douane (600 fr. à l'amel, 450 fr. à l'amin) et pour le service de diverses pensions (4). Le premier mois les recettes s'élevèrent à 11.728 fr. 95 et les dépenses à 10.445 fr. 20, donnant un solde disponible de 1.283 fr. 75 (5).

Depuis cette époque, cette situation n'a fait que s'améliorer. Les perceptions ont été régularisées en conformité des accords franco-marocains des 20 avril et 7 mai 1902 (6) ; les bureaux et les marchés prévus dans ces accords ont été créés dans la mesure du possible. L'établissement d'une comptabilité simple et commode à contrôler rend difficile

(1) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 6 avril 1907.

(2) (A. P. O.) N. officier interprète Martinot.

(3) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 15 avril 1907.

(4) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 6 avril 1907.

(5) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(6) Le texte de ces accords a paru dans différentes publications officielles ou officieuses ; on peut voir notamment : ROUARD DE CARD. — *Traité de la France avec les pays de l'Afrique du Nord*, p. 366 à 372. On reparlera d'ailleurs des accords dans l'étude historique (3^e PARTIE).

les malversations du personnel ; l'extension de la surveillance de la contrebande et la répression des fraudes contribuent aussi à sauvegarder les intérêts du trésor. Le bureau et les magasins de la douane ont été transférés à côté de Bab el Khemis afin de faciliter les opérations (Pl. V, 30).

LES HABOUS

Les biens habous proviennent pour la plus grande partie de fondations pieuses avec ou sans affectations spéciales, on y ajoute aussi les successions tombées en déshérence ; ils constituent les dotations des mosquées et des marabouts et leur produit ne doit être utilisé que pour des œuvres à caractère religieux ou pour la défense de la foi.

L'administrateur des habous ou *nadir* était toujours jadis un taleb d'Oudjda nommé par le Sultan ; vers 1902 cette fonction a été réunie à celle de l'amin des douanes qui cumule. Le nadir est indépendant, il peut prendre conseil du cadi, mais n'y est pas forcé. La comptabilité des biens habous est faite par deux adoul désignés par le cadi, qui surveille la façon dont ils tiennent le registre.

Le nadir ne touchait autrefois qu'une rétribution de 80 francs par mois, il fut plus tard payé à raison de 155 francs, c'est le traitement qu'il a encore aujourd'hui. Le cadi recevait une indemnité mensuelle de 100 francs et les adoul avaient l'un 80 francs et l'autre 27 francs. Avant 1907, les biens habous étaient administrés comme tous les deniers publics, c'est-à-dire qu'ils étaient mis au pillage ; le nadir en particulier s'appropriait une notable partie des revenus. Le désordre ne provenait pas uniquement des actes de concussion de ce fonctionnaire, mais aussi des manœuvres frauduleuses tendant à arrêter les enchères pour les biens mis en adjudication ; ces manœuvres avaient pour principaux auteurs les chioukh de la ville (1).

Le service des habous possède des jardins, des parts d'eau, des oliviers, des magasins ou boutiques, etc. ; ces biens fournissent les revenus nécessaires à l'entretien des propriétés improductives dont ils dépendent. Les

(1) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, 1907.

immeubles de rapport possédés par le service en 1907 et 1910 sont indiqués ci-dessous :

	1907	1910
Oliviers	787.....	787
Eau (parts)	64.....	99
Parcelles et jardins	96.....	94
Magasins et boutiques ...	97.....	101
Fours	3.....	3
Moulin	1.....	1
Bain maure	1.....	1 (1)

Le moulin est situé dans l'oliveraie (Pl. IX) ; le matériel a été acheté en Algérie il y a quelques années. Le moulin est actionné par les eaux de Sidi Yahia ; le canal a été aménagé de façon à obtenir une chute d'environ deux mètres.

Le bain maure (Pl. V, 28) a été construit par ordre du sultan Mouley Slimane, vers 1820, sous la direction d'un homme des Oulad Belgaïd du nom de Ben Youcef. Afin de sanctifier cet établissement et de le placer sous d'heureux auspices, on aurait demandé au marabout de Kenadsa, Boumedien ould Si Mhammed ben Bouzian, d'y prendre le premier bain. Le bain maure est un édifice voûté avec une coupole au-dessus de la salle centrale ; il ne présente aucun intérêt architectural et est très mal tenu. L'eau de la seguia de la kasba l'alimente et il en manque souvent, parce que les riverains barrent volontiers cette seguia à l'intérieur de leurs maisons et en troublent ainsi le régime. La particularité la plus curieuse du bain maure est la chambre de chauffe, située à l'arrière du bâtiment dont elle est tout à fait isolée ; elle donne sur la ruelle longeant la mosquée. Dans le foyer on brûle les fumiers de la ville et les grignons fournis par le pressurage des olives ; aussi le chauffeur est-il obligé d'introduire le combustible par petits paquets, en le remuant constamment avec un tisonnier pour permettre à l'air de circuler et entretenir le feu.

Les immeubles du service des habous sont mis en adjudication par les soins du nadir assisté de deux adoul. Ces agents se transportent à l'emplacement de l'ancien *rahbet ez Zera* et y font procéder aux enchères. Les boutiques, les parts d'eau, les fours, le moulin et le bain maure sont

(1) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, 1907 et registre des habous.

adjudés tous les ans au plus offrant, quinze jours après le commencement de l'année musulmane. Les jardins sont loués pour trois ans ; l'adjudication a lieu en octobre avant les labours. Les adjudicataires versent les fonds à la caisse des habous de la manière suivante : pour les parts d'eau, les paiements se font en trois fois, un tiers au moment de l'adjudication et les deux autres tiers, de quatre en quatre mois ; pour les jardins et terrains de culture, on paie une année entière au commencement de chaque année ; quant aux boutiques, la location était autrefois réglée mensuellement, maintenant l'adjudicataire verse d'avance les trois premiers mois et acquitte chaque mois le neuvième de ce qui reste dû ; enfin le tenancier du bain maure et celui du moulin paient par douzièmes au début de chaque mois.

L'ensemble des immeubles adjudés fournit d'importants revenus. Avant l'occupation française on donnait comme revenu annuel moyen 27.120 francs, cet argent était toujours complètement dépensé (1). Depuis que le service est contrôlé on a obtenu des rendements croissants comme le montre le tableau ci-après :

	Revenus en 1907	Revenus en 1910
Oliviers	3.970 ^f »	8.390 ^f »
Eau	6.428 »	6.937 50
Jardins et parcelles	5.617 »	5.557 »
Magasins, boutiques, bain, four, etc.	27.695 »	42.470 »
(2) TOTAUX	43.710 ^f »	63.354 ^f 50

Avec l'argent des habous le service paie les dépenses du culte, les réparations aux mosquées et à tous les édifices religieux, il assure l'entretien des cimetières, de la prison, des fortifications ; il a même soldé des réparations au Dar el Makhzen, ce qui était abusif, et a en outre servi des pensions aux cheurfa Mouley el Hassane et au tlemçani Mohammed el Mirali.

Les habous ont aussi à leur charge les services d'assistance publique ; ils entretiennent une sorte d'asile à côté de la mosquée. Quelques vieilles femmes miséreuses y sont logées dans trois méchantes pièces, qui sont de véritables taudis ; ces femmes reçoivent deux pains par jour et passent leur temps à mendier.

(1) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, 1907.

(2) (A. P. O.) Registre des habous.

LE CADI ; SA JURIDICTION

Le cadi est nommé par le Sultan et jouit d'une grande indépendance. « Il ne craint pas de résister aux autorités locales lorsqu'il se sait dans son droit ; il ne leur doit d'ailleurs rien, il peut se dispenser, par ses fonctions même, de leur rendre des comptes et de faire appel à leurs faveurs (1) ».

Le cadi nomme ses *adoul* et son *aoun*. Les *adoul* sont des sortes de greffiers-notaires ; ils établissent tous les actes et le cadi les homologue ensuite ; ils sont sous la direction d'un *bachadel*. L'*aoun* remplit aux audiences les fonctions d'huissier et de gendarme.

La *mahakma* (tribunal) d'Oudjda est bâtie contre la porte d'entrée de la cour de la grande mosquée ; cadi et *adoul* y travaillent assis à terre devant de petites tables basses chargées de papiers et de livres. Le personnel se compose du cadi, d'un *bachadel*, de quatre à six *adoul* et d'un *aoun*. Le cadi actuel d'Oudjda est El Hadj Larbi ben el Hebib, il est d'origine algérienne et était déjà en fonctions en 1906. Il avait alors la réputation d'être un magistrat intègre, ennemi de l'arbitraire et de l'illégalité, on l'aimait et on l'estimait. Les vrais marocains lui reprochaient pourtant son origine et le disaient coupable de concussions et de malversations. El Hadj Larbi alla se plaindre au Sultan, il réfuta les accusations de l'amel Ahmed ben Kerroum, et le souverain lui confirma son emploi. Mais une cabale fut montée contre lui à Oudjda, on le menaça de mort et des hommes en armes pénétrèrent même dans la *mahakma* ; le Makhzen dut intervenir pour rétablir l'ordre. Quelque temps après, le parti hostile aux Algériens finit par obtenir du Sultan la destitution d'El Hadj Larbi qui fut remplacé par El Hachemi, alors iman de la mosquée Heddada (2) ; El Hadj Larbi fut rétabli plus tard dans ses fonctions.

Le cadi rend la justice en matière civile et commerciale d'après les règles admises dans le rite malékite, il a également dans ses attributions l'établissement des actes de vente et la liquidation des successions. Il instruit aussi les affaires de meurtre lorsque les accusés nient ou acceptent de payer la *dia* (prix du sang) ; dans ces deux

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 255.

(2) MOUGIN. — *Oudjda*, pp. 224, 225.

تبيين وضع بلاد كذا
ووضعها

الله
عما
الشيوخ

مومن احمد الزكراوي
الزكراوي

Fac-similé de signatures de cadis de l'amalat d'Oudjda

1. — LARBI BEN EL HEBIB BEN MOSTEFA, CADI D'OUDJDA.
2. — ALI BEN ECH CHEIKH BEN AZZA, CADI DES BENI KHALED.
3. — MOUMEN BEN AHMED, CADI DES ZEKARA.

cas, la première enquête seule est faite par les fonctionnaires de l'ordre administratif : caïd et amel. D'après les usages du pays, la dia est fixée uniformément à 500 francs, qu'il s'agisse du meurtre d'un adulte ou de celui d'un enfant, elle est due aussi bien pour les meurtres accidentels que pour les assassinats.

Le cadi n'ayant pas de cachet appose, ainsi que tous ses confrères marocains, une signature compliquée et difficile à reproduire au bas des actes qu'il homologue (Pl. XVIII). Il n'en a pas toujours été de même dans l'amalat, car un acte du 26 mars 1830, relatif à la vente d'une boutique à Oudjda, porte l'empreinte d'un cachet sur laquelle on peut encore lire : « le cadi ben et Taleb (1) ».

Avant 1907, le cadi d'Oudjda n'avait pas de comptabilité et n'était pas obligé d'enregistrer les pièces, il n'était soumis à aucun contrôle. Il tenait pourtant, de sa propre initiative, une sorte de brouillon lui servant de memento. En l'absence de tout tarif officiel, ce magistrat demandait les sommes qu'il voulait à titre d'honoraires, il proportionnait ses exigences à l'importance des affaires ; les justiciables devaient généralement payer très cher ses services. Lorsque dans une affaire, la partie défaillante n'acceptait pas la décision du cadi d'Oudjda, qui agissait dans la région comme juge en dernier appel, il la faisait exécuter de force ; l'aoun arrêta le récalcitrant en pleine mahakma et le conduisait en prison, sans qu'il en soit rendu compte à l'amel.

La juridiction du cadi d'Oudjda s'étendait théoriquement sur tout l'amalat, mais en réalité il n'avait pas d'action directe en dehors de sa mahakma, sauf chez les Angad. Les deux cadis des Beni-Snassen investis par le Sultan, Ali ben Abdallah aux Beni Mengouch et Mohammed el Yakoubi aux Beni Khaled, opéraient pour leur compte, ainsi que de nombreux tolba ayant une teinte de droit, qui s'étaient institués eux-mêmes cadis dans les tribus. Les litiges y étaient donc en général soumis à des juges irréguliers dont voici les noms :

Mohammed el Alem, chez les Beni Khaled	(Beni Snassen)
Ali ben Nehar	id. id.
Ahmed Boumedien, chez les Beni Mengouch	id.
Mohammed bou Azza	id. id.

(1) (A.) Mouley Abdallahould el Mir.

Bou Alem, à Sefrou	(Beni Snassen)
Mohammed Embarek, à Sefrou	id.
El Hadj el Azzaoui, chez les Bessara	id.
Mohammed ben Abdallah el Hafi, chez les Beni Attigue	id.
Ahmed el Bekkal, chez les Beni Ourimeche	id.
Seddik el Hafi,	id.
Ben Omar,	id.
Abderrahman ben Tadj, au Kiss, chez les Oulad Mansour.	
Abderrahman ben Lahcene, au Kiss,	id.
Abderrahman ben Salah, chez les Triffa.	
Mohammed bel Bachir, chez les Mehaïa.	
Moumen ben Ahmed, chez les Zekara.	
Mohammed ben Sbâaï, à El Aïoun.	
El Hadj Ali, chez les Beni bou Zeggou.	
Mohammed Reguig, chez les Beni bou Zeggou.	

Ces cadis, dont quelques-uns exercent encore, n'avaient pas grande influence ; ils réunissaient deux ou trois lettrés pour former leur mahakma et ne travaillaient qu'aux alentours de leur installation. Leurs sentences étaient souvent boiteuses et, comme ils ne pouvaient pas les imposer, les parties ne les acceptaient pas toujours. Les gens n'arrivant pas à s'entendre venaient finalement à Oudjda et plaidaient devant le cadi de cette ville, qui jugeait en dernier ressort. Ce magistrat tenait d'ailleurs compte des jugements précédemment rendus, il s'en inspirait, s'il le jugeait utile, avant de décider dans le litige.

Le cadi d'Oudjda, qui a été mis en situation d'exercer l'autorité judiciaire sur tout l'amalat, a pris différentes mesures pour assainir le service. Les cadis de l'extérieur gardent maintenant copie de leurs jugements sur des registres visés par lui, ils sont tenus d'appliquer un tarif unique ne permettant plus d'augmenter à plaisir les frais de justice.

CHAPITRE VII

La vie économique

LA PROPRIÉTÉ

La fortune mobilière des habitants d'Oudjda est très difficile à apprécier ; tout ce que l'on peut dire, c'est qu'à part certains gros commerçants fasis ou algériens, la plupart vivent au jour le jour, beaucoup même sont misérables. Le nombre des animaux possédés par cette population de 6.466 âmes, comprenant environ 1.400 familles, peut donner une indication intéressante sur son degré de bien-être. Au commencement de 1910 les têtes de bétail se décomposaient comme il suit :

Chevaux et juments	50
Mulets et mules	70
Anes et ânesses	290
Bœufs	846
Moutons	4.229
Chèvres	827

Il n'existe pas à Oudjda de terrains *arch* (collectifs), toutes les propriétés sont des biens *melk* (individuels) ; le sol est très morcelé. Certains propriétaires possèdent des titres pour appuyer leurs droits, d'autres n'en ont pas, une longue jouissance du bien familial leur en tient lieu. Les successions laissent quantité de terres dans l'indivision, ce qui complique étrangement les transactions ; comme d'autre part on fabrique couramment de faux actes chez les Beni Snassen et que les limites des terrains sont très mal définies, sauf dans le cas de jardins bien enclos, les contestations sont fréquentes ; la propriété n'est pas du tout assise.

Avant l'occupation d'Oudjda, l'hectare de jardin irrigué valait au maximum 1.000 francs azizi ; la spéculation européenne a fait monter considérablement les prix ; en 1909, l'hectare atteignait 5.000 francs français et quelques parcelles ont été vendues près de 10.000 francs français à l'hectare en 1910. Les lots à bâtir de l'intérieur

des murs ont augmenté dans des proportions encore plus fortes ; les terrains vagues, où s'est construit le nouveau quartier, à côté de Bab el Khemis, n'avaient auparavant qu'une valeur infime ; ils sont payés actuellement plus de 10 francs français le mètre carré. Le prix de location des jardins s'est accru également ; un petit jardin planté d'arbres se louait autrefois à raison de 100 à 150 fr. azizi par an, celui qui n'en contenait pas ne trouvait preneur qu'à 50 ou 60 francs azizi ; aujourd'hui ces prix ont plus que doublé.

Les immeubles d'Oudjda sont peu importants ; bon nombre sont bâtis en pisé. En 1907 on ne comptait en ville qu'une moyenne de vingt maisons de six à huit pièces et autant contenant quatre ou cinq pièces, avec cour intérieure ; toutes les autres étaient au maximum de trois pièces, plus quelques dépendances. Les grandes maisons ne coûtaient guère que 10.000 à 15.000 francs azizi, le prix de revient d'une habitation ordinaire ne dépassait pas 2.000 francs azizi ; les premières n'étaient jamais louées, les propriétaires les réservant pour leur usage personnel ; les secondes se louaient à raison de 5 fr. azizi par pièce et par mois, soit un total d'environ 15 fr. La plus-value signalée pour les terrains a également affecté les immeubles ; le loyer d'une maison de cinq à huit pièces atteint maintenant 75 fr. français au bas mot, celui d'une petite maison de trois pièces est d'au moins 30 francs.

Ces revenus sont énormes en regard du capital engagé, surtout si l'on considère qu'un grand nombre d'immeubles datent d'une époque où la main-d'œuvre était très bon marché. En 1788, une chambre et un corridor d'une maison du centre de la ville étaient vendus à un juif pour 40 réaux européens, soit près de 200 francs ; en 1816, un autre juif achetait dans le même quartier la moitié d'une maison pour le prix de 115 douros européens, c'est-à-dire environ 575 francs (1). Dans le premier cas la maison entière valait donc en moyenne 600 francs, tandis que dans le deuxième son prix était déjà de 1.200 francs.

Les écarts sont encore plus sensibles pour les boutiques que pour les maisons. Les boutiques sont de simples petites pièces de rez-de-chaussée, très étroites et peu profondes (Pl. XIX, fig. 2). L'une d'elles était vendue à

(1) (A.) Yamani. Actes de vente des 9 mars 1788 et 10 novembre 1816.

Oudjda en 1830 par Yamina bent Mohammed à Mohammed ben Younes, des Oulad Amrane, contre la somme dérisoire de 6 metquals marocains, soit environ 9 francs en monnaie marocaine (1). Un local de ce genre se louait, il y a quelques années, à raison de 100 à 125 fr. azizi par an ; actuellement, la même location va jusqu'à 500 francs français, quelquefois plus. En outre des 101 magasins des habous, il en existe au moins 300 autres appartenant à des particuliers; ils produisent ensemble un revenu global d'environ 150.000 francs par année. Les fondouks, qui étaient loués de 100 à 150 francs azizi par mois, rapportent de leur côté jusqu'à 200 francs français à leurs propriétaires.

En résumé, la propriété a pris à Oudjda, en ces derniers temps, une valeur très élevée, inconnue jusque là. Ce fait est dû à notre occupation qui, en créant un courant commercial dans le pays, y a attiré des gens d'affaires avec des capitaux. Les propriétaires de la ville ont par conséquent largement profité de l'intervention française.

MONNAIES, POIDS ET MESURES

Les gens d'Oudjda disent que les anciens habitants de la ville employaient les coquillages d'escargots comme monnaie, leur opinion est fondée sur la présence d'une grande quantité de ces coquillages dans les vieux silos ; ils prétendent en outre que la mention de paiements effectués avec cette monnaie figurerait sur de très vieux titres ; ils sont d'ailleurs hors d'état de les montrer. Tous ces racontars n'ont évidemment aucune valeur et il est facile de deviner l'origine des amas de coquilles, qui ont donné naissance à la légende. De nos jours, les Oudjada pauvres mangent volontiers des escargots, quoique ce ne soit pas un aliment recherché ; ceux d'autrefois devaient faire de même et cette nourriture constituait probablement leur principale ressource en temps de disette ; il n'est donc pas étonnant que les déchets se soient accumulés au fond des silos avec les autres ordures

Anciennement, on utilisait dans l'amalat des monnaies d'argent et de billon de frappe indigène. Les vieilles pièces d'argent commencèrent à disparaître vers 1882, lorsque le sultan Mouley el Hassane eut fait frapper pour la première

(1) (A.) Mouley Abdallahould el Mir. Acte de vente du 26 mars 1830.

fois à Paris des pièces à son nom ; l'argent hassani est devenu rare. Le sultan Mouley Abd el Aziz fit plus tard des commandes analogues à Paris et à Berlin ; ce sont les pièces au nom de ce souverain qui dominent parmi la monnaie d'argent circulant à l'heure actuelle au Maroc.

La monnaie de billon de frappe indigène a toujours cours dans l'intérieur, mais il y a fort longtemps qu'elle n'est plus acceptée à la frontière algérienne. Le sultan Mouley Abd el Aziz ayant fait frapper en Allemagne un nombre considérable de sous et de demi-sous, le pays fut inondé de cette monnaie rapidement dépréciée. Elle n'eut pas de succès et il arriva un moment où on ne pouvait plus l'échanger contre de la monnaie d'argent qu'à raison de douze ou treize sous pour un guerch de 0^f 25. Les gens de la ville préféraient se laisser incarcérer plutôt que d'accepter cette monnaie, ceux des tribus n'en voulaient à aucun prix. C'est alors que les autorités locales obtinrent du Sultan l'autorisation de retirer le billon de la circulation, en faisant supporter aux détenteurs une perte égale au cinquième de la valeur nominale (1).

Les monnaies française et espagnole ont cours depuis longtemps dans la région d'Oudjda, concurremment avec la monnaie marocaine ; le change est variable. L'argent français était déjà très prisé autrefois, surtout aux époques des échéances pour solder les traites des fournisseurs d'Algérie ; actuellement, il fait prime et la monnaie espagnole ne circule guère que chez les Beni Snassen, les Triffa et les Oulad Mansour, dont les relations avec la rive gauche de la Moulouya sont assez suivies.

Les pièces de monnaie en usage dans l'amalat sont indiquées ci-dessous :

Pièces marocaines hassani ou azizi

Argent : Guerch,	valeur	0 ^f 25
— Rebiâa	—	0 50
— Rebouâa	—	1 25
— Douro	—	5 »

Pièces espagnoles

Billon : Pièces de 5 et 10 centimes.

Argent : Pièces de 1 fr., 2 fr. et 5 fr.

Le change moyen avec la monnaie marocaine est à 135.

(1) Voir Chapitre VI : L'amin et le service des douanes.

Pièces françaises

Billon : Pièces de 5 et 10 centimes.

Argent : Pièces de 0 fr. 50, 1 fr., 2 fr. et 5 fr.

Papier : Tous les billets de la banque de l'Algérie.

Le change moyen avec la monnaie marocaine est à 150.

Comme instruments de pesage on emploie à Oudjda, depuis de nombreuses années, des romaines pour les grosses pesées et des balances Roberval pour les pesées courantes des commerçants au détail. Avant 1907 on ne trouvait en ville qu'une seule bascule, celle de la douane.

Tout ce matériel est mal entretenu et, bien qu'il soit soumis à la visite du *mohstasseb*, les poids en mauvais état sont souvent inférieurs à leur valeur nominale. Tous les marchands ne possèdent pas la série complète des poids, ceux admis ne sont d'ailleurs pas entièrement représentés dans la série française ; on parvient néanmoins à faire les pesées en ajoutant des sous sur le plateau de la balance.

Les différents poids sont dénommés comme il suit :

<i>Kilo</i> ,	valeur ..	1 kilogramme	
<i>Retal</i> ,	— ..	500 grammes	
<i>Nous retal</i> ,	— ..	250	—
<i>Rebouâa</i> ,	— ..	125	—
<i>Nous rebouâa</i> ,	— ..	62	— (le poids de 12 sous)
<i>Ouqia</i> ,	— ..	31	— (le poids de 6 sous)
<i>Nous ouqia</i> ,	— ..	15	— (le poids de 3 sous)

Pour les mesures de capacité, on utilise les mesures françaises achetées en Algérie ; les petites sont parfois grossièrement fabriquées par les ouvriers locaux. La liste des mesures de capacité est donnée ci-après :

<i>Aacharia</i> ,	valeur : Double décalitre.
<i>Kharrouba</i> ,	— Décalitre.
<i>Cordia</i> ,	— Demi-décalitre.
<i>Nous cordia</i> ,	— Quart de décalitre.
<i>Rebouâa (1/4 de cordia)</i> ,	— Huitième de décalitre.

Les mesures de longueur employées pour la vente des étoffes sont le *drâa* ou coudée et la *qala*, qui n'est autre que le demi-mètre rigide de nos marchands; on se procure la *qala* en Algérie. On fabrique quelquefois à Oudjda des *qalas* qui ne sont évidemment pas d'une justesse remarquable.

LES SOUKS, LES DELLAHS ET LES FONDOUKS

Avant de passer en revue les souks de la ville et d'examiner la façon dont ils fonctionnaient antérieurement à l'occupation française, il convient de rappeler la tentative de création du *souk el Khemis* par l'amel Ali Guider. Cet amel xénophobe demanda au Sultan, en 1880, l'autorisation d'installer un marché entre Oudjda et Sidi Yahia, au lieu dit *Dar el Mahalla* (Pl. IX) ; son intention était de détourner les Marocains des marchés algériens de la frontière ; il visait en particulier celui de Marnia (1). L'autorisation fut sans doute accordée, puisque l'on construisit des boutiques et des murs d'enceinte et que le marché fonctionna ; il se tenait le jeudi ainsi que l'indique son nom. Mais il était difficile de faire abandonner aux gens de l'Ouest le chemin de Marnia, où ils avaient l'habitude d'opérer leurs transactions en toute sécurité. Le *souk el Khemis* ne prit pas et fut rapidement abandonné ; on en voit encore les vestiges à la lisière orientale des jardins. Le marché se transporta ensuite à Oudjda sur l'esplanade de Bab Abd el Ouahab et à l'extérieur des murs ; on y faisait des affaires tous les jours, principalement le jeudi (2) ; c'est ce marché qui était affermé par le service de la douane (3) ; les transactions n'y portaient guère que sur les bestiaux ; actuellement, son importance est nulle. Les autres souks se trouvaient à l'intérieur des murs et s'échelonnaient dans le quartier des marchés.

Souk el Ghezel (Pl. V, 26) était situé au carrefour de la rue de Bab Oulad Amrane avec l'artère principale de la ville. On y vendait le matin de la laine filée ; les tisserands venaient s'approvisionner là auprès des vieilles femmes qui écoulaient leurs produits sans acquitter de droits de marché.

La bourse de l'eau se tenait tous les soirs au *souk el Ghezel*, du coucher du soleil à neuf heures. Les propriétaires de parts d'eau mettaient aux enchères celle qui ne leur était pas nécessaire, les prix variaient suivant la rareté ou l'abondance des pluies.

Rahbet ez Zera (Pl. V, 25) faisait suite au *souk el*

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen, du 27 juillet 1880.

(2) MOUCIK. — *Oudjda*, p. 260.

(3) Voir Chapitre VI : *L'amin et le service des douanes*.

Ghezel ; c'était le marché aux grains, où citadins et nomades apportaient du blé et de l'orge ; les ventes avaient lieu pendant la journée. Le Makhzen prélevait une cordia de grains par tellis. Vers 1903, cette redevance fut augmentée de trois sous, perçus par le trésor, et de deux poignées d'orge qui étaient destinées à l'amel.

Souk el Khodra, ou marché aux légumes, était installé dans une rue parallèle à l'artère principale et devant la porte de la grande kessaria ; on y offrait aux acheteurs les divers légumes des jardins et des fruits ; souk el Khodra débordait sur le souk el Khoubz et, lorsque la place était insuffisante, les vendeurs apportaient leurs éventaires sur la place de Bab Sidi Abd el Ouahab. L'amel se faisait remettre une faible partie de chaque charge pour son usage personnel, il n'y avait pas d'autre taxe.

Souk el Khoubz (Pl. V, 22) est le marché au pain, on y trouve aussi de la menthe ; il se tient toujours sur la même petite place, non loin de la grande mosquée. Tout boulanger qui exerçait devait donner deux sous par jour au *mohstasseb* pour la place occupée sur le marché par son étalage.

Avant la construction de la grande *kessaria*, il y a une trentaine d'années, le marché de la viande se tenait sur son emplacement ; il fut ensuite transporté à côté du quartier juif, dans la rue de l'ancienne poste où il est encore.

La surveillance des marchés était exercée par le *mohstasseb* ou *caïd es souk* ; il était désigné par l'amel, qui faisait approuver sa nomination à Fez. Le *mohstasseb* avait dans ses attributions la police des étalages et des boutiques, la vérification des poids et mesures, il veillait au maintien des cours et ne laissait pas les vendeurs surfaire le prix des denrées de première nécessité : viande, pain, huile et beurre. Lorsqu'un marché était troublé, il arrêtait les délinquants et les faisait emprisonner par des *mokhazenis* ; il les déférait ensuite à l'amel. Comme rétribution de ses services le *mohstasseb* percevait chaque jour deux sous par boulanger et deux sous par tête d'animal mis en vente par les bouchers, plus cinq sous chaque vendredi par boutiquier vendant de l'huile ; sa charge lui rapportait environ 100 à 125 francs par mois. En réalité, le *mohstasseb* ne touchait pas la taxe imposée aux bouchers qui donnaient l'équivalent en viande à l'amel ; celui-ci versait 75 francs par mois au *mohstasseb* afin de l'indemniser de cette perte ; depuis 1907, il ne lui verse plus que

la moitié de cette somme. Au moment de l'occupation le mohstasseb était El Mekki ould Hadji el Mokri ; il a conservé ses fonctions.

Bien que l'organisation ait été respectée lors de l'occupation, la situation des différents souks s'est quelque peu modifiée. *Souk el Ghezel* a disparu, le *rahbet ez Zera* est installé maintenant sur la place de Bab Sidi Abd el Ouahab, qui est devenue le *souk Sidi Abd el Ouahab* (Pl. V, 21) ; enfin, le *souk el Khodra* et le *souk el Khoubz* ne font plus qu'un ; des indigènes algériens y apportent des légumes fins et des fruits de Tlemcen et de Nemours.

Les ventes à la criée ont lieu dans le quartier des marchés par l'intermédiaire des *dellals*. Ces *dellals* forment une corporation d'une douzaine de membres, dont le chef est un nommé Ben Mouna ; ils sont soumis au contrôle du mohstasseb. Les *dellals* ne peuvent exercer qu'avec l'autorisation de l'amel et ils doivent fournir une caution solvable, qui réponde du remboursement au cas où ils commettraient un abus de confiance. Il semble y avoir chez les *dellals* un certain honneur professionnel, car on ne cite pas d'exemple qu'ils aient trompé la bonne foi de leurs mandants.

Les *dellals* sont des individus à la voix forte et perçante ; c'est surtout le matin et dans la soirée qu'ils procèdent aux ventes. Lorsqu'un objet quelconque est remis à un *dellal*, le propriétaire lui indique le prix approximatif qu'il désire obtenir. Le crieur se promène alors d'un bout à l'autre de la rue des marchés en annonçant à haute voix la mise à prix, puis les surenchères successives. Après que l'objet à vendre a été adjugé au plus offrant, le *dellal* conduit l'acheteur au vendeur qui, étant réglé directement, ne peut être trompé. Parfois pourtant, si le vendeur ne veut pas se faire connaître, le *dellal* perçoit lui-même le montant de la vente. Les *dellals* opèrent la vente des immeubles, de tous les objets mobiliers et des animaux sur lesquels ils ne manquent pas de monter. On les voit circuler sur de maigres petits ânes, leurs jambes pendant jusqu'à terre ; ils lancent quelques lazzis pour attirer les enchérisseurs. La vente des bijoux d'or et d'argent est confiée de préférence au chef de la corporation.

Pour une vente d'animal, le *dellal* prend une commission de 10 à 20 sous azizi ; pour toutes les autres affaires il se faisait allouer autrefois une commission de 3 % ;

maintenant, il s'en rapporte à la générosité du vendeur avec lequel il traite à l'amiable, en ayant soin toutefois de ne pas trop laisser diminuer le prix admis.

Le service des perceptions emploie les dellals pour annoncer la mise en adjudication des immeubles du service ; il leur donne à cette occasion une rétribution de 12 à 19 douros qu'ils se partagent ; l'adjudicataire du bain maure leur remet habituellement un pourboire.

En outre des ventes aux enchères, les dellals remplissent aussi les fonctions de crieurs publics. Le Makhzen n'exige d'eux aucune taxe pour l'exercice de cette profession, mais, en revanche, ils sont tenus de faire sans salaire les communications officielles. Les particuliers ont recours à leurs services quand ils ont perdu un animal, c'est le cas le plus général. Les crieurs parcourent les rues le matin à l'aurore ou le soir au moment du dîner, en hurlant à tue-tête les annonces qu'ils sont chargés de faire.

Les fondouks sont des établissements publics indispensables au voisinage des marchés, car ils abritent les voyageurs et leurs animaux. Ils sont tous bâtis suivant un même plan et comprennent une série de bâtiments servant d'écuries et de chambres ; les locaux sont disposés autour d'une cour centrale où l'on attache les animaux n'ayant pas trouvé de place dans les écuries. On compte à Oudjda six fondouks.

Fondouk des Oulad Sidi Ramdan, à côté du souk el Koubz.

Fondouk des Oulad Sidi Mohammed, près de Bab ez Zaouïa.

Fondouk des Oulad Sidi Mohammed, près de la koubba de Sidi Abd el Ouahab.

Fondouk bou Louiz, à côté de la porte Sidi Abd el Ouahab.

Fondouk des Oulad Si ben Tadj, à côté de la mosquée.

Fondouk du Cadi, dans le quartier neuf.

Ces deux derniers fondouks sont récents. Deux autres, qui existaient avant 1907, ont été remplacés par des hôtels ; ce sont le *fondouk Si Daho*, sur le souk el Ghezal, qui est occupé par l'hôtel Figari, et le *fondouk Mouley Mansour*, sur le rahbet ez Zera, qui est occupé par l'hôtel de France.

Les prix en usage dans les fondouks sont les suivants :

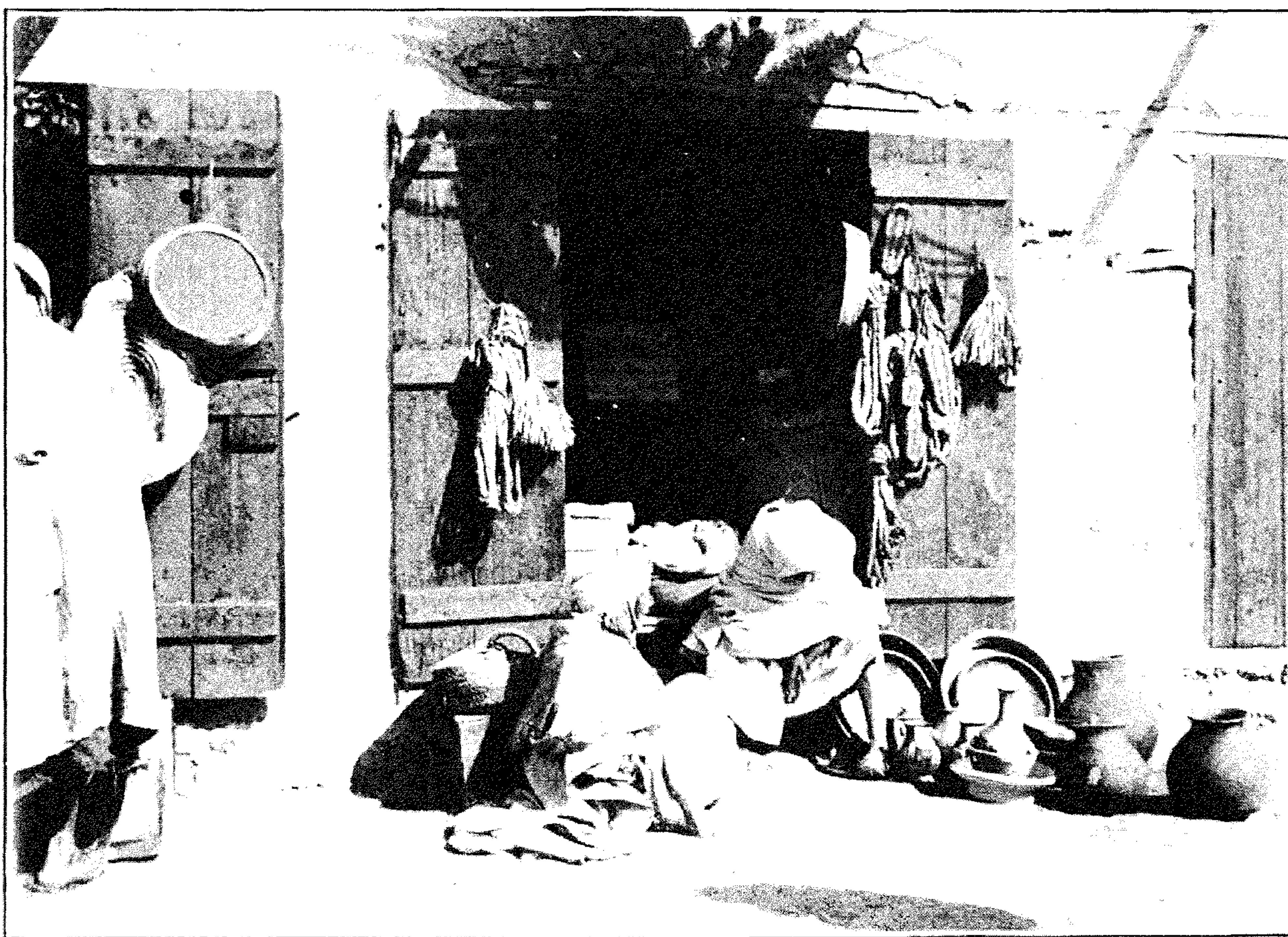
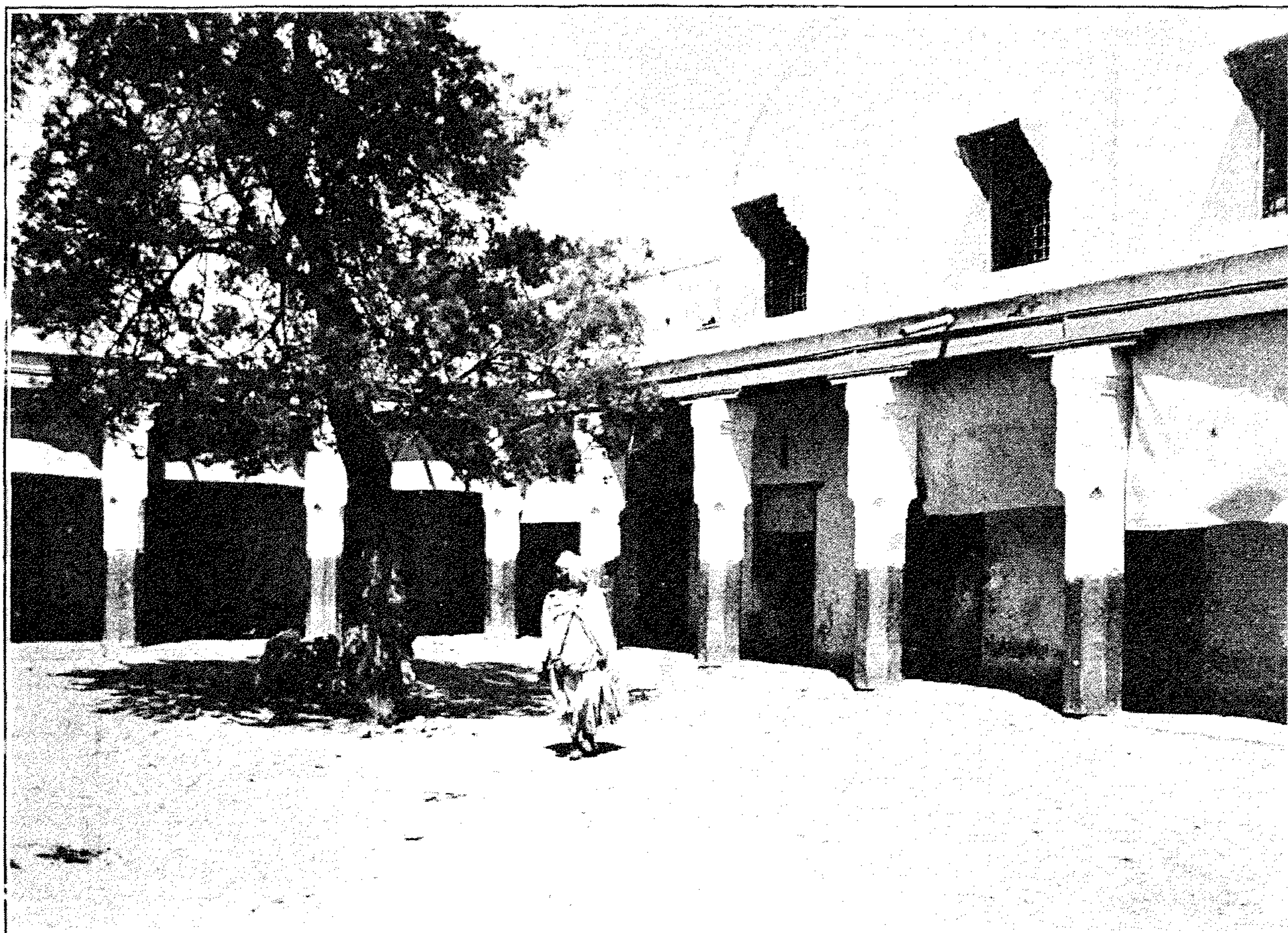
faucet
 deux sous pour une nuit d'homme, cinq sous par journée de cheval ou mulet et trois sous par âne. Ces prix n'ont pas varié depuis longtemps, mais autrefois on réglait en argent marocain, tandis que maintenant les tenanciers exigent de la monnaie française.

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

Les boutiques des commerçants et les échoppes des artisans sont toutes situées dans le quartier des marchés. Les unes et les autres sont de dimensions très exiguës, denrées ou matières premières s'y entassent le plus souvent pêle-mêle, ne laissant qu'une légère place libre pour le marchand ou le client. Les magasins d'étoffes et de comestibles sont divisés en deux parties par une sorte de comptoir bas, derrière lequel se tient le vendeur ; les étalages envahissent quelquefois la voie publique (Pl. XIX, fig. 2).

Les principaux fonds de commerce appartiennent à des Fasis et à des Algériens et se trouvent à la *kessaria*. Dans la *kessaria*, on distingue la grande et la petite *kessaria* ; ce sont deux constructions accolées avec une cour au milieu de chacune d'elles. La *grande kessaria* (Pl. V, 23 et Pl. XIX, fig. 1) est celle où sont installés les marchands ; elle a été construite vers 1880 par l'amin El Hadj Mohammed ben Attal Fasi et appartient à ses descendants. La *petite kessaria* (Pl. V, 24) date de la même époque et a été bâtie par le même individu ; elle comprend un rez-de-chaussée et un étage ; au rez-de-chaussée sont des entrepôts donnant sur la cour et des échoppes sur la façade extérieure ; à l'étage, il y a une grande pièce servant de café maure ; les autres pièces sont petites, on les utilise comme entrepôts ou comme logements.

Les gros commerçants de la ville doivent avoir un chiffre d'affaires assez élevé, puisque dans les magasins minuscules de quelques-uns on voit jusqu'à 40.000 francs de marchandises ; mais c'est là l'exception, la majeure partie des boutiquiers, principalement les marchands de comestibles, n'ont que fort peu de produits sur leurs étagères et gagnent très difficilement leur vie. Le commerce de détail donne en moyenne de 10 à 15 % de bénéfice net ; les frais généraux sont d'ailleurs presque nuls, ils se réduisent au loyer du local occupé. Les juifs, qui sont naturellement souples et insinuants, savent envelopper



1. — OUDJDA : INTÉRIEUR DE LA GRANDE KESSARIA.

2. — — — — — UNE BOUTIQUE.

l'acheteur de prévenances, avec moins d'empressement pourtant qu'en Algérie. Les musulmans sont au contraire extrêmement réservés ; assis à la turque derrière leurs comptoirs, ils attendent impassibles la venue des clients, auxquels ils répondent souvent par monosyllabes, sans faire quoi que ce soit pour les retenir.

Les ouvriers gagnent des salaires variables, qu'il est bien malaisé de fixer, mais qui ne sont certainement jamais très élevés. Ils travaillent presque tous à leur compte ; ceux qui arrivent à gagner environ 80 francs par mois sont tout à fait rares. Les meilleurs artisans sont tous des Algériens, beaucoup sont nés à Tlemcen, où ils ont appris leur métier sous la direction de maîtres européens. Les ouvriers marocains emploient des procédés primitifs, leur travail est moins soigné et plus lent.

Il n'existe pas à Oudjda d'industrie spéciale ; les femmes filent la laine et tissent quelques couvertures à domicile, quand les soins de leur ménage leur laissent des loisirs.

Les particularités relatives aux différents genres de commerce ainsi qu'aux diverses professions sont indiquées ci-après :

Marchands d'étoffes. — Les petites boutiques sont tenues par des juifs ou des musulmans. On y vend des cotonnades blanches ou imprimées, de provenance anglaise pour la plupart, quelques-unes ont néanmoins une origine française, des cotonnades légères pour faire les *chech* (voiles), des mousselines de coton à fond blanc avec des dessins ou de simples raies en couleur, elles sont généralement produites par les manufactures anglaises, enfin des pièces de soie mélangée de coton à rayures aux tons violents et des mouchoirs de couleur d'origine française. Les grands magasins de la kessaria vendent les mêmes étoffes, ainsi que des soieries de Lyon, dont ils ont toujours des approvisionnements importants. On y trouve de beaux mouchoirs aux couleurs vives, des pièces de soie blanche rayée de rose, rouge, bleu ou vert, des mousselines de soie à dessins. Parmi les produits indigènes, on peut signaler des ceintures de soie à coulants d'argent, des ceintures en cuir brodé de Fez, des tapis de Debdou à raies transversales rouges, noires, vertes et blanches, des haïks de soie ou de laine, de petits tapis de prière importés d'Orient. Les principaux marchands d'étoffes ont aussi des tasses de thé décorées de couleurs

voyantes et des verres à dorures fabriqués spécialement en Allemagne, des boîtes à thé en métal peint, de l'encens, de l'eau de rose, des babouches et des *zaboulas* (sacoches brodées avec de la laine).

Brocanteurs. — Dans leurs magasins on voit des amoncellements d'objets disparates de tout âge et de toute origine : les vieilles armes, les vieux plateaux de cuivre, les bibelots indigènes voisinent avec des ustensiles de rebut de provenance européenne. En 1907, on y rencontrait encore quelques armes intéressantes, celles qui restent actuellement ne sont bonnes qu'à jeter à la ferraille.

Marchands de comestibles. — Ces commerçants sont indifféremment musulmans ou juifs. Ils vendent des légumes secs, de la semoule, des raisins secs, des dattes, des arachides, du sucre en petits pains de trois livres, du thé, du café, de l'huile, du savon et des bougies de Marseille, des bougies anglaises en paraffine colorée, du tabac d'Algérie, un peu de quincaillerie et des tasses à café en forme d'œufs, ainsi que de la poterie ordinaire (Pl. XIX, fig. 2).

Gargotiers. — Les gargotes sont de véritables taudis où l'on prépare les mets indigènes, en général des rôtis et du couscous. Les clients peuvent manger sur place ou emporter les aliments chez eux.

Cafetiers. — Depuis l'occupation d'Oudjda, les cafetiers se font payer en monnaie française et réalisent de ce fait des bénéfices plus sérieux qu'autrefois ; en revanche, ils tendent à donner aux consommateurs plus de confort. Les cafés pourvus de nattes sont devenus rares, la plupart ont maintenant de petites tables et des sièges. Dans les cafés maures on sert du café et du thé, certains sont restés le rendez-vous des fumeurs de kif ; ce narcotique extrait du chanvre est aussi dangereux que l'opium. Les juifs ont une cantine qui leur est spéciale ; on y débite du vin et des liqueurs.

Bouchers. — Ils sont installés dans de mauvaises échoppes, aux murs desquelles pendent quelques quartiers de moutons. Ils coupent la viande sur un billot à grands coups de couperet, sans se soucier des os qu'ils brisent. La viande est presque toujours belle, mais mal présentée. Les balances en fer à fléau sont suspendues au plafond. Il y a des boucheries juives et d'autres appartenant à des musulmans.

Boulangers. — Les boulangers ne tiennent pas boutique; les musulmans vont vendre le pain au souk el Khoubz ; ils font de petites galettes plates de froment, d'orge ou de sorgho.

Rôtisseurs et marchands de beignets. — Les rôtisseurs préparent des grillades, des brochettes de foie, des sardines lorsqu'il en est apporté de Nemours ; ils opèrent devant les clients sur un petit réchaud au charbon de bois. Les beignets sont faits avec une pâte légère de semoule, on les fait frire à l'huile.

Pressoirs à huile. — Il existe à Oudjda deux pressoirs indigènes qui sont établis tous deux de façon identique. On pénètre d'abord dans une pièce basse très obscure, où se trouve la meule; celle-ci tourne autour d'un pivot vertical en bois actionné par un mulet attelé à un brancard relié perpendiculairement au pivot. Dans une autre salle voisine, encore plus obscure et soigneusement fermée à clef, se trouve le pressoir. C'est une longue poutre qui pivote à l'un de ses bouts dans un massif de charpente et de maçonnerie ; à l'autre bout, elle est percée d'un écrou dans lequel pénètre une grosse vis en bois. La vis est fixée sur le sol dans une pierre faisant office de crapaudine ; sa partie supérieure est libre. Le plateau du pressoir est fixé sous le milieu de la poutre ; en dessous, le sol est maçonné en forme de cuvette pour recueillir l'huile qui coule ensuite dans une petite citerne. Ces pressoirs, construits de façon rudimentaire, par les ouvriers et avec les seules ressources du pays, sont extrêmement curieux ; ils appartiennent à des musulmans.

Le broyage et le pressurage des olives s'opèrent suivant un rite invariable. L'atelier est respecté à l'égal d'un sanctuaire, on se déchausse pour y entrer et les propriétaires apportant leurs fruits sont seuls admis. Les ouvriers travaillent en silence à la lueur d'une bougie, car on croit que le silence et l'obscurité sont favorables à la production de l'huile et augmentent le rendement.

L'huile est vendue par qolla. La *qolla* est un vase aplati à goulot étroit ; sa contenance est d'une vingtaine de litres ; on l'appelle quelquefois *boucha*. Une qolla d'huile vaut de 30 à 50 francs suivant les années. Les grignons sont achetés par le tenancier du bain maure pour servir de combustible.

Coiffeurs. — Les boutiques des coiffeurs ressemblent à

celles de leurs confrères algériens, elles sont tenues par des musulmans. De vieilles étoffes sont tendues sur les bancs et quelques images arabes accrochées au mur. Le patient s'accroupit face à l'opérateur qui, à l'aide d'une éponge, lui imbibe la tête d'eau savonneuse préparée dans un bassin de cuivre et le rase ensuite avec un couteau ou un rasoir.

Savetiers. — Cette profession est exercée par les juifs ; ils font quelques babouches neuves avec du cuir acheté à Tlemcen, mais leur principal ouvrage consiste dans les réparations ; quelques-uns s'installent sur les marchés. Les savetiers travaillent accroupis et se servent de mauvais outils fabriqués à Oudjda, tels que formes, ciseaux, alènes ; le picd de fer est fixé dans le sol, ils en font un grand usage, car les ressemelages ne sont jamais cousus mais simplement cloués.

Tailleurs. — Les tailleurs comprennent deux catégories bien distinctes : les juifs, qui sont de véritables tailleurs d'habits, et les musulmans qui cousent les burnous, les djellabas et les gandouras.

Les juifs font des vestes et des pantalons soutachés pour leurs coreligionnaires et pour les musulmans et des *haïtis* en drap ou en soie que l'on suspend aux murs. Leurs femmes font des travaux de couture et emploient volontiers des machines à coudre ; en 1906, il y en avait déjà une trentaine en ville (1), ce nombre s'accroît constamment.

Les musulmans exécutent surtout les travaux de broderie et soutachage des vêtements arabes. L'ouvrier prépare une trame de fil de quatre mètres environ de longueur et destinée au remplissage, il la fixe d'un côté sur le vêtement ; un enfant tient l'autre extrémité à l'extérieur de la boutique, il a la moitié des fils dans chaque main et il les maintient écartés avec ses doigts. Au fur et à mesure de l'avancement du travail, l'enfant croise les fils quand il y a lieu, pendant que l'ouvrier exécute le dessin à l'aiguille.

Tisserands. — On voit des tisserands musulmans et des tisserands juifs ; leurs ateliers sont installés dans des locaux mal éclairés, qui ne reçoivent de la lumière que par la porte. Les métiers sont empilés les uns sur les autres.

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 257.

Le bâti des métiers est cubique, la trame placée horizontalement s'enroule sur deux treuils. Deux réseaux de fils verticaux, à chacun desquels on relie alternativement les fils de la trame, sont actionnés par une pédale qui les fait baisser ou monter ; leur rôle est de croiser les fils après chaque coup de navette. La navette oblongue est en bois, la canette est fixée au centre. L'ouvrier jette la navette à la main au travers de la trame et, à chaque coup, avant de croiser les fils, il serre le tissu en le tassant avec le peigne. Ce peigne a la longueur du métier sur lequel il glisse, il est fait de deux barres de bois réunies par de petites dents. Le fil des navettes est mis en bobines avec de rustiques dévidoirs de roseau et des rouets grossiers en bois assemblé avec des lanières de cuir ; le fil est guidé à la main pour régler son enroulement sur les petits tubes de roseau employés comme canettes. Quand la pièce à tisser est très large, il faut deux ouvriers pour passer la navette, un à chaque bout.

Les tisserands d'Oudjda fabriquent des haïks et des *bou rabah* ; il faut une journée à deux ouvriers pour faire un grand haïk. Les *bou rabah* sont des couvertures en grosse laine blanche avec seulement quelques raies de couleur aux deux extrémités.

Fabrique de peignes à carder. — Il n'existe qu'un atelier, les ouvriers sont tous juifs. La monture des peignes à carder la laine est faite avec de vieilles planches ; les dents en fil d'acier sont achetées en Algérie prêtes à être placées sur une feuille de cuir, qui est ensuite clouée sur la monture. Cette industrie est toute récente, elle a été introduite à Oudjda par des juifs algériens.

Teinturiers. — L'industrie de la teinture est entre les mains des juifs ; les musulmans s'adressent à eux lorsqu'ils veulent faire teindre des laines. Les teinturiers travaillent à domicile sous une vérandah de leur cour ; leur outillage ne se compose que de quelques marmites dans lesquelles ils préparent les bains ; ils se servent généralement de couleurs à l'aniline. Les seuls procédés particuliers qu'ils emploient sont les suivants : un mélange d'indigo, de dattes et de cendres de pistachier sauvage, qui donne une solide couleur bleue ; du kermès chauffé à poids égal avec la laine afin de la teindre en rouge ; enfin pour obtenir la couleur verte, ils colorent d'abord la laine en jaune dans un bain de thapsia, après quoi ils la trempent dans un bain d'indigo.

Bijoutiers. — Cette profession est l'apanage des juifs. Leurs outils sont sommaires ; ils ont une petite enclume carrée, la soufflerie, organisée avec un soufflet rustique, manœuvré par l'ouvrier lui-même, ne donne qu'un jet d'air discontinu. Ce soufflet est fermé à l'arrière par deux planchettes que l'ouvrier écarte ou rapproche, suivant qu'il le tend ou le détend. Les bijoutiers produisent des bracelets, des boucles, des bagues, etc. ; ces bijoux sont le plus souvent en argent et n'ont pas grande valeur artistique.

Ferblantiers. — Le métier est, comme le précédent, exercé par les juifs. L'outillage est rudimentaire et comprend des fers à souder droits, des burins en forme de gouge, des marteaux et une enclume minuscule. Les ferblantiers fabriquent des lanternes ajourées assez curieuses quoique simples ; le haut et le bas sont garnis de verres de couleur ; les dessins découpés dans le métal sont composés d'ovales et de fragments de rosaces. Ces lanternes sont carrées et terminées au sommet par un dôme. Malheureusement beaucoup sont faites avec de vieilles boîtes de conserves et ont de ce fait un aspect très vulgaire, qui les déprécie complètement.

Menuisiers. — Les menuisiers sont musulmans ; on trouve maintenant parmi eux de nombreux algériens ; certains possèdent un établi et quelques outils, mais ils s'en servent mal ; ils écorchent les planches en les rabotant et l'art des assemblages leur est totalement inconnu. Les ouvriers qui n'ont pas d'établi maintiennent entre leurs pieds les morceaux de bois qu'ils travaillent. Les menuisiers fabriquent des portes, des tables basses, des caisses peintes et décorées de rosaces aux tons vifs, des étagères, etc.

Fabrication des bats de chameau. — La carcasse en bois (*keteb*) est établie par des ouvriers musulmans, qui se servent presque uniquement de l'herminette pour tailler les différentes pièces ; ils les assemblent avec des chevilles.

Armuriers. — On ne trouve bien entendu dans cette profession que des musulmans ; quelques-uns sont des ouvriers habiles possédant un outillage suffisant et un atelier bien organisé ; les outils ne sont pourtant pas très bien soignés. Les armuriers réparent les armes, font des montures et rechargent les cartouches ; ils fondent eux-mêmes les balles et se procurent des amorces par Mélilla. Ils travaillent souvent avec beaucoup de goût, mais leur

habileté est toute relative ; ils n'ont pas de calibres et ne connaissent pas l'ajustage. Leurs productions les plus curieuses sont les bois de fusil décorés avec des incrustations d'argent ou de métal.

Forgerons. — Les forgerons sont musulmans ; leurs ateliers sont installés assez convenablement. Ils exécutent les travaux ordinaires de forge et font des faucilles dont le tranchant est strié au ciseau, ainsi que les fers pour les animaux.

Maréchaux-ferrants. — Les maréchaux-ferrants, également musulmans, ne font pas de travail de forge ; les fers sont soit achetés en Algérie, soit fabriqués à Oudjda par les forgerons ; on préfère ces derniers ; les clous sont de fabrication européenne. Le ferrage est toujours pratiqué à froid, la pince du sabot dépasse de beaucoup le fer qui est trop court. Les maréchaux-ferrants emploient les outils suivants : le *nemrech*, c'est un ciseau qui est l'analogue du bouterolle, le *gadoum*, sorte d'herminette et la *chefra*, qui est un rogne-pied en forme de hachette ; lorsque le pied est paré avec ces instruments ils fixent le fer à l'aide d'un marteau et de tricoises. Les ânes, les mulets et les chevaux sont tous ferrés de la même manière.

Maçons. — Les ouvriers musulmans savent exécuter la maçonnerie de pierre, mais ils la font très mal, car ils ne relient pas les matériaux des deux parements ; ils emploient le fil à plomb. Ils font généralement de la maçonnerie de pisé à l'aide d'un coffre, dont les montants sont fixés avec des cordes tordues au moyen d'un bâtonnet. Ils dament de préférence du tuf à l'intérieur du coffre et y ajoutent rarement de la chaux, sauf entre les assises. Afin de rendre les terrasses étanches, les maçons pilonnent pendant des journées entières le mortier placé par dessus la charpente ; il tiennent une dame légère dans chaque main et battent en cadence au rythme d'une chanson.

Arçonnières. — La profession est exercée par des musulmans. Les ouvriers taillent les différentes pièces de l'arçon dans des billés de peuplier d'Italie, qui proviennent des jardins de la ville ; ils travaillent avec une herminette. Les pièces préparées sont collées ensemble, puis une peau de chameau parée et mouillée est cousue sur le tout afin de compléter l'assemblage. Les arçonnières placent en outre les boucles des sangles sur chaque panneau. Quelques-uns fabriquent, en même temps que des arçons, des

pelles en bois à manche court pour manipuler les grains.

Selliers. — Les selliers sont musulmans comme les précédents, leur travail consiste à habiller les arçons. Ils font des housses en filali rouge et préparent les tapis de selle avec des feutres cousus les uns sur les autres.

Brodeurs. — La profession de brodeur et celle de sellier se confondent souvent. Les brodeurs musulmans se servent d'une alène, d'aiguilles et d'une pince en bois ; ils font des broderies d'or, d'argent ou de laine. La broderie de laine constitue un genre spécial ; ses dessins sont dans le goût berbère. Les broderies d'or ou d'argent sont identiques à celles que l'on voit en Algérie ; les ouvriers qui les font sont d'ailleurs originaires de Tlemcen. Les principaux ouvrages produits par les brodeurs sont des harnais de selle, des ceintures, des étuis de revolver, des porte-monnaie et des chapeaux pointus pour femmes.

Statistique des diverses professions. — Les professions exercées à Oudjda par les indigènes musulmans ou juifs se répartissaient ainsi en 1910 :

Marchands d'étoffes	(100)	+
Brocanteurs et marchands de bibelots ..	15	
Marchands de comestibles	(200)	+
Gargotiers	9	
Cafetiers	25	
Bouchers	14	
Boulangers	6	
Rôtisseurs	10	
Pressoirs à huile	2	
Marchands de beignets	7	
— de gâteaux	2	
— de bonbons	5	
— de boissons rafraîchissantes.	4	
Porteurs d'eau	4	
Marchands d'herbes médicinales	2	
Coiffeurs	15	
Masseurs	4	
Savetiers	19	
Tailleurs	14	
Tisserands	14	
Fabrique de peignes à carder	1	
Teinturiers	3	
Horloger	1	

Bijoutiers	6
Ferblantiers	2
Menuisiers	20
Charrons	2
Sculpteurs sur bois	4
Fabrique de bâts de chameaux	1
Armuriers	6
Forgerons	8
Maréchaux-ferrants	7
Graveurs sur métaux	6
Maçons	60
Puisatiers	12
Briquetiers	15
Arçonniers	3
Selliers	4
Brodeurs	5

L'AGRICULTURE ET LES IRRIGATIONS

Les cultures

Les gens d'Oudjda font des cultures maraîchères dans leurs jardins irrigués, d'une superficie moyenne de 570 hectares; ils y sèment aussi des céréales, ainsi que dans les terrains non irrigués des environs de la ville. En 1909, ils ontensemencé, tant dans les jardins qu'à l'extérieur, la valeur de cent vingt-trois grandes charrues et cent cinquante-deux petites; la grande charrue est celle attelée avec des chevaux ou mulets, la petite celle attelée avec des ânes. On peut évaluer approximativement les surfaces cultivées à 10 hectares pour la grande charrue et à 5 pour la petite, ce qui représente environ 1.900 hectares de céréales, soit 1.300 d'orge et 600 de blé.

Les jardins contiennent beaucoup d'arbres fruitiers, principalement des oliviers dont le nombre peut être évalué à au moins 10.000. Les oliviers sont quelquefois plantés en massifs, le plus souvent ils forment de larges allées sur les limites de chaque propriété. On trouve aussi des grenadiers, des abricotiers, de nombreux figuiers, quelques vignes grimpantes, des haies de cactus. C'est dans les espaces libres entre les arbres que sont cultivés les céréales et les légumes. Les produits principaux des jardins sont, dans l'ordre d'importance: les céréales, les olives, les figues, les navets, les carottes et le maïs, que

l'on ne sème qu'après la récolte des céréales, les figues de Barbarie. Les jardins sont amendés avec du fumier ; il en existe des dépôts importants aux abords des jardins, sous les murs de la ville. La terre est retournée à l'aide de la charrue arabe. L'arrosage se faisant par immersion, chaque jardin est divisé en un certain nombre de carrés séparés par de petites levées de terre. Ces levées sont obtenues par l'emploi d'une palette en bois munie d'une d'une corde attachée au bas du manche ; on la nomme *kessala*. Deux ouvriers manient la *kessala* avec laquelle ils poussent la terre, un tient le manche, pendant que l'autre placé devant lui tire sur la corde. En vue d'écarter le mauvais œil, les jardins sont souvent agrémentés de mâchoires d'animaux placées sur des piquets.

Pour la culture des céréales on commence les labours dès novembre et même avant ; après les semailles on laboure une deuxième fois afin de recouvrir le grain. La récolte se fait du commencement de mai à fin juin suivant les années. Dans les jardins certains propriétaires coupent l'orge en vert et la donnent aux animaux ; cela leur permet de faire une récolte de maïs ou de sorgho sur le même terrain.

Le grand souci des cultivateurs est de protéger leur grain contre les déprédations des petits oiseaux. Ils installent sur des cordes faisant le tour des arbres tout un système de vieilles boîtes en fer blanc, le gardien pousse des cris stridents et tire sur l'un des bouts de la corde, les boîtes s'entrechoquent en produisant un grand bruit de ferraille. Dans les champs de la plaine, on fait des épouvantails avec de vieux chiffons étendus sur les jujubiers, on dresse aussi des petites colonnes de pierres dans le même but. Les gardiens sont armés d'un long fouet à manche court entièrement tressé en alfa, ils le font claquer à tout instant au-dessus de leur tête.

La récolte des olives a lieu généralement en décembre, elle est terminée au commencement de janvier. Il existe deux variétés d'olives, les noires et les vertes, qu'on mélange indistinctement avant de les envoyer au pressoir ; au dire des indigènes, les vertes auraient un meilleur rendement en huile. Pour la cueillette, on monte sur les arbres et on gaule brutalement les olives en cassant souvent des branches. Les ouvriers embauchés à cette occasion, parmi lesquels se trouvent en majorité des femmes et des enfants, ramassent les fruits à terre et les chargent sur les animaux

qui les transportent jusqu'à la ville. Un arbre fournit en moyenne 15 kilos d'olives ; la récolte de 1909 qui était excellente a donné environ 4.500 quintaux.

Régime des irrigations (Pl. I et IX)

La source de Sidi Yahia fournit l'eau nécessaire à l'irrigation des jardins ; cette eau est conduite par des canaux à ciel ouvert, une faible partie seulement pénètre en ville où elle est utilisée. La rivière de Sidi Yahia a environ 3 mètres de large ; elle se sépare en deux canaux au lieu dit *Aguedal*, où se trouve un barrage déversoir appelé *Guellet el Kouades* (le réservoir des conduits), qui assure une répartition convenable de l'eau. Le canal du sud, ou *segua Meqsem*, est le plus important ; il est de niveau avec la rivière et reçoit à son origine les deux tiers de la masse d'eau. Le canal du nord, ou *segua Oudjida*, est en contrebas d'environ un mètre ; il reçoit l'autre tiers (1). Oudjida arrose les jardins de l'est et du nord-est, jusqu'à Bab el Khemis et à la koubba de Sidi Toumi. Meqsem irrigue les jardins du sud ; il se divise après avoir pénétré dans l'oliveraie et donne naissance à la *segua Belabed* qui dessert les jardins du centre ; l'extrémité de Meqsem se partage ensuite en deux branches secondaires : *Cedret Chahlaf*, qui alimente la kasba à l'aide de tours d'eau constitués en habous et *Metadia* qui amène l'eau jusque dans les groupes de jardins de l'ouest.

L'eau de Sidi Yahia est divisée en un nombre fixe de parts appelées *quarts*. Un quart d'eau est en principe égal au tiers du débit total de la source servi tous les dix-sept jours pendant le quart d'une journée ou le quart d'une nuit ; il y a donc en tout 408 quarts dont 136 pour Oudjida et 272 pour Meqsem. Ces 408 quarts appartiennent, partie au service des habous, partie aux particuliers ; *la propriété de l'eau est tout à fait indépendante de celle du sol* ; on peut posséder des parts sans avoir de jardin ; il y a environ cent cinquante propriétaires de parts d'eau.

Pour la distribution aux ayants droit, l'unité primitive du quart comporte des multiples et sous-multiples, qui sont : le demi ou demi-journée, le demi-quart ou huitième

(1) Ce rapport est celui admis par les indigènes, en réalité il n'est pas tout à fait exact ; les deux canaux reçoivent sensiblement : Meqsem 13/20, Oudjida 7/20.

de journée, le quart de quart ou seizième de journée, appelé aussi *kharrouba*. Les différents quarts d'eau, qui sont supposés égaux, ont en réalité des différences notables entre eux. Ces différences tiennent à deux causes ; les canaux desservant chaque fonds n'ont pas une section uniforme et la durée d'écoulement varie suivant les quarts ; il y a en outre de grosses pertes dues à la défectuosité de la canalisation. Il est par conséquent nécessaire, pour définir un quart d'eau, d'indiquer le nom du canal auquel il appartient et l'heure à laquelle il est servi.

Le tableau ci-après donne le nom des quatre quarts de jour et des quatre quarts de nuit, ainsi que leur valeur approximative.

NOMS DES QUARTS	LIMITES APPROXIMATIVES	DURÉE moyenne
Quarts de jour		
<i>Etnachem qdem</i>	de 6 h. du matin à 8 h. 1/2	2 h. 1/2
<i>Telt qdam</i>	de 8 h. 1/2 au dohor (12 h.)	4 h. 1/2
<i>Dohor</i>	du dohor à l'aâcer (4 h.)	3 h
<i>Aâcer</i>	de l'aâcer au mogreb (7 h.)	3 h.
Quarts de nuit		
<i>Mogreb</i>	du mogreb à l'eucha (8 h. 1/2)	1 h 1/2
<i>Regda</i>	de l'eucha à 10 heures	1 h. 1/2
<i>Daï</i>	de 10 h. au fedjer (4 h. 1/2)	6 h. 1/2
<i>Qornifa</i>	du fedjer à 6 h du matin	1 h. 1/2

Les quarts d'eau étant inégaux, il a fallu établir un roulement, pour que certains propriétaires ne soient pas favorisés au détriment des autres. Le possesseur d'un quart reçoit en huit périodes de dix-sept jours les quatre quarts de jour et les quatre quarts de nuit dans l'ordre suivant : *etnachen qdem*, *âacer*, *regda*, *daï*, *qornifa*, *mogreb*, *dohor*, *telt qdam* ; les bons quarts étant longs à revenir,

celui qui ne dispose que d'une part d'eau n'en a pas assez pour irriguer son jardin.

La plupart des tours d'eau commencent et finissent aux heures des prières ; l'appel du *moueddin* sert donc de signal pour les manœuvres d'eau. Le commencement d'*etnachen qdem* (12 pas) est déterminé en se basant sur la longueur d'ombre d'un homme, qui se place le côté face au soleil ; lorsque son ombre est de soixante à soixante-dix pieds, suivant la distance à laquelle il faut aller couper l'eau, on donne le tour ; le nom de ce quart ne correspond par conséquent pas à la réalité de la mesure. Il en est de même pour le commencement de *telt qdam* (3 pas) qui vaut 8 pieds d'ombre. Les jours où il n'y a pas de soleil, on se sert d'une montre. La fin de *regda* est annoncée par le *caïd el ma*, qui regarde l'heure à la mosquée et fait crier à la porte Sidi Abd el Ouahab..

Le procédé de la mesure par l'ombre a beaucoup d'analogie avec celui employé depuis longtemps par certains *tolba* pour déterminer l'heure de la prière.

Dans un terrain uni, mets-toi debout, dit la formule, regarde la dimension de l'ombre et mesure-la avec tes pas. Alors l'on aura le midi lorsqu'on comptera pour le premier du mois.

Janvier	9 pas
Février	7 —
Mars	4 —
Avril	3 —
Mai	2 —
Juin	1 —
Juillet	1 —
Août	2 —
Septembre	4 —
Octobre	6 —
Novembre	8 —
Décembre	10 — (1)

Comme on l' a déjà dit, un tour d'eau revient tous les dix-sept jours dans un ordre déterminé ; les tours perdus ne sont ni rappelés ni compensés et l'usage de la *hedima* permet aux autorités de priver les propriétaires d'une partie de leurs droits.

On appelle *hedima* une journée d'eau employée au

(1) WALSIN ESTERHAZY. — *Domination turque*, p. 291.

profit d'autres individus que les usagers. Il y a eu autrefois de nombreux abus, car l'amel avait souvent recours à la hedima, afin de dédommager les cultivateurs auxquels il prenait leur eau pour arroser les terres du Makhzen ; les chioukh de la ville ne manquaient pas d'en faire autant.

La surveillance du service des eaux est assurée par un répartiteur ou *caïd el ma*. Il veille à l'entretien des canaux, à la régularité des manœuvres et arbitre les conflits. Il est habituellement rétribué avec une hedima au printemps et une à l'automne ; il transforme en argent l'eau qui lui est ainsi concédée. Le caïd el ma est le nommé Mohammed ben Abdallah, il prétend que cette charge a été donnée à perpétuité à sa famille par le fameux marabout Sidi Yahia ben Younes (1).

Une part d'eau vaut en moyenne 500 francs. Les propriétaires disposant de plus d'eau qu'il ne leur en faut louent le surplus. La bourse des eaux se tient actuellement à côté du souk el Khoubz, au débouché de la rue de la mosquée ; les vendeurs désignent les tours à céder, sans oublier d'indiquer les canaux auxquels se rapportent ces tours ; il appartient ensuite à chaque acquéreur d'ouvrir la prise d'eau de son fonds au moment voulu (2). Les prix de location d'un tour d'eau sont variables ; pendant les années de sécheresse, ils atteignent 80 francs pour Oudjida et 90 francs pour Meqsem ; il y a alors de fortes surenchères, mais quand les années sont pluvieuses les prix redescendent et sont bien plus bas.

(1) (2) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, 1907.

CHAPITRE VIII

La Colonie européenne

CONSTITUTION ET DÉVELOPPEMENT

La colonie européenne d'Oudjda est toute récente, car, avant l'occupation, les autorités marocaines usaient de tous les moyens en leur pouvoir pour arrêter les tentatives de pénétration commerciale de nos compatriotes. M. Souin, colon à Marnia, ayant installé en 1906 un service de voitures publiques entre cette ville et Oudjda, eut à subir de nombreuses vexations ; on alla jusqu'à lapider ses voitures et le commandant supérieur de Marnia dut protester à plusieurs reprises contre ces actes inqualifiables. Au moment de l'entrée de nos troupes à Oudjda, il ne s'y trouvait qu'un Français, M. Figari ; il avait créé, dans un coin écarté de la ville, un petit hôtel pour héberger les touristes ; de même que M. Souin, il n'avait guère eu à se louer des procédés du Makhzen à son égard.

L'installation d'une garnison à Oudjda provoqua la venue de fournisseurs, vivandiers et débitants de boissons qui s'organisèrent comme ils purent dans la ville indigène ou aux abords du camp. D'autres Européens suivirent ce mouvement dès que la sécurité permit d'étendre les affaires commerciales. L'apport de capitaux dans le pays favorisa l'essor de la colonie naissante ; on bâtit alors des maisons sur le terrain vague situé à l'intérieur des murs, à côté de Bab el Khemis, et un quartier neuf commença à s'élever. En août 1909, il y avait à Oudjda 281 Européens ou naturalisés se décomposant comme il suit :

NATIONALITÉS	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Totaux par Nat.
Français.....	53	32	14	31	130
Espagnols.....	26	20	19	25	90
Italiens.....	5	4	2	5	16
Allemands.....	1	»	»	»	1
Juifs et indigènes naturalisés français.	18	8	10	8	44
Totaux par catégorie	103	64	45	69	Tot. gén. 281

Depuis cette époque, ce nombre n'a fait que s'accroître, ainsi que le montre le tableau ci-dessous :

NATIONALITÉS	Nombre d'individus en décembre 1909	Nombre d'individus en mai 1910
Français	140	150
Espagnols	112	140
Italiens.....	16	21
Allemands... ..	1	2
Juifs et indigènes naturalisés français	44	50
TOTAUX.....	313	363

Les situations les plus importantes sont occupées par les Français ; le commerce et l'industrie sont en grande partie entre leurs mains. Les étrangers, principalement les Espagnols, fournissent surtout la main-d'œuvre ; on trouve parmi eux des manœuvres, maçons et charretiers. Les juifs se livrent au commerce et la plupart des indigènes naturalisés sont des employés.

La colonie européenne stable s'est groupée dans le nouveau quartier où l'on a construit une poste française. Beaucoup d'ouvriers habitent dans des maisons indigènes, principalement chez les Oulad el Gadi et Ahel el Djamel ; quelques-uns louent d'étroites chambres à la petite kessaria ou au fondouk Bou Louiz, ils y vivent dans la plus grande promiscuité.

La poste française (Pl. V, 29) est confortablement installée ; elle assure les services postaux, télégraphiques et téléphoniques dans d'excellentes conditions ; on compte en ville quelques abonnés au téléphone. Oudjda est maintenant relié à Marnia plusieurs fois par jour par des services de diligences ; les marchandises débarquées à la gare de Marnia sont apportées par des charrettes (1).

LES AFFAIRES COMMERCIALES ET INDUSTRIELLES

On trouve actuellement à Oudjda d'assez nombreux commerçants, industriels ou ouvriers ; certains de ces derniers prennent des entreprises à la tâche. Les grosses affaires sont encore rares, la plupart des commerçants sont de petits débitants au détail. Le tableau qui suit donne la liste, par nationalité, des différentes professions en mai 1910 :

(1) Une voie ferrée étroite est en construction entre Marnia et Oudjda, elle doit être continuée sur El Aïoun Sidi Mellouk et Taourirt (*Dar ech Chaoui*).

PROFESSIONS	Français	Espagnols	Italiens	TOTAUX par PROFESSION
Boulangers	2	»	»	2
Cafés et Buvettes	5	»	»	5
Charentier	1	»	»	1
Coiffeurs	2	»	»	2
Éleveurs	2	»	»	2
Entrepositaires	3	»	»	3
Entrepreneurs et tâcherons..	2	»	1	3
Entrepreneurs de transport..	3	2	»	5
Épiciers et Merciers .	3	»	»	3
Fournis. de l'armée ..	1	»	»	1
Fruitiers et march. de légum.	1	1	»	2
Hôtels	3	»	»	3
Maçons	6	27	3	36
Menuisiers...	1	»	1	2
Peintres.	1	»	1	2
Photographe	1	»	»	1
Quincaillier	1	»	»	1
Tripeliers	1	1	»	2
Vins, Liqueurs, Spiritueux..	2	1	»	3
Minoterie et Pressoir à huile.	1	»	»	1
Totaux par nationalité et Total général	42	32	6	80

En août 1909, il n'y avait que soixante-un individus répartis entre les différentes professions, mais les entreprises commerciales ont néanmoins peu varié de cette époque à mai 1910. Dans ce laps de temps, un horloger-

bijoutier et un pâtissier ont disparu ; l'augmentation a porté sur les maçons avec un gain de vingt-cinq unités.

Les entreprises les plus importantes sont celles de MM. Lauberge, Sabatier et Rozès.

M. Lauberge a monté à Oudjda un grand magasin de comestibles dirigé par M. Leguet. Cette maison fait le demi-gros et le détail, elle a beaucoup étendu ses opérations en 1910 ; un vaste hangar lui permet de faire le commerce des céréales, qui est généralement très fructueux. Elle vend aussi aux indigènes les marchandises les intéressant plus spécialement, telles que le sucre et le café. Le chiffre d'affaires est d'environ 200.000 francs par an.

La maison Sabatier est une succursale de celle de Tlemcen, elle est gérée par M. Jacquin ; celui-ci y a joint une fabrique d'eaux gazeuses, qui produit une moyenne de 3.000 siphons par an. Le commerce principal de la maison est celui des vins et des liqueurs ; son chiffre d'affaires est de 50.000 à 60.000 francs chaque année.

L'entreprise de M. Rozès présente un gros intérêt au point de vue local, car il a organisé un petit moulin pour la mouture arabe et un pressoir à huile actionnés par un moteur à gaz pauvre. Le moulin a eu un véritable succès ; les indigènes apprécient la rapidité et la bonne exécution du travail et, la minoterie étant en pleine ville, ils n'hésitent pas à y envoyer les jeunes filles faire moudre la provision de grain du jour. Les chiffres qui suivent sont intéressants, ils indiquent les quantités de grains traitées en une année ; ces quantités représentent sensiblement les deux tiers de la consommation locale.

1909	Avril	225	quintaux
	Mai	270	—
	Juin	580	—
	Juillet	815	—
	Août	770	—
	Septembre	880	—
	Octobre	490	—
	Novembre	210	—
	Décembre	260	—
1910	Janvier	280	—
	Février	180	—
	Mars	195	—

TOTAL 5.155 quintaux (2/3 orge, 1/3 blé)

Le pressurage des olives donne des résultats tout aussi satisfaisants. Pour la récolte de 1909, le travail a commencé le 20 décembre et a été terminé le 10 mars 1910 ; pendant ce temps, on a produit 58.480 litres d'huile, représentant en rendement moyen 3.500 quintaux d'olives.

Les quelques affaires dont il vient d'être parlé n'auraient évidemment qu'une importance relative dans un pays outillé et organisé, mais à Oudjda, il est utile de les citer ; elles préparent l'avenir et marquent la première étape du pays dans la voie de son développement économique.

DEUXIÈME PARTIE

LES TRIBUS DE L'AMALAT

CHAPITRE I^{er}

La contrée occupée

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE (1)

De tout temps, la ville d'Oudjda a été agitée par les troubles qui déchiraient les tribus environnantes, dans lesquelles le Makhzen était souvent impuissant à maintenir l'ordre. Les citadins étaient, par la force des choses, mêlés aux différentes querelles des soffs de l'extérieur, entre lesquels ils se partageaient suivant leurs sympathies ou leurs intérêts du moment.

Le pays d'alentour, dont la situation politique et économique était intimement liée à celle d'Oudjda, peut être délimité comme il suit :

Au *Nord*, par la mer ;

A l'*Est*, par la frontière algérienne ;

Au *Sud*, par l'extrémité occidentale du djebel Sidi Labed, Berguent et le Foum Bezzouz, qui sépare les montagnes de la rive gauche de l'oued Za de la gada de Debdou ;

A l'*Ouest*, par le Foum Bezzouz, la vallée de l'oued Za et le cours de la basse Moulouya.

C'est la région ainsi définie que le représentant du Sultan s'efforçait généralement de soumettre à son autorité ; on peut donc la considérer comme constituant l'*amalat d'Oudjda*, quoique cette circonscription administrative ait plusieurs fois varié d'étendue et n'ait jamais eu des limites bien précises.

Trois chaînes principales parallèles et de direction

(1) Consulter la carte de la *région frontière algéro-marocaine* au 1/500.000 (feuille nord) et la carte *Oudjda-Beni Snassen* au 1/100.000 (2 feuilles). Editions du Service Géographique de l'Armée. — On peut voir également un article récent : L. GENTIL, *L'Amalat d'Oudjda* (Etude de géographie physique), dans *la Géographie*, Paris 1911, T. XXIII, fascicules de janvier et mai.

sensiblement E.-N.-E.—O.-S.-O. forment l'ossature de cette région ; ce sont, du Nord au Sud : la chaîne côtière de *Guern ech Chems*, le massif des *Beni Snassen* et enfin les monts des *Beni Yala*, *Zekara* et *Beni bou Zeggou*, dont les ramifications s'étendent jusqu'au sud de l'oued Za. Ces chaînes sont séparées par deux immenses plaines : la *plaine de Triffa*, entre le *Guern ech Chems* et les *Beni Snassen*, la *plaine d'Angad*, entre les *Beni Snassen* et les montagnes des *Zekara* et des *Beni bou Zeggou*.

La petite *plaine des Oulad Mansour*, située au bord de la mer, entre l'embouchure de l'oued Kiss et celle de la Moulouya, a une longueur d'environ 13 kilomètres sur une largeur moyenne de 2 kilomètres; elle est sablonneuse, on y trouve même quelques dunes.

Les collines de *Guern ech Chems* bornent au Sud la plaine des *Oulad Mansour*; elles forment une petite chaîne de faible épaisseur dont l'altitude ne dépasse guère 120 mètres. Les pentes nord sont en général abruptes et ravinées, le versant sud s'abaisse moins brusquement sur la plaine de *Triffa*. On rencontre dans le *Guern ech Chems* des terrains tertiaires de l'étage miocène (1).

La *plaine de Triffa* a une altitude moyenne de 100 mètres ; elle est fort peu mouvementée, excepté au voisinage de la Moulouya, où elle est coupée par des ravineaux tributaires de cette rivière. Les dépôts sableux qui apparaissent dans les *Triffa* appartiennent à l'étage pliocène (2).

Le massif des *Beni Snassen* fait suite à la plaine de *Triffa* ; M. Gentil, signalant son individualité orographique, en a fait une très exacte description d'ensemble. Ce massif « forme un vaste bombement elliptique allongé dans le sens Est-Ouest », du *Guebous* à la Moulouya. Dans les plaines de *Triffa* et d'*Angad* « des chaînons ou des collines parallèles au massif central forment comme les témoins d'une chaîne plus puissante de l'époque tertiaire ». La différence de niveau étant considérable entre les deux plaines de *Triffa* (altitude , 100 mètres) et d'*Angad* (altitude, 600 mètres), il en résulte un régime hydrographique différent sur le flanc nord et sur le flanc sud de la montagne ; les rivières du Nord sont dans une « phase de creusement » beaucoup plus avancée et « décapitent » celles du versant sud (3).

(1) (2) GENTIL L. (1907).

(3) GENTIL L. (1908).

Le point culminant des *Beni Snassen* est le *Ras Foughal*, son altitude est de 1535 mètres ; à l'Est, le massif s'abaisse assez vite jusqu'au *col du Guerbous* (altitude, 500 mètres). Il existe au contraire à l'Ouest des hauteurs importantes comme la montagne des *Beni Moussi Roua* (1218 mètres), le *djorf el Abiod* près de Taforalt (1155 mètres), le *Tadjamt*, au-dessus de *Berdil*, chez les *Beni Ourimeche* (1180 mètres), le *Eier ou Fadis*, chez les *Beni Mahiou* (1123 mètres) ; tous ces sommets sont situés au sud de la chaîne qui se termine par des pentes raides sur la plaine d'Angad.

La structure géologique du *massif des Beni Snassen* a été ainsi définie par M. Gentil. Il est formé d'un noyau primaire de schistes ardoisiers recouverts d'un manteau jurassique débutant par des terrains liasiques. Ces dépôts secondaires sont calcaires, puis marneux, argileux et gréseux ; ils forment enfin des bancs puissants de calcaires dolomitiques. Le plissement de la chaîne est peu compliqué ; c'est un vaste bombement avec des écailles « à la façon des tuiles d'un toit ». Le centre du massif est plus à l'Ouest que le point culminant. Des éruptions volcaniques ont plissé la chaîne à plusieurs reprises ; d'abord aux temps primaires ou au début des temps secondaires, puis, beaucoup plus tard, à l'époque tertiaire, entre *Aïn-Sfa* et le *Meghris* et entre le *Meghris* et le *djebel Haraza* (1). La montagne des *Beni Snassen* est très sauvage ; les vallées sont la plupart du temps resserrées entre de hautes falaises à pic, les sentiers sont souvent à peine frayés au travers des rochers, on y rencontre des passages difficiles et dangereux.

La *plaine d'Angad*, dans laquelle est bâtie la ville d'Oudjda, crée une trouée considérable qui a servi à toutes les époques de passage aux bandes portant la guerre de Tlemcen à Fez ou inversement. Cette plaine large de 15 à 20 kilomètres est à une altitude moyenne de 600 mètres ; elle s'étend jusqu'à El-Aïoun Sidi Mellouk. En dehors de quelques hauteurs issues du soulèvement des *Beni Snassen*, elle est d'une platitude absolue la rendant tout à fait monotone. Ces hauteurs déterminent une ride discontinue au centre de la plaine, ce sont : le *djebel Meghris* (1006 mètres), le petit *pic de Sidi Soltane* (891 mètres), *Sbouat ed Dib* (857 mètres), *Termamis*

(1) GENTIL L. (1908).

(806 mètres) et *Naïma* (854 mètres). Les alluvions des vallées de l'*Angad* appartiennent à l'étage pliocène (1), des éruptions volcaniques ont en outre eu lieu dans cette plaine à l'époque tertiaire (2).

A l'ouest d'El Aïoun, le sol est tourmenté ; les *avant-monts des Beni Mahiou* et des *Beni bou Zeggou* envahissent la plaine sans toutefois s'enchevêtrer. De larges couloirs orientés dans le sens Est-Ouest rendent faciles les communications avec la Moulouya ; le plus important d'entre eux est connu sous le nom de *plaine de Djefira*.

La chaîne de montagnes qui ferme la plaine d'Angad au Sud comprend deux rides parallèles ; celle du nord est formée par les *montagnes des Zekara* prolongeant le *djebel Metsila* et par les *monts des Beni bou Zeggou* ; celle du sud est constituée par les *montagnes des Beni Yala*, dont les ramifications vont s'enchevêtrer avec celles des *monts des Beni bou Zeggou*. Un couloir de 3 kilomètres de largeur en moyenne existe entre les deux rides, la partie ouest en est connue sous le nom de *Metroh*.

Le *pâté montagneux des Zekara* est d'un parcours relativement facile dans le sens Nord-Sud, car les principales vallées y découpent des passages ayant cette orientation. Le point culminant se trouve au *djebel Temnart* (1340 mètres), sensiblement au centre. Les hauteurs de la lisière ont des altitudes variant de 1000 à 1200 mètres, de sorte que la *montagne des Zekara* est une espèce de plateau à sommet tourmenté, qui se termine des différents côtés par des pentes généralement assez raides ; les roches volcaniques y affleurent sur de grandes étendues (3).

Les *monts des Beni bou Zeggou* comprennent : le *djebel proprement dit des Beni bou Zeggou*, qui se prolonge au Nord-Est par le *Bou Ladjeraf* et au Sud-Est par les *montagnes des Oulad Bakhti* et *Oulad Moussa ben Amar*. Le *djebel Bou Ladjeraf* relie celui des *Beni bou Zeggou* à la montagne des *Zekara* ; son plus haut sommet, le *Ras Bou Ladjeraf*, a environ 1200 mètres d'altitude. Le *djebel Beni bou Zeggou* est un gros massif épais à pic sur l'oued Za et le *Metroh* ; son point culminant doit atteindre 1600 mètres. Au Nord, ce djebel s'abaisse sur la *plaine de Tanecherfi* par des contreforts moins abrupts ; c'est une montagne

(1) GENTIL L. (1907).

(2) GENTIL L. (1908).

(3) GENTIL L. (1907).

fort difficile qui n'est traversée que par un mauvais sentier muletier. Le terrain carboniférien est très développé dans les *monts des Beni bou Zeggou*, où se sont produites les plus anciennes éruptions volcaniques de toute la région d'Oudjda ; on y remarque aussi quelques volcans secondaires ; le pliocène est largement représenté dans ces montagnes (1).

Sur la rive gauche de l'oued Za le pays est également très montagneux ; c'est en quelque sorte le prolongement du massif des Beni bou Zeggou. On y trouve les *montagnes des Beni Oughar, des Beni Chebel et des Oulad el Midi* ; à l'Ouest, à la sortie des gorges du Za, elles se terminent par le pic de *Narguechoum*. Ce pays est d'un parcours pénible ; les sentiers sont peu nombreux et toujours difficiles. Plus au Sud apparaît enfin le *djebel Mekam*, dont le sommet est en forme de plateau. Il se trouve sur le territoire des *Oulad Amor* et ses pentes s'abaissent jusqu'au défilé de *Foum Bezzouz*, en face des premières hauteurs issues de la *gada de Debdou*.

La *chaîne des Beni Yala* commence au *Mehacer* (1327 mètres), dont la partie supérieure est formée de hautes falaises à pic ; vers l'Ouest, on trouve le *djebel Othmane* (1325 mètres), le *djebel Hamza* (1607 mètres), le *Bou Keltoum* (1667 mètres) ; toutes ces montagnes ont des flancs fort raides, principalement au Sud ; au-delà de leur versant sud le sol est très tourmenté jusqu'à l'oued Za ; à l'Ouest, elles se relient au massif des Beni bou Zeggou par les monts des Oulad Bakhti. On rencontre des terrains primaires dans le *Metsila* et le *Mehacer*, où affleurent des schistes ardoisiers de l'étage silurien. Les terrains secondaires sont représentés au *Mehacer*, qui repose sur un soubassement de roches volcaniques par des escarpements calcaires appartenant au lias moyen. Ces calcaires sont également visibles dans les autres parties de la *chaîne des Beni Yala*, ils semblent se poursuivre très loin à l'Ouest (2).

Au sud des *Beni Yala* le pays est coupé ; ce n'est qu'après la *plaine de Tiouli*, à hauteur de *Sidi-Aïssa*, qu'il commence à changer d'aspect ; on approche alors de la région des *gadas*, immenses plateaux sur lesquels l'horizon s'élargit et où apparaissent de longues falaises basses très caractéristiques ; c'est dans cette région des *gadas* que se trouve *Berguent*, appelé aussi *Ras el Aïn des Beni Mathar*.

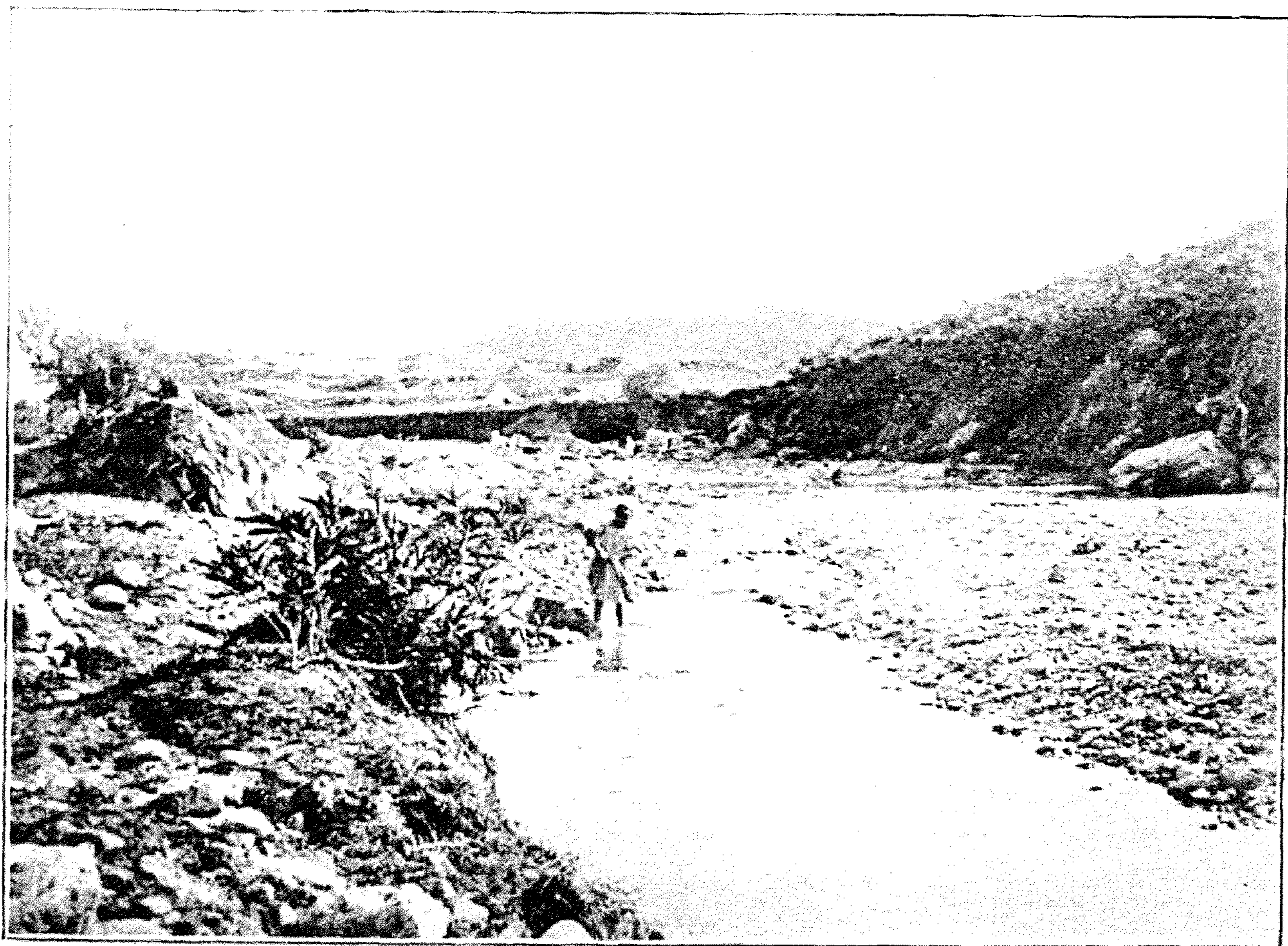
(1) (2) GENTIL L. (1907).

L'hydrographie de la contrée avoisinant Oudjda est aussi simple que son orographie ; la *Moulouya* et le *Kiss* recueillent la plus grande partie des eaux et les conduisent à la mer ; les oueds drainant la partie est des montagnes des Beni Yala et des Zekara sont les seuls qui appartiennent au bassin algérien de la *Tafna*.

La *Moulouya* est la rivière la plus importante du Maroc oriental ; elle prend sa source dans le Haut-Atlas. La basse *Moulouya* est encaissée entre de hautes berges, elle décrit de nombreux méandres de faible développement et double l'extrémité occidentale du massif des Beni Snassen en passant au travers d'un défilé très resserré, où un endroit plus particulièrement étroit est appelé par les indigènes le *saut du bouc*. Cette rivière coule sur du gravier, elle est suffisamment profonde pour qu'on soit obligé de la franchir en empruntant les gués ; néanmoins, son lit est irrégulier, de même que tous les oueds du nord-ouest de l'Afrique elle a un cours torrentiel et ne peut être considérée comme navigable ; le sable forme une barre à l'embouchure. En aval des Beni Snassen, la largeur de la *Moulouya* atteint quelquefois une cinquantaine de mètres. D'aval en amont, les principaux gués sont : *mechra er Rahil*, *mechra Kerbacha* à hauteur du Guern ech Chems, *mechra Boudelal*, *mechra Kabou*, *mechra Guerma* (Pl. XIV, fig. 1), *mechra Sidi Naceur* et *mechra Sidi Ali ou Belkacem* devant la plaine de Triffa ; tous ces gués sont en général faciles une grande partie de l'année, on y a en temps normal de l'eau jusqu'à la ceinture. En amont, les passages deviennent moins commodes et parfois dangereux ; ils demandent à être bien connus ; on rencontre successivement *mechra Debdeba*, *mechra Safsaf*, *mechra ez Zoudj*, *mechra Safsafa*, *mechra Sfa*, *mechra Qlila* et *mechra Moul el Bacha*, ce dernier gué est important.

Les principaux affluents de droite de la basse *Moulouya* sont : l'*oued Cherâa*, qui reçoit une grande partie des eaux du versant nord des Beni Snassen ; il porte au débouché de la montagne le nom d'*oued Sidi Mohammed ou Berkane* (1) (Pl. XX, fig. 2) prend ensuite celui de *Cherâa* et va se jeter dans la *Moulouya*, au sud de *mechra Guerma* ; cet oued roule toujours une assez grande

(1) Il serait plus régulier d'écrire *Sidi Mohammed Aberkane*, mais j'ai adopté l'orthographe qui a prévalu. *Aberkane* est un mot du dialecte zenatia qui signifie noir.



1. — GUÉ DEL MECHRA GUERMA SUR LA BASSE MOULOÛYA.

2. — L'OUED BERKANE AU PIED NORD DES BENI SNASSEN.

(Au fond, le camp à côté duquel a été créé le village de colonisation)

quantité d'eau, même en été. L'*oued el Khemis* vient ensuite ; il est formé de l'*oued Tagma* et de quelques autres branches et draine le côté nord-ouest du massif des Beni Snassen. En amont, la *Moulouya*, très encaissée, ne reçoit plus que des torrents de faible développement jusqu'à hauteur de la trouée d'Angad. L'*oued Sidi Okba* a son confluent au sud de mechra Sfa, c'est la réunion des oueds descendant des montagnes des Zekara et du djebel Bou Ladjeraf ; l'un d'eux est l'*oued Bou Redim* (sans eau) il passe près d'El Aïoun Sidi Mellouk ; un autre, l'*oued Irsane* qui sort du Metroh. Les oueds *Mellili* et *Mestigmar* apportent à la *Moulouya* les eaux du djebel proprement dit des Beni bou Zeggou ; au sud de ce massif, on rencontre enfin l'*oued Za*.

L'*oued Za* a sa tête, sous le nom d'*oued Charef*, dans les gadas du sud de Berguent ; après cette localité, il devient l'*oued el Haï*, puis l'*oued Za*. L'*oued Za* a un cours très sinueux, il passe à Guefaït où existe un petit centre de cultures ; un marabout fort influent dans la région est installé en ce point. La rivière coule ensuite dans de profondes gorges, au-delà desquelles elle arrose Dar ech Chaoui (Pl. XXIV, fig. 2), Taourirt, les Oulad el Mahdi et la kasba des Oulad Ali. Il y a constamment de l'eau dans l'*oued Za*, ses rives sont en partie cultivées ; il se jette dans la *Moulouya*, à environ 15 kilomètres en amont du gué de Moul el Bacha.

L'*oued Kiss* est un cours d'eau côtier de faible importance ; il est surtout connu, parce que depuis le traité de 1845 il forme, dans son cours inférieur, limite entre le Maroc et l'Algérie. L'*oued Kiss* prend sa source dans les montagnes des Beni Snassen, du côté nord-est ; il passe à Martimprey et coule entre des berges escarpées de quelques mètres seulement de hauteur. Il franchit l'extrémité du Guern ech Chems par des gorges de faible profondeur, mais ne manquant pas de pittoresque ; il se jette enfin à la mer près de Saïdia. L'*oued Kiss* contient toujours de l'eau qui coule sur un fond de gravier ; sa profondeur est faible, il est franchissable partout où les berges n'en interdisent pas l'accès.

Les oueds tributaires du bassin de la Tafna sont les oueds *Isly* et *Taïret* ; le premier vient des montagnes des Zekara et le second descend des pentes ouest du Ras Asfour. Il suffit de les citer pour mémoire, puisqu'on les

a étudiés dans la description géographique des environs de la ville d'Oudjda (1).

Il existe d'assez nombreuses sources dans la contrée. Tout le long de la rive droite de la Moulouya, à l'ouest de la plaine de Triffa, on voit sourdre des sources au milieu des ravineaux tributaires de cette rivière. Le centre de la plaine est également bien pourvu en eau ; on y a creusé des puits dont la profondeur ne dépasse pas 8 mètres en moyenne. Au Sud et vers le pied des montagnes se trouve la source intermittente dite *aïn Reggada*.

Dans les Beni Snassen, les sources les plus connues sont l'*aïn Taforalt*, au sommet de la montagne, la *source de Zegzel*, qui est une véritable petite rivière sortant d'un couloir souterrain ayant deux à trois mètres de hauteur sous la clef de voûte (Pl. XXI, fig. 2), l'*aïn Sfa* au pied est du massif ; toutes ces sources ont de très gros débits.

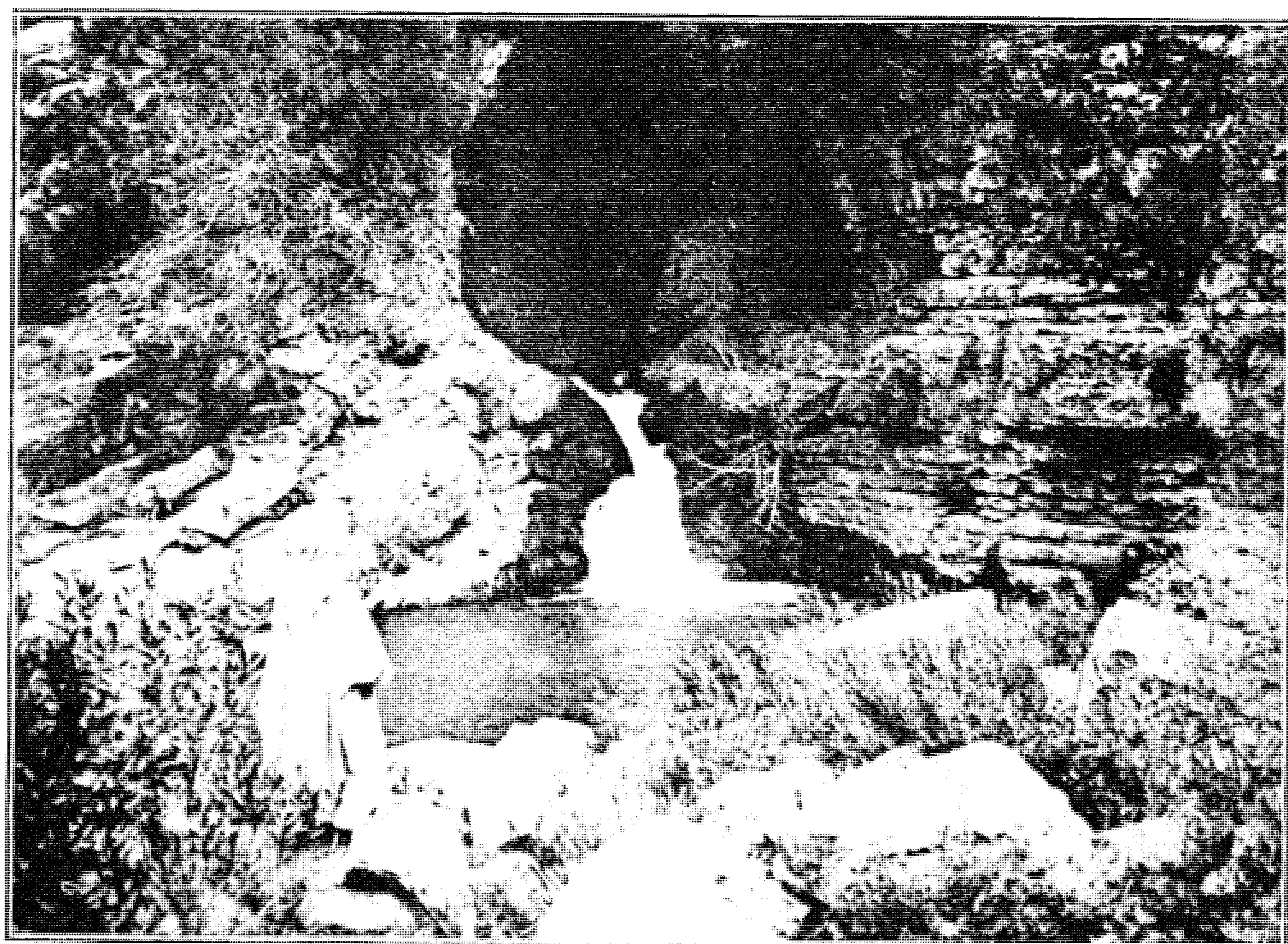
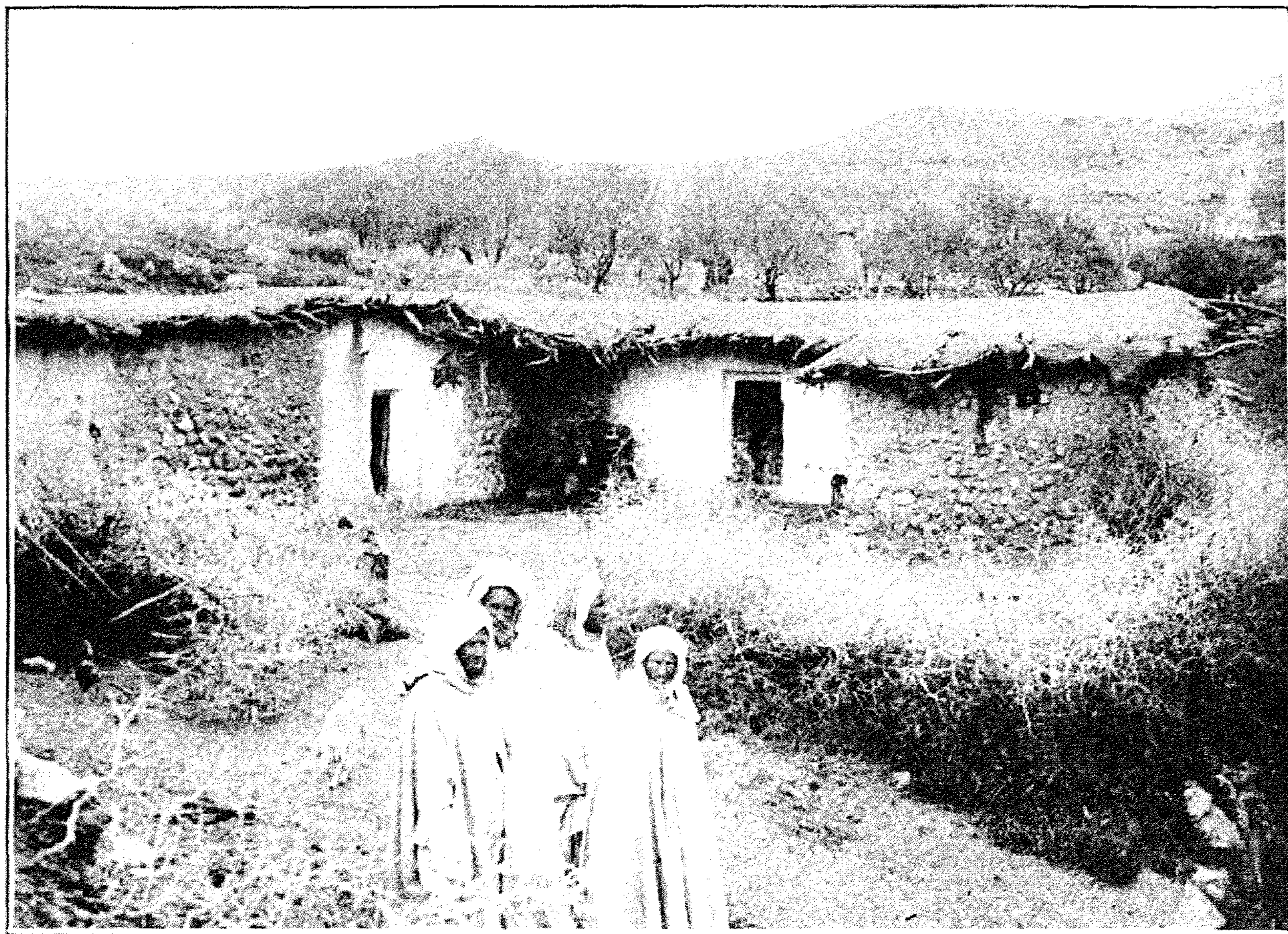
Dans la plaine d'Angad, les sources dénommées *El Aïoun Sidi Mellouk* ont une certaine importance, d'autant mieux que les puits sont plutôt rares dans cette plaine.

Des sources existent également dans les montagnes des Zekara, Beni bou Zeggou, Beni Yala et celles du sud de l'oued Za ; parmi celles d'un débit suffisant, on peut citer l'*aïn Mestigmar* et l'*aïn Telouat* au nord des Beni bou Zeggou, l'*aïn Guenfouda* dans la plaine, entre les Zekara, le Metsila et les Beni Yala. On remarque une source très curieuse au sommet du Mehacer des Beni Yala et à la base de l'escarpement, mais elle est d'un faible débit.

La végétation arborescente du pays et les productions de son sol sont variables, suivant la nature et la situation des terrains. Au centre de la *plaine des Oulad Mansour* poussent des arbustes assez clairsemés : génévriers, genêts et quelques autres essences. Cette plaine paraît suffisamment fertile, ses deux extrémités sont en partie irriguées à l'aide des eaux du Kiss et de la Moulouya. La chaîne de *Guern ech Chems* n'offre aucune particularité digne de remarque, les flancs en sont couverts de petites broussailles.

La partie ouest de la *plaine de Triffa* est boisée, on y voit notamment de très beaux térébinthes. Cette plaine est fort intéressante au point de vue agricole ; les sables argileux rouges, qui font sa fertilité, proviennent soit de

(1) PREMIÈRE PARTIE. — Chapitre I^{er}.



1. — UNE MAISON CHEZ LES BENI MOUSSE ROUA (BENI SNASSEN).
2. — LA SOURCE DE ZEGZET (BENI SNASSEN).

l'alluvionnement, soit de la désagrégation des calcaires recouvrant autrefois la plaine (1). Il existe des jardins irrigués en bordure des principaux cours d'eau ; les irrigations seraient certainement susceptibles d'être régularisées et étendues, car les barrages établis en différents points par les indigènes sont des plus défectueux. Depuis l'occupation du pays la colonisation européenne se porte de ce côté, un centre de population est en voie de formation à *Sidi Mohammed ou Berkane* (Pl. XX, fig. 2).

Un autre village a été créé à *Martimprey*, au lieu dit *Hafir* et sur la rive gauche de l'oued Kiss, par les Européens venus pour tenter la mise en valeur du pied nord-est des Beni Snassen et de la plaine de Triffa.

Dans les *Beni Snassen*, le Ras Foughat est boisé ainsi que le côté ouest de la chaîne, particulièrement sur les territoires des Beni Ourimeche et Beni Mahiou. Le chêne zéen pousse sur les sommets à partir de 800 mètres et 1000 mètres, le térébinthe et l'olivier fleurissent sur le flanc sud de la chaîne. Sur le revers nord, à partir de quelques centaines de mètres, le sumac se développe de façon intéressante et peut être un élément pour l'industrie tinctoriale (2). Le revers sud des *Beni Snassen* est plus déshérité que le versant nord, en raison de la raideur de ses pentes et de sa moindre richesse en eau. Sur ce dernier il y a quelques plateaux cultivables ; ses nombreuses vallées sont mieux arrosées et suffisamment étendues, elles permettent la création de jardins et de vergers, où il est possible d'entretenir d'autres essences que le figuier de Barbarie ; c'est sur le versant nord que se trouvent les orangeries de la vallée de Zegzel.

La *plaine d'Angad* est presque totalement dépourvue de végétation ; elle est simplement parsemée de jujubiers sauvages ; ses terrains sont très propres à la culture des céréales. La partie de l'*Angad* situé à l'est d'Oudjda paraît être la plus riche ; elle pourrait être irriguée en certains points (3). Ce sont les laves et les tufs provenant des déjections des anciens volcans qui font la fertilité de cette plaine (4). Elle est moins humide que celle de Triffa et doit parfois subir de longues et désastreuses périodes de sécheresse. En 1881, on attribua une sécheresse persistante

(1) (2) GENTIL L. (1908).

(3) GENTIL L. (1907).

(4) GENTIL L. (1908).

qui désolait la contrée, à une malédiction d'El Hadj el Arbi, des Oulad Sidi Cheikh Gheraba. Celui-ci, détenu quelques années auparavant à Oudjda à la demande du gouvernement français, monta un jour sur le minaret : contemplant la plaine en pleurant, il lança l'imprécation : « Pays d'Angad ! malgré ma jeunesse tu fais blanchir mes cheveux ; puisse Dieu ne t'accorder ni blé, ni orge ; puisse-t-il empêcher chameaux et chameilles de se repaître de tes herbes (1). »

Dans la *montagne des Zekara*, quelques arbustes clair-semés apparaissent sur le versant sud, partout ailleurs le sol est dénudé. Les habitants sèment de préférence leurs céréales dans les plaines avoisinantes ; le long des rares oueds où coule un peu d'eau, ils ont planté des vergers ; ceux de l'*oued Mesteferki* sont les plus considérables.

Les montagnes des Beni bou Zeggou sont boisées ; il y a quelques cultures au pied nord à l'*aïn Telouat* et sur l'*oued Malha* ainsi qu'à la *source de Mestignar*.

Le flanc sud de la *chaîne des Beni Yala* est boisé également et il existe quelques endroits cultivables sur le sommet du djebel Hamza. Les Beni Yala ont créé des jardins à côté des sources de *Reggada* et de *Guenfouda*.

Les collines s'étendant au sud de la chaîne des Beni Yala sont couvertes d'arbustes, puis la végétation arborescente disparaît sur les *gadas*, où ne pousse plus que de l'alfa et du thym (2).

Les parties montagneuses de la région entourant Oudjda sont assez fortement minéralisées ; on y rencontre des affleurements de plomb, de zinc et de fer ; certains seront peut-être exploitables, quoique les recherches déjà effectuées ne semblent pas avoir donné des résultats très encourageants.

La population habite partie dans des maisons, partie sous la tente. Dans la *plaine des Oulad Mansour, Saïdia*, ou mieux *Saïda*, ainsi que l'appellent les indigènes, est le seul point où existent des constructions occupées en permanence. La *kasba de Saïdia* a été bâtie en 1883 (3) sur la berge du Kiss et non loin de la mer ; c'est une

(1) GOURGEOT. — *Situation politique de l'Algérie*, p. 53.

(2) Cette dénomination, la seule employée par les Européens, est absolument impropre ; les véritables thymus sont de la famille des labiées, tandis que la plante des steppes est une composée du genre armoise ; c'est une absinthe (*Artemisia herba alba* Asso). Les indigènes l'appellent *chih*.

(3) DE LA MARTINIÈRE et LACHOIX, T. I, p. 215.

enceinte carrée d'environ 100 mètres de côté, les murs ont près de 6 mètres de hauteur, à l'intérieur quelques masures sont disposées sans ordre. Depuis 1909, des commerçants ont fait élever des magasins aux alentours de la kasba, par où passent de nombreuses marchandises apportées des différents ports de l'Algérie à Port-Say, pour être réexpédiées au Maroc par la voie de terre.

Les *collines de Guern el Chems* ne sont habitées qu'à leur extrémité orientale, la *dechra* (village) de *Kelâa* s'y dresse au dessus des gorges du Kiss.

A part quelques fermes isolées, la *plaine de Triffa* est entièrement peuplée d'indigènes vivant sous la tente. On y trouve les deux villages de colonisation déjà cités : Berkane et Martimprey.

Cherâa n'est pas une agglomération mais une simple kasba. La *kasba de Cherâa* paraît avoir été bâtie en 1679, on y distingue encore les traces des anciens murs (1). En 1890, le sultan Mouley el Hassane prescrivit à El Hadj Mohammed Sghir des Oulad el Bachir, alors caïd des Beni Ourimeche, de la faire reconstruire ; il lui aurait donné dans ce but 3.000 douros, le complément de la somme nécessaire devait être versé par sa tribu. Les travaux furent entrepris, mais les Beni Ourimeche ayant refusé de contribuer à la dépense, on les interrompit alors que les murs n'étaient élevés qu'à hauteur d'homme (2) ; c'est dans cet état qu'on les voit aujourd'hui. A côté de la kasba se trouve un fourré de cactus et deux petites masures. Il existe aussi les ruines d'une kasba à l'*aïn Reggada*, en face de la source intermittente qui a été aménagée autrefois. La *kasba de Reggada* date de 1679 (3), il en subsiste encore quelques pans de murs.

Les montagnards des *Beni Snassen*, protégés par les difficultés que des assaillants auraient eu à vaincre pour

(1) « Le sultan (Mouley Ismaïl) donna l'ordre de construire..... un fort analogue à Oudjda dans la localité appelée Raqqada Il fit également bâtir à El Oyoum un autre fort Il en fit construire un troisième à la limite de leur pays (des Beni Snassen), sur la Moulouya. » (*Istiqsa*, T. IX, pp. 81, 82). Cette dernière indication convient parfaitement à la situation de Cherâa, qu'on attribue d'ailleurs dans le pays à Mouley Ismaïl. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, *renvoi p. 14*, placent la troisième kasba à Selouane ; or la kasba de Selouane est à plus de 30 kilomètres de la Moulouya et au-delà de la montagne de Kebdana.

(2) (A. C. M.) R. M. mars 1891. — (A.) Mansouri ould el Hadj Mohammed. L. Mouley el Hassane, du 18 juillet 1890. — *Trad. loc.*

(3) *Istiqsa*, T. IX, pp. 81, 82.

arriver au cœur de leur pays, ont toujours réussi à rester à peu près indépendants ; le plus grand nombre vit donc dans des maisons de pierre (Pl. XXI, fig. 1) réunies en *dechras* ; certains campent sous des tentes au pied de leur massif. Les *dechras* sont nombreuses, toutes les vallées en sont couvertes, quelques-unes sont pittoresquement accrochées aux flancs des rochers. Parmi les centres les plus importants, on peut citer : *Aghbal* et *Taredjirt* chez les Beni Khaled ; *El Kelâa* et *Sefrou* chez les Beni Mengouch ; *Tazaghine*, *Zegzel* et les *dechras des Beni Moussi* chez les Beni Attigue ; *Tagma*, *Berdil* et les *dechras des Oulad Abbou* chez les Beni Ourimeche.

L'*Angad* est habité par des tribus vivant sous la tente, sauf à *El Aïoun*, où se trouvent quelques maisons et une kasba (Pl. XXII, fig. 1) ; cette dernière est de 1679 (1). Tayebould Bou Amama l'a fait récemment réparer, le sultan Mouley el Hassane l'avait déjà restaurée en 1876 (2). Depuis 1910 un village européen est en construction autour de la kasba ; il se développe lentement. On voit à El Aïoun les tombeaux de Sidi Makhoukh et de Bou Amama (Pl. XXII, fig. 2 et XXIII, fig. 1). A l'ouest d'El Aïoun et jusqu'à la Moulouya on ne rencontre guère que des populations semi-nomades. Un poste militaire a été installé en 1910 sur la rive droite de la Moulouya, en face du gué de Moul el Bacha.

Les *Zekara* sont sédentaires, ceux qui n'utilisent pas la tente sont groupés dans des *dechras* bâties dans les vallées les plus importantes, particulièrement dans celle de l'*oued Mesteferki*.

Les *Beni bou Zeggou* habitent surtout sous la tente ; ils ont quelques maisons seulement au nord de leurs montagnes, dans la *plaine de Tanecherfi*. C'est également de ce côté que se trouve la *kasba de Mestigmar*, construite en pisé, avec des maisons à l'intérieur.

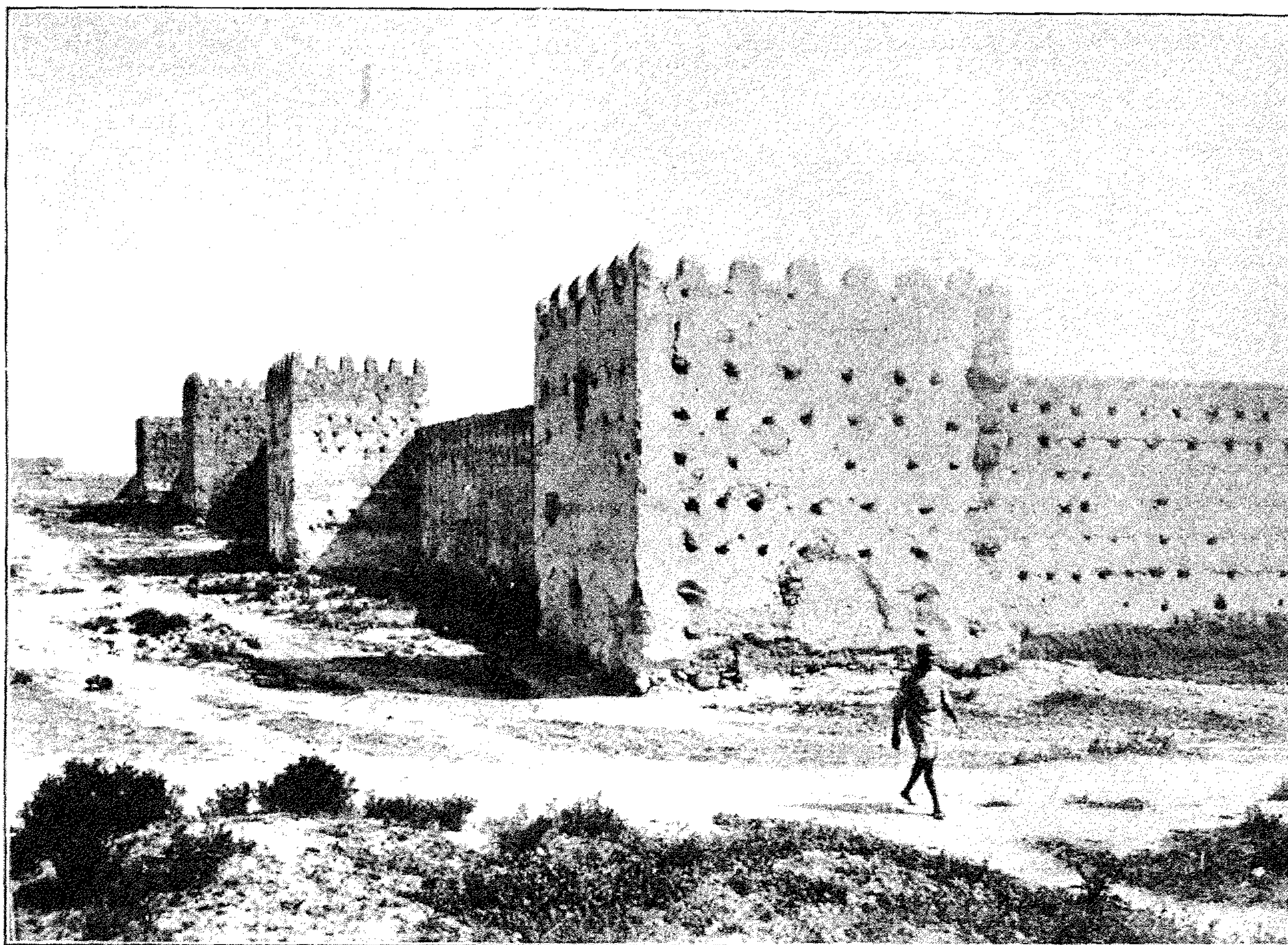
Il n'existe pas de *dechras* dans la *chaîne des Beni Yala*, les indigènes vivent sous des tentes. Une kasba a été commencée à *Guendoufa* par le marabout de Guefaïl ; les murs ont été arrêtés à 1^m 50 de hauteur.

Le centre de Berguent (3), créé en 1904, est bâti sur

(1) *Istiqsa*, T. IX, p. 82.

(2) DE FOUCAULD, p. 255.

(3) On trouvera des détails sur Berguent et ses environs, dans : COUR, *La région de Berguent* (Bull. Soc. Géogr. et Arch. d'Oran, 2^e trim. 1910).



1. — LA KASHA D'EL AÏOUN SIDI MELLOUK.
2. — KOUBRA DE SIDI MAKHOUKH A EL AÏOUN.

l'oued Charef, au milieu du pays des Beni Mathar ; on y fait surtout le commerce des moutons. Sur les bords de *l'oued Za*, on voit ensuite quelques sédentaires ; ce sont des populations que les cultures entreprises sur les rives ont fixé au sol. Les Berbères des *montagnes du sud de l'oued Za* peuvent d'ailleurs être considérés aussi comme sédentaires, bien que la plupart habitent sous des tentes en nattes d'alfa. Un petit village européen est en formation à *Dar ech Chaoui*, on lui a donné le nom de *Taourirt* (Pl. XXIV, fig. 1). Le lieu dit Taourirt (1) se trouve à environ 3 kilomètres en aval ; on y remarque les ruines d'une kasba édifée en 1295 par le merinide Abou Yacoub Youcef (2) et restaurée en 1860 par le sultan Mouley Ismaïl (3).

Oudjda est relié aux différents points du pays par des pistes nombreuses et faciles, qui évitent les principaux massifs montagneux. D'Oudjda on se rend dans la plaine de Triffa par le *col du Guerbous*, d'où l'on peut aller vers la mer en suivant la vallée de l'oued Kiss, on gagne la rive gauche de la Moulouya par l'un des gués déjà cités ; la piste la plus fréquentée passe à Cherâa et à mechra Guerma (Pl. XX, fig. 1). Le grand chemin d'Oudjda à Fez est appelé *Mehadj es Soltane* ; il suit la partie centrale de la plaine d'Angad et passe à El Aïoun Sidi Mellouk et à Taourirt ; d'El Aïoun, on peut gagner le territoire des Beni bou Yah, à l'ouest des Beni Snassen, en franchissant la Moulouya à mechra Moul el Bacha. La route du Sud coupe l'extrémité orientale des montagnes des Beni Yala au *col de Djerada*, de là on se rend directement soit à Berguent, soit à Guefaït sur l'oued Za. Depuis 1907, une route carrossable a été aménagée d'Oudjda à Martimprey par Aïn-Sfa, Taforalt, au sommet des Beni Snassen, et Sidi Mohammed ou Berkane ; l'infrastructure d'une autre route reliant directement Oudjda à Martimprey par le *Guebous* a été terminée, un tronçon a été en outre entrepris pour relier Berkane à Saïdia au travers de la plaine de Triffa.

Le service postal est régulièrement assuré entre l'Algérie et les principaux points de l'amalat. Un réseau télégra-

(1) *Taourirt* est un mot berbère qui signifie forteresse. L'attribution de ce nom à la nouvelle agglomération de *Dar ech Chaoui* prête à confusion. Dans ce cas j'aurai toujours soin de le spécifier.

(2) Ibn Khaldoun, T. IV, p. 139.

(3) *Istiqsa*, T. IX, p. 82.

phique permet les communications rapides; les lignes sont au nombre de quatre :

- 1° Marnia, Oudjda, Aïn-Sfa et Taforalt ;
- 2° Oudjda, Aïn-Sfa, El Aïoun, Mestigmar et Taourirt (Dar ech Chaoui) (1) ;
- 3° Marnia, Martimprey et Berkane ;
- 4° El Aricha, Berguent.

La région d'Oudjda, telle qu'elle vient d'être décrite, offre d'assez nombreuses ressources ; pourtant son avenir agricole est limité aux deux grandes plaines de Triffa et d'Angad qui sont susceptibles de fournir de grosses quantités de céréales. Les massifs montagneux sont à peu près infertiles ; chez les Beni Snassen quelques fonds de vallée comme Zegzel ont des vergers réputés, mais cela est dû à la présence de l'eau et à la ténacité des Berbères, qui ont réussi à faire fructifier ce sol ingrat (2).

(1) Depuis 1911 la ligne de Taourirt (Dar ech Chaoui) a été prolongée sur Merada et sur Debdou.

(2) GENTIL L. (1908).

CHAPITRE II

Les Tribus

HABITAT ET ORIGINES

L'origine des populations de l'amalat d'Oudjda est tout à fait confuse ; les différentes races ayant contribué au peuplement de cette région se sont tellement mêlées, qu'il est devenu fort difficile de les reconnaître avec certitude. Le pays a subi de nombreuses invasions, tant berbères qu'arabes, si bien que les véritables autochtones ont dû disparaître en grande partie, ou tout au moins être noyés dans la masse des conquérants. Les traditions locales et quelques indications historiques permettent néanmoins de conclure que, en principe, les plaines sont habitées par des Arabes et les montagnes par des Berbères Zénètes ; mais ces deux races se sont pénétrées l'une l'autre, sans pourtant se fusionner ; elles ont ainsi formé une sorte de groupe ethnique dont les divers éléments ont de nombreux points de ressemblance. Les Berbères se sont quelque peu arabisés ; certaines fractions d'origine zénète ont même nettement oublié la langue de leurs ancêtres. D'autre part, les Arabes se sont berbérisés ; s'étant mis, dès le début de leur ruée à l'Ouest, au service des dynasties berbères, leurs usages ont été considérablement modifiés. Au cours de ces transformations dans le caractère des races zénète et arabe, c'est l'influence berbère qui a prévalu, parce que les Berbères ont toujours été les plus nombreux et que le pouvoir leur a été enlevé très tard au Maroc. Les éléments fixes de chacune des deux races ont conservé l'usage de leur langue propre, mais tous les Berbères connaissent aussi la langue arabe qui est très répandue.

On prétend que certaines fractions, classées habituellement parmi les Berbères, seraient issues de peuples chrétiens ayant habité le massif des Beni Snassen à l'époque romaine ; ces fractions sont désignées sous le nom d'*El Beqia* (le reste). Quelle part de vérité y a-t-il dans la tradition leur attribuant cette origine ? En l'absence de tout document, il est difficile d'émettre une opinion

qu'on ne peut appuyer sur rien de précis. Les *Beqia* représentent peut-être les épaves des anciennes populations autochtones, dont le souvenir se serait ainsi conservé, mais altéré par la légende.

Les tribus installées actuellement dans la région sont les suivantes :

Angad ;
 Beni bou Hamdoun ;
 Beni Hamlil ;
 Beni Mathar ;
 Mehaïa ;
 Groupe des cheurfa Oulad Mouley Hachem, Oulad Sidi
 Moussa el Berrichi et Oulad Sidi Ali ben Yahia ;
 Beni Hassane el Ghaba ;
 Beni Yala ;
 Zekara ;
 Beni bou Zeggou ;
 Tribus des montagnes voisines de l'oued Za ;
 Ahlaf ;
 Sedjâa ;
 Groupement de la zaouïa de Bou Amama ;
 Beni Snassen { Beni Khaled ;
 Beni Mengouch ;
 Beni Attigue ;
 Beni Ourimeche ;
 Beni Mahiou ;
 Triffa ;
 Beni Oukil ;
 Oulad Mansour ;
 Oulad el Hadj.

Les origines de ces tribus vont être examinées successivement. Il faut d'ailleurs remarquer que sur la plupart des points on est obligé de s'en rapporter aux traditions locales, les indications données devront donc généralement être considérées comme des probabilités et non comme des certitudes.

Angad

Les *Angad* habitent la plaine aux alentours d'Oudjda, ils vivent sous des tentes en laine. Cette tribu nomadisait autrefois jusque dans les chotts, au sud d'El Aricha ; depuis un certain temps elle s'est cantonnée sur son territoire et les douars ne font plus que des déplacements insignifiants.

Les *Angad* sont des Arabes originaires de la tribu de *Makil* ; ils descendent de la fraction des *Doui Obeïd Allah*,

dont les *Djaouna*, *Ghosel*, *Metarfa*, *Othmane* furent établis, vers 1358, entre Tlemcen et Oudjda et jusqu'à l'embouchure de la Moulouya par le sultan de Tlemcen, Abou Hammou II, avec lequel ils étaient alliés (1). Ces Arabes furent par la suite appelés *Angad*, du nom de la plaine dans laquelle ils étaient fixés. Le sultan de Tlemcen les avait placés là pour le couvrir contre les entreprises du royaume de Fez ; ils refoulèrent d'abord les Berbères dans les montagnes, mais ceux-ci refluèrent plus tard.

Les *Angad* furent pendant longtemps divisés par des querelles intestines (2). Vers 1780, un certain nombre d'entre eux, appartenant principalement aux *Djaouna*, furent raziés par leurs tribunes et poursuivis dans la direction de Sidi Zaher ; un combat eut lieu vers la Tafna, les malheureux raziés furent encore battus. A la suite de ces événements, ils se réfugièrent dans la plaine d'El Gour, à l'est d'El Aricha, où ils se sont fixés ; ils sont maintenant connus sous le nom d'Angad el Gour (3). Plus tard, les Angad contribuèrent également à la formation du groupement arabe des Triffa comme on le verra plus loin.

Les *Angad* se divisent en *Mezaouir*, *Oulad Ahmed ben Brahim* et *Oulad Ali ben Talha* ; on dit que les *Mezaouir* seraient arrivés les derniers dans la plaine.

MEZAOUIR. — Chez les *Mezaouir* on compte trois fractions formant un certain nombre de douars :

1° *Mezaouir* ; douars : Oulad el Haouari, Oulad Messaoud, El Hemmal, Ed Douba et Oulad Chlih ;

2° *Mekhies* ; douars : Derafif, Ferarih, Oulad Sida, Sahilate, El Aasakria, Senaïna et Oulad el Missaoui ;

3° *Atsamna* ; douars : El Mâarif et quelques tentes des Hadachate, les autres sont passées aux Triffa.

OULAD AHMED BEN BRAHIM. — Les *Oulad Ahmed ben Brahim* ont également trois fractions :

1° *Haoura* ; ils n'ont rien de commun avec la tribu de même nom de la vallée de la Moulouya ; douars : Oulad Amor, Oulad Mimoun, Berarcha, Oulad Remouili, Oulad Hadjadj, Zeghamime et Guiatine ;

2° *Guenafda*, ainsi nommés parce qu'un de leurs ancê-

(1) MERCIER. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 286, 287. — IBN KHALDOUN, T. I, p. 120, T. III, pp. 437 et suiv.

(2) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX. T. I, pp. 186, 187.

(3) Trad. loc.

tres ayant été laissé quelques instants seul dans son berceau, alors qu'il était enfant, sa mère aperçut à son retour une vipère qui allait le piquer, mais un hérisson (*guenfoud*) survint juste à point pour tuer la vipère ;
douars : Douahi, Oulad ben Messaoud et Guenafda ;

3° *Beni Hassane* ; douars : Oulad Aaïad, Oulad Hamdoun, Oulad Melha, Oulad Naceur et Oulad Sidi Taleb.

OULAD ALI BEN TALHA. — Les *Oulad Ali ben Talha* se subdivisent aussi en trois fractions comme les précédents :

1° *Djaouna* ; ils seraient arrivés les premiers dans l'Angad et se seraient de suite établis autour de la source de Sidi Yahia ; douars El Ghelalis, El Mehamid, El Merahil, Oulad Amira et Djouadra, Oulad bou Aarfa, Haouaoussa et Oulad Berghioua ;

2° *Oulad el Abbes* ; douars : Meggra, El Ghomara, Oulad Sayah et El Hadjera, ce dernier n'a plus que quelques tentes ;

3° *Oulad Azouz* ; douars : Oulad Sâaïdi, Oulad Nouali, Oulad Ghezine et Oulad El Hadjadji.

Beni bou Hamdoun

Les *Beni bou Hamdoun* campent au nord de la plaine de Missiouine, entre les montagnes des Beni Snous (Algérie) et celles des Beni Yala ; ils parlent la langue arabe et sont inféodés aux Angad. Ce sont des *merabtines* qui seraient venus de la plaine d'Eghris, près de Mascara, à une époque inconnue. Sidi Djabeur, dont on voit la koubba au milieu du col de même nom, aurait conduit dans le pays les premiers arrivants.

Douars : Oulad Amor, Oulad Belkacem, Oulad Oqbani, Oulad ben Othmane, Oulad Saïd et Oulad Moussa ben Ahmed.

Beni Hamlil

Cette petite tribu dresse ses tentes dans la plaine de Missiouine, à côté des Beni bou Hamdoun ; on y parle arabe. Comme les précédents, les *Beni Hamlil* suivent les Angad. Les *Beni Hamlil* sont originaires des *Oulad Makhlouf Khalfallah* du ksar Oudaghir de Figuig ; on les dit cheurfa. Vers 1700, leur ancêtre Abdallah ben Mhammed ben Azouz s'installa au milieu des *Ghemasis*, qu'il trouva fixés à Missiouine. L'origine des *Ghemasis* est

inconnue. Abdallah ben Mhammed épousa une de leurs filles et devint ainsi leur parent ; c'est pourquoi l'on considère les Ghemasis comme faisant partie des *Beni Hamlil*. A sa mort Abdallah ben Mhammed laissa quatre enfants : Ali, Mhammed, Moussa et Othmane ; le dernier seul s'est éteint sans postérité.

Douars : Beni bou Hassane (c'est dans ce douar que se sont fondus les anciens Ghemasis, desquels il n'existe plus qu'une ou deux tentes), Oulad Moussa, Oulad Ali, Oulad Yahia ben Ahmed et Oulad Mezian.

Beni Mathar (1)

Les *Beni Mathar* gravitent autour de Ras el Aïn (Berguent), où ils possèdent des kasbas et des cultures ; ils cultivent également sur les rives de l'oued Charef. Les *Beni Mathar* sont Arabes et vivent sous la tente. Les uns les disent originaires des Renanema de l'oued Saoura ; ils en seraient venus à une époque indéterminée et seraient parents des Beni Mathar des environs de Saïda. D'après les autres ils seraient originaires de Seguiet el Hamra. Ils ont presque toujours lié leur fortune à celle des Mehaïa. Les principales fractions sont : les Oulad Kaddour, les Fokra, les Oulad Ben Aïssa et les Oulad Hammadi.

Mehaïa

Les *Mehaïa* sont des nomades, qui ont leurs campements depuis Naïma dans la plaine d'Angad et Sidi Moussa sur l'oued Isly jusqu'à Berguent, où ils possèdent une kasba en commun avec les Beni Mathar ; ils plantaient autrefois leurs tentes dans le chott el Gharbi et allaient jusqu'au chott Tigri ; ils emploient la langue arabe. Le noyau provient de la tribu *hilalienne* de *Athbedj*, fraction *Dahhak el Aïad*. Ces premiers Mehaïa furent transportés au midi de Tlemcen par le sultan abdelouadite Yarmoracene ben Zian vers le milieu du xiii^e siècle (2) ; dans la suite des fractions d'origines diverses, parmi lesquelles des fractions berbères, se joignirent à eux.

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 178, 179. — Notice du capitaine Debacker.

(2) MERCIER. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale* p. 322.

La tribu des *Mehaïa* comprend trois grandes fractions : les *Oulad Barka*, les *Oussata* ou *Mehaïa el Ouost* (du milieu) et les *Achache*.

OULAD BARKA. — Douars : Oulad Embarek, dans lequel se trouve la famille des Oulad Brahami originaire des Oulad Djerir ; Heddada, originaires des Beraber ; Halalfa, originaires de l'Est (des tribus des Trafi ou des Oulad Ziad du territoire de Géryville) ; les Heddada et Halalfa forment la sous-fraction des Oulad Mâamar ; Oursefane, ils seraient des cheurfa de Seguiet el Hamra ; Rehamna, originaires des Doui Menia ; Oulad Saïd, originaires de Kenadsa ; Oulad Amrane ; Chebka et Sbitiine, ces deux derniers douars forment ensemble une sous-fraction spéciale qui, avec les Oulad Saïd et Oulad Amrane, constituent la sous-fraction des Oulad Khelifa. On donne les Chebka et Sbitiine comme descendant des premiers *Mehaïa* venus dans le pays, par conséquent des *Dahhak el Aïad* de la tribu de *Athbedj*.

EL OUSSATA. — Une version les fait descendre d'une femme des Angad appelée *Mehaïa*, ils seraient en grande partie *hilaliens* des *Athbedj* (1). Douars : Doui Khelifa ; Oulad Kari, comprenant une famille d'Oudaghir de Figuig dénommée Zerouala ; Oulad Abid et enfin les Zouala, originaires du Tafilalet

ACHACHE. — Ils sont formés de trois fractions :

Les *Oulad Selim*, qui seraient en partie originaires des Oulad el Hadj de la Haute Moulouya ; douars : Oulad Habal, Zouaïd, Nehariine, Mâatig et Louhag ; dans ce dernier douar se trouve la famille des Negagza, originaire des Hamyane ;

Les *Chouaker*, originaires des Beni Amar ; douars : El Kherarib, Hourmiine et Medafaïa ;

Les *Oulad Braz*, qui seraient originaires du Tafilalet ; quelques Laghouat de l'Est sont avec eux.

Cheurfa Oulad Mouley Hachem

Ces cheurfa sont originaires du Tafilalet ; ils vivent actuellement aux environs des Aouinet des Beni Yala. Les Oulad Mouley Hachem sont inféodés aux *Mehaïa*.

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 180. — GOURGEOT, p. 52.

Cheurfa Oulad Sidi Moussa el Berrichi

Ils sont campés à Feïdet Mezaïda, à côté de l'oued Isly et aux environs de la koubba de leur ancêtre Sidi Moussa. Ce sont des cheurfa édrissites, ils suivent généralement les Mehaïa.

Douars : Oulad Sidi Abdallah et Hadadcha.

Cheurfa Oulad Sidi Ali ben Yahia

Ils campent à côté des précédents et se disent cheurfa édrissites. Ils seraient originaires du pays des Flitta, en Algérie, d'où leur ancêtre serait venu, il y a environ deux siècles, et se serait fixé dans l'Angad.

Beni Hassane el Ghaba

Ce petit groupe isolé proviendrait d'une tribu qui habitait primitivement entre Guefaït et Berguent. La tribu ayant été en partie détruite par les guerres, le marabout Sidi Mhammed ben Bouzian, de Kenadsa, aurait établi les débris dans la plaine d'Angad, sur des terres appartenant à sa zaouïa et situées à côté de Sidi Moussa sur l'Isly. L'installation des *Beni Hassane* dans l'Angad remonterait à la fin du xvii^e siècle.

Beni Yala

Les *Beni Yala* habitent des tentes faites le plus souvent avec des nattes en alfa ; leur territoire déborde la chaîne de montagnes qui porte leur nom jusqu'à l'oued El Haï, au Sud, et jusqu'aux djebels Zekara et Metsila, au Nord ; les principaux campements se tiennent à Tadouaout et à Tikhoubaye. En cas de danger, la tribu se réfugiait autrefois avec tous ses biens au sommet du Mehacer ; ce sommet, à pic sur toutes ses faces sauf au Nord-Ouest, est une véritable forteresse naturelle. Les *Beni Yala* passent pour être en majeure partie d'origine berbère, néanmoins ils parlent presque tous l'arabe.

La tribu comprend quatre fractions principales : *Oulad Moussa ben Amar* et *El Meharech* qui sont toujours dans une mutuelle dépendance, *Bou Helalen* et *Mezghennane* qui forment un autre groupe.

1^o *Oulad Moussa ben Amar* ; ils se divisent en plusieurs

sous-fractions. Les Oulad Moumen ben Ahmed seraient venus du Mekam, montagne à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Berguent ; les Oulad Abderrahman, Oulad Ali ou Hebaïne et Oulad Amama seraient originaires des Beni Amer (Arabes de l'Est) ; les Bou Aklin, Beni bou Yala, Oulad el Hadj Mhammed et Oulad Abdallah seraient sortis des Beni Snassen.

2° *El Meharech* ; ils seraient originaires des Branes.

3° *Bou Helalen* ; ils forment plusieurs sous-fractions d'origines diverses. Les Kheloufine se disent Arabes originaires des Metalsa, on les croit aussi issus des Beni Khellouf (Djebala) ; les Mesâada seraient venus partie des Beni bou Saïd du territoire de Marnia, partie des Beni Metaref, sous-fraction des Hamyane ; les Debabra se disent Arabes et prétendent être arrivés de l'Ouest, leurs voisins les donnent au contraire comme originaires des Beraber ; les Fouaguig sont originaires de Figuig et les Aneouaouara seraient sortis des Haouara de Tafrata ;

4° *Mezghennane* ; on dit qu'ils venaient du Sahara lorsqu'ils se sont fixés dans le pays.

Beni Yala Sfassif

Les *Beni Yala Sfassif* campent dans le Metroh ; ils paraissent être surtout d'origine berbère ; cette tribu est sous l'influence des Beni bou Zeggou. On en fait généralement une fraction des Beni Yala, qui se serait séparée de la tribu mère à une époque inconnue ; les Beni Yala contestent de façon absolue aux *Beni Yala Sfassif* toute parenté avec eux.

Les *Beni Yala Sfassif* ont deux sous-fractions : les *Aksiouïne* et les *Amokhtaren*.

Zekara

Les *Zekara* occupent le djebel Zekara et une partie des plaines qui l'avoisinent. Ils habitent en général sous la tente, quelques fractions se sont installées dans des dechras. Les *Zekara* parlent berbère, les cheurfa qui se sont joints à eux ont appris cette langue.

De nombreuses versions ont cours sur les origines des *Zekara*. On les a présentés comme ayant la même origine berbère que les Beni Yala, dont ils se seraient séparés pour

former une nouvelle tribu (1). Une autre tradition les fait descendre d'anciens chrétiens et leur donne les Romains d'Afrique pour ancêtres (2). Les intéressés ne soutiennent pas sérieusement cette dernière opinion et ils nient avoir appartenu au groupement des Beni Yala, avec lequel ils n'auraient rien de commun. A considérer le type et la langue des *Zekara*, il semble qu'on se trouve simplement en présence d'un groupe berbère, ainsi que le fait justement remarquer M. Mouliéras (3). Cette tribu a toujours été un peu fermée, c'est la raison pour laquelle les Arabes n'ont pas manqué de faire circuler sur son compte les bruits les plus malveillants. Les *Zekara* sont souvent accusés d'irréligion, on va jusqu'à en faire des hérétiques (4). D'après une légende plutôt récente et colportée par les musulmans, ils auraient suivi l'erreur propagée au milieu du xvi^e siècle par un juif nommé *El Iafi ould El Aanoufi*. Ce juif vivait au temps du marabout Sidi Ahmed ben Youcef de Miliana, dont il chercha à corrompre les disciples. A la mort de Sidi Ahmed ben Youcef, il enterra près de lui un Coran préalablement dénaturé. Dans cet exemplaire, tout ce qui est licite pour les musulmans était devenu illicite et, réciproquement, toutes les actions interdites par la loi étaient présentées comme choses permises. El Iafi ould El Aanoufi invita les disciples du cheikh à creuser la terre à côté de la tombe du maître et, quand ceux-ci découvrirent le livre, il leur conseilla de suivre la règle qu'il leur traçait de façon aussi miraculeuse. Certains des adeptes de Sidi Ahmed ben Youcef se laissèrent convaincre ; ils appartenaient aux fractions suivantes : *Zekara*, *Oulad Sedira des Haouara*, *Beni Mahcen des Ghiata*, *Oulad Siida des Branes*, *Beni Medjdoul des Tsoul* et *Oulad Aïssa* des environs de Fez. Depuis cette époque, ces fractions, qui ne descendraient d'ailleurs pas d'ancêtres ayant professé le judaïsme, abandonnèrent la vraie religion enseignée par le Prophète. On raconte que les *kebar* de ces groupes dissidents auraient en leur possession des copies du Coran falsifié par El Iafi ould El Aanoufi ; un chérif actuellement domicilié à Oudjda, Mouley Hachem ben el Hadj el Madani, prétend même en avoir vu un chez les Ghiata, entre les mains du

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 175.

(2) (3) MOULIÉRAS. — *Les Zkara*, p. 312 (1903).

(4) Voir MOULIÉRAS. — *Les Zkara*.

feqih (1) Abdesselam el Beqali, qui l'aurait volé aux Beni Mahcen.

La légende d'El Iafi ould El Aanoufi ressemble étonnement à celle ayant cours en Algérie au sujet de la falsification de la Bible par un grand rabbin, qui aurait supprimé tous les passages relatifs à la venue du Prophète et à l'avènement de l'Islam ; il est possible que ce n'en soit qu'une nouvelle adaptation. Dans son ouvrage sur les *Zekara*, M. Mouliéras donne une version un peu différente. Le rôle d'El Iafi est attribué à Amor ben Slimane, juif islamisé, qui serait l'ancêtre des *Rousma* (2).

Les *Zekara* protestent contre ces allégations et certifient qu'ils sont bien musulmans. Ils ajoutent qu'aucun motif d'ordre religieux ne les empêche de donner leurs filles en mariage à des étrangers ; s'ils refusent ces alliances, c'est qu'ils ne veulent pas s'en séparer. Quelles que soient leurs raisons, il n'en est pas moins certain que l'endogamie est la règle de cette tribu. De l'avis du plus grand nombre, les *Rousma* n'ont aucun caractère sacerdotal, ils sont tout simplement des marabouts considérés. A la vérité, les *Zekara* ont des tendances à s'isoler et à vivre entre eux, on vient déjà de le voir à propos des mariages. Lorsqu'ils se rendent à Oudjda ils n'entrent au bain maure qu'avec leurs contribules, ils attendent avant de pénétrer que les autres indigènes aient évacué le *Hamman*. Ils ont donc des coutumes spéciales auxquelles ils tiennent, comme tous les Berbères d'ailleurs ; dans ce monde conservateur ces coutumes peuvent avoir une origine très reculée. Il ne serait donc pas impossible que les *Zekara* soient de bonne foi en ne précisant pas la raison de leurs usages particuliers. Les Arabes ont, bien entendu, considérablement amplifié les singularités des *Zekara*, qui sont musulmans, mais leur foi est assez tiède et il est évident qu'ils négligent facilement les pratiques du culte ; leurs visites aux mosquées sont rares.

Après cette digression nécessaire, il reste à étudier le fractionnement de la tribu, ainsi que l'origine présumée de celles des sous-fractions pour lesquelles les traditions locales donnent quelques indications.

On distingue trois fractions principales : les *Akkmen* et les *Oulad Moussa* formant ensemble les *Cheraga* et les

(1) *Feqih*, au Maroc ce terme désigne tous les lettrés.

(2) MOULIÉRAS. — *Les Zkara*, pp. 304 (1904) et 1 à 4 (1905).

Oulad Mhammed ; il faut y ajouter le petit groupe des cheurfa *Oulad Sidi Ahmed ben Youcef el Milani*.

1° *Akkmen* ; sous-fractions : El Harasla, ils seraient cheurfa, leur ancêtre serait Sidi Ahmed el Morsli enterré à Tgafaït (Guefaït), quoi qu'il en soit, ce sont maintenant de véritables Zekara parlant le dialecte zenatia; Touachena; Beni Izzount, ils croient être d'origine espagnole, il faut entendre par là qu'ils descendraient des anciens Maures andalous ; Oulad Ali ben Yahia, ils seraient originaires des cheurfa Oulad Sidi Ali ben Yahia de la plaine d'Angad; Oulad ben Gana ; Oulad bou Aasaker ;

2° *Oulad Moussa* ; sous-fractions : Oulad Moussa et Ighemouïn ;

3° *Oulad Mhammed* ; sous-fractions : Oulad Berrima, on les dit originaires des anciens Beni Merine ; Zerachna ; Oulad Bou Khelifa ; Ibenaisaïne, ils seraient venus des Beni Yala Sfassif ; Oulad Hammou ; Soualmia ; El Mâaïcha, originaires des Beni Attigue ; Oulad ben Lahcene, ils sont arrivés du Sahara, on ne sait rien de plus précis ; Aadoudine ; El Kherarga ; Qessouïne et enfin Rousma. Les Rousma venaient des Beni Attigue (Beni Snassen), lorsqu'ils se sont fixés dans le pays, probablement dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Les Rousma sont berbères, ils occupaient une grande dechra et constituaient une fraction importante de cette tribu. Certains disent que leurs ancêtres seraient les *Kerchillou*, peuplade ancienne des Beni Snassen qui aurait disparu lors de l'invasion zénète et à laquelle on attribue une origine romaine. Les Rousma étaient en lutte avec leurs voisins les Ahel Tazaghine, qui finirent par les chasser des Beni Snassen ; c'est à ce moment qu'ils se réfugièrent chez les Zekara. Quelques familles se sont également retirées à Aghrem chez les Msirda du territoire de Marnia. On dit que les Rousma se seraient fait passer pour cheurfa auprès des Zekara ; c'est ainsi qu'ils auraient acquis une assez grande influence religieuse, ils reçoivent des offrandes comme les Oulad Sidi Ahmed ben Youcef ;

4° Les *Oulad Sidi Ahmed ben Youcef* ne se sont pas assimilés comme les Rousma ; ils connaissent la zenatia, mais ne l'emploient pas couramment, ils vivent un peu en marge de la tribu. Ces cheurfa ont pour ancêtre le grand marabout de Miliana Sidi Ahmed ben Youcef, qui fonda l'ordre des Youcefia ; les Zekara sont leurs serviteurs religieux.

Beni bou Zeggou

Le territoire des *Beni bou Zeggou* s'étend de l'oued Bou Redim à l'oued Za dans le sens Est-Ouest; au Nord il empiète en partie sur la plaine d'Angad, il est limité au Sud par les montagnes des Oulad Bakhti. Les *Beni bou Zeggou* sont sédentaires, ils plantent leurs tentes dans la plaine où ils cultivent; quelques-uns ont des maisons au nord du massif montagneux, lequel n'est pas habité. Le fond de la tribu des Beni bou Zeggou est de race berbère, on y parle la langue zenatia.

On raconte quelquefois que les *Beni bou Zeggou* descendraient d'une femme chrétienne, mais cette légende ne repose sur aucun fondement; tout ce que l'on peut dire, c'est que le groupement paraît s'être formé autour d'un petit noyau d'autochtones, qui ont été absorbés par les nouveaux arrivants.

Les principales fractions sont : les *Oulad Moussa*, ils seraient cheurfa et originaires de Figuig; les *Haddiouine*, qui seraient autochtones; les *Oulad Ali*; les *Oulad bou Youcef*, qui se disent cheurfa édrissites, ayant habité autrefois chez les Beni Ouaraïne; les *Mesamda*, originaires des Beni Snassen; les *Oulad Tanhaoualet*, originaires des Metalsa; les *Oulad Ali ben Ahmed*, cheurfa venus d'Oudaghir (Figuig) il y a environ deux siècles.

Les Beni Yala Sfassif gravitent autour des *Beni bou Zeggou* qui, sous le sultan Mouley el Hassane, avaient aussi dans leur dépendance les tribus de la vallée de l'oued Za : *Oulad Bakhti*, *Beni Koulal*, *Oulad el Midi*, *Beni Chebel*, *Beni Oughar*, *Oulad Amor* et *Beni Oudjiguel*.

Tribus des montagnes voisines de l'Oued Za (1)

OULAD BAKHTI. — Les *Oulad Bakhti* sont de race berbère et habitent les environs de Guefaït; on les dit originaires des Beni Yala. Ils se subdivisent en *Bekhata Fouaga* et *Bekhata Tatha*.

BENI KOULAL. — Ils sont d'origine berbère et possèdent une kasba sur l'oued Za.

OULAD EL MIDI. — Ce sont des Berbères installés sur le

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 167 à 170. — Notice du capitaine DEBACKER.

cours inférieur de l'oued Za ; ils ont quelques dechras, leur pays est montagneux et très difficile.

BENI CHEBEL. — Ces Berbères sont voisins des précédents ; ils habitent également dans une région très tourmentée.

BENI OUGHAR. — Ils sont Berbères et occupent quelques maisons sur la rive gauche de l'oued Za.

OULAD AMOR. — Cette tribu berbère est voisine des Oulad Bakhti ; ses membres vivent sous des tentes, quelques maisons leur servent de grenier. Les principales fractions sont : les Oulad Youb ben Yahia, les Souaïkh, les Oulad Amor ben Ali et les Oulad Youb.

BENI OUDJIGUEL. — Ils sont d'origine berbère, leur territoire s'étend au sud de celui des Oulad Amor ; ils vivent sous des tentes.

Ahlaf

Les *Ahlaf* sont de race et de langue arabe. Ils sont issus de la tribu *hilalienne* de *Makil* et habitent depuis très longtemps dans le voisinage de la Moulouya, ils ont également occupé autrefois la région de Taza (1). De nos jours la plus grande partie de la tribu est établie autour de Taourirt, sur les deux rives de l'oued Za.

Les *Ahlaf* se subdivisent en cinq fractions :

Les *Kerarma*, qui sont en majorité sédentaires et cultivent des jardins le long de l'oued Za. Au commencement du XIX^e siècle, à l'époque du cheikh Bouzian ech Chaoui, cette fraction avait la prédominance sur toutes les tribus de la région.

Les *Oulad Slimane*, ils sont surtout pasteurs et nomades ; c'est actuellement la fraction la plus influente dans le groupement des *Ahlaf*.

Les *Larbâa*, ils campent entre Moul el Bacha et le cours inférieur de l'oued Za.

Sous-fractions : Oulad Ali Mansour et Oulad Djemâa.

Les *Oulad el Mahdi*, qui se tiennent de préférence vers l'aïn Telouat.

Les *Ghefoula*, ils vivent en dehors de la tribu et nomadisent au-delà de l'oued Za, dans la plaine de Tafrata où ils sont mélangés aux Haouara.

(1) IBN KHALDOUN, T. I, p. 129.

Les *Ahlaf* ont avec eux quelques familles d'étrangers, qui sont en quelque sorte leurs clients, on les nomme *ashab* (compagnons). Les *ashab* sont commandés par un cheikh des Oulad Slimane.

Sedjâa

Les *Sedjâa* étaient campés autrefois dans la région d'El Aïoun Sidi Mellouk, ils nomadisaient jusqu'aux environs de Debdou. Depuis les événements roguistes la tribu s'est fractionnée en deux groupes; les *Sedjâa makhzen*, qui sont restés en deçà de l'oued Za, sur leur ancien territoire, et les *Sedjâa roguistes*, qui se tiennent dans la plaine de Tafrata au-delà de l'oued Za. Les *Sedjâa* sont de race et de langue arabe, leurs origines sont très mal connues; ils forment trois fractions principales : les *Cherguia* et les *Guenana*, campés en deçà de l'oued Za, et les *Flalga*, campés au-delà de la même rivière :

1° *Cherguia* ; sous-fractions : Oulad Youb, originaires des Beni Guil ; Meghizerate ; Oulad Djerahim ; Oulad Khelifa ;

2° *Guenana* ; sous-fractions : Lebabda ; Oulad Sebia ; Oulad Aïad ; Oulad Mhammed ;

3° *Flalga* ; sous-fractions : Oulad ben Saha ; Oulad Mbarek, leurs ancêtres seraient venus du Sahara ; Oulad bou Nadji ; Oulad Moussa ; Oulad Messaoud.

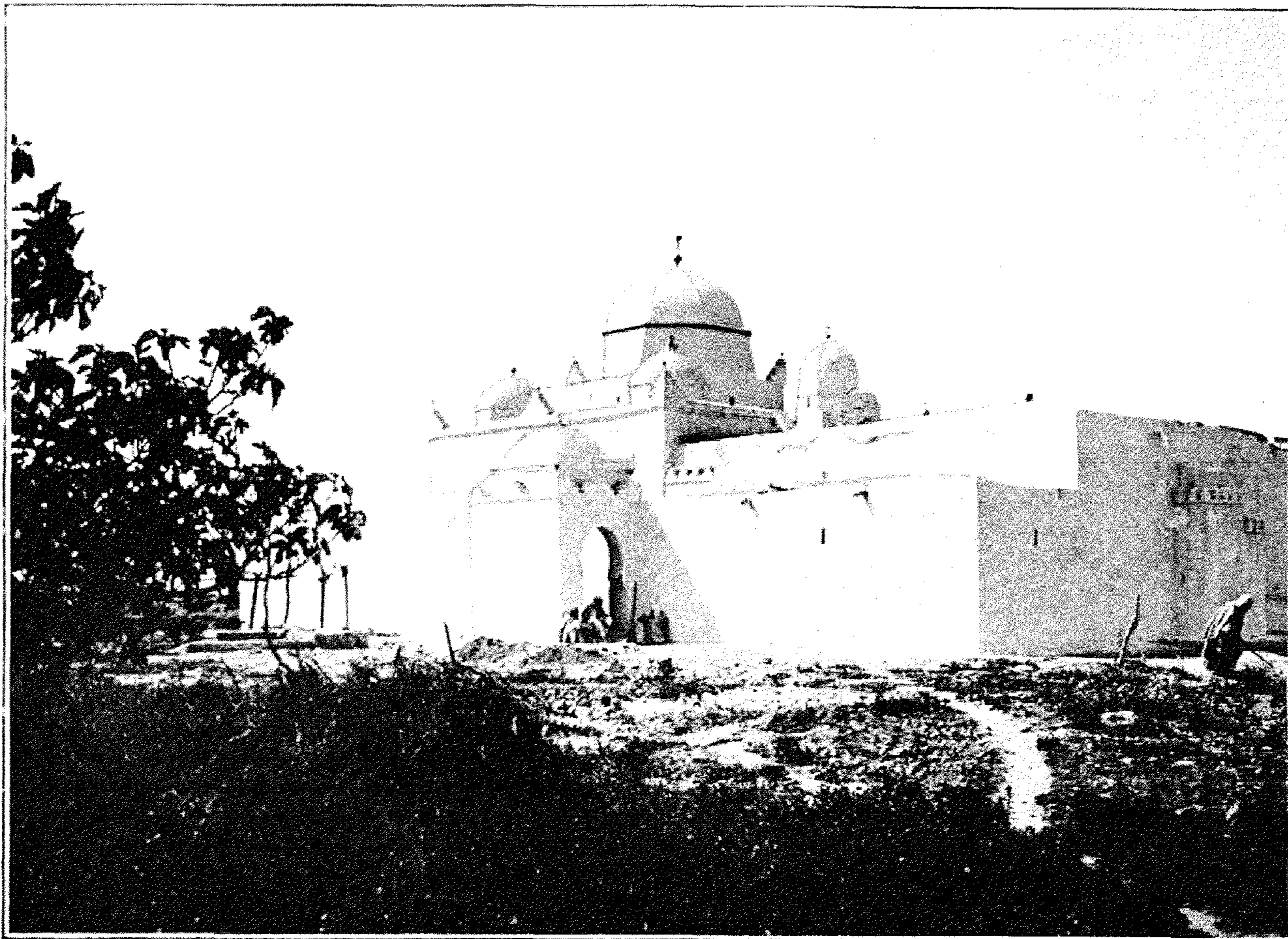
Grouperment de la zaouïa de Bou Amama

Ce grouperment est installé à El Aïoun Sidi Mellouk sur le territoire des *Sedjâa*, il est de race et de langue arabe, mais très mélangé.

Bou Amama, qui est mort en 1908 à Bou Redim et a été inhumé à El Aïoun (Pl. XXIII, fig. 1), est bien connu pour avoir fomenté le soulèvement du Sud-Oranais en 1881. Il naquit au Maroc d'une famille obscure des *Oulad Sidi Tadj*, fraction des *Oulad Sidi Cheikh* ; il était encore en bas âge quand ses parents vinrent se fixer à Mograd (1). La question de savoir si les *Oulad Sidi Tadj* appartiennent aux *Oulad Sidi Cheikh Gheraba* ou *Cheraga* a été discutée; les avis sont partagés, mais il y a de fortes présomptions pour qu'ils soient *Cheraga* (2) ; c'est pourquoi les *Oulad*

(1) GRAULLE. — *Insurrection de Bou Amama*, p. 7.

(2) GOURGEOT, p. 16 à 22.



1. — LE TOMBEAU DE BOU AMAMA A EL AÏOUN SIDI MELLOUK.

2. — LA KASBA DE MESTIGMAR DANS LA PLAINE AU NORD DES BENI BOU ZEGGOU.

Sidi Tadj et par conséquent *Bou Amama* sont considérés comme algériens.

Lorsque la révolte de 1881 eut été étouffée, *Bou Amama* s'éloigna de la frontière algérienne et réunit autour de lui un noyau de fidèles, comprenant une majorité de dissidents, principalement Channba. Tous ces individus de sac et de corde avaient dû se soustraire par la fuite aux châtements que leur auraient valu de nombreux méfaits commis sur le territoire algérien. Telle est l'origine du groupement quelque peu cosmopolite de la zaouïa. *Bou Amama* séjourna au Gourara, à Figuig, puis il dut se retirer progressivement sur le Nord à mesure que notre occupation s'étendait vers le Sud. Au moment de l'apparition du prétendant Bou Hemara, il ne manqua pas de soutenir le parti de cet agitateur ; l'occasion était bonne pour pêcher en eau trouble. En mai 1904, il s'installa à Guefaït avec huit cents tentes qui avaient embrassé la cause du Rogui, mais, pillé par les Beni Mathar, les Oulad Amor et les Beni Yala, il se transporta chez les Zekara (1). Pendant la période de lutte contre les forces du Makhzen, il se tint de préférence dans la région des Zekara et des Beni bou Zeggou, pour installer enfin sa zaouïa et sa suite aux alentours de la kasba d'El Aïoun Sidi Mellouk, quand le Makhzen cessa ses tentatives de ce côté. A la mort de *Bou Amama* le groupement de la zaouïa est passé sur l'autorité de son fils Tayeb.

Handwritten note:
Zekara
(part de la)

Beni Snassen

La plupart des fractions des *Beni Snassen* habitent des dechras entourées de vergers dans les vallées arrosées, ou de massifs de figuiers de Barbarie dans celles qui sont pauvres en eau ; le seul groupe important qui vive entièrement sous la tente est celui des Beni Mahiou. Les *Beni Snassen* occupent le pâté montagneux qui porte leur nom, ils débordent dans les plaines de Triffa et d'Angad, où ils font leurs principaux labours ; cette confédération parle la langue berbère.

Les *Beni Snassen* sont en majorité Zénètes, ils comprennent néanmoins quelques fractions d'origine arabe ; on prétend, en outre, que les fractions dites *El Begia* descendent des Romains d'Afrique, qui auraient en parti-

(1) MOULIÉRAS. — *Les Zkara*, p. 117 à 122 (1905).

culier donné naissance à une peuplade de la montagne connue sous le nom d'*Oulad Kerchillou*. Quelle que soit la race à laquelle appartenaient les anciens autochtones, ils ont certainement été refoulés ou absorbés par les envahisseurs. Les Zénètes, qui habitaient principalement l'Aurès, ont dû se porter sur l'Ouest au commencement du VII^e siècle, après la défaite de la *Kahina* par les Arabes (1). En 1068, les Zénètes étaient en grand nombre dans la province d'Oran ; leur principale ville était Tlemcen qu'El Bekri appelle « le centre des tribus berbères » ; ils devaient être là depuis longtemps (2). D'après la tradition, les *Beni Snassen actuels* étaient installés près de Mascara, la conquête musulmane les refoula ensuite dans la montagne où ils sont maintenant ; ils furent contraints de chasser, après de longues luttes, les *Beni Ielloul* qui l'habitaient (3). Les *Beni Ouattas*, fraction des *Beni Merine*, auraient été parmi les premiers occupants zénètes du massif et des plaines avoisinantes. Plus tard, les Zénètes durent se cantonner dans la montagne, quand les Arabes *makiliens* s'emparèrent des plaines. Les différentes fractions qui composaient à cette époque le groupe des *Beni Snassen* se sont souvent modifiées depuis, certaines ont disparu ou ont quitté le pays comme les groupes importants des *Oulad Ibrahim* et des *Rousma*, d'autres au contraire sont arrivées de l'extérieur. Quelques fractions passent pour être d'origine juive, mais, si le fait est exact, il est probable qu'on se trouve en présence de descendants de *judéo-berbères* ou de *berbères judaïsés*. Les *Beni Snassen* se fractionnent actuellement en quatre tribus, qui sont de l'est à l'ouest du massif : les *Beni Khaled*, les *Beni Mengouch*, les *Beni Atlique* et les *Beni Ourimeche*. On peut y ajouter les *Beni Mahiou*, parce que quoique faisant nominalement partie des *Beni Ourimeche*, auxquels ils sont inféodés, ils ont néanmoins une vie tout à fait à part.

BENI KHALED. — La tribu s'est formée sous le patronage de Sidi Khaled, chérif édrissite qui a son tombeau vers Aïn-Temouchent, en Algérie ; s'il existe dans la montagne des descendants de ce saint personnage ils se trouvent probablement chez les *Ahel Taredjirt*. Les *Beni Khaled*

(1) CARETTE, p. 152.

(2) CARETTE, p. 133.

(3) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 196.

comprennent trois grandes fractions : les *Ahel Taredjirt*, les *Beni Drar* et les *Oulad Ghazi*.

1° *Ahel Taredjirt* ; ils sont en majorité Berbères et habitent des maisons.

Les principales sous-fractions ont des origines diverses : les *Ibeneharen* sont en partie originaires des *Oulad Nehar* (Arabes d'El-Aricha) ; les *Oulad Zaïm* sont en partie originaires des *Oudeïa* ; les *Bou Allal* seraient sortis des *Beni Yala* ; les *Rehamna* se disent cheurfa édrissites ; les *Oulad Ghaïou* seraient *Beqia* ; les *Becharir* sont très mélangés. D'autres sous-fractions, également très anciennes dans le pays, ont des origines inconnues, telles sont : les *Ahel Tagherabt*, les *Nedjadjera*, les *Oulad el Gadi*, les *Beni Talest*.

2° *Beni Drar*. Ils sont surtout Arabes ; beaucoup vivent sous la tente.

Sous-fractions : *Ahel Tanout*, ils se disent cheurfa édrissites venus de l'Ouest et auraient pour ancêtre *Sidi Youcef el Hadj* ; les *Beni Segmimane*, on les croit originaires des *Beni bou Saïd*, du territoire de *Marnia* ; les *Kizennaïa*, originaires du *Rif* ; les *Oulad el Hammam*, issus des Arabes de *Garet*, à l'ouest du massif des *Kebdana* et vers l'aïn *Zahio* ; *El Aïdane*, originaires des *Beni Mestar*, près de *Tlemcen* ; les *Oulad Aïssa* auraient des frères chez les *Oulad Mansour*, parmi eux se trouvent les *Aarara*, originaires des *Beni Yala*, et les *Oulad Tahar*, originaires des *Beni Guil* ; les *Oulad Hammou*, venus des *Hamyane* ; les *Cheraga*, issus des *Oulad Mimoun*, à l'est de *Tlemcen* ; les *Oulad Tadjer*, originaires du *Rif* ; les *Oulad Meryem*, ils seraient *Beqia*.

3° *Oulad Ghazi*. Ils sont presque tous Berbères ; le plus grand nombre des *Oulad Ghazi* habitent des maisons.

Sous-fractions : Les *Ahel bou Ammala*, originaires des *Beni bou Saïd* ; les *Oulad el Bali*, de même origine ; les *Ahel Tizi* et les *Ziamba* venus d'une même tribu du *Rif*, mais qui se sont séparés par la suite ; *El Mekakra*, certains les disent *Beqia*, on croit aussi que leur ancêtre serait venu d'Achouraq chez les *Msirda* du territoire de *Marnia*, il n'aurait d'ailleurs pas été originaire de cette tribu, mais de l'ouest du Maroc ; *Ouchanen*, ils seraient cheurfa édrissites venus de l'Ouest ; les *Oulad Mongar*, comprenant trois sous-fractions d'origines différentes : les *Hamamouchen*, originaires des *Beni Khellouf* (*Beni Mengouch*), les *Ahel Kelâa*, originaires des *Beni Koulal*, et les

Ikhezzanen, dont l'ancêtre était un homme des Guelaya, joueur de *zamar*.

BENI MENGOUCH. — Cette tribu aurait été formée par une fraction des *Beni Resoughen*, branche des *Beni Toudjin*, qui étaient eux-mêmes une ramification des *Beni Badin*, du groupe des Zénètes *Beni Ouacine*. Les *Beni Mengouch* habitaient sur les bords du Chélif, au sud de l'Ouarensenis ; ils seraient sans doute restés dans la montagne, en 1250, lorsqu'ils suivirent Yarmoracene, qui fut battu vers Taza par les Merinides (1). Les *Beni Mengouch* actuels comprennent des éléments d'origines diverses, mais en majeure partie de race berbère ; ils forment le groupe du nord généralement connu sous le nom d'*Oulad Ali* ou *Ammas*, et le groupe du sud, lequel se subdivise en *Beni Marissen Dekhala* ou *Ahel Sefrou*, *Beni Marissen Barraniine* (*Bessara* et *Beni Mimoun*) et *Beni Khellouf*.

1° *Oulad Ali* ou *Ammas*. — Les principales fractions sont les *Beni Ouaklane*, d'origine berbère ; les *Ahel Khellad*, qui seraient venus de Figuig au commencement du XVIII^e siècle, on trouve avec eux les *Oulad Harrou* qui seraient *Beqia* ; les *Beni Abdallah*, originaires des *Oulad Amor* de la rive gauche de l'oued Za, une de leurs sous-fractions serait également formée de *Beqia* ; les *Oulad bou Ghenem*, certains supposent qu'ils sont arrivés du Rif et appartiendraient à la famille berbère des *Beni Toudjin* ; les *Ahel Teraret*, ils seraient Berbères et originaires du ksar el Maiz de Figuig ;

2° *Ahel Sefrou*. — Les *Beni Marissen Dekhala* seraient ainsi nommés depuis l'arrivée dans le pays, au commencement du XVIII^e siècle, de quelques familles du ksar de Sefrou des environs de Fez ; ces familles étaient peu nombreuses. Les *Ahel Sefrou* sont très mélangés.

Sous-fractions : *Oulad Ourrou*, une partie proviendrait des *Beqia* et l'autre des *Zekara* ; *Oulad Salah*, leur ancêtre serait venu du Sahel (littoral de l'Atlantique, vers le Sud) ; *Oulad Ben Aaïni*, ils seraient cheurfa de la famille de Mouley Abdelkader et étaient auparavant fixés au Sahara ; *Oulad Sidi Ali el Bekkaye*, originaires des *Beni Oukil* ;

3° *Bessara*. — Sous-fractions : *Oulad el Bali*, originaires

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 197, 198. — MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 187. — IBN KHALDOUN, T. IV, pp. 6 et suiv.

des Ahlaf (Arabes) ; Oulad Boudchich, parmi eux se trouvent quelques cheurfa venus du Sahara ; Oulad Dira, quelques familles sont très anciennes dans le pays, mais le plus grand nombre sont issues de cheurfa de l'Est et de la descendance de Sidi Mohammed el Haouari ; Oulad Aïssa, originaires du Rif ; Oulad el Hadj, certains sont cheurfa des Oulad Bou Azza et les autres seraient *Beqia* ;

4° *Beni Mimoun*. — Une de leurs fractions est formée de cheurfa originaires du ksar Oudaghir à Figuig ; les autres : Keracha, Oulad Moussa, Mouzzouren, Amranen, sont de race berbère et fixées depuis très longtemps dans la montagne ;

5° *Beni Khellouf*. — Sous-fractions : Zerazra, originaires du Sahel ; Chemalla, originaires des Beni bou Saïd ; Dar el Hamra, les uns sont de très anciens occupants de la montagne et les autres sont originaires des Beni bou Yahï ; Oulad Abd el Hak, venus de l'Est ; Oulad Djaber, originaires des Beni bou Hamdoun ; Oulad Moussa ou Mhammed, cheurfa venus des Beni bou Yahï ; Kâaoucha, en partie originaires des Beni Hamlil et en partie des Guelaya ; Chahalfa, ils descendraient de *zenati Khalifa*. C'est un personnage légendaire qui se serait emparé du pays, dont il devint le maître tout puissant à l'époque où les gens n'étaient encore armés que de lances et de flèches ; il serait arrivé suivi de sa tribu et aurait soutenu de nombreuses luttes contre les tribus arabes. La légende en fait un grand chef berbère, originaire des Aït Youssi du Maroc d'après les uns, des Zouaoua de Kabylie d'après les autres, certains disent même qu'il serait venu de Syrie. On trouve ensuite les Ahel Tinisane, originaires de l'ouest du Maroc ; les Bezzeghouden, sortis d'une tribu de l'Est, leur ancêtre serait Sidi Ali ben Zoura ; les Oulad ben Tahar, cheurfa venus de l'Ouest, ils descendent de Mouley Abdes-salam Bettiouene, ils seraient des Oulad Sidi Cheikh Gheraba.

BENI ATTIGUE. — Les *Beni Attigue* forment deux groupes principaux : les *Beni Attigue Dekhala* ; fractions : *Taghasrout*, *Oulad Ali ben Yacine*, *Beni Amiier*, *Beni Hammad*, *Tazaghine* et les *Beni Attigue Barraniine* ; fractions : *Beni Moussi el Aatache*, *Beni Moussi Roua*, *Beni bou Yala*, *Beni Mimoun*. Ces fractions sont presque entièrement composées de Berbères ; le nom des *Beni Attigue Barraniine* semble indiquer qu'ils comprennent une majorité

d'étrangers venus dans le pays postérieurement aux *Dekhala* ;

1° *Taghasrout*. — Sous-fractions : Oulad el Hebil, ils se disent cheurfa descendants de Sidi Bou Azza el Gharbi ; Ahel Tanout, provenant partie des Msirda, partie des Kebdana ; Oulad Zbaïr, ils ont des frères près de Nemours et chez les Beni bou Yahi de la rive gauche de la Moulouya ; Gherarfa ; Ahel Tiza, cheurfa qui auraient la même origine que les Oulad el Hebil ; Zeraoula, ils seraient frères des Oulad Abid des Mehaïa el Ouost ;

2° *Oulad Ali ben Yacine*. — Sous-fractions : Oulad Boudjida, originaires des Beni Guil ; Beni Amar, ils seraient *Beqia* ; Oulad Ben Tekhalet, Zénètes fixés dans le pays depuis une époque très reculée ; Ilouaïsaine, leurs ancêtres auraient appartenu à la religion juive, ils tissaient des effets de laine. Il y aurait encore chez les Oulad Ali ben Yacine une famille de *Rousma* forgerons ;

3° *Beni Amïier*. — M. Mohammed ben Rahal a écrit que cette fraction portait un nom juif, laissant ainsi entendre qu'elle pourrait être d'origine juive (1) ; les traditions locales sont muettes à ce sujet.

Sous-fractions : Oulad Mâamar, cheurfa ayant pour ancêtre Sidi Yaya ben Brahim, ils ont des frères aux Beni Mengouch ; Oulad Moussa ou Mhammed, venus des Beni Khellouf ; Oulad Mohammed el Amar, dechra d'Arabes ; Oulad ben Azza, Zénètes sortis des Beni Khaled ; Oulad Azzi, cheurfa originaires de Figuig ; on trouve en outre des *Beqia* chez les Beni Amïier ;

4° *Beni Hammad*. — Une partie de cette fraction serait venue des Beni Amer, Arabes de l'Est ; les Ihamden sont des Zénètes originaires de l'Est ; les Ahel Takerchalt descendraient d'un nègre du nom de Hammadi, qui était esclave du chérif Sidi Mohammed ou Yahia enterré aux Beni Hammad ; ses enfants, devenus libres, s'allièrent à des femmes berbères, de sorte que le sang noir n'est plus guère apparent chez les Ahel Takerchalt ; les Aladjedine sont en partie originaires des Kebdana, une de leurs familles, celle des Oulad Salah, serait formée de *Beqia* et de Tsoul ;

5° *Tazaghine*. — Cette fraction comprend des gens originaires des Kebdana ; les Iaïden seraient *Beqia*. Taqarboust est une dechra occupée par les cheurfa Oulad Mouley

(1) MOHAMMED BEN RAHAL, p. 14.

Mohammed el Aïachi, sortis des Oulad Mouley Mohammed de Yambo. Ces derniers ont beaucoup essaimé, car on en trouve aux Beni Nougā (B. Ourimèche) et chez les Trara de Nédroma ; ils ont également des frères aux Beni Bou Zeggou, chez les Ahel Talmest. A Tazaghine, on trouverait encore deux familles d'*Oulad Ibrahim*, que certains classent parmi les *Begia* et une famille de *Rousma* exerçant le métier de forgeron ;

6° *Beni Moussi el Aatache*. — Ce nom de Beni Moussi de la soif leur vient de ce qu'ils habitent un territoire très pauvre en eau.

Sous-fractions d'origines diverses : Oulad el Mir, Oulad Allou, Oulad Bouchaba, El Bezzazi ;

7° *Beni Moussi Roua*. — Cette fraction est ainsi nommée du nom de l'oued dans la vallée duquel elle est installée.

Sous-fractions : Ahel Djeder ; Arhala ; Oulad Ali ; Oulad el Aasri ou Aassara que l'on dit *Begia*, ils auraient habité auparavant chez les Beni Moussi el Aatache à la dechra Sidi Bou Kerama, ils venaient alors d'Aoullout où ils avaient été fixés quelque temps après avoir quitté leur première résidence chez les Beni Mengouch, près du Ras Foughal ; les Oulad bou Aakel, ils seraient originaires des Sedjâa ; les Oulad et Tob ou Oulad Tebib, qui descendraient des *Begia* par les *Oulad Ibrahim* ;

8° *Beni Bou Yala*. — Sous-fractions : Oulad Ouliou, cheurfa dont l'ancêtre est enterré aux Beni Ourimeche ; Kâamcha ; Djâalate ; El Betatma ; Oulad Hadoud, cheurfa dont l'ancêtre se nommait Sidi Messaoud ;

9° *Oulad Mimoun*. — Sous-fractions : Oulad Bou Tayeb, Arabes *djouad* (1), originaires des Oulad Sghir des Triffa ; Oulad Abdelkrim ; Oulad Bourdjouane et El Qouaretia qui seraient *Begia* ; Oulad Mahdi ; Oulad Boutchiche.

BENI OURIMECHE. — Les *Beni Ourimeche* sont pour la plupart d'origine berbère, ils se divisent en cinq fractions principales : les *Oulad Abbou*, les *Oulad Ali Chebab*, les *Beni bou Abdessied*, les *Beni Nougā* et les *Ahel Tagma* :

1° *Oulad Abbou*. — Cette fraction se serait formée sous le patronage d'un nommé Abbou, originaire de la tribu des Tsoul.

Sous-fractions : Rislane, Zénètes dont les ancêtres seraient venus de l'Est vers le xv^e siècle, des gens de l'Ouest

(1) C'est-à-dire de famille noble.



auraient ensuite fixé leur résidence au milieu d'eux ; Oulad Yahia ou Ahel Titest, ils sont donnés comme autochtones, cela indiquerait tout au moins qu'ils occupent le pays depuis fort longtemps ; Zâara, seraient comme les précédents très anciens dans le pays, parmi eux se trouvent quelques familles originaires des Beni Oukil ; Oulad Boukhris, ils se disent frères des Oulad Yahia, sauf les Oulad el Bachir venus de l'Est ou bien de la tribu des Metalsa à une époque récente et les Oulad el Hamel, originaires des Angad el Gour ;

2° *Oulad Ali Chebab*. — Ils seraient moins anciens dans le pays que les Oulad Abbou ; c'est un homme des Beni Ouaraïne qui aurait donné son nom à la tribu.

Sous-fractions : Oulad Yacoub, originaires des Beni Ouaraïne ; Oulad Yahia ou Youcef, en partie originaires des Doukkala ; Oulad Mahdi, très anciens occupants du territoire où ils vivent actuellement ;

3° *Beni bou Abdessied*. — Sous-fractions : Hararda, originaires des Metalsa, leur ancêtre se nommait Harroud ; Oulad ben Amar ou Ali, originaires des Oulad Settout ; Ahel Kerdad ; Oulad Boubekeur ; Oulad Raho ; Oulad el Attaf ; toutes ces dernières familles sont très anciennes dans le pays, on ne connaît plus leurs origines ;

4° *Beni Nouga*. — Sous-fractions : Oulad Temime, ils sont formés des Oulad el Baroudi, cheurfa originaires de Figuig, et des Ahel ez Zaouïa, originaires des Beni Koulal et des Oulad el Midi ; Oulad Ouzrou, originaires du Rif ; Oulad Mohammed, parmi eux sont les Oulad Kennine, venus partie de familles de cheurfa du Tafilalet et partie de cheurfa des Beni Oukil ; El Greb, originaires partie des Arabes de l'ouest de la Moulouya et partie des Beni bou Zeggou ;

5° *Ahel Tagma*. — Les Ahel Tagma sont considérés comme les plus anciens occupants du pays ; on trouve parmi eux une fraction de *Beqia*.

Sous-fractions : Oulad Yacoub, ils seraient venus de l'Est à une époque reculée ; Oulad Abd es Sadok, très anciennement fixés dans le pays ; Oulad bel Kheir, ils ont le teint foncé et se disent issus des *Abid* ou garde noire du sultan Mouley Ismaïl. Il reste chez les Ahel Tagma quelques tentes éparses d'Oulad ben Mechâal, qui vivaient autrefois avec le Hararda chez les Beni bou Abdessied ; ces Oulad ben Mechâal seraient les descendants du fameux juif *Mechâal*,

qui fut tué vers 1665 par le sultan Mouley er Rechid (1). D'après les traditions locales, *Mechâal* était riche et puissant et commandait à tous les *Beni Snassen* ; les avis sont très partagés sur la question de savoir s'il était juif ou simplement païen, il avait, paraît-il, sa kasba chez les *Beni bou Abdessied*.

BENI MAHIOU. — Les *Beni Mahiou* ne seraient fixés dans le pays que depuis environ quatre siècles ; ils seraient originaires des Beni Ouaraïne et descendraient de Cheikh Mahiou. Cette fraction occupe l'extrémité ouest du massif des Beni Snassen, en bordure de la Moulouya ; elle déborde un peu au-delà de cette rivière.

Les sous-fractions sont : Ahel el Massine, El Mesamda et Beni Aabdi.

Triffa

Les *Triffa* sont de race et de langue arabe ; ils ne constituent pas une tribu. On appelle *Arabes Triffa*, du nom de la plaine qu'ils habitent, les gens appartenant aux trois fractions suivantes : *Oulad Sghir*, *Atsamna* et *Haoura*. Ces fractions faisaient autrefois partie de la confédération d'Angad, elles ne sont passées dans la plaine de Triffa que vers 1830, parce que leur soff avait été battu par le soff opposé des Angad. Pour s'établir dans cette plaine, les *Haouara* sollicitèrent l'autorisation des Beni Ourimeche, les *Atsamna* celle des Beni Khaled et les *Oulad Sghir* celle des Beni Attigue. Il dut intervenir à cette époque un arrangement à l'amiable ; cet arrangement sera ensuite devenu définitif avec le temps.

1° *Oulad Sghir*. — On dit les *Oulad Sghir djouad* ; leur ancêtre serait venu du Sahara ; au XVIII^e siècle ils habitaient la plaine d'Angad, près de Sidi Bou Houria, actuellement ils plantent leurs tentes à l'est de Sidi Mohammed ou Berkane. Quelques Beni Oukil suivent leur fortune et vivent avec eux.

Douars : Oulad Abderrahman, Oulad bou Smir, Chenen.

2° *Atsamna*. — Les *Atsamna* sont originaires des Mezaouir ; cette fraction aurait eu autrefois une situation prépondérante dans tout l'Angad, depuis la Tafna jusqu'à

(1) ABOULQACEM BEN AHMED, p. 14.

l'oued Bou Redim. Leur territoire s'étendait autour de Mâazouz et de Kerkour el Miad ; ils étaient les serviteurs religieux de Sidi Abdallah ben Azza, chérif originaire d'Ouadaghir à Figuig, l'ancêtre des Oulad bou Azza de Taredjirt. Au commencement du xix^e siècle, Salah bou El Gueddam, des Kerarma, rassembla les Ahlaf, Haoura de la Moulouya, Beni bou Zeggou, Beni Koulal, Beni Fachat, Oulad Amor et tomba sur les Angad qui furent complètement pillés ; c'est depuis cette époque que la confédération d'Angad aurait commencé à se désunir, ces événements auraient été le prélude de l'exode ultérieur des *Atsamna*. Les *Atsamna* campent actuellement à l'est de Berkane.

Douars : El Khodra, Oulad Nadji, Aabada, Mekhalif.

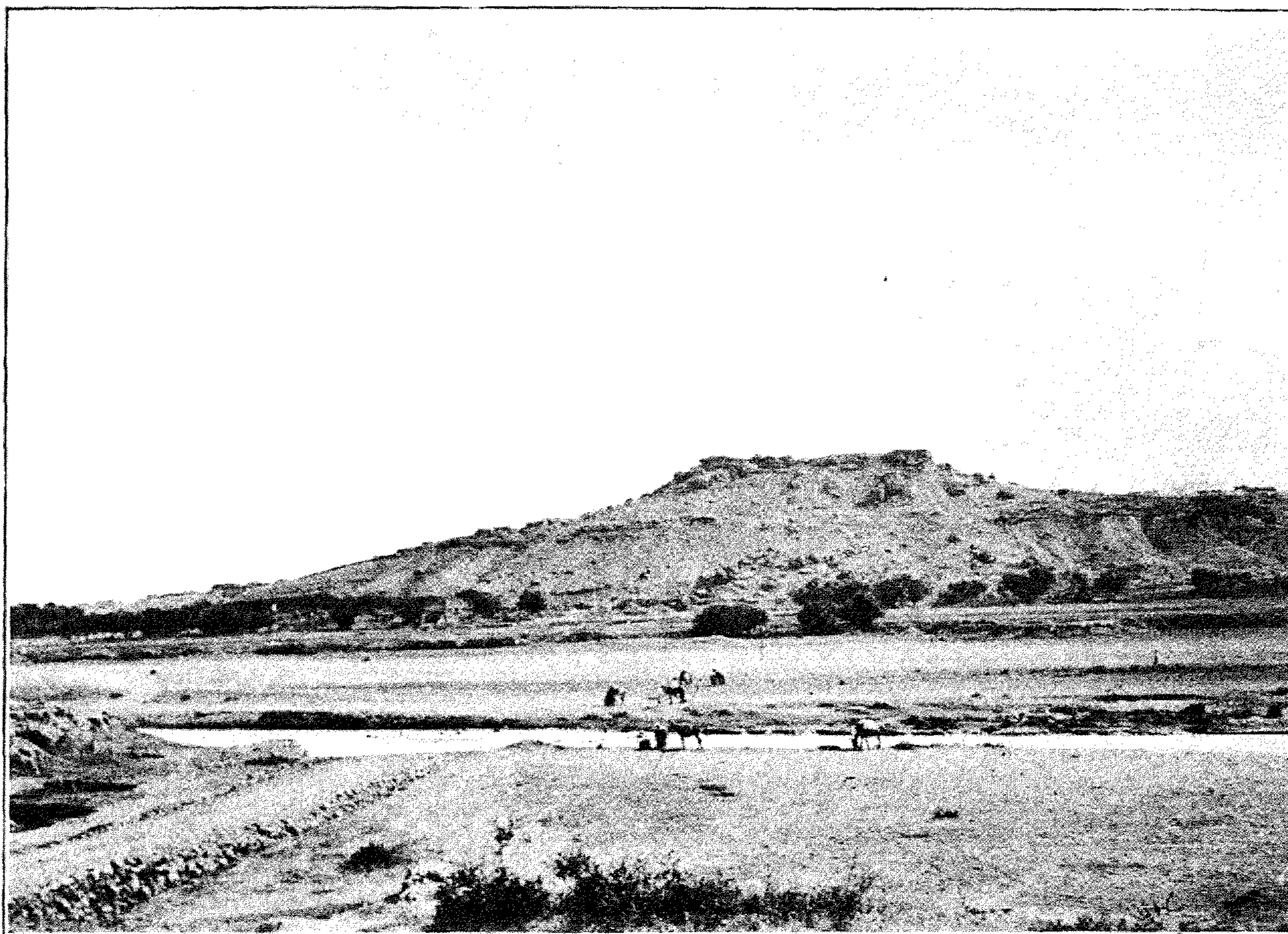
3° *Haouara*. — Les Haouara de Triffa seraient issus des Haouara de Msoum, à l'ouest de la Moulouya. Ils seraient venus se fixer dans l'Angad, à Zebboudja près d'El Aïoun, avant le xviii^e siècle ; ils campent maintenant à l'ouest de la plaine de Triffa.

Douars : Oulad Hamida, Zedadgha, Châanine, Oulad Daho, Riâte.

Beni Oukil

Les *Beni Oukil* sont marabouts, ils prétendent être des cheurfa édrissites. D'après les uns, l'ancêtre de la tribu, qui aurait pris son nom, serait Sidi Boukil, lequel était fixé chez les Beraber, sur la haute Moulouya ; d'après les autres, les *Beni Oukil* descendraient de Sidi Aïssa et Sidi Ali el Bekkaye, qui seraient venus de Seguiet el Hamra. Les *Beni Oukil* de la région d'Oudjda forment quatre groupes : les *Beni Oukil d'Angad*, les *Beni Oukil de Triffa*, les *Beni Oukil d'El Aïoun* et les *Beni Oukil de la région Moulouya-Za*.

1° *Groupe de l'Angad*. — Ce groupe comprend quatre douars : Oulad Sidi Abdallah, Serardja, Bou Houriate et Chetaba. Les Oulad Sidi Abdallah seraient les plus anciens *Beni Oukil d'Angad* ; l'un d'eux donne ainsi sa généalogie : Mostefa ould Mohammed, ould el Hadj el Haoussine, ould el Hadj Boumedien, ould Sidi Abdallah ; leur établissement dans le pays remonterait donc aux environs de 1760. Leur douar campe dans la plaine de l'oued Isly ; tous ses personnages marquants ont été enterrés à Aïn Sfa, où ils ont sept koubbas, parmi lesquelles celle de Mohammed



1. — LE POSTE DE TAOURIRT (DAR ECH CHAOU) SUR L'OUED ZA.

2. — L'OUED ZA A HAUTEUR DU POSTE DE TAOURIRT (DAR ECH CHAOU).

ben Abdallah sur la gara, celles de Sid el Hadj Boumedien, Sid el Hadj Moussa et Sidi Touama dans les jardins. Le douar Serardja se tient vers les jardins de Sidi Moussa, sur l'oued Isly, le douar Bou Houriate à Remila, un peu au delà de Sidi Soltane, enfin le douar Chetaba à Sidi Soltane ;

2° *Groupe de Triffa*. — Il comprend quatre douars : Oulad Aïssa, Oulad Meyriem, Oulad Boumedien et Oulad Belkacem. Tous ces douars sont passés dans la plaine de Triffa en même temps que les Oulad Sghir, c'est à dire vers 1830 ;

3° *Groupe d'El Aïoun*. — Les *Beni Oukil d'El Aïoun* sont appelés *Beni Oukil el Mouakhikhe*, du nom de leur ancêtre Sidi Makhoukh, qui a sa koubba près des sources (Pl. XXII, fig. 2) ; ils sont peu nombreux ;

4° *Groupe de la région Moulouya-Za*. — Il est connu sous le nom d'*Oulad Sidi Moussa* et forme deux commandements distincts :

Le premier comprend les Oulad Hammou, campés autour d'aïn Telouat, et les Oulad Ahmed, installés sur l'oued el Ksob. Les Oulad Mbarek de la rive gauche de la Moulouya se rattachent à ce commandement.

Le second est composé des Oulad Ali et Oulad el Fegih, Oulad Zerrouk, Oulad Mohammed et Oulad Boumedien ; ces fractions sont fixées de l'oued Za à Moul el Bacha.

Il y a d'autres Beni Oukil en assez grand nombre à l'ouest de la Moulouya : dans la plaine de Garet et chez les Kbdana. Les *Beni Oukil* sont très considérés comme marabouts, mais une seule de leurs familles, celle des Oulad el Hadj Boumedien du douar Oulad Sidi Abdallah, a des serviteurs religieux dans l'amalat : chez les Bessara des Beni Mengouch, les Aarara des Beni Khaled, les Oulad Kari des Mehaïa et les Mezaour des Angad.

Oulad Mansour

Le fond de la tribu est arabe de mœurs et de langue, son territoire comprend les collines de Guern ech Chems et la plaine située entre ces collines et la mer. Cette tribu aurait tiré son nom de la fraction des Oulad Mansour de la tribu des Mâaziz au nord de Marnia, dont une partie est venue, il y a trois à quatre siècles, se fixer sur le cours inférieur du

Kiss (1). Les premiers occupants de la plaine étaient les Oulad Brahim des Beni Mengouch, ils s'y seraient installés vers le début du xi^e siècle. On trouve encore des Oulad Brahim chez les Beni Mengouch, à la dechra Bezzeghouden ; il ne reste plus que deux tentes de cette origine dans la tribu actuelle des *Oulad Mansour*.

Douars : Oulad Mhammed Boumedes, ils sont venus des Ahel el Oued (Beni Ourimeche de la vallée de Tagma) ; Oulad Raho Boumedes, de la même origine que les précédents ; Oulad Bounoua et El Mâarif, d'origine inconnue ; Aarara, en partie originaires des Aarara des Beni Drar, auxquels de nombreux étrangers se sont accolés ; Sâasâa, certains sont originaires des Oulad Settout, les autres sont venus de différents côtés, principalement de l'Ouest, de la tribu des Rehamna ; Oulad bel Kheir, originaires des Cheraga du Maroc ; Oulad Ramadan, originaires des Oulad Mansour el Kherouâa de la tribu des Mâaziz près de Marnia ; Oulad Mohand, de la même origine que les précédents ; Châachâa, une tente, celle de Bou Djebara, provient des Oulad bou Châaïb des Msirda, le restant du douar a été peuplé par des nègres d'origines diverses ; Beni Moussi, ils seraient cheurfa et ne seraient venus dans le pays que vers le début du xix^e siècle, laissant leurs frères dans la plaine de Garet à l'ouest de la Moulouya ; Cherarba, originaires des Sedjâa, on les appelle Sedjâa el Aardia et ils sont arrivés chez les *Oulad Mansour* à une époque récente ; Oulad Sidi Mansour, ils seraient cheurfa et originaires de l'Ouest, leur ancêtre était appelé Mohand ben Mansour bou Kerker. S'il faut en croire certaines versions, ce serait ce chérif qui aurait donné son nom à la tribu et non les Oulad Mansour de la tribu des Mâaziz.

En outre des douars formés par la majorité des *Oulad Mansour* vivant sous la tente, la tribu compte une dechra, celle de Kelâa, qui est située au sommet de l'extrémité orientale du Guern ech Chems. Kelâa a été peuplée par des Zénètes de la tribu des Beni Mengouch, fraction des Oulad Ali ou Ammas.

Oulad el Hadj

La tribu des *Oulad el Hadj* est une fraction du groupe berbère des Kibdana, qui habite le pâté montagneux de

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 214.

la rive gauche de la Moulouya, vers son embouchure. Un certain nombre d'Oulad el Hadj possèdent des cultures sur la rive droite de cette rivière, ceux d'entre eux qui étaient restés fidèles au Makhzen furent contraints de quitter leur pays pendant la période roguiste. C'est depuis cette époque qu'une centaine de familles se sont installées sur la rive droite de la Moulouya ; ces familles habitent dans des gourbis ou sous des tentes.

Statistique

Le tableau ci-après donne le chiffre approximatif de la population des tribus de l'amalat d'Oudjda. Pour les tribus dont on connaît seulement le nombre de tentes, la population moyenne est évaluée en comptant 5 habitants par tente ; les nombres ainsi obtenus sont suivis d'un astérisque :

	{	Mezaouir	2.105
Angad : 4.921	{	Oulad Ahmed ben Brahim	1.383
	{	Oulad Ali ben Talha	1.433
Beni Bou Hamdoun			478
Beni Hamlil			466
Beni Mathar			900 *
	{	Oulad Barka	1.772
Mehaïa : 5.137	{	El Oussata	1.051
	{	Achache	2.314
Cheurfa Oulad Mouley Hachem			178
Cheurfa Oulad Sidi Moussa el Berrichi			163
Cheurfa Oulad Sidi Ali ben Yahia			77
Beni Hassane el Ghaba			91
Beni Oukil de l'Angad			1.066
Beni Oukil d'El Aïoun et de la région Moulouya-Za ..			1.500 *
	{	Oulad Moussa ben Amar et el	
Beni Yala : 1.218	{	Meharech	282
	{	Bou Helalen et Mezghennane	996
	{	Cheraga	1.325
Zekara (1) : 3.312	{	Oulad Mhammed	1.672
	{	Oulad Sidi Ahmed ben Youcef et	
	{	Rousma	315
Beni Bou Zeggou			4.000 *
			<hr/>
A reporter			23.567

(1) Ils ont encore des tentes émigrées en Algérie.

		<i>Report</i>	23.567
Beni Yala Sfassif			750*
Tribus des montagnes voisines de l'oued Za			6.000*
Ahlaf			3.900*
Sedjâa			1.700*
Groupeement de la zaouïa de Bou Amama			1.100*
Beni Khaled	Taredjirt		2.606
(Beni Snassen) :	Beni Drar		4.398
9.940	Oulad Ghazi		2.936
	Oulad Ali ou Ammas		4.501
Beni Mengouch	Bessara		1.600
(Beni Snassen) :	Beni Khellouf		2.500
10.941	Beni Mimoun		1.350
	Ahel Sefrou		990
	Taghasrout		1.171
	Tazaghine		474
	Beni Amïer		340
Beni Attigue	Beni Hammad		382
(Beni Snassen) :	Oulad Ali Ben Yacine		356
6.948	Beni Bou Yala		1.050
	Beni Mimoun		745
	Beni Moussi Roua		1.510
	Beni Moussi el Aatache		920
	Beni bou Abdessied		1.470
Beni Ourimeche	Oulad Ali Chebab		1.720
(Beni Snassen) :	Oulad Abbou		2.695
9.630	Ahel Tagma		1.680
	Beni Nougâ		2.065
Beni Mahiou (1)	(Beni Snassen)		1.800*
	Atsamna		1.269
Triffa : 3.234	Oulad Sghir (2)		1.024
	Haouara		941
Oulad Mansour			1.701
Oulad el Hadj de la rive droite de la Moulouya			385
		TOTAL GÉNÉRAL ..	81.596

(1) En outre environ 950 Beni Mahiou sur la rive gauche de la Moulouya.

(2) Y compris les Beni Oukil de Triffa.

*Annexe 40.000
Oued Snassen*

CHAPITRE III

Les Familles influentes et les Zaouïas

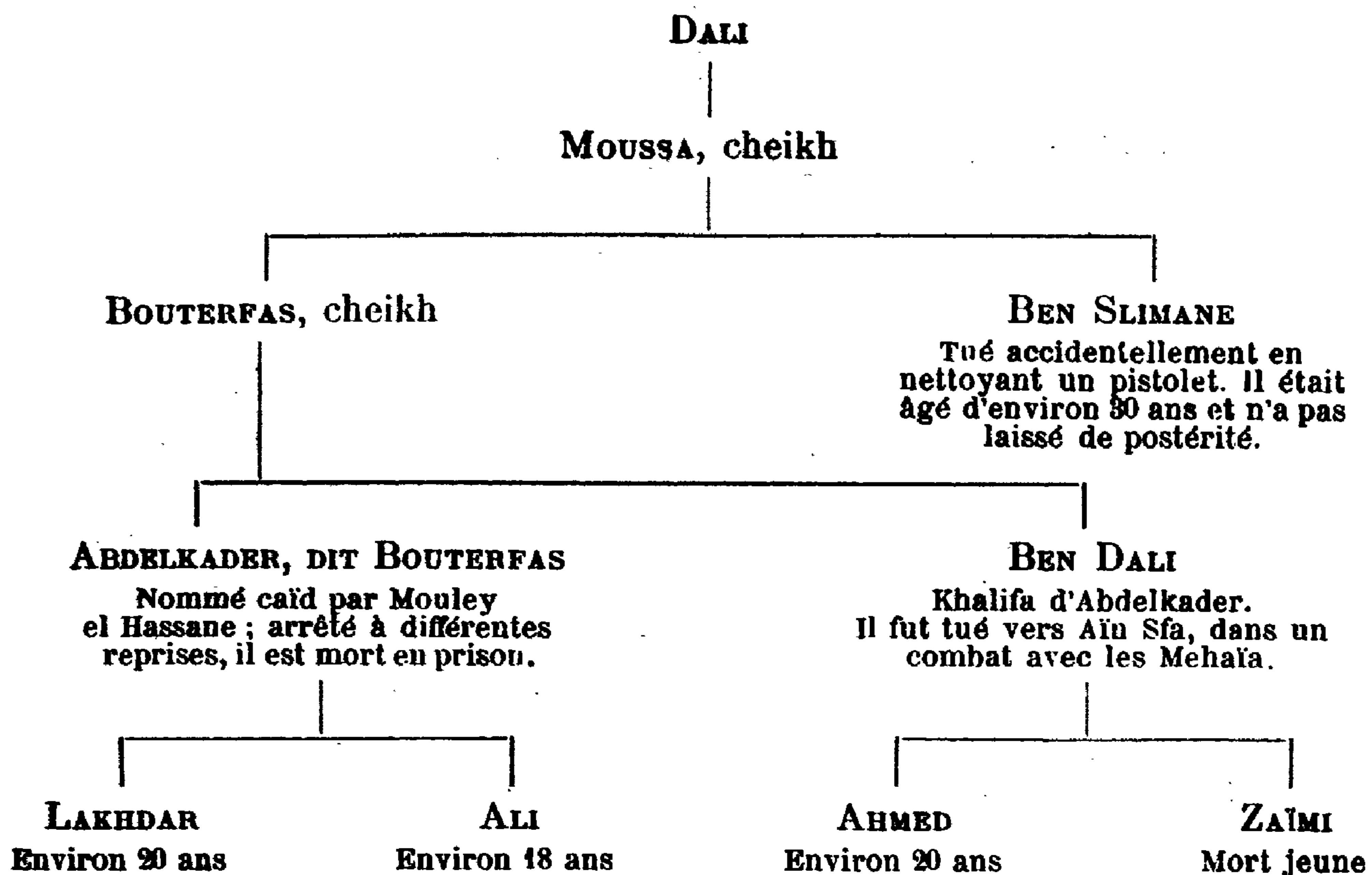
FAMILLES INFLUENTES

Les familles influentes de l'amalat n'ont acquis leur autorité que grâce à la valeur individuelle de quelques-uns de leurs membres ; leur rang social, leur situation de fortune ont certainement été d'importants éléments de succès, mais seuls ces éléments n'auraient pas suffi à assurer leur prédominance. C'est pourquoi le pouvoir se déplaçait à la disparition des hommes qui se l'étaient assuré, chaque fois que leurs successeurs désignés n'avaient pas les qualités requises pour recueillir un pareil héritage. Pendant la période roguiste, le Makhzen et le Prétendant ont semé à plaisir la division dans le pays, les rares individus qui auraient pu prétendre à la direction des affaires n'étaient pas à la hauteur des circonstances ; ils ont sombré dans la tourmente. Actuellement, on ne trouve plus une seule famille dont le prestige soit capable de rallier les masses.

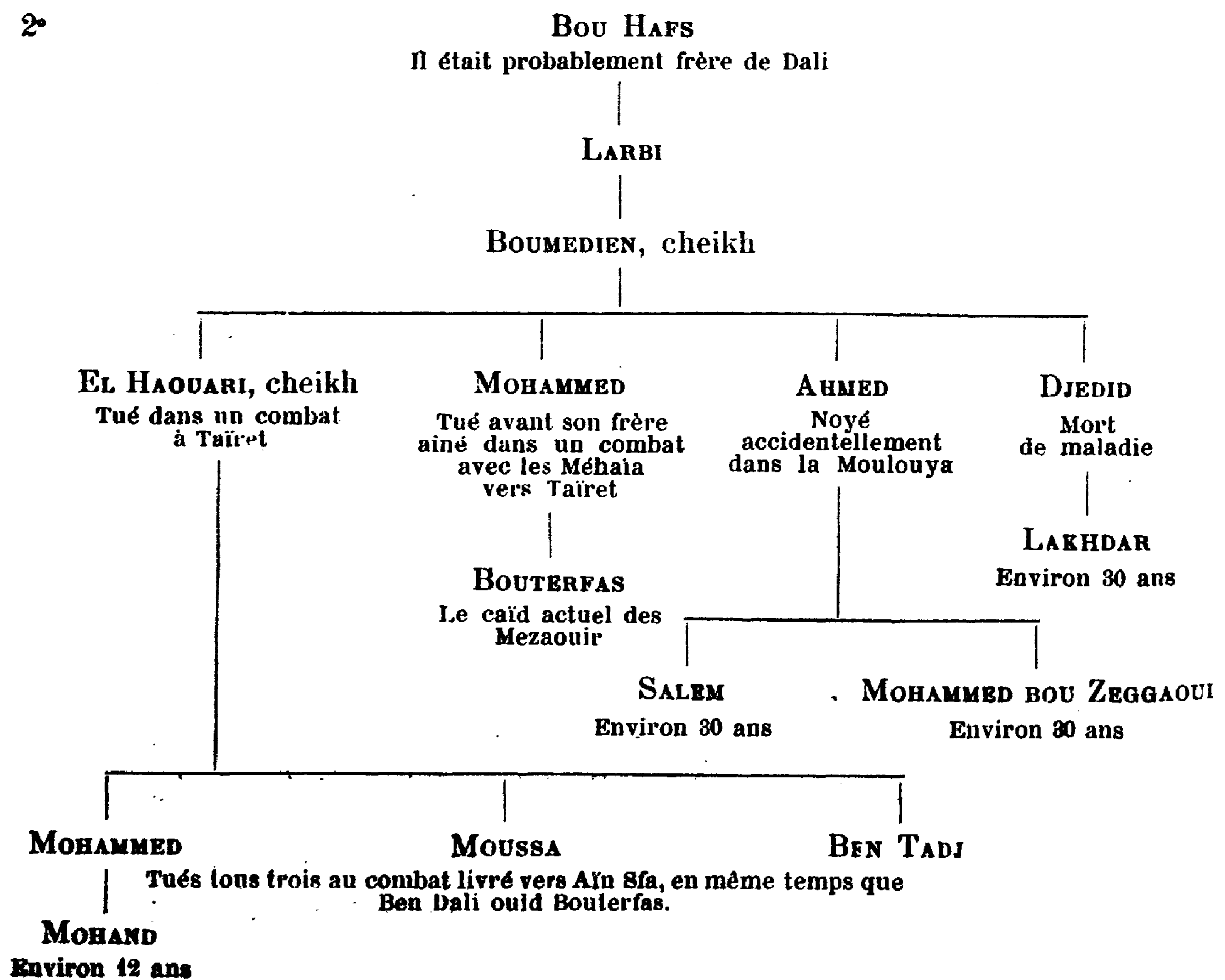
ANGAD. — La fraction la plus importante est celle des *Mezaouir* ; les *Atsamna* de Triffa suivaient généralement leur fortune et, lorsque l'amel d'Oudjda administrait directement les Angad, les *Mezaouir* et *Atsamna* en étaient exceptés, ils restaient sous l'autorité d'un cheikh de la famille des *Oulad el Haouari (Mezaouir)*. Les différents membres de cette famille ayant exercé le commandement depuis l'époque des Turcs sont : Moussa ben Dali, Boumedién ould Larbi, Bouterfas ould Moussa ben Dali, El Haouari ould Boumedién, Abdelkader ould Bouterfas dit Bouterfas, Bouterfas ould Mohammed qui est le caïd actuel. Certains de ces personnages, notamment Abdelkader ould Bouterfas, ont eu une grande autorité dans la région.

Les *Oulad el Haouari* étaient mêlés de façon active à la plupart des luttes, aussi ont-ils été parfois fort éprouvés. Le tableau ci-après donne la généalogie des deux branches principales de la famille depuis cinq générations ; on ignore l'ancêtre commun, on croit pourtant que Dali et Bou Hafs étaient frères.

1°



2°



Dans la fraction des *Oulad Ahmed ben Brahim*, l'influence appartient aux *Guenafda* ; le caïd actuel Ben Khedda ould Mohammed ben Talha appartient à cette famille ; Mohammed ben Talha a possédé un titre de caïd délivré par le Sultan, tandis que son père n'a jamais été qu'un simple cheikh.

Chez les *Oulad Ali ben Talha*, Mohammed ben Khedda, des *Oulad Bou Aarfa*, a joué un certain rôle, il est mort sans laisser de postérité.

Le personnage le plus important est maintenant le caïd Mohammed ben Cheikh ben Daoud, du douar *El Ghelalis*, de la fraction des *Djaouna*. Ce chef indigène s'est tenu pendant longtemps à l'écart de ses contribules qui étaient inféodés aux Beni Snassen. Il s'était personnellement attaché à la fortune des Mehaïa et, en 1886, au moment de leur révolte contre l'amel Abdelmalek es Saïdi, il fut arrêté à Oudjda et emprisonné par ce fonctionnaire chérifien. Fait curieux à noter, c'est dans le clan des Mehaïa que Mohammed ben Cheikh a commencé à se faire un nom.

BENI MATHAR. — On ne cite pas de personnages influents dans cette tribu ; elle a presque toujours été à la remorque des Mehaïa. En 1875, le sultan Mouley el Hassane plaça les *Beni Mathar* sous l'autorité du caïd El Hadj Boubekour, des Mehaïa. Ils cherchèrent à profiter de l'apparition du Rogui pour secouer la tutelle des Oulad Boubekour ; mais, malgré l'investiture qui lui avait été donnée par l'agitateur, le cheikh Ahmar Lahia ne parvint pas à imposer son autorité (1).

MEHAÏA. — La tribu des *Mehaïa* a lutté longtemps, non sans succès, contre les Beni Snassen et les Angad pour avoir la suprématie dans la région. C'est la famille *Boubekour* qui a été l'âme de toutes les intrigues, elle entraînait la plus grande partie des Mehaïa à sa suite ; les autres familles étaient obligées de subir son omnipotence.

El Hadj Boubekour ould Mimoun, chef de tous les Mehaïa, a été la première personnalité de la famille. Il ne fut pas heureux dans ses démêlés avec les Beni

(1) Notice du capitaine DEBACKER.

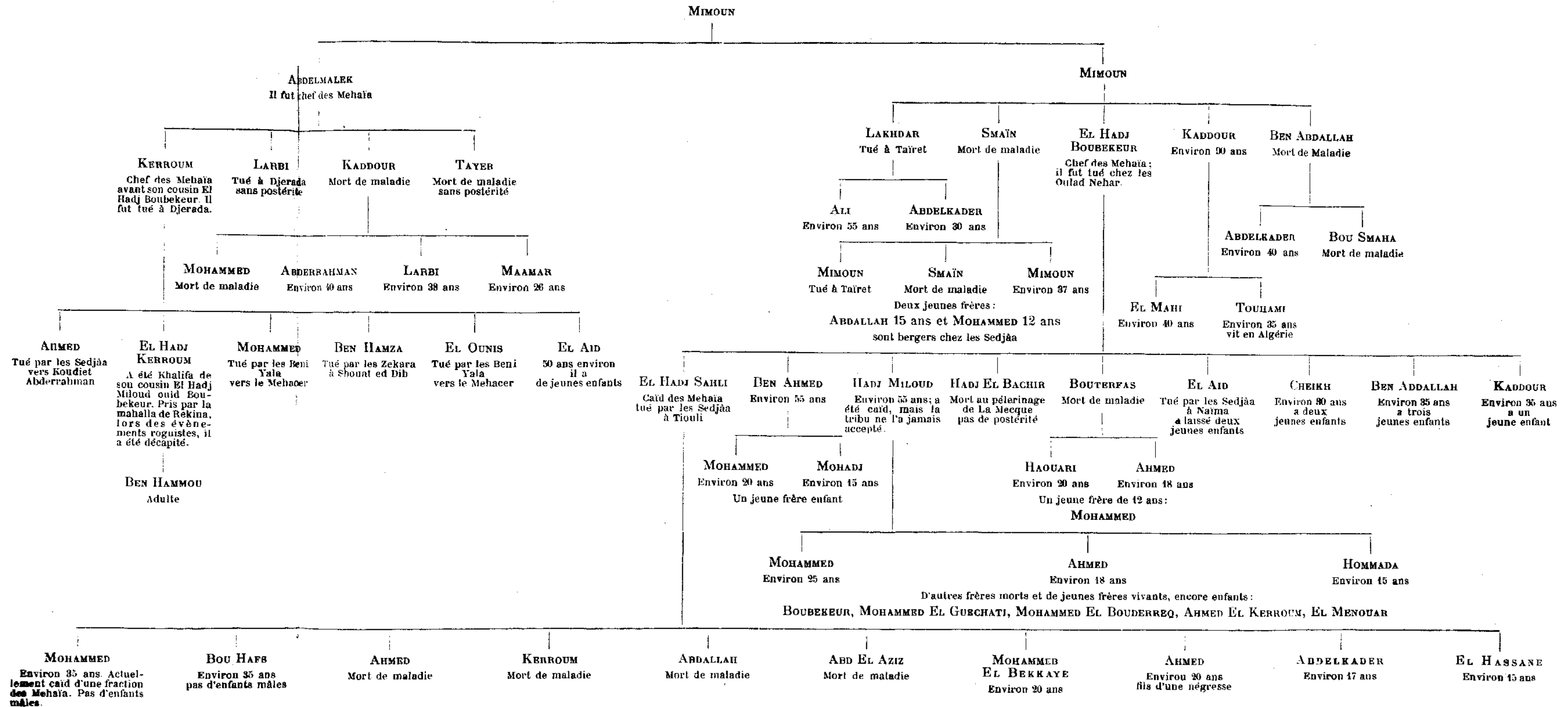
Snassen, tant que ceux-ci furent commandés par El Hadj Mimoun et El Hadj Mohammed ould el Bachir. Après la chute de ce dernier en 1876, El Hadj Boubekour put enfin prendre sa revanche et il acquit une situation prépondérante dans l'amalat. L'amel Abdelmalek es Saïdi, auquel il portait ombrage, s'attacha à ruiner son influence. En 1886, il proposa au Sultan de fractionner le caïdat des Mehaïa en évinçant complètement El Hadj Boubekour ; le souverain accepta ce projet. Un seul des nouveaux caïds, Abderrahman Châaïbi, des Medafaïa, consentit à accepter le commandement de la fraction des Achache ; par crainte de représailles d'El Hadj Boubekour, il se retira en Algérie avec ses tentes. Boubekour fondit sur les Medafaïa avec quelques cavaliers le 4 mars 1886, il tua Abderrahman Châaïbi et son fils, mais lui-même fut blessé à mort.

El Hadj Sahli, fils d'El Hadj Boubekour, recueillit sa succession. Ce chef énergique put se maintenir jusqu'en 1891, époque à laquelle El Hadj Mohammed Sghir, des Oulad el Bachir, forma une coalition contre lui et le contraignit à chercher un refuge en Algérie. Revenu au Maroc, il eut à subir des vicissitudes et, le 30 octobre 1899, il fut tué dans la plaine de Tiouli par un parti de Sedjâa.

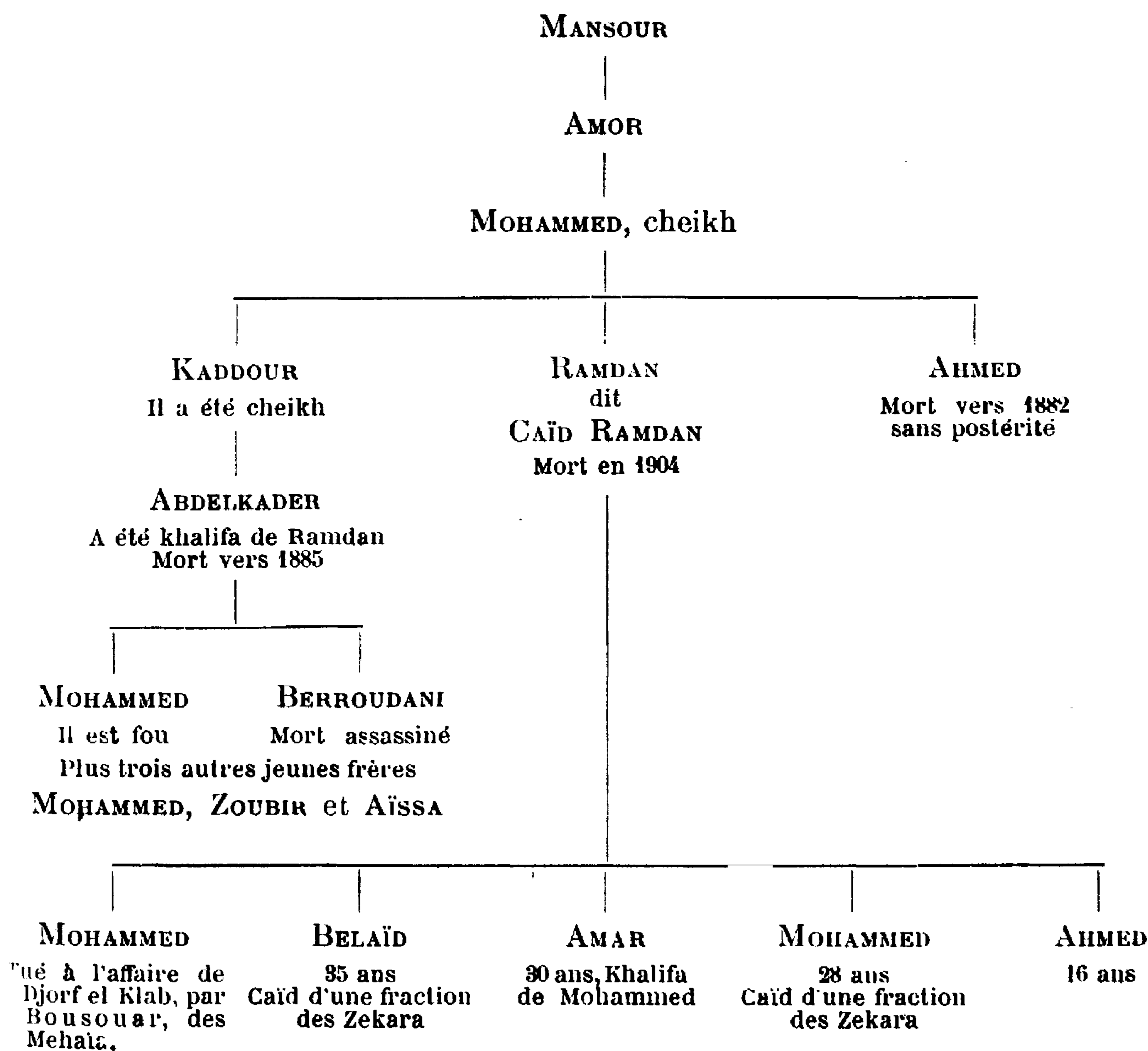
Depuis la mort d'El Hadj Sahli, les Mehaïa sont divisés ; son frère, El Hadj Miloud, n'a jamais pu imposer son autorité à la tribu. Il vit aujourd'hui à Oudjda, son obésité le rend peu apte à une vie active. Mohammed ould el Hadj Sahli, neveu de ce dernier, est caïd de la fraction des Oulad Barka.

La famille *Boubekour* fait partie des *Oulad Brahami*, du douar *Oulad Embarek*, fraction des *Oulad Barka*. L'ancêtre de cette famille était un nommé El Brahami, qui aurait commandé à l'ensemble de la tribu des Mehaïa ; il vivait du temps du sultan Mouley Ismaïl, à la fin du xvii^e siècle ou au début du xviii^e.

Le tableau généalogique de la famille *Boubekour* est donné ci-après ; personne n'est actuellement capable d'établir la généalogie au-delà de cinq générations ; ce tableau commence donc à Mimoun dont la vie doit se placer vers la fin du xviii^e siècle.



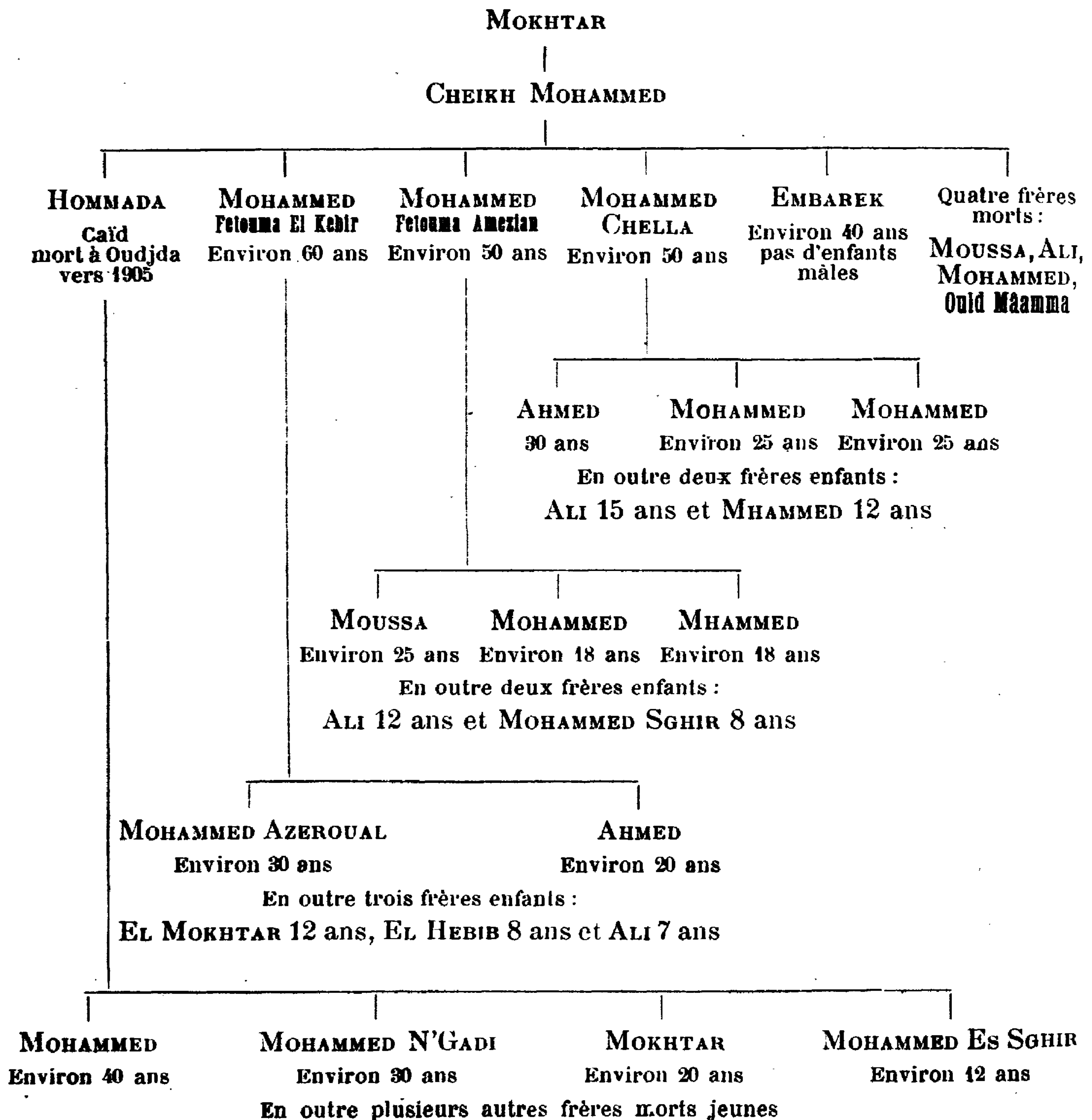
ZEKARA. — La seule famille influente des *Zekara* est celle de l'ancien caïd Ramdan, elle appartient à la fraction des *Oulad Berrima*. Le commandement ne lui a jamais été disputé jusqu'au moment des événements roguistes. A cette époque, en juin 1903, El Hebib ould Ahmed des marabouts de Tinzi chercha à enlever au caïd Ramdan, avec l'appui du Rogui, la plus grande partie de la tribu ; devant l'hostilité générale il dut s'enfuir sur Oudjda et Ramdan lui saisit même sa maison en garantie d'une dette (1). Le caïd Ramdan paraît avoir été un homme vigoureux et énergique ; la légende s'est emparée de son nom et le représente parfois comme un véritable tyran, violent, sanguinaire et rapace, qui ne reculait devant aucun crime (2).



(1) MOULIÉRAS. — *Les Zkara*, pp. 122 à 127 (1905).

(2) MOULIÉRAS. — *Loc. cit.*, pp. 61 à 67 (1905).

BENI BOU ZEGGOU. — Parmi les *Beni bou Zeggou*, ce sont les *Oulad Ali ben Ahmed* qui ont la prépondérance. Cette fraction est issue de deux frères, Ali et Moussa ben Ahmed, originaires des cheurfa d'Oudaghir à Figuig, qui vinrent se fixer chez les *Beni bou Zeggou* vers 1700. La famille *Hommada*, qui aurait toujours détenu le pouvoir, appartient aux *Oulad Ali ben Ahmed* ; voici sa généalogie jusqu'à la quatrième génération.



Le membre le plus marquant de cette famille a été le caïd Hommada ould Cheikh Mohammed, qui a eu un rôle assez important à partir de 1890 ; il cherchait à faire

échec aux Mehaïa alors tout puissants (1). Ce caïd, nommé par le Makhzen, possédait une maison dans la plaine, au nord du massif principal des Beni bou Zeggou ; avant son investiture c'était le plus grand pillard du pays, par la suite il se montra sévère pour les voleurs (2). En 1904, Hommada dut se réfugier à Oudjda avec tous les siens, après le massacre dans sa maison des envoyés du rogui Bou Hemara, qui voulait épouser une de ses filles. La famille *Hommada* est restée à Oudjda jusqu'à la fin de 1910, époque à laquelle elle a pu rentrer dans son pays.

AHLAF. — Dans la première moitié du XIX^e siècle, cette tribu a joui d'une situation prépondérante. Un cheikh des *Kerarma*, Bouzian ech Chaoui, avait réussi à grouper sous son autorité toutes les tribus de l'oued Za et de la Moulouya, il fut ensuite reconnu comme caïd, puis le Sultan le nomma amel de Taza vers 1828 (3). Ce personnage a eu un rôle très important, mais qui intéresse peu l'amalat d'Oudjda. Depuis sa mort, les *Ahlaf* ont perdu toute influence.

SEDJAA. — La famille la plus importante de la tribu des *Sedjâa* est celle du caïd Hamdoun ; elle a détenu pendant longtemps le pouvoir. Depuis la période roguiste, les *Sedjâa* se sont divisés, des compétiteurs se sont fait reconnaître par le Prétendant. Les *Sedjâa roguistes* de Tafrata sont commandés par Lakhdar ould Slimi, que suivent la majeure partie des Flalga, et par Nehari ould Ahmed ould Si Mohammed, qui a sous son autorité les Guenana; le caïd makhzen Hamdoun ould Hamidan n'a plus avec lui que les *Sedjâa restés fidèles*, ceux-ci n'ont pas quitté le territoire de la tribu, ils campent vers El-Aïoun.

Autrefois, le caïd des *Sedjâa* commandait la kasba d'El Aïoun Sidi Mellouk avec une investiture spéciale du Sultan (4). En 1884, le caïd Hamidan résidait dans cette kasba ayant avec lui son khalifa et quelques mokhazenis (5).

Le tableau ci-après donne la généalogie de la famille du caïd Hamdoun jusqu'à la quatrième génération ; cette famille fait partie du douar *Oulad Youb*.

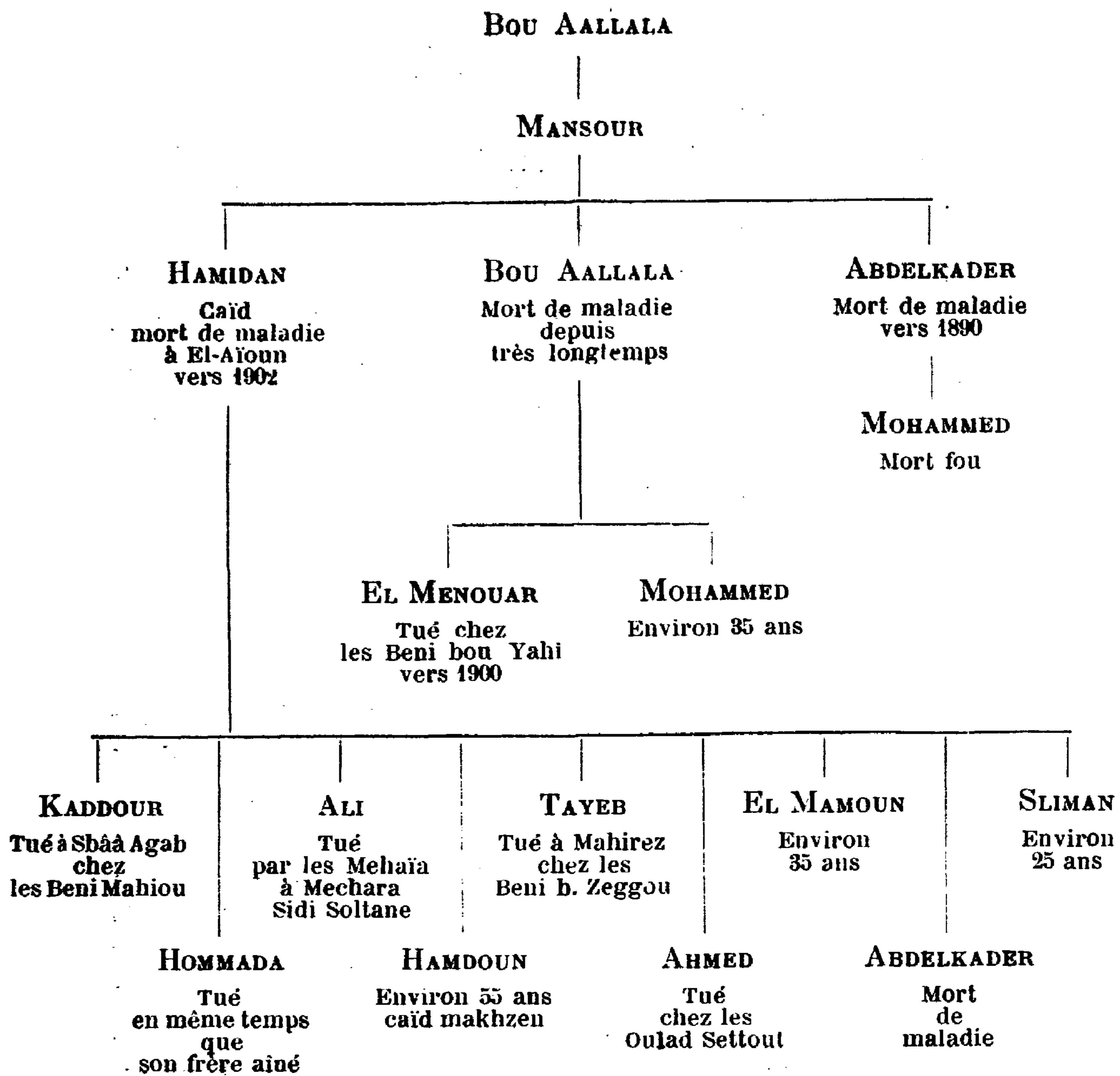
(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 157.

(2) DE FOUCAULD, p. 254.

(3) *Istiqsa*, T. X, p. 121. Dans cet ouvrage il est appelé Bou Ziâra au lieu de Bouzian.

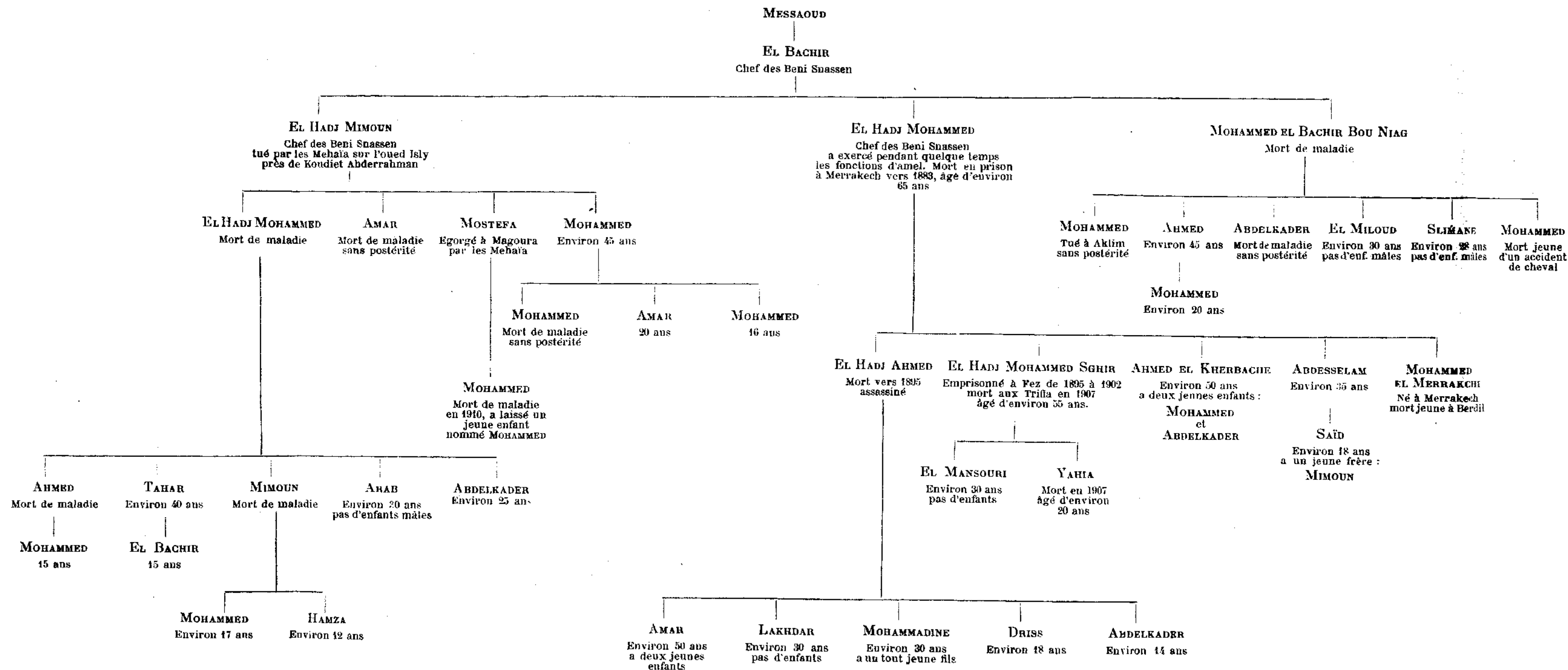
(4) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 184, 185.

(5) DE FOUCAULD, p. 225.



BENI SNASSEN. — On ne peut parler des *Beni Snassen* sans évoquer de suite le nom des *Oulad el Bachir*. Les jeunes représentants de cette famille ne peuvent établir leur généalogie que jusqu'à leur trisaïeul, qui avait nom *Messaoud*. *Messaoud* serait venu des environs de Mascara, il appartenait aux cheurfa *Oulad ben Yahia*. Ce *Messaoud* ayant eu des difficultés avec ses frères aurait pris le parti de s'en aller dans l'Ouest ; il se serait alors fixé chez les *Oulad Boukhris*, fraction des *Oulad Abbou* (*Beni Ourimeche*).

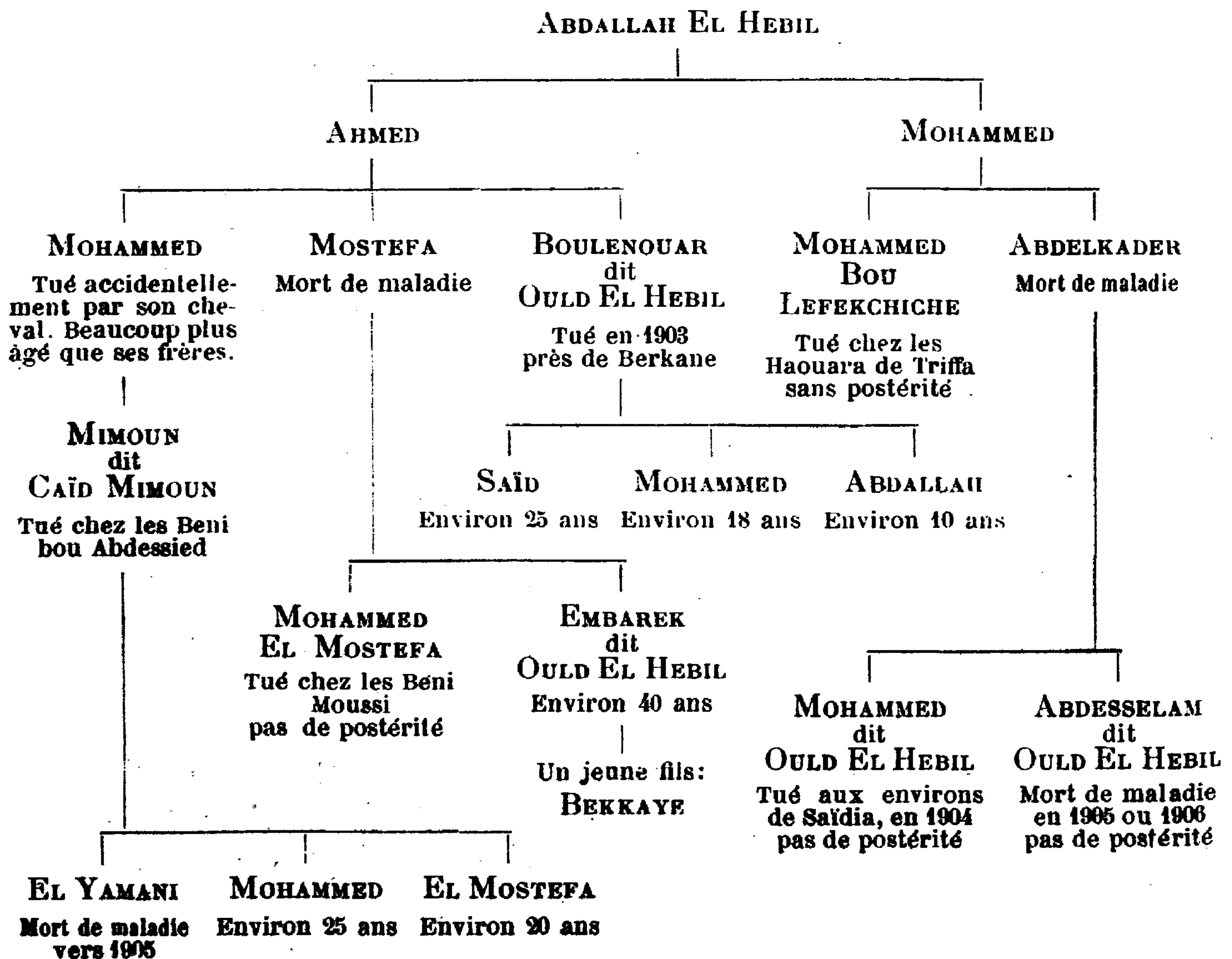
La généalogie de la famille est établie dans le tableau ci-après :



Les papiers de la famille auraient été détruits par El Hadj Mohammedould el Bachir qui fut amel ; on en donne la raison suivante : il craignait qu'on ne lui reprochât son origine étrangère et voulait être sûr de se voir accepté de tous les *Beni Snassen* comme l'un d'eux.

Les *Oulad el Bachir* ont leurs maisons et leurs biens à la dechra de *Berdil*. Ils ont été longtemps les maîtres absolus dans la montagne ; leur action s'étendait d'ailleurs bien au delà. Ils étaient en fait souvent les véritables détenteurs de l'autorité dans la région d'Oudjda ; en face d'eux l'amel a été plus d'une fois complètement réduit à l'impuissance. Les personnages les plus marquants des *Oulad el Bachir* ont été El Bachir ou Messaoud, ses fils El Hadj Mimoun, contre lequel nous eûmes à lutter en 1859, lors de la campagne conduite par le général de Martimprey, et El Hadj Mohammed ; enfin El Hadj Mohammed Sghir, fils d'El Hadj Mohammedould el Bachir. Les trois premiers furent très autoritaires et d'une ambition insatiable ; ils soulevèrent des haines terribles, de sorte que le maintien de leur suprématie n'alla pas sans d'interminables luttes, qui ensanglantèrent la montagne des *Beni Snassen* et l'Angad. Dans ces conditions, le rôle de chef était dangereux ; il se produisit parfois des représailles d'une horreur révoltante. El Hadj Mimoun tomba dans un guet-apens tendu par les *Mehaïa* et fut assassiné ; son fils Mostefa, pris vivant dans une échauffourée, fut impitoyablement égorgé. El Hadj Mohammedould el Bachir réussit à se faire nommer amel par le sultan Mouley el Hassane, qui espérait que grâce à son énergie il arriverait à rétablir l'ordre dans la région. Mais il eut le triomphe brutal et sa désignation amena une formidable levée de boucliers, si bien qu'en 1875 le Sultan dut envoyer une armée pour mettre tous les belligérants à la raison. El Hadj Mohammedould el Bachir, grisé par sa puissance, osa attaquer la colonne chérifienne à Mestigmar (Pl. XXIII, fig. 2) ; il la mit en déroute. Le Sultan se vengea en 1876 ; il s'empara d'El Hadj Mohammed en violant la parole donnée et l'envoya finir ses jours en prison. Son neveu, El Hadj Mohammedould Mimoun, recueillit sa succession, mais il ne put se maintenir et les *Oulad el Bachir* durent se réfugier en Algérie. Après lui, le chef reconnu de la famille fut El Hadj Mohammed Sghir, fils d'El Hadj Mohammedould el Bachir. A différentes reprises les *Oulad el Bachir* essayèrent de se réinstaller dans leur pays,

Aux *Beni Attigue*, il faut placer en premier lieu les *Oulad el Hebil*, célèbres par leurs démêlés avec les *Oulad el Bachir*. Ils se disent cheurfa édrissites de la descendance de Sidi Bou Azza el Gharbi enterré à Taghasrout ; leur généalogie est la suivante jusqu'à la quatrième génération :



Ainsi que les Oulad Bachir, les *Oulad el Hebil* prétendent avoir détruit volontairement leurs papiers. L'arbre généalogique de la famille se trouvant en très mauvais état, Ahmed ould Abdallah el Hebil aurait mieux aimé le brûler que de le faire recopier, afin de passer pour un véritable Attigui et pouvoir ainsi revendiquer hautement le commandement les armes à la main.

Les *Oulad el Hebil* ont, après 1876, conduit la lutte contre les *Oulad el Bachir*, auxquels ils cherchaient à se substituer dans la direction des affaires de la *confédération des Beni Snassen*. Ils n'y réussirent qu'en partie seulement, car ils n'avaient pas l'envergure nécessaire. C'est Boulenouar ould Ahmed, dit Boulenouar ould el Hebil, qui a été une des personnalités les plus saillantes de la famille ; il fut tué le 17 janvier 1903 dans un engagement vers Berkane. Les *Oulad el Bachir* ayant pris le parti du Makhzen, lors de la révolte du rogui Bou Hemara, les *Oulad el Hebil* embrassèrent tout naturellement la cause de ce dernier. Aujourd'hui, les représentants des Oulad el Hebil n'ont plus d'influence et paraissent peu aptes à relever la situation de la famille, dont le chef est Embarek ould Mostefa, dit Embarek ould el Hebil.

Parmi les *Beni Attigue* ayant paru sur la scène, il convient de placer Mohammed ould el Bachir Boudjida des Oulad Ali ben Yacine, Cheikh Boumedien ould Ouliou des Beni bou Yala et El Hadj el Ioudjil des Oulad el Mir ; le fils de ce dernier est caïd actuellement. Les Oulad el Hebil disent que Mgâad er Ras, des Ahel Tanout, a été leur khammès ; d'après eux, Rekina en aurait fait un caïd à l'instigation d'El Hadj Mohammed Sghir, heureux de jouer un mauvais tour à ses ennemis.

Les familles ou les individus ayant joui d'une certaine influence chez les *Beni Mengouch* sont les *Guerardja* des Ahel Tegharet, représentant : le caïd Mohammed El Guerroudj ould Cheikh Mohammed ou Ahmed ; le cheikh Mohammed Zerzour des Zerazra (Beni Khellouf), qui a laissé deux enfants ; Moqaddem ou Ahmed ould Ali ou Ahmed des Beni Mimoun, son fils a été tué au combat d'Aïn Sfa en 1907.

Dans la tribu des *Beni Khaled* on trouve un groupe important, celui des *Oulad Zaïm* ; certains de ses membres ont souvent réussi à se maintenir au pouvoir ; les *Oulad Zaïm* font partie des Ahel Taredjirt. Le personnage le plus

remarquable de cette fraction a été El Hadj Mohammed Zaïmi, ould el Hadj Mokhtar, ould Si Mohammed el Mokhtar; il est mort vers 1885 laissant trois fils: Mohammed et Souhi, morts depuis, et Ahmed actuellement caïd des Oulad Zaïm. Tayeb ould Ali ou Rabah ou Aziza des Oulad Hammam des Beni Drar, qui est en ce moment caïd de cette tribu, a eu ainsi que son père quelque influence; il en a été de même d'El Mir ould el Hadj el Bachir des Ziamba et de Mohammed ould Bel Lahcene ould Tahar des Ibeneharen.

TRIFFA ET OULAD MANSOUR. — Autrefois les *Triffa* dépendaient directement de l'amel, sauf les Atsamna qui marchaient généralement avec les Mezaouir; les principales individualités n'y ont donc guère eu l'occasion de se mettre en relief. Les différentes fractions des *Triffa* et les *Oulad Mansour* ont toujours été à la remorque des événements, sans les diriger.

ZAOUÏAS ET MARABOUTS

On trouve dans l'amalat un assez grand nombre de zaouïas; la plupart ne comportent pas de locaux et sont sans importance:

Zaouïa Oulad Sidi Ali el Bekkaye.....	Triffa
— El Hadj Mohammed el Habri des Derqaoua	Beni Khaled
— Mokhtar ben Mahieddine Boutchi- che, des Qadria	—
— Mohammed bel Hadj el Azzaoui, des Kerzazia	—
— Oulad Sidi Slimane	—
— Oulad Sidi Ramdan, des Taïbia ..	Beni Mengouch
— Oulad el Bekkaye, des Ziania	—
— Oulad Sidi Ali, des Kerzazia	—
— Oulad ben Aïni, des Qadria	—
— Oulad ben Malha, des Ziania	—
— Oulad Mouley Ahmed, des Hamda- ouine, à Zegzel	Beni Attigue
— de Malou, des Hamdaouine	—

Zaouïa	El Ouafi	Beni Attigue
—	de Takarboust, des Hamdaouine ..	—
—	Oulad Sidi Abdelmoumen	—
—	Oulad Mouley Ahmed, des Hamda- ouine, d'Aïn el Harara	Beni Ourimeche
—	Oulad Daoud, aux Beni Nougga	—
—	Oulad Mouley el Yazid, aux Beni Nougga	—
—	Oulad ben Attia	—
—	Oulad Sidi Ali ou Saïd	—
—	Ahel Ourriine	—
—	Ahel Aounout à Tagma	—
—	Ahel Bassir, aux Beni bou Abdessied	—
—	Oulad Sidi Hassaïne ben Saïd	Beni Mahiou
—	Oulad Aïssa	—
—	Oulad Sidi Moussa de Mouley Abdes- selam Mechiche	—
—	Oulad Mouley Hachem	—
—	Bou Amama, des Cheikhia, à El Aïoun Sidi Mellouk.	
—	Oulad Mouley Tayeb, des Beni Oukil, à l'oued el Ksob.	
—	Mouley Mohammed ben Ahmed, des Beni Oukil, à Za.	
—	Oulad Hammou	—
—	Mohammed ben Abdelkader, à Moul el Bacha.	
—	de Sidi Ali ben Abderrahman au djebel Narguechoum.	
—	Oulad Sidi Ali ben Samah, au Mekam.	
—	Oulad ben Abderrahman, à Guefaït.	
—	de Talmest, des Hamdaouïne, aux Beni Koulal.	
—	des Beni Hamlil, dans l'Angad.	
—	des Beni bou Hamdoun, dans l'Angad. (1)	

Les marabouts de ces différentes zaouïas étaient souvent priés de s'interposer dans les luttes, ils se rendaient d'un camp à l'autre jusqu'à ce qu'ils arrivent à arbitrer le conflit. On s'adressait le plus souvent aux marabouts des Beni Oukil, des Beni Hamlil ou des Beni bou Hamdoun et, chez les Beni Snassen, à Mohammed ben Mokhtar des

(1) M. AHMED BENNACEF. — NEHLIL. — MOULIÉRAS : *Le Maroc inconnu*, T. I, p. 187. — Les Beni Hamlil et Beni bou Hamdoun figurent sur cette liste, parce que en leur qualité de merabline ou cheurfa les indigènes du pays appliquent à ces collectivités le nom de zaouïa ; mais en réalité ils ne constituent pas des ordres religieux organisés.

Derqaoua, Mohammed el Badaoui des Qadria, El Hadj Mohammed el Habri des Derqaoua, Mokhtar ben Mahied-dine Boutchiche des Zïania (1) ; les trois premiers de ces personnages religieux des Beni Snassen sont morts. Les marabouts de Guefaït, qui se sont succédés à la tête de la zaouïa des Oulad ben Abderrahman, ont toujours joui d'une grosse influence dans la région d'Oudjda. Le chef actuel de la zaouïa est Hamza ben Hommada ben Hamza ; son père Hommada est mort en 1910.

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 199.

TROISIÈME PARTIE

HISTOIRE ⁽¹⁾

CHAPITRE I^{er}

La région d'Oudjda dans l'antiquité

PRÉHISTOIRE

Les documents sur la région d'Oudjda aux époques préhistoriques sont rares, on n'a jusqu'ici effectué des recherches qu'aux environs immédiats de la ville. Les données que l'on possède sur la partie de l'Oranie voisine, dont les caractères géographiques sont identiques, peuvent, il est vrai, fournir quelques indications utiles.

Des spécimens de l'industrie de l'âge de la pierre ont été recueillis autour d'Oudjda : au sud des jardins, des silex à taille intentionnelle et un coup de poing en basalte non terminé ; sur le djebel el Hamra, des silex ouvrés ; le long de la seguia Meqcem, des pointes et des lames et, entre cette seguia et la seguia Oudjida, une assez jolie pointe en quartzite de transition *acheuléo-moustérienne* ; vers Sidi Yahia, quelques silex taillés, dont un joli grattoir ; à l'aïn Serrak, des nucléus, lames, pointes, grattoirs ; à Sidi Moussa, sur l'Isly, des grattoirs, lames, pointes et disques en quartzite, certaines de ces pièces étaient assez finement travaillées ; vers Sedd, des pièces

(1) L'histoire de la région d'Oudjda ne commence réellement qu'à la fin du x^e siècle, avec la construction de la ville par Ziri ben Attia ; auparavant, les documents précis font complètement défaut. Il a néanmoins paru nécessaire de résumer le peu que l'on sait actuellement sur les périodes antérieures, et d'indiquer les événements qui ont intéressé la région. J'ai suivi pour les grandes lignes de cette étude les travaux d'ensemble de M. Mercier sur l'Afrique septentrionale.

d'aspect *moustérien* (pointes, racloirs et disques), ainsi que des amandes en calcaire et en basalte du type *acheuléen* ; enfin, vers le djorf el Akhdar, une grande pointe *moustérienne* d'un travail grossier (1).

En d'autres points de l'Oranie, notamment vers Mascara et à Montagnac, on a découvert des instruments de pierre taillée ; des ossements d'hippopotame, de rhinocéros et d'une grande espèce d'éléphant aujourd'hui disparue (2).

Il est à présumer que l'on fera ultérieurement des découvertes analogues, près de la mer et dans les plaines, autour d'autres points riches en eau, car c'est dans ces endroits que se rassemblaient de préférence les hommes de l'âge *paléolithique* correspondant aux temps géologiques du quaternaire ancien.

Des vestiges, paraissant appartenir à la fin de cet âge, ont été trouvés à environ 30 kilomètres seulement au nord-est d'Oudjda, près de Marnia, dans les grottes de la Mouilah ; la Mouilah est le cours inférieur de l'oued Isly. Ces grottes contenaient dans la couche archéologique des outils en silex finement taillé et en os, des ossements d'animaux et des squelettes en fort mauvais état, provenant d'individus enterrés horizontalement dans les cendres de foyers (3).

Près d'Oudjda, il y a dans le djebel el Hamra une grotte anciennement habitée, elle n'a pas encore été fouillée (4) ; il est d'ailleurs probable que si l'on pouvait explorer méthodiquement Ghar el Houriate et les autres grottes voisines de l'importante source de Sidi Yahia, on y ferait d'utiles constatations. D'après la légende, Ghar el Houriate aurait été occupée, au début de l'ère chrétienne, par les disciples de Sidi Yahia ben Younes (5).

Les hommes de l'époque *paléolithique*, qui ont laissé dans la contrée les traces dont il vient d'être question, appartenaient à des races inconnues ; ils devaient vivre surtout en plein air et se vêtir de peaux de bêtes.

L'industrie *néolithique*, ou de la pierre polie, qui coïncide avec le début des temps géologiques actuels, a également laissé quelques traces dans la région. Vers les jardins de Sedd et au confluent de l'oued Nacheff avec

(1) D' PINCHON.

(2) GSELL, p. 10.

(3) BARBIN, pp. 77 à 87.

(4) D' PINCHON.

(5) Voir I^{re} PARTIE, Chapitre IV : *Marabouts*.

l'oued Isly, on a observé des foyers du *néolithique ancien* ; sur le plateau du djorf el Akhdar il a été trouvé une moitié de hache polie de forme dérivée de la hache en boudin (1).

Au-dessus des grottes de la Mouilah, et sur le plateau du moulin, on a constaté de nombreuses traces de foyers de l'époque *néolithique récente* (2).

On suppose que les indigènes de ces temps reculés se vêtaient encore de peaux de bêtes ; ils se paraient de coquilles d'œufs d'autruche ; on ignore s'ils cultivaient (3).

Pour terminer cet exposé, il est intéressant de mentionner la curieuse opinion d'un auteur musulman, Abou el Qacem az Zyani, sur l'origine des populations primitives du nord du Maroc. Il s'est exprimé ainsi :

Les premiers qui habitèrent les côtes du Magreb, avant l'entrée des Berbères, furent les enfants de Japhet, fils de Noé, lorsqu'ils vinrent s'établir en Andalousie. Le premier qui s'y fixa fut Andalous..... il n'y avait pas alors de solution de continuité entre l'Andalousie et le Magreb (4).

Les tumuli, dont on aperçoit un assez grand nombre autour d'Oudjda, en différents points de l'Angad et vers Taourirt, appartiennent à une civilisation moins primitive. Peut-être quelques-uns ont-ils été construits à la fin de la période *néolithique*, au cours de laquelle les morts commençaient à être enterrés avec soin, mais cela n'est nullement prouvé ; il y a au contraire de fortes présomptions pour que la plupart soient relativement récents (5).

LYBIENS, MAURES, NUMIDES ET BERBÈRES

Les renseignements que nous ont transmis les anciens sur la race qui peuplait le pays au début des temps historiques sont extrêmement confus. Les indigènes construisirent d'abord des refuges en des endroits escarpés avec de gros blocs à peine taillés ; en temps ordinaire, ils nomadisaient avec des huttes mobiles, mais sur le littoral leurs parcours étaient restreints ; en quelques points de l'Oranie ils ont laissé des dessins rupestres. Ils commencèrent d'abord par adorer les animaux, puis la lune et le soleil (6).

(1) D^r PINCHON.

(2) BARBIN, pp. 89, 90.

(3) GSELL, p. 10 à 12.

(4) AZ ZYANI, pp. 449, 450.

(5) VOINOT.

(6) GSELL, pp. 14 à 17.

Hérodote nommait *Lybie* toute la contrée située à l'ouest de l'Égypte ; il disait qu'au delà de Carthage le pays était boisé et habité par les *Maxyes*. Ce fut seulement lorsque les Romains prirent contact avec l'Afrique que l'on acquit de nouvelles notions. La *Lybie* fut alors réduite au territoire s'étendant à l'ouest de Carthage (1).

D'après Salluste, les premiers habitants de l'Afrique du Nord furent les *Gétules* et les *Lybiens*, peuples grossiers et sans culture qui vivaient errants; les *Lybiens* occupaient le littoral et les *Gétules* se tenaient dans l'intérieur. Les envahisseurs, Mèdes, Perses et Arméniens se confondirent avec les *Gétules* par des mariages et, comme ils erraient à la recherche de pâturages, ils se donnèrent le nom de *Numides*. Des Arméniens et des Mèdes se joignirent aux *Lybiens*, plus proches de la mer, et fondèrent de bonne heure des villes. Peu à peu les *Lybiens* dénaturèrent le nom des Mèdes dans leur langue et en firent les *Maures*. Plus tard, les *Lybiens*, plus belliqueux que les *Gétules*, s'étendirent à leur détriment, en absorbèrent une partie et formèrent avec eux une seule nation de *Numides* (2).

De l'avis de l'abbé Godard, les *Maures* des Romains étaient sans doute des *Lybiens* sédentaires (3), qui, avec le développement de la civilisation, étaient arrivés à se fixer au sol. Renou a fait remarquer qu'il ne fallait pas les confondre avec les *Maures* des Espagnols, lesquels appellent ainsi les musulmans conquérants qui passèrent dans la péninsule ibérique au 1^{er} siècle de l'hégire (4). Quant aux populations désignées sous le nom de *Numides*, d'après le premier auteur, elles étaient probablement composées de *Lybiens* nomades ; *Maures* et *Numides* devaient parler « sinon la même langue, au moins des langues de la même famille, dont est dérivé le berbère actuel » ; ils avaient des traits communs (5). Les *Maures* sont dépeints comme vivant de grains et de légumes, infatigables, couchant sur le sol, paresseux, batailleurs et allant à la guerre vêtus de dépouilles d'animaux sauvages (6).

(1) MERCIER. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 24 et 25.

(2) DUREAU DE LA MALLE, pp. 26 et 27.

(3) GODARD, p. 253.

(4) RENOU, pp. 385 et 386.

(5) GODARD, p. 263.

(6) GODARD, p. 264.

A partir du III^e siècle avant J.-C., les Numides échangèrent en grande partie leur vie pastorale à demi sauvage pour une civilisation plus avancée. Polybe rapporte que Massinissa transforma la plupart des tribus en tribus agricoles ; la terre, auparavant stérile, fut couverte de cultures florissantes, particulièrement vers les côtes, car au sud, les Numides se nourrissaient ordinairement de lait et de la chair des animaux sauvages. Au I^{er} siècle avant J.-C., les paysans numides habitaient des sortes de huttes allongées ayant un toit et des côtés cintrés (1). A l'époque romaine, les Numides passaient pour les premiers cavaliers du monde. M. Boissier en a fait la peinture suivante d'après Tite Live :

Au premier abord, quand on les voyait s'avancer à peine couverts d'un morceau de toile, sur des chevaux à la mine chétive, au long cou, à l'encolure raide, on était tenté de les mépriser, mais on s'apercevait vite qu'on avait tort. Le cavalier était d'une rare intrépidité ; le cheval, sobre, infatigable, merveilleusement docile, on le dirigeait avec une petite corde de jonc, ou même sans bride au moyen d'une baguette (2).

Au moment des guerres puniques, les Romains appelaient *Afrique propre* le territoire de Carthage et *Numidie* la région comprise entre Tabarca et la Moulouya ; cette dernière avait dans sa partie occidentale de 30 à 50 lieues de la mer vers l'intérieur (3). La *Numidie* comprenait deux royaumes : les *Massyliens* à l'Est et les *Massésyliens* à l'Ouest. Les *Massésyliens* habitaient la région voisine de la Moulouya, leur capitale était *Siga*, à l'embouchure de la Tafna (4). M. Canal place cette ville à 4 kilomètres en amont de l'embouchure de cette rivière, au sommet du monticule de *Takembril* (5). Certains noms de peuplades cités par les auteurs de l'antiquité peuvent se rapporter à des populations de la région d'Oudjda, mais leur identification est difficile. O. Mac Carthy croyait que les Beni Snassen, Msirda, Souhalia, Djebala et Trara représenteraient les Herpiditanes de Ptolémée (6).

(1) DUREAU DE LA MALLE, pp. 6 à 8 et 27.

(2) BOISSIER, pp. 241 et 242.

(3) DUREAU DE LA MALLE, p. 1.

(4) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. xviii et 21.

(5) CANAL. — *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen*, p. 54.

(6) BASSET, pp. 65 et 66.

Tout ce qui précède montre combien les anciens connaissaient mal les peuples de l'Afrique Mineure. Ainsi que le fait observer M. Mercier, « là où ils n'avaient vu qu'une série de peuplades indigènes, sans liens entre elles, les Arabes ont reconnu un peuple, une même race qui a couvert tout le nord de l'Afrique ; ils lui ont donné le nom de *berbère* (1). »

Ibn Khaldoun dit les *Berbères* enfants de Chanaan, fils de Cham, fils de Noé, ils avaient pour aïeul Mazigh et étaient parents des Philistins ; d'après cet historien, ils seraient passés en Afrique vers le temps où les Philistins et les Israélites se firent la guerre en Syrie (2).

Les véritables origines des Berbères sont d'ailleurs très obscures, deux faits seuls paraissent certains ; de nombreuses invasions sont venues d'Asie à différentes reprises et des hommes blonds, ayant beaucoup de ressemblance avec ceux de certaines populations européennes, ont habité de longue date le pays. Antérieurement à l'arrivée des Phéniciens sur les côtes d'Afrique, au ^{xii}^e siècle av. J.-C., les indigènes avaient déjà eu des rapports avec d'autres peuplades, ce qui explique la variété des types de la race berbère. On y trouve des blonds et surtout des individus ressemblant à ceux du Nil, de l'Espagne, du sud de la France et de l'Italie ; quant à la langue elle est de la même famille que celles de l'Égypte, de la Nubie et de l'Abyssinie. L'Afrique du Nord a pu être peuplée par des immigrations très anciennes venues de la Palestine et de l'Euphrate, qui auraient refoulé les premiers habitants ; l'Égypte et l'Europe ont sans doute fourni aussi leur contingent d'envahisseurs. Avec le temps, tous ces éléments se seront fondus pour former à une époque très reculée la race berbère qui, par rapport à l'ensemble du pays, peut être considérée comme autochtone (3).

Les anciens Berbères auraient pratiqué longtemps le magisme ou culte du feu (4).

Les Berbères ont laissé des tumuli dans la région

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, pp. xix et xx.

(2) IBN KHALDOUN, T. I, p. 184.

(3) MERCIER. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, p. 372 à 375. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. xii à xiv. — GSELL, p. 19 à 21.

(4) MERCIER. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, p. 372.

d'Oudjda, notamment au voisinage de la ville et autour de Taourirt. La forme de ces tumuli varie du simple tas de pierres tronconique à un modèle très aplati, dans lequel on croit parfois reconnaître des rangées concentriques régulières. La majorité des tumuli sont circulaires, certains d'entre eux atteignent dix à quinze mètres de diamètre. Autant qu'on a pu en juger par les fouilles faites dans ceux d'Oudjda, les cadavres ont dû être ployés sur eux-mêmes pour être enterrés, suivant un mode d'inhumation qui paraît avoir été commun dans l'Afrique du Nord ; un squelette pourtant a été trouvé allongé, ce qui tendrait à faire croire qu'une partie de ces tombes sont postérieures au début de l'ère chrétienne. Dans les sépultures où le cadavre était replié, les ossements n'existent généralement qu'en petite quantité et on y constate quelquefois des traces de foyers. Si ces foyers n'ont pas servi à une incinération partielle du cadavre, ils avaient peut-être pour raison un rite spécial inspiré par le magisme. Le mobilier des tumuli d'Oudjda est fort pauvre ; sur vingt-cinq tumuli fouillés on n'a mis à jour que des fragments d'une mâchoire de bœuf et de coquilles d'œufs d'autruche, un morceau de corne de gazelle brûlée, un fer de lance, les débris d'un objet en fer indéfinissable et quelques perles et pendeloques en cuivre repoussé ; ces derniers objets proviennent de la tombe au cadavre allongé. Il est à supposer que les tumuli tronconiques sont les plus anciens, les tumuli plats ne seraient qu'un perfectionnement des précédents (1).

LES ROIS INDIGÈNES ET LES ÉPOQUES ROMAINE, VANDALE ET BYZANTINE

Les Phéniciens explorèrent de bonne heure les côtes d'Afrique, où ils paraissent avoir fondé des établissements antérieurement à la fin du ^{xii}^e siècle avant J.-C. Dans l'Ouest, leur autorité ne s'est pas étendue au-delà du voisinage de la mer, il n'y a guère que les régions proches de Carthage, qui ont dû être influencées directement par la civilisation punique (2).

(1) VAINOT.

(2) MERCIER. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, p. 21 à 23. — GSELL, p. 23 à 27.

De vastes royaumes indigènes se fondèrent dans l'Afrique du Nord et les populations établies à l'est de la Moulouya, dans cette Massésylie qui fut plus tard la Maurétanie césarienne, eurent ordinairement des chefs particuliers (1). Le royaume des Massésyliens était riche en hommes et en produits du sol, la culture des céréales et l'élevage du bétail y étaient développés ; il ne comprenait probablement qu'un fort petit nombre de villes comme Siga, qui avaient remplacé les anciens refuges construits avec des pierres brutes sur les hauteurs (2).

Les guerres puniques amenèrent Rome à prendre contact avec les princes numides. Pendant la deuxième guerre Carthage recruta chez eux la majeure partie de ses soldats ; l'armée d'Annibal fut formée presque en entier de mercenaires africains attirés par l'appât du butin. C'est avec ces troupes que l'illustre général carthaginois passa en Espagne et fit la conquête de l'Italie du Nord en 218 avant J.-C.

Les royaumes numides, mêlés par leurs mercenaires au conflit de Rome avec Carthage, ne pouvaient pas rester indéfiniment des spectateurs désintéressés ; il était d'ailleurs logique que chacun des belligérants cherchât à les entraîner dans son parti. Les Massyliens s'allièrent aux Carthaginois leurs voisins, tandis que les Massésyliens, sous le roi Syphax, accueillirent les ouvertures des Romains. Syphax organisa une armée sous la direction de centurions romains ; il se porta ensuite contre les Massyliens commandés par Massinissa, le fils de leur roi, qui le battit complètement ; Syphax dut abandonner Siga, sa capitale, pour se réfugier dans les montagnes de la Maurétanie, c'est-à-dire dans le Maroc actuel (212 av. J. C.) Les tentatives pour rétablir sa fortune furent vaines ; toute la Numidie, jusqu'à la Moulouya, tomba au pouvoir de Gula, le roi des Massyliens. Scipion, vainqueur en Espagne des généraux carthaginois, parvint à détacher Massinissa de la cause de ses ennemis ; il conclut en outre un traité d'alliance avec Syphax, qui était parvenu à recouvrer ses états(206 av. J. C.) Mais ce dernier, jaloux de Massinissa et poussé par Asdrubal dont il avait épousé la fille Sophonisbe, abandonna les Romains. Syphax et Massinissa

(1) GODARD, p. 253.

(2) GSELL, pp. 37 et 38.

luttèrent pendant deux années l'un contre l'autre ; Massinissa, vaincu à différentes reprises, s'enfuit au désert et Syphax resta maître de toute la Numidie (204 av. J.-C.)

Scipion ayant enfin obtenu du Sénat romain l'autorisation de porter la guerre en Afrique, il débarqua près d'Utique et Massinissa s'empressa de l'y rejoindre avec quelques cavaliers. Syphax se porta alors au secours des Carthaginois avec une armée considérable ; après avoir forcé Scipion à lever le siège d'Utique, il éprouva avec ses alliés plusieurs échecs très sérieux et fut enfin fait prisonnier par Massinissa. La victoire des Romains à Zama, en 202 avant J. C., mit fin à la deuxième guerre punique ; dans le traité qui suivit, la Massésylie fut démembrée et la partie occidentale fut donnée à Vermina, qui avait fait sa soumission à Rome.

Massinissa attaqua ensuite les Carthaginois avec vigueur ; Rome en profita pour rouvrir la lutte et les écraser définitivement ; ce fut la troisième guerre punique. Cette guerre se termina en 146 avant J. C. par la prise et la destruction de la ville de Carthage ; son territoire fut annexé et devint province romaine, le reste de l'Afrique fut laissé aux rois indigènes, vassaux des Romains.

Micipsa succéda à Massinissa, qui avait étendu sa domination sur toute la Numidie ; son règne fut tranquille, mais à sa mort des discussions s'élevèrent immédiatement entre ses fils et son neveu Jugurtha pour le partage du royaume. Jugurtha fit assassiner Hiemsal et obtint pour lui l'ouest de la Numidie jusqu'à la Moulouya, tandis qu'Adherbal devait se contenter de l'est (114 av. J. C.) Jugurtha, afin de satisfaire son insatiable ambition, s'allia à Bocchus, roi de Maurétanie, dont il épousa la fille ; puis il entama la lutte contre son cousin Adherbal, qu'il prit dans Cirta (Constantine) et fit périr dans les tourments ; des Romains de Cirta furent même massacrés. Rome intervint à la suite de ces événements ; elle fut dans l'obligation d'entreprendre plusieurs campagnes avant de réduire Jugurtha. Sous Métellus les opérations se déroulèrent dans l'est de la Numidie ; l'arrivée de Marius les reporta à l'ouest. Ce consul ravagea la Numidie et, en 105 avant J. C., s'empara d'un château où Jugurtha avait enfermé tous ses trésors (1).

(1) MERCIER, — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 27 à 64.

Salluste s'exprimait ainsi au sujet de ce château :

Non loin du fleuve Molochath (Moulouya), qui séparait le royaume de Jugurtha de celui de Bocchus, dans un pays d'ailleurs uni, s'élevait un mont entièrement formé de rochers; le pic, d'une hauteur immense, se terminait par un plateau assez large, sur lequel était bâtie une forteresse de médiocre grandeur. Un seul passage, extrêmement étroit, menait au château ; tout le reste était de sa nature aussi escarpé que si on l'eût taillé à dessein.

Une source existait au sommet du plateau. Le hasard servit Marius. Un auxiliaire ligurien, qui avait été chercher de l'eau, découvrit en ramassant des limaçons un chemin praticable quoique difficile. Il obtint d'emmener une petite troupe par ce passage ; la surprise réussit. Les assiégés, qui étaient sortis avec confiance de leurs remparts, entendirent soudain les trompettes romaines sonner sur leurs derrières; ils s'enfuirent pendant que la colonne principale donnait l'assaut en faisant la tortue (1).

Les données manquent pour situer le théâtre de ces événements. On a supposé que la forteresse enlevée par Marius pouvait être la petite ruine de Koléa, sur une hauteur presque inaccessible, à environ 10 kilomètres nord-ouest de *Lucu* (Timziouine) (2). Cette hypothèse ne s'accorde guère avec la description précédente, car Timziouine se trouve à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Saïda et à près de 200 kilomètres de la Moulouya. D'autre part, la marche de Marius jusqu'à cette rivière est contestée, dans ce cas le Molochath de Salluste désignerait un cours d'eau autre que la Moulouya et impossible à identifier (3).

Les Romains réussirent enfin à se faire livrer Jugurtha par Bocchus ; c'est la trahison de ce roi qui les débarrassa de leur dangereux adversaire. Bocchus reçut en récompense la Numidie occidentale ou ancienne Massésylie, qu'il ajouta à son royaume de Maurétanie (Maroc) ; il ne la garda pas longtemps en son pouvoir. Après la chute de Jugurtha, les rois de Numidie ne furent plus des alliés ; ils devinrent de véritables tributaires (4).

(1) DUREAU DE LA MALLE, p. 144 à 150.

(2) WINKLER. — *Renseignements sur les principales voies romaines de l'Afrique septentrionale*, p. 363.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 65.

(4) MERCIER. — *Loc. cit.*, p. 65 à 68. — DUREAU DE LA MALLE, p. 171.

Pendant l'agonie de la République romaine, les rois numides ne purent se dispenser de prendre parti dans les guerres civiles. Juba I^{er}, qui commandait à la Numidie orientale, protégea les généraux pompéiens ; aussi, lorsqu'ils eurent été vaincus par César à Thapsus, en 46 avant J. C., son royaume fut réduit en province romaine. La Numidie occidentale échut à Bogud I^{er} comme prix de son alliance avec César. Après lui, son fils, Bocchus III, perdit la Numidie sétifienne, mais il s'empara ensuite de la Maurétanie. A sa mort, en 33 avant J.-C., le triumvir Octave annexa ses états ; ils furent plus tard confiés à Juba II, fils de Juba I^{er}, comme roi vassal. Juba II installa sa capitale à Cæsarea (Cherchel). Son fils, Ptolémée, lui succéda et, lorsqu'il eut été assassiné en l'an 40 par l'empereur Caligula, tout le pays devint domaine de l'empire, quoiqu'il n'ait été régulièrement annexé qu'en 42 ou 45. A partir de cette époque, on appela *Maurétanie césarienne* la contrée s'étendant de Sétif à la Moulouya et *Maurétanie tingitane* celle comprise entre la Moulouya et l'Océan. Ces deux provinces dépendaient directement de l'empereur, elles furent administrées par des délégués nommés procureurs (1). La Maurétanie césarienne était occupée par une légion et des corps auxiliaires ; Rome nommait des chefs indigènes pour administrer les tribus soumises. Les territoires occupés furent mis en valeur partout où cela était possible (2).

Jusqu'en 193, sous l'empereur Septime Sévère qui était africain d'origine, il y eut de nombreuses révoltes d'indigènes. L'Afrique fut ensuite mêlée aux guerres civiles ; il régna une véritable anarchie et les révoltes devinrent à l'état endémique en Maurétanie. En 297, la Maurétanie césarienne ne s'étendait plus que de la Moulouya à Saldæ (Bougie) ; au point de vue militaire elle fut placée sous l'autorité d'un comte d'Afrique. Dans l'Est, une partie des habitants étaient romanisés, mais à l'ouest la civilisation avait fort peu pénétré. Partout la race africaine se reconstituait en profitant de la décadence du peuple roi, elle se tenait prête à secouer le joug. Telle était la situation au début du v^e siècle, au moment où allait se produire l'invasion vandale (3).

(1) MERCIER. — *Loc. cit.*, p. 79 à 99. — GSELL, p. 40 à 44.

(2) GSELL, p. 49 à 90.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 99 à 139.

Dans la région d'Oudjda, la zone soumise à l'influence romaine ne semble pas s'être étendue bien loin de la côte. Au 1^{er} siècle, la frontière touchait la mer à l'embouchure de la Moulouya ; à l'intérieur, les indigènes étaient encore barbares et faisaient des razzias sur les confins. Au 11^e siècle, la frontière avait été reculée et passait par Pomaria (Tlemcen) et un poste militaire établi à l'emplacement actuel de Marnia, dans lequel tenait garnison une troupe de Syriens chargée de surveiller la plaine d'Angad. A partir du 11^e siècle, les Romains avaient reporté les limites de la Maurétanie césarienne jusqu'au bord des Hauts-Plateaux, sauf dans la partie occidentale où ces limites n'avaient pas changé (1).

Le premier segment de la table de Peutinger, datant de 337, ne nous est pas parvenu ; les indications manquent donc sur les voies romaines de l'Afrique occidentale. Le géographe de Ravenne, qui dans sa compilation a utilisé cette table, cite un itinéraire venant des côtes de l'Atlantique par Volubilis (ksar Faraoun) vers la Maurétanie césarienne. L'itinéraire d'Antonin mentionne d'autre part une route du littoral. La voie Prætentura, reliant les citadelles de défense de la frontière sud, était dallée. Rien n'indique si de Marnia elle se prolongeait sur Oudjda ; on peut néanmoins supposer qu'elle devait pénétrer en Tingitane au-delà de ce poste, cela est même presque certain. Elle se dirigeait sans doute sur El Aïoun Sidi Mellouk, Msoun, Taza, Fez, Volubilis et l'Atlantique. Les voies publiques de la Maurétanie étaient toujours construites suivant les règles, tandis que les voies militaires étaient souvent mal faites ; il est probable qu'au Maroc les routes n'étaient en général que de larges chemins non mesurés (2).

Après ce qui précède, il semble logique de conclure à l'existence d'un poste romain à l'emplacement d'Oudjda, où se trouve une source très importante. Cette question ne peut malheureusement pas être éclairée en l'état actuel de nos connaissances, elle a donné lieu à de nombreuses

(1) GSELL, pp. 46 et 47. — WINKLER. — *Frontière méridionale ou limes de la Maurétanie césarienne*, pp. 474 et 475.

(2) WINKLER. — *Renseignements sur les principales voies romaines de l'Afrique septentrionale*, p. 361 à 370.

discussions. Les ruines romaines les plus rapprochées d'Oudjda sont celles de Marnia, où il y avait « un camp retranché de 400 mètres de long sur 257 mètres de côté. Il était entouré d'un fossé profond, flanqué de tours carrées et l'on y entrait par quatre portes. » Ce camp se serait appelé Numerus Syrorum, parce qu'il était occupé par des Syriens (1) ; on a aussi essayé de l'identifier avec Sita Colonia (2). A Oudjda, aucune trace d'un établissement romain n'a été reconnue. L'abbé Bargès y signalait pourtant, en 1859, les vestiges d'un camp fixe analogue à celui de Marnia (3), mais comme il ne paraît pas être venu sur les lieux, il a dû avancer cette assertion sur la foi d'informateurs hors d'état de reconnaître des constructions romaines. Marmol a écrit, sans justifier d'ailleurs son indication, qu'Oudjda était l'ancienne *Lanigare* de Ptolémée (4). Le capitaine Tauxier a aussi assimilé cette ville à *Stabulum Regis*, qui se trouvait à une étape à l'ouest du *Nigrensis* (Tafna ?) ; cette détermination n'étant pas appuyée sur des raisons suffisantes reste également douteuse (5).

D'après les traditions locales, les Romains auraient occupé Oudjda et le massif des Beni Snassen ; les fractions des Beni Snassen auxquelles on applique l'épithète d'*El Beqia* sont considérées comme étant issues de ces conquérants (6). Pour expliquer le manque de ruines dans la région, on prétend que les Romains y auraient simplement élevé des bâtiments légers, dans le genre de ceux dont faisaient usage les autochtones. Cette hypothèse est certainement plausible, mais, dans ce cas, comment expliquer pourquoi ils auraient brusquement changé leur système au-delà de Marnia, alors que le pays ne changeait pas de nature et que les habitants devaient conserver le même caractère. Tant que des documents archéologiques ne viendront pas apporter un peu de lumière, la seule conclusion possible sera la suivante : la région d'Oudjda a subi en partie l'influence des Romains, qui y ont

(1) CANAL. — *Marnia*, p. 6 à 8.

(2) TAUXIER, p. 297.

(3) BARGÈS. — *Tlemcen*, p. 162.

(4) MARMOL, T. II, p. 324.

(5) TAUXIER, p. 298.

(6) Voir 2^e PARTIE, Chap. II : *Beni-Snassen*.

évidemment circulé ; rien ne démontre qu'ils y ont eu des établissements fixes (1).

En 427-428, le comte Boniface, gouverneur de l'Afrique, ayant été desservi à Rome, entra en lutte avec le pouvoir central ; les indigènes en profitèrent pour se révolter ; comme sa situation devenait critique, il appela les Vandales d'Espagne. Ceux-ci passèrent dans la Tingitane en 429, au nombre de 80.000 dont 50.000 combattants ; le roi Genséric était à leur tête. Ils marchèrent sur Carthage, détruisant tout sur leur passage, et arrivèrent probablement dans la région de la basse Moulouya. Boniface, rentré en grâce, voulut les arrêter, mais en vain ; en 431, l'Afrique était perdue. Les Vandales, peu nombreux, laissèrent aux provinces leur organisation ; Genséric paraît avoir cherché à s'attacher les indigènes en leur abandonnant sans conteste les frontières de l'ouest et du sud. En 442, il rendit les Maurétanies à Valentinien,

(1) Les gens de Debdou disent pourtant que les Romains auraient occupé leur vallée ; si le fait était exact, il tendrait à confirmer l'hypothèse de leur établissement dans l'amalat d'Oudjda. Or, cette tradition est simplement basée sur la présence à Debdou de vestiges, dont l'origine romaine est tout au moins fort douteuse.

Au-dessus du ksar de Debdou, où la majeure partie de la population est juive, se trouve un autre ksar connu sous le nom d'El Kasba. El Kasba est bâti sur un éperon aux flancs escarpés et à sommet tabulaire ; l'axe de l'éperon est sensiblement perpendiculaire à celui de la vallée. Sur ce petit plateau on voit les ruines d'une enceinte bastionnée du type berbère ; les murs sont en pisé. Le plateau est séparé de la montagne par un fossé très régulier à parois verticales, large d'environ deux à trois mètres et profond de trois à cinq mètres ; ce fossé est attribué aux Romains.

Sur le flanc nord de l'éperon d'El Kasba, il y a en outre une vaste galerie souterraine taillée à même la roche tendre, probablement un tuf travertineux, que l'on dit aussi d'origine romaine. Cette galerie a été creusée de main d'homme, elle est coudée ; vers l'entrée elle a près de dix mètres de hauteur sous la clef de voûte. La galerie s'enfonce par une pente assez raide jusqu'à environ trente ou quarante mètres de profondeur dans le sous-sol ; elle aboutit à une nappe d'eau. La nappe d'eau correspondrait avec une source qui sourd dans la partie basse de Debdou.

Fossé et galerie sont des ouvrages très importants, sur la véritable origine desquels il est bien difficile de se prononcer. Il faut remarquer que les anciens Berbères ont souvent exécuté des travaux de ce genre ; il n'est donc pas impossible que ceux dont il a été parlé datent de l'époque où un royaume berbère florissait à Debdou.

La tradition citée n'est néanmoins pas sans intérêt. Il existerait en effet dans les montagnes voisines de Debdou de nombreuses mines de cuivre anciennement exploitées ; or, les mines de cuivre étaient très recherchées des Romains, tandis que les autochtones ne paraissent pas s'être beaucoup occupés de leur exploitation.

qui, ces pays étant ruinés et livrés à eux mêmes, fut obligé de faire remise aux habitants des sept huitièmes de leurs impôts. Genséric, après avoir fait la conquête de Rome, en 445, eut de nouveau la souveraineté sur toute l'Afrique. L'empire des Vandales, qui s'occupa surtout à des persécutions religieuses, ne prit pas de racines dans le pays. Une inscription de 508, trouvée près de Tlemcen, montre que sous les derniers rois vandales, il y avait là un royaume indépendant de Maures et de Romains vivant ensemble sous la même autorité avec un indigène comme roi (1).

En 533, Bélisaire voulut reconquérir l'Afrique pour le compte de l'empereur d'Orient Justinien ; il s'empara de Carthage, puis battit complètement les Vandales et mit leur roi Gélimer en fuite. Les Byzantins s'établirent ensuite à *Cæsarea* (Cherchel) et Ceuta; les Vandales furent tous éliminés en moins de six mois. Dans les Maurétanies césarienne et tingitane, l'occupation byzantine se réduisit à quelques points du littoral. Les indigènes avaient reconquis du terrain et n'étaient plus disposés à se laisser refouler; ils avaient leurs rois, les tribus de la Maurétanie obéissaient à Massinas. Les insurrections furent fréquentes et, quoique victorieux, les Byzantins ne purent se maintenir en Afrique que grâce à l'appui des principautés indigènes. Au commencement du VII^e siècle, la domination byzantine était à son déclin, elle allait bientôt sombrer définitivement sous les coups des Arabes (2).

LES POPULATIONS JUIVES ET CHRÉTIENNES ET LES LÉGENDES SUR OUDJDA

Les premières grandes colonies juives apparurent sur le littoral nord-africain en 320 avant J.-C., notamment à Alexandrie, où se fixa un groupe important transporté par Ptolémée Soter. Ce souverain égyptien dirigea aussi sur la Cyrénaïque un grand nombre de juifs, qui reçurent

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 143 à 148. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, p. 125 à 130. — GODARD, pp. 260 et 261. — BOISSIER, pp. 353 et 354.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 157 à 178.

les mêmes droits que les Grecs et les Macédoniens déjà établis ; beaucoup d'autres coreligionnaires de Palestine vinrent les y rejoindre. Ces diverses colonies durent essaimer peu à peu dans l'Ouest. Il est d'ailleurs probable qu'après la répression sévère de la grande insurrection des juifs de Cyrénaïque, en l'an 115, sous le règne de Trajan, une grande partie d'entre eux émigrèrent et allèrent se mêler aux tribus berbères. Certaines de ces tribus, comme les Djeraoua et les Aourighi, étaient déjà pénétrées d'une influence juive ; le nouvel élément acheva de les transformer et elles constituèrent les premiers groupes judéo-berbères.

Au II^e siècle, il existait des communautés juives dans tout le nord de la Maurétanie et, à partir du III^e siècle, la Maurétanie romaine et le Maroc actuel étaient parsemés de colonies ; la langue romaine prédominait dans celles du littoral. A cette époque, des avant-gardes des tribus judéo-berbères, refoulées par les Zénètes purs, étaient venues s'échouer vers Tlemcen, Nédroma et les confins de l'Atlas. Parmi ces judéo-berbères se trouvaient des fractions éparses de la grande tribu des Djeraoua et peut-être la tribu des Ghiata, à l'ouest de la Moulouya ; les Mediouna, fixés dans la région de Tlemcen-Nédroma, étaient des Berbères judaïsants. Des traditions juives se sont conservées à Tlemcen et Nédroma ; on vénère encore sur le territoire de cette dernière localité un tombeau donné comme étant celui de Sidi Oucha (Josué). On rencontrerait des nécropoles juives du même type que celles des environs de Carthage près de Nédroma, à Taza et Debdou ; le Rif est riche en sanctuaires juifs. Les populations juives de ces régions étaient à moitié nomades, elles étaient guerrières et professaient un *mosaïsme* plus ou moins altéré.

Au temps des Vandales, les juifs étaient encore nombreux en Afrique malgré les progrès du christianisme ; le judaïsme, affaibli sur les côtes, gagnait chez les Berbères, particulièrement dans la Tingitane qui fut peu atteinte par la domination gréco-romaine. Les persécutions de Justinien, à la fin du VI^e siècle, contribuèrent à l'expansion du judaïsme africain ; traqués ou expulsés, les juifs se réfugièrent chez les Berbères des montagnes et gagnèrent un grand nombre de tribus à leur religion. Sous les Wisigoths d'Espagne, les juifs furent également persécutés à partir de 612-613, ce qui amena certains à

chercher asile en Afrique. A la fin de la période byzantine, le judaïsme était florissant dans la région située à l'est de la Basse Moulouya ; il s'y trouvait surtout des groupes judéo-berbères ou berbères judaïsants à côté d'un plus petit nombre de réfugiés juifs de provenances diverses, mais dont beaucoup devaient descendre d'ancêtres originaires de la Palestine (1).

Cette ancienne influence juive semble avoir laissé quelques traces aux environs d'Oudjda. Le fameux marabout Sidi Yahia ben Younes (2) perpétue certainement, qu'il ait existé ou non, le souvenir d'une époque où les juifs n'avaient pas la même condition misérable que de nos jours ; cette époque doit être ancienne si l'on s'en réfère à la légende arabe. Bien entendu cette légende ne convient pas que Sidi Yahia était un représentant de la race maudite, mais elle le reconnaît implicitement en faisant de lui un compagnon du Christ. Les juifs placent la vie de Sidi Yahia à la fin du xiv^e siècle et lui attribuent une origine espagnole ; mais on ne peut guère tenir compte de cette indication, car la communauté actuelle d'Oudjda paraît être de formation récente ; ses membres, qui manquent de traditions et d'érudition, ont coutume de tout rapporter au temps des grandes persécutions de Castille.

On trouve aussi sur la rive droite de l'oued Taïret, à côté de la piste de Sidi Djabeur et au pied d'un petit monticule, un très vieux cimetière connu sous le nom de *Quebourate el Yhoud* (les tombeaux des Juifs) (Pl. I) ; le sol y est parsemé de cailloux informes et fortement patinés par le temps. Rien ne ferait soupçonner à première vue la présence de tombes en ce point, si quelques-unes d'entre elles, éventrées par les Arabes, ne montraient des fosses béantes. Ces fosses sont étroites et peu profondes, elles étaient fermées avec des dalles par dessus lesquelles on

(1) BASSET, p. VII à XVI. — NAHUM SLOUSCHZ. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. IV, p. 345 à 411. — NAHUM SLOUSCHZ. — *Hebræo-phéniciens et judéo-berbères*, T. XIV, p. 257 à 398. J'ai surtout utilisé ces deux études très documentées, en évitant toutefois certaines conclusions qui paraissent risquées et peu conformes aux données historiques admises. L'auteur semble notamment vouloir établir qu'au moment de la conquête musulmane, les juifs formaient en Berbérie une nouvelle Palestine, qu'ils y étaient tout puissants et dominaient la situation politique.

(2) Voir 1^{re} PARTIE, Chap. IV : *Marabouts*.

mettait de la terre. Les Arabes violent ces sépultures afin d'employer les ossements à des rites de magie, parce qu'ils sont persuadés de leur origine juive. Sur le monticule voisin du cimetière, on remarque de nombreux vestiges de murs, le plus souvent à peine visibles. Les pierres des parements sont presque toujours placées de champ, le vide intérieur devait être rempli avec des pierres plus petites. Les murs dessinent de grandes enceintes formant des cours, à l'intérieur desquelles étaient sans doute des cabanes ; on distingue en outre quelques enceintes de dimensions réduites qui ont pu appartenir à des maisons. Des vestiges analogues existent à quelque distance en aval et sur la même rive de l'oued Taïret. Des juifs, que la conquête musulmane aura ensuite dispersés, étaient peut-être fixés sur les bords de cet oued. C'est là une simple hypothèse, elle est néanmoins suffisamment plausible pour pouvoir être envisagée.

Le christianisme pénétra vite en Afrique et, au début du III^e siècle, il fit de rapides progrès ; les persécutions semblaient le fortifier et il faisait des prosélytes dans les tribus berbères. A partir de Constantin, au commencement du IV^e siècle, cette religion se répandit dans les Maurétanies, où les évêchés furent fondés par centaines. Lorsque les Vandales eurent substitué leur domination à celle des Romains, ils persécutèrent les catholiques orthodoxes et favorisèrent le clergé arien. Pendant la période byzantine, l'église orthodoxe recouvra ses biens et devint toute puissante ; le christianisme progressa dans les royaumes berbères. On a reconnu à Tlemcen et aux environs des tombes chrétiennes des VI^e et VII^e siècles avec des épitaphes latines (1). L'abbé Bargès croyait même que beaucoup d'inscriptions de Tlemcen, qui dateraient du V^e siècle, devaient être attribuées à des chrétiens. D'après cet auteur, la ville, catéchisée de bonne heure, aurait servi de siège à un des premiers évêchés ; il estimait que sa nombreuse population catholique était orthodoxe. Un curieux petit document, d'origine chrétienne, a en outre été recueilli à Marnia. C'est une brique, sur laquelle apparaît en relief une sorte de cippe avec deux croix (2). Bien que l'on ne

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 110 à 175. — GSELL, pp. 90 à 95, 129 et 136 à 138.

(2) BARGÈS. — *Tlemcen*, p. 111 à 121.

possède aucune indication précise sur la région d'Oudjda, il y a tout lieu de supposer qu'elle a été pénétrée par le christianisme.

D'après des traditions écrites attribuées à Abou Hamid el Ghezali, une ville très importante aurait occupé dans l'antiquité l'emplacement de l'Oudjda actuel ; elle avait 360 portes, de l'eau en abondance ; elle était ceinte de hautes murailles et entourée de jardins (1). La légende populaire fixe en détail la situation de cette ville ; elle s'étendait depuis l'oued Taïret jusqu'à l'oued Isly. Le marché aux légumes était situé sur le djorf el Akhdar ; sur les mamelons appelés Semmara se trouvait le quartier des maréchaux-ferrants ; le lavoir était au lieu dit Meghsel el Akhal, le long de l'oued Isly ; un grand marché se tenait à El Byyaïdh, près de Sidi Yahia. La plupart des explications précédentes paraissent n'avoir été inspirées que par le sens de certains noms, qui se prête à ces identifications. De nombreuses portes séparaient les différents quartiers, les quatre portes principales de l'enceinte s'ouvraient sur les Semmara, l'oued Taïret, El Byyaïdh et le djorf el Akhdar.

D'autres racontent qu'il n'existait pas à proprement parler une ville unique dans la cuvette d'Oudjda, mais une série de dechras (villages) construites sur les ondulations du sol, principalement à la périphérie de cette cuvette. Ces dechras auraient été habitées par des chrétiens qui, au moment de la conquête musulmane, obéissaient au sultan El Ablak el Fortas (l'albinos teigneux). On lui attribue la construction d'un bordj, dont le fragment de bastion de l'enceinte de 1298, qui subsiste à l'ouest de la ville (Pl. III, 8), serait le dernier vestige.

Ces légendes semblent indiquer que la cuvette d'Oudjda était déjà occupée, antérieurement à l'ère musulmane, par des populations fixes qui comprenaient peut-être des adeptes de la religion du Christ. Cette hypothèse est admissible, elle a déjà été formulée auparavant par quelques écrivains, mais dans des termes différents (2). Néanmoins, elle reste des plus douteuses et il faudrait des découvertes archéologiques inattendues afin d'en permettre le contrôle.

(1) HADJ LARBI.

(2) MOHAMMED BEN RAHAL, p. 23. — ISMAÏL HAMET, p. 16.

Pour l'instant, les nombreux tumuli berbères avoisinant la ville fournissent seuls un argument sérieux en faveur de l'existence de cette ancienne agglomération; le tumulus au cadavre allongé laisse d'ailleurs supposer qu'elle peut avoir subi une influence juive ou chrétienne.

CHAPITRE II

Les groupements berbères au commencement du Moyen-Age ; leur islamisation

SITUATION DES BERBÈRES A LA FIN DE LA PÉRIODE BYZANTINE

Au moment où les Arabes vont entrer en scène dans l'Afrique du Nord, il y a lieu de désigner les indigènes autochtones du nom que ceux-ci leur ont donné, celui de *Berbères*. Les divisions territoriales en usage depuis les Romains seront également changées par les Arabes; toute la contrée s'étendant de Tripoli à l'Atlantique deviendra le *Magreb*. Le Magreb se subdivisera en *Magreb oriental* ou *Ifrikia*, ayant pour capitales Tunis et Tripoli, en *Magreb central*, compris entre Bougie et Oudjda ou la Moulouya, enfin en *Magreb occidental*, depuis Oudjda ou la Moulouya jusqu'à l'Océan. La limite entre le Magreb central et le Magreb occidental variera aux différentes époques, suivant que les souverains de Tlemcen ou de Fez auront la suprématie sur la rive droite de la Moulouya ; c'est la raison pour laquelle les historiens ne sont pas toujours d'accord sur cette limite (1).

Dans la première moitié du VII^e siècle, les Berbères avaient atteint une certaine civilisation ; sur le littoral ils étaient cultivateurs et habitaient des gourbis ou des cabanes de pierre couvertes en chaume ; à l'intérieur du pays ils étaient pasteurs et vivaient sous des tentes en poil. Leur costume comprenait, d'après Ibn Khaldoun, un vêtement de dessous rayé, dont ils rejetaient un pan sur l'épaule gauche, et un beurnous noir porté par dessus. Ils étaient généralement idolâtres, mais, comme on l'a vu au chapitre précédent, il y avait parmi eux des chrétiens et surtout des juifs.

Les Berbères se divisent en deux grandes familles : les *Sanhadja* et les *Zenata*. Les Sanhadja occupaient alors la

(1) Voir notamment MOHAMMED ABOU RAS, pp. 11 et 158 à 159.

région littorale du Magreb central et du Magreb occidental, ainsi que le désert situé en arrière de ces pays. Les Zenata, qui seraient une branche plus jeune de la race berbère, se tenaient plus particulièrement dans le désert de Tripoli. Un certain nombre de leurs anciennes tribus s'étaient déjà avancées sur les Hauts-Plateaux, depuis l'Aurès jusqu'aux abords de la Moulouya, amorçant ainsi leur mouvement à l'Ouest que l'on verra se continuer par la suite.

Dans la région d'Oudjda se trouvaient les Beni Fatene de la famille Sanhadja, qui tenaient tout le territoire compris entre la Moulouya et l'embouchure du Chélif ; deux de leurs fractions, les Koumia et les Mediouna, habitaient au nord et à l'ouest de Tlemcen. Au sud de cette localité il y avait des Beni Irniane, appartenant aux anciennes tribus zénètes ; les Beni Irniane étaient frères des Beni Ifrene (1).

D'après Mohammed Abou Ras ben Ahmed « les Beni Ifrene fondèrent Tlemcen bien longtemps avant l'islamisme et en firent la capitale de leur royaume (2). » Ibn Khaldoun est moins affirmatif en ce qui concerne l'époque de cette fondation ; selon lui la tribu des Beni Ifrene, une des plus nombreuses et des plus puissantes des Zenata, avait, lors de la conquête arabe, des ramifications en Ifrikia, dans l'Aurès et dans le Magreb central, depuis Tlemcen jusqu'à Tahert (3) ; il laisse néanmoins entendre que le royaume créé à Tlemcen par les Beni Ifrene l'a été antérieurement à l'avènement de l'Islam (4). Il semble donc qu'on peut admettre la présence des Beni Ifrene dans cette ville et aux environs dès le début du VII^e siècle comme absolument certaine. Abou el Qâcem ben Ahmed az Zyani attribue aux émirs des Beni Ifrene la fondation d'Oudjda avant l'ère musulmane, au temps de leur puissance à Tlemcen (5). Cette assertion isolée ne paraît pas avoir grande valeur, elle s'ajoute pourtant aux autres légendes relatives à l'existence d'une ancienne agglomération

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 180 à 189. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, p. 42 à 48. — IBN KHALDOUN, T. I, p. 167, T. III, p. 187 à 197.

(2) MOHAMMED ABOU RAS, pp. 73, 74 et 174.

(3) Tahert était une ville ancienne, qui était située près de l'emplacement actuel de Tiaret.

(4) IBN KHALDOUN, T. III, pp. 198, 199, 212 et 332 à 334.

(5) AZ ZYANI, T. VI, p. 455.

berbère à l'emplacement d'Oudjda. On voit encore aux environs de cette ville les ruines de trois vieux ksour, qui peuvent fort bien avoir été construits avant la conquête de l'Afrique par les Arabes ; ils étaient établis sur des hauteurs d'accès très difficile.

Le premier était situé au sommet du Kef Ghafess, à l'est et à l'entrée du col de Sidi Djabeur ; il subsiste en cet endroit des ruines importantes.

Le second se trouvait sur le djebel Aourir ; les ruines sont à la pointe est et couvrent deux petits replats séparés par une arête rocheuse ; le côté nord-est est complètement à pic, au sud on peut accéder plus facilement. En raison de cette disposition du terrain, le ksar comprenait deux parties distinctes qui avaient chacune leur enceinte ; c'était un vrai nid d'aigle (1). Le nom de ce ksar a été complètement oublié, mais on raconte sous la tente que les habitants possédaient des mulets chargés de leur ravitaillement et parfaitement stylés. Aussitôt qu'on avait placé des cruches sur leur bât, ils descendaient seuls à l'oued Taïret et les rapportaient pleines d'eau.

Les ruines du troisième ksar s'étendent sur le plateau du Mehacer des Beni Yala. Ce plateau est bordé sur toutes ses faces par de hautes falaises à pic, sauf à l'Ouest ; on avait donc de ce côté fermé la trouée à l'aide d'un solide mur en pisé. Les maisons étaient bâties en arrière de ce mur et dominaient la source qui sourd au pied de la falaise. Vers le milieu du plateau et en arrière de l'emplacement où se trouvaient les maisons, on distingue les traces d'une sorte de kasba en pisé ; c'était sans doute le réduit de la défense, au cas où le village aurait été forcé. Un escalier, ayant environ 20 mètres de hauteur et dont les différentes volées étaient encastrées entre la falaise et un gigantesque mur de pisé, permettait aux habitants de tenir la source et d'y arriver à couvert depuis les maisons. Le seul sentier que l'on peut suivre en venant de la plaine est étroit et encaissé, il est des plus faciles à défendre. Il semble que les ruines du Mehacer des Beni Yala doivent être identifiées avec Temzezdekt, ainsi qu'on cherchera à l'établir plus loin.

(1) Sur les flancs de la montagne, j'ai recueilli un fragment de très vieille poterie berbère, dont la décoration était faite de plusieurs traits généralement parallèles et très rapprochés qui formaient des volutes.

LA CONQUÊTE ARABE

Pendant que les Arabes se jetaient sur l'Afrique, les Byzantins étaient divisés à la suite de l'usurpation du patrice Grégoire. Celui-ci, avec l'appui des Berbères, chercha à arrêter les envahisseurs, mais il fut battu et tué en 647. Les Grecs traitèrent alors avec les vainqueurs, qui évacuèrent l'Ifrikia après avoir perçu un fort tribut. Vers 665, les Arabes firent de nouvelles expéditions au Magreb, des forces grecques tentèrent de les refouler, elles furent contraintes de se rembarquer et leurs adversaires devinrent maîtres de l'Ifrikia : Oqba ben Nafâa en fut nommé gouverneur en 669. Ce général étendit l'autorité arabe chez les Berbères, auxquels il imposa la religion musulmane ; mais il fut bientôt remplacé par Abou el Mohadjer, qui dut faire face à une révolte sérieuse des Berbères conduits par Koceïla. Abou el Mohadjer maîtrisa la révolte et atteignit Tlemcen poussant les vaincus devant lui. A la fin de 681, Oqba reprit le commandement de l'Ifrikia : imbu de prosélytisme, il s'enfonça dans l'ouest vers 682 suivi de ses meilleurs guerriers. Oqba parvint à Tahert, où il battit les Berbères ayant avec eux quelques troupes grecques, puis il marcha sur Ceuta en passant par le Rif sans rencontrer grande opposition. Ceuta reconnaissait encore l'autorité de Byzance ; le comte Julien, qui y commandait, donna à Oqba des indications sur l'intérieur du pays. Celui-ci se dirigea vers l'Atlantique, qu'il atteignit à Tanger, et poussa jusqu'au Sous recevant partout la soumission et la conversion des Berbères. Il revint chargé de butin, mais, à son passage dans le Zab, il fut attaqué près de Biskra par les Berbères coalisés et trouva la mort dans le combat. A la suite de cet événement, les Berbères redevinrent pour quelque temps les maîtres du pays. La marche d'Oqba entre Tlemcen et Ceuta est difficile à suivre ; les quelques indications que l'on possède montrent pourtant qu'il traversa la région d'Oudjda. Mohammed Abou Ras ben Ahmed prétend qu'il chassa les Beni Ifrene de Tlemcen dont il s'empara.

En 705, les Berbères de l'ouest, qui après le passage d'Oqba avaient abjuré l'islamisme, virent de nouveau apparaître une armée arabe conduite par Moussa ben Noceïr, gouverneur de l'Ifrikia. Il traversa la Moulouya

et battit les Romara du Rif, pénétra jusqu'au Sous et s'empara de Tanger avant de regagner Kairouan. Des agents, pour la plupart Berbères convertis, étaient laissés de tous côtés par les Arabes afin de répandre la bonne parole. Au bout d'un demi siècle tout le Magreb avait changé de maîtres et même de religion, sans qu'il y ait eu aucune immigration de populations arabes. Les Berbères islamisés apostasièrent d'ailleurs à différentes reprises avant de devenir de véritables croyants. A partir de 711, les Arabes les entraînèrent avec eux à la conquête de l'Espagne (1).

Dans le *Foutouh Ifrikia*, qui est un récit fantaisiste de la conquête de l'Afrique par les musulmans, on trouve une série d'épisodes ayant Tlemcen et Oudjda pour théâtre. Ces épisodes sont intéressants à examiner, parce qu'ils montrent combien est enracinée la croyance fixant à la ville d'Oudjda une origine plus reculée que celle communément admise.

Les musulmans, sous la conduite d'Abdallah ben Djafar, lequel n'est d'ailleurs jamais venu en Afrique, allèrent mettre le siège devant *Medinet el Djedar* (Tlemcen). Le seigneur de cette ville demanda du secours à son voisin El Ablak, roi d'Oudjda ; les deux princes étaient pourtant ennemis depuis que le premier avait refusé au second la main de sa fille Chiâa ech Chems (rayon de soleil). El Ablak accourut à Tlemcen avec une armée, il promit son appui si l'union projetée était conclue. Le roi de Tlemcen s'y engagea, mais, devant l'hostilité de sa fille qui n'aimait pas El Ablak, il eut recours à un subterfuge et donna à celui-ci une servante qu'il fit passer pour Chiâa ech Chems. Après la consommation du mariage, El Ablak, mis au courant de la supercherie par une vieille femme, entra en fureur et attaqua le roi de Tlemcen. Les musulmans profitèrent de cette bataille pour se lancer vigoureusement sur leurs ennemis ; le roi d'Oudjda fut blessé par Abdallah ben Djafar, il s'empressa de se retirer chez lui avec son armée. Après s'être emparés de Tlemcen et avoir converti le roi à l'islamisme, les musulmans enlevèrent Tafess et allèrent assiéger Oudjda. El Ablak prit son ordre de bataille et marcha contre ses adversaires ;

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, pp. 196 à 207 et 217 à 220. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 57 à 59, 64 et 65. — MOHAMMED ABOU RAS, pp. 74 et 175.

l'émir Oqba, qui était présent, rangea également ses troupes. Quand les deux adversaires furent en présence, il y eut d'abord une série de combats singuliers dignes des héros d'Homère, finalement tous les combattants en vinrent aux mains et la mêlée fut générale. El Ablak ayant été tué, son armée se débanda et la ville d'Oudjda tomba au pouvoir des musulmans, qui firent un riche butin. Ceux-ci, avant de retourner en Ifrikia, construisirent une mosquée et soumirent à l'impôt *djezia* (1) les habitants qui n'avaient pas embrassé l'islamisme (2).

Tafess, dont il est parlé dans cette légende, est peut-être le vieux ksar dont les ruines couvrent le sommet du Kef Ghafess, au sud-ouest d'Oudjda.

LES BERBÈRES ET LE KHAREDJISME

D'Orient, le schisme connu sous le nom de kharedjisme se réfugia en Afrique et fut vite accueilli par les Berbères. Ceux-ci l'embrassèrent d'autant plus volontiers, qu'il leur permettait de lutter contre l'autorité arabe tout en restant musulmans. Le kharedjisme, qui en Orient était une sorte de protestantisme, devint au Magreb un drapeau politique; il y engendra une véritable anarchie.

Le gouverneur arabe, Obeïd Allah ben el Habbab, fut contraint de mener une expédition dans l'ouest pour réprimer les désordres, mais, après son départ, il y eut de graves révoltes. Vers 740, le soulèvement fut général; on proclama l'indépendance berbère avec obligation au kharedjisme et une armée arabe fut taillée en pièces. Le khalifa d'Orient prit ses dispositions pour en tirer vengeance; il lança contre le Magreb 12.000 cavaliers syriens sous Kaltoum ben Aïad. Celui-ci alla rassembler à Tlemcen les débris de l'armée précédemment battue et continua sa marche; il se fit écraser sur l'oued Sebou en 741 et perdit la vie dans le combat. Les kharedjites cherchèrent ensuite à se jeter sur l'Est; leur tentative échoua; le Magreb n'en resta pas moins en insurrection. Les Arabes étaient d'ailleurs divisés par des querelles intestines; aussi les tribus zénètes établies à l'ouest de Tlemcen ne tardèrent-elles pas à devenir menaçantes. Les Beni Ifrene, adeptes

(1) *Djezia*, impôt spécial de capitation qui frappe les non convertis dans les états musulmans.

(2) *Foutouh Ifrikia*, T. II du texte arabe, p. 109 à 148.

du kharedjisme, avaient repris possession de cette ville d'où Oqba les avait expulsés ; leur autorité était reconnue à l'Ouest et au Sud. Dans la vallée de la Moulouya, la tribu des Miknassa était toute puissante.

En 752, Abderrahman, gouverneur de l'Ifrikia, vint attaquer près de Tlemcen le prince des Beni Ifrene, Abou Korra. Les Berbères se soumirent, puis, lorsqu'Abderrahman eut été assassiné après s'être déclaré indépendant du khalifa d'Orient, il y eut de longues luttes en Ifrikia et le Magreb demeura livré à lui-même. Les kharedjites ayant été complètement battus en Ifrikia, Abderrahman ben Rostem fonda Tahert la neuve, où il fut rejoint par de nombreuses tribus ; cette ville devint le centre du kharedjisme ibadite. Abderrahman ben Rostem, le chef de cette principauté indépendante, donna naissance à la dynastie berbère kharedjite des Rostémides. Les luttes continuèrent encore en Ifrikia entre les kharedjites et les sonnites ou orthodoxes. Pendant ce temps, les Beni Ifrene étendaient leur influence à Tlemcen et dans le sud du Magreb ; d'une manière générale les Berbères tendaient à abandonner l'état démocratique pour se grouper en petits royaumes (1).

LA FIN DE LA DOMINATION ARABE
ET LA FORMATION DES PREMIERS EMPIRES BERBÈRES
SOUS L'ÉGIDE DE PRINCES ARABES

Un arrière petit-fils du Prophète, le chérif Idriss ben Abdallah, dut fuir l'Arabie qu'ensanglantaient les luttes déchaînées autour de l'*imamat* (2). Vers 788, il se réfugia au Magreb occidental, près des sources de l'oued Sebou ; bien accueilli par les Berbères il imposa son autorité dans le pays. S'étant fait proclamer khalifa, il étendit ensuite ses conquêtes et, en 789, il entra à Tlemcen après avoir reçu la soumission des Maghraoua et des Beni Ifrene, qu'il convertit ou ramena à l'islamisme ; Mohammed Abou Ras ben Ahmed dit qu'il arracha l'erreur de leur cœur. En 790, Idriss laissa à son frère Soleiman le commandement de

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 230 à 256. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 71 à 80. — GODARD, pp. 282 et 283. — MOHAMMED ABOU RAS, pp. 174 et 175.

(2) L'imamat était le souverain pouvoir chez les premiers musulmans, il avait beaucoup d'analogie avec la papauté des catholiques.

Tlemcen ; celui-ci le garda pendant trois ans. Idriss I^{er} est connu sous le nom d'Idriss le Grand ; il fut empoisonné en 793 par ordre du khalifa d'Orient Haroun er Rechid (1) ; les Berbères le sanctifièrent et acclamèrent par la suite son fils posthume Idriss II.

Idriss II sut conserver l'attachement des Berbères ; il fonda la ville de Fez. Ayant reconquis Tlemcen vers 814, il reçut l'hommage des Beni Ifrene et des Maghraoua qui y dominaient. Idriss II mourut en 828 ; ce fut le signal du partage de l'empire édrissite, que se disputèrent ses enfants ; Tlemcen fut placé sous l'autorité d'Aïssa, fils de Soleïman.

A la mort d'Ali, gendre du prophète Mohammed, ses fils et ses partisans formèrent la secte *chiaïte*. Parmi les chiaïtes, qui se constituèrent ultérieurement en société secrète, les *ismaïliens* comptaient six imams après Ali, le septième, nommé Ismaïl, était mort avant son père ; à partir de lui les imams étaient cachés. Mohammed el Hebib, troisième imam caché, dit en mourant à son fils Obeïd Allah qu'il était le *mahdi* attendu et aurait à subir des épreuves. Obeïd Allah se rendit à Sidsjilmessa (Tafilalet) en échappant aux recherches, il y fut retenu prisonnier ; les chiaïtes vinrent le délivrer et le proclamèrent imam. En 910, Obeïd Allah s'installa en Ifrikia ; la dynastie des Fatémides était fondée avec l'appui des Berbères, dont beaucoup étaient devenus musulmans ; le dernier gouverneur arabe fut contraint de prendre la fuite. Obeïd Allah détrôna les Rostémides de Tahert et abattit le karedjisme ; ses adeptes durent émigrer au désert.

A cette époque, les Beni Ifrene avaient encore de l'autorité sur Tlemcen et les plaines de l'Est ; leurs frères, les Maghraoua, étaient devenus puissants, ils possédaient les régions sahariennes et les plaines du Nord. Les Fatémides étendirent leurs entreprises sur le Magreb et, en 920, ils atteignirent les environs de Fez ; les Maghraoua cherchèrent à les arrêter mais, en 927, ils durent se retirer devant une nouvelle colonne. Les Fatémides firent, en 933, une campagne peu sérieuse contre le Magreb extrême ; ils parvinrent pourtant à s'établir à Fez et aidèrent les Édrissites à se relever ; l'un de ces derniers entra en vain-

(1) Haroun er Rechid est connu dans notre histoire sous le nom d'Haroun al Raschid ; c'est lui qui rechercha l'alliance de Charlemagne.

queur à Tlemcen en 936. Cette situation ne dura pas très longtemps; vers 947 les Fatémides avaient perdu beaucoup de leur autorité. A l'est de la Moulouya, les Zénètes Maghraoua et Beni Ifrene étaient devenus prépondérants; en 948, ils se formèrent en confédération indépendante et abandonnèrent l'année suivante la cause fatémide. En 951, les Fatémides cherchèrent à reprendre pied dans l'Ouest; l'affranchi chrétien Djouher se porta de ce côté pour leur compte avec des forces considérables, il battit les Beni Ifrene qu'il poursuivit et marcha sur Fez. Lorsqu'il fut parti la révolte éclata de nouveau; la rivalité entre les Sanhadja et les Maghraoua s'accrut, ces derniers furent écrasés pendant que les Beni Ifrene lâchaient pied. Les Fatémides se retirèrent enfin en Egypte en 972, abandonnant complètement le pays aux princes berbères (1).

LES CHRÉTIENS ET LES JUIFS EN FACE DE L'ISLAM

Au moment de la conquête arabe, les Berbères étaient idolâtres, chrétiens ou juifs; les vainqueurs s'attachèrent surtout à convertir les idolâtres. Les chrétiens furent d'abord laissés libres de leur foi, mais beaucoup durent embrasser l'islamisme ou émigrer à partir de 717 (2). Le christianisme persista pourtant dans l'ouest du Magreb, puisque pendant un certain temps les dynasties berbères eurent à leur service des milices chrétiennes, composées en majeure partie d'indigènes; dans les rangs de ces milices se trouvaient aussi quelques aventuriers européens.

A l'apparition de l'Islam, il se produisit un double courant d'immigration juive formé de Yéménites et de citadins d'Asie, tous également familiers avec la langue et les mœurs arabes qu'ils contribuèrent à introduire parmi les Berbères. Ces nouveaux venus étaient déjà fortement arabisés et sous la discipline de la synagogue babylonienne, ils servirent de trait d'union entre leurs coreligionnaires indigènes et le reste du monde juif, ainsi qu'entre les populations de l'Afrique et les conquérants arabes. Les tribus juives du voisinage de la Moulouya durent être peu

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, pp. 259 à 317, 326 à 338, 353 à 370. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 83, 84, 100 à 103 et 116. — GODARD, p. 288 à 291. — MOHAMMED ABOU RAS, p. 174.

(2) GELL, p. 141.

atteintes par la conquête arabe, car, à la fin du VIII^e siècle, il existait à Tlemcen une communauté juive très florissante. Après la mort d'Idriss I^{er}, les tribus juives ou judaïsantes se trouvèrent affaiblies et décimées ; elles n'osèrent plus faire de prosélytisme devant l'Islam triomphant. Le judaïsme tendit de plus en plus à devenir orthodoxe et, dans la deuxième moitié du IX^e siècle, il formait déjà dans les villes un organe ethnique et religieux. Les juifs se livrèrent alors au commerce, des nomades se transformèrent rapidement en citadins et les juifs berbères et espagnols montrèrent leur esprit d'adaptation (1).

(1) NAHUM SLOUSCHZ, — *Hebræo-phéniciens et judéo-berbères*, T. XIV, pp. 398 et 399. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. VI, p. 9 à 49.

CHAPITRE III

La période des dynasties berbères musulmanes

LA FONDATION D'OUJDJA PAR LES MAGHRAOUA; LEURS LUTTES AVEC LES BENI IFRENE

Après leur défaite par les Sanhadja, les Maghraoua et Beni Ifrene furent rejetés dans l'Ouest ; les Sanhadja étendirent leur influence sur l'Oranie. La grande tribu zénète des Beni Ouacine, qui s'était avancée par le désert jusqu'à la haute Moulouya, était sur le point de pénétrer dans le Tell, pendant que les débris des Zénètes Maghraoua gagnaient du terrain du côté de Fez. Les Omeïades d'Espagne intervinrent alors au Magreb et renversèrent les derniers Edrissites ; avec leur appui, la prépondérance des Maghraoua s'établit définitivement à Fez, vers 970, sous un de leurs chefs Ziri ben Attia. En 979, Bologguine, des Sanhadja, se jeta sur l'Ouest avec une armée considérable, il traversa la Moulouya et alla jusqu'à Fez sans coup férir ; il continua à guerroyer au Magreb, mais, en 984, il mourut près de Tlemcen.

Ziri ben Attia, le chef des Maghraoua, devenu tout puissant, s'installa fortement à Fez, d'où il expulsa les Beni Ifrene. Les Omeïades lui ayant donné le commandement des deux Magrebs, il s'empara de Tlemcen et de tout le pays jusqu'à Tahert ; il régna plutôt en prince indépendant. En 994, Ziri ben Attia bâtit, près de l'oued Isly et sur la route de Tlemcen à Fez, la ville d'Oudjda, dont il voulait faire un lieu de retraite en cas de revers. Il fit élever des murs d'enceinte et une kasba et, en août, dès que les portes eurent été mises en place, il y transporta tous ses trésors et s'y établit avec sa famille, sa cour, les troupes de sa maison et son armée. Oudjda devint la capitale de ses États, il en donna le commandement à un de ses parents.

Ziri ben Attia rompit ensuite avec les Omeïades et lutta contre eux ; battu et blessé en 998, il dut se réfugier au désert. Après sa guérison, il revint attaquer les Sanhadja

du Magreb central, puis, en l'an 1000, il se réconcilia avec les Omeïades.

El Moaz succéda à son père Ziri ben Attia et fut nommé gouverneur du Magreb. Pendant le commandement de ce prince, des Beni Ifrene restés dans le Magreb central se rallièrent à Tlemcen, d'où ils étendirent leur autorité ; Oudjda passa sous leur domination.

Sous Hamama ben el Moaz, petit-fils de Ziri ben Attia, les Beni Ifrene, aidés par d'autres Zénètes, défirent l'armée des Maghraoua en 1033 dans un sanglant combat sous les murs de Fez dont ils s'emparèrent. Hamama ben el Moaz fut obligé de fuir ; il se réfugia à Oudjda où il ne resta qu'un an. Se voyant successivement abandonné par ses soldats et ses compagnons, il alla à Tunis ; revenu en 1040 à la tête des Maghraoua, il chassa de Fez son compétiteur Temime ben Zemmour el Ifreni.

Vers 1049, les Beni Ifrenc avaient le pouvoir à Tlemcen et dans les environs et les Maghraoua à Fez, où les descendants de Ziri ben Attia achevaient d'user leurs forces dans des luttes intestines. Les Mediouna, Koumia et Maghila des Beni Fatene de la famille Sanhadja, qui auparavant occupaient le territoire compris entre le Chélif et la Moulouya, avaient été refoulés par les Zénètes ; ces fractions étaient cantonnées au nord-ouest de Tlemcen, jusqu'à la Moulouya.

C'est à ce moment que se produisit l'invasion de l'Afrique par les Arabes. Les deux grandes tribus de Hilal ben Amer et de Soleïm ben Mansour, que les khalifas d'Orient avaient transportées en masse en Égypte à cause de leurs brigandages, ayant créé de nouveaux embarras, on les lança, pour s'en débarrasser, sur le Magreb ; elles allaient y constituer un nouvel élément de désordre. Ces tribus émigrèrent donc ; elles ne comprenaient certainement pas plus de 200 à 250.000 âmes. Une première troupe de guerriers arabes envahit le pays de Barca, différentes fractions s'établirent ensuite en Tripolitaine, pendant que les Hilaliens Makil et Athbedj se dirigeaient sur l'Ouest, où ils continuèrent à s'avancer plus tard en refoulant les Zénètes (1).

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, pp. 371 à 401, T. II, pp. 1 à 20. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 121, 133, 137 à 156. — IBN KHALDOUN, T. III, p. 243. — *Kartas*, pp. 144, 150 à 152. — MOHAMMED ABOU RAS, p. 45.

LES ALMORAVIDES SE RENDENT MAÎTRES D'OUDJDA
ET DES CONTRÉES VOISINES

Au commencement de la seconde moitié du xi^e siècle, Ibn Yacine alla prêcher les Sanhadja au litham (voile) et fonda un couvent sur le Haut Niger ; les adeptes de cette secte malékite reçurent le nom d'El Merabtine (les marabouts), dont on a fait par corruption Almoravides. Le nombre des disciples grandit rapidement, ce qui les engagea à faire la guerre ; ils se portèrent sur le Drâa, puis sur le Sous et de là pénétrèrent au centre du Magreb.

Yucef ben Tachefine, resté le seul chef des Almoravides, s'empara de tout le pays jusqu'à la Moulouya en une dizaine d'années de guerres. En 1079 (1), il conquiert la ville d'Oudjda et les montagnes des Beni Snassen et s'empara de Tlemcen où étaient réfugiés les derniers Maghraoua et Beni Ifrene ; il en fit tuer le gouverneur et massacrer la garnison. Une fois maître d'une grande partie du Magreb, Yucef ben Tachefine porta ses armes en Espagne.

En 1102, le souverain hammadite de Bougie, El Mansour, vint saccager Tlemcen pour se venger des Almoravides ; il était suivi d'une foule d'Arabes qu'il eut beaucoup de peine à ramener dans l'Est. Les Almoravides ne devaient d'ailleurs pas tarder à être dépossédés de la plupart de leurs conquêtes par une nouvelle dynastie, celle des Almohades (2).

LES ALMOHADES SUPPLANTENT LES ALMORAVIDES

Un jeune berbère, nommé Mohammed ben Abdallah, dit Ibn Toumert, de la tribu des Masmouda du Grand Atlas, alla voyager en Orient vers 1105. A son retour en Afrique, il prêcha à Tripoli, Bougie et fut ramené au Magreb par un étudiant de Tlemcen, Abd el Moumen, de la tribu des Koumia ; ce dernier se déclara son disciple et ne le quitta plus. Arrivé à Merrakech, Ibn Toumert, qui songeait à renverser la dynastie régnante, brava l'Almoravide et dut se réfugier dans l'Atlas, où il se fit passer pour le *mahdi* et organisa les Almohades. Vers 1128, il se crut assez fort pour marcher sur Merrakech, mais il fut battu et mourut peu après.

(1) 1079, d'après Ibn KHALDOUN. Le *Kartas* donne deux dates différentes : 1079 et 1082.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. II, pp. 23 à 27, 35 et 46. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 157, 164, 171 et 172. — Ibn KHALDOUN, T. II, p. 76. — *Kartas*, pp. 201 et 240.

Abd el Moumen, devenu le chef des Almohades, les entraîna à la guerre et commença à mettre les Almoravides en échec. Il reçut la soumission des Beni Snassen, des Koumia et établit son autorité au nord de Tlemcen. Après la mort à Oran de l'almoravide Tachefine ben Ali, il prit Tlemcen en 1146 et enleva ensuite Merrakech en 1147 ; c'en était fini de la puissance des Almoravides.

En 1152, l'autorité d'Abd el Moumen s'étendait jusqu'à Constantine ; il donna peu après de grands commandements à chacun de ses fils ; Abou Hafs eut Tlemcen dont dépendait la région d'Oudjda. Abou Yacoub Youcef succéda à son père Abd el Moumen en 1163, les Almohades étaient alors à leur apogée ; il mourut en Espagne en 1184 et fut remplacé par son fils Abou Youcef Yacoub dit el Mansour. El Mansour ayant eu des difficultés dans l'Est avec les Ibn Rania des Baléares, qui voulaient restaurer les Almoravides, il fut appuyé par les Arabes. Pour se débarrasser de ceux-ci, il les poussa ensuite dans l'Ouest par Tiaret et Tlemcen et les établit en 1188 de Tetouan à Salé ; ce fut lui qui, le premier, introduisit les Arabes au Magreb extrême (1).

(1) En admettant que ces Arabes aient suivi la voie empruntant la trouée d'Oudjda, ils auraient donc simplement traversé la plaine d'Angad. Les traditions locales assignent pourtant à l'installation des Arabes dans cette plaine une date beaucoup plus reculée que celle des documents historiques.

D'après une légende ayant cours dans le pays, un puissant chef arabe, du nom de *Ghezine bou Zellat*, vivait dans la région d'Oudjda au v^e ou vi^e siècle de l'hégire, c'est-à-dire entre 1010 et 1204 de l'ère chrétienne. *Bou Zellat* signifie l'homme au bâton ; on raconte que ce chef arabe avait toujours à la main un bâton d'or dont il se servait pour frapper les récalcitrants. *Ghezine bou Zellat* jouissait d'une grande autorité, il était très redouté et s'était fait de nombreux ennemis. Les cheurfa Oulad Belgaïd, d'Oudjda, étaient les plus hostiles ; le chef arabe avait un jour tué un taleb appartenant à leur famille, ainsi que tous les enfants auxquels il faisait la classe. Les Oulad Belgaïd parvinrent à former une ligue contre leur adversaire, qu'ils tuèrent à Bab Taza sur la route de Marnia à Nédroma, ou bien à Sidi Aïssa, au sud des jardins d'Oudjda.

Ghezine bou Zellat avait établi un péage au sommet du petit col situé sur la piste d'Oudjda à Missiouine, à 500 mètres environ au sud de la koubba de Sidi Djabeur ; les caravanes passant en ce point devaient lui abandonner un chameau. Après la mort de *Ghezine bou Zellat*, les caravaniers, n'ayant plus à acquitter cette redevance, prirent l'habitude d'accrocher une entrave de chameau aux arbustes voisins de la piste ; la coutume s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Les Angad prétendent que *Ghezine bou Zellat* serait l'ancêtre des Oulad *Ghezine*, douar de la fraction des Oulad Azouz (Oulad Ali ben Talha). Ce seraient ses descendants qui, plus tard, auraient cédé des terrains au fondateur du douar des Oulad Nouali, de la même fraction, lequel serait originaire du ksar Sfisiffa dans le Sud Oranais.

En Naceur, le fils d'El Mansour, fit refaire à neuf les fortifications d'Oudjda en 1208 ; il tira du *bit el mal* (trésor public) les sommes nécessaires à ce travail. Après la mort d'En Naceur, survenue en 1213, l'empire almohade commença à chanceler sous le règne de son fils El Mostancer. Les Zénètes Ouacine continuaient leur poussée vers le Nord après avoir envahi le Sahara ; parmi eux les Beni Abd el Ouahab, alliés aux Zoghba (Arabes Makiliens), s'étaient avancés par le Chélif jusque vers Tlemcen, et les Beni Merine avaient gagné par la Moulouya les environs de Taza. Ces deux tribus, qui avaient rendu de grands services aux Almohades, étaient pressées d'arriver au pouvoir.

Avec les successeurs d'El Mostancer, la dynastie almohade ne fit que péricliter ; l'un d'eux, El Mansour, à la suite d'une révolte à Tlemcen, confia le commandement de la ville aux Beni Abd el Ouahab. Les souverains hafside de Tunis, descendants du cheikh Abou Hafs, le principal appui d'Ibn Toumert après Abd el Moumen, répudièrent l'autorité des Almohades. Les luttes intérieures et l'anarchie allèrent toujours en s'aggravant ; pendant ce temps, les Beni Abd el Ouahab grandissaient et leur chef, Yarmoracene ben Zian, allait être le véritable fondateur de la dynastie abdelouadite ; d'autre part, la puissance des Merinides devenait formidable dans tout le Magreb central jusqu'à Fez.

Les Almoravides ayant protégé les juifs, les Almohades, au cours des luttes soutenues contre leurs adversaires, les exterminèrent après chaque victoire. Lors de la prise de Tlemcen, en 1146, la communauté juive fut dispersée ; il dut en être de même pour celle d'Oudjda, si cette ville était déjà habitée par des juifs à cette époque, ainsi qu'il y a lieu de le croire. C'est pendant la première moitié du XII^e siècle que les juifs furent contraints de se convertir en masse ; beaucoup se firent musulmans, quelques-uns se laissèrent massacrer plutôt que d'abjurer leur foi. La persécution s'atténua en 1185, après la mort d'Abd el Moumen, sans doute par besoin d'argent, parce que les juifs et les chrétiens payaient des taxes spéciales. Abou Youcef Yacoub el Mansour imposa aux juifs de longs vêtements noirs à larges manches. En 1198, En Naceur transforma leurs vêtements ; il les obligea à porter des turbans et de longs caftans jaunes. Cette mesure avait un caractère

infamant ; elle était néanmoins une sorte de reconnaissance officielle du judaïsme dans le Magreb extrême.

Les chrétiens semblent avoir été mieux traités par les Almohades, beaucoup servirent cette dynastie (1).

LES DERNIERS TEMPS DE LA DYNASTIE ALMOHADE ET L'AVÈNEMENT DES MERINIDES ET DES ABDELOUADITES

L'abdelouadite Yarmoracene ben Zian, qui avait à sa solde un corps de mercenaires chrétiens, soutint l'almo-hade Er Rechid dans sa lutte contre les Beni Merine. Mais après la mort d'Er Rechid, survenue en 1242, les Abdelouadites tendirent de plus en plus à se rendre indépendants. Abou Lahcene es Saïd, frère et successeur d'Er Rechid, demanda à Yarmoracene de l'aider à abattre les Beni Merine ; Yarmoracene accepta et conduisit une armée dans l'Ouest, mais, pris de méfiance et peut-être aussi à cause de son alliance avec le prince hafside Abou Zakaria, il retourna à Tlemcen. Es Saïd ajourna sa vengeance et fit tous ses efforts pour restaurer l'empire almohade ; il soumit les Beni Merine, qui lui donnèrent des otages et, en avril 1248, il marcha sur Tlemcen. A l'approche de son adversaire, Yarmoracene alla s'enfermer avec sa famille dans Temzezdekt, où il espérait pouvoir résister plus facilement.

Temzezdekt (2) était une forteresse bâtie au sommet d'un rocher, au midi et non loin d'Oudjda, à la limite de l'Angad et près d'Isly, un chemin très encaissé conduisait à cette forteresse. Telles sont, en résumé, les indications que l'on trouve dans Ibn Khaldoun, Abou Abdallah Mohammed et Tenessi, Léon l'Africain et Marmol. Or, le Mehacer des Beni Yala est exactement au sud d'Oudjda, dont il n'est éloigné que d'environ 25 kilomètres, il est voisin du territoire des Angad et son accès est difficile ; il semble donc que les ruines couronnant le Mehacer doivent être celles de la forteresse de Temzezdekt.

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. II, pp. 65 à 95 et 106 à 158. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, p. 188. — KARTAS, pp. 388 et 389. — NAHUM SLOUSCHZ. — *Hebræo-phéniciens et judéo-berbères*, T. XIV, pp. 443 et 444. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. VI, pp. 124 à 135.

(2) Temzezdekt suivant l'orthographe d'IBN KHALDOUN. LÉON L'AFRICAIN écrit Temzegzet et MARMOL Tenzegzet.

Yarmoracene essaya de parlementer avec Es Saïd, qui avait placé son camp sur les bords de l'oued Isly ; il lui fit promettre de le servir ponctuellement et avec zèle. Le Sultan exigea que Yarmoracene vint faire sa soumission en personne, mais cette proposition ne lui fut pas communiquée selon Ibn Khaldoun ; suivant Abou Abdallah Mohammed et Tenessi il l'aurait rejetée. Es Saïd se porta donc en avant pour bloquer la montagne en mai-juin 1248. Les événements qui se produisirent ensuite ne sont pas très bien connus, il en existe plusieurs versions. Lorsque le Sultan s'engagea devant ses troupes dans le chemin conduisant au château, il fut attaqué et tué par un certain Youcef, surnommé *ech cheïtan* (le démon) ; son vizir et le commandant de la milice chrétienne, connu sous le nom d'Akhoul el Comt (le frère du comte), perdirent également la vie. Ibn Khaldoun rapporte que la nouvelle de ce malheur répandit le découragement parmi les assiégeants, qui abandonnèrent toutes leurs positions. Yarmoracene prévenu accourut auprès d'Es Saïd et, mettant pied à terre, il lui exprima de vifs regrets pour ce qui était arrivé ; comme il parlait encore, le Sultan rendit le dernier soupir. D'après Abou Abdallah Mohammed et Tenessi on aurait simplement porté à Yarmoracene la tête de son ennemi. Les Abdelouadites s'emparèrent du camp des Almohades, ils y firent un riche butin. La tente du Sultan fut réservée à Yarmoracene, qui ordonna le transport du corps d'Es Saïd à El Eubad près de Tlemcen, où il fut enterré dignement dans le cimetière du marabout Sidi Boumedién.

Les Beni Merine profitèrent de cette défaite pour reprendre leur liberté ; ils ne tardèrent pas à se lancer à la conquête de la vallée de la Moulouya, pendant que les Abdelouadites se préparaient à leur disputer les contrées voisines de Tlemcen. Les Beni Merine firent enfin reconnaître leur autorité jusqu'à Fez. L'empire merinide était fondé.

Abou Yahia, le premier sultan de la dynastie, laissa aux juifs la liberté de leur culte moyennant le paiement des impôts spéciaux et le port du costume jaune. Cette race n'en fut pas moins méprisée et pressurée et resta dans un état social des plus misérables.

Les gens de Fez s'étant révoltés contre les Beni Merine, l'almohade El Morteda demanda à l'abdelouadite Yarmoracene ben Zian de le soutenir ; celui-ci se porta sur l'Ouest

avec son armée. Quand l'émir merinide Abou Yahia eut connaissance de ce mouvement, il laissa quelques troupes autour de Fez, dont il faisait le blocus, et marcha contre l'armée abdelouadite. La rencontre eut lieu en 1250, près d'Oudjda et sur les bords de l'oued Isly ; les deux armées s'attaquèrent avec une ardeur peu commune. Yarmoracene ben Zian, qui était appuyé par un corps de Beni Toudjine, fut complètement battu ; il s'enfuit à Tlemcen en abandonnant ses trésors et son camp ; son parent Yarmoracene ben Tachefine fut tué. Depuis cette époque, il y eut une longue série de luttes interrompues par quelques courtes trêves entre les Merinides et les Abdelouadites.

Les Merinides étendirent leurs conquêtes jusqu'à Sijilmessa (Tafilalest) ; les Abdelouadites, sous Yarmoracene, cherchèrent encore à les attaquer en 1257, ils se firent battre. Une tentative de Yarmoracene sur Sijilmessa ne fut pas plus heureuse ; le merinide Abou Yahia l'obligea à battre en retraite sur Tlemcen. Abou Youcef Yacoub, frère d'Abou Yahia, soumit tout le pays depuis le Sous jusqu'à Oudjda et abattit complètement l'autorité almohade. Vers 1259, Yarmoracene, dans l'espoir de se venger des échecs que lui avaient fait subir précédemment les Merinides, se porta sur Taza ; il fut mis en déroute et regagna Tlemcen en dévastant Tafersit sur son passage. L'almohade Abou Debbous voulut enfin tenter un dernier effort pour se rendre indépendant à Merrakech ; il adressa aux Abdelouadites un appel auquel répondit Yarmoracene, mais, en 1267, Abou Youcef Yacoub se porta contre lui avec les Merinides ; il vint par Guercif et Tafrata et le poursuivit jusqu'au Telagh⁽¹⁾. Yarmoracene eut son camp enlevé et fut complètement battu, il put néanmoins rallier Tlemcen en bon ordre. Les Merinides allèrent ensuite attaquer Abou Debbous, qui fut vaincu puis assassiné en 1269 ; c'était la fin de la dynastie almohade, les Merinides et les Abdelouadites restaient seuls en présence.

A partir de ce moment, les Abdelouadites régnèrent à Tlemcen sous le nom de Beni Zian, leur royaume s'étendit depuis Miliana jusqu'à la vallée de la Moulouya ; quant aux Merinides, ils étaient établis à Fez et dans tout le

(1) Sans doute l'oued Telagh de Tafrata.

Magreb extrême. La région comprise entre Tlemcen, la mer et la Moulouya était toujours occupée par les Beni Fatene, qui devaient déjà être submergés par les Zénètes, parmi lesquels il y avait probablement des débris de la grande tribu des Beni Ifrene (1).

LES MERINIDES ET LES ABDELOUADITES (BENI ZIAN) SE
DISPUTENT LA POSSESSION DE LA RÉGION D'OUDJDA

Après avoir étouffé une révolte de ses parents qui se retirèrent à la cour de Tlemcen, le merinide Abou Youcef Yacoub songea à se venger des Abdelouadites. En fin 1271, il se dirigea vers l'Est avec une armée considérable. Yarmoracene ben Zian fit appel à ses alliés et marcha au devant de lui. Parvenu dans l'Angad, Abou Youcef, qui voulait porter la guerre en Espagne, fit des offres de paix à son adversaire, mais celui-ci les refusa. Les deux armées se livrèrent bataille en février 1272, près de l'oued Isly. Abou Youcef avait rangé son armée en ligne, il s'était réservé le commandement du centre et avait placé aux ailes ses fils Abou Malek et Abou Yacoub ; ceux-ci engagèrent la lutte qui fut sanglante. Fares, fils de Yarmoracene, fut tué et les Merinides taillèrent en pièces la majeure partie des Abdelouadites. Yarmoracene, accablé par le nombre, tint aussi longtemps qu'il put ; sa milice chrétienne, dont le chef fut fait prisonnier, protégea la retraite et, suivant l'expression d'Ibn Khaldoun, « se laissa broyer sous la meule de la guerre » ; le souverain abdelouadite suivi de ses enfants dut s'ouvrir un passage à travers une grêle de coups de sabre. La nuit ayant mis fin au combat, Yarmoracene, soutenu par une petite troupe de guerriers, se retira sur Tlemcen avec les débris de son armée ; en passant devant son camp il mit le feu aux tentes, mais son harem tomba aux mains de l'ennemi. Abou Youcef poursuivit les fuyards et arriva à Oudjda, qu'il détruisit de fond en comble et rasa jusqu'aux fondements ; il se porta ensuite sur Tlemcen en dévastant le pays et fit le siège de cette ville. Les deux rivaux finirent par

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. II, pp. 160 à 189. — IBN KHALDOUN, T. III, pp. 348 à 352, 359 ; T. IV, pp. 9, 40 et 41. — *Kartas*, pp. 421 et 427. — ABOU ABDALLAH MOHAMMED, pp. 14 à 16. — NAHUM SLOUSCHZ. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. VI, p. 137.

conclure la paix et Abou Youcef rentra à Fez chargé de butin.

Les cours de Tlemcen et de Fez entretenrent quelque temps des rapports amicaux, puis, en 1281, Yarmoracene ayant manifesté de l'hostilité, Abou Youcef fit partir son fils Abou Yacoub avec une avant-garde et le rejoignit à Taza ; de là il marcha sur Tlemcen. La rencontre entre Merenides et Abdelouadites eut lieu sur les bords de la Tafna, ces derniers décampèrent pendant la nuit. Abou Youcef s'avança dans l'Est ruinant tout sur son passage ; au commencement de 1281, il était de retour à Fez. Yarmoracene mourut en 1283 ; il fut remplacé par son fils Othmane ; Abou Yacoub Youcef succéda de son côté à son père Abou Youcef mort à Algésiras.

Par la suite, les Abdelouadites remportèrent des succès dans l'Est, ce qui éveilla la jalousie des Merinides. Aussi, en 1290, Abou Yacoub, suivi d'une grosse armée dans laquelle se trouvait une milice chrétienne, alla-t-il assiéger Tlemcen ; il ravagea le pays et dut se retirer sans obtenir aucun avantage.

Abou Yacoub ayant été humilié par Othmane, entra en campagne en 1295 et s'arrêta à Taourirt, d'où il expulsa la garnison abdelouadite ; avant de rentrer dans sa capitale il y fit bâtir un fort et y plaça une garnison de Beni Asker sous les ordres de son frère Abou Yahia. En 1296, il quitta Fez avec l'intention de pousser jusqu'à Tlemcen ; arrivé à Oudjda, il en fit abattre les fortifications. Le sultan merinide se porta après cela sur Nédroma, puis il regagna ses États. Othmane châtia ceux qui avaient soutenu son adversaire, lequel fit une nouvelle apparition sans résultat à la fin de 1297. En février-avril 1298, Abou Yacoub vint encore attaquer les Abdelouadites. Lorsqu'il fut parvenu à Oudjda, il donna l'ordre de relever la ville de ses ruines et d'y construire une kasba, un palais, un bain maure et une mosquée. Il alla enfin investir Tlemcen, mais au bout de trois mois il leva le siège ; en retournant à Fez, il laissa à Oudjda pour diriger les travaux son frère Abou Yahia. Ce dernier, ayant avec lui les Beni Asker de l'ancienne garnison de Taourirt, fit, conformément aux instructions reçues, de nombreuses courses dans l'Est et domina le pays ; il s'empara notamment de Nédroma.

En 1299, le merinide Abou Yacoub revint assiéger Tlemcen, il rassembla des forces considérables et, à peu de distance de cette ville, il fit bâtir Mansoura où il s'ins-

talla avec son armée. Le siège dura sept ans. L'abdelouadite Othmane mourut en 1304. Le 13 mai 1307, les défenseurs de Tlemcen étaient aux abois, quand l'assassinat d'Abou Yacoub vint les sauver. Abou Tabet, petit-fils de ce souverain, s'empara du pouvoir et retourna dans l'Ouest ayant conclu la paix avec le sultan abdelouadite, Abou Zian, auquel il abandonna toutes les conquêtes de son grand-père moins Tlemcen el Djedid. Abou Tabet passa par Oudjda et de là gagna Fez, où il fit son entrée en juillet 1307.

La région d'Oudjda jouit alors de quelques années de tranquillité ; cette période fut de courte durée. Le sultan merinide Abou Saïd, qui haïssait les Abdelouadites, rouvrit les hostilités en 1314. Il marcha contre Abou Hammou et fit prendre les devants à ses fils Abou Lahcene et Abou Ali, auxquels il donna le commandement de deux fortes colonnes ; quant à lui, il suivit avec le reste de ses troupes. Il traversa la Moulouya et pénétra sur le territoire abdelouadite où il répandit la dévastation. En passant devant Oudjda il lui fit subir un assaut terrible, mais, trouvant dans cette place une vigoureuse résistance, il passa outre et alla ravager les environs de la capitale abdelouadite. Abou Saïd châtia les Beni Snassen et se rendit maître de leurs montagnes, puis, trompé par une ruse de l'abdelouadite Abou Hammou, il leva le siège de Tlemcen et retourna dans ses États. Son fils Yaïch, dont il avait lieu de suspecter les intentions à son égard, quitta Oudjda pour se réfugier à la cour de Tlemcen.

Abou Saïd eut ensuite à lutter contre son fils révolté Abou Ali, qui était soutenu en secret par le sultan abdelouadite Abou Tachefine. Ce dernier attaqua à plusieurs reprises les Hafsides et porta ses armes jusqu'à Tunis. L'émir hafside demanda donc au sultan merinide de faire une diversion sur Tlemcen, mais Abou Tachefine ayant rappelé ses troupes de l'Est, Abou Saïd s'arrêta à la Moulouya en 1330. A la mort d'Abou Saïd, en 1331, l'empire merinide échut à son fils Abou Lahcene, qui, en 1332, somma Abou Tachefine de lever le siège de Bougie et envahit les États de Tlemcen avec une nombreuse armée, sans réussir pourtant à s'emparer de cette ville. En 1332-1333, Abou Tachefine, qui avait poussé Abou Ali à la révolte contre son père le sultan merinide, chercha à profiter de la situation pour jeter ses troupes sur le Magreb extrême ; après avoir atteint Taourirt sur l'oued Za, il fut

repoussé par les Merinides et poursuivi jusqu'à Tlemcen. En 1333-1334, Abou Lahcene, ayant vaincu et tué son frère Abou Ali, organisa une nouvelle campagne contre Abou Tachefine, auquel il fit faire des remontrances au sujet de ses empiètements sur le territoire de l'empire hafside ; le sultan abdelouadite se contenta de répondre avec hauteur à ses envoyés. Abou Lahcene, irrité de ce manque d'égards, se mit en marche en février-mars 1335 avec une forte armée. Il laissa au passage un corps de troupes à Oudjda pour en faire le siège et se porta sur Nédroma, dont il passa la garnison au fil de l'épée ; après cela il alla investir Tlemcen. Vers la fin de l'année 1335 ou au début de 1336, les troupes qui assiégeaient Oudjda s'en emparèrent et, d'après les ordres du sultan merinide, elles détruisirent les fortifications et ruinèrent complètement la ville. Le 1^{er} mai 1337, Tlemcen tomba au pouvoir d'Abou Lahcene, qui resta seul maître du Magreb central et fit exécuter Abou Tachefine. Les Beni Zian furent dispersés, la puissance des Abdelouadites était abattue pour quelque temps (1).

SUPRÉMATIE DES MERINIDES QUI ÉTENDENT LEUR AUTORITÉ
SUR LA RIVE DROITE DE LA MOULOUYA ; LES ABDELOUADITES
CONTINUENT NÉANMOINS LEURS TENTATIVES DE CE CÔTÉ

L'empire merinide ayant acquis la prépondérance, Abou Lahcene se lança à la conquête de l'Ifrikia en 1347. Les fils de l'émir hafside, à la tête desquels se trouvait leur aîné Abou Zaïd, lui apportèrent leur soumission ; le Sultan accepta leurs offres et les envoya au Magreb extrême en leur fixant comme résidence Oudjda ; il leur concéda le produit des impôts de cette ville. En 1348, les Arabes lui firent essuyer une défaite sérieuse à Kairouan. Un chef abdelouadite, nommé Othmane ben Djerrar, rentra à Tlemcen et fit croire à Abou Einane, gouverneur de cette ville et fils d'Abou Lahcene, que son père était mort. Abou Einane se fit proclamer sultan et se dirigea sur l'Ouest pour faire reconnaître son autorité. Dès qu'il fut parti, Othmane

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. II, pp. 202 à 209, 216 à 282. — IBN KHALDOUN. T. III, pp. 357, 374, 375, 409, 410 ; T. IV, pp. 60, 61, 139 à 141, 190, 191, 219, 220. — *Kartas*, pp. 442 à 444, 544 à 551. — ABOU ABDALLAH MOHAMMED, p. 39. — BARGÈS. — *Complément de l'histoire des Beni Zeyan*, p. 34.

ben Djerrar leva le masque et s'empara du pouvoir ; Abou Saïd Othmane le renversa peu après et releva la dynastie abdelouadite, mais son autorité ne s'étendit guère au-delà des remparts de Tlemcen. Abou Saïd Othmane s'allia alors avec Abou Einane, lequel désirait s'affermir sur le trône de Fez, pendant que l'éloignement de son père Abou Lahcene le mettait dans l'impossibilité d'intervenir. En 1350, ce dernier marcha contre les Abdelouadites ; il fut battu, mais, en 1351, il s'empara de Sidsjilmessa et de Merrakech. Battu ensuite par son fils, Abou Lahcene fit la paix avec lui et abdiqua en sa faveur ; il mourut sur ces entrefaites.

Les Abdelouadites s'efforcèrent de profiter de ces événements pour relever leur autorité ; aussi Abou Einane, devenu le seul maître de l'empire merinide, décida-t-il de les attaquer. Il réunit une armée formidable et se dirigea sur la Moulouya, où il s'arrêta quelques jours afin d'inspecter les troupes arabes et les contingents venus pour combattre sous ses drapeaux. De leur côté, le sultan abdelouadite Saïd Othmane et son frère Abou Thabet n'étaient pas restés inactifs ; ils avaient levé des troupes parmi les Arabes et les Berbères de leurs États et avaient été camper avec tout leur monde dans la plaine d'Angad en juin ou juillet 1352. Ils se portèrent ensuite au devant des Merinides qui s'étaient également avancés. Quand les deux armées furent en présence, elles se livrèrent bataille vers le milieu du jour, sur les bords de l'oued El Ksob, aux environs d'El Aïoun Sidi Mellouk. Abou Thabet avait rangé les contingents abdelouadites en bataille, il tomba à l'improviste sur le camp des Merinides, pendant que les soldats s'étaient dispersés pour vaquer à leurs occupations. Dans ce moment de confusion, Abou Einane monta à cheval et se mit à la tête de ses troupes disciplinées, puis il se lança au galop au milieu de ses adversaires. Le combat fut des plus acharnés ; l'armée merinide commença à plier, sa cavalerie légère prit même la fuite et rentra au Magreb. Abou Einane ne se laissa pas décourager et chargea de nouveau avec vigueur, la lutte devint de plus en plus ardente. Les Beni Amer ayant lâché pied au plus fort de l'action, ils furent cause de la défaite des Abdelouadites. Leur sultan, Saïd Othmane, se travestit avec de vieux haillons pour échapper plus facilement ; il fut reconnu et tomba entre les mains des Merinides, qui poursuivirent les fuyards jusqu'à la nuit et en tuèrent un grand nombre.

Abou Thabet se retira à Tlemcen d'où, après un jour de repos, il continua sa route sur Alger. Abou Saïd Othmane conduit devant Abou Einane fut mis aux fers ; lorsque ce dernier eut occupé Tlemcen et y eut rétabli son autorité, il fit égorger son adversaire dans sa prison.

Le 30 novembre 1358, Abou Einane fut détrôné au profit de son fils Es Saïd âgé de cinq ans ; on l'assassina quelques jours après. Pendant ce temps, un prince abdelouadite, Abou Hammou II, cherchait avec l'appui des Arabes à reconquérir le trône de ses ancêtres ; il entra à Tlemcen le 31 janvier 1359, la garnison merinide lui prêta serment de fidélité, ceux qui s'y refusèrent furent massacrés. Le régent, qui gouvernait à Fez au nom d'Es Saïd, dirigea une expédition sur Tlemcen, qu'Abou Hammou II évacua pour se rendre dans l'Angad en compagnie de ses alliés arabes, les Zoghba (Beni Amer) et les Makiliens des Doui Obeïd Allah (Djaouna, Ghosel, Metarfa, Othmane, Hedjadj), lesquels se firent suivre de leurs tentes et de leurs troupeaux et s'installèrent définitivement dans les plaines comprises entre Tlemcen et la Moulouya. La colonne merinide comprenait plusieurs princes et chioukh ; elle rencontra les Arabes dans la plaine d'Oudjda, les deux partis se battirent sous les murs de la ville. Energiquement chargés par les Arabes, les Merinides furent mis en déroute et abandonnèrent leurs tentes et leurs bagages ; les chioukh arrivèrent à Oudjda complètement dépouillés ; ils avaient perdu jusqu'à leurs habits.

A la faveur des luttes intestines qui divisèrent ensuite les Merinides et dont le résultat fut d'amoindrir leur influence dans la vallée de la Moulouya, Abou Hammou II consolida son pouvoir à Tlemcen. En avril 1360, Abou Salem, le nouveau roi merinide, marcha contre lui avec de forts contingents ; le sultan abdelouadite évacua encore sa capitale, qui fut occupée le 21 mai. Abou Hammou II fit une diversion sur la Moulouya, ruina Guercif et revint dans l'Angad ayant commis de grands ravages. Cela obligea Abou Salem à évacuer Tlemcen et Abou Hammou II put s'y réinstaller.

En septembre 1361, Abou Salem fut massacré et l'empire merinide se trouva livré à l'anarchie. Le vizir Omar, qui tenait le prince régnant en tutelle, entreprit en 1364 une campagne contre Tlemcen. Abou Hammou II lança une colonne sur ses ennemis, elle les atteignit à la Moulouya

et, par un mouvement tournant, les força à la retraite. Les Abdelouadites se firent ensuite battre à leur tour et Abou Zian, le prétendant au trône merinide, vint les assiéger dans Tlemcen. Abou Hammou II étant parvenu à détacher de lui ses alliés, il dut fuir dans l'Ouest en 1364. Abou Zian s'empara ensuite du Magreb central en 1366 ; il fut assassiné la même année par Abd el Aziz, fils d'Abou Lahcene, que l'on proclama sultan.

Abd el Aziz marcha sur Tlemcen en 1370 ; Abou Hammou II voulut aller à sa rencontre ; ayant appris que les Arabes Makil l'abandonnaient, il quitta pour la troisième fois sa capitale dont les Merinides prirent possession. Les Arabes demandèrent alors à Abd el Aziz l'autorisation d'occuper leurs anciens territoires, il la leur refusa ; c'est pourquoi ceux-ci retournèrent du côté d'Abou Hammou II. Les Kharadj des Doui Obeïd Allah rejoignirent les bandes des Beni Amer restées avec ce prince et, sous la conduite de leur chef Rahlou, fils de Mansour ibn Yacoub, ils vinrent bloquer Oudjda ; une armée merinide envoyée de Tlemcen les mit en fuite. La garnison de cette dernière ville rentra à Fez en 1372 à la mort d'Abd el Aziz ; l'abdelouadite Abou Hammou II fut aussitôt acclamé par la population et revint prendre possession de son trône en décembre de la même année. En 1374, Abou el Abbas s'empara du pouvoir à Fez. Les Merinides furent ensuite trop occupés par les troubles qui agitèrent leur empire pour s'occuper des territoires de la rive droite de la Moulouya ; ils laissèrent donc le champ libre aux entreprises des Abdelouadites.

Le merinide Abou el Abbas, au cours de la répression d'une révolte, s'avança jusqu'à la Moulouya en 1377-1378 ; Abou Hammou II effrayé lui fit faire des protestations de dévouement. Le sultan abdelouadite profita plus tard des guerres civiles, qui déchirèrent ses voisins, pour envahir l'Ouest et dévaster la vallée de la Moulouya ; il alla même mettre le siège devant Taza, mais se retira en apprenant le succès d'Abou el Abbas sur ses compétiteurs. Abou el Abbas, dès son retour à Fez, marcha contre Abou Hammou II pour se venger de cette agression ; le sultan abdelouadite s'évada la nuit de Tlemcen, que les Merinides mirent au pillage vers 1383. Abou el Abbas ayant à faire face à de nouvelles difficultés intérieures, qui amenèrent sa chute et son remplacement par Moussa, fils d'Abou Einane, en 1384, Abou Hammou II put réoccuper Tlemcen en ruines.

En 1387, Abou Tachefine II détrôna son père Abou

Hammou II; ce dernier ayant reçu des adhésions abandonna à Bougie le pèlerinage de la Mecque, il passa au sud de Tlemcen et s'arrêta près d'Oudjda. Son fils le força à reculer jusqu'à l'oued Za, mais, avec l'appui des Ahlaf, il parvint à entrer dans la place forte de Mama (1), à proximité d'Oudjda. Abou Tachefine II, qui pendant ce temps avait été abandonné d'un certain nombre de ses partisans, s'enfuit au désert; Abou Hammou II se réinstalla donc à Tlemcen en juillet-août 1388. Les Merinides donnèrent leur appui à Abou Tachefine II, qui expulsa de nouveau son père de la capitale abdelouadite; il en fut chassé à son tour par son frère Omaïr. Abou Tachefine II alla rejoindre à Taza l'armée merinide en marche vers l'Est; cette armée battit, vers Sebdou, Abou Hammou II qui fut tué, son fils révolté Abou Tachefine II monta sur le trône de Tlemcen. Les Merinides reprirent la route de Fez lorsque ce dernier se fut engagé à être leur vassal et à verser un tribut annuel.

Abou Tachefine II paraît avoir cherché à étendre son autorité jusqu'à la Moulouya; ce fut peut-être la raison de sa brouille avec le sultan de Fez, Abou el Abbas, au commencement de 1393. Celui-ci prépara une expédition contre Tlemcen afin d'y installer Abou Zian, frère d'Abou Tachefine II, lequel mourut sur ces entrefaites. Abou el Abbas se contenta donc d'envoyer son fils Abou Fares pour faire rentrer Tlemcen dans l'obéissance; l'occupation eut lieu sans difficulté. Abou Fares retourna ensuite à Fez pour succéder à son père qui venait de mourir; Abou Zian fut laissé à Tlemcen comme roi vassal. En 1399, les Merinides intervinrent encore dans les querelles des princes abdelouadites; ils envoyèrent également une armée à Tlemcen en 1402 pour placer sur le trône Abou Abdallah, frère d'Abou Zian.

A la fin du xiv^e siècle, les Arabes Hilaliens, auxquels les souverains berbères avaient laissé prendre de la prépondérance, étaient devenus très turbulents et exigeants. Les Mehaïa de la fraction Dahhak el Aïad étaient établis au midi de Tlemcen, les Djaouna, Ghosel, Metarfa, Othmane et Hedjadj des Doui Obeïd Allah (Makiliens) plantaient

(1) Les historiens ne donnent aucune indication permettant de rechercher l'emplacement de cette localité; il s'agit peut-être du ksar du djebel Aourir, il est en effet très près d'Oudjda.

leurs tentes entre Tlemcen et Taourirt ; ils avaient refoulé les Berbères dans les montagnes (1).

LA DÉCADENCE DES MERINIDES ET DES ABDELOUADITES ;
L'INTERVENTION DES HAFSIDES AU MAGREB OCCIDENTAL

Les documents manquent pour écrire avec précision l'histoire de la région d'Oudjda au cours du xv^e siècle. La rivalité entre Merinides et Abdelouadites continua à jeter le trouble dans le pays ; de plus, la décadence de ces deux dynasties, que les luttes intestines achevaient d'épuiser, ne pouvait qu'augmenter l'anarchie. Cette situation devait favoriser singulièrement la formation de petits États indépendants. On peut donc supposer, avec quelque certitude, que les populations de la rive droite de la basse Moulouya étaient généralement livrées à elles-mêmes. Léon l'Africain, qui écrivait au début du xvi^e siècle, et après lui Marmol, englobent pourtant dans le royaume de Tlemcen l'Angad avec Oudjda, Temzezdekt ou Temzegzet et Izli ou Zezil, mais il est à présumer que cette région était analogue au *bled es siba* (le pays insoumis) du Maroc moderne. Léon l'Africain le reconnaît d'ailleurs implicitement, quand il déclare que l'Angad était un repaire de voleurs, aux mains desquels les marchands échappaient difficilement, même en hiver, alors que les Numides (Arabes) étaient partis dans le Sud avec leurs troupeaux.

On a vu précédemment quelle était la situation probable de Temzezdekt. D'après les auteurs précités, Izli ou Zezil était un ancien château bâti en plaine, à la lisière de l'Angad ; les murailles auraient été détruites par le merinide Abou Youcef ; il n'y serait resté que des gens misérables vivant dans des maisons basses couvertes en chaume. A côté de ce château se trouvait un gros ruisseau ou une belle fontaine, dont les habitants utilisaient l'eau pour l'irrigation de leurs terres.

Il existe sur la berge ouest de l'oued Isly, au lieu dit El Gour, entre le djorf el Akhdar et les jardins de Sedd, des

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. II, pp. 296 à 299, 302 à 310, 318 à 338, 344 à 391. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 287, 322, 325. — IBN KHALDOUN, T. IV, pp. 292, 293, 323 à 325, 386, 387. — ZERKECHI, pp. 124, 125. — ABOU ABDALLAH MOHAMMED, pp. 63 à 68, 84 à 86.. — BARGÈS. — *Complément de l'histoire des Beni Zeyan*, pp. 113 et 133 à 135.

ruines qui pourraient bien être celles d'Izli ou Zezil. En ce point on voit encore trois pans de murs ayant appartenu à une kasba carrée de 60 mètres environ de côté. Ces murs ont 1^m 10 d'épaisseur, la maçonnerie en pisé ressemble à celle des anciennes enceintes d'Oudjda ; les fondations sont en pierres irrégulières et le fossé a presque complètement disparu. A environ 15 mètres de l'angle sud de la kasba, ainsi que sur la pente descendant vers l'oued, apparaissent des traces de murs, qui ne couvrent qu'une assez faible surface. Les ruines d'El Gour sont moins importantes que celles des ksour situés dans les collines du sud d'Oudjda ; elles paraissent également plus récentes.

Léon l'Africain rapporte qu'Izli était près d'un gros ruisseau, Marmol dit au contraire que Zezil était arrosé par une belle fontaine ; mais, si cette localité correspond effectivement aux ruines d'El Gour, la contradiction n'est qu'apparente ; l'eau sourd en effet dans l'oued Isly à hauteur de ces ruines. Renou estime que les descriptions de Léon l'Africain et Marmol paraissent convenir aux ruines voisines d'Aïn Mouilah, à quelques kilomètres au nord de Marnia. Il semble pourtant plus logique de supposer qu'Izli était bâti à côté de l'oued Isly, puisque les indigènes de l'Afrique du Nord ont coutume de donner le même nom aux différents accidents géographiques d'un même lieu. C'est ainsi que les oueds changent souvent de désignation sur leur parcours ; l'oued Isly en particulier devient l'oued bou Naïm en aval de Sedd, puis l'oued Mouilah après avoir pénétré sur le territoire de Marnia.

On trouve en outre sur le haut oued Isly les ruines de deux anciens ksour de peu d'étendue, les unes sont à côté des jardins de Sidi Moussa, les autres dans le col entre le djebel Metsila et la montagne des Zekara ; il subsiste encore en ces points des fragments de murs en pisé mais il n'y a pas de vestiges de kasba. On n'a conservé dans le pays aucun souvenir relatif aux ruines de Sidi Moussa ; celles du col sont désignées sous le nom de ksar Aadja, d'après les Zekara ce ksar aurait été bâti par leurs ancêtres.

Les événements qui ont intéressé la région d'Oudjda pendant le xv^e siècle sont les suivants. En 1411, l'abdelouadite Abou Malek Abd el Ouahab enleva le trône de Tlemcen à son frère Abou Saïd avec l'appui du souverain de Fez. Abou Malek n'était pas d'un caractère à souffrir la tutelle des Merinides ; il s'empressa de secouer le joug en portant la guerre dans leurs États ; s'étant emparé de Fez, il imposa

à ses adversaires un sultan de son choix. A la suite de ces événements, il y eut un relèvement passager du royaume de Tlemcen, ce qui porta ombrage aux Hafsides. Ceux-ci soutenaient alors l'abdelouadite Abou Abdallah, fils d'Abou Tachefine II, qui, avec leur aide, put se faire reconnaître sultan en 1424. Abou Malek se fit appuyer à son tour par les Hafsides ; il vint assiéger Tlemcen et reprit son trône en 1428, puis son compétiteur le renversa et le tua en 1430. Le souverain hafside, Abou Fares, se décida alors à intervenir directement ; à cette menace, Abou Abdallah prit la fuite et se réfugia chez les Beni Snassen. Abou Fares entra à Tlemcen à la tête d'une armée de 50.000 hommes en 1431 ; il reçut la soumission des habitants et réussit à attirer à lui Abou Abdallah qu'il fit mettre à mort. Le sultan hafside envahit ensuite le territoire merinide ; le souverain de Fez se soumit sans difficulté, car Abou Fares retourna à Tunis sept mois après son arrivée à Tlemcen.

L'abdelouadite Abou Abdallah Mohammed, qui avait fondé à Ténès un royaume indépendant et avait pris le titre d'El Metaoukkel, chassa Abou el Abbas du trône de Tlemcen en 1461 ; il l'exila en Espagne. Abou el Abbas revint en Afrique et recruta une armée chez les Arabes et les Berbères ; il assiégea Tlemcen, mais fut battu et tué le 31 août 1463. Les populations du long de la Sikkak appuyèrent alors les prétentions du prince abdelouadite Mohammed ben Chaleb ; un échec subi devant la capitale les découragea. Mohammed ben Chaleb renonçant à ses projets sur Tlemcen alla s'établir à Oudjda, de façon à pouvoir rayonner sur les pays voisins et y commettre des hostilités. Pendant une de ses expéditions, El Metaoukkel l'attaqua et s'en débarrassa en le tuant.

Les persécutions d'Espagne, commencées en 1391, provoquèrent l'exode en Afrique de nombreux juifs ; une colonie judéo-espagnole se forma notamment à Tlemcen. Les nouveaux venus furent mal accueillis par leurs coreligionnaires indigènes ; ils furent d'autre part molestés par les musulmans, certains d'entre eux pénétrèrent néanmoins dans l'administration. Vers 1465, le merinide Abou Saïd interdit aux juifs de garder leurs chaussures dans les quartiers musulmans, de monter à cheval et de porter des armes.

Durant le xv^e siècle, les Espagnols et les Portugais prirent pied en Afrique. Au début du xvi^e siècle, les Espa-

gnols étaient établis à Oran, d'où ils faisaient des courses dans l'intérieur ; le sultan de Tlemcen, Abou Abdallah Mohammed, était devenu leur vassal, il était méprisé de tous, sans force et sans autorité dans sa propre capitale. De nombreux ports de l'Atlantique et de la Méditerranée étaient occupés par les chrétiens ; le souverain de Fez assistait impuissant à leurs conquêtes, la majeure partie de l'empire merinide lui échappait. Les deux dernières dynasties berbères étaient sur le point de disparaître, car la puissance des cheurfa grandissait dans le sud du Magreb extrême et les Turcs allaient abattre le royaume chancelant de Tlemcen (1).

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. II, pp. 392 à 398, 407 ; T. III, pp. 8 et 9. — ABOU ABDALLAH MOHAMMED, pp. 139 à 142. — NATHAN SLOUSCHZ. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. VI, pp. 143 à 149. — LÉON L'AFRICAIN. — T. III, pp. 1 à 11. — MARMOL, T. II, pp. 321 à 323. — RENOU, p. 351.

CHAPITRE IV

La période des dynasties chérifiennes jusqu'à la conquête de l'Algérie par les Français ; l'occupation turque.

LES TURCS ÉTENDENT LEUR DOMINATION SUR LE ROYAUME DE TLEMCEN ET LES CHEURFA SAADIENS RENVERSENT LES MERINIDES DE FEZ

Dans les premières années du xvi^e siècle, un corsaire turc appelé Baba Aroudj vint se fixer à Djidjelli avec son frère Kheir ed Din et un certain nombre d'aventuriers ; Aroudj et Kheir ed Din, mais plus particulièrement ce dernier, sont désignés dans les chroniques européennes sous le nom de Barberousse. Appelé par les habitants d'Alger pour expulser les Espagnols du Peñon, Baba Aroudj échoua dans cette entreprise, mais il établit son pouvoir sur la ville en attendant qu'il pût se rendre maître du restant du Magreb central.

Le sultan abdelouadite Abou Abdallah Mohammed étant mort sans héritier en 1516, il y eut compétition entre son frère cadet Abou Zian et son oncle Abou Hammou ; ce dernier réussit à s'emparer du trône et, afin de s'y maintenir, il conclut un nouveau traité avec les Espagnols.

La population de Tlemcen était tout aussi divisée que la famille royale ; les partisans d'Abou Zian, enthousiasmés par la renommée d'Aroudj, qui avait poursuivi ses succès, l'appelèrent à leur secours. Aroudj entra à Tlemcen à la fin de 1517 ; il fit massacrer un grand nombre de princes abdelouadites et commit toutes sortes d'exactions ; Abou Hammou III réussit à prendre la fuite. Les habitants se repentirent, mais trop tard, d'avoir introduit dans leurs murs un hôte aussi dangereux (1).

S'il faut en croire Marmol, Aroudj chercha à faire reconnaître son autorité à Oudjda ; ayant essuyé un refus, il aurait lancé contre cette ville son lieutenant, le renégat

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 18 et 19.

corse Iskander. Le récit de Marmol renferme de telles invraisemblances, qu'il est difficile d'y ajouter foi. Il raconte que pour arrêter Iskander, les gens d'Oudjda rompirent un pont jeté sur la Moulouya ; leur adversaire fit alors couper de nombreux oliviers que les soldats entassèrent dans la rivière afin de rétablir le passage. Les Turcs pénétrèrent ensuite dans la ville et emmenèrent des prisonniers à Tlemcen (1).

Après sa fuite, Abou Hammou III alla solliciter l'aide des Espagnols ; Aroudj se sentant menacé se tourna du côté du sultan merinide de Fez. Le marquis de Comarès vint assiéger Tlemcen en 1518 ; Aroudj, qui avait les habitants contre lui, dut au bout d'un certain temps se réfugier dans le Mechouar. Lorsqu'il fut réduit à la dernière extrémité, il s'échappa de nuit par une poterne suivi d'une poignée de soldats et chargé de quelques dépouilles. Il est parfaitement établi maintenant qu'Aroudj se dirigea vers l'Ouest, car il espérait être secouru par les troupes merinides. Ses adversaires se lancèrent à sa poursuite, ils l'atteignirent en un endroit qui, d'après les documents espagnols, était situé à vingt-trois lieues de Tlemcen, au bord de la rivière d'*Hueda* (2), sur le *djebel Mecenete* et dans le royaume de *Dugudu* (3). Selon les auteurs arabes, le corsaire s'enfuit du côté des Beni Snassen ; l'un d'eux, Mohammed Abou Ras, dit qu'il fut rejoint dans le djebel *Beni Moussa*. La rencontre s'est donc certainement produite dans la région d'Oudjda. On raconte que pour ralentir l'ardeur des poursuivants, Aroudj aurait fait semer sur le chemin des pièces d'or et des objets précieux. Ne pouvant plus échapper aux cavaliers espagnols, il se retrancha avec ses janissaires derrière de petits murs, sur un des contreforts de la montagne et vendit chèrement sa vie. L'enseigne Garcia Fernandez de la Plaza, qui n'était suivi que d'une quarantaine de cavaliers, attaqua avec ardeur et tua Aroudj de sa main ; tous les Turcs furent exterminés. Le Sultan de Fez se serait mis en marche avec des contingents importants, puis il aurait regagné sa capitale en apprenant la mort d'Aroudj.

(1) MARMOL, T. II, pp. 323-324. La Moulouya est située très loin à l'ouest d'Oudjda, Iskander venant de l'Est n'aurait pas eu à traverser cette rivière.

(2) Oudjda.

(3) Debdou.

Comme il vient d'être dit, ces événements ont eu la région d'Oudjda pour théâtre, mais il est impossible de préciser le lieu. Suivant différents auteurs, ce serait soit les environs de la koubba de Sidi Moussa, sur le haut Isly, soit la montagne des Beni Moussi (Beni Snassen), dans laquelle on verrait la sépulture d'Aroudj à Dar ben Mechâal, ou bien encore un point de la piste de Sidi Zaher à Oudjda, à environ 12 kilomètres de cette ville, au lieu dit *Queber et Tourki* (le tombeau du Turc) (1).

Les gens du pays n'ayant conservé aucun souvenir relatif à la mort d'Aroudj, il est fort difficile de se prononcer. Il y a bien dans la montagne des Beni Moussi Roua (versant sud des Beni Snassen) une koubba dans laquelle serait inhumé un saint nommé Sidi Aaradj et dont le souvenir s'est perdu ; cette koubba est située à côté de la dechra des Oulad Abderrahman et non à Dar ben Mechâal. Dar ben Mechâal existe, mais c'est la maison d'un vieillard de ce nom habitant la dechra des Aassara (Beni Moussi Roua). Queber et Tourki est une petite haouïta en pierres sèches, sur laquelle il n'existe aucune légende susceptible de donner une indication (2).

Les Abdelouadites à leur déclin s'appuyèrent tantôt sur les Turcs, tantôt sur les Espagnols ; ces derniers rétablirent Abou Hammou III sur le trône après le désastre d'Aroudj. Abou Hammou III mourut en 1528, ses successeurs se disputèrent le pouvoir. En 1542, Hassane Pacha fit une expédition sur Tlemcen, il plaça Abou Zian sur le trône et lui laissa une garnison de 400 hommes ; c'était la première fois que les Turcs réapparaissaient à Tlemcen. Le comte d'Alcaudète voulut intervenir, l'expédition envoyée par lui fut massacrée au *défilé de la chair* en janvier 1543. Au mois de février suivant, il se mit lui-même à la tête de renforts importants et rétablit le compétiteur d'Abou Zian. Ce dernier, n'osant pas soutenir le siège des Espagnols, s'était enfui dans la plaine d'Angad ; le comte d'Alcaudète l'y pourchassa et le battit, il fit ensuite une pénible retraite sur Oran. Abou Zian réunit une armée

(1) Ce dernier renseignement est extrait d'une lettre de M. le commandant Graulle, communiquée par M. le colonel Féraud.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 20 à 23. — BERBRUGGER. — *Le Pignon d'Alger*, pp. 60 à 69. — MOHAMMED ABOU RAS, pp. 140 et 141. — MOHAMMED BEN RAHAL, p. 13. — MOHAMMED ESSEGHIR EL OUFRAÏ, pp. 34 et 35. — BOULET, pp. 152 et 153.

et revint s'emparer du pouvoir ; les luttes intestines furent continuelles (1).

En 1546, il y eut un massacre des juifs, au moment où Abd el Kerim el Meghili prêcha contre eux la guerre sainte qui fut approuvée par les légistes de Tlemcen (2).

Pendant que les faits ci-dessus relatés se déroulaient à l'est de la Moulouya, les sultans de Fez étaient restés inactifs. Ils auraient sans doute été bien embarrassés pour intervenir utilement, car leur situation devenait de jour en jour plus difficile.

A la fin du ^{xiii}^e siècle, deux cheurfa venus de Yambo (Yémen) avec des pèlerins se fixèrent l'un à Sidjilmessa (Tafilalet), l'autre dans le Drâa; le premier donna naissance aux cheurfa hassanides, qui occupent actuellement le trône du Maroc, le second fut l'ancêtre des cheurfa sâadiens. Les cheurfa sâadiens apparurent sur la scène politique en 1511, avec Abou el Abbas et Mohammed el Mahdi, fils d'Abou Abdallah Mohammed, lequel avait acquis un certain renom dans le sud du Magreb à la fin du ^{xv}^e siècle et se faisait appeler *El Kaïm bi amer Allah*. Abou el Abbas et Mohammed el Mahdi firent tous leurs efforts pour arriver au pouvoir et, en 1536, ils conclurent un arrangement avec le sultan merinide, qui leur abandonna le sud du Magreb et ne conserva pour lui que la partie nord. En 1537, il y eut rupture entre les deux frères; Mohammed el Mahdi finit par évincer Abou el Abbas en 1544, puis il s'empara de Fez le 15 février 1550 et mit fin à l'empire merinide. Lorsqu'il fut maître du Magreb, Mohammed el Mahdi eut besoin d'argent et leva des impôts, auxquels il astreignit tous les habitants sans distinction de caste. Par ses procédés il s'aliéna les marabouts, dont l'action était devenue considérable. Les Turcs ne manquèrent pas de profiter de cette situation et de lui opposer la puissance des confréries religieuses, chaque fois qu'ils en eurent l'occasion (3). Au même instant, les Abdelouadites ache-

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 57 à 60. — WALSIN ESTERHAZY. — *Domination turque*, pp. 133 à 135. — BARGÈS. — *Complément de l'histoire des Beni Zeyan*, p. 451.

(2) NAHUM SCLOUSCHZ. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. VI, p. 150.

(3) Voir COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, qui traite longuement cette question.

vaient de disparaître de Tlemcen, que les Turcs allaient bientôt occuper définitivement (1).

LA RIVALITÉ DES CHEURFA SAADIENS ET DES TURCS

Après son installation à Fez, le chérif aurait reçu une députation de Tlemcen venant lui demander assistance contre les Turcs. Mohammed el Mahdi, jaloux des progrès de ces derniers, n'avait d'ailleurs pas besoin de ces sollicitations. Il fit partir une armée de 30.000 hommes sous le commandement de son fils Mohammed el Harrane ; celui-ci entra sans coup férir à Tlemcen ; cette ville avait été évacuée par l'abdelouadite Abou Zian. Mohammed el Harrane laissa son frère Abdallah à la garde de Tlemcen et se dirigea sur Oran soumettant toutes les populations sur son passage ; il mit une garnison à Mostaganem et rentra malade à Fez où il mourut peu après. Les Turcs, qui étaient restés un certain temps inactifs, prirent enfin l'offensive ; Hassane Corso vint chasser de Mostaganem la garnison marocaine ; elle se rendit et fut en partie massacrée, les survivants s'enfuirent à Tlemcen. Pour défendre cette ville, le chérif Mohammed el Mahdi envoya ses fils dans l'Est avec une armée ; l'aîné, Abdelkader, avait le commandement.

Les Turcs, après avoir rétabli leurs affaires à l'est de Tlemcen, se portèrent à la rencontre des Marocains sans s'arrêter devant cette ville ; en 1552, ils atteignirent l'armée de renfort d'Abdelkader à l'endroit où avait été tué Baba Aroudj. Les adversaires s'observèrent pendant deux jours ; les Berbères marchant avec l'armée turque commencèrent enfin l'attaque. La cavalerie marocaine chargea et fut foudroyée à coups d'arquebuse, il s'en suivit une véritable panique ; Abdelkader fut tué d'une arquebusade à la poitrine en cherchant à entraîner ses troupes, ce fut le signal de la défaite. Les vainqueurs placèrent la tête d'Abdelkader au bout d'une pique, ils l'envoyèrent ensuite à Alger où on l'accrocha à l'une des portes. Le lendemain de l'affaire, l'armée marocaine battit en retraite poursuivie jusqu'à la Moulouya par les Turcs. Ces derniers ne dépassèrent pas cette rivière et reprirent

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 9 à 10 et 64 à 68.

le chemin de Tlemcen où ils s'installèrent, les habitants ne firent pas la moindre tentative de résistance (1).

Lorsqu'ils furent maîtres de Tlemcen, les Turcs étendirent leur action à l'ouest jusqu'à Oudjda et aux montagnes des Beni Snassen. Ils placèrent une garnison à Temzezdekt, mais rien ne prouve qu'ils aient entretenu des fonctionnaires à Oudjda pendant la première période de leur suprématie sur la région. Au sujet de l'occupation turque les traditions locales semblent donner la note juste : quand la tranquillité régnait au Magreb et que les ordres du Sultan étaient bien exécutés, Oudjda faisait partie de cet empire ; si, au contraire, le pays était troublé et le pouvoir du souverain affaibli, alors Oudjda était rattaché à la province de Tlemcen et soumis aux Turcs (2).

Le beylarbeg Salah Raïs envoya en 1552 ou 1553 une ambassade auprès du chérif, auquel il fit demander de ne jamais traverser les montagnes de la Moulouya qui sont en face de Melilla et séparent les royaumes de Fez et de Tlemcen ; cette frontière aurait été acceptée par Mohammed el Mahdi (3). Par la suite le merinide Bou Hassoun, prétendant au trône de Fez et qui avait demandé des secours aux chrétiens, se fit prendre en mer par Salah Raïs en juillet 1553, mais il réussit à s'entendre avec lui et à l'entraîner à une expédition contre les cheurfa. D'après certains historiens, les incursions d'Angad pillards sur le territoire de Tlemcen auraient aussi pesé sur la décision du beylarbeg. Salah Raïs réunit une armée comprenant de nombreux cavaliers berbères, 6.000 fusils, 1.000 spahis et 80 artilleurs chrétiens captifs ; il quitta Alger en octobre 1553 et se rendit à Tlemcen afin d'y attendre les contingents promis par le merinide Bou Hassoun. Pendant ce temps, une flotte turque chargée de faire une diversion cinglait vers les côtes du Magreb. Mohammed el Mahdi, sentant que les habitants de Fez lui étaient hostiles, préféra marcher au devant de ses adversaires ; il rassembla une armée de 30.000 cavaliers, environ 12.000 fantassins et

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 70 à 77. — WALSH ESTERHAZY. — *Domination turque*, p. 51. — BOULET, pp. 56 à 58. — FRAY DIÉGO DE HAEDO, pp. 76 à 80. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 83 à 90. — GODARD, pp. 464, 465.

(2) HADJ LABBI. — MARMOL, T. II, p. 322.

(3) BERBRUGGER. — *Nos frontières de l'Algérie*. L'auteur dit que le chérif aurait refusé cette limite et que ce refus aurait provoqué l'expédition de Salah Raïs sur Fez. Cette opinion n'est pas conforme à celle de la majorité des auteurs.

20 canons et alla camper à Taza où il se fortifia. Salah Raïs se porta contre lui sans attendre Bou Hassoun ; arrivé à Taza, il dressa son camp devant l'armée marocaine qu'il mit en déroute par une attaque de nuit en décembre 1553. Les Turcs se dirigèrent ensuite sur Fez, ils rétablirent Bou Hassoun sur le trône et rentrèrent chez eux en 1554. Après leur départ, le chérif battit et tua le merinide ; il réoccupa la capitale en août 1554 (1).

Le dernier des Abdelouadites, Mouley Hassane, s'étant enfui auprès des chrétiens d'Oran, les Turcs furent les maîtres absolus de Tlemcen ; en 1555, Salah Raïs en prit définitivement possession au nom du souverain ottoman et y plaça un agha, auquel il donna le commandement supérieur de la province. Sous l'administration turque, les communautés juives eurent à subir des impôts très lourds (2).

Le comte d'Alcaudète entretenait dès 1555 des relations avec le chérif, en vue d'une action commune contre les Turcs. En juin 1557, Mohammed el Mahdi, profitant des troubles d'Alger et de l'affaiblissement de la garnison de Tlemcen, dirigea une armée contre cette dernière ville. Il attendit en vain le secours des Espagnols et ne put avec ses seules forces enlever le Mechouar ; les troupes qu'il laissa à la garde de Tlemcen tinrent bloqués dans cette citadelle les 500 Turcs composant la garnison. Hassane Pacha fit assassiner Mohammed el Mahdi au Maroc et alla dégager Tlemcen ; en 1558, il marcha sur Fez, se fit battre près de la ville et dut opérer une retraite prudente, il ne fut pas poursuivi (3).

Malgré la mort du comte d'Alcaudète, dont l'armée avait été taillée en pièces par les Turcs dans un combat livré sous Mostaganem et où lui-même avait été tué,

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 75 à 78. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 102 à 118. — FRAY DIÉGO DE HAËDO, pp. 88 à 92. — BOULET, pp. 103 à 107.

(2) BARGÈS. — *Complément de l'histoire des Beni Zeyan*, p. 464. — WALSH ESTERHAZY. — *Domination turque*, p. 152. — D'après cet auteur, Mouley Hassane aurait été assassiné par ordre de Salah Raïs. — NAHUM SLOUSCHZ. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. VI, p. 154.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 84 à 86, 92, — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 121, 127 à 129. — FRAY DIÉGO DE HAËDO, pp. 114 à 116.

l'entente entre les Espagnols et le chérif Mouley Mohammed Abdallah, successeur du Mahdi, ne fut pas rompue. Les Turcs, menacés en 1558-1559 par une formidable croisade européenne, étaient dans une situation assez critique ; afin de seconder l'Espagne, le chérif de Fez alla occuper Tlemcen ; à son appel, la population s'était soulevée contre les Turcs. Lorsque ces derniers eurent battu les flottes chrétiennes, vers les îles Gelves, Mouley Mohammed Abdallah jugea prudent d'évacuer la ville (1).

A la mort de ce sultan, le 30 janvier 1573, son fils Abou Abdallah Mohammed recueillit sa succession ; un des oncles de ce dernier, Mouley Abdelmalek, se retira alors chez les Turcs, auxquels il demanda de l'appuyer. Une expédition se mit en route au commencement de 1575 ; Abdelmalek prit les devants avec une petite troupe, entra à Fez et s'empara du pouvoir en 1576 ; il parvint ensuite à se débarrasser de ses alliés en leur donnant de l'argent. En 1581, Euldj Ali vint d'Orient à Alger, dans le but d'organiser une expédition contre le Magreb ; le chérif Abou el Abbas Ahmed dit El Mansour, qui occupait alors le trône de Fez, envoya une ambassade à la Porte ; elle obtint l'interdiction de cette expédition. Le sultan El Mansour fit de grandes conquêtes et porta ses armes jusqu'au Soudan, mais il évita toujours d'intervenir sur la rive droite de la Moulouya, sans doute afin de ne pas compromettre son œuvre en courant les risques d'un conflit avec les Turcs (2).

A la fin du xvi^e siècle, les cheurfa sâadiens étaient à leur apogée, ils étaient devenus les maîtres incontestés du Magreb ; quant aux Turcs, les grandes nations chrétiennes avaient cessé leurs attaques contre eux. Mais l'anarchie régnait à Alger comme à Fez, aussi les gouvernements cessèrent-ils d'eux-mêmes leurs luttes pour la possession de la province de Tlemcen ; elle resta aux mains des Turcs (3).

(1) COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, p. 134.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 119 à 121, 156, 157.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 170 à 172. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 169, 170.

LA FIN DE LA DYNASTIE SAADIENNE ; LES CHEURFA HASSANIDES
PARVIENNENT AU POUVOIR
ET ÉTABLISSENT LEUR INFLUENCE DANS LA RÉGION D'OUDJDA

A la mort du chérif El Mansour, en 1603, il y eut compétition entre ses fils ; Zidane se fit proclamer à Fez et Abou Fares, à Merrakech. Leur frère, El Mamoun Cheikh, prit parti pour Abou Fares ; Zidane battu et poursuivi se réfugia pendant quelque temps à Oudjda, d'où il se rendit à Sidjilmessa, puis dans le Sous. En fin 1603, El Mamoun Cheikh entra à Fez et s'empara du pouvoir ; Zidane le lui disputa plus tard et se rendit maître de Merrakech. El Mamoun Cheikh fut assassiné en 1612. A la suite de ce meurtre la guerre civile régna au Magreb. L'influence des marabouts ne faisait que grandir. A Tlemcen, la garnison turque souffrait de l'hostilité des habitants ; le pacha d'Alger Kosrou paraît s'être avancé jusqu'à cette ville en 1624 pour mettre fin à cet état de choses (1).

Les cheurfa sâadiens continuèrent à s'entre-déchirer, pendant que leur empire croulait de toutes parts. Lorsque Mohammed ech Cheikh prit le pouvoir à Merrakech en 1636, son influence ne dépassait pas la banlieue ; les marabouts étaient les maîtres dans tout le reste du Magreb. Malgré son intelligence, ce souverain ne put maintenir l'intégrité de ses États. La zaouïa de Dila était devenue excessivement puissante, Mohammed ech Cheikh essaya en vain de l'amener à reconnaître son autorité. Dans une lettre qu'il écrivit aux marabouts de cette zaouïa, on relève le passage suivant :

Aujourd'hui encore nous vous demandons de respecter le pacte d'une fidélité qui nous est due, par les populations rebelles ou soumises qui couvrent le pays d'Oudjda aux confins du Sous ultérieur.

On voit par cette citation que les cheurfa sâadiens revendiquaient toujours Oudjda, bien qu'ils fussent incapables d'exercer la moindre action sur cette ville (2).

Au moment où la dynastie sâadienne s'affaiblissait, les

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 177 à 179, 186, 191 à 195, 201, 202, 207. — MOHAMMED ESSEGHIR EL OUFANI, pp. 308 à 312.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 218, 222. — MOHAMMED ESSEGHIR EL OUFANI, pp. 410 à 414.

cheurfa hassanides gagnaient du terrain dans le Sud. L'un d'eux, Mouley Mohammed ech Chérif (1), accapara le pouvoir à Sidjilmessa en 1640 et devint le véritable souverain du Tafilalet. Il chercha à s'agrandir et ne fut pas longtemps sans entrer en lutte avec les marabouts de Dila, il se fit battre en 1646 et conclut un traité qui lui reconnaissait tout le sud du Magreb jusqu'au djebel Aïachi, tandis que les Dilaïtes établissaient leur autorité sur Fez et les autres territoires. Mouley Mohammed n'observa pas longtemps cet accord, il étendit ses conquêtes. N'osant pas encore s'attaquer aux marabouts de Dila, et sachant que les Turcs s'étaient fait de nombreux adversaires sur la rive droite de la Moulouya, il pénétra dans l'Angad vers 1647 et fut proclamé souverain par les Arabes Makil : Ahlaf, Segouna (2). Oudjda, les Beni Khaled et Beni Mengouch des Beni Snassen, les Beni Snous, Msirda et Trara reconnaissaient alors l'autorité turque. Cette autorité était d'ailleurs sommaire ; on ne demandait aux tribus que le paiement des impôts, elles pouvaient ensuite se déchirer entre elles sans que leurs prétendus maîtres prissent la peine d'intervenir.

A Oudjda il existait deux partis opposés, l'un ami et l'autre ennemi des Turcs, il en était de même chez les Beni Snassen ; les deux partis en venaient parfois aux mains. Accompagné de ses nouveaux alliés, Mouley Mohammed marcha sur Oudjda ; le clan anti-turc se déclara pour lui et, avec son aide, il put enlever la ville. Il ne devait se trouver à Oudjda ni groupement, ni agents turcs. L'auteur de l'*Istiqsa* écrit que le clan turc fut chassé de la ville, mais c'est évidemment du parti qui leur était favorable qu'il veut parler. Mouley Mohammed alla ensuite razzier les Beni Snassen, puis il s'établit à Oudjda d'où il fit des expéditions contre les Oulad Zekri, Oulad Ali ben Talha et Beni Mathar qu'il soumit. Il alla également attaquer les Beni Snous et Doui Yahia et, dans une autre course, il porta la guerre aux environs de Tlemcen. Les habitants de cette ville et la garnison turque se lancèrent à sa poursuite, il fit

(1) L'auteur de l'*Istiqsa* écrit Mhammed; mais dans le *Nohzet* et le *Tordjman*, qui sont des ouvrages plus anciens, on trouve Mohammed.

(2) D'après les traditions locales, on désignait à cette époque sous le nom de Segouna les Oulad Ali ben Talha et Oulad Ahmed ben Brahim. On devait donc appeler Angad les Mezaquir et peut-être aussi d'autres fractions arabes de la plaine d'Oudjda.

volte-face et les dispersa. Mouley Mohammed rentra à Oudjda chargé de butin et se disposa à y passer l'hiver ; il licencia donc les Arabes en leur donnant rendez-vous pour le printemps suivant (1).

A l'époque fixée, les contingents arabes se présentèrent à Oudjda, Mouley Mohammed ben ech Chérif les emmena piller les tribus du Sud, parmi lesquelles les Mehaïa ; ces tribus firent leur soumission et fournirent des auxiliaires. Ayant ainsi augmenté les effectifs de ses bandes, le chérif se jeta dans l'Est et alla dévaster le territoire turc jusqu'à Aïn Mahdi et Laghouat. Pour mettre fin à ces désordres, le dey d'Alger expédia une armée sur Tlemcen. Mouley Mohammed, inquiet de cette manœuvre, s'empressa de regagner Oudjda et de renvoyer les contingents arabes dans leurs tribus ; il les invita à se rassembler de nouveau au prochain printemps ; quant à lui, il se rendit à Sidjilmessa. L'armée turque parvenue à Tlemcen y fut mal accueillie par les habitants qui avaient embrassé la cause du chérif ; devant cette hostilité cette armée reprit le chemin d'Alger. A la suite de ces incidents, le dey, hésitant à entamer une lutte avec son adversaire, lui adressa par des ambassadeurs une lettre conçue en termes énergiques et même violents, pour lui reprocher les agressions commises contre les pays soumis aux Turcs ; elle contenait entre autres les passages suivants :

Tu as été secondé par la discorde de ces brutes d'habitants d'Oudjda, dont tu as eu pour toi d'ailleurs les meilleurs et les plus sérieux Ne viens pas t'aventurer dans notre patrie, car tu aurais à craindre les griffes puissantes de notre Sultan.

Cette lettre fut sans doute écrite en 1648 (2) ; sa lecture mit le chérif dans une violente colère et il fit une réponse repoussant toutes les demandes turques. Les ambassadeurs revinrent faire une démarche verbale auprès de lui et obtinrent enfin l'engagement de ne plus dépasser la Tafna, qu'il fut convenu de prendre comme frontière (3).

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 222, 240, 241. — ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 6 et 7. — *Istiqsa*, T. IX, pp. 26 à 28. — MOHAMMED ESSEGHIR EL OUFRAÏ, pp. 466 et suiv., 471. — HADJ LARBI.

(2) L'auteur de l'*Istiqsa* donne la date du 1^{er} juin 1654 ; elle est certainement erronée comme beaucoup d'autres dates qui se trouvent dans le même ouvrage.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 241, 242. — ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 7 à 9. — *Istiqsa*, T. IX, pp. 28 à 36.

Mouley Mohammed voulut intervenir à Fez en 1649, les marabouts lui firent éprouver un échec, après lequel il se retira à Sidjilmessa ; son père, Mouley Chérif, mourut dans cette localité en 1650. A la suite de cet événement, Mouley er Rechid eut peur de son frère Mohammed et quitta le Tafilalet ; il séjourna quelque temps chez les Angad et alla ensuite se réfugier à la zaouïa de Dila. Mouley Mohammed parvint à se faire reconnaître à Fez en 1663 et retourna au Tafilalet l'année suivante. Les cheurfa sâadiens avaient perdu le pouvoir à Merrakech depuis 1659, l'empire du Magreb passa donc aux mains des cheurfa hassanides ; Mouley Mohammed ben ech Chérif fut en réalité le premier souverain de cette dynastie (1).

Mouley er Rechid, qui était réfugié à la zaouïa de Dila, quitta cette zaouïa pour se rendre à Taza ; il y réunit des partisans et alla attaquer Ibn Mechâal ; il le tua dans sa maison et s'empara de ses trésors, avec lesquels il put faire des largesses, ce qui lui donna un prestige considérable parmi les Arabes de la vallée de la Moulouya. Ibn Mechâal était un païen ou un juif possesseur d'une grande fortune ; il demeurait à une étape environ à l'est de Taza suivant les uns, dans la montagne des Beni Snassen selon les autres (2).

D'après les traditions populaires locales il existait autrefois de nombreux juifs chez les Beni Snassen, ils étaient attachés à la fortune des Beni bou Abdessied (fraction des Beni Ourimeche) et possédaient des maisons dans les différentes dechras de cette fraction. Ils furent expulsés lorsque le soff des Beni bou Abdessied eut perdu sa puissance, après avoir été battu par les autres tribus de la montagne. Ibn Mechâal était un de ces juifs des Beni bou Abdessied ; il possédait une kasba et ses immenses richesses lui avaient donné une autorité considérable, si bien qu'il en était arrivé à commander les musulmans des Beni Snassen comme un véritable potentat. Il rencontra un jour sur son chemin une femme portant un enfant et lui demanda à boire. Sur le refus de cette femme, il saisit l'enfant et le coupa avec son sabre. La malheureuse mère

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 243, 247, 258, 260 et 261. — ABOULQACEM BEN AHMED, p. 12.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 258, 259. — ABOULQACEM BEN AHMED, p. 14. — *Istiqsa*, T. IX, p. 41. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 181, 182. — MOHAMMED BEN RAHAL, p. 14.

recueillit les morceaux de la petite victime et les porta chez les Oulâd Ibrahim et les Rousma, auxquels elle demanda vengeance. Ces deux tribus étaient les plus puissantes du massif, elles habitaient le versant nord, de Zegzel à Tazaghine. Leurs guerriers se mirent à la recherche d'Ibn Mechâal, qu'ils massacrèrent quelques jours après au Souk el Hâd des Beni Amïer, en plein marché.

Mouley er Rechid se mit ensuite en mesure de faire reconnaître son autorité par les Arabes Makil et leurs alliés des Beni Snassen ; ces populations lui prêtèrent serment et le conduisirent à Oudjda où il s'installa. A cette nouvelle, Mouley Mohammed, craignant de se voir dépossédé du trône, s'empressa d'agir ; il rassembla ses contingents arabes et berbères et quitta Sidsjilmessa pour aller combattre son frère. Mouley er Rechid se porta au-devant de lui ; la rencontre eut lieu dans l'Angad en août 1664. Mouley Mohammed fut complètement battu et tué d'une balle à la gorge ; son frère en eut un vif chagrin, il l'enterra lui-même dans la maison d'Ibn Mechâal et prit le deuil. Ce dernier détail semble indiquer que la bataille aurait été livrée entre Taourirt et El Aïoun Sidi Mellouk et au voisinage de la montagne des Beni Snassen.

Les troupes de Mouley Mohammed se rangèrent sous la bannière d'Er Rechid, qui distribua du butin et accorda ses faveurs à ceux qui avaient servi la cause de son frère ; sa puissance grandit rapidement. Après s'être organisé à Oudjda, Mouley er Rechid se prépara à faire la conquête du Magreb ; il alla camper sur les bords de la Moulouya, afin de se reposer et d'y attendre des partisans. Voyant que personne ne venait à lui, il marcha sur Taza, mais, comme on refusait de le reconnaître à Fez, il préféra aller d'abord à Sidsjilmessa disputer le pouvoir à son neveu. Mouley er Rechid, ayant conquis le Tafilalet, vint s'emparer de Taza en 1666 et entra à Fez en 1667, à la tête de troupes comprenant de nombreux contingents d'Arabes Angad. Il alla ensuite attaquer la zaouïa de Dila ; les marabouts furent défaits en juin 1668 et Mouley er Rechid détruisit leur zaouïa, puis il se rendit maître de Merrakech et de tout le sud-ouest du Magreb. Quand il mourut d'accident, en 1672, son autorité s'étendait d'Oudjda jusqu'à l'oued Noun (1).

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 259, 269 à 272. — MOHAMMED ESSEGHIR EL OUFRAÏ, pp. 472, 498, 499. — ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 14 à 18. — *Istiqsa*, T. IX, pp. 41 à 45.

**LE SULTAN MOULEY ISMAÏL ORGANISE LA PROVINCE D'OUDJDA ;
SA POLITIQUE AGRESSIVE CONTRE LES TURCS LUI VAUT
DES INSUCCÈS**

Abou Naceur Ismaïl, dit Mouley Ismaïl, remplaça sur le trône son frère Er Rechid ; il eut à réprimer de nombreux soulèvements. En 1673, il se mit en campagne et se dirigea vers l'Est où les Arabes coupaient les routes, il soumit les Angad et les Segouna. Pendant ce temps, une révolte, à laquelle Mouley Ismaïl ne semble pas avoir été étranger, éclata à Tlemcen ; le dey d'Alger vint y rétablir l'ordre ; la répression fut sanglante. En 1679, Mouley Ismaïl rassembla des contingents sur la haute Moulouya et envahit le territoire turc ; il se fit battre sur les bords du Chélif. Les Turcs lui écrivirent alors de renoncer à ces incursions et de respecter la frontière établie par ses prédécesseurs ; pour appuyer leur protestation ils firent même présenter au Sultan la lettre de Mouley Mohammed ben ech Cherif, qui acceptait la Tafna comme limite, ainsi qu'une lettre du même genre de Mouley er Rechid. Après sa défaite, Mouley Ismaïl ne pouvait qu'accepter de bonne grâce ces reproches, aussi la paix fut-elle conclue en spécifiant que la Tafna servirait de frontière. Mouley Ismaïl fit à cette époque reconstruire les parties ruinées d'Oudjda, que l'on restaura (1).

En 1679, le Sultan du Magreb fit transporter à Oudjda les Arabes Chebanat et Zirara, qui commettaient toutes sortes de brigandages dans la province de Merrakech. Il donna l'ordre de les inscrire sur les registres du *guich* et les chargea de contenir et de harceler les Beni Snassen, qui étaient de nouveau passés sous l'autorité des Turcs. Comme les Beni Snassen faisaient de fréquentes incursions dans l'Angad, Mouley Ismaïl y fit bâtir des kasbas analogues à celle d'Oudjda pour leur interdire l'accès de la plaine. Ces kasbas s'élevèrent à El Aïoun dans l'Angad, Reggada et sans doute Cherâa dans les Triffa (2). Le caïd du *guich* résidait à Oudjda avec 1.000 cavaliers ; le restant de ses forces était réparti dans les trois nouvelles kasbas,

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 273, 277, 289, 290. — ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 26, 32. — *Istiqsa*, T. IX, p. 79. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, p. 195 à 198.

(2) Voir II^e PARTIE, Chap. I^{er}.

à raison de 500 hommes dans chacune d'elles. En juin 1680, Mouley Ismaïl vint razzier à fond les Beni Snassen, il pilla, brûla et ravagea tout dans leurs montagnes, et ne leur donna l'aman qu'après qu'ils eurent livré leurs armes. Ce terrible châtement dut faire une impression profonde, car on raconte aujourd'hui chez les Beni Snassen, que le Sultan lutta pendant sept ans pour les soumettre et briser les Oulad Ibrahim et Rousma, qui étaient l'âme de la résistance ; ceux-ci auraient fait subir à Mouley Ismaïl un échec dans le ravin de Zegzel. De nombreux combattants auraient perdu la vie au cours des différents engagements ; on montre encore, chez les Oulad Amïer et Oulad Ali ben Yacine, des tombeaux où seraient inhumés des mokhazenis et des Rousma tués ; les tombes n'ayant pas de pierres-témoins seraient celles des Rousma. Mouley Ismaïl, après avoir réduit les Beni Snassen, alla également mettre à la raison les Angad, Segouna, Mehaïa et Ahlaf ; il les obligea aussi à livrer leurs armes. Le Sultan fit alors restaurer la kasba de Taourirt ; il y mit 500 Abid el Boukhari de sa garde noire avec leurs femmes et leurs enfants. Les tribus eurent à pourvoir à leur entretien à l'aide des impôts dus par elles ; le Sultan les chargea en outre de veiller à la sécurité des routes. La garde noire créée par Mouley Ismaïl comprenait à la fin de son règne jusqu'à 150.000 hommes (1).

En 1682, le Sultan fit une expédition contre les Beni Amer qui avaient poussé une pointe dans la région d'Oudjda ; il regagna ensuite Meknès. Lorsqu'il apprit qu'une armée turque venait occuper les Beni Snassen, il marcha sur Tlemcen en 1683 ; les Turcs firent demi-tour pour aller au secours de Cherchell attaqué par Duquesne ; Mouley Ismaïl s'arrêta et rétrograda sur la Moulouya, il aurait d'ailleurs reçu du *diwan* d'Alger une lettre menaçante (2). En 1692, Mouley Ismaïl chercha à envahir la

(1) ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 31, 34, 35. — *Istiqsa*, T. IX, pp. 67, 81, 82. — MOHAMMED BEN RAHAL, p. 38. — *Trad. loc.*

(2) BERBRUGGER. — *L'Algérie et le Maroc depuis 1830*, dit qu'en 1680, Mouley Ismaïl, auquel les habitants de Tlemcen avaient fait des ouvertures, vint examiner la place. Le diwan devina ses intentions et lui écrivit : « Si Mouley Ismaïl trouve les limites qui séparent les deux États un peu bornées, le diwan d'Alger se mettra en mesure de les étendre jusqu'à l'Océan et jusqu'au désert. » Ces incidents paraissent se rapporter aux événements de 1683.

province d'Oran ; après avoir pacifié son empire, il s'avança jusqu'à Oudjda. Les Turcs lui donnèrent la chasse et l'atteignirent à la Moulouya, le Sultan fut battu et perdit 500 hommes ; il dut traiter et expédia une ambassade à Alger. Mouley Ismaïl envoya, en 1694, son fils Zidane faire des incursions sur le territoire turc, où il enleva du butin. Le Sultan partagea ensuite son empire entre ses fils, il confia le gouvernement des provinces de l'Est à Zidane. En 1699-1700, celui-ci entra en campagne contre ses voisins, il s'empara de Tlemcen et atteignit même Mascara ; pourchassé, il dut, pour sauver son butin, faire un traité de paix avec les Turcs ; le Sultan furieux le destitua et le remplaça par son frère Hafid. Mouley Ismaïl ayant appris qu'une armée turque était sortie d'Alger, il rouvrit les hostilités interrompues par Zidane ; cette entreprise fut des plus malheureuses, car il se fit battre à plate couture par le dey près de la Djedioua, affluent du Chéliff, le 28 avril 1701. Le Sultan fut grièvement blessé et faillit être pris, il rentra précipitamment au Magreb avec les débris de son armée ; beaucoup de soldats moururent de soif pendant cette retraite (1). Mohammed Abou Ras prétend qu'après ces événements, il fut convenu d'un commun accord que la frontière marocaine serait une ligne droite nord-sud passant par Oudjda. Cet auteur fait remarquer que « cette limite était déjà ancienne » et qu'elle remontait « à Ziri ben Attia el Maghraoui, fondateur d'Oudjda » (2).

Les Beni Snassen continuèrent sans doute à prendre le parti des Turcs et à créer de l'agitation, puisqu'en août 1717 le gouverneur d'Oudjda aurait envoyé à la cour de Fez cent têtes de Beni Snassen. L'auteur de l'*Istiqsa* fait, d'après le *Bostan*, le tableau suivant du Magreb vers la fin du long règne de Mouley Ismaïl :

Le pays était parfaitement sûr ; une femme et un juif pouvaient aller d'Oudjda à l'oued Noun sans rencontrer personne qui leur demandât d'où ils venaient. L'abondance régnait partout, les gouverneurs percevaient les contributions et les administrés les payaient sans difficulté. Dans tout le

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 292, 312, 317, 322. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 201 à 206. — ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 36, 37, 44 et 48. — *Istiqsa*, T. IX, pp. 85, 86.

(2) MOHAMMED ABOU RAS, pp. 157, 158.

Magreb on n'aurait pas trouvé un voleur ou un coupeur de route.

Il est bon d'ajouter que pour obtenir ce résultat, Mouley Ismaïl dut faire preuve de la plus grande fermeté et passer une notable partie de sa vie en campagne ; malgré ses défauts, ce fut un grand roi ; il mourut à Meknès le 22 mars 1727 (1).

Sous le règne de Mouley Ismaïl, la plaine d'Oudjda était occupée par les Oulad Ahmed ben Abdallah, sorte de groupe makhzen formé par les Achache, les Beni Ouacine (2) et la fraction des Djaouna que l'on appela plus tard Angad el Gour. Les Angad el Gour campaient sur l'oued Taïret. Les Beni Ouacine étaient installés sur le territoire s'étendant de Sidi Abdallah ben Si Youb, au pied nord-est du djebel Metsila, jusqu'au Meghris et aux montagnes des Beni Drar (Beni Snassen) ; Lalla Oum ez Zahra, qui a sa koubba dans le Drâa el Louz (Beni Drar), serait une *merabta* (3) des Beni Ouacine ; Madjen Bakhta, au nord du Meghris, aurait été creusé par une Ouacinia (4) de ce nom. Les Achache possédaient les terrains situés à l'est du col de Sefrou et du djebel Meghris. Quant aux fractions actuelles des Arabes Angad, elles étaient réparties

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 344, 345. — *Istiqsa*, T. IX, pp. 131 à 135.

(2) Les Achache, dont il est question ici, sont ceux du cercle de Marnia et non la fraction de même nom de la tribu des Mehaïa. Ils sont Arabes et auraient la même origine que les Angad. Les Beni Ouacine prétendent que le fondateur de leur tribu est Sidi Mohammed el Ouacini, qui aurait habité la montagne des Beni Snous et serait issu d'une famille de cheurfa du djebel Amour ; la koubba de ce saint personnage se trouve vers Marnia, au bord de l'oued Mouilah et à côté du bois de betoum. Les Beni Ouacine se disent Arabes, mais ils reconnaissent néanmoins être de sang très mélangé et avoir beaucoup de Berbères parmi eux. D'après certaines traditions, ils seraient venus de l'Est et auraient succédé dans la plaine d'Oudjda à la tribu berbère des Beni Sacine, laquelle aurait laissé son nom à la région ; de Beni Sacine on aurait fait par corruption Beni Ouacine et les nouveaux arrivants auraient pris ce dernier nom. Deux autres hypothèses sur les origines de cette tribu paraissent d'ailleurs possibles : ou elle a été formée à une époque récente d'éléments arabes et berbères réunis sous le patronage de Sidi Mohammed el Ouacini, qui était peut-être un marabout descendant de la grande famille zénète des Beni Ouacine ; ou bien le noyau de la tribu provient de cette même famille zénète dont une des fractions, celle des Abd el Ouad, a occupé dans la première moitié du XIII^e siècle les environs de Tlemcen où elle a été très puissante.

(3) *Merabta*, féminin de *merabot*, marabout.

(4) *Ouacinia*, femme des Beni Ouacine.

comme il suit : les Oulad Ali ben Talha vers Sidi Moussa sur le haut Isly ; les Oulad Ahmed ben Brahim autour de la source de Guenfouda, qui aurait tiré son nom d'un de leurs douars, le douar Guenafda ; enfin les Mezaour se tenaient à l'ouest du Meghris, jusqu'à l'oued Bou Redim, vers El Aïoun Sidi Mellouk. C'est peut-être à l'époque de Mouley Ismaïl que les Beni bou Hamdoun ont fait leur apparition dans la plaine de Missiouine. Ils auraient remplacé les Oulad Riah qui, aujourd'hui, sont fixés entre Nédroma et Tlemcen (1).

LES TURCS ESSAIENT DE REPLACER LA PROVINCE D'OUDJDA
SOUS LEUR INFLUENCE ET OCCUPENT LA VILLE ;
ILS L'ABANDONNENT ENFIN DÉFINITIVEMENT AUX SULTANS
DU MAGREB

Les successeurs de Mouley Ismaïl n'eurent pas l'envergure nécessaire pour maintenir et continuer son œuvre ; les princes de la famille royale se disputèrent le pouvoir et le Magreb fut livré à l'anarchie. A l'est de la Moulouya, la situation n'était pas plus brillante. Vers 1736, les Kouloughlis de Tlemcen, aidés des citadins, chassèrent la garnison turque ; la ville vécut dans une indépendance absolue, jusqu'à ce que le bey d'Oran Othsmene s'en fut emparé entre 1755 et 1759. Il est donc peu probable que, pendant tout ce laps de temps, les Turcs aient eu une action quelconque sur la région d'Oudjda, puisqu'ils ne furent pas en état de rétablir leur pouvoir à Tlemcen. Le Magreb ne se ressaisit que sous le règne de Mouley Mohammed, petit-fils de Mouley Ismaïl ; ce prince énergique fut proclamé sultan en 1757, à la mort de son père Mouley Abdallah (2).

Le 23 décembre 1765, Mouley Ali, fils aîné et khalifa du sultan Mouley Mohammed, écrivit à la population d'Oudjda afin de la remercier de l'amitié qu'elle lui portait et du zèle avec lequel elle s'était mise à la disposition de son serviteur, le nègre Mesghour, pour l'exécution de ses ordres (3). Le nègre Mesghour était peut-être un ancien

(1) AZIZ OULD KADDOUR. — *Trad. loc.*

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 350, 361, 375, 389, 391.

(3) (A.) Mouley Ali ould Mouley Aïssa el Omrani. — Lettre d'Abou Lahcene Moulana Ali ben Mohammed ben Abdallah ben Ismaïl ben Cherif à la population d'Oudjda.

soldat de la garde noire chargé de fonctions administratives, car nombre de leurs descendants sont encore employés de nos jours dans l'administration chérifienne et quelques-uns y occupent de hautes situations. Quoiqu'il en soit, ce document paraît établir qu'en 1765 la ville d'Oudjda reconnaissait l'autorité du Sultan du Magreb. Un passage de l'*Istiqsa* montre d'ailleurs que le sultan Mouley Mohammed dut entretenir des représentants à Oudjda. L'auteur écrit en effet qu'en 1786-1787, il chargea Ibn Meyriem de conduire une armée au gouverneur d'Oudjda, pendant qu'il allait lui-même expédier chez les Haïaïna (1).

Les tribus de la plaine d'Oudjda étaient perpétuellement divisées par des querelles de soffs. Vers 1780, les Angad campés sur l'oued Taïret furent expulsés après avoir été battus entre la Tafna et Sidi Zaher ; ils se retirèrent non loin de Sebdou, au lieu dit El Gour qu'ils n'ont plus quitté depuis, on les appela alors Angad el Gour ; ces Arabes sont sortis pour la plupart des Djaouna. C'est apparemment vers la même époque, ou au plus tard au début du XIX^e siècle, que dut avoir lieu l'exode des Beni Ouacine et des Achache sur leur territoire actuel, à l'est de la frontière algérienne. Ils auront été chassés par les Angad qui se seront établis à leur place ; les tribus des Beni Snassen auront profité de ces incidents pour refluer vers la plaine. Les Angad paraissent eux-mêmes avoir été refoulés par les Sedjâa, dont l'apparition autour d'El Aïoun Sidi Mellouk serait relativement récente (2).

Après la mort en 1790 de Mouley Mohammed, à qui succéda son fils El Yezid, la puissance des souverains hassanides s'affaiblit de nouveau. C'est sans doute à ce moment que les Turcs occupèrent Oudjda pour mettre fin aux désordres causés par les tribus de la région, ainsi qu'aux razzias opérées dans les environs de Nedroma par la garnison marocaine de la première ville, à la faveur du relâchement résultant des guerres civiles. Les Turcs placèrent à Oudjda un khalifa chargé d'administrer la ville et les tribus (3).

Mouley Slimane succéda à son frère Mouley Yezid

(1) *Istiqsa*, T. IX, p. 349.

(2) *Trad. loc.* — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 55.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 420, 437. — BASSET, p. 17. — ABOULQACEM BEN AHMED, p. 178. — HADJ LARBI.

en 1792. Il entretenait probablement des intelligences avec les tribus du voisinage d'Oudjda mécontentes du régime turc, car il n'est guère possible de trouver une autre signification à la lettre ci-dessous :

En tête : cachet du sultan Mouley Slimane ben Mohammed ben Abdallah.

A nos serviteurs les Oulad Ahmed ben Abdallah, que le salut soit sur vous. Nous avons reçu votre lettre et en avons compris le contenu. Nous allons vous envoyer notre *mahalla* bénie, elle accomplira ce que vous pouvez désirer. Salut !

Ecrit le..... 1792-1793 (1).

Mouley Slimane ne devait d'ailleurs pas tarder à passer à des agissements plus actifs, pour replacer la région d'Oudjda sous son autorité. En 1794, il envoya Ez Zïani dans l'Est avec des présents, qui étaient peut-être destinés au Sultan de Constantinople. Au-delà de la Moulouya, cette ambassade fut attaquée par de nombreux Angad qui la dévalisèrent, ainsi qu'une caravane de négociants marchant avec elle. De toute l'escorte d'une centaine de cavaliers, il ne resta qu'un caïd et dix hommes ; ces survivants se réfugièrent à El Aïoun où ils enterrèrent leurs morts. Ez Zïani passa par les Beni Snassen, il se rendit à Tlemcen et sans doute aussi à Oran, mais les Turcs n'accueillirent pas ses réclamations. Le Sultan du Magreb se décida enfin, en 1795, à faire acte de souveraineté sur la rive droite de la Moulouya. Il envoya à Oudjda une armée d'Oudeïa, Cheraga, Miknassa et Ahlaf avec ordre de soumettre la ville et les territoires voisins, en expulsant au besoin les Turcs par la force, de percevoir les impôts et d'installer un gouverneur. Mouley Slimane aurait en outre écrit au bey d'Oran de retirer ses troupes de la région, faute de quoi il lui déclarerait la guerre. Les Turcs ne cherchèrent pas à tenter la fortune des armes, car le bey Mohammed enjoignit à son khalifa d'Oudjda d'évacuer la ville et de cesser toute action sur les tribus. D'après l'auteur du *Tordjman*, il écrivit même à Mouley Slimane pour se justifier, disant qu'il n'avait fait occuper Oudjda que pour assurer la sécurité des routes. Sa lettre contenait, paraît-il, la phrase suivante :

Maintenant que votre éclat a resplendi sur ces contrées, nous vous les abandonnons, car elles vous appartiennent depuis longtemps.

(1) (A.) Mouley Ali ould Mouley Aïssa el Omrani.

La colonne chérifienne prit possession du pays sans aucune difficulté ; après avoir recueilli les impôts elle retourna à Fez (1).

Au temps de Mouley Slimane, le Magreb recouvra peu à peu son unité ; ce Sultan s'attacha à faire régner l'ordre dans tout l'empire. En 1802 ou 1803, il fit campagne sur la Moulouya afin d'assurer la sécurité des communications ; il envoya ensuite une colonne à Oudjda sous les ordres du cheikh Abdallah ben el Khatir, qui fit rentrer les impôts (2). Mais cette province était beaucoup trop éloignée de la capitale pour être facilement surveillée, aussi l'anarchie devait-elle y régner continuellement.

Ali Bey el Abbassi, qui se rendait de Fez à la Mecque, passa à El Aïoun Sidi Mellouk le 8 juin 1805 ; il y vit inhumer un indigène tué par les Mehaïa ; pendant la cérémonie de l'enterrement six de ses contribuables restèrent à cheval pour surveiller le territoire de leurs ennemis. Le lendemain, il poursuivit sa route sur Oudjda ; deux vedettes des Mehaïa l'abordèrent en chemin, puis il aperçut une partie des contingents de cette tribu protégeant leurs moissonneurs, qui travaillaient à côté de leurs chevaux sellés et bridés ; quatre cavaliers vinrent reconnaître sa caravane. Dans sa relation, Ali Bey fait remarquer que le Sultan n'avait sur les Mehaïa qu'une autorité bien précaire. La région de Tlemcen était agitée en raison de la révolte des Derqaoua contre les Turcs, les notables d'Oudjda refusèrent donc de laisser Ali Bey poursuivre son voyage ; celui-ci perdit plusieurs jours en négociations inutiles. Pendant ce temps, des révoltés de l'Est s'approchèrent des murs d'Oudjda, ils tirèrent des coups de fusil et tuèrent deux hommes. Ali Bey s'obstinait quand même à vouloir quitter la ville ; il eut une altercation avec les notables qui avaient fait fermer les portes. Les notables finirent pourtant par le laisser passer, il alla avec une sérieuse escorte chez un cheikh de l'extérieur nommé Bou Anani, qui le reçut bien et lui promit de s'entendre avec le cheikh des Beni Snous pour le conduire à Tlemcen. Le

(1) ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 178, 179. — *Istiqsa*, T. IX, pp. 394, 395 ; T. X, p. 12. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, p. 226. — HADJ LARBI.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, p. 452. — ABOULQACEM BEN AHMED, p. 184. — *Istiqsa*, T. X, p. 17.

cheikh Bou Anani vint trois jours plus tard prendre Ali Bey à la tête d'une centaine d'hommes, mais, dès qu'ils furent à peine à une demi-lieue d'Oudjda, deux soldats du Sultan arrivèrent à bride abattue portant l'ordre de s'arrêter. Un corps de troupe arrivait derrière eux sous les ordres du caïd Delaïmi, qui se dit envoyé par le Sultan afin de protéger Ali Bey ; il ne voulut pas consentir à son départ sans de nouveaux ordres du souverain. Ali Bey, qui circulait avec un sauf-conduit du Sultan lui écrivit ; celui-ci lui envoya alors deux officiers de sa cour en l'invitant à aller à Tanger où il s'embarquerait pour le Levant. Il sortit donc d'Oudjda le 3 août, à neuf heures du soir, escorté par deux officiers et trente Oudeïas ; le caïd Delaïmi resta dans la ville avec ses autres soldats. Le départ d'Ali Bey eut lieu de nuit et en secret, parce que le bruit avait couru que 400 Arabes l'attendaient sur sa route ; il faillit mourir de soif dans l'Angad et atteignit l'oued Za le 5 août. Les incidents relatifs au voyage d'Ali Bey à Oudjda méritaient d'être rapportés en détail, parce qu'ils donnent une idée très nette de la situation politique de la région au début du XIX^e siècle. Ali Bey el Abbassi s'appelait de son vrai nom Dominique Badia y Leblich, c'était un Espagnol né en Biscaye ; il aurait eu l'intention de fonder du côté de l'Angad une colonie destinée à introduire la civilisation en Afrique. Dans ce but il apprit l'arabe et se rendit au Magreb où il se fit passer pour musulman (1).

Le soulèvement des Derqaoua contre les Turcs de la province d'Oran éclata au printemps de 1805 et prit immédiatement une tournure grave ; les révoltés étaient maîtres de Tlemcen et le marabout derqaoui Ben Cherif commandait de Miliana à Oudjda. Le bey d'Oran Moustafa aurait demandé le secours du Sultan du Magreb ; de leur côté les citadins de Tlemcen envoyèrent une députation à ce dernier, mais il refusa d'intervenir et se contenta de demander leur pardon au nouveau bey Mohammed el Mekallech, qui fut chargé de rétablir l'ordre et s'y employa avec vigueur. Battu à différentes reprises, le derqaoui Ben Cherif finit par se retirer chez les Beni Mengouch (Beni Snassen) ; il mourut peu après de la peste. Lorsque le bey Mohammed el Mekallech fut mort, Bouterfas, dont Ben Cherif avait épousé la fille, essaya de nouveau d'entraîner

(1) ALI BEY, T. I, pp. 324 à 334. — GODARD, pp. 578, 579.

les tribus à la révolte; il se heurta à l'énergique bey d'Oran Mohammed bou Kabous et se fit battre chez les Msirda, à l'ouest de Nédroma, en 1813. Bouterfas se retira dans la montagne des Beni Snassen où il mourut. D'après les traditions locales, les Turcs auraient occupé Oudjda pendant leurs opérations contre le derqaoui Ben Cherif. Cela paraît peu probable, car les Turcs avaient suffisamment d'embarras chez eux, sans chercher à se créer des difficultés avec l'empire du Magreb (1).

La fin du règne de Mouley Slimane fut marquée par des révoltes. L'auteur de l'*Istiqa* rapporte que le souverain aurait envoyé une colonne dans l'Est sous les ordres de Ba Aqil es Soussi, qui se serait installé à Oudjda comme gouverneur et se serait fait payer les impôts des tribus. Ba Aqil aurait également voulu faire payer les Achache, mais ceux-ci l'auraient attaqué; ses soldats s'étant enfuis sans combattre, il ne serait parvenu à les rallier qu'à la Moulouya (2).

Le Sultan Mouley Slimane finit ses jours en 1822, il désigna pour lui succéder son neveu Mouley Abderrahman. S'il faut en croire les traditions, les Turcs auraient profité du changement de règne pour s'installer à Oudjda, où ils seraient restés durant sept ans, jusqu'à ce que le dey d'Alger leur donne l'ordre d'évacuer à la suite d'une plainte de Mouley Abderrahman (3). Cette version est des plus douteuses, elle n'est confirmée par aucun historien.

Les tentatives de soulèvement contre le gouvernement turc se renouvelèrent dans la province d'Oran; elles eurent, bien entendu, leur répercussion à l'ouest de Tlemcen. En 1827 Mohammed el Kebir Tedjini (4) investit Mascara; il se fit battre et tuer.

Un an après, le marabout derqaoui Sidi Ahmed, cheikh des Mehaïa, se révolta à son tour et s'établit à Oudjda; le bey Hassane le battit chez les Oulad Sidi Medjahed,

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 463 à 465, 477. — ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 185 à 187. — WALSIN ESTERHAZY. — *Domination turque*, pp. 202 à 208, 210, 211. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 227 à 231. — HADJ LARBI,

(2) *Istiqa*, T. X, pp. 23, 24. Il s'agit des Achache du cercle de Marnia.

(3) HADJ LARBI.

(4) Mohammed el Kebir était le fils aîné d'Achmed Tedjini, le fondateur de l'ordre de Tidjania, dont la maison mère est à Aïn Mahdi vers Laghouat.

près de la Tafna, mais en perdant beaucoup de monde ; Sidi Ahmed prit la fuite et se retira au Magreb (1).

Le sultan Mouley Abderrahman songea enfin à assurer le respect et le maintien de son autorité sur la rive droite de la Moulouya. Il envoya d'abord à Oudjda comme gouverneur le chérif Sidi Mohammed ben et Tayeb ; c'était un homme dur et très violent, il dut quitter son poste au bout de peu de temps sans avoir obtenu de résultat. Le Sultan, qui voulait organiser la province d'Oudjda en marche militaire, en confia le gouvernement à Abou el Ola Idriss en 1828. Ce caïd avait la réputation d'être l'homme le plus sage et le mieux entendu de son temps ; il se tira habilement d'affaire, perçut les impôts et entretenit une correspondance secrète sur les affaires de la région avec Mouley Abderrahman, qui lui avait surtout recommandé de veiller à la sécurité des routes et à la pacification du pays. En mars-avril 1828, le Sultan décida de se rendre à Oudjda pour voir par lui-même la situation ; il convoqua les tribus. Beaucoup de Beni Snassen et d'Angad ayant répondu à cet appel, il leur demanda des renseignements sur leur pays ; ceux-ci se plaignirent de l'infertilité de leur sol. Il dut y avoir quelque empêchement à ce voyage, car Mouley Abderrahman y renonça et le remit à l'année suivante (2).

A l'instant où les Français allaient apparaître dans l'Afrique du Nord, Oudjda faisait donc partie de l'empire du Magreb, mais les tribus du massif montagneux situé entre cette ville et la mer étaient à peu près indépendantes, tout en reconnaissant nominalement l'autorité du Sultan (3). De nombreuses régions du Magreb étaient encore à peine soumises ; les souverains de la dynastie hassanide avaient néanmoins réalisé l'unité politique du pays. Les nations chrétiennes le désignaient déjà depuis quelque temps sous le nom de Maroc, c'est ce nom qu'il conviendra de lui appliquer dorénavant.

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, p. 524. — WALSIN ESTERHAZY. — *Domination turque*, pp. 222 à 225.

(2) *Istiqsa*, T. X, pp. 116 à 122. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, p. 236.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, p. 544.

CHAPITRE V

Le premier conflit franco-marocain sur la frontière algérienne ; la lutte contre l'émir Abdelkader

LES PRÉLIMINAIRES DU CONFLIT ; LES MAROCAINS,
LES FRANÇAIS ET L'ÉMIR OCCUPENT SUCCESSIVEMENT TLEMCCEN

Le 5 juillet 1830, l'armée française entra à Alger et mit fin au gouvernement turc qui, pendant trois siècles, avait opprimé les populations de la Régence. Dès que cette nouvelle parvint dans les tribus de la province d'Oran, elles se soulevèrent de toutes parts ; les agents marocains, devenus libres, firent une active propagande en faveur de l'empire de l'Ouest. A l'instigation de l'un d'eux, nommé Ben Nouna et originaire de Fez, les habitants de Tlemcen décidèrent de prêter serment de fidélité à Mouley Abderrahman ; ils nommèrent Ben Nouna caïd de leur ville et les *Kouloughlis* (1) s'enfermèrent dans le *Mechouar* (2) pour ne pas être molestés. Une députation de citadins se rendit à Oudjda auprès du caïd Abou el Ola Idriss, afin de lui demander son appui au cas où les chrétiens voudraient s'emparer de Tlemcen. Cette demande avait une telle importance, que le fonctionnaire marocain conseilla à la députation de se rendre à Fez et de s'adresser directement au Sultan. Celui-ci provoqua l'avis des *oulama* (3) et, sur leur réponse défavorable, il refusa de prendre aucun engagement. Les notables de Tlemcen revinrent à la charge, ils réfutèrent la thèse des *oulama* ; Mouley Abderrahman, qui était hésitant, finit par se laisser circonvenir ; il donna l'ordre à son cousin Mouley Ali ben Slimane d'aller occuper Tlemcen avec 500 hommes des Oudeïa et des Abid el Boukhari. Ce prince n'avait que quinze ans, aussi ce fut en réalité le caïd Abou el Ola Idriss

(1) *Kouloughlis*, descendants des Turcs mariés et fixés dans le pays.

(2) On appelait *Mechouar* la citadelle de Tlemcen.

(3) Les *oulama* sont des docteurs auxquels on demande des consultations d'ordre religieux ou juridique ; leurs consultations sont appelées *fetoua*.

qui eut la direction et la responsabilité de cette opération. Mouley Ali et le caïd Idriss firent leur entrée à Tlemcen en octobre-novembre 1830 ; leur petite colonne s'était grossie en route de tous les contingents d'Oudjda, elle fut obligée de camper en dehors des murs. Après avoir reçu le serment de fidélité des habitants, ces personnages attaquèrent les Kouloughlis réfugiés dans le Mechouar et cherchèrent à étendre leur influence dans l'Est. Mais les Marocains allaient avoir en face d'eux les Français, qui se disposaient à revendiquer le territoire de l'ancienne Régence ; c'est pourquoi l'occupation de Tlemcen fut la première phase d'un conflit, dont le dénouement ne devait avoir lieu qu'en 1844 (1).

Le général Clausel, commandant le corps d'occupation d'Alger, s'émut en apprenant les événements de Tlemcen. Dans le courant de décembre 1830, il envoya à Tanger le lieutenant-colonel Auvray pour protester auprès du Sultan contre ces agissements ; cet officier fut retenu au Maroc où on lui fit de vagues promesses. Le général Clausel avait d'abord songé à faire occuper Tlemcen par le général Damrémont ; celui-ci débarqua à Oran le 13 décembre, s'empara de Mers-el-Kebir le 14 et n'entra à Oran par surprise que le 4 janvier 1831. Ce qui explique son inaction, c'est qu'il attendait pour évacuer la province l'envoi d'un prince de la famille régnante de Tunis, auquel Clausel espérait alors donner le beylik d'Oran, moyennant la reconnaissance de son vasselage et le paiement d'un tribut annuel à la France.

Ces tentatives n'étaient pas de nature à faire cesser les menées marocaines et le Sultan continuait à envoyer à Tlemcen des troupes et de l'argent. Au commencement de 1831, Mustapha ben Ismaïl, le chef des tribus du Makhzen d'Oran, fit sa soumission à Mouley Abderrahman. En raison de son retard à se présenter à Tlemcen, Mouley Ali le fit enchaîner avec quelques autres notables de son entourage et l'envoya à Fez, mais il fut désapprouvé par le Sultan, qui chargea Mustapha ben Ismaïl d'installer à Mascara un gouverneur marocain.

Mouley Ali s'étant rendu impopulaire à Tlemcen, le souverain du Maroc décida enfin de le rappeler pour

(1) *Istiqsa*, T. X, pp. 132 à 138. — COUR. — *L'occupation marocaine de Tlemcen*, pp. 32 à 37. — BELLEMARE, pp. 30, 31.

donner un semblant de satisfaction aux réclamations françaises. La ville fut évacuée en avril 1831, les agents marocains n'en continuèrent pas moins à travailler la province d'Oran. Après le départ de la mahalla, les Kouloughlis prirent leur revanche en faisant une razzia sur son convoi. Livrés à eux-mêmes, les Tlemcéniens et les Kouloughlis jugèrent prudents de s'unir ; ils s'adressèrent au marabout Mahieddine, lequel habitait la tribu des Hachem, et lui demandèrent de leur servir d'arbitre et de les réconcilier. Mahieddine, le père du futur émir Abdelkader, vint s'installer au milieu d'eux ; il prit le titre de khalifa du Sultan du Maroc et rétablit la paix en ville (1).

En 1832, la France envoya une escadre à Tanger et exigea le rappel de tous les agents marocains installés en Algérie ; cette fois le Sultan fut obligé de s'exécuter. Mahieddine, dont la situation devenait difficile à Tlemcen, chercha à entraîner les tribus contre les Français ; ayant éprouvé des échecs, il laissa proclamer son fils Abdelkader chef de la guerre sainte. Celui-ci prit possession de Tlemcen en 1833 ; pour satisfaire au désir des citadins il garda comme son père le titre de khalifa du Sultan et fit faire la prière au nom de Mouley Abderrahman, auquel il adressa une lettre de soumission. Ben Nouna quitta la ville et se retira au Maroc ; les Kouloughlis s'enfermèrent dans le Mechouar afin de ne pas subir la domination d'Abdelkader. Le jeune émir, battu par le général Desmichels, accepta à la fin de 1833 la paix qui lui fut offerte et en profita pour s'imposer au pays et l'organiser. Les tribus du Makhzen d'Oran appuyèrent Abdelkader, qui leur fit razzier les Beni Amer hostiles. L'émir eut ensuite une attitude hautaine vis à vis de leur chef Mustapha ben Ismaïl ; ce dernier se tourna contre lui, puis, les avances qu'il fit aux Français ayant été refusées, il entraîna ses tribus au Maroc. Rejoint par l'émir aux environs de Tlemcen, Mustapha ben Ismaïl le battit complètement par deux fois, après quoi il chercha de nouveau à se rapprocher des Français dans le but d'assouvir sa haine contre son ennemi ; ses offres restèrent encore sans résultat.

(1) *Istiqsa*, T. X, pp. 140 à 142. — COUR. — *L'occupation marocaine de Tlemcen*, pp. 38 à 43. — WALSIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, pp. 16 et 17. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. I, pp. 157 à 159.

Le Sultan du Maroc ne perdait pas de vue les affaires de la province d'Oran ; il engagea le chef des tribus du Makhzen à se joindre aux défenseurs de l'Islam. Pendant ce temps, Abdelkader, secrètement soutenu par les Français, avait rassemblé ses contingents et marché contre Mustapha ben Ismaïl ; celui-ci, n'ayant que les Angad sahariens pour tout soutien, fut battu ; suivi de quelques-uns des siens, il se retira dans le Mechouar au milieu des Kouloughlis. Abdelkader somma les Kouloughlis de lui livrer la citadelle ; sur leur refus, il en fit le siège et le général Desmichels lui fournit même des canons. La situation ne changea guère à Tlemcen jusqu'à l'arrivée à Oran du général Trézel, qui, au milieu de 1835, passa une convention avec les tribus du Makhzen et leur promit de les protéger. Ces tribus entrèrent alors en relations avec les Kouloughlis du Mechouar ; les Français allaient bientôt reprendre le contact avec le Maroc (1).

Abdelkader s'étant fait repousser de divers côtés dans la province d'Oran, un parti français commença à se former dans l'ouest de cette province. Le maréchal Clausel, gouverneur général de l'Algérie, poursuivait sa politique contre l'émir ; il était résolu à occuper Tlemcen dès le début de décembre 1835 (2). Le gouverneur, qui avait

(1) COUR. — *L'occupation marocaine de Tlemcen*, p. 44 à 53. — WALSHIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, pp. 22 à 36. — BELLEMARE, p. 54.

(2) Le document ci-après en fait foi.

ARRÊTÉ :

Nous, maréchal de France, gouverneur général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique.

Arrêtons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — La province d'Oran est divisée en trois beyliks et un arrondissement, savoir :

Le beylik de Tlemcen,
Le beylik de Mostaganem,
Le beylik du Chélif,
Et l'arrondissement d'Oran.

ART. 2. — Le beylik de Tlemcen s'étendra au Nord jusqu'à la mer, au Sud vers le désert, à l'Ouest jusqu'aux limites de l'empire du Maroc et à l'Est jusqu'à l'oued El Malha ou Rio Salado

ART. 3. — Sont nommés bey :

De Tlemcen N

.....

Fait à Mascara, le 8 décembre 1835.

Signé : Maréchal CLAUDEL.

Pour le Gouverneur général, le Secrétaire du Gouvernement,

VALLET CHEVIGNY.

(Moniteur algérien du 13 janvier 1836.)

amorcé le départ de l'expédition, fut arrêté à Mostaganem par des difficultés de ravitaillement; il aurait alors cherché à négocier avec Abdelkader. Il se produisit d'ailleurs à Tlemcen des événements qui devaient hâter l'occupation. Dans le courant de décembre, l'émir prit ses dispositions pour attaquer les Angad venant ravitailler le Mechouar, ces derniers furent culbutés et les Kouloughlis sortis au devant d'eux furent en grande partie massacrés. Dans cet instant critique, Mustapha ben Ismaïl décida les défenseurs de la citadelle à demander le secours des Français.

Le maréchal Clausel quitta Oran le 8 janvier 1836 avec six à huit mille hommes, il entra à Tlemcen le 13, à une heure de l'après-midi, sans tirer un coup de fusil. Abdelkader avait abandonné la ville depuis le 11, on n'y trouva que les juifs, Ben Nouna s'était retiré vers le Sud. Mustapha ben Ismaïl vint se présenter au maréchal avec les principaux Kouloughlis et des chefs de l'Angad. L'émir, qui avait appelé à lui tous les goums de l'Ouest, se porta au devant des brigades Perrégaux et d'Arlanges, lorsqu'elles sortirent de Tlemcen le 15 pour une reconnaissance ; ses contingents furent pris de panique et s'enfuirent. Clausel s'occupa de rétablir l'ordre dans la ville ; Mustapha ben Mekallech fut nommé bey, mais il indisposa les habitants qu'il pressura en percevant la contribution de guerre imposée pour l'entretien de la garnison. Abdelkader exploita cette faute et réunit de nombreux contingents, parmi lesquels des Beni Snassen, des Triffa et des Riffains venus pour la guerre sainte. Ben Nouna avait en outre profité de ses relations avec le caïd d'Oudjda pour faire venir des cavaliers réguliers. Le 25 janvier, le maréchal Clausel, avec deux brigades, fit une pointe sur la Tafna, afin d'aller se ravitailler à son embouchure ; il se heurta aux forces d'Abdelkader. Les 26 et 27 janvier, il fallut livrer deux rudes combats pour s'ouvrir le chemin de Tlemcen. On trouva dans la giberne d'un cavalier marocain tué sept lettres émanant du caïd d'Oudjda et de Ben Nouna, elles contenaient un appel à la guerre lancé à toutes les tribus de la frontière ; dans l'une d'elles on releva le passage suivant : « Une nouvelle à nous faire perdre l'esprit nous est parvenue, les Français mécréants sont maîtres de Tlemcen. » Le gouverneur de la province d'Oudjda était donc nettement intervenu dans cette lutte, le maréchal lui écrivit pour lui reprocher d'avoir violé les lois de la neutralité ; son attitude motiva d'ailleurs

l'envoi en mission du colonel de La Rüe, qui se rendit à Meknès demander des explications au Sultan. Le maréchal eut d'abord l'intention de poursuivre ses ennemis ; apprenant que la plus grande partie des Marocains s'étaient retirés, il y renonça en raison des difficultés du pays. Après le retour à Tlemcen, les gens de l'Angad vinrent offrir leur soumission, ils furent traités avec hauteur et se virent imposer une réquisition de chevaux, aussi ne revinrent-ils plus ; ils allèrent rejoindre Abdelkader. La colonne française quitta enfin Tlemcen le 7 février, une garnison de cinq à six cents volontaires resta dans la ville sous les ordres du capitaine du génie Cavaignac (1).

La situation de la petite troupe laissée à Tlemcen fut assez critique ; il était difficile de la ravitailler, car les bandes d'Abdelkader empêchaient les communications avec l'extérieur. En juillet 1836, il fallut faire une véritable expédition dont le commandement fut confié au général Bugeaud ; le 12, le général eut un engagement avec la cavalerie de l'émir, celui-ci se retira ensuite sur la frontière du Maroc, où il aurait été mal accueilli. Le traité de la Tafna, signé le 30 mai 1837 et ratifié par le Roi le 15 juin, vint mettre fin à l'occupation de Tlemcen ; l'article 9 du traité stipulant l'abandon de cette ville à l'émir, les troupes françaises sortirent du Mechouar le 12 juillet 1837. Cette retraite allait atténuer pour quelque temps la tension des rapports entre le Maroc et la France (2).

LA NOUVELLE OCCUPATION DE TLEMCEM PAR LES FRANÇAIS ; LE DÉBUT DES HOSTILITÉS

Pendant la période de paix qui suivit le traité de la Tafna, Abdelkader resta en relations étroites avec les autorités d'Oudjda et les populations de la région. Lorsqu'il se fut emparé du bey Mohammed, intronisé à Médéa par les

(1) COUR. — *L'occupation marocaine de Tlemcen*, pp. 55 à 59. — WALSHIN ESTERHAZY. — *Le Makzen d'Oran*, pp. 48 à 56. — KELLER, T. I, p. 173. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. II, pp. 40 à 64. — BERBRUGGER. — *L'Algérie et le Maroc depuis 1830*. — *Moniteur algérien* du 25 févr. 1836 et supplément.

(2) PÉLISSIER DE REYNAUD, T. II, p. 197. — WALSHIN ESTERHAZY. — *Le Makzen d'Oran*, pp. 98, 318 à 320. — BELLEMARE, pp. 117, 185. — *Moniteur algérien* du 15 juillet 1836.

Français, il l'envoya à Oudjda où il fut pendu après quelques mois de captivité. L'émir aurait agi ainsi pour compromettre le Sultan et l'obliger à lui fournir son appui en cas de rupture avec la France (1).

La paix ne dura que deux ans, Abdelkader rouvrit les hostilités en novembre 1839. Les troupes françaises le poursuivirent de toutes parts ; la campagne fut poussée avec une nouvelle vigueur après la nomination du général Bugeaud comme gouverneur général de l'Algérie, au début de 1841. Abdelkader s'appuyant sur le Maroc, où il avait le loisir de se refaire après ses échecs, l'armée française devait forcément reparaitre avant peu dans la région de Tlemcen. Les Français cherchèrent d'abord à favoriser l'installation dans la ville d'un marabout des Oulad Sidi Cheikh, Mohammed ben Abdallah, mais celui-ci fut incapable de rien entreprendre contre l'émir et dut se réfugier au milieu des tribus du Makhzen. Bugeaud vint à Oran et décida d'occuper Tlemcen pour empêcher Abdelkader de recevoir des secours du Maroc ; le général entra dans cette ville le 30 janvier 1842, son adversaire l'avait évacuée la veille au soir et s'était retiré dans les montagnes de Nédroma. La colonne française se mit à sa poursuite le 2 février ; le 4, elle lui infligea un échec chez les Oulad Sidi Medjahed, dans la plaine et sur la rive gauche de la Tafna ; l'émir se réfugia sous les murs d'Oudjda. Le 9, le général Bugeaud fit sauter son fort de Sebdou. Le général Bedeau prit le commandement de Tlemcen et continua énergiquement la lutte. Abdelkader tenait toujours la campagne ; il avait rassemblé des contingents chez les Beni Snassen et dans d'autres tribus frontières, avec l'aide ou tout au moins le consentement tacite des autorités d'Oudjda.

Au mois de mars 1842, Bedeau marcha contre l'émir alors chez les Trara, il l'obligea à reculer ; à la fin du même mois, ayant appris qu'il était vers la Tafna avec de nombreux guerriers des Beni Snassen, le général se porta de nouveau à sa rencontre et l'atteignit près de la Sikkak. Les Marocains parurent tout d'abord vouloir tenir, mais ils prirent bientôt la fuite et laissèrent massacrer les 200 cavaliers de l'émir qui perdirent le quart de leur effectif. Bedeau parcourut et organisa la région de Tlemcen qui fut pacifiée jusqu'à la frontière. Pendant ce temps, le

(1) ROCHER, T. 1, pp. 148, 149.

gouvernement français fit faire des représentations au Sultan du Maroc, au sujet de l'aide donnée à Abdelkader par les tribus de la région d'Oudjda. Le Sultan répondit que quelques cavaliers marocains, attirés par l'appât du pillage, avaient pu suivre l'émir, mais qu'il avait donné l'ordre formel à son représentant à Oudjda d'empêcher toute intervention et d'arrêter les chefs qui favoriseraient l'agitateur. A la suite de cette communication, Bedeau eut, au mois de juin, une entrevue avec le caïd d'Oudjda, qui reconnut la domination française sur la province de Tlemcen et fit des promesses de neutralité ; le chef des Beni Snassen (1) accompagnait le fonctionnaire marocain, il présenta des excuses pour les agressions antérieures commises par ses administrés. Les promesses du caïd d'Oudjda ne pouvaient pas être sérieuses, car son action sur les populations travaillées par l'émir était très faible ; il n'est d'ailleurs pas certain qu'il ait été sincère (2).

Le calme semblait momentanément rétabli sur la frontière algéro-marocaine, l'orage n'en grondait pas moins. En mars 1843, quelques tribus marocaines incursionnèrent chez les Harrar récemment soumis à la France. Le général de La Moricière, qui commandait la province d'Oran, prescrivit à Bedeau de montrer ses troupes dans le sud-ouest de son territoire. Bedeau parcourut les Beni Snous et les Beni bou Saïd ; le 30 mars, il fut attaqué à l'improviste par quelques centaines de cavaliers, parmi lesquels quelques réguliers du Makhzen ; il empêcha d'abord ses troupes de tirer, mais, le goum marocain ayant blessé grièvement deux hommes de son arrière-garde, il fit ouvrir le feu et le dispersa. Après cet incident, Bedeau proposa une entrevue au caïd d'Oudjda, afin de discuter avec lui quelques questions de frontière et de lui demander des explications sur l'agression du 30 mars. L'entrevue

(1) Bachir ben Messaoud, d'après ROUSSET, T. I, p. 302, mais cela ne paraît pas absolument certain, car dans les documents anciens, Mimoun ould el Bachir ou Messaoud est généralement désigné sous le nom d'El Bachir, et même parfois d'El Bachir ben Messaoud. Je n'ai pu obtenir aucune précision, néanmoins, il y a tout lieu de croire que le personnage de l'entrevue était Mimoun, fils aîné d'El Bachir ou Messaoud.

(2) ROUSSET, T. I, pp. 101, 102, 139, 302, 303. — MARTIMPREY, pp. 136, 137. WALSIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, pp. 144 à 151, 155. — BELLEMARE, pp. 280, 281. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 14, 15, 18. — *Moniteur algérien* des 16 et 26 février 1842.

eut lieu le 5 avril à Hammam bou Ghrara (1) ; le caïd désavoua ses réguliers et accepta de demander au Sultan l'internement d'Abdelkader. Au cours de la conférence, des cavaliers de son escorte tirèrent quelques coups de fusil malgré tous ses efforts ; les soldats français étant restés calmes sous cette insulte, l'affaire put néanmoins s'arranger. Le caïd d'Oudjda prétendit que cette agression inqualifiable était le fait d'émigrés algériens, il promit d'infliger des punitions aux coupables et fit des excuses, dont se contenta le général Bedeau pour ne pas augmenter les difficultés (2).

Après la prise de sa smala à Taguine, le 16 mai 1843, Abdelkader fut traqué sans relâche par les troupes françaises ; il s'établit près d'Oudjda, dans la plaine de Missiouine, où il reconstitua sa smala qui, réduite, devint la *daïra*. Le 11 novembre de la même année, son lieutenant Ben Allal fut surpris par le colonel Tempoure, lequel écrasa sa petite armée au combat de l'oued Malah ; Ben Allal fut tué. L'émir, contraint de se réfugier au Maroc, rejoignit sa *daïra*. Bedeau quitta Tlemcen le 6 décembre et fit le tour des montagnes des Beni Snous et Beni bou Saïd, il poussa jusqu'à Sebdou ; le commandant de Martimprey fit la reconnaissance de la ruine romaine de Lalla Marnia, en vue de l'installation d'un poste en ce point. Pendant ce temps, Abdelkader continuait de lutter contre le sort ; à la tête de contingents Mehaïa, Angad et Oulad Nehar, il avait fait une razzia sur les Hamyane, leur enlevant cinquante prisonniers ; il envoya ceux-ci à Oudjda, probablement afin de flatter les autorités marocaines, auprès desquelles il désirait trouver un appui. La plupart des tribus de la frontière, surtout les Beni Snassen, étaient dévouées à l'émir ; l'auteur de l'*Istiqla* s'exprime ainsi à propos du concours qu'elles lui apportaient :

Abdelkader allait et venait sur les confins, tantôt dans le Sahara, tantôt chez les Beni Snassen, tantôt à Oudjda et dans le Rif. Peut-être, dans ces allées et venues, y avait-il autour de lui un grand nombre de sujets et de soldats du Sultan ?

(1) WALSHIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 166, dit, sans préciser, que la conférence fut tenue au Hammam ; il ne peut évidemment être question que du Hammam bou Ghrara, qui est situé sur l'ancienne piste de Tlemcen à Marnia, sur la rive gauche de la Tafna et à peu près à mi-chemin entre Oudjda et Tlemcen.

(2) ROUSSET, T. I, pp. 303, 304. — WALSHIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 166. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 111, 112.

Cet aveu par un Marocain de l'hostilité des tribus marocaines est à retenir, rien n'était d'ailleurs plus facile que de les exciter contre les chrétiens. Il aurait fallu entraîner également le Sultan ; l'émir lui fit, au commencement de 1844, des propositions qui furent froidement accueillies; Mouley Abderrahman était pourtant favorable au champion de la guerre sainte, mais il hésitait sans doute à s'engager dans une aventure, qui pouvait lui paraître grosse de périls. L'émir chercha donc à déchaîner la guerre en attirant les Français sur le territoire marocain, de manière à vaincre les hésitations du Sultan (1).

La situation à la frontière ne cessait de se tendre, aussi de La Moricière surveillait-il soigneusement les confins. Ce général estimait qu'une guerre serait sans résultat pour la France, il croyait que de son côté le Sultan ne la désirait pas ; il préconisait par conséquent la défensive, avec la création de points d'appui à Sebdou et à Marnia. Abdelkader, auquel l'interprète Léon Roches avait fait des propositions d'aman, avec l'assentiment de Bugeaud, n'avait fait qu'une réponse assez obscure ; il refusait d'abandonner la lutte. Il faisait répandre par ses espions des bruits alarmants, on annonça même sa marche sur Tlemcen. Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie, s'impatientait en apprenant ces nouvelles ; il reprochait à ses lieutenants de tolérer le voisinage de l'émir et n'envisageait pas la situation comme de La Moricière, car, dès le 9 janvier 1844, il pensait que les menées d'Abdelkader le contraindraient d'agir et il provoquait l'envoi de renforts de France. Sa manière de voir était d'ailleurs parfaitement justifiée, puisque le Sultan essayait de temporiser avec le gouvernement français, qui lui avait fait demander de prendre des mesures pour le maintien de la paix.

De La Moricière prit ses précautions en vue d'une attaque ; pendant l'hiver il fit ouvrir des chemins vers l'Ouest et compléter la carte du pays. La grande razzia exécutée par l'émir en mars 1844 sur les Beni Amer ayant mis tout le monde en mouvement sur les lignes françaises, le gouverneur ordonna à son lieutenant de s'installer sur la rive gauche de la Tafna et de hâter la construction du poste de Marnia.

(1) PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 112, 113. — BELLEMARÉ, pp. 290 à 292. — PICHON, p. 107. — MARTIMPREY, p. 180. — *Istîqsa*, T. X, p. 166. — *Moniteur algérien* du 18 janvier 1844.

De La Moricière écrivit au caïd d'Oudjda pour lui annoncer qu'il allait élever une redoute sur le territoire algérien afin d'assurer l'ordre ; le caïd lui répondit, le 7 avril, en l'invitant à surseoir à ses projets jusqu'à ce qu'il ait pu en référer au Sultan, il ajoutait que les Arabes avaient voulu attaquer les Français. Le général ne tint aucun compte de ces protestations ; le 10 avril, il franchit la Tafna, pendant que Bedeau conduisait un convoi à Marnia. Le colonel Roguet fut chargé de jeter les fondations du nouveau poste, qui était destiné à surveiller Oudjda, foyer des intrigues marocaines.

Le 27 avril, de La Moricière arriva à Marnia avec sa colonne. Malgré le mauvais temps, les soldats purent terminer en six jours un fossé de quatre mètres de large sur deux mètres de profondeur qui entourait le poste ; le 1^{er} mai, des salves d'artillerie furent tirées pour la fête du Roi. Aussitôt qu'ils virent s'élever près de la frontière le fortin de Marnia, les Marocains furent inquiets et il se produisit parmi eux une vive effervescence. Le 3 mai, le caïd d'Oudjda écrivit au général français des assurances pacifiques, alors qu'au Maroc on prêchait partout la guerre sainte ; des émissaires des divers ordres religieux excitaient les fidèles. Le Sultan lui-même avait donné dans tout son empire l'ordre de rassembler les combattants pour la foi. Dans une lettre du 16 avril au chef de la mahalla d'Oudjda, il s'était dit informé par le caïd de cette ville des réclamations des Français au sujet d'Abdelkader et de leur intention de s'établir définitivement à Marnia ; il lui avait annoncé en conséquence l'envoi de renforts. Les instructions du souverain recommandaient de répondre aux hostilités par des hostilités, d'éluder toute discussion au sujet d'Abdelkader et d'engager ce dernier par la douceur et, au besoin, en lui parlant avec rudesse et fermeté, à se retirer au Sahara où il serait plus à son aise pour faire la guerre aux chrétiens. Avec les renforts envoyés par le Sultan, de nombreux camps se formèrent autour d'Oudjda ; les Marocains voulaient demander l'évacuation de Marnia, qu'ils considéraient comme faisant partie de leur territoire. Le vide se fit autour de la colonne française et il devenait évident qu'elle serait avant peu en butte à une attaque générale. On raconta même que cette attaque était décidée pour le 18 mai dans la matinée ; le caïd d'Oudjda devait se porter sur les derrières des Français, pendant que les réguliers

marocains attaqueraient de front et les Beni Snassen sur le flanc droit. Bugeaud désirait que de La Moricière dispersât les rassemblements ; celui-ci demandait auparavant une réserve pour le soutenir ; il n'avait en effet que 3.800 fusils, 650 sabres et 8 pièces de montagne, tandis que les Marocains étaient déjà très nombreux. Leur mahalla, commandée par le caïd Larbi el Kobibi er Rahmani, était forte d'une dizaine de mille hommes, dont 500 à 1.000 fantassins et 1.500 cavaliers appartenant pour la plupart aux Abid el Boukhari (garde noire) ; leur artillerie était peu brillante et servie par des renégats espagnols. Abdelkader se tenait en outre dans les environs avec trois cents fantassins et cinq cents cavaliers. Le 22 mai, le caïd d'Oudjda, Ali ben Tayeb el Guennaoui, fit porter au général, par deux chefs des Abid, une lettre dans laquelle il lui disait que les troupes rassemblées à Oudjda étaient destinées à maintenir l'ordre dans le pays ; il lui faisait remarquer que sa présence à Marnia compromettait la paix et il l'invitait à aller camper ailleurs. Cette démarche aurait été provoquée par des instructions du Sultan, lui recommandant d'être très circonspect et de laisser aux Français l'initiative de l'attaque ; le souverain l'aurait chargé de leur demander de se retirer derrière la Tafna. De La Moricière répondit à El Guennaoui qu'il avait l'ordre de bâtir un fort et n'était venu que pour rétablir la sécurité constamment troublée, qu'il lui était impossible de s'en aller et qu'il appartenait aux deux gouvernements intéressés de traiter cette affaire. Les contingents réunis à Oudjda ne recevant pas de distributions dévastaient la région ; le représentant du Sultan était impuissant à les contenir, il licencia donc jusqu'après les moissons le plus grand nombre des irréguliers. Ce chef marocain écrivit aux tribus algériennes de le renseigner et de se munir d'armes pour faire la guerre aux chrétiens (1).

Lorsque l'ouvrage de Marnia fut en état de résister à un coup de main, de La Moricière porta sa colonne le 28 mai à Sidi Aziz, vers la Mouilah et dans le territoire des Maâziz, pour couper les récoltes des insoumis. Le chérif El Ma-

(1) ROUSSET, T. I, pp. 304 à 317. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 114, 115, 127, 128. — MARTIMPREY, pp. 181 à 190. — KELLER, T. I, pp. 344 à 352. — WALSH ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 193. — ANONYME, p. 5. — TRUMBLEY. — *Le général Yusuf*, T. I, p. 431. — BELLEMARE, p. 293. — FILLIAS, p. 4. — ROCHES, T. II, pp. 238 à 241, 379, 481, 482.

moun, allié de la famille impériale, entra à Oudjda le matin du 30 mai avec 500 fantassins de renfort ; il voulut immédiatement faire la reconnaissance du camp français malgré les observations d'El Guennaoui. Accompagné d'environ 1.500 cavaliers qui marchaient drapeaux déployés, il arriva vers midi dans la vallée de la Mouilah. A ce moment, le colonel Roguet aperçut dans sa lunette le groupe marocain marchant dans la direction du bivouac ; les Français abattirent aussitôt leurs tentes et prirent les armes. En voyant les chrétiens, les Abid de l'escorte d'El Mamoun s'enflammèrent ; moins d'une demi-heure après leur apparition ils tiraient des coups de feu sur les grand'gardes. La colonne française descendit alors dans la plaine ; Bedeau marchait en avant avec les zouaves et les chasseurs à pied, il ne les déploya qu'à une soixantaine de mètres des Marocains dont le feu était cependant très vif. De La Moricière fit ensuite entrer en ligne vers la gauche le restant de ses troupes sous le colonel Roguet, de façon à déborder la droite des Marocains et à les acculer à de grands escarpements. Après avoir tenu bon pendant près de trois quarts d'heure, les cavaliers marocains commencèrent à plier ; de La Moricière lança sur eux la cavalerie de son aile gauche comprenant deux escadrons de chasseurs sous les ordres du lieutenant-colonel de Crény. Les chasseurs sabrèrent leurs adversaires que l'infanterie chargea à son tour à la baïonnette et acheva de mettre en déroute. Les Marocains s'enfuirent à Oudjda très démoralisés et la colonne française regagna le camp de Marnia, d'où elle envoya chaque jour des détachements fourrager dans la plaine. Après le combat du 30 mai, Abdelkader laissa sa daïra au Maroc et tenta de pénétrer en Algérie par le Sud, le 4 juin ; il était suivi de quelques réguliers marocains et de cavaliers des Angad⁽¹⁾.

LES ESSAIS DE CONCILIATION SONT ARRÊTÉS PAR LES
AGRESSIONS DES MAROCAINS ; LES FRANÇAIS INCURSIONNENT
SUR LEUR TERRITOIRE ET PÉNÈTRENT A OUDJDA

Le général de La Moricière avait bien vite perdu ses illusions sur la possibilité de maintenir la paix et, avant l'affaire du 30 mai, il avait écrit à Bugeaud pour lui

(1) ROUSSET, T. I, pp. 317, 318. — MARTIMPREY, pp. 191 à 193. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, p. 128. — KELLER, T. I, p. 352. — TRUMÈLET. — *Le général Yusuf*, T. I, p. 432. — FILLIAS, p. 5.

signaler qu'il était urgent de prendre l'offensive et que sa présence à Marnia devenait nécessaire. De La Moricière résumait ainsi sa nouvelle opinion sur la situation : « La poudre est dans l'air et l'émir y mettra certainement le feu. » Le maréchal était en Kabylie, il s'embarqua à Dellys le 26 mai et, le 12 juin, il fit sa jonction avec son lieutenant, auquel il amenait des renforts. Bugeaud arrivait avec l'intention d'essayer encore de la conciliation, il proposait au maréchal Sault, ministre de la guerre, de conclure si possible un accord sur les bases suivantes :

- 1° Délimitation exacte de la frontière ;
- 2° S'obliger mutuellement à refuser les populations émigrées ;
- 3° Engagement du Sultan de refuser tout secours à Abdelkader.

Il ajoutait d'ailleurs que s'il fallait faire la guerre, ce devrait être avec vigueur. Le 13 juin, le maréchal reçut une lettre du caïd d'Oudjda, qui prétendait que la construction du poste de Marnia constituait une violation de frontière ; ce chef marocain avait aussi adressé une lettre au représentant de la France à Tanger en demandant une punition sévère contre le général de La Moricière, coupable selon lui d'avoir, le 30 mai, attaqué les troupes impériales sur le territoire marocain. Le 14 juin, Bugeaud répondit de façon énergique ; il invitait le caïd à lui fixer sans délai un rendez-vous, où il se rencontrerait avec un des généraux français muni de pouvoirs pour traiter. El Guennaoui envoya une nouvelle lettre conçue en termes plus mesurés, il fit connaître qu'il se trouverait le 15 juin à la koubba de Sidi Mohammed el Ouacini, à quelques kilomètres à l'ouest de Marnia et près de la Mouilah ; le général Bedeau s'offrit comme parlementaire. La colonne française quitta Marnia le 14 juin pour aller camper sur les bords de la Mouilah (1).

Au jour dit, le caïd d'Oudjda arriva le matin de bonne heure à Sidi Mohammed el Ouacini, suivi d'environ 4.500 cavaliers, dont 2.000 réguliers, et d'un bataillon d'infanterie de 1.500 hommes ; ces troupes étaient

(1) ROUSSET, T. I pp. 319, 322, 323. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. I, p. 433. — MARTIMPREY, p. 193. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, p. 129. — ROCHES, T. II, pp. 373, 374. — ANONYME, pp. 9, 10. — WALSH ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 194. — FILLIAS, pp. 6, 7. — *Akhbar* du 23 juin 1844.

commandées par le caïd Larbi el Kobibi er Rahmani. Le général Bedeau, qui était chargé des négociations, se porta à sa rencontre en compagnie du commandant de Martimprey, de l'interprète Léon Roches, de l'interprète Brahamsa de la division d'Oran et du cadi de Tlemcen Hammadi ben es Sakal ; il n'avait avec lui que deux ou trois cavaliers arabes. On avait choisi Hammadi ben es Sakal pour accompagner le parlementaire français, en raison de son grand renom d'équité et d'intégrité ; il passait pour être modéré, prudent et très habile. Le général de La Moricière venait derrière Bedeau à la tête de quatre bataillons d'infanterie et de toute la cavalerie de la colonne. Les soldats marocains et français s'arrêtèrent à environ un kilomètre les uns des autres, les négociateurs se placèrent dans l'intervalle, sous un des térébinthes qui se trouvent aux environs de la koubba. Beaucoup trop de gens armés étaient rassemblés autour des parlementaires pour que la conférence pût se terminer sans incidents ; dès le début, il fut visible qu'elle n'aboutirait pas, le caïd d'Oudjda refusait toute discussion au sujet d'Abdelkader. L'escorte de ce caïd formait un immense arc de cercle, elle finit par se rapprocher en vociférant ; quelques balles sifflèrent blessant le capitaine Daumas et deux chasseurs d'Orléans, des paroles outrageantes furent criées à Bedeau. Celui-ci empêcha de riposter et dit à El Guennaoui : « Les hommes cessent de parler quand les chiens aboient » ; l'interprète Léon Roches répéta ces paroles à haute voix, de manière à être entendu des forcenés qui se livraient à cette inconcevable agression. El Guennaoui essaya d'abord de refouler ses gens et la conférence reprit, mais il déclara bientôt ne pas pouvoir retenir leur enthousiasme et demanda à rompre les négociations ; il s'obstinait d'ailleurs à revendiquer la Tafna comme frontière et la destruction du poste de Marnia. Bedeau ne pouvait pas accepter ces conditions, il monta à cheval et se retira sans hâte en protestant contre l'attitude des Marocains. De La Moricière prescrivit de rallier le camp qui était situé à environ trois kilomètres à l'Est ; les Marocains, enhardis par ce repli des troupes françaises, les accompagnèrent en tirant sur l'arrière-garde.

Aussitôt que Bugeaud fut informé de la tournure prise par les événements, il vint au galop avec son état-major pour juger lui-même la situation et se fit suivre des troupes disponibles. En rejoignant de La Moricière, il lui ordonna de faire face en arrière et, avec huit bataillons formés en

échelons sur le centre et la cavalerie dans les angles, il prit une offensive vigoureuse. Les troupes françaises marchèrent droit dans la direction d'Oudjda, sans s'occuper des Marocains qui galopèrent devant les tirailleurs et déchargeaient sur eux leurs fusils. Cette manœuvre les impressionna et ils se rejetèrent sur la Mouilah ; leurs adversaires cherchaient précisément à les acculer aux berges escarpées de cette rivière. A ce moment, la cavalerie française chargea appuyée par l'infanterie ; le colonel Yusuf partit en tête avec deux escadrons de spahis et le goum, par un brusque changement de front il poussa en la sabrant la ligne marocaine sur les escarpements de la Mouilah, où elle fut ensuite balayée par les escadrons de chasseurs (1). En moins d'un quart d'heure, les Marocains eurent plus de 300 tués, Yusuf enleva un drapeau et ses spahis coupèrent 111 têtes qu'ils entassèrent au gué de la rivière pour en former une sorte de trophée. La fusillade mit le feu aux moissons, bon nombre de blessés périrent dans les flammes. La cavalerie marocaine regagna Oudjda en déroute. Les Français perdirent dans cette affaire deux officiers de spahis tués, les capitaines Savary de Rovigo et de La Chèvre, quatre cavaliers tués et une vingtaine d'hommes blessés (2).

Après avoir battu les Marocains, le maréchal Bugeaud

(1) C'est avec intention que je n'ai pas cherché à préciser la situation des combattants par rapport à la Mouilah ; les récits des témoins sont contradictoires sur ce point. Il semble néanmoins que le camp français était sur la rive droite de la Mouilah ; lorsque Bugeaud prit l'offensive, il aura donc marché sur les Marocains en laissant la rivière à sa droite et c'est par un changement de front dans cette direction que la cavalerie française les aura acculés à la rivière. M. le capitaine Rozet, de la Légion Etrangère, est également de cet avis. Il a bien voulu me communiquer à l'appui un document que je ne connaissais pas ; c'est une lettre du chef de bataillon Bouat, commandant le 10^e Bataillon de Chasseurs à pied, publiée dans : *Campagnes d'Afrique. Lettres adressées au maréchal de Castellane*. Cette lettre est datée du camp de la Mouilah le 15 juin ; elle donne un croquis du dispositif d'attaque du maréchal, l'oued Mouilah est à la droite de la colonne.

(2) ROUSSET, T. I, pp. 324 à 327. — ROCHES, T. II, pp. 375 à 376. — BARGÈS. — *Tlemcen*, p. 240. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. I, pp. 433, 434. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 129, 130. — KELLER, T. I, p. 353. — ANONYME, pp. 10, 11. — MARTIMPREY, pp. 194 à 197. — WALSH ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, pp. 194, 195, 569, 570. — *Akhbar* du 23 juin 1844. — *Moniteur algérien*, supplément du 20 juin 1844. — *Moniteur universel* du 14 juillet 1844.

décida de marcher sur Oudjda ; il rentra à Marnia le 16 juin afin de se ravitailler et en repartit dans la journée avec 8.000 hommes, pourvus de vivres pour six jours, et 200 chevaux ; la chaleur était très forte, le sirocco souffla pendant quatre jours. Au lieu de se porter d'une seule traite sur la ville marocaine, distante de Marnia de 28 kilomètres seulement, le maréchal fit une première étape très courte et installa son camp près de la frontière ; il voulait tenter une dernière fois d'entrer en pourparlers avec El Guennaoui. Le 16 juin, il lui écrivit du bivouac pour lui reprocher les agressions répétées des Marocains, il lui faisait remarquer que la France ne pouvait pas se laisser imposer par la force la limite de la Tafna et que sa modération avait des limites ; Bugeaud terminait ainsi sa lettre :

J'aurais le droit de pénétrer au loin sur le territoire de ton maître ; de brûler vos villes, vos villages et vos moissons, mais je veux encore te prouver mon humanité et ma modération, parce que je suis convaincu que l'empereur Mouley Abderrahman ne vous a pas ordonné de vous conduire comme vous l'avez fait, et que même il blâmera cette conduite. Je veux donc me contenter d'aller à Oudjda, non point pour le détruire, mais pour faire comprendre à nos tribus qui s'y sont réfugiées, parce que vous les avez excitées à la rebellion, que je veux les atteindre partout et que mon intention est de les ramener à l'obéissance par tous les moyens qui se présenteront. En même temps je te déclare que je n'ai aucune intention de garder Oudjda, ni de prendre la moindre parcelle du territoire du Maroc, ni de lui déclarer ouvertement la guerre ; je veux seulement rendre à tes lieutenants une partie des mauvais procédés dont ils se sont rendus coupables envers moi. Après leur avoir prouvé que je le puis, je leur rendrai leur ville, et quand ils seront revenus à de meilleurs sentiments, je serai toujours prêt à traiter avec eux pour rétablir la paix et cimenter l'ancienne alliance qui existe depuis des siècles entre la France et le Maroc. Je te préviens que j'envoie copie de cette lettre à mon gouvernement qui la communiquera à l'empereur Mouley Abderrahman ; c'est à toi de juger s'il n'est pas de ton devoir de la lui communiquer aussi.

Le 17, le maréchal n'avança que de quelques kilomètres dans la direction d'Oudjda, dans le but de donner du temps à El Guennaoui. Celui-ci lui adressa une lettre très vague, dans laquelle il dégagait sa responsabilité pour les événements du 15 juin, il disait que l'engagement entre son escorte et les troupes françaises avait eu lieu après son départ de l'endroit où s'était tenue la conférence, il propo-

sait finalement de ne pas tenir compte de l'incident et ajoutait en manière de conclusion :

Nous maintiendrons les conditions anciennes, qui ont été établies par nos ancêtres et suivies par leurs descendants ; Dieu fait ce qu'il veut et ce qu'il désire. Je ne m'éloignerai en aucune façon de ces conditions ; au contraire par leur exécution se confirmeront l'amitié, la paix et le bien des sujets. Salut.

Bugeaud écrivit de nouveau le 18, au caïd d'Oudjda, la lettre suivante qui était un véritable ultimatum :

Dans toutes tes lettres précédentes tu nous a accusés d'avoir violé votre territoire et d'avoir enfreint les lois de la bonne amitié qui régnait entre nous, cela veut dire que tu t'empresses de nous attribuer tout ce que tu as fait, pour que nous n'ayions pas à te le reprocher ; je n'ai pas l'habitude de toutes ces ruses de diplomatie ; je vais droit au but avec loyauté ; je suis un soldat qui obéit à son roi et aux intérêts de son pays. Tu dis que tu veux encore le maintien de la bonne harmonie qui a toujours régné entre les deux empires ; je le veux autant que toi, mais il faut que nous nous expliquions nettement ; réponds-moi aussi nettement ce que tu veux. Nous voulons conserver la limite de la frontière qu'avaient les Turcs et Abdelkader après eux ; nous ne voulons rien de ce qui est à vous ; mais nous voulons que vous ne receviez plus Abdelkader pour lui donner des secours, le raviver quand il est presque mort, et le lancer de nouveau sur nous ; cela n'est pas de la bonne amitié ; c'est de la guerre, et vous nous la faites ainsi depuis deux ans. Nous voulons que vous fassiez interner dans l'ouest de l'empire la daïra et les chefs qui ont servi Abdelkader ; que vous fassiez disperser ses troupes régulières, goum et asker ; que vous ne receviez plus les tribus qui émigrent de notre territoire et que vous renvoyiez immédiatement chez elles celles qui sont réfugiées chez vous. Nous nous obligeons aux mêmes procédés à votre égard si l'occasion se présente ; voilà ce qui s'appelle observer les règles de la bonne amitié entre les deux nations. A ces conditions, nous serons vos amis, nous favoriserons votre commerce et le gouvernement de Mouley Abderrahman, autant qu'il sera en notre pouvoir ; si vous voulez faire le contraire, nous serons ennemis. Réponds-moi sur le champ et sans aucun détour, car je ne les comprends pas.

El Guennaoui ne fit aucune réponse, se sentant menacé il avait abandonné Oudjda. La garnison marocaine s'était retirée à El Aïoun Sidi Mellouk ; l'indiscipline régnait parmi les soldats et la discorde existait entre les chefs. Quelques citadins suivirent les troupes, les autres confiè-

rent l'administration de la ville à un comité de notables, à la tête duquel ils placèrent Abdallah ben Yacoub.

A bout de patience, Bugeaud entra à Oudjda le 19 juin, à six heures du matin, le quart environ des habitants se trouvaient dans leurs maisons ; les portes de la ville étaient ouvertes. Abdallah ben Yacoub vint se présenter au maréchal qui pénétra à l'intérieur des murs à la tête d'un détachement. Oudjda fut respectée, on n'y détruisit rien et l'on eut de grands ménagements pour la population. La colonne alla camper à Sidi Yahia ; on mit seulement quelques postes de garde en ville et l'on ne prit dans la campagne que le fourrage et l'orge nécessaires aux différentes unités. La poudre abandonnée fut noyée et les balles furent fondues (1). Les Français séjournèrent à Oudjda le 20 et prirent leurs dispositions pour ramener les Algériens émigrés, des juifs cherchèrent sans doute à se glisser parmi eux, car les traditions locales rapportent que le comité des notables aurait été trouver le maréchal au camp de Sidi Yahia pour lui présenter des observations. Celui-ci aurait répondu qu'il ne pouvait pas, en effet, prendre les juifs marocains sous sa sauvegarde et qu'il ne réclamait que les indigènes sujets algériens ; les notables auraient réussi à faire rentrer en ville une partie des juifs. Le 21, Bugeaud, jugeant inutile de poursuivre l'armée marocaine en fuite, évacua Oudjda, il avait d'ailleurs appris que l'émir venait de faire une tentative sur les Harrar. Il rallia donc Marnia où il arriva le 22 : il se décida à y attendre l'effet produit par sa manœuvre. Après son retour d'Oudjda, il se rendit à Nemours et prit ses dispositions pour faire arriver dans cette ville les ravitaillements

(1) Bugeaud rendit compte de l'occupation d'Oudjda par la dépêche suivante :
« Le Gouverneur général de l'Algérie à M. le Ministre de la Guerre.

Ouchda (Maroc), le 19 juin.

« Le 16, j'informai le chef marocain que j'allais marcher sur Ouchda, que cependant je lui offrais encore les conditions posées avant le combat du 15. Il répondit pacifiquement mais sans rien conclure. Le 19, je suis entré à Ouchda sans coup férir. Les troupes marocaines s'étaient retirées l'avant-veille dans le plus grand désordre. La discorde régnait parmi les chefs et l'indiscipline parmi les soldats. Ce petit corps d'armée paraît dissous. Ouchda sera respecté. J'en repartirai le 21, emmenant avec moi environ 1.500 personnes de la population de Tlemcen et les débris de la daïra qu'on retenait par force et qui ont demandé à nous suivre. » (*Moniteur universel* du 4 juillet 1844).

nécessaires à la grosse colonne qui allait être obligée de séjourner longtemps à Marnia (1).

C'est à propos de ces événements et des marches ultérieures de Bugeaud sur le territoire marocain, que l'auteur de *l'Istiqsa* a écrit :

Les Français envahissant alors l'empire du Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) dirigèrent plusieurs incursions contre les Beni Snassen et contre Oudjda et les environs. Ils prirent Oudjda par surprise et livrèrent cette ville au pillage. Leur brigandage désolait la frontière.

Il ajoutait que le Sultan ayant protesté, les Français répondirent que la présence de ses soldats et de ses sujets parmi les troupes d'Abdelkader constituait une violation de la trêve (2).

Quand les troupes marocaines virent que les Français n'avaient pas dépassé Oudjda, elles se rapprochèrent ; Abdelkader qui avait été rejeté d'Algérie revint également dans la région. Pendant ce temps, on discutait toujours dans les Chambres françaises et la diplomatie tentait encore des démarches auprès du Sultan. M. Guizot, ministre des Affaires étrangères, envoya au consul général de France à Tanger des instructions très énergiques, il le chargea de demander au Sultan :

1° Le désaveu de l'agression commise le 15 juin par les Marocains sur le territoire français ;

2° La dislocation des troupes réunies à Oudjda ;

3° Le rappel du caïd d'Oudjda et des fonctionnaires ayant poussé à l'agression ;

4° Le renvoi d'Abdelkader du territoire marocain.

(1) ROUSSET, T. I, pp. 327 à 330. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 131 à 136. — ROCHES, T. II, p. 377. — WALSH ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 196. — ANONYME, p. 11. — KELLER, T. I, pp. 354, 355. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. I, p. 435. — D'IDREVILLE, T. I, pp. 501 à 510. — *Akhbar* du 23 juillet 1844. — *Moniteur algérien* des 30 juin, 4 juillet 1844. — FEKIR ALI DRIF.

(2) *Istiqsa*, T. X, p. 166.

Le cabinet cherchait aussi à calmer les appréhensions de l'Angleterre, qui voyait d'un mauvais œil la France entamer une guerre avec le Maroc. Les incidents n'en continuaient pas moins sur la frontière et Bugeaud dut entreprendre une longue série de marches et de contre-marches sans résultat. Toutes ces lenteurs l'irritaient, il guettait une occasion favorable de battre les Marocains sans trop s'avancer dans l'intérieur du pays.

Vers la fin du mois de juin, de nouveaux contingents envoyés par le Sultan arrivèrent à Oudjda ; après avoir campé quelques jours sur l'oued Isly, ils s'installèrent dans la ville. Afin de faciliter le retour d'Angad algériens réfugiés dans la province d'Oudjda, le maréchal se porta le 30 juin sur la Mouilah à proximité du bois de betoum. Le 2 juillet, il alla camper sur l'oued Bou Naïm ; la petite colonne française se préparait à dresser son camp, lorsqu'au lieu de voir arriver les émigrés elle aperçut environ 4.000 cavaliers marchant en bon ordre, qui vinrent occuper toutes les crêtes à deux portées de canon de ses avant-postes. Au rapport des espions, ces cavaliers étaient accompagnés d'un millier de fantassins, tous étaient absolument décidés à attaquer les Français avec l'aide d'Abdelkader et le caïd d'Oudjda avait fait interner les émigrés. Le maréchal résolut donc de leur infliger un échec sérieux ; dans la matinée du 3, il fit une retraite simulée le long de la rive droite de l'oued Isly. Les Marocains n'osèrent pas s'engager à fond, un millier de cavaliers seulement se mirent à tirailler sur les troupes françaises, les autres se tinrent sur la réserve. Le maréchal prit enfin l'offensive en échelonnant ses troupes de la même manière que le 15 juin ; il refoula les Marocains qui se retirèrent en désordre lorsque quelques obus tombèrent au milieu d'eux. A ce moment, Bugeaud lança sa cavalerie sur les fuyards en la faisant appuyer par de l'infanterie sans sacs, la poursuite fut menée jusqu'à une lieue au-delà d'Oudjda ; l'infanterie marocaine put s'échapper en suivant le lit escarpé de la rivière. Le résultat moral de cette affaire fut plus grand que le résultat matériel, car les Marocains n'eurent que quelques hommes et quelques chevaux tués. La colonne française bivouaqua le soir sur l'oued Isly, à environ huit kilomètres au nord d'Oudjda ; elle rentra le 5 juillet à Marnia. Hamida ben Ali es Sedjâaï fut ensuite nommé caïd d'Oudjda en remplacement d'El Guennaoui disgracié,

on répandit le bruit que c'était pour avoir laissé attaquer les Français contre la volonté du Sultan (1).

Abdelkader fanatisait toujours les tribus de la frontière, qui étaient également excitées par la présence des contingents marocains placés en observation à Oudjda. Du haut du piton auquel est adossé Marnia, on apercevait un rassemblement considérable dans la plaine d'Angad, entre les montagnes des Beni Snassen et celles des Zekara ; le maréchal décida de remonter de nouveau l'oued Isly le 11 juillet pour aller l'attaquer. Quelques jours auparavant, l'interprète Léon Roches avait écrit à l'émir à l'occasion de la décoration d'un de ses prisonniers, le trompette Escoffier. En lui accusant réception de sa lettre, l'émir disait son intention de terminer la guerre par une nouvelle alliance, que son khalifa Bou Hamidi aurait pleins pouvoirs pour discuter avec le maréchal. Le 11 juillet dans la matinée, Bou Hamidi, suivi d'une centaine de cavaliers, se présenta aux avant-postes et demanda à parler à Léon Roches ; ils eurent une entrevue à l'arrière-garde pendant

(1) PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, p. 137. — ANONYME, p. 12. — WALSH ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 196. — ROUSSET, T. I, pp. 332 à 342. — FEKIR ALI DRIF.

La très intéressante lettre ci-après de l'interprète Léon Roches au colonel Daumas mérite d'être donnée in-extenso.

Oued Issli, confluent de la Mouilah, 2 lieues Nord d'Oucheda, 3 juillet 1844.

MON CHER DAUMAS,*

De nouveaux contingents du Maroc commandés par de nouveaux chefs étaient arrivés depuis quelques jours à Oucheda, la bouche enfarinée et animés du plus ardent désir de manger les chrétiens. Hier, nous étions venus ici pour favoriser l'émigration des Angad** qui nous avaient demandé de venir les délivrer des camps marocains qui les gardaient. Au moment où nous allions poser notre camp, nous vîmes arriver en bon ordre environ 4.000 cavaliers qui occupèrent toutes les crêtes à deux portées de canon de nos avant-postes.

Nos chouef*** nous racontèrent que les camps se composaient de 4.000 cavaliers et de 1.000 fantassins, qu'Abdelkader allait arriver et que le combat était décidé, quelque direction que prit notre colonne. Le chef marocain avait fait interner la tribu des Angad dont il se méfiait.

Ce matin, M. le Maréchal voulant attirer toute cette masse simula la retraite sur la rive droite de l'oued Issli de manière à la refouler ensuite dans la rivière si elle le suivait avec empressement ; mais les Marocains ont été très prudents et ce n'est qu'au bout de quelques heures qu'une fusillade insigni-

* Le colonel Daumas était alors directeur des Affaires arabes à Alger.

** Les Français appelaient à cette époque Angad algériens, les Angad el Gour et les tribus de la plaine de Marnia.

*** Chouef ou chouaf, espions.

que l'armée était en marche dans la direction d'Oudjda. Cette rencontre n'eut rien d'officiel, les interlocuteurs restèrent à cheval, car Bou Hamidi avait peur d'être reconnu par les cavaliers marocains, qui auraient donné connaissance de sa démarche au caïd d'Oudjda. L'entretien fut sans résultat. Bou Hamidi ayant vu arriver une troupe de cavaliers qu'il dit être des Marocains du corps d'armée d'Oudjda, demanda à se séparer en tirant des coups de fusil pour leur donner le change.

Bugeaud chargea Bedeau d'aller avec trois bataillons prendre contact avec le caïd d'Oudjda afin d'empêcher la population de fuir. Un fort groupe de cavaliers vint reconnaître la colonne le 13 juillet ; Abdelkader se trouvait dans les environs avec 300 ou 400 chevaux. Le maréchal

fiance s'est engagée plutôt contre nous qu'avec nous, car nos hommes tiraient à peine. Près de 1.000 cavaliers étaient à tirailler, le reste de la masse se tenait sur la réserve. Enfin M. le Maréchal a pris l'offensive avec son ordre de bataille échelonné du 15. Les Marocains ont fait immédiatement un mouvement rétrograde et assez en désordre, mais il a été complet lorsque quelques obus admirablement tirés sont venus éclater au milieu de leurs groupes. M. le Maréchal profitant de cette retraite précipitée les a fait charger par sa cavalerie appuyée par de l'infanterie sans sacs ; nous les avons poursuivis jusqu'à une lieue au-delà d'Oucheda, quelques hommes ont été tués et quelques chevaux tués, mais nous ne sommes revenus que lorsque nous n'avons plus vu un seul cavalier à l'horizon, leur dispersion a été complète. Aussi, si les résultats matériels de l'affaire sont moindres que ceux du 15, l'effet moral en est plus grand ; car cette réunion avait été préparée pour combattre, et les plus grandes espérances avaient été données aux tribus par les fanfarons marocains. Le prestige qui les environnait est à jamais écarté, ce sont d'excellents cavaliers, mais de bien mauvais soldats. Le 5, nous serons à Lalla Maghnia, et le 7 nous serons je l'espère à la veille de rejouer un mauvais tour à MM. les Maugrebins. *

Il est bien entendu que cette lettre est écrite pour le compte de M. le Maréchal autant que pour le mien ; nous écrivons à tous les chefs arabes. Je vous enverrai celles qui sont prêtes.

Adieu, mon cher Colonel, nous vous embrassons tous et moi en particulier. Je vous donne l'accolade de la plus franche amitié.

Tout à vous de cœur,

LÉON ROCHES.

Seriez-vous assez bon pour faire savoir à mon père cette bonne nouvelle.

Mes compliments affectueux à toute votre maison.

Nous acquérons maintenant la certitude par un déserteur qu'Abdelkader était présent au combat d'aujourd'hui.

(A.) De M. le colonel Féraud.

* Maugrebins, gens du Magreb, Marocains ; c'est un adjectif de forme française tiré du mot arabe Magreb.

ordonna de faire demi-tour pour attirer les Marocains et, lorsqu'ils prononcèrent leur attaque, la colonne se retourna contre eux et les chassa le long de l'oued Isly, tuant une cinquantaine d'hommes ; les Français ne perdirent que deux hommes et trois chevaux. Le lendemain, la colonne française alla camper dans les jardins d'Oudjda, la garnison avait abandonné la kasba, la ville et les habitants furent respectés (1). Bugeaud continua sa marche dans la direction des montagnes des Zekara, le 15 il était à l'oued Bou Herda ; Abdelkader qui était réfugié dans ces montagnes les abandonna, on le poursuivit jusque vers Guenfouda chez les Beni Yala. En revenant sur Oudjda, les troupes françaises furent suivies par des cavaliers nombreux et audacieux ; une embuscade leur fut tendue, mais elle échoua par suite d'une maladresse. Hamida, le nouveau caïd d'Oudjda, s'était empressé d'entrer en relations avec le maréchal ; il lui écrivit en accusant El Guennaoui d'être seul responsable des événements. Le maréchal lui répondit le 18 juillet en lui résumant les demandes de la France ; comme il se trouvait dans le voisinage d'Oudjda, sans vivres, avec de nombreux malades, il profita des ouvertures d'Hamida pour lui déclarer que devant ses assurances de paix, il allait pour l'instant se retirer derrière ses limites. Bugeaud ramena donc ses troupes à Marnia le 19 juillet en suivant le pied des montagnes des Beni bou Saïd, dans lesquelles se trouvait de La Moricière qui rallia ; Bedeau fut détaché vers Sebdou. La chaleur était très forte, le maréchal installa sa colonne sous les frênes de l'oued Ouarde fou, à un kilomètre en aval de Marnia.

Bugeaud songea un moment à marcher sur Fez, mais son projet fut vivement combattu par de La Moricière, qui le déclarait impossible à réaliser en même temps qu'impolitique. Avec son tempérament, le maréchal devait être exaspéré de piétiner sur place ; il ne renonça certainement à son idée que parce que les moyens matériels lui faisaient complètement défaut ; ses soldats auraient été incapables de fournir l'effort nécessaire et le service des ravitaillements ne pouvait pas s'improviser. Le 16 juillet, il avait écrit ses regrets de ne pouvoir agir au prince de Joinville,

(1) Ce passage à Oudjda est rapporté d'après Martimprey qui n'en fixe pas la date, mais, en comparant la suite de son récit avec les autres documents, on est amené à conclure qu'il ne peut être placé que dans la marche du 11 au 19 juillet. Il subsiste néanmoins un léger doute.

commandant l'escadre chargée d'opérer sur les côtes du Maroc ; dans une autre lettre il le pressa d'ouvrir le feu de manière à en finir avec les tergiversations. Le 21 juillet, Hamida informa Bugeaud qu'il faisait rechercher Abdelkader et qu'il saurait l'obliger à quitter le Maroc ; le maréchal remonta encore l'oued Isly pour hâter la solution et faciliter en même temps le retour d'émigrés qui demandaient à rentrer en Algérie. Le caïd d'Oudjda lui ayant écrit que l'émir était interné, Bugeaud regagna Marnia, où il apprit que cette nouvelle était fausse (1).

LE SULTAN DÉCLARE OUVERTEMENT LA GUERRE ;
LA BATAILLE D'ISLY

Au Maroc, tout était à la guerre. Après l'affaire du 30 mai, le sultan Mouley Abderrahman réunit des réguliers et convoqua les tribus ; il ordonna ouvertement la guerre sainte et son vizir Ben Driss écrivit aux populations la proclamation suivante, qui ne laisse aucun doute sur les intentions du souverain :

O habitants du Magreb, il est juste de vous appeler à la guerre sainte : le droit ne se trompe pas — Le polythéisme est à vos portes du côté de l'Est ; il a déjà imposé l'injustice aux gens de votre religion — Ne vous laissez pas séduire par sa douceur trompeuse qui s'est déjà transformée en colère contre l'Islam — Car il possède toutes sortes de stratagèmes qui défient toute l'intelligence des jeunes et des vieux — Les principes de la trahison commencent à ses bagues : la trahison et le mal abhorré sont sa règle de conduite — C'est vous qu'il vise, ne restez pas en paix ; le repos devant les ennemis est une déchéance — Celui qui reste dans le voisinage du mal sera frappé par le malheur. Comment vivre quand on a des serpents dans son panier ? — L'homme noble désire la gloire qui le rend éternel, et celui qui vit dans l'avilissement n'est pas heureux (2).

Le Sultan était à Merrakech ; il rassembla une armée dont il donna le commandement à son fils Mouley

(1) ROUSSET, T. I, pp. 342 à 345. — WALSHIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 196. — ROCHES, T. II, pp. 377, 379 à 390. — ANONYME, p. 12. — MARTIMPREY, pp. 199 à 203. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. I, p. 436. — KELLER, T. I, p. 355. — D'IDEVILLE, T. II, p. 510. — *Akhbar* du 21 juillet 1844.

(2) *Istiqsa*, T. X, pp. 167, 168. — On trouva une proclamation du même genre dans le camp marocain après la bataille d'Isly ; elle était datée du 19 juillet 1844. — ROCHES, T. II, pp. 479 à 481.

Mohammed ; il eut néanmoins des hésitations avant de se lancer à fond dans l'aventure. Le 15 juillet 1844, il écrivit à son fils de s'arrêter, s'il était en marche sur Taza, et d'envoyer l'ordre aux contingents réunis à Oudjda de ne rien entreprendre ; les passages ci-après de cette lettre faisaient allusion aux négociations entamées par la France :

Nous avons cru obéir à Dieu en penchant vers la paix puisque, de son côté, l'ennemi la demandait. D'ailleurs nous avons suivi les intérêts des musulmans du Maroc, qui sont faibles, et qui n'ont pas de force qui puisse les mettre à même de refuser les conditions que l'on nous propose... Nos Arabes sont nombreux, mais leur foi est faible, on ne peut compter sur eux pour la bataille..... Il n'y a que la paix qui puisse nous convenir, d'autant mieux que c'est le chrétien qui a prié et demandé pour l'obtenir à deux conditions, la première de punir les chefs d'Oudjda qui sont venus le combattre, ce que j'ai accepté ; la deuxième de rendre les gens qui, de chez lui, sont passés chez nous. Je ne suis pas d'accord avec lui pour cela et je lui ai fait dire : « Ne demandez pas ceux qui de chez vous sont venus chez nous, je ne demande pas ceux qui sont allés de chez moi chez vous. »

Un extrait, rédigé par le vizir Ben Driss, d'une note à lui remise par le consul anglais était joint à la lettre ; l'agent britannique recommandait au Sultan d'être conciliant, s'il ne voulait pas s'exposer à voir la province d'Oudjda envahie par les 40.000 soldats français rassemblés à la frontière (1).

Le 18 juillet, après avoir reçu de son fils des indications sur la situation d'Oudjda, Mouley Abderrahman lui adressa un nouveau message pour lui faire connaître qu'il partageait son avis sur la nécessité de repousser énergiquement les chrétiens ; il lui disait :

Marchez sous la garde de Dieu vers Taza, réunissez vos troupes à celles qui vous ont précédé, prêchez aux tribus de ces contrées la guerre sainte pour l'amour de Dieu.

Le 20 juillet, le Sultan transmet à Mouley Mohammed les mêmes instructions dans des termes plus pressants ; il lui recommandait de se hâter au secours des musulmans battus par les Français et il lui annonçait que les Beni

(1) Il y avait en réalité environ 9.000 soldats français dans la région de Marnia.

Ouaraïne, Beni bou Yahî, Metalsa, Tsoul et Branes avaient reçu l'ordre de lui envoyer leurs contingents (1).

Pendant que l'armée de Mouley Mohammed se dirigeait vers l'Est, la diplomatie française était toujours en pourparlers avec le Makhzen. Ces pourparlers n'aboutissant pas, le prince de Joinville fit remettre par M. Varnier au caïd de Larache un ultimatum analogue à celui déjà formulé par le consul général à Tanger, sur l'ordre de M. Guizot. Bugeaud avait écrit quelque temps auparavant au prince, que si la guerre n'était pas déclarée diplomatiquement, elle existait de fait, et que pour son compte il avait dû en venir à une offensive ouverte. Le 28 juillet, le Sultan avisa son fils de continuer à se préparer à la guerre sainte, car l'infidèle avait fait paraître devant Tanger des intentions formelles de guerre. Il n'était d'ailleurs pas disposé à donner satisfaction aux réclamations françaises, puisque, le 20 juillet, il avait écrit au caïd El Houssein el Guennaoui, sans doute l'ancien caïd d'Oudjda, pour le féliciter sur la manière dont il s'était acquitté de sa mission dans cette province, lui annonçant en même temps qu'il avait chargé son fils d'aller battre les adorateurs de la croix.

Le 31 juillet, Mouley Abderrahman confirma à Mouley Mohammed ses précédentes instructions et il les précisa. Dans sa lettre, il disait notamment :

L'ennemi de Dieu.... s'est épuisé en dépenses, en marches, contre-marches, changements de bivouacs et dévastations de récoltes des tribus qui se trouvent aux environs d'Oudjda. Il a étonné ces Arabes par une grande quantité de lettres et enfin il a posé son camp près d'Oudjda.... S'il s'abstient de nouvelles infractions et se retire sur ses limites, c'est ce que nous voulons. Sinon, faites avancer nos armées victorieuses jusque vers Oudjda. Chassez les chrétiens de notre territoire de quelque manière que ce soit.

Mouley Mohammed, qui se croyait parfaitement sûr de la victoire, avait déjà dépassé l'oued Za. Mouley Abderrahman était bien décidé à résister; il fit répondre seulement le 4 août à l'ultimatum du 25 juillet, le caïd de Larache promit en son nom d'accepter les demandes de la France, mais à condition que le maréchal Bugeaud fut destitué pour avoir occupé Oudjda et que le poste de Marnia fut

(1) *Istiqsa*, T. X, p. 168. — *Roches*, T. II, pp. 482 à 486.

évacué. Sur la frontière algérienne, les Marocains, malgré leurs précédents échecs, étaient enhardis par la réserve des Français, dont le gouvernement hésitait à déclarer la guerre, dans la crainte de complications avec l'Angleterre qui s'était posée en médiatrice intéressée (1).

Au cours d'une tournée dans la tribu des Msirda, le maréchal Bugeaud apprit, le 29 juillet, que le fils du Sultan était arrivé à proximité d'Oudjda; il s'empressa de rallier Marnia. Le 4 août, le caïd Hamida lui annonça l'heureuse arrivée de ce prince, qui avait campé la veille sur l'oued el Ksob, vers El Aïoun Sidi Mellouk. Après des protestations d'amitié, la lettre du caïd d'Oudjda reprochait à Bugeaud d'être sorti de ses limites et lui demandait d'une façon péremptoire d'évacuer Marnia et de se retirer derrière la Tafna. Le maréchal répondit, le 6 août, qu'il était maître de faire ce qu'il voulait sur son territoire et que Dieu seul pouvait le contraindre à quitter Marnia. Mouley Mohammed, suivi d'une armée d'environ 50.000 hommes, dressa sa tente sur la rive droite de l'oued Isly et à côté du Mehadj es Soltane. Abdelkader lui demanda une entrevue, le prince marocain le reçut à cheval et accueillit froidement ses conseils sur la manière de combattre les Français; l'émir recommandait de plier d'abord les bagages au lieu d'attendre l'attaque sous les tentes. L'émir fut froissé de ce manque d'égards et se tint à l'écart avec ses troupes. Depuis la lettre de Bugeaud du 6 août, les relations avaient complètement cessé entre les Français et les Marocains. A partir de ce jour, la situation devint de plus en plus critique. Bugeaud, lié par ses ordres, avait des accès de mauvaise humeur, qui rendaient sa plume acerbe. Le 8 août, il écrivit au ministre de la Guerre que, s'il était libre, il sommerait le fils du Sultan de lui répondre dans les vingt-quatre heures et irait l'attaquer au lieu d'attendre la concentration de forces énormes. Le maréchal appela à lui Bedeau qui était à Sebdou avec quatre bataillons et quatre escadrons, ainsi que deux escadrons du 2^e Hussards de Tlemcen (2).

Des hauteurs de Marnia on apercevait les camps maro-

(1) ROUSSET, T. I, pp. 347 à 350. — FILLIAS, pp. 18, 19. — ROCHES, T. II, pp. 486 à 492.

(2) ROUSSET, T. I, pp. 346, 347, 351. — ANONYME, pp. 13, 14. — WALSH ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 197. — ROCHES, T. II, pp. 392, 393. — *Istiqsa*, T. X, pp. 168, 169.

cains installés le long de l'oued Isly ; ils apparaissaient considérables. Le camp français était tapi sous les arbres, dans le lit de l'oued Ouardefou, si bien que les Marocains crurent d'abord à sa retraite. Le 10 août, un millier de cavaliers vinrent le reconnaître et tiraillèrent environ une demi-heure avec 50 chasseurs qui les observaient ; ces derniers eurent un trompette blessé. Le 11, le maréchal reçut une dépêche du prince de Joinville lui annonçant le bombardement de Tanger le 6 par l'escadre ; cela le remplit de joie et il se proposa d'attaquer à son tour. Il fit répéter la manœuvre qu'il avait combinée, sa petite armée devait former un carré de carrés de bataillons, les bataillons à cent vingt pas les uns des autres, l'artillerie dans les intervalles et les impedimenta au centre avec deux bataillons de réserve ; tout le système devait se porter en avant par une de ses pointes. Bedeau rallia le 12 ; le même jour arriva un régiment de cavalerie de France. Les officiers de la colonne firent une petite fête de nuit pour recevoir leurs nouveaux camarades, auxquels ils offrirent un punch ; le maréchal y assista, développa son plan et fut acclamé avec un véritable enthousiasme.

De leur côté, les Marocains avaient confiance dans leur nombre, il régnait parmi eux un « esprit bravache et présomptueux » ; ils avaient amené 20 chameaux porteurs de fers destinés à enchaîner les principaux chefs des chrétiens ; ils tiraient matin et soir des salves d'artillerie pour annoncer la prière. Un spahi, qu'avait fait désertir Yusuf et qui avait parcouru les camps marocains, entra dans la matinée du 13, il en avait compté neuf entre le djebel el Hamra et Koudiet Abderrahman. Ces camps comprenaient 6.000 cavaliers réguliers, dont 3.000 Oudeïa et 3.000 Abid el Boukhari, 1.200 fantassins préposés à la garde de Mouley Mohammed, 11 canons, dont 6 de montagne, 3 de campagne, 2 mortiers, environ 40.000 cavaliers des tribus levés par tout l'empire. L'armée française n'était forte que d'environ 8.500 fantassins, 1.400 chevaux réguliers, 400 chevaux du goum et 16 canons, dont 4 de campagne, mais elle avait pour elle la supériorité de commandement et de la discipline (1).

(1) ROUSSET, T. I, pp. 353 à 355. — MORDACQ, pp. 161 à 163. — ANONYME, pp. 15, 16. — ROCHES, T. II, pp. 398, 399. — WALSH ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 197. — *Moniteur algérien* du 28 févr. 1845. — *Moniteur universel* du 28 août 1844.

Les Marocains étaient continuellement renforcés et attendaient pour attaquer l'arrivée des contingents du Rif et des Beni Snassen ; ils eurent, paraît-il, l'intention de chasser les chrétiens de Marnia en lançant leur cavalerie dans la plaine, pendant que les fantassins auraient suivi les montagnes afin de dominer le poste. Le maréchal Bugeaud ne leur laissa pas le temps de mettre ce projet à exécution. Les Français faisaient tous les jours des fourrages dans la direction de la frontière, les Marocains voyant répéter constamment la même manœuvre finirent par s'en désintéresser. Le 13 août, le maréchal décida de simuler un grand fourrage pour tromper ses adversaires sur ses véritables intentions ; il voulait se rapprocher le plus possible de leurs camps et les empêcher ainsi de se dérober à l'attaque.

Les soldats français reçurent double ration de viande le matin, ils firent la soupe à 2 heures et gardèrent la viande froide en réserve pour le repas du soir. A 3 heures de l'après-midi, l'armée tout entière se mit en mouvement en colonne double ; à la tombée de la nuit, les fourrageurs se rabattirent sur le gros, qui s'arrêta dans son ordre de marche, à environ 16 kilomètres de Marnia et à 8 kilomètres de l'oued Isly. Il fut défendu de faire du feu et d'allumer des cigarettes, les chevaux furent tenus en main ; une demi-heure après la halte, l'armée reposait dans le silence le plus absolu, sa sécurité était assurée par des vedettes disposées tout à l'entour. Au milieu de la nuit, il y eut une fausse alerte provoquée par la rentrée d'une patrouille de spahis. Malgré toutes les précautions, la marche de l'armée fut connue dans le camp marocain ; deux spahis désertèrent pendant la nuit et y portèrent sans doute la nouvelle, car dans l'*Istiqla* il est dit que deux hommes vinrent de nuit annoncer à Mouley Mohammed l'arrivée des Français, mais ils ne furent pas reçus.

Le 14 août, à 2 heures du matin, la colonne se remit en marche sans bruit et, au petit jour, elle arriva sur l'oued Isly, à environ quatre kilomètres en aval de Sedd, sans avoir rencontré personne (Pl. XXV, fig. 2). Le passage de l'oued fut long, les soldats burent et emplirent leurs bidons. Vers 6 heures, la marche fut reprise en suivant un petit thalweg tributaire de l'oued Isly ; le commandant de Martimprey était en tête et guidait la colonne, à côté de lui un cavalier portait l'*étoile polaire*, ce fameux fanion avec une étoile rouge sur fond blanc, qui était célèbre dans

toute la division d'Oran. Quelques cavaliers marocains vinrent tirailler sur la pointe d'avant-garde et se retirèrent; à ce moment l'armée était déjà signalée, une dizaine de cavaliers étaient venus à l'aube annoncer au fils du Sultan l'approche des Français ; il avait fait aussitôt monter les contingents à cheval et n'avait laissé que les fantassins et l'artillerie à la garde du camp. C'est dans cet instant que les Beni Snassen auraient rejoint par milliers, mais, d'après les traditions locales, ils seraient restés en observation sur les hauteurs du djebel Harraza et de Sidi Soltane ; l'attitude ultérieure de ces montagnards rend cette version des plus plausibles.

L'armée française continuait à s'avancer lorsque le maréchal apostropha le guide : « Martimprey, êtes-vous sûr de la direction ? — Oui, monsieur le maréchal, répondit le commandant. » De sa voix de stentor, Bugeaud lança alors un « Bono ! » qui fut entendu de toute la colonne ; les soldats se mirent à rire, ils étaient tous en gaieté et pleins de confiance dans leur chef, ils semblaient aller à une fête. L'armée se dirigeait sur une montagne en forme de V, sans doute le pic de Sidi Soltane, qui est seul visible et peut en effet être pris pour un V renversé ; elle laissa à sa gauche les ruines d'El Gour ; un fort détachement marocain vint la reconnaître et s'en retourna. L'armée française parvint enfin vers 8 heures sur le djorf El Akhdar.

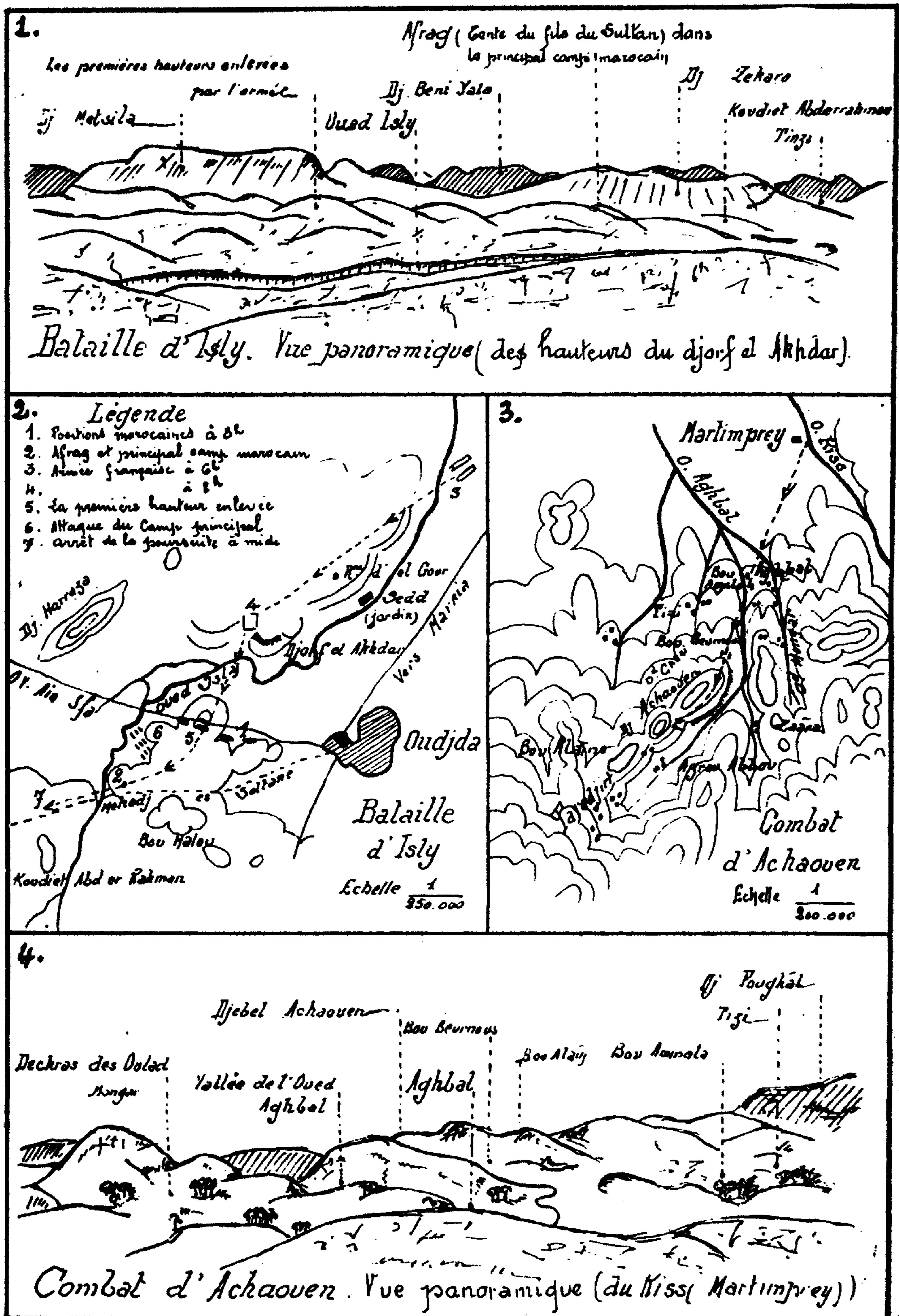
Le djorf el Akhdar a une dizaine de mètres de relief, il est à pic sur l'Isly, mais ne présente aucune difficulté quand on le franchit parallèlement à l'oued, comme le fit la colonne. Au pied du djorf, l'Isly a environ vingt mètres de large, ainsi d'ailleurs que dans la plus grande partie de son cours, il est encaissé entre des berges à pic d'une hauteur moyenne de cinq mètres, coupées en maints endroits par des brèches ; dans le lit de l'oued on ne trouve qu'un mince filet d'eau discontinu. Vers le Sud, l'Isly décrit une grande courbe jusqu'au Mehadj es Soltane, la convexité de cette sorte de boucle est tournée au Nord-Ouest. Dans cette partie de la vallée, le sol est absolument plat sur la rive gauche, tandis que les terrains de la rive droite sont mamelonnés, les différents ressauts s'étagent les uns au-dessus des autres, le point le plus élevé est au sud du Mehadj es Soltane. A l'horizon, le djebel Metsila et les montagnes des Zekara se profilent à une distance de vingt à vingt-cinq kilomètres (Pl. XXV, fig. 1).

En arrivant au sommet du djorf el Akhdar, où elle fit

halte, l'armée française eut devant elle le panorama qui vient d'être décrit ; les collines de la rive droite étaient couvertes de camps marocains, que la blancheur des tentes rendait très visibles. A environ huit kilomètres en avant, on apercevait le camp principal, où se trouvait l'*afrag* (1) du fils du Sultan ; il était installé au nord du Mehadj es Soltane et près de l'Isly, dans l'angle formé par cette piste et par la rivière. Entre le camp principal et le djorf, les innombrables cavaliers de l'armée marocaine se rangeaient en bataille, ils formaient un vaste croissant paraissant vouloir se refermer sur les Français ; l'aile droite s'étendait dans la direction d'Oudjda. Vers le centre de cette ligne, Mouley Mohammed se tenait sur un mamelon plus élevé, situé au sud de la piste d'Oudjda à Aïn-Sfa et près de cette piste ; il était entouré d'une grande masse de combattants, son parasol était ouvert au-dessus de sa tête et près de lui de nombreux drapeaux déployés flottaient au vent. Le fils du Sultan était vêtu d'un manteau rouge et montait un superbe cheval blanc, il se tenait calme et digne pendant que ses hordes s'agitaient et frémissaient d'impatience dans l'attente de l'instant propice pour écraser les chrétiens maudits. Vu du djorf le spectacle était magnifique. Les soldats français, transportés d'enthousiasme, jetèrent en l'air leurs piquets de tente en poussant des hourras retentissants ; ils donnèrent à l'endroit où se produisit cet incident le nom de *champ des cannes*.

Pendant la halte de quelques minutes que fit l'armée sur le djorf el Akhdar, elle prit la formation de combat en losange indiquée par le maréchal ; de La Moricière commandait la pointe, à la tête de laquelle marchait le 8^e bataillon de Chasseurs d'Orléans, l'aile droite était sous le général Bedeau, l'aile gauche sous le colonel Péliissier, le colonel Gachot était à l'arrière-garde. Bugeaud rassembla les quatre chefs de colonne, les commandants de la cavalerie et de l'artillerie et leur donna ses dernières instructions ; le bataillon de direction (8^e Chasseurs d'Orléans) devait marcher droit sur la butte où se trouvait le fils du Sultan, l'armée converserait ensuite à droite, la pointe gauche du losange tenant les crêtes, pour aller enlever le

(1) *Afrag*, campement du Sultan ou des princes de la famille impériale, il comprend un certain nombre de tentes entourées d'une muraille en toile, qui dérobe l'occupant et surtout ses femmes aux regards de la foule.



1-2. — BATAILLE D'ISLY, LE 14 AOUT 1844.

3-4. — COMBAT D'ACHAOUEN, DIT DE TAREDJIRT, LE 24 JUIN 1852.

camp principal. Au bout de cinq à six minutes de halte, le maréchal donna lui-même le signal du départ.

Les Français descendirent vers la rivière au pas accéléré et au son des musiques. Cinq à six cents cavaliers s'étaient portés en avant pour leur disputer le passage, ils furent facilement repoussés par les tirailleurs du 8^e bataillon de Chasseurs d'Orléans et l'armée traversa l'Isly sans éprouver de difficultés ; des deux côtés, il y eut quelques pertes. Quand l'armée atteignit le plateau ondulé s'étendant au nord du monticule de Mouley Mohammed, sur lequel les Marocains avaient rassemblé le gros de leurs forces, le maréchal fit ouvrir le feu par les quatre pièces de campagne. Des masses énormes de cavalerie sortirent alors des deux côtés, de derrière les collines, et se ruèrent sur les Français; 20.000 chevaux environ auraient pris part à cette attaque. Les bataillons tinrent ferme sous cette avalanche, les fantassins exécutaient des feux à courte portée pendant que l'artillerie garnissant les angles morts entre les bataillons vomissait de la mitraille. L'attaque fut repoussée, mais les bandes indisciplinées des Marocains continuèrent de harceler l'armée française; celle-ci avançait au milieu d'une nuée de brillants cavaliers, montés sur de beaux chevaux, qui galopaient autour d'elle tout en tirillant ; suivant la pittoresque expression d'un des auxiliaires arabes « elle ressemblait à un lion entouré de cent mille chacals ».

Les quatre pièces de campagne marchant en tête du losange appuyaient de leur feu la marche en avant. Un obus vint tomber devant le porte-parasol de Mouley Mohammed, le cheval de ce prince fut effrayé et faillit le désarçonner ; pour être moins visible, il donna l'ordre de replier le parasol, puis il changea de manteau et se fit amener un cheval bai qu'il monta. A partir de ce moment, rien ne le distingua plus de la foule au milieu de laquelle il se trouvait. Les Français progressant toujours, les cavaliers marocains des ailes finirent par céder; les Cherarda se hâtèrent en désordre vers le camp, d'autres les suivirent. Les fuyards enlevèrent l'argent qui était dans les tentes et s'entretuèrent pour piller. L'auteur de l'*Istiqla* prétend que cette fuite serait le résultat d'une panique provoquée par le changement d'aspect extérieur de Mouley Mohammed que l'on aurait cru mort. Quand on apprit ces événements au prince, il dit : « Gloire à Dieu ! » et s'enfuit à son tour sur la rive gauche de l'Isly ; ceux qui avaient cherché

à le soutenir furent tous tués ou mis en déroute. Après avoir enlevé la position et coupé en deux la cavalerie marocaine, les Français marchèrent sur les camps de leurs adversaires ; il devait être environ dix heures.

Le maréchal fit alors sortir sa cavalerie, il ordonna au colonel Tartas d'échelonner ses dix-neuf escadrons ; le colonel Yusuf en avant avec six escadrons de spahis, un groupe de chasseurs et de hussards à sa droite et enfin les chasseurs du colonel Morris en arrière et appuyés à l'Isly. Yusuf entama la charge, il devait marcher directement sur le principal camp et s'en emparer, mais il fut obligé de se débarrasser auparavant d'un rassemblement de cavaliers qui se tenaient sur sa droite ; lorsqu'il les eut dispersés, il se lança au galop. Quelques artilleurs marocains étaient restés fidèles à leur poste, ils firent sur les spahis une décharge générale qui les arrêta un instant, ceux-ci atteignirent néanmoins les tentes, où ils furent assaillis par les fantassins et les cavaliers se trouvant encore dans le camp. La lutte fut très vive pour arriver à la tente du fils du Sultan ; les spahis, accablés sous le nombre, étaient en assez fâcheuse posture. Trois escadrons de chasseurs arrivés à la rescousse donnèrent une nouvelle impulsion à l'attaque et permirent aux spahis de se dégager. L'infanterie française avait poursuivi sa marche, ne faisant que deux petites haltes pour laisser serrer les bataillons ; elle hâta le pas afin de venir appuyer les cavaliers et compléta la déroute. Les Marocains battus évacuèrent le camp, abandonnant tous leurs canons, leurs tentes, leurs bagages ; de nombreux cadavres d'hommes et de chevaux couvraient le terrain.

Pendant que les échelons de tête enlevaient le camp, le colonel Morris avec 550 chasseurs était passé sur la rive gauche de l'Isly, contrairement aux ordres reçus, pour charger une masse d'environ 6.000 cavaliers qui lui avaient paru menacer le flanc droit de l'armée. Lorsqu'il fut aux prises, il lui devint impossible de rompre le combat et, pendant une demi-heure, ses cavaliers luttèrent un contre dix en faisant des prodiges de valeur. Le maréchal envoya l'interprète Léon Roches porter à Morris l'ordre de rétrograder ; ce dernier n'y serait pas parvenu sans l'appui de Bedeau qui, voyant le danger, fit traverser la rivière par trois bataillons et permit aux chasseurs de rejoindre la colonne.

Après sa fuite sur la rive gauche de l'Isly, Mouley

Mohammed réussit à rallier plusieurs milliers de cavaliers, qui semblaient vouloir reprendre le camp ; Bugeaud poussa de nouveau ses troupes en avant. De La Moricière ayant rassemblé ses différentes unités fit traverser la rivière à Yusuf, l'artillerie se mit en batterie sur la rive droite et lança de la mitraille pour faciliter le passage de l'infanterie ; les derniers bataillons arrivés suivirent le mouvement en laissant le camp à leur droite. Le maréchal poussa vivement les Marocains sur le Mehadj es Soltane jusqu'à trois kilomètres au delà de l'Isly, il acheva de les mettre en déroute. Il aurait voulu continuer la poursuite, malgré un soleil de plomb et la lassitude extrême de ses hommes qui ne pouvaient plus marcher. Quelque temps après la bataille, un des acteurs, le capitaine Dutertre (1) du 8^e bataillon de Chasseurs d'Orléans, écrivait à ce sujet : « les soldats commençaient à en avoir assez » ; il fallait que ses hommes aient été réellement fatigués pour qu'il fît cet aveu, car il ajoutait fièrement à la fin de sa lettre « le bataillon est *flambard* ». Bugeaud arrêta donc la poursuite vers midi ; on lui présenta des drapeaux et le parasol qui était très volumineux et pesait autant que deux drapeaux français. L'auteur de l'*Istiqsa* a cru devoir expliquer l'abandon de la poursuite à l'aide d'un miracle de Dieu en faveur des musulmans ; l'oued se serait mis à couler subitement et aurait submergé ses rives. Le maréchal ramena ensuite ses troupes au camp marocain, il était près de trois heures lorsqu'il les y installa ; Yusuf lui avait réservé la tente de Mouley Mohammed et y avait fait réunir les trophées (2).

(1) Cet officier mourut en héros l'année suivante à l'affaire de Sidi-Brahim; fait prisonnier il refusa de dire à ses compagnons d'armes de se rendre et se laissa massacrer.

(2) Il existe de nombreuses chroniques sur la bataille d'Isly, mais aucune ne précise très nettement la topographie du champ de bataille ; celui-ci ne présente d'ailleurs pas d'accidents remarquables, en sorte qu'il est difficile de le reconstituer sur le terrain. Pour retrouver l'emplacement de la tente de Mouley Mohammed, j'ai dû comparer soigneusement tous les documents, ce qui m'a amené à limiter mes investigations dans le voisinage du Mehadj es Soltane et de l'oued Isly, où Fekir Ali Drif m'a enfin montré un jour les restes de la pyramide élevée en 1859 par le corps expéditionnaire des Beni Snassen, à l'endroit où le fils du Sultan avait fait dresser sa tente, dans laquelle le maréchal Bugeaud coucha le soir de la bataille*. Cette pyramide ayant été démolie par les indigènes, on ne voyait plus que de vagues traces du sou-

* *Revue d'histoire*, mars, p. 465.

Les contingents du Maroc en fuite se dispersèrent de tous côtés. Les Beni Snassen tombèrent sur les fuyards, dont beaucoup moururent de soif et furent dépouillés par les femmes des Angad. Mouley Mohammed se retira sur Taza avec 2.000 cavaliers. On raconte que le Sultan aurait d'abord refusé de le voir et qu'il aurait fait arrêter quelques caïds du makhzen des Cherarda, auxquels on aurait rasé la tête. L'émir s'était retiré sur la rive gauche de la Moulouya ; les montagnards des Beni Snassen lui continuèrent leur appui.

La journée d'Isly fut glorieuse pour les Français, qui ne subirent que des pertes insignifiantes ; ils eurent 4 officiers et 23 soldats tués, 10 officiers et 86 soldats blessés. Les Marocains perdirent environ 800 tués et 1.500 à 2.000 blessés, 1.200 à 1.500 prisonniers ; la plupart des morts étaient des cavaliers, l'infanterie parvint à s'échapper. L'armée française recueillit sur le champ de bataille un butin considérable : 11 canons, les papiers et le parasol de Mouley Mohammed (ce parasol avait appartenu au sultan Mouley Slimane), environ 16 drapeaux, 700 chevaux ou mulets, 2.000 tentes, de l'argent, de la farine, 400 quintaux de poudre, des boulets, des boîtes à mitraille, du matériel et des quantités de chaînes, qui étaient réservées aux officiers français, les soldats devaient être tués par les Marocains victorieux. Les soldats français, qui avaient usé tous leurs effets et étaient vêtus de caleçons allongés avec des lambeaux de drap, trouvèrent des étoffes en quantité suffisante pour se confectionner des pantalons neufs.

Les principaux trophées furent envoyés à Alger pour y être exposés ; le colonel Eynard les accompagnait, il arriva dans cette ville le 22 août.

bassement, qui devait avoir mesuré environ 2^m 50 de diamètre ; tout à l'entour se trouvaient épars de gros blocs de basalte. M. le capitaine Rozet, de la Légion Etrangère, qui se livrait à des recherches analogues, arriva, sans que nous nous soyons concertés, au même résultat. Il fit faire des fouilles, qui amenèrent la mise à jour d'un fragment de l'inscription suivante : « Armée Française. Maréchal Bugeaud. 14 août 1844. » Il n'y avait donc plus de doute, cette inscription était celle de la pyramide en pierres sèches de 1859, laquelle avait été élevée par ordre de de Martimprey, qui avait assisté à la bataille d'Isly et devait parfaitement connaître l'emplacement de la tente du fils du Sultan. M. le capitaine Rozet a eu l'heureuse pensée de faire rétablir la pyramide ; elle est quadrangulaire et maçonnée, le fragment de l'ancienne inscription a été enchassé dans le soubassement et une inscription nouvelle gravée sur une face rappelle le souvenir qu'évoque cet endroit.

L'armée française ne resta dans le camp marocain qu'une seule journée ; la chaleur excessive, les cadavres en putréfaction auraient rendu dangereux un plus long séjour. Le 15 août, le maréchal fit bivouaquer sa colonne sur la rive gauche de l'oued Isly, à Koudiet Abderrahman (1).

Abdelkader aurait sans doute pris part à la bataille d'Isly, s'il n'avait été repoussé par Mouley Mohammed ; il se tint à l'écart et resta vers la Moulouya où il était installé. Le maréchal désirait vivement être renseigné sur son compte ; Yusuf s'offrit pour aller aux nouvelles. Il choisit parmi ses spahis les cent plus braves et les habilla en Marocains avec les dépouilles des vaincus. Le 15 août, vers 11 heures du soir, il se mit en route dans la direction des montagnes et parcourut environ vingt-cinq kilomètres au travers d'un pays mamelonné. Ses coureurs tombèrent sur un groupe d'Arabes en reconnaissance, qui furent trompés par le déguisement des spahis et se laissèrent approcher sans défiance. La reconnaissance de Yusuf en tua quelques-uns et fit des prisonniers, entre autres le secrétaire intime de l'émir porteur de lettres indiquant les projets de son maître. Yusuf rallia le camp à 7 heures du matin, le maréchal l'accueillit avec joie (2).

Le 16 août, Bugeaud écrivit au fils du Sultan retiré à Taza, en lui renouvelant les conditions qu'il n'avait cessé de poser avant la bataille. La réponse fut apportée le 23 août par deux Abid el Boukhari ; le vaincu reprochait au maréchal de l'avoir attaqué par surprise ; il disait qu'au moment de l'attaque il croyait la paix faite, mais il est peu probable qu'il n'ait pas eu connaissance du bombardement de Tanger ; il terminait néanmoins par des assurances pacifiques. Le lieutenant-colonel de Montagnac, parlant de cette lettre de Mouley Mohammed, écrivait : « Il ne se

(1) ROUSSET, T. I, pp. 359 à 361. — MORDACQ, pp. 29, 164 à 175. — FILLIAS, pp. 24 à 32. — DUTERTRE, pp. 310 à 315. — MARTIMPREY, pp. 204 à 208. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. I, pp. 444 à 447. — KELLER, T. I, pp. 356, 357. — WALSH ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, pp. 198, 371 à 377. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 145, 146. — ANONYME, pp. 17 à 19. — MONTAGNAC, p. 395. — ROCHES, T. II, pp. 402 à 407. — *Istiqsa*, T. X, pp. 169 à 171. — (A. G. G.) GRAULLE. — *Akhbar* des 22 et 25 août 1844. — *Moniteur algérien* des 20 août 1844 et 28 février 1845. — *Moniteur universel* des 25 et 30 août 1844. — ABDELKADER OULD MOHAMMED.

(2) ROCHES, T. II, p. 410. — D'IDVILLE, T. II, pp. 539, 540. — DERRÉCAGAI, p. 106.

rappelle pas, ce pauvre guerrier, que sa correspondance restée entre nos mains prouve le contraire ». La victoire d'Isly produisit dans la région d'Oudjda un revirement en faveur de la France, des marabouts et des caïds demandèrent la protection française. Le marabout Si Hamza de Guefaït écrivit au maréchal ; celui-ci lui répondit, le 26 août, que Mouley Mohammed lui ayant fait demander de conclure la paix définitive il allait évacuer le pays ; il lui exprima sa joie de ce qu'il refusait d'écouter Abdelkader et lui recommanda de maintenir les gens sous ses ordres dans la voie de la droiture.

Entre temps, le maréchal essaya de pousser une pointe jusqu'à la Moulouya, il s'avança d'une dizaine de kilomètres seulement dans la plaine d'Angad. La difficulté de trouver de l'eau dans cette plaine, où les puits sont rares, ainsi que le mauvais état de santé des troupes, le forcèrent à rétrograder ; les maladies sévissaient parmi les soldats fatigués et les évacuations sur Marnia devenaient difficiles. Le maréchal ramena donc sa colonne à Marnia vers le 25 août, de là il la conduisit à Nemours afin de lui permettre de se reposer au bord de la mer ; le gros des troupes arriva à Nemours le 2 septembre et Bugeaud retourna à Alger. Dans un discours à la Chambre, du 24 janvier 1845, il expliqua que la dislocation de l'armée marocaine permettait d'aller jusqu'à Fez, mais qu'avec 45° à l'ombre et 61° au soleil, il était impossible de demander cet effort aux soldats. On ne pouvait que parcourir et ruiner une zone de quinze à vingt lieues ; Bugeaud déclara qu'il l'avait fait autant qu'il avait pu, mais sans en rien dire dans les rapports, pour ménager la sensibilité des faux philanthropes (1).

LES NÉGOCIATIONS : CONVENTION DE TANGER ET TRAITÉ DE LALLA MARNIA

La défaite d'Isly, le 14 août, et le bombardement de Mogador par l'escadre française, le 15 août, décidèrent enfin le Sultan du Maroc à traiter ; une convention fut

(1) ROUSSET, T. I, pp. 364, 365. — MONTAGNAC, pp. 388, 389, 391. — D'LOEVILLE, T. II, p. 572. — MARTIMPREY, pp. 209, 210. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 144, 148, 149. — MOUGIN. — *Oudjda*, p. 29.

conclue à Tanger le 10 septembre 1844. La convention de Tanger stipulait :

1° Que les troupes marocaines réunies sur la frontière algérienne seraient licenciées et, qu'en principe, le Sultan ne pourrait pas entretenir à Oudjda une garnison de plus de 2.000 hommes ;

2° Que les chefs marocains responsables des agressions commises sur cette même frontière seraient sévèrement punis ;

3° Qu'aucun sujet rebelle ou ancien ennemi de la France ne recevrait ni aide ni assistance dans l'empire du Maroc ;

4° Qu'Abdelkader serait mis hors la loi et poursuivi à main armée jusqu'à ce qu'il soit tombé au pouvoir de l'une ou l'autre nation ;

5° Que la frontière algéro-marocaine serait déterminée sans délai, en prenant comme limite celle qui existait au temps des Turcs ;

6° Que les hostilités cesseraient immédiatement de part et d'autre (1).

Les Marocains ne s'empressèrent pas d'exécuter la clause de la convention relative à Abdelkader. Le Sultan se contenta de lui écrire, en lui enjoignant de disperser sa daïra chez les Ahlaf et de venir avec sa famille à Fez, où on lui procurerait tout ce qui lui serait nécessaire ; faute de se conformer à ces ordres, l'émir était invité à quitter immédiatement le pays. Abdelkader reçut une lettre au début d'octobre, alors qu'il était campé sur l'oued El Ksob, près d'El Aïoun Sidi Mellouk ; il la communiqua à son entourage et y répondit évasivement. Quelques jours plus tard, l'émir se transporta à El Aouedj, sur la rive gauche de la Moulouya ; 700 à 800 tentes de sa daïra restèrent dispersées chez les Beni Snassen ; 200 cavaliers marocains, chargés d'assurer la police de la région, venaient d'arriver à Oudjda, ils ne pouvaient pas inquiéter Abdelkader, qui continua ses menées et alla se fixer à Sebra, au sud des Kbdana et près de la Moulouya, dans le courant de janvier 1845 (2).

(1) ROUARD DE CARD. — *Traité de la France avec les pays de l'Afrique du Nord*, pp. 330 à 333.

(2) BELLEMARE, p. 297. — MONTAGNAC, p. 405. — *Moniteur algérien* des 10 octobre 1844 et 20 janvier 1845.

Le Sultan désigna pour négocier le traité de délimitation, prévu par l'article 5 de la convention de Tanger, le caïd d'Oudjda, Hamida ben Ali es Sedjâaï, assisté d'Ahmed ben el Khadir. Le commandant de Martimprey recueillit, pendant le mois de février 1845, des renseignements sur la frontière au temps des Turcs, il traça la limite sur une carte en s'aidant des documents laissés par les anciens possesseurs de l'Algérie. Lorsque le général de La Rüe, plénipotentiaire français, fut arrivé à Tlemcen, il se mit en relations avec le caïd d'Oudjda ; ils constatèrent leurs pouvoirs par correspondance et pendant plusieurs jours ils échangèrent des notes. Les cavaliers du général étaient l'objet des prévenances des soldats de la garnison d'Oudjda ; un jour, en pénétrant dans la ville, ils croisèrent Hamida qui revenait de conférer avec les khalifas de l'émir, auquel il avait fait intimer sans succès l'ordre de quitter le Maroc. Du côté français, on décida d'envoyer à Oudjda l'interprète Léon Roches pour discuter avec les plénipotentiaires marocains les articles du traité et les leur faire accepter ainsi que la carte. Il s'y rendit accompagné de quelques cavaliers et, après plusieurs longues journées d'entretien et à l'aide de cadeaux habilement distribués, il mena à bien la mission qui lui était confiée. Le général de La Rüe rédigea ensuite le projet de traité et il fut convenu que les plénipotentiaires se réuniraient le 18 mars à Marnia, où la conférence pourrait être tenue dans le calme, sans crainte de voir des énergumènes créer de l'agitation.

Une grande tente fut dressée pour les négociateurs à 500 mètres du fort ; à l'heure dite, le général de La Rüe, escorté par le général Cavaignac à la tête de 400 chasseurs d'Afrique et hussards, se porta au-devant des plénipotentiaires marocains, qui étaient suivis de trois à quatre cents mokhazenis superbement montés et équipés. La rencontre eut lieu à côté du bois de betoum, les deux troupes s'arrêtèrent ; les Marocains avaient le fusil haut et les Français le sabre à la main. Après un échange de saluts, les plénipotentiaires se dirigèrent vers Marnia, la cavalerie française marchant en tête ; à l'entrée de la tente, ils mirent pied à terre salués par les canons de la redoute. La conférence dura environ cinq heures ; les négociateurs étant enfin tombés d'accord, ils échangèrent leurs signatures. Durant tout ce temps, les cavaliers restèrent à cheval en bataille et une compagnie de grenadiers fut de

garde d'honneur. Au départ, la cavalerie marocaine prit la tête et les Français reconduisirent les Marocains ; la séparation eut lieu au même endroit que la rencontre, les plénipotentiaires échangèrent des protestations d'amitié (1).

Les articles du traité de 1845 concernant la région d'Oudjda peuvent se résumer ainsi :

ARTICLE PREMIER. — La limite existant autrefois entre la Turquie et le Maroc restera la même entre l'Algérie et le Maroc. Les deux États n'élèveront pas de constructions sur le tracé de la limite qui ne sera pas désignée par des pierres.

ART. 2. — Tout ce qui est à l'est de la limite appartient à l'Algérie, tout ce qui est à l'ouest appartient au Maroc.

ART. 3. — La limite sera définie de la manière suivante : par le cours de l'oued Kiss jusqu'à la source de Ras el Aïoun, au pied du Menaceb Kiss qui restera à l'Est ; de là, la frontière remontera les crêtes des montagnes avoisinantes jusqu'à Drâa ed Doum, puis elle descendra dans la plaine d'El Aouedj et ira à peu près en ligne droite sur un point à 250 mètres à l'ouest de Haouch Sidi Aïad ; elle passera ensuite par djorf el Baroud sur l'oued Bou Naïm, Kerkour Sidi Hamza, Zoudj el Beghal, l'ouest de Sidi Zaher et remontera la grande route jusqu'à Aïn Takbalet ; au delà elle suivra l'oued Rouban jusqu'au Ras Asfour, laissera à l'Est le marabout de Sidi Abdallah ben Mohammed el Hamlili et se dirigera sur le col de Mechamiche, puis sur le côté nord des dépendances du marabout de Sidi Aïssa qui restera en Algérie ; elle courra enfin vers le Sud en formant trois lignes droites jalonnées par Koudiet Debagh, Kheneg el Hada et Teniet es Sassi. Les tribus marocaines voisines de la frontière sont du Nord au Sud : Les Oulad Mansour, Triffa, Beni Snassen, Mezaouir, Oulad Ahmed ben Brahim, Oulad el Abbès, Oulad Ali ben Talha, Oulad Azouz, Beni bou Hamdoun, Beni Hamlil et Beni Mathar de Ras el Aïn.

ART. 7. — Tout individu se réfugiant d'un État dans l'autre ne sera pas rendu, mais s'il veut retourner dans son pays, les autorités de celui où il est réfugié ne pourront

(1) ROUARD DE CARD. — *Les traités entre la France et le Maroc*, p. 59. — ROCHES, T. II, pp. 451 à 453. — MARTIMPREY, pp. 213 à 215. — *Moniteur algérien* des 20 et 25 mars 1845.

pas s'y opposer. Abdelkader et ses partisans ne jouiront pas du bénéfice de cette convention (1).

Ce traité ne fut ratifié par le Sultan qu'après bien des tergiversations et fut diversement apprécié ; le gouvernement français préféra terminer ainsi son différend avec le Maroc, plutôt que de risquer une guerre avec l'Angleterre (2).

Le traité de Lalla Marnia n'a pas passionné seulement les contemporains, depuis sa conclusion jusqu'à nos jours, il a été l'objet de nombreuses critiques. On a dit notamment que la France avait été jouée et que les Marocains racontaient entre eux, qu'après la victoire d'Isly elle avait le droit d'exiger tout le pays jusqu'à la Moulouya. A chaque courrier, le Sultan envoyait à son fils deux lettres, la bonne et la mauvaise ; les lettres dans lesquelles il donnait des conseils hostiles étaient brûlées, l'on ne trouva que les bonnes lettres dans le butin fait après la bataille ; les Français « toujours naïfs, toujours chevaleresques... s'extasièrent sur l'exquise bonté du Sultan » et négligèrent de revendiquer la province d'Oudjda (3). Il semble pourtant que les papiers dont on a donné plus haut quelques extraits, n'avaient rien de très pacifique, ils marquaient simplement des hésitations bien compréhensibles, puisqu'il s'agissait pour le Sultan du Maroc d'attaquer les soldats venant de porter de si rudes coups à Abdelkader, alors qu'il n'avait qu'une confiance très limitée dans les siens.

Une autre opinion a été aussi très souvent exprimée, c'est que la province de Tlemcen se serait presque toujours étendue jusqu'à la Moulouya, au delà de laquelle les Marocains ne se seraient installés qu'au moment de la décadence des Turcs, peu avant leur expulsion de la régence d'Alger. Dans ces conditions, en demandant la limite qui existait au temps des Turcs, les Français devaient faire reconnaître la Moulouya comme frontière (4). Cette affirmation est très discutable, car, sans remonter à l'époque romaine, l'histoire nous apprend que la ville actuelle d'Oudjda fut

(1) ROUARD DE CARD. — *Traité entre la France et les pays de l'Afrique du Nord*, pp. 334 à 338.

(2) D'IEVILLE, T. II, p. 543. — ROCHES, T. II, p. 453. — ROUSSET, T. II, pp. 369, 370.

(3) MOULIÉRAS. — *Le Maroc inconnu*, pp. 186, 187.

(4) Voir notamment BERBRUGER, *Nos frontières de l'Algérie*.

fondée par un souverain de Fez et, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la région d'Oudjda fut perpétuellement contestée ; les maîtres de Fez et de Tlemcen y établirent tour à tour leur domination.

Pour en revenir au traité de 1845, il est certain qu'il ne donna aucun avantage à la France, laquelle, en dehors de toute question de sentiment, avait le droit absolu qu'a tout vainqueur de se faire rembourser les frais de la guerre, soit à l'aide d'une contribution en argent, soit au moyen d'une annexion de territoire. L'occasion se présentait donc pour elle d'avoir une limite stable, en faisant accepter la Moulouya comme frontière entre la France et le Maroc. Si les hommes qui détenaient à ce moment le pouvoir ne l'ont pas fait, c'est que des raisons de politique générale les en ont empêchés ; ils ont aussi voulu ménager l'opinion publique française peu favorable alors à toute expansion territoriale de l'Algérie. Néanmoins, il paraît difficile d'admettre que les agents qui s'étaient occupés des affaires de la frontière, à commencer par Bugeaud, aient tout ignoré de la question, malgré les erreurs de détail qu'ils ont pu commettre.

Un des gros inconvénients du traité de Lalla Marnia réside dans l'imprécision de la frontière, qui ne tient en outre pas suffisamment compte des droits respectifs des tribus limitrophes ; aussi ces tribus n'ont-elles jamais voulu la reconnaître. Certaines tribus algériennes avaient des droits jusqu'aux portes d'Oudjda, il y eut de suite des conflits qui s'éternisèrent entre Algériens et Marocains. Dès 1849, Pélissier présenta un mémoire de de Mac-Mahon pour demander la revision du traité de 1845 (1).

LES AGISSEMENTS D'ABDELKADER RÉFUGIÉ AU MAROC ; TRAQUÉ PAR LES ARMÉES DU SULTAN, IL SE REND AUX FRANÇAIS

Au mois de février 1845, l'émir, toujours libre au Maroc, fit une nouvelle incursion sur le territoire algérien ; plusieurs grandes tribus de la région d'Oudjda lui fournirent des contingents. En mars, 600 cavaliers vinrent renforcer la garnison d'Oudjda avec mission, disait-on, de faire face à Abdelkader s'il manifestait l'intention de bouger ; il était un peu tard. Le caïd d'Oudjda chercha néan-

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 31, 32, 56.

moins à prouver sa bonne volonté ; au début de mai, il donna avis au général Cavaignac, qui tenait la campagne avec la garnison de Tlemcen, que l'émir s'était dirigé sur le Sahara. La sécurité était tout à fait précaire sur la frontière, des maraudeurs marocains effectuaient à chaque instant des razzias en territoire algérien. Abdelkader se heurta partout aux colonnes françaises et dut regagner le Maroc, non sans avoir pillé les Hamyane. La majeure partie des chameaux enlevés à cette tribu furent vendus sur le marché d'Oudjda par Bou Hamidi, qui avait reçu de l'émir l'ordre d'acheter des chevaux avec l'argent provenant de cette vente et de monter le plus de fantassins possible.

Le caïd d'Oudjda, Hamida, fut relevé de ses fonctions par le Sultan, mais la situation ne changea pas ; le lieutenant-colonel de Montagnac écrivait de Nemours le 21 août 1845 : « Ces jours derniers, un malheureux pêcheur s'était un peu trop éloigné sur la côte et fut pris par des maraudeurs. Il est en ce moment à huit lieues d'Oudjda, sous les yeux du caïd, qui, depuis le traité, joue un si grand rôle dans nos affaires politiques ; nous lui avons écrit de nous rendre notre homme, il ne répond pas. » Ce fonctionnaire marocain avait l'air d'ignorer ce qui se passait dans le pays soumis à son administration.

Des infiltrations d'émigrés traversaient constamment les lignes françaises et allaient grossir la daïra sur la rive gauche de la Moulouya ; à la fin de l'été, la daïra comptait près de 6.000 tentes. L'émir aurait songé un instant à faire une trouée avec ses fidèles pour aller vivre à la Mecque, mais il ne mit pas ce projet à exécution. Au mois d'août, de La Moricière dut proposer à Bugeaud d'intervenir, afin de faire cesser l'insécurité qui devenait intolérable et que le caïd d'Oudjda était impuissant à enrayer(1).

Dans le courant de septembre 1845, Abdelkader estimant l'occasion propice — Bugeaud était alors en France — pénétra en Algérie jusqu'à la Tafna ; il était suivi de nombreux contingents des Beni Snassen et des Angad. Le lieutenant-colonel de Montagnac sortit de Nemours avec la plus grande partie de la garnison, il fut entouré par des goums considérables et, le 23 septembre, sa colonne fut entièrement anéantie au Kerkour et à Sidi

(1) BELLEMARE, pp. 297, 298. — CANAL. — *Tlemcen*, p. 160. — MONTAGNAC, pp. 462, 484, 485, 487, 498. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 164, 179. — AZAN, pp. 322, 326, 328, 329.

Brahim ; quelques rares survivants purent regagner Nemours, d'autres furent faits prisonniers. Après ce désastre, dans lequel le Maroc avait une bonne part de responsabilité, de La Moricière aurait voulu agir, mais, malgré les avertissements répétés de Bugeaud sur les dangers d'une attitude passive, le gouvernement français préféra temporiser et demanda le concours du Sultan. Le caïd d'Oudjda fit répandre le bruit qu'au moment où l'émir avait franchi la frontière, il avait essayé de l'attaquer avec 300 réguliers ; les Angad s'étaient alors jetés sur le caïd avec 1.200 chevaux et l'avaient repoussé sous les murs de la ville. Rappelé d'urgence, le maréchal Bugeaud regagna son poste au début d'octobre ; on lui envoya des renforts pour faire campagne contre l'émir qui avait envahi le Tell. Bugeaud fut enfin autorisé à poursuivre Abdelkader jusqu'en territoire marocain, lorsqu'il aurait rétabli l'ordre en Algérie, et au besoin à punir les Beni Snassen et la partie des Angad ayant marché avec cet agitateur. Ces instructions ne satisfirent qu'à moitié le maréchal ; il désirait pouvoir relancer partout son redoutable adversaire et le gouvernement lui interdisait d'étendre son action au delà de la Moulouya.

La situation était inquiétante sur la frontière, des partis de cavaliers marocains commettaient en Algérie de véritables actes d'hostilité en plein jour ; une longue correspondance fut engagée entre le général commandant la subdivision de Tlemcen et le caïd d'Oudjda sans donner aucun résultat. Les relations commerciales paraissaient néanmoins rétablies, mais certaines caravanes algériennes furent imposées à Oudjda suivant des tarifs exorbitants. Sur ces entrefaites, le commandant Billot fut assassiné près de Sebdou et le loyalisme des tribus voisines devint douteux, à la suite d'une incursion dans la région de forts contingents des Beni bou Zeggou, Zekara et Beni Yala. Ces incidents étaient le résultat des intrigues d'un nommé Bou Ghrara, dont Abdelkader avait fait son khalifa (1).

Au commencement de 1846, le Sultan essaya d'intervenir. Mimoun ould el Bachir, le chef des Beni Snassen, et Bouzian ech Chaoui, caïd des Ahlaf, semblaient disposés

(1) ROUSSET, T. II, pp. 55 à 65. — BELLEMAIRE, pp. 300 à 303. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 179 à 183. — AZAN, pp. 330, 331, 339, 342, 343, 383 à 385, 387 à 389, 392, 473 à 477, 496 à 498, 532 à 537. — *Moniteur algérien* du 30 septembre 1845.

à abandonner la cause de l'émir ; Mouley Abderrahman leur prescrivit de disperser ou de détruire la daïra.

Pendant que l'émir cherchait à se maintenir en Algérie, Bou Hamidi, inquiet sans doute de ces dispositions, cessa ses entreprises contre la frontière algérienne dans le courant de janvier et l'agitateur Mouley Cheikh, menacé par Cavaignac, se réfugia avec sa famille chez les Beni Snassen. Le 8 février, le général Cavaignac, à la tête de 4.000 fantassins et 1.000 cavaliers dont 400 goumiers, poussa une pointe dans la plaine de Triffa ; il s'avança jusqu'à Cherâa sans trouver de trace de la daïra, elle était toujours sur la rive gauche de la Moulouya. La sécurité tendait à se rétablir dans la région d'Oudjda ; le caïd de la ville et le chef des Beni Snassen paraissaient vouloir laisser les Français attaquer la daïra à la saison favorable. La misère régnait dans cette agglomération et les populations marocaines lui étaient hostiles. Les notables des Beni Snassen et des Angad se réunirent près d'Oudjda, afin de discuter les mesures à prendre pour mettre un terme aux vols commis par la daïra ; mais tout se borna à des palabres, ni Mimoun ould el Bachir, ni Bouzian ech Chaoui ne firent rien pour exécuter les ordres que le Sultan leur avait donnés.

Du côté de Missiouine et de Ras el Aïn (Berguent), un nouvel agitateur, se faisant appeler Mouley Abdallah, envahit alors le territoire algérien à la tête d'émigrés et de cavaliers des Angad et des Beni Mathar ; le 24 mars, il fut mis en déroute par le général Cavaignac. Bugeaud, estimait que le seul moyen d'en finir était d'aller enlever la daïra, il insista auprès du gouvernement pour lui faire accepter son projet ; celui-ci refusa d'entrer dans les vues du maréchal et maintint sa défense de franchir la Moulouya (1).

Au mois d'avril 1846, la daïra était aux abois, elle avait été abandonnée par les goums des Beni Amer et de nombreuses tentes s'étaient dispersées dans les tribus marocaines. Les Marocains refusaient d'accepter en paiement de leur grain les bons portant l'empreinte du sceau d'Abdelkader ; comme l'argent manquait à la daïra, c'était

(1) *Moniteur algérien* des 10 janvier, 30 janvier, 15 mars et 20 avril 1846. — Sur la tension des rapports franco-marocains à propos de l'émir en 1845 et 1846, on peut consulter : YVER. — *La Question marocaine en 1846* dans la *Revue africaine*, Alger, 3^e trim. 1909.

la disette. L'émir craignait peut-être que les prisonniers français ne deviennent une gêne, car il aurait donné l'ordre à Bou Hamidi de les massacrer ; on prétend aussi que Bou Hamidi aurait pris cette décision lui-même, à l'insu d'Abdelkader. Cet horrible forfait fut accompli le 27 avril ; dans l'après-midi, les prisonniers furent répartis par groupes de sept à huit dans les tentes des fantassins réguliers et pendant la nuit on les extermina. Le clairon Roland réussit à s'échapper, il franchit la Moulouya et marcha trois nuits se cachant le jour, il était presque nu. Le troisième jour il pénétra dans un village marocain, probablement des Beni Snassen ; on voulut d'abord le poignarder, mais un homme le prit pour lui et le vendit ensuite moyennant dix francs à un autre indigène ; son nouveau maître finit par le ramener à Marnia dans l'espoir d'obtenir une récompense pécuniaire.

Dès que Cavaignac eut connaissance des faits qui s'étaient passés à la daïra, il se porta en avant pour essayer de recueillir les survivants ; les Beni Snassen avaient pris les armes et s'étaient rassemblés à Sefrou ; quelques représailles des troupes françaises leur firent abandonner Abdelkader. Le général rallia Marnia le 21 mai et chercha à favoriser le retour en Algérie des émigrés ; ses forces réparties tout le long de la frontière surveillaient les débouchés. Mohammed ben Ahmed er Roudani Soussi, récemment nommé caïd d'Oudjda, accueillit bien les demandes du général, mais les Beni Snassen eurent peur des mouvements des troupes françaises ; ils auraient écrit au Sultan pour lui demander de déclarer la guerre sainte. Abdelkader, repoussé d'Algérie après onze mois de campagne, se réfugia au Maroc ; il passa par le Teniet es Sassi, Ras el Aïn et Guenfouda et rejoignit sa daïra le 18 juillet. L'émir était vaincu mais ne désarmait pas ; il demanda aux tribus émigrées de lui fournir des vivres et répandit des lettres qui semèrent l'inquiétude en Algérie.

Au mois d'août, le caïd d'Oudjda empêcha les Angad de rejoindre Abdelkader ; les fractions algériennes émigrées continuaient à rentrer dans leur pays. L'émir se rendit à Msoun, sur la route de Taza ; une partie des tentes dispersées parmi les Beni Snassen le rejoignirent et il envoya des cavaliers chez les Angad, afin d'essayer de lui ramener les douars d'émigrés qui se tenaient dans cette tribu. Grâce à l'attitude énergique du général Cavaignac et par suite des succès d'Abdelkader, la frontière devint

plus calme. Le caïd d'Oudjda s'employa de son côté à maintenir la tranquillité dans le pays. Les tentatives de Bou Maza (1) pour soulever les tribus des Beni Snassen dans le courant de septembre échouèrent (2).

Dans les premiers mois de 1847, un nouveau caïd, Bouzian Belkaçem Abdouni, vint prendre le commandement de la région d'Oudjda ; il se mit de suite en rapport avec Cavaignac et lui fit part de son désir de continuer les bonnes relations de son prédécesseur.

Abdelkader vint camper au commencement d'avril sur l'oued Bou Redim, près d'El Aïoun Sidi Mellouk. Pour se procurer des ressources, il fit vendre au marché d'Oudjda une partie des troupeaux provenant des derniers impôts perçus ; les bêtes n'ayant pas trouvé acquéreur furent cédées à bas prix aux Angad. Ces derniers, se tenant à cheval sur la frontière, commettaient de nombreux vols en territoire algérien ; dans le courant d'avril, le général d'Arbouville dut se montrer avec une colonne pour les faire reculer. La présence d'Abdelkader dans la région ne manqua pas d'augmenter l'audace des maraudeurs ; un certain nombre d'Angad se joignirent à lui. L'émir s'avança vers Reggada et essaya de ramener la daïra sur la rive droite ; les Beni Snassen, par crainte de s'attirer des ennuis, refusèrent de la recevoir. Abdelkader se décida à repasser lui-même la Moulouya ; il alla camper entre les Guelaya et les Kbdana ; sa tentative pour recommencer l'agitation avait échoué. Le Sultan envoya une armée commandée par son neveu Mouley Hachem contre l'émir ; celui-ci la surprit et la mit en déroute (3).

Après le départ de l'émir, des hostilités eurent lieu entre les Beni Snassen et les Angad ; ces derniers, qui étaient depuis quelque temps en opposition avec Mimoun ould el Bachir, le chef des Beni Snassen, décidèrent de

(1) Ce Bou Maza était l'agitateur qui tint les colonnes françaises en haleine pendant deux années. C'était un chef édrissite originaire de Taroudant (Sud marocain) ; il se rendit au colonel de Saint-Arnaud au printemps de 1847. Au moment où il chercha à soulever les Beni Snassen, il marchait avec l'émir.

(2) PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, p. 279. — BELLEMARE, pp. 303, 304. — (A. G. G.) GRAULLE. — *Moniteur algérien* des 20 et 30 mai, 5 et 10 juin, 25 et 30 juillet, 15 et 20 août et 30 septembre 1846.

(3) BELLEMARE, pp. 304, 305. — MARTIMPREY, p. 273. — *Moniteur algérien* du 20 mars 1847. — (A. C. M.) R. 1^{re} et 2^{me} Q. avril et mai 1847.

l'attaquer. Le 14 juillet, il y eut un léger engagement, les Beni Snassen perdirent 15 chevaux. Pendant ce temps, un goum de 50 cavaliers de l'émir et des Beni Drar (Beni Snassen) circulait sur le territoire algérien ; il arrêta le khodja du caïd d'Oudjda revenant de Marnia. L'agitation s'étendit jusqu'à Oudjda, El Hadj Mimoun aurait menacé de brûler la ville pour l'appui prêté aux Angad par les citadins. Les juifs eurent peur et se réfugièrent deux jours durant dans la kasba. Cette panique fut le résultat de bruits tendancieux mis en circulation par un des chioukh d'Oudjda dévoué aux Beni Snassen (1).

La diplomatie française finit par forcer le Sultan à exécuter la clause de la convention de Tanger relative à Abdelkader. En fin juillet, ce dernier, lorsqu'il vit Mouley Abderrahman déployer ses forces, se rapprocha de la frontière algérienne, pendant qu'une partie de sa cavalerie se tenait dans les montagnes des Beni Snassen. Le Sultan envoya sur la Moulouya deux corps d'armée sous les ordres de ses fils Mohammed et Slimane, il plaça l'ancien caïd Hamida avec 900 fantassins à El Aïoun Sidi Mellouk pour garder les débouchés du Sud ; il remplaça aussi le caïd d'Oudjda dont il était mécontent. L'émir écrivit aux Angad, Beni Snassen, Oulad Sghir, etc., afin de solliciter leur concours ; il promettait de solder les cavaliers. Un *miad* (2) eut lieu le 28 octobre dans la plaine de Triffa, on y lut la lettre d'Abdelkader ; les Oulad Sghir consentirent seuls à suivre l'émir, les Angad refusèrent néanmoins d'envoyer au caïd d'Oudjda un cheval de *gada* (3) avant l'arrivée du Sultan. Abdelkader essaya d'arrêter l'orage qui le menaçait en envoyant Bou Hamidi à Fez, mais son lieutenant fut aussitôt arrêté ; le Sultan fit en même temps savoir à l'agitateur qu'il devait se livrer à lui ou regagner le désert. Abdelkader, auquel il ne restait plus que 1.200 cavaliers et 1.000 fantassins, se prépara à la résistance après avoir inutilement essayé d'entrer en conversation avec les Français (4).

(1) (A. C. M.) R. 1^{re} Q. juillet et 2^e Q. août 1847.

(2) Dans le pays on appelle *miad* une réunion de cavaliers qui s'assemblent pour discuter des affaires les intéressant et plus généralement pour commettre des actes d'hostilité contre leurs adversaires.

(3) *Gada*, se dit du cheval donné en signe de soumission.

(4) ROUSSET, T. II, pp. 161, 164. — BELLEMARE, pp. 305 à 307. — *Istiqsa*, T. X, pp. 175, 176. — *Moniteur algérien* du 5 août 1847. — (A. C. M.) R. 1^{re} et 2^e Q. octobre 1847.

Au début de novembre, les camps marocains s'étaient dirigés sur la haute Moulouya et le Rif ; Abdelkader se tenait dans le pays des Kbdana avec ses troupes. Le caïd d'Oudjda demanda aux chefs des Angad de rassembler leurs contingents ; il alla en personne au djorf el Akhdar avec 150 Abid el Boukhari ; il y fut rejoint par une partie des Angad et des Beni Snassen. De son côté, le chef des Beni Snassen réunit des combattants à Aghbal ; le caïd d'Oudjda arriva le 12 novembre en ce point après être passé chez les Beni Drar. Les Beni Snassen n'apportaient pas beaucoup d'empressement à se concentrer, ils ne se mirent en mouvement que lorsqu'ils virent le Makhzen absolument décidé à en finir avec l'émir ; le caïd d'Oudjda se mit alors en mesure d'inquiéter ce dernier par la rive droite de la Moulouya. De La Moricière se porta sur la frontière pour appuyer l'action des Marocains ; le 22 novembre, il arriva au bivouac de Sidi Mohammed el Ouacini où se trouvait une colonne sous les ordres du colonel de MacMahon ; cette colonne reçut des renforts, le 29 son effectif était de 5.480 hommes.

De plus en plus resserré par les forces marocaines, Abdelkader essaya dans la nuit du 11 au 12 décembre d'enlever par surprise le camp du fils de l'Empereur, mais il fut trahi et son projet échoua. Les Marocains poussaient vivement la lutte et avaient recours aux autorités françaises pour se ravitailler en munitions. Un brick alla porter de la poudre et du plomb aux contingents kabyles du Rif et, sur une demande du caïd d'Oudjda, de La Moricière lui envoya 30 mulets de cartouches sous l'escorte de sa cavalerie. Au milieu de décembre, l'émir n'avait plus autour de lui qu'environ 600 cavaliers et autant de fantassins ; il n'allait bientôt plus pouvoir résister.

Le 20 décembre, la violence du mauvais temps arrêta cette chasse à l'homme ; la daïra était traquée. Le 21 décembre, Abdelkader lui fit traverser la Moulouya à mechra er Rahil en face de 30.000 hommes victorieux. Les fantassins se firent massacrer dans le lit de la rivière pour couvrir le passage, de nombreux cavaliers réguliers furent également tués. L'émir ayant réussi à amener sa daïra sur l'oued Kiss, où les Marocains arrêtaient leur poursuite, il chercha son chemin chez les Msirda au milieu de l'obscurité et demanda à un cavalier du caïd de cette tribu la direction du col du Guerbous ; son intention était de fuir vers le désert.

De La Moricière reçut une lettre du caïd d'Oudjda lui annonçant les événements de la matinée et l'engageant à surveiller la direction de ce col ; il y envoya le lieutenant Mohammed ben Khouia avec 20 spahis en burnous blanc ; un poste intermédiaire fut placé en arrière. Ben Khouia arriva au Guerbous à minuit, il aperçut au travers de la pluie un petit groupe de cavaliers sur lequel il fit tirer et qui riposta. Le bruit de la fusillade attira le poste intermédiaire, il accourut en sonnant la charge. Abdelkader était dans le groupe des cavaliers, les sonneries des trompettes lui firent comprendre que le passage était barré par les Français, il demanda donc à envoyer des parlementaires au général. L'émir sollicitait l'aman à condition d'être envoyé en Egypte ou en Syrie ; la pluie et la nuit l'empêchant de rédiger un billet, il apposa simplement son sceau sur un papier blanc et chargea Ben Khouia de parler en son nom. Ben Khouia se mit en route avec deux de ses hommes et deux cavaliers de l'émir ; il rejoignit de La Moricière qui avait quitté le camp de Sidi Mohammed el Ouacini le 22, à 2 heures du matin, avec la plus grande partie de sa colonne ; le général sentant le moment décisif avait pressé sa marche. Le vent et la pluie faisant rage, de La Moricière se trouvait également dans l'impossibilité d'écrire, il remit pour Abdelkader son sabre et le timbre du bureau arabe de Tlemcen ; il s'engageait ainsi à lui donner l'aman aux conditions demandées. Ben Khouia partit au galop rejoindre l'émir ; celui-ci était fort troublé et il hésita longtemps avant de faire la démarche définitive. De La Moricière arriva à la pointe du jour et prit les mesures nécessaires pour empêcher sa fuite. Vers 11 heures du soir, Ben Khouia vint retrouver le général avec une lettre de l'émir, qui, pour se livrer, demandait *une parole française*.

Le rendez-vous fut fixé au lendemain, 23 décembre, à la koubba de Sidi-Brahim ; le colonel de Montauban, avec 500 chasseurs d'Afrique, attendit Abdelkader, qui arriva à 2 heures de l'après-midi et fut reçu au son des trompettes à une certaine distance à l'ouest de la koubba, vers le Kerkour. De La Moricière lui promit qu'il serait conduit à Alexandrie ou à Saint-Jean d'Acre ; il le fit ensuite diriger sur Nemours auprès du duc d'Orléans, lequel lui confirma cette promesse. Les colonnes marocaines ayant poursuivi l'émir et la daïra campèrent dans la plaine de Triffa. Le 4 janvier 1848, elles retournèrent à Fez emmenant des otages des Beni Snassen, Beni bou Zeggou et quelques-uns

des Angad. Les Beni Snassen durent payer les impôts arriérés et furent frappés d'une forte amende ; le caïd d'Oudjda, Abdelmalek, traversa leurs montagnes et n'entra en ville que le 11 janvier. Le Makhzen avait profité des forces rassemblées contre Abdelkader pour rétablir du même coup son prestige dans la région (1).

(1) ROUSSET, T. II, pp. 165 à 176. — KELLER, T. I, pp. 503 à 506. — MARTINPREY, pp. 275 à 280. — WALSH ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*. pp. 401 à 403. — BELLEMARE, pp. 308 à 310. — *Istiqsa*, T. X, pp. 177 à 181. — *Moniteur algérien* des 5, 15, 25 et 29 décembre 1847. — (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. 1^{re} Q. nov., 2^e Q. déc. 1847 et 1^{re} Q. janv. 1848. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 301 à 303.

CHAPITRE VI

L'anarchie intérieure et les nouvelles difficultés avec la France

A OUDJDA LES AGENTS DU MAKHZEN ASSISTENT IMPUISSANTS AUX LUTTES DES ANGAD ET DES BENI SNASSEN

Après la chute d'Abdelkader, les relations entre la France et le Maroc devinrent fréquentes et amicales. Le caïd d'Oudjda fut changé. Au commencement de mai 1848, Ali ben Tayeb el Guennaoui vint reprendre le commandement de la province ; les Angad, qui auraient sollicité sa nomination, lui firent une brillante réception. A peine installé, El Guennaoui chercha à mater les Beni bou Zeggou, qui depuis longtemps coupaient les routes. Le 14 mai, il lança sur eux les contingents des Angad et Beni Snassen et partit le lendemain avec 300 réguliers pour les soutenir. En traversant le territoire des Sedjâa, les contingents mobilisés eurent une altercation avec les membres de cette tribu ; il s'en suivit un léger combat, après lequel ils se disloquèrent sans avoir rempli leur mission ; le caïd fut obligé d'ajourner sa répression.

Dans le courant d'août, le Sultan se trouvait à Taza où il recevait la soumission des Ghiata ; El Guennaoui convoqua les goums des Angad pour aller rejoindre la mahalla chérifienne, qui devait ensuite marcher contre les Beni bou Zeggou et les châtier. Au début de septembre, le caïd fit camper son makhzen au sud des jardins ; lorsque les goums eurent rallié, il en prit le commandement et se mit en route en passant par Aghbal, où il s'occupa de réunir les contingents des Beni Snassen ; de là, il se dirigea sur Aïn Zohra afin d'y faire sa jonction avec la mahalla. On crut un instant en Algérie que les Marocains cherchaient une revanche d'Isly et l'on envoya des renforts à Tlemcen. L'approche du Sultan causa également de l'agitation dans la province d'Oudjda, les anciens défenseurs d'Abdelkader craignaient d'être pris à partie. Cette agitation amena la scission des Beni Snassen en deux camps : l'un voulait résister au Sultan, l'autre, se soumettre.

Pendant que les meilleurs cavaliers de la montagne

étaient à la mahalla, les Beni Ourimeche et les Beni Attigue se réunirent contre les Beni Khaled ; ceux-ci avaient fait acte de soumission au caïd d'Oudjda et étaient ainsi cause de l'arrestation d'El Hadj Mohammed Zaïmi, opérée dans leur tribu à l'instigation des Angad. Les Beni Khaled furent battus et eurent des villages brûlés, ils se retirèrent le 20 octobre dans la direction de la frontière ; de Mac-Mahon vint alors de Tlemcen avec une colonne, il fit savoir qu'il réprimerait toute tentative de violation du territoire algérien. Le parti des Beni Ourimeche ayant regagné la montagne, les Beni Khaled, qui avaient demandé l'hospitalité en Algérie, retournèrent chez eux le 6 novembre.

El Guennaoui pria le Sultan de lui donner des troupes pour mettre à la raison les Beni Snassen rebelles; le souverain n'avait pas trop de toutes ses forces, il ne put en mettre de suite à sa disposition. Le caïd d'Oudjda licencia les Angad; il se contenta de menacer les Beni Snassen d'une attaque de toutes les populations de la région. Mohammedould el Bachir, qui commandait les Beni Snassen à la place de son frère Mimoun en pèlerinage à la Mecque, n'avait d'ailleurs pas l'intention de se révolter ; en faisant de l'opposition, son but était surtout de provoquer la mise en liberté d'El Hadj Mohammed Zaïmi (1).

Au mois d'octobre, le Sultan quitta Aïn Zohra pour Fez et confia à El Guennaoui le soin de faire rentrer les impôts arriérés. Après s'être acquitté de sa mission sur la rive gauche de la Moulouya, ce caïd vint camper, le 19 octobre, au souk el Arba de Za avec 1.500 chevaux et 300 fantassins, afin de procéder à la même opération chez les Beni bou Zeggou, Sedjâa et Ahlaf. La soumission des Beni Snassen était aussi dans son programme, elle avait été promise au sultan Mouley Abderrahman. Le 30, El Guennaoui arriva à El Aïoun ; les Angad, qui s'étaient rassemblés par son ordre, avaient déjà fait une razzia sur les Beni Ourimeche. Les Beni Snassen étaient résolus à défendre leurs montagnes, le caïd d'Oudjda se garda donc bien de s'engager à la légère ; il se rendit d'abord chez les Beni Khaled qui avaient manifesté précédemment des velléités de soumission. Son action se borna à des palabres, il se contenta d'un semblant de satisfaction et rentra à Oudjda au début

(1) (A. C. M.) R. 2^e Q. mars, 1^{re} et 2^e Q. mai, 2^e Q. août, 1^{re} et 2^e Q. sept., 1^{re} Q. octobre 1848. — *Moniteur algérien* des 20 mai, 10 et 20 septembre, 20 octobre 1848.

de décembre. Le 11, il en partit précipitamment emmenant ses femmes et ses effets et se dirigea sur Taza ; le bruit courut qu'il était rappelé pour être employé du côté de Merrakech ; il laissa le commandement à son khalifa. Ce départ subit causa quelque affolement en ville et chez les Angad, qui eurent peur d'une attaque des Beni Snassen(1).

Il n'en fut rien ; les querelles divisant ces montagnards n'étaient pas apaisées, elles se rallumèrent vers la fin de décembre. Les Beni Khaled demandèrent le secours des Angad, une partie des Beni Attigue se rangea également de leur côté. Les Beni Attigue dissidents se firent battre par les Beni Ourimeche aux environs du 20 décembre ; les Oulad el Bachir perdirent un des leurs dans cet engagement. Le 24, les Angad razzièrent les Beni Ourimeche ; le 28, les Beni Ourimeche et les Beni Attigue de leur soif furent repoussés par les Bessara ; ces derniers se retirèrent néanmoins avec leurs tentes chez les Mezaouir. Le 31, le combat recommença ; les Bessara allèrent brûler et saccager Sefrou en compagnie des Mezaouir, dont le caïd, Bouterfas, était heureux d'assouvir de vieilles haines. Mohammed ould el Bachir chassa les assaillants, qui furent obligés d'aller se concentrer autour d'Oudjda, où le khalifa Mohammed ben Abbou assistait impassible à ces luttes.

Il y eut ensuite une légère accalmie, puis, le 30 janvier 1849, toutes les tribus des Angad, sauf les Oulad Ali ben Talha, rapprochèrent leurs campements des montagnes et réunirent leurs contingents à Aïn-Sfa. Les Mezaouir et Oulad Ahmed ben Brahim allèrent s'établir dans la plaine de Triffa, où ils commirent toutes sortes de déprédations ; les Oulad Settout et Sedjâa, qui s'étaient alliés aux Beni Snassen, eurent à souffrir de leur hostilité. Hamida, ancien caïd d'Oudjda, arriva dans le courant de février pour prendre le commandement de la province ; le 17, il était à El Aïoun Sidi Mellouk, de là il passa par la plaine de Triffa afin d'essayer de réconcilier les Angad et les Beni Snassen. Après avoir obtenu un vague résultat, il prit le chemin d'Oudjda et y entra le 22 février (2).

Les belligérants restèrent dans l'expectative, c'était la paix armée. Sur ces entrefaites, Mimoun ould el Bachir, le chef des Beni Snassen, revint de la Mecque au com-

(1) (A. C. M.) R. 2^e Q. oct., 2^e Q. nov., 1^{re} Q. déc. 1848.

(2) (A. C. M.) R. 2^e Q. décembre 1848, 1^{re} et 2^e Q. janvier, 1^{re} et 2^e Q. février 1849.

commencement de mars 1849 ; on espéra un instant qu'il rétablirait la bonne harmonie entre les deux soffs, mais l'agitation ne fit que continuer. Le 30 mars, les goums des Mezaouir escarmouchèrent sans grand résultat chez les Bessara. Les hostilités se rouvrirent dans les premiers jours d'avril par une attaque des Angad sur les villages des Bessara, dont ils pillèrent les silos. El Hadj Mimoun (1) avait réuni les contingents des Beni Snassen, il avait en outre donné l'ordre à toutes les dechras de la lisière nord de se tenir sur leurs gardes. Hamida essaya en vain de rétablir la paix, les Angad surtout ne voulaient rien entendre. Le 8 avril, El Hadj Mimoun, avec 400 fantassins, alla attaquer les Beni Attigue alliés des Angad et les mit en déroute. Il se porta ensuite contre les Mezaouir et Oulad Sghir qui, en apercevant sa troupe compacte, eurent peur, ils abandonnèrent leurs douars chassant devant eux leurs troupeaux ; El Hadj Mimoun enleva tout ce qu'il put et incendia le reste. Les Angad tentèrent sans succès un retour offensif, leurs charges vinrent se briser contre les fantassins des Beni Snassen.

Après ce grave échec, les Angad se rapprochèrent de la frontière ; El Hadj Mimoun réconcilia toutes les fractions de la montagne, où les Arabes ne trouvèrent plus d'alliés. L'époque de la moisson approchant, la lutte tendit à se calmer, mais les haines subsistèrent toujours. En mai, les Beni Ourimeche firent une incursion chez les Beni bou Zeggou ; le 27 juin, les Oulad Sghir razzièrent les Bessara. Ces affaires, quoique sans importance, entretenaient le trouble. Au mois de juillet, Hamida, qui n'était venu à Oudjda qu'à contre-cœur, fut relevé par Ali ben Tayeb el Guennaoui ; le Sultan comptait sans doute sur l'énergie de ce dernier pour mettre fin à la lutte entre Beni Snassen et Angad. Le caïd arriva avec 400 chevaux et 300 fantassins réguliers, lesquels devaient lui permettre de recouvrer les impôts de l'année. Les Beni Snassen cherchèrent à se concilier le Makhzen, ils envoyèrent quelques présents à El Guennaoui en l'assurant de leur soumission ; ces présents furent acceptés, cela provoqua le mécontentement des Angad.

El Hadj Mimoun profita du répit qui lui était laissé pour mettre à la raison les quelques Beni Snassen dissidents ;

(1) Après avoir accompli le pèlerinage de la Mecque, Mimoun ould el Bachir fut, suivant l'usage, appelé El Hadj Mimoun ; el hadj signifie le pèlerin.

le 25 juillet, il fit une razzia sur les Beni Moussi el Aatache. Quant au différend des Beni Snassen et des Angad, il fut terminé par un miad tenu le 25 août à Aïn-Sfa, sous les auspices du marabout de Kerzaz. Les sorties effectuées par les troupes françaises sur la frontière n'auraient pas été sans influence sur la décision des Angad. Ces sorties furent motivées par l'inquiétude qu'avaient causée en Algérie les gros rassemblements faits par le Sultan à Taza, dans le courant d'avril. Les Français craignirent un moment une attaque des Marocains, que l'on supposait vouloir venger l'humiliation infligée à l'Islam en 1844. En août, la colonne de Tlemcen, sous les ordres de de Mac-Mahon, fit sans difficulté repasser la frontière aux tribus marocaines qui s'étaient répandues sur le territoire algérien (1).

Lorsque les Angad furent libres du côté des Beni Snassen, leurs cavaliers se livrèrent à la maraude dans la plaine ; les Mezaouir étaient les plus hostiles et on leur attribua la plupart des assassinats commis aux environs de Marnia. El Guennaoui quitta Oudjda avec ses troupes le 11 septembre pour marcher contre les Ahlaf ; après les avoir châtiés, il se rendit à Fez. Le khalifa, Mohammed ben Abbou, fut chargé de l'intérim et le bruit courut qu'il serait nommé caïd à la place d'El Guennaoui ; ce dernier étant hostile aux Français, son départ fit espérer une meilleure police sur la frontière.

Vers le 20 novembre, les Mezaouir enlevèrent un convoi arrivant de l'Ouest. Le khalifa du caïd d'Oudjda s'entoura de quelques chefs Angad et voulut faire restituer le butin pris par les Mezaouir ; ceux-ci le chassèrent jusqu'en ville à coups de fusil. Cet incident mit le feu aux poudres. Les Beni Snassen Fouaga accueillirent les Mezaouir dans leurs montagnes par haine du Makhzen, tandis que les Angad se déclaraient décidés à soutenir son représentant ; la population d'Oudjda était divisée entre les deux camps. El Hadj Mimoun rassembla les contingents des Beni Snassen Fouaga pour attaquer les Angad et leurs alliés les Beni Snassen Tatha (2). Les

(1) (A. C. M.) R. 1^{re} Q. mars, 1^{re} et 2^e Q. avril, 1^{re} et 2^e Q. mai, 1^{re} et 2^e Q. juin, 1^{re} et 2^e Q. juillet, 1^{re} et 2^e Q. août 1849. — (A. G. G.) R. bureau politique au ministre de la Guerre du 23 avril 1849. — (A. G. G.) GRAULLE. — *Moniteur algérien* du 5 septembre 1849.

(2) On appelle Beni Snassen Fouaga, ceux de l'Ouest, dans la partie la plus élevée de la montagne, et Beni Snassen Tatha ceux de l'Est.

Angad allaient monter à cheval quand les pluies survinrent ; le temps des querelles était passé puisqu'il fallait commencer les labours. Une réunion eut lieu chez El Hadj Mimoun, qui se contenta d'une certaine somme d'argent pour s'indemniser de sa prise d'armes, et la paix fut conclue (1).

Le 9 janvier 1850, un nouveau khalifa, Mohammed ben Khedda, arriva à Oudjda avec 50 cavaliers réguliers; ses premiers actes eurent pour but de pacifier le pays. Il réunit les chefs Angad et Beni Snassen ; El Hadj Mimoun ould el Bachir se présenta en personne au Dar el Makhzen. Après deux jours de conciliabules, le khalifa parvint à réconcilier en apparence les partis. Vers la fin du mois de janvier, l'agitation recommença ; El Hadj Mimoun ayant appris que les Ahlaf, Sedjâa et Beni bou Zeggou avaient razzié les Achache (Mehaïa), alors que lui-même allait à un rendez-vous avec les chefs de l'Angad, fut pris de méfiance et regagna la montagne. Le même jour, les Mezaouir firent une course chez les Oulad Zaïm (Beni Khaled), ils furent repoussés.

Au commencement de février 1850, El Hadj Mimoun parcourut la montagne pour compter ses partisans et réchauffer le zèle des tièdes ; les Angad eurent peur de le voir diriger une grande *harka* (2) contre eux, ils se réfugièrent tous sur le territoire algérien, sans en avoir préalablement sollicité l'autorisation. Les autorités françaises de Marnia rassemblèrent leurs goums et, le 9 février, firent exécuter une razzia sur les fractions qui avaient planté leurs tentes à l'est de Sidi bou Djenane. Cette opération engagea les Mezaouir et Oulad Sghir à se rapprocher des Beni Snassen, tout en continuant à couper les routes à l'est de la frontière. El Hadj Mimoun posa comme condition d'une réconciliation durable, que les propositions de paix lui fussent faites au nom de tous les Angad par Mohammed ben Khedda, le chef des Oulad Ali ben Talha. Les pourparlers n'aboutirent pas et la situation eut plutôt des tendances à s'aggraver.

Dans les premiers jours de mars arrivèrent des lettres du

(1) (A. C. M.) R. 1^{re} et 2^e Q. septembre, 2^e Q. oct., 1^{re} et 2^e Q. nov., 1^{re} Q. déc. 1849. — (A. G. G.) R. bureau politique au ministre de la Guerre du 22 déc. 1849. — *Moniteur algérien* du 10 oct. 1849.

(2) *Harka*, expédition militaire, colonne en armes.

Sultan, qui engageait les chefs des deux soffs à cesser leurs querelles et à soumettre le différend au marabout de Guefaït. Ce dernier, prévenu également par un message de Mouley Abderrahman, se rendit chez les Mehaïa, puis chez les Angad auxquels il essaya de faire entendre raison; la défiance d'El Hadj Mimoun, qui craignait un piège, rendit ces démarches infructueuses.

Un engagement devenait inévitable, les deux partis rassemblèrent leurs forces et firent appel aux alliances. Le soff des Angad comprenait les Mehaïa et Beni Oukil, celui d'El Hadj Mimoun la majorité des Beni Snassen, les Sedjâa, Oulad Settout, Beni bou Zeggou, Beni bou Yahi et Kebdana, il était de beaucoup le plus fort. El Hadj Mimoun avait l'intention de repousser les Angad au delà d'Oudjda et de faire le sac de la ville. Mohammed ben Khedda, le chef du soff des Angad, convoqua tous ses adhérents autour des murs de la ville pour la défendre. Les choses traînèrent en longueur à cause des pluies et des difficultés éprouvées par El Hadj Mimoun pour rassembler les contingents des Beni Snassen. Le 29 mars, il alla enfin camper à Aïn-Sfa avec tout son goum et une partie de ses fantassins et, le 30, il marcha sur Oudjda. Le combat s'engagea vers une heure sur les Semmara ; les Angad furent mis en fuite et poussés l'épée dans les reins jusqu'au sud d'Oudjda, ils perdirent une cinquantaine de chevaux ; les Oulad Ali ben Talha et Oulad el Abbes traversèrent la frontière. La nuit arrêta la poursuite et El Hadj Mimoun dressa sa tente à Sidi Yahia ; le khalifa d'Oudjda s'était enfermé dans la kasba. Le 31, on s'attendait à voir les Beni Snassen pénétrer dans la ville, mais El Hadj Mimoun, dont la colère s'était calmée, défendit à ses gens de franchir les remparts ; on dit aussi qu'il aurait reçu une contribution volontaire des habitants. Un certain nombre de Beni Snassen furent mécontents de cette décision, qui trompait leurs espoirs de pillage ; ils quittèrent la harka qui se débânda. En peu de temps, El Hadj Mimoun n'eut plus que quelques cavaliers autour de lui, il fut contraint de reprendre le chemin de sa maison poursuivi par les goums des Angad. Les contingents des Beni Drar, rentrant chez eux, tentèrent quelques coups de main en territoire algérien sur les troupeaux des Beni Ouacine, le goum de ces derniers dut intervenir.

En présence de cette situation troublée, le lieutenant-colonel Bazaine, chef du bureau arabe de Tlemcen, fut

envoyé à Marnia avec des troupes ; il n'y resta que quelques jours (1).

El Hadj Mimoun essaya à plusieurs reprises de reconstituer son parti, qui, depuis les événements d'Oudjda, était complètement divisé, alors que celui des Angad reprenait de la consistance et inquiétait autant que possible ses adversaires. Les Mehaïa vinrent camper au milieu des terrains des Beni Drar et d'autres fractions des Beni Khaled, ils ravagèrent leurs cultures. Afin de pouvoir vaquer aux travaux des moissons les Beni Snassen firent des ouvertures de paix, les Angad restèrent sourds à leurs propositions.

El Guennaoui arriva à Oudjda, le 20 mai 1850, pour reprendre son commandement ; il amenait avec lui environ 800 chevaux du makhzen et un millier de fantassins. Les tribus lui apportèrent la *mouna* (2), les Beni Snassen et quelques-uns de leurs alliés restèrent seuls à l'écart. Le caïd d'Oudjda écrivit à El Hadj Mimoun de venir se présenter à lui, ses lettres restèrent sans réponse. Il réunit alors les contingents des Angad et fit une sortie contre les Bessara et les Beni Drar ; il espérait séparer les Beni Snassen d'El Hadj Mimoun en les empêchant de moissonner. Avant de se lancer à fond dans une action contre les Beni Snassen, El Guennaoui essaya de faire agir des marabouts influents : El Hadj Belkaçem et Mohammed Mazouzi ; El Hadj Mimoun resta sourd à toutes leurs prières. Les populations des environs d'Oudjda commençaient à s'impatienter d'avoir à nourrir les troupes marocaines, la situation du caïd devenait difficile. Lui, autrefois si arrogant, tâcha d'améliorer ses relations avec les Français, il écrivit à Tlemcen pour rappeler la bonne amitié régnant entre les deux gouvernements. Pendant ce temps, des camps marocains étaient en formation à Zahio, Aïn Zohra et Taza, ils paraissaient vouloir converger vers les Beni Snassen (3).

El Hadj Mimoun n'ayant pu reformer son soff n'osait plus reparaitre dans la plaine. Les Beni Drar et Bessara

(1) (A. C. M.) R. 1^{re} et 2^e Q. janv. R. M. fév. et mars 1850. — *Moniteur algérien* des 5 mars, 5 et 10 avril 1850.

(2) *Mouna* ; on appelle ainsi l'ensemble des denrées que les populations doivent fournir aux personnages ou aux troupes de passage sur leur territoire.

(3) (A. C. M.) R. M. avril et mai 1850. — (A. G. G.) R. bureau politique au ministre de la Guerre du 24 juillet 1850. — *Moniteur algérien* des 10 et 25 mai et supplément du 10 juin 1850.

avaient abandonné leurs récoltes sur pied aux Mehaïa et Angad, ils s'étaient retirés dans les montagnes. Le 26 juin, les Beni Drar cherchèrent à en redescendre, ils se firent razzier par les Achache (Mehaïa) et les Angad ; le lendemain, ils réussirent à reprendre leur butin à ces derniers. Malgré tous les essais de médiation El Guennaoui ne parvenait pas à se faire écouter ; ses soldats mal payés étaient dans la misère et désertaient fréquemment.

Le 22 juillet, Mohammed ben Khedda, le précédent khalifa d'Oudjda, amena dans cette ville 1.200 fantassins et 500 cavaliers. Profitant de la présence de ces troupes, El Guennaoui appela à lui les Angad et somma El Hadj Mimoun de payer l'impôt ; celui-ci refusa, c'était à prévoir. Cette résistance paraît avoir été personnelle au caïd d'Oudjda, car, à une lettre du Sultan, les Beni Snassen répondirent qu'ils lui étaient dévoués mais refuseraient toujours de reconnaître l'autorité d'El Guennaoui. Après de longues négociations et sur l'intervention de marabouts vénérés, El Hadj Mimoun se laissa enfin fléchir ; il consentit à acquitter l'impôt entre les mains d'El Guennaoui, mais n'accepta pas de se réconcilier avec les Angad, il objecta que le Makhzen devait rester neutre dans cette querelle.

Lorsqu'il fut enfin parvenu à obtenir un semblant de soumission, El Guennaoui retourna à Fez au début de septembre, en passant par les Beni Yala et les Zekara au lieu de suivre la grande route dans la plaine ; c'était une sorte de fuite. Il laissa le commandement à son khalifa Mohammed ben Abbou, qui garda quelques mokhazenis seulement ; celui-ci n'eut que la ressource de s'enfermer dans la kasba et de laisser les tribus faire de l'agitation à leur guise. Le khalifa fit protester de ses bonnes dispositions auprès des autorités françaises par des agents secrets.

Les Angad, abandonnés d'El Guennaoui, redoutèrent la colère du chef des Beni Snassen ; un grand nombre d'entre eux, parmi lesquels les Mezaouir, se réfugièrent sur le territoire français. Les Mezaouir abusèrent de cette hospitalité en pillant une caravane. De Mac-Mahon sortit de Tlemcen avec trois escadrons de chasseurs, un de spahis et des goums et alla les razzier ; il les surprit le 5 septembre à l'aube, après une longue marche de nuit. Tous les Angad, pris de peur, repassèrent au Maroc et s'installèrent au sud d'Oudjda.

El Hadj Mimoun voulait prendre sa revanche des échecs

qu'il venait de subir. Le 25 septembre, il marcha sur Oudjda avec un goum considérable pour rétablir dans leurs biens ses partisans emprisonnés par El Guennaoui ; craignant pour leur vie, il n'osa pas tenter une attaque de vive force et s'en retourna.

Le chef des Beni Snassen n'oubliait pas sa vengeance, à plusieurs reprises il menaça les habitants d'Oudjda ; ceux-ci lui offrirent pour le calmer de l'argent qu'il ne voulut pas accepter. Des pluies abondantes, tombées dans la deuxième moitié d'octobre, ramenèrent enfin un peu de calme, chacun ne songeant plus à s'occuper que de ses labours. La querelle entre les Angad et Beni Snassen était terminée pour un temps ; ces derniers offrirent même leurs bons offices pour réconcilier les Angad et les Beni bou Zeggou.

En décembre, El Hadj Mimoun, estimant le moment favorable pour se faire pardonner, envoya auprès du Sultan une députation chargée de porter la soumission des Beni Snassen et de demander l'élargissement d'El Hadj Mohammed Zaïmi. Cette députation fut bien reçue à Fez, elle revint en janvier 1851 apportant au chef des Beni Snassen une lettre de compliments, qui opéra immédiatement dans la région une réaction en sa faveur. Environ 150 piétons et 15 cavaliers des Bessara et de Sefrou firent un coup de main sur Oudjda, dans la matinée du premier janvier, ils envahirent les jardins ; la population les repoussa leur tuant huit hommes ; ce n'était qu'un acte de brigandage isolé (1).

L'AGITATION ANTI-FRANÇAISE ET LA CAMPAGNE DU GÉNÉRAL DE MONTAUBAN CONTRE LES BENI SNASSEN EN 1852

La rivalité entre El Hadj Mimoun et les Angad et l'impuissance du Makhzen entretenaient l'insécurité sur la frontière ; forts de l'impunité, les Beni Drar et Mezaouir commettaient à chaque instant des méfaits sur le territoire algérien.

Les gens d'Oudjda envoyèrent à leur tour une députation à Fez pour demander au Sultan le retour d'El Guennaoui, qui soutenait le parti des Angad ; elle rentra dans le courant de mars 1851, satisfaite de la manière dont sa

(1) (A. C. M.) R. M. juin, juillet, août, sept. oct. nov. déc. 1850 et janv. 1851. — (A. G. G.) R. bureau politique au ministre de la guerre des 19 sept. et 4 oct. 1850 et 30 janv. 1851. — (A. G. G.) GRAVILLE. — *Moniteur algérien* des 25 août et 20 sep. 1850.

demande avait été accueillie par le souverain. A la même époque, les Beni Drar, par crainte de représailles, exprimèrent aux autorités françaises le désir d'établir de bons rapports de voisinage ; ils n'étaient pas sincères et cherchaient seulement à gagner du temps jusqu'à la fin des moissons. De Mac-Mahon, ayant appris, le 22 mars, que leurs douars se rapprochaient de la frontière, demanda et obtint la permission de les châtier ; le khalifa d'Oudjda était lui-même partisan de cette intervention. Elle n'eut pas lieu pour laisser à El Hadj Mimoun sa liberté d'action, car il paraissait chercher à rétablir le bon ordre. Par la suite, les Beni Drar refusèrent de s'entendre avec les Français et de Mac-Mahon se porta au milieu de leurs cultures les 8 et 10 mai ; il dispersa une centaine de cavaliers et 300 à 400 fantassins et fit pour environ 40.000 francs de dommages. Le khalifa d'Oudjda, pour se couvrir, crut devoir protester contre ce qu'il appelait une violation de frontière ; de Mac-Mahon lui répondit qu'en raison de son impuissance il faisait la police à sa place.

Le khalifa Mohammed ben Abbou fut relevé, le 28 mai, par Mohammed ben Akbar, des Cherarda, qui venait d'être nommé caïd d'Oudjda ; le 30, El Hadj Mimoun vint s'aboucher avec le nouveau fonctionnaire. Cette démarche causa de l'agitation parmi la population, on essaya de fermer la porte de la kasba et de retenir prisonnier le chef des Beni Snassen ; le caïd des Oulad Ali ben Talha dut s'interposer et, malgré quelques coups de feu, il parvint à l'emmener sans encombre dans son douar. Les Beni Drar continuèrent à se montrer agressifs vis-à-vis des Français ; le 15 juin, sous les ordres du marabout Moufokould Marnia, dissident algérien, ils s'avancèrent sur la Mouilah jusqu'aux environs de Marnia ; ils furent repoussés par les gens des tribus. De Mac-Mahon se plaignit au caïd d'Oudjda, celui-ci répondit qu'il attendait Abd es Sadok, délégué du Sultan, pour ramener le calme dans la région (1).

Le 7 août 1851, Abd es Sadok, caïd du Rif, et un fils du Sultan, Mouley el Abbes, entrèrent à Oudjda avec un millier de cavaliers déguenillés ; il avait été beaucoup parlé auparavant dans le pays de cette colonne que l'on disait considérable. D'après une communication du consul

(1) (A. C. M.) R. M. févr. mars, avril et mai 1851. — (A. G. G.) R. bureau politique au ministre de la Guerre des 5 avril, 29 mai et 30 juin 1851.

de France à Tanger et certaines indications du fonctionnaire marocain d'Oudjda, les autorités françaises croyaient que le principal but de ces personnages était d'avoir une conférence avec elles au sujet de la frontière. Le général commandant la subdivision de Tlemcen avait même indiqué, dans différentes lettres au caïd d'Oudjda, les points qu'il aurait à traiter :

1° Renvoi en Algérie des émigrés commettant des brigandages, surtout Moufok ould Marnia réfugié chez les Beni Drar ;

2° Cessation des hostilités commises contre les tribus algériennes par les Beni Drar ;

3° Renvoi, si possible, de part et d'autre, des assassins et voleurs et reddition ou paiement des objets volés.

Mais Abd es Sadok se contenta d'écrire au général de Mac-Mahon une lettre polie et insignifiante, sans faire aucune allusion au projet de conférence ; elle n'eut donc pas lieu. On ne voit d'ailleurs pas très bien quel avantage les Français en auraient retiré, les Marocains auraient été incapables de faire exécuter une nouvelle convention. D'autre part, une rencontre à l'ouest de la frontière aurait risqué d'amener une collision ; c'est pour cette raison que le gouvernement général n'avait autorisé de Mac-Mahon à accepter une entrevue qu'à Marnia, où il pouvait rester maître de la situation.

La présence à Oudjda d'un fils du Sultan avec une colonne fut diversement appréciée par les indigènes, elle causa des troubles dans le pays. Les Beni Snassen et une partie des Angad proposèrent de faire la guerre aux chrétiens ; vu le petit nombre de ces derniers, ils estimaient l'opération facile ; Mouley el Abbes et Abd es Sadok durent les engager à regagner leurs douars. L'inquiétude régnait parmi les tribus algériennes car, si les chefs marocains étaient animés d'intentions pacifiques, ils laissaient néanmoins subsister des espoirs de guerre, afin de faire rentrer plus facilement les impôts habituellement refusés, en tenant les populations en haleine. A la fin d'août, la mission de Mouley el Abbes et d'Abd es Sadok à Oudjda semblait toucher à sa fin ; après avoir recommandé aux Angad de respecter la frontière, ces personnages quittèrent la ville le 16 septembre, emmenant avec eux les troupes qui les avaient escortés. Le khalifa d'Abd es Sadok, nommé Mohammed ben Tahar, fut laissé comme caïd d'Oudjda ; il ne garda que 50 chevaux.

El Hadj Mimoun, chef des Beni Snassen, et Bouterfas, caïd des Mezaouir, allèrent se présenter au Sultan à la tête d'une députation, ils revinrent le 20 octobre chargés de présents et ramenèrent avec eux Mohammed ben Abbou, ancien khalifa d'El Guennaoui, qu'ils avaient demandé comme caïd d'Oudjda. El Hadj Mimoun avait réussi à se faire investir officiellement du commandement de toutes les tribus du Nord, entre la Moulouya et la frontière (1).

Après la visite à Oudjda d'Abd es Sadok et de Mouley el Abbes, il subsista un certain malaise dans les relations algéro-marocaines. Les Angad n'étaient pas loin d'être hostiles aux Français et les agissements d'El Hadj Mimoun vinrent encore compliquer la situation ; il descendit à Oudjda et chercha à se poser en médiateur dans les différends qui divisaient plusieurs chefs des Angad. Les Beni Drar devinrent de plus en plus agressifs contre les tribus algériennes ; le 25 décembre 1851, un de leurs goums enleva au bois de betoum un cheval de labour des Beni Ouacine ; le 30, ils firent une nouvelle incursion, mais une patrouille les poursuivit et leur enleva un homme.

Le 7 janvier 1852, il y eut encore un changement de caïd à Oudjda, Mohammed ben Tahar remplaça Mohammed ben Abbou ; cela ne pouvait que favoriser l'anarchie. L'audace des maraudeurs croissait tous les jours ; le 31 janvier un parti vint assaillir la smala des spahis jusque sous les murs de Marnia. En même temps, le Sultan faisait courir des bruits de guerre contre les Français et invitait les populations à s'y préparer (2).

Le 4 avril 1852, 400 fantassins et 400 cavaliers des Beni Drar, Oulad Ghazi, Oulad Mongar et Mezaouir, commandés par Mohammed el Mekki, chef de la zaouïa des Oulad Sidi Ramdan, et Moufok ould Marnia tombèrent sur les Oulad Mellouk campés avec leurs troupeaux aux environs de Sidi Aïad. Ceux-ci étaient sur leurs gardes, néanmoins l'attaque les fit d'abord plier et ils se rabattirent sur Sidi Mohammed el Ouacini ; ils revinrent ensuite à la charge avec intrépidité et chassèrent leurs adversaires jusqu'au fond de la plaine. La lutte fut très vive, les Oulad Mellouk

(1) (A. C. M.) R. M. août, sept. et oct. 1851. — (A. G. G.) R. bureau politique au ministre de la Guerre des 19, 20, 25 août, 25 sept. et 15 oct. 1851. — (A. G. G.) L. sub. Tlemcen à div. Oran du 8 août 1851. — (A. G. G.), T. div. Oran à gouv. Alger du 15 août 1851. — *Moniteur algérien* du 15 sept. 1851.

(2) (A. C. M.) R. M. déc. 1851, janv. févr. 1852.

perdirent 17 tués et 14 blessés, les Marocains eurent une cinquantaine d'hommes hors de combat et n'enlevèrent pas de butin. El Hadj Mimoun avait été tenu au courant de l'agression qui se préparait pour le 5 ; son frère Mohammed devait y prendre part avec les Beni Snassen Fouaga, les assaillants craignant d'être éventés n'eurent pas la patience de l'attendre. En réalité tous les Beni Snassen étaient hostiles.

Le général Pélissier, commandant la division d'Oran, aurait voulu châtier cette grande tribu de façon impitoyable ; il n'y fut pas autorisé et dut se borner à faire tenter, par le général de Montauban, une razzia sur les Beni Drar qui s'étaient retirés près des sources du Kiss (1). Ce général dirigea un bataillon d'infanterie sur Nemours, un de chasseurs à pied sur Marnia, où il rallia lui-même le 9 avril 1852 avec trois escadrons de chasseurs, un de spahis et deux obusiers de montagne. Le soir même, il marcha sur le Menaceb Kiss et, le 10, à la pointe du jour, un peu avant d'arriver chez les Beni Drar, il divisa sa colonne en deux. La cavalerie reçut l'ordre de se porter sur Sidi Azouz et de rejeter tous les groupes ennemis dans la plaine. Le général, avec les chasseurs à pied et la section d'artillerie de montagne, suivit le ravin s'étendant vers Menaceb Kiss pour y rejoindre le commandant Douay, qui avait quitté Nemours, le 9, à 6 heures du matin, avec un bataillon d'infanterie, trois compagnies du 7^e Léger et un goum. Après avoir opéré sa jonction, de Montauban attendit que la cavalerie ait poussé les Beni Drar dans la

.....
 (1) «.... C'est surtout aux Beni Iznassen, toujours en révolte avec l'autorité impériale, que la méthode indiquée par le consul général de Tanger pour obtenir la paix et nous faire justice peut et doit être appliquée. La nécessité en est pour moi tellement évidente que dès que la nouvelle de la dernière agression me parvint, je n'hésitai pas à arrêter le mouvement du 11^{me} Léger. Mon projet, s'il eût eu votre approbation, eût été d'entrer chez les Beni Iznassen et d'y faire un exemple qui nous eût donné la paix pour de longues années. Dans une semaine je pouvais réunir au pied de leur montagne 6.000 hommes d'infanterie, 1.200 chevaux et tout l'outillage d'une division de cette force. Je leur aurais appliqué impitoyablement la méthode de réduction des pays kabyles et leur aurais promis une pareille visite en réponse à chaque violation de territoire commise par eux, ou les tribus qu'ils dominent par leur influence et qui marchent à leur volonté. Tôt ou tard, c'est ma conviction intime, il faudra en venir là. Tous les hommes de l'Ouest pensent de même.

.....
 « Les Beni Iznassen, Monsieur le Gouverneur général, jouent le même rôle que les Zouaoua ont longtemps joué dans la grande Kabylie ; leur influence

plaine, afin de les y écraser sous les feux de sa colonne. La manœuvre réussit complètement ; dans la matinée du 10 avril, la cavalerie française passa au col du Guerbous et vers Aghbal, ramassant tous les douars qui se trouvaient du djorf el Ahmar à Sidi Azouz et Sidi Mimoun, qui est une koubba à l'est d'Aghbal ; elle mit en déroute les Beni Drar, lesquels perdirent environ 150 tués ou blessés. A 10 heures, l'affaire était terminée ; elle avait été si rapide que l'infanterie n'eut pas le temps d'y prendre part. Les Français avaient saccagé plusieurs douars des Beni Drar et Mezaouir et pris quelques troupeaux, ils firent manger sur pied l'orge de leurs ennemis ; les pertes de la colonne s'élevèrent à 10 tués et quelques blessés. Le général de Montauban ramena ses troupes en Algérie, il laissa l'infanterie à Marnia, la cavalerie rejoignit Tlemcen le 12 avril dans la soirée.

Ce châtiment émut profondément les Beni Snassen, qui formèrent des rassemblements armés ; la cavalerie de Tlemcen fut de nouveau dirigée sur Marnia le 14 avril, car on s'attendait à d'autres combats. Les rassemblements se dispersèrent enfin sur l'ordre du Sultan, qui rendit les Beni Snassen responsables de leurs méfaits et réprimanda sévèrement El Hadj Mimoun. Les Beni Snassen Tatha se retournèrent alors contre celui-ci qu'ils accusaient de les avoir entraînés dans cette voie d'hostilités sans pouvoir les soutenir. Aussitôt après le combat du 10 avril, le général de Montauban avait écrit au caïd d'Oudjda en lui disant qu'au lieu de protester, il devait être heureux de la

sur les tribus des frontières s'étend au loin de proche en proche. Elle se fait sentir dans tous les attentats, dans tous les complots, en les battant nous frappons tous ces brigands à la tête.

« Vous pensez qu'une pareille entreprise serait désavouée par le gouvernement. Je m'incline devant votre appréciation et j'y renonce, mais avec regret et avec le sentiment intime que nous ne faisons qu'augmenter les charges et les embarras de l'avenir, la saison était bonne, le droit pour nous, l'Empereur bien disposé, nos tribus altérées de vengeance, nos troupes pleines d'ardeur. Jamais nous ne retrouverons une aussi bonne occasion d'exécuter les Beni Iznassen et de fonder la paix des frontières.

« Le 11^e Léger poursuit sa marche vers la province d'Alger. Tout se bornera à une tentative de ghazzia par le général de Montauban sur ces incorrigibles Beni Drar qui ont eu l'imprudence de rester à bonne portée, près des sources de l'oued Kis. Je donnerais beaucoup pour qu'il puisse les enlever si sa marche n'est pas éventée, s'il peut les atteindre, il les mènera bon train et ces misérables paieront pour tous. »

.....
(A. D. O.) L. Div. Oran à Gouv. Alger, du 9 avril 1852.

leçon reçue par des tribus qui méconnaissaient l'autorité du Sultan. Mais ce chef marocain ne voulut pas reconnaître le bien fondé des réclamations françaises, il se répandit en récriminations (1).

A la suite des incidents du mois d'avril, les Français se décidèrent à concentrer vers le Kiss une colonne commandée par le général de Montauban ; elle avait pour mission de détruire les récoltes possédées par les Beni Snassen en territoire algérien. Cette mesure provoqua la mobilisation des contingents de la montagne, El Hadj Mimoun ne pouvant calmer ses contribuables se mit à la tête du mouvement ; le 14 mai 1852, il était à Aghbal, une partie des Kbdana, Oulad Settout, Oulad Mansour et Mezaouir s'étaient joints à lui. Tout en protestant de ses bonnes intentions vis-à-vis des Français, il excitait en dessous les populations.

(1) (A. C. M.) R. M. avril 1852. — (A. G. G.) L. Div. Oran à Gouv. Alger, du 9 avril 1852. — (A. G. G.) T. Div. Oran à Gouv. Alger, du 11 avril 1852. — *Akhbar* du 22 avril 1852. — *Moniteur algérien* des 10 juin et 15 octobre 1852 (R. au ministre sur les opérations du printemps 1852). — MOHAMMED EL YAKOUBI. — (A. G. G.) L. caïd d'Oudjda à de Montauban du 20 avril 1852; elle est donnée ci-après in-extenso :

« LOUANGES A DIEU !

« Du serviteur de son Dieu, Mohammed ben et Tahar, que Dieu l'aide ! au général de Montauban, commandant Tlemcen et ses dépendances. Que le salut accompagné de beaucoup de souhaits soit sur vous.

« J'ai reçu par vos gens votre lettre relative au coup de main que vous avez fait sur quelques tribus de mon commandement, et dans laquelle vous me dites qu'au premier désordre vous recommencerez aussitôt. Vous prétendez que je n'ai pas compris ce que m'a écrit le général de Mac-Mahon. Le devoir de chefs tels que nous est de ne rien entreprendre avant de nous instruire mutuellement, afin de bien connaître les intentions de chacun. Tout chef doué de raison et de sagesse ne doit point se presser de conclure les affaires avant d'être prévenu. Vous avez agi contrairement à tout cela.

« J'avais répondu à M. le général de Mac-Mahon que sa lettre avait été envoyée à mon chef direct et que d'après sa réponse je lui répondrais. Vous, sans tenir compte de tout cela, vous n'avez suivi que votre idée, prétextant que vous obéissez aux ordres qui vous ont été transmis. Cela ne peut pas être parce que ces chefs sont trop tranquilles pour donner des ordres pareils.

« Quand des chefs comme nous ne s'écrivent pas entre eux il en résulte des désordres qui engendrent beaucoup de contrariétés. Notre mission est de punir les gens rebelles, de maintenir l'amitié et les relations de bon voisinage.

« Deux jours avant la date de cette lettre, vos sujets, les Oulad en Nehar, ont complètement razzié les Beni Yala. Ceci est un vrai désordre. Et il ne faut pas, si nous voulons éteindre la guerre, laisser nos gens se faire justice eux-mêmes. C'est là le seul moyen d'avoir la paix.

« Salut ».

« 29 Djoumad et Tani 1268 (20 avril 1852) ».

Le 14 mai, les Marocains vinrent tirer quelques coups de fusil sur les fourrageurs de la colonne française, pendant que leurs contingents paraissaient sur les hauteurs d'Aghbal. Le lendemain, 15 mai, à la faveur du brouillard, les goums des Beni Snassen s'avancèrent vers le Kiss et vinrent offrir le combat ; l'action débuta par un engagement de cavalerie. Lorsque le brouillard fut dissipé, l'infanterie ennemie apparut rangée aux abords d'Aghbal ; de Montauban traversa l'oued, son infanterie était formée en colonne double et la cavalerie couvrait les ailes. Les Marocains simulèrent une retraite pour attirer les Français dans la montagne, où le terrain était très difficile, mais le général s'arrêta brusquement et les obligea ainsi à prendre l'offensive en plaine. Ils se firent battre à plate couture sur l'oued Sidi Mohammed el Oudjdi (cours inférieur de l'oued Aghbal) et durent reculer vers Aghbal en abandonnant sur le terrain 100 à 150 tués. Les Français eurent 4 tués et 44 blessés.

Dans les jours qui suivirent, la harka marocaine se dispersa momentanément malgré les exhortations de plusieurs personnages influents, notamment Moufokould Marnia. Les Beni Snassen Tatha, devenus craintifs, s'adressèrent au caïd d'Oudjda pour obtenir la cessation des hostilités. Celui-ci se rendit au camp français, il annonça la prochaine arrivée d'Abd es Sadok avec un makhzen et promit toutes les satisfactions qui seraient exigées, en échange on lui accorda la suspension des châtiments jusqu'à l'arrivée de son chef (1).

Malgré tous les délais, Abd es Sadok n'apparaissait pas et les Beni Snassen s'étaient de nouveau rassemblés ; le général de Montauban se décida donc à agir contre eux. Les espions lui ayant appris l'endroit où se trouvaient les silos d'El Mekki, chef de la zaouïa des Oulad Sidi Ramdan et un des agitateurs les plus acharnés, il résolut d'aller vider ces silos. Il requit à cet effet 1.400 chameaux ou mulets des tribus algériennes ayant le plus souffert des incursions des Beni Snassen et, le 15 juin, à 5 heures du matin, il se mit en route avec six bataillons, une batterie de montagne et toute sa cavalerie. Le général croyait les silos dans la plaine; au bout de quatre heures de marche il s'aperçut que son

(1) (A. C. M.) R. M. mai 1852. — *Akhbar* du 20 mai 1852. — *Moniteur algérien* des 10 juin et 15 octobre 1852 (R. au ministre sur les opérations du printemps 1852). — MOHAMMED EL YAKOURI.

guide l'avait trompé, les silos se trouvaient sur un des premiers contreforts de la montagne, à Tizi Ali. Tout à coup, les hauteurs dominant ces silos se couvrirent de fantassins marocains; la situation devenait difficile, néanmoins il n'y avait plus à hésiter et de Montauban prit ses dispositions pour l'attaque. Il forma trois colonnes de deux bataillons et une section de montagne et les couvrit avec un rideau de tirailleurs; les sapeurs du génie marchèrent en tête de la colonne du centre et la cavalerie garda les débouchés de la plaine. Malgré le feu nourri des Marocains, qui faisaient également rouler de grosses pierres, les colonnes s'élancèrent vivement à l'assaut et atteignirent la crête des silos. Après une courte mêlée, les soldats français dispersèrent les montagnards à coups de baïonnette. A 10 heures, la position était couronnée; le convoi vint charger l'orge et la cavalerie s'approvisionna également. L'opération ne fut terminée qu'à 5 heures du soir; pendant toute sa durée, les Beni Snassen firent des retours offensifs et il fallut plusieurs contre-attaques pour les éloigner. Le soir venu, la colonne française battit lentement en retraite en dépit de nombreuses difficultés, pendant que le convoi et la cavalerie redescendaient dans la plaine; elle rentra à la nuit à son camp du Kiss. Les Marocains eurent dans cette journée plus de 200 tués; les pertes des Français furent de 4 soldats tués et 58 blessés, dont 16 grièvement. Sur les cadavres marocains on trouva des carabines et des effets provenant des chasseurs du 8^{me} bataillon d'Orléans massacrés à Sidi-Brahim en 1845 (1).

Pendant que la colonne vidait les silos de la zaouïa des Oulad Sidi Ramdan, les capitaines Chanzy et Doisneau faisaient vers 9 heures du matin, à la tête d'un goum, un coup de main sur les Oulad Mansour et les Beni Mengouch Tatha, qui descendaient dans la plaine de Triffa pour moissonner; les Marocains se tenaient sur leurs gardes,

(1) Cette affaire sérieuse n'est pas citée par les historiens; l'*Akhbar* en parle en termes vagues dans son numéro du 27 juin, mais le rapport d'ensemble sur les opérations militaires du printemps de 1852, publié in-extenso dans le *Moniteur algérien* du 15 octobre de la même année, n'en fait pas mention. Il n'existe néanmoins aucun doute sur sa réalité; car elle est exposée tout au long dans un rapport du général Péliissier, commandant la division d'Oran, en date du 21 juin 1852; il en est également question dans le rapport mensuel du cercle de Marnia de juin 1852. Les témoignages indigènes corroborent les documents officiels; Mohammed el Yakoubi place, sans pouvoir préciser la date, une grande razzia à Tizi Ali entre les combats des 15 mai et 24 juin 1852.

en voyant arriver la charge ils prirent la fuite et ne subirent que des pertes très légères.

Après l'acte de vigueur du 15 juin, El Hadj Mimoun essaya de renouer des relations pacifiques avec les Français, mais ses ouvertures n'étaient pas sincères, elles n'avaient d'autre but que de donner le change sur ses véritables intentions. Le général de Montauban ne se laissa pas prendre à un piège aussi grossier, il fit détruire autant qu'il put les récoltes de la plaine de Triffa; les Beni Snassen n'osèrent pas s'y opposer et allèrent faire leurs moissons dans l'Angad (1).

Le 23 juin, les Beni Snassen se montrèrent en grand nombre sur les hauteurs d'Aghbal; une nouvelle attaque était imminente. Le 24, à 9 heures du matin, de Montauban, qui voulait prendre les devants, marcha sur Aghbal à la tête de six bataillons, six escadrons et six canons. L'infanterie était formée sur deux lignes; au centre de la première se trouvait le 2^e bataillon de la Légion étrangère ayant à ses côtés les 2^e et 3^e bataillons du 7^e Léger; la deuxième ligne comprenait le 4^e bataillon de Chasseurs à pied et le 1^{er} bataillon de la Légion étrangère; en arrière venait le convoi sous la garde d'un bataillon du 68^e de Ligne. La cavalerie et le goum étaient dissimulés à gauche dans un pli de terrain et l'artillerie était placée entre la cavalerie et la première ligne. Les fantassins marocains fournis par les Beni Mengouch, Oulad Ghazi, Bení Attigue et Beni Ourimeche se tenaient sur les pentes de la dechra de Bou Ammala, ceux des Beni Drar, des Oulad Mongar, de Taredjirt, des Beni Khellouf et Beni Marissen étaient réunis à Aïn Aghbal.

Les contingents marocains se portèrent sur la colonne française en suivant un contrefort s'étendant vers le Kiss, le combat commença à Mezoughen, entre le village actuel de Martimprey et l'oued Aghbal; les Marocains tinrent environ une demi-heure, puis, un flottement s'étant produit parmi eux, de Montauban les fit charger. Sa cavalerie les rejeta au delà d'Aghbal, dans les jardins de Tiouennouchine, situés au pied de la dechra de Bou Beur-nous, et d'où le goum ne put les déloger, malgré tous ses efforts (Pl. XXV, fig. 3 et 4). Pendant qu'une partie de l'infanterie française montait aux silos des Oulad Ghazi et

(1) (A. C. M.) R. M. juin 1852. — (A. G. G.) R. Div. Oran à Gouv. Alger, du 21 juin 1852. — *Akhbar* du 27 juin 1852. — MOHAMMED EL YAKOUBI.

vers Tizi, la cavalerie, entraînée par le lieutenant-colonel Tallet, tourna les jardins de Tiouennouchine et en délogea les Beni Snassen. Ceux connaissant le pays s'enfuirent par l'oued Bou Ammala, où le terrain est très difficile, et s'échappèrent; les Beni Ourimeche cherchèrent à gagner Bou Beurnous en terrain découvert, ils furent sabrés par les cavaliers. Le goum des Beni Snassen, après sa fuite d'Aghbal, avait dépassé les fantassins qui s'embusquaient dans les jardins de Tiouennouchine et s'était établi dans la dechra de Bou Beurnous; la cavalerie française l'y atteignit, tua un certain nombre d'hommes et força les autres à la retraite. Ils furent poursuivis jusqu'au sommet du djebel Achaouen.

Des contingents frais venus de Taredjirt entrèrent alors en ligne et le combat reprit avec une nouvelle vigueur. L'infanterie française rejoignit sur ces entrefaites, les deux bataillons de la Légion et les deux bataillons du 7^e Léger culbutèrent tout ce qui était devant eux, puis l'artillerie parut et acheva de foudroyer les montagnards dans les ravins où ils cherchaient un refuge. Une pointe de cavalerie poussa jusqu'à Tebount, en deçà d'Azrou Allou, et brûla quelques palmiers-nains. La colonne française ne dépassa pas le djebel Achaouen (1); à 2 heures elle regagna son camp ayant obtenu un succès décisif; elle avait brûlé les dechras de Tizi, Bou Ammala, Bou Beurnous, Aghbal; quelques cavaliers seulement l'accompagnèrent en tirillant jusqu'à Aghbal. Les Beni Snassen perdirent environ 400 tués, dont plusieurs de leurs principaux chefs; du côté des Français il y eut 2 officiers de la Légion étrangère et 29 hommes tués, 9 officiers et 68 hommes blessés.

Cet échec démoralisa les Beni Snassen, ils se dispersèrent et ne reparurent plus. Abd es Sadok, qui se faisait annoncer depuis longtemps, arriva enfin à Oudjda; le 2 juillet, il se présenta au camp français pour demander l'aman au nom de toutes les populations limitrophes; il était accom-

(1) Le rapport au ministre, publié dans le *Moniteur algérien* du 15 octobre 1852, dit que les Français enlevèrent le village de Taredjirt; cette assertion est reproduite par tous les historiens. On a appliqué par erreur le nom de Taredjirt à la dechra de Bou Beurnous. La colonne a donné son dernier effort au sommet du djebel Achaouen. Tous les indigènes du pays sont formels sur ce point, ils désignent cette affaire sous le nom de combat d'Achaouen. D'ailleurs, si la colonne avait réellement atteint les crêtes au delà de Taredjirt, il aurait fallu qu'en cinq heures l'infanterie s'élève d'au moins 500 mètres et franchisse une quinzaine de kilomètres en combattant; cela paraît bien difficile.

pagné de Si Hamza de Guefaït, du caïd d'Oudjda et de plusieurs personnages influents. La députation souscrivit à toutes les conditions du général de Montauban, qui leva son camp le 3 juillet ; il se rendit à Nemours d'où ses troupes regagnèrent Tlemcen. Abd es Sadok, ayant perçu les impôts dans la région d'Oudjda, regagna Fez le 21 septembre avec sa colonne ; le calme était enfin rétabli sur la frontière (1).

LES BENI SNASSEN BLOQUENT ET RANÇONNENT OUDJDA
A PLUSIEURS REPRISES ;
LEUR DIFFÉREND AVEC LES ANGAD ET MEHAÏA

Au début de 1853, les Beni Snassen recommencèrent à fomenter des troubles. Le 5 janvier, leurs cavaliers vinrent en plein jour enlever des animaux sous les murs d'Oudjda ; ils parcoururent ensuite les tribus les engageant à rompre toutes relations avec la ville. Ces exhortations restèrent sans écho, parce que les pluies survenues vers le milieu du mois invitèrent les Arabes à continuer leurs labours, les Angad se trouvaient d'ailleurs sur les chotts où ils avaient conduit leurs troupeaux. Des partis de maraudeurs n'en continuèrent pas moins à battre le pays, interceptant les communications d'Oudjda avec l'extérieur. Le caïd et les habitants n'eurent pas d'autre ressource que d'écrire au Sultan pour lui demander aide et protection. Comme conclusion à cette requête, le souverain enleva les Beni Snassen au commandement du caïd d'Oudjda pour les donner à Abd es Sadok, caïd du Rif. Cette décision déplut à une grande partie des intéressés, qui reprochaient à Abd es Sadok de ne pas avoir tenu la promesse d'élargissement d'El Hadj Mohammed Zaïmi faite l'année précédente.

La solution du Sultan ne changea rien à l'état de choses existant. Le 17 avril, un goum de 100 chevaux, en tête duquel marchaient les Atsamna, vint marauder dans les environs d'Oudjda. Les tentatives des Beni Snassen contre la ville se poursuivirent pendant les mois de mai et d'août ; le 8 mai notamment, ils atteignirent un gros convoi de laine vers Tinialine, ils furent repoussés par les mokhazenis. Les Angad et Beni Snassen paraissaient avoir oublié

(1) (A. C. M.) R. M. juin, juil., août, sept., nov. 1852. — (A. G. G.) T. Div. Oran à Gouv. Alger du 27 juin 1852. — *Akhbar* des 1^{er} et 6 juillet 1852. — *Moniteur algérien* des 30 juin et 15 oct. 1852 (R. au ministre sur les opérations du printemps 1852). — MOHAMMED EL YAKOUBI.

leurs vieilles querelles ; quant à ces derniers, ils finirent par se partager en deux soffs, l'un dirigé par El Hadj Mimoun et l'autre par Mohammed ould Abdallah des Beni Drar ; les partisans de chaque soff couraient continuellement la montagne, dévastant les cultures et brûlant les maisons. La suprématie ne cessa d'appartenir à El Hadj Mimoun, dont l'autorité s'étendait jusque sur les tribus de la plaine.

Au mois de septembre, les Beni Snassen décidèrent de marcher en force sur Oudjda ; les habitants furent affolés, beaucoup se réfugièrent dans la kasba et un de leurs chioukh écrivit au commandant supérieur de Marnia pour réclamer sa protection. El Hadj Mimoun ne mit pas ses menaces à exécution ; il se jeta contre les Oulad Settout dans le courant d'octobre, ceux-ci furent appuyés par les Guelaya, les Beni Snassen battus durent repasser la Moulouya en désordre, perdant un grand nombre des leurs. Pendant ce temps, un chérif, envoyé par le Sultan pour négocier la soumission des Beni Snassen, était arrivé à Oudjda ; il se heurta à un refus systématique de ces montagnards, qui exigeaient avant tout la mise en liberté d'El Hadj Mohammed Zaïmi, détenu à Fez depuis six ans. Le caïd d'Oudjda se rendit auprès du Sultan dans les premiers jours de novembre (1).

En mars 1854, on annonça que le fils du Sultan allait venir s'installer avec une armée à Aïn Zahio, à l'ouest de la Moulouya, et qu'il percevrait l'impôt dû par les Beni Snassen ; cette nouvelle ne fut pas sans inquiéter El Hadj Mimoun. Les Beni Snassen renouvelèrent néanmoins leurs attaques sur Oudjda. Le 7 mai, le frère d'El Hadj Mimoun pénétra en ville avec un grand nombre de ses contributeurs ; il n'en sortit qu'après avoir réinstallé de force dans ses propriétés confisquées un partisan du chef des Beni Snassen.

Le 26 mai, le commandant supérieur de Marnia s'avança jusqu'à Sidi Yahia, à la tête de 200 chevaux, pour ramener des tentes des Beni bou Saïd, qui s'étaient réfugiées au Maroc afin de se soustraire à l'impôt. Ces émigrés se mirent à l'abri dans Oudjda, mais leurs troupeaux tombèrent aux mains des Français ; cette opération de police ne souleva pas de protestations.

(1) (A. C. M.) R. M. janv., fév., mars, avril, mai, juin, juillet, août, sept., oct. et nov. 1853. — (A. G. G.) GRAULLE.

La sécurité de la région était toujours très précaire. Le 8 octobre, El Hadj Mimoun se jeta sur la ville qu'il occupa pendant deux jours, il se retira en exigeant une contribution de 20.000 francs. Les sujets algériens souffraient également de cette anarchie, plusieurs d'entre eux furent battus et dépouillés sur les marchés marocains. Les autorités militaires de Marnia durent redoubler de surveillance. Au cours d'une reconnaissance, le chef du bureau arabe s'empara de 10 cavaliers des Beni Drar en maraude ; il fut question de les interner, comme ils venaient de faire un butin considérable à Oudjda, ils offrirent de payer les sommes enlevées aux Algériens et on les relâcha.

Un nouveau caïd, nommé Kaddour ben Ghadi, s'installa à Oudjda dans le courant d'octobre ; son premier soin fut d'imposer des taxes très élevées à toutes les marchandises entrant en ville, cette mesure était de nature à paralyser le commerce. Jusque là, les caïds s'étaient succédés à de courts intervalles ; ces changements trop fréquents ne faisaient qu'augmenter le désordre et, comme l'autorité de ces fonctionnaires était illusoire, le pays se trouvait livré à la plus complète anarchie.

Au commencement de novembre, les Mezaouir se battirent entre eux sans se faire grand mal ; les Beni Drar, Oulad Ghazi et Oulad Mongar en vinrent aux mains sur le marché d'Aghbal pour des questions d'intérêt ; les Beni Mathar eurent également des démêlés avec les Beni Yala, auxquels ils tuèrent 24 hommes et razzièrent deux douars dans une seule affaire.

Le 6 novembre, les Beni Snassen envoyèrent un cheval de gada au caïd d'Oudjda ; El Hadj Mimoun vint en ville avec 300 des siens, il était beaucoup plus le maître que le fonctionnaire auquel il était censé rendre hommage. C'est ainsi que vers la fin de décembre, il se rendit à Oudjda avec une faible escorte et annonça que les impôts acquittés par les Beni Snassen seraient dirigés sur Fez le 31. Le lendemain, il fit, sous un prétexte futile, emprisonner un notable de la ville qui n'avait pas ses sympathies. Kaddour ben Ghadi laissait faire, dénué de tout pouvoir, il jugeait prudent de se mettre à la remorque du chef le plus fort (1).

Sous la pression des Beni Snassen, qui cherchaient à venger El Hadj Mohammed Zaïmi, le caïd d'Oudjda se

(1) (A. C. M.) R. M. avril, mai, oct., nov., déc. 1854.— (A. G. G.) GRAULLE.

décida à arrêter les principaux chefs des Angad. Il avait un motif tout trouvé ; ces chefs s'étaient rencontrés dans le courant de 1854 avec le capitaine Doisneau, alors chef du bureau arabe d'El-Aricha, ils avaient fait preuve d'une courtoise déférence envers cet officier, auquel ils avaient offert une grande diffa. Ce fait était parvenu à la connaissance de Kaddour ben Ghadi, le caïd des Djaouna s'était empressé de le lui dénoncer. N'ayant pas les moyens de faire saisir ses victimes en tribu, le fonctionnaire chérifien usa d'un subterfuge ; il invita Mohammed ben Khedda, caïd des Oulad Ali ben Talha, El Hadj Miloud, caïd des Oulad Ahmed ben Brahim, et Aïssaould Ahmed, caïd des Oulad el Abbès, à venir dîner chez lui le 16 janvier 1855. A l'issue du repas, il leur adressa de violents reproches sur leurs relations avec les chrétiens et, sous prétexte qu'ils n'avaient pas acquitté intégralement leurs impôts, il les fit emprisonner.

Dès que cette nouvelle fut connue, les Angad accoururent en armes sous les murs de la ville pour empêcher le transfert des prisonniers sur Fez. Le caïd d'Oudjda, ne sachant plus comment se tirer d'embarras, adressa un appel pressant à El Hadj Mimoun, qui vint avec un fort goum pour prêter main forte au fonctionnaire chérifien. Une huitaine de jours se passèrent en pourparlers, le marabout Si Hamza de Guefaït vint s'employer à rétablir l'ordre. El Hadj Mimoun insistait pour que les trois caïds arrêtés fussent dirigés sur Fez ; Kaddour ben Ghadi, se sentant débordé, accepta de remettre ses prisonniers en liberté moyennant une forte rançon, qu'il partagea avec le chef des Beni Snassen. Content néanmoins de cette solution, celui-ci rentra dans ses montagnes avec tout son monde.

Après le départ des Beni Snassen, les Angad, appuyés par les notables de la ville, vinrent protester violemment au Dar el Makhzen ; pour les apaiser Kaddour ben Ghadi fit rendre 1.500 francs à Mohammed ben Khedda. Ce dernier, voyant l'embarras du caïd d'Oudjda, s'empressa de poser à son tour des conditions ; il exigea la mise en liberté du notable emprisonné le mois précédent par El Hadj Mimoun et menaça de recourir à la force au bout d'un délai de quatre jours. Le 30 janvier, Mohammed ben Khedda changea d'attitude ; il quitta Oudjda et s'en alla à Marnia solliciter l'autorisation de se réfugier sur le territoire français. Tous les Angad étaient las de la tyrannie

d'El Hadj Mimoun et beaucoup s'apprêtaient à suivre le caïd des Oulad Ali ben Talha. Cette émigration fut retardée par une menace de razzia qui pesait sur les douars des Oulad Ali ben Talha campés au voisinage des Oulad Nehar, tribu algérienne du cercle d'El-Aricha (1).

Le différend des Angad et des Beni Snassen était provisoirement aplani ; ces derniers, pour occuper leurs loisirs, recommencèrent l'agitation à la frontière. Un petit détachement de soldats français se trouvait en février 1855 à Sidi Bou Djenane où il creusait des puits, les plus turbulents voulaient aller l'attaquer. Les Beni Snassen favorisèrent aussi le départ en dissidence d'indigènes du cercle de Marnia, pendant que leurs maraudeurs coupaient les routes.

De nouvelles difficultés dans la région d'Oudjda vinrent, au mois de mars, détourner un peu leur attention de l'Algérie. Des troubles éclatèrent à Oudjda entre le quartier des Oulad Amrane et celui des Oulad el Gadi et El Hadj Mimoun rencontra de l'opposition dans sa propre tribu, celle des Beni Ourimeche. Le 22 avril, les Beni Snassen, aidés des Angad, reprirent les hostilités contre Oudjda. El Hadj Mimoun y pénétra avec quelques cavaliers pour imposer aux citadins leur ancien cadi Boumedien ber Rokeuch ; ses goums et ceux des Oulad Ali ben Talha entouraient la ville. Kaddour ben Ghadi refusa d'abord d'accéder à la sommation, puis, le lendemain, les habitants préférèrent se débarrasser de leurs adversaires en payant une indemnité pour la maison de ce cadi qu'ils avaient démolie auparavant. Au moment où El Hadj Mimoun se retirait, un de ses cavaliers fut blessé par une pierre, il lança alors les goums sur les jardins et ils y enlevèrent des troupeaux. Le caïd d'Oudjda réussit à rejoindre le goug des Beni Snassen avant qu'il eût regagné la montagne ; il reprocha violemment à El Hadj Mimoun sa manière d'agir et on lui rendit une partie des animaux volés, tout en le malmenant quelque peu.

Le 25 avril, les Mezaour enlevèrent à leur tour tout ce qui leur tomba sous la main et, à 8 heures du soir, ils coupèrent l'eau de Sidi Yahia. Le jour suivant, la ville était cernée de toutes parts ; Kaddour ben Ghadi passa son temps à parlementer pour apaiser les uns et les autres. Le

(1) (A. G. G.) R. sur événements politiques de la province d'Oran en 1855.
— (A. C. M.) R. M. janv., fév. 1855.

28 avril, il alla au-devant d'El Hadj Mimoun, à Koudiet Abderrahman ; celui-ci accepta un arrangement et se rendit à la kasba suivi de 300 cavaliers. Les habitants d'Oudjda durent payer 5.000 francs et laisser Boumedien ber Rokeuch reprendre ses fonctions. Mohammed ben Khedda et les Beni Drar avaient disparu depuis le 25 avec leur part de razzia, en sorte que les Oulad Ali Ben Talha et Beni Drar restèrent étrangers à la paix qui fut conclue. Les gens d'Oudjda, fatigués de voir leur sécurité perpétuellement menacée, firent pressentir les autorités françaises de Marnia au sujet de l'occupation de leur ville (1).

Le calme dura peu. Le 24 juillet 1855, les Angad et Beni Snassen étaient réunis à Aïn-Sfa pour cimenter la paix entre eux, ils ne purent s'entendre et se séparèrent avec des sentiments hostiles. El Hadj Mimoun rentra dans la montagne pour se préparer à l'attaque, pendant que les Angad, auxquels se joignirent les Mehaïa désireux de se soustraire à certaines redevances qu'ils avaient l'habitude de payer aux Beni Snassen, allaient camper au sud d'Oudjda. Les Djaouna, par suite de rivalités de commandement, abandonnèrent les Angad pour suivre la fortune des Beni Snassen. Les hostilités s'ouvrirent le 26 juillet, les Djaouna enlevèrent un troupeau aux Oulad Ahmed ben Brahim vers Tinsain, puis ils allèrent le mettre en sûreté sur le territoire algérien. Le même jour, les Beni Snassen tombèrent sur les Mehaïa et une fraction des Oulad Ahmed ben Brahim. Le 27 juillet, des tentes qui avaient traversé la frontière furent mises en demeure par les Français de repasser au Maroc. Les marabouts essayèrent en vain de concilier les deux partis ; Angad et Beni Snassen restèrent sous les armes.

Les Mezaouir s'unirent aux Djaouna et, avec El Hadj Mimoun à leur tête, ils tentèrent, le 8 août, un coup de main sur les Oulad Ahmed ben Brahim et Oulad Ali ben Talha. Ces derniers firent des propositions de paix au chef des Beni Snassen qui, le 12 août, attaqua alors les douars des Mehaïa vers Djerada. Les chouaf des Mehaïa se trouvaient vers Djenane el Hadj Sahli; lorsqu'ils découvrirent le mouvement de leurs adversaires, les Mehaïa plièrent leurs tentes et les firent filer sur Ras el Aïn. Le combat commença vers 10 heures du matin, les Mehaïa perdirent

(1) (A. G. G.) R. sur événements politiques de la province d'Oran en 1855.
— (A. C. M.) R. M. fév., mars, avril, mai 1855.

une quinzaine de tués et les Beni Snassen une quarantaine, les deux partis s'attribuèrent la victoire.

Après cette affaire, les Mehaïa se retirèrent sur les chotts et El Hadj Mimoun regagna la montagne. Les belligérants s'occupèrent ensuite à vider mutuellement leurs silos, jusqu'à ce que la fête de l'âïd el kebir vint suspendre un instant les hostilités. Le 26 août, El Hadj Mimoun fit à son tour des propositions de paix à Mohammed ben Khedda, qui accepta à condition d'exclure les Djaouna de la trêve. Le 28 août, une centaine de cavaliers du Makhzen entrèrent à Oudjda ; cela ne changea évidemment rien à la situation, les gens de la ville allaient au contraire être sérieusement molestés.

Le 9 septembre, El Hadj Mimoun s'installa à Oudjda, avec 600 cavaliers, pour démolir les maisons des partisans des Angad ; il y apprit que le 11 ceux-ci avaient repoussé les Djaouna volant leurs grains. Les citadins excédés de ses déprédations lui dirent que Mohammed ben Khedda voulait le surprendre, cela le décida à lever son camp. Ben Khedda vint alors stationner quelques jours devant Oudjda afin de rassurer ses partisans, mais il n'entra pas en ville.

Les Beni Attigue avaient refusé de suivre El Hadj Mimoun dans son expédition à Oudjda ; à son retour dans la montagne, le 14 septembre, il brûla cinq de leurs villages. La division acheva de s'accentuer parmi les Beni Snassen, les Beni Drar refusèrent d'obéir à El Hadj Mimoun. Pendant une sortie que fit le caïd d'Oudjda, du 17 au 21 septembre, les Beni Snassen réussirent à l'attirer chez El Hadj Mimoun ; ce dernier se plaignit que les Oulad Ali ben Talha avaient fait leur soumission aux chrétiens et, comme aucune arme n'était à dédaigner pour abattre ses adversaires, il demanda à Kaddour ben Ghadi d'en faire un compte-rendu au sultan Mouley Abderahman.

En octobre, El Hadj Mimoun eut des difficultés avec les Beni Khaled, il en résulta un conflit qui s'arrangea avant la fin des labours. Le pays était toujours troublé. En novembre, les Mehaïa et Djaouna se battirent entre eux et les maraudeurs des Beni Snassen allèrent jusque sous les murs d'Oudjda enlever des chevaux attelés. El Hadj Mimoun les fit rendre, mais le makhzen du caïd dut faire à chaque instant des patrouilles autour de la ville pour protéger les laboureurs. Le 16 novembre, le commandant

supérieur de Marnia poursuivit jusqu'au djebel Harraza des indigènes partant en dissidence à l'instigation de Moufok ould Marnia ; il réussit à s'emparer de cet agitateur que l'on dirigea sur Tlemcen ; comme celui-ci cherchait à s'enfuir, il fut tué par les cavaliers d'escorte. La période active des labours calma enfin les haines ; les habitants d'Oudjda ne se voyant plus menacés chassèrent le cadi Boumedien ber Rokeuch le 14 décembre ; il se réfugia à Guefaït (1).

NOUVEAUX TROUBLES SUR LA FRONTIÈRE ALGÉRIENNE ;
LE GÉNÉRAL DE BEAUFORT CHATIE LES BENI SNASSEN EN 1856

Quand les labours furent terminés, l'agitation recommença ; il y eut toute une série de petits combats et de razzias, sans aucune affaire décisive. Le 27 janvier 1856, les Mehaïa et Oulad Ali ben Talha allèrent attaquer les Djaouna ; ils eurent d'abord le dessus, puis l'arrivée des Mezaouir les obligea à reculer ; après le combat, ils retournèrent sur les chotts. El Hadj Mimoun convoqua alors un miad à Sefrou pour marcher contre les Oulad Ali ben Talha, il renonça ensuite à son projet.

A chaque instant, des querelles intestines provoquaient des prises d'armes chez les Beni Snassen ; El Hadj Mimoun n'arrivait pas toujours à être maître de la situation. Au milieu de toute cette anarchie, les voleurs se donnaient libre carrière ; le 12 février, neuf cavaliers des Bessara vinrent enlever des bœufs jusque sous les murs d'Oudjda. Les goums algériens durent circuler le long de la frontière pour assurer la sécurité, cela causa quelque émotion parmi les Beni Snassen. Le 20 mars, il y eut une escarmouche près d'Oudjda entre Oulad Ali ben Talha et Djaouna, ces derniers menacèrent les Beni Yala de représailles, prétextant qu'ils avaient aperçu quelques-uns d'entre eux avec leurs adversaires. Le caïd d'Oudjda fit néanmoins une tournée du 22 mars au 7 avril chez les Beni Yala et Zekara, il recueillit un millier de moutons ; quant aux autres tribus de la région, elles lui échappaient complètement. Sur ces entrefaites, les Mehaïa, qui avaient ramené leurs tentes à Tiouli pour les moissons, envoyèrent leur goud à Koudiet Abderrahman où les Angad se joignirent à eux. Les Beni

(1) (A. G. G.) R. sur événements politiques de la province d'Oran en 1855.
— (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. M. juillet, août, sept. oct., nov.,
déc. 1855. — TOUZANI OULD EMBAREK.

Snassen étaient soutenus par les Sedjâa et Beni bou Zeggou et les hostilités menaçaient de reprendre ; au bout de quelques jours, les marabouts réussirent pourtant à mettre la paix entre les deux partis.

Le 18 juillet, un miad fut tenu à Sefrou par les Beni Snassen pour régler en apparence des querelles locales, mais à la suite de cette réunion, présidée par El Hadj Mimoun, ils achetèrent de tous côtés des chevaux ; une certaine hostilité contre les Français se manifesta alors avec plus de netteté. La division entre les Beni Snassen s'accroissait toujours ; au mois d'août, les Oulad Mongar durent se réfugier sur le territoire de Nemours. Pendant ce temps, le marabout Mohammed el Mekki excitait les malfaiteurs qui violaient constamment la frontière. Une colonne française fut donc placée en observation à Ras Mouilah au mois d'octobre ; sa présence ramena le calme parmi les populations algériennes que les Marocains exhortaient à émigrer. Les Beni Snassen cessèrent momentanément leurs querelles pour se tenir prêts à faire face aux chrétiens (1).

Le 8 novembre 1856 (2), les Beni Snassen attaquèrent la colonne d'observation commandée par le général de Beaufort à son départ du Menaceb Kiss ; ils furent repoussés avec pertes jusque dans la montagne. Cette correction les calma et ils sollicitèrent l'intervention du caïd d'Oudjda pour obtenir un arrangement. El Hadj Mimoun, qui était resté à Aghbal après le combat, se rendit le 19 novembre à Oudjda accompagné d'une centaine de cavaliers, il s'entendit avec le caïd au sujet de cet arrangement et repartit le 22 en invitant ses cavaliers à rentrer chez eux (3).

Le pays jouit par la suite d'un peu de tranquillité. En décembre 1856, les Angad et Beni Snassen consentirent même à fournir un millier de chevaux à la mahalla de Mouley el Abbès, fils du Sultan, qui opérait à l'ouest de la Moulouya. Malgré cela, la sécurité resta précaire, car le fonctionnaire chérifien d'Oudjda n'avait aucun moyen de faire la police. Les émigrés n'hésitaient pas à aller commettre de nombreuses rapines sur le territoire

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. M. fév., mars, avril, juillet, août, octobre 1856. — TOUHAMI OULD EMBAREK.

(2) Le 9, d'après Graulle, mais le rapport mensuel de Marnia indique la date du 8 novembre.

(3) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. M. nov. 1856.

algérien et El Mahdi ould Marnia essayait de reprendre le rôle joué auparavant par son frère El Moufok. Une tentative d'assassinat ayant été commise sur le commandant supérieur de Marnia dans la nuit du 11 au 12 mars 1857, les goums du cercle allèrent enlever au djorf el Akhdar les gens d'un douar qui avaient donné asile aux coupables. C'est dans le courant du même mois qu'El Hadj Mohammed Zaïmi fut libéré par le Sultan et rentra dans sa tribu chargé de présents ; il partagea le pouvoir avec El Hadj Mimoun et lui servit de conseil. Les Beni Snassen étaient en faveur auprès du Sultan. Au mois d'avril, leurs goums appuyèrent le caïd d'Oudjda qui alla rétablir l'ordre troublé entre les Beni Yala et les Zekara et leur infligea une amende. Au début de juillet, ce fonctionnaire fut moins heureux chez les Mehaïa, ceux-ci reconduisirent ses mokhazenis à coups de fusil jusque sous les remparts d'Oudjda ; les rebelles ne demandèrent leur pardon que lorsque le caïd eut réuni les contingents des tribus fidèles.

La présence du Makhzen à Oudjda n'impressionnait guère les maraudeurs, qui, à chaque instant, venaient commettre des assassinats jusque sous les portes de la ville ; le caïd n'arrivait jamais à en découvrir les auteurs. Chez les Beni Snassen, le retour d'El Hadj Mohammed Zaïmi, réclamé avec tant d'insistance par El Hadj Mimoun, fut l'occasion de nouvelles rivalités. Ce dernier, craignant de voir El Hadj Mohammed Zaïmi s'emparer d'une partie de l'autorité, se mit à intriguer contre lui, ce qui occasionna des rixes. Lorsque, dans le courant d'octobre, le caïd d'Oudjda voulut envoyer au Sultan le montant des impôts, les Beni Snassen refusèrent de fournir une escorte⁽¹⁾.

Des douars algériens des Achache avaient émigré au Maroc en novembre 1857, ils s'étaient réfugiés dans la plaine de Triffa et donnaient asile à plusieurs malfaiteurs dangereux. Pour faire cesser cette situation intolérable, le commandant supérieur de Marnia organisa une petite colonne avec un escadron de chasseurs d'Afrique, 110 spahis, 110 fantassins et 300 goumiers. Il quitta Marnia le 25 mars 1858, à 1 heure de l'après-midi, et laissa son infanterie à Sidi bou Djenane ; un escadron de chasseurs de

(1) (A. C. M.) R. M. déc. 1856, janv. fév., mars, avril, juillet, août, sept., oct., nov. déc. 1857.

Nemours devait se porter à sa rencontre dans la plaine de Triffa. Le 26, à 3 h. $\frac{1}{2}$ du matin, la colonne tomba sur les douars des Achache campés à l'oued Tazaghine et les razzia. Au retour, elle fut inquiétée par un assez grand nombre de cavaliers des Mezaouir et des Beni Snassen, qui ne cessèrent leur poursuite qu'à hauteur d'Aghbal. L'inertie et l'impuissance des autorités marocaines avaient rendu ce coup de main nécessaire, il produisit une assez vive effervescence chez les Beni Snassen. Une réunion, à laquelle assista le caïd d'Oudjda, fut tenue chez El Hadj Mimoun ; les plus fanatiques proposèrent de tomber sur les douars des Beni Ouacine. Les Beni Khaled ayant refusé de prendre part à l'agression, El Hadj Mimoun parvint à calmer les mécontents, en promettant de demander au Sultan l'autorisation d'attaquer les tribus algériennes (1).

Les tribus de la région d'Oudjda ne cessèrent pas de vivre en mésintelligence. En juin 1858, El Hadj Mimoun faillit entrer en lutte avec les Mehaïa, qui avaient, en 1857, enlevé aux Djaouna de nombreux moutons appartenant aux Beni Snassen et n'en avaient rendu qu'une partie. Une querelle éclata chez les Beni Snassen le 23 juillet 1858 et détourna l'attention d'El Hadj Mimoun ; avec le goug des Beni Ourimeche, il alla camper à Aïn-Sfa et rétablit l'ordre en infligeant de fortes amendes aux fractions qui s'étaient battues.

Dans la montagne, personne ne contestait plus la suprématie à El Hadj Mimoun, le caïd d'Oudjda dut également subir son influence. Ce dernier, appelé par le Sultan, quitta Oudjda le 9 octobre ; il avait l'ordre d'amener avec lui les principaux chefs des Beni Snassen, Angad et Mehaïa ; aucun d'eux ne consentit à le suivre. Kaddour ben Ghadi revint de Fez le 11 décembre, 100 réguliers l'accompagnaient. Aussitôt installé, il convoqua les chefs des Beni Snassen, Angad, Beni Yala et Zekara, tous obéirent immédiatement et lui apportèrent des cadeaux. Ce petit incident est caractéristique ; quand le caïd d'Oudjda paraissait abandonné par le Sultan, sa voix n'était plus entendue dans les tribus ; aussitôt qu'il revenait en faveur, la crainte d'une intervention des mahallas chérifiennes lui donnait provisoirement un semblant d'autorité (2).

(1) (A. C. M.) R. M. mars, avril 1858.

(2) (A. C. M.) R. M. juin, juillet, août, sept., oct., nov., déc. 1858.

LE GÉNÉRAL DE MARTIMPREY CONDUIT UNE EXPÉDITION CHEZ LES BENI SNASSEN EN 1859, EN REPRÉSAILLES D'AGRESSIONS COMMISES PAR LES MAROCAINS SUR LE TERRITOIRE ALGÉRIEN.

En 1859, la campagne d'Italie entraîna la réduction des effectifs stationnés dans la province d'Oran et, comme conséquence, la recrudescence du brigandage des deux côtés de la frontière algéro-marocaine. Les populations du Maroc furent immédiatement travaillées par les sectes religieuses, qui interprétèrent de façon malveillante le départ des troupes françaises pour l'Italie ; on répandit le bruit que la France n'avait plus de soldats et que le temps était venu d'expulser les chrétiens d'Algérie. Les tribus de la région d'Oudjda accueillirent favorablement ces insinuations et se livrèrent à des actes hostiles. Les Sedjâa, aidés des Mehaïa et des Beni Guil, allèrent razzier les Hamyane sur les chotts. Dans les cercles de Marnia et de Nemours, les attaques se succédèrent en augmentant de fréquence et d'audace. Deux fractions des Mehaïa dressèrent leurs tentes sur la frontière, au djorf el Baroud et à Kerkour Sidi Hamza, de là elles envoyèrent leurs immenses troupeaux commettre des dégâts sur les parcours des tribus algériennes. Aux goums de ces tribus qui les surveillaient, les Marocains dirent d'un air narquois qu'il ne restait pas plus de soldats à Oran qu'à Marnia, puisqu'ils étaient à cheval sur la frontière et que l'on n'osait pas les expulser. Ce ne fut qu'à l'arrivée des escadrons de cavalerie régulière, que les Mehaïa se décidèrent à se retirer vers Tinialine et le djorf el Akhdar, le long de l'oued Isly.

La propagande anti-française était conduite par les agents des confréries des Kerzazia et Taïbia. Un de leurs affiliés, ancien maître d'école à Kerzaz, s'en vint prêcher la guerre sainte sur la frontière ; il était patronné par des lettres du chef de l'ordre des Taïbia, le chérif d'Ouezzan. Il se donna comme le *moul es sâa*, le maître de l'heure, on l'appela le *sultan Mohammed ben Abdallah* ; les Beni Snassen, Angad, Mehaïa, ainsi que le caïd d'Oudjda allaient se ranger sous sa bannière. La mort du sultan Mouley Abderrahman devait encore compliquer la situation (1), car les plus excités espéraient que son fils, Mouley

(1) Mouley Abderrahman est mort le 29 août 1859.

Mohammed, le vaincu d'Isly, saisisait l'occasion pour prendre sa revanche (1).

Au commencement du mois d'août, les Mehaïa et les Oulad el Abbès et Oulad Ali ben Talha des Angad envahirent le territoire algérien, saccageant tout ce qui se trouvait à leur portée ; les cavaliers des tribus furent obligés de faire des patrouilles pour empêcher leurs déprédations. Le 10 août, une patrouille de 30 cavaliers des Beni bou Saïd rencontra le matin, vers Toumiet, des campements des Oulad Ali ben Talha, Oulad el Abbès et Djaouna ; elle leur enjoignit de repasser la frontière. Au lieu d'obéir, environ 80 cavaliers marocains et autant de piétons tombèrent sur les Beni bou Saïd, qui furent vivement ramenés pendant près de huit kilomètres. Le khalifa de la tribu s'empressa d'aller rendre compte à Marnia et, en passant au caravansérail de Sidi Zaher, il invita les charretiers faisant les transports des mines de Gar Rouban à se mettre à l'abri à l'intérieur du bordj avec leurs voitures. Ceux-ci ne tinrent aucun compte de la recommandation et se mirent en route ; les cavaliers marocains ayant donné la chasse à la patrouille les aperçurent, ils se jetèrent sur les charrettes et enlevèrent huit mulets ; les conducteurs prirent la fuite, l'un d'eux fut néanmoins blessé.

Le commandant supérieur de Marnia se rendit le soir même sur les lieux avec un peloton de cavalerie ; il ne trouva personne, à son approche les Marocains s'étaient retirés à l'ouest de la frontière avec leurs douars. Le 12 août, un convoi, comprenant huit charrettes et vingt conducteurs européens, fut attaqué de nouveau par une trentaine de cavaliers des Angad et Mehaïa, à quatre kilomètres au sud de Sidi Zaher ; deux européens furent tués et un troisième grièvement blessé. Deux cents hommes du goum des Beni bou Saïd se trouvaient à Sidi Zaher ; au bruit de la fusillade ils montèrent à cheval et se lancèrent sur les traces des assaillants sans parvenir à les rejoindre. Un autre parti de cavaliers marocains se jeta le même jour sur un poste de quatre indigènes de garde, qu'il garrotta après avoir pillé le poste. Les jardins des Beni bou Saïd furent en outre dévastés par les pillards.

A la suite de ces attentats, des mesures de sécurité furent immédiatement prises dans le cercle de Marnia. Le 15 août,

(1) (A. D. O.) R. sur événements politiques de la province d'Oran en 1859. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen, des 8, 11, 12, 13 juillet 1859. — *Revue d'histoire*, fév. 1908, p. 272. — *Akhbar* du 3 sept. 1859.

un bataillon de tirailleurs était réparti entre Sidi Zaher, Zouïa et Gar Rouban ; un peloton de spahis se trouvait à Sidi Zaher ; les escadrons de smala se tenaient prêts à marcher et il y avait en réserve, à Marnia, trois compagnies d'infanterie et un escadron de chasseurs de France. Les goums étaient échelonnés sur la frontière. Il fut interdit aux charretiers de voyager de nuit et l'on escorta leurs convois. A ce moment, tous les Angad étaient campés autour de Sidi Yahia avec une partie des Mehaïa ; l'autre partie se tenait sur l'oued Bou Naïm. Les autres tribus marocaines n'avaient pas bougé.

Malgré toutes les précautions, les Marocains ne cessèrent pas leurs entreprises ; dans la nuit du 16 août, ils assaillirent un douar et, dans celle du 22, ils enlevèrent trois chevaux aux spahis de la smala de Sidi Medjahed. Les Beni bou Saïd avaient, il est vrai, après les premières agressions, saisi quarante chameaux aux Angad. Pendant ce temps, quelques troupes de renfort avaient été expédiées à Marnia. Un miad des Angad et Mehaïa s'était réuni à Sidi Zaher sur la convocation du général Thomas ; les délégués avaient accepté de verser, dans un délai de huit jours, une certaine somme à titre de réparation pour leurs agressions. Le caïd Boubekour, des Mehaïa, paraissait disposé à payer au jour fixé, mais quelques chefs des Angad avaient été de suite déclarer au caïd d'Oudjda qu'ils étaient bien décidés à ne pas s'exécuter. Le 22 août, le commandant supérieur de Marnia informa les chefs marocains, qu'en raison de la bonne volonté mise par eux à venir à Sidi Zaher, le général commandant la subdivision de Tlemcen réduirait volontiers de beaucoup l'amende ; ces avances restèrent sans résultat.

L'orage grondait ; le pseudo-sultan Mohammed ben Abdallah était établi à Cherâa, il avait écrit à tous les chefs marocains de se rassembler autour de lui. Il fut même question d'une attaque de Marnia dans la nuit du 24 au 25 août ; le caïd d'Oudjda, qui correspondait avec l'agitateur, protestait néanmoins auprès des Français de ses sentiments pacifiques. Les Mehaïa continuaient leurs empiètements au milieu des tribus algériennes ; le caïd d'Oudjda donna une approbation tacite à leurs agissements en venant, le 23 août, avec 30 réguliers, recevoir la diffa dans un de leurs douars installé à l'est de la frontière. Le 27 août, les caïds des Angad et des Mehaïa n'avaient pas encore versé l'amende ; ils ne cachaient d'ailleurs pas qu'ils étaient bien

résolus à refuser cette satisfaction aux Français, malgré l'offre de nouvelles facilités de paiement (1).

La situation s'aggrava rapidement. Des Mehaïa s'emparèrent des silos des Achache et, le 29 août, le commandant supérieur de Nemours, en transmettant cette nouvelle à celui de Marnia, lui demanda de tenter, si possible, avec ses forces, un coup de main sur les agresseurs. Ce dernier ne put pas quitter son territoire, les Angad avaient en effet occupé les jardins dévastés des Beni bou Saïd et, le lendemain, les Mehaïa manifestèrent l'intention d'enlever les silos de Sidi Aziz. Le 30 août au soir, le caïd d'Oudjda renvoya pourtant à Marnia cinq des mulets volés aux charretiers de Gar Rouban, rien ne faisait donc présager un danger imminent.

Le 31, le commandant Bachelier, commandant supérieur du cercle de Marnia, sortit de la redoute à 6 heures du matin avec 200 chevaux du 1^{er} chasseurs et des spahis et 300 chevaux du goum, afin d'aller faire une reconnaissance dans la plaine et voir si les Marocains l'avaient évacuée. Le caïd des Beni bou Saïd devait quitter Zouïa pour venir à sa rencontre. En arrivant à Ras Mouilah, le commandant entendit une fusillade du côté de Zouïa et s'y dirigea au trot ; il trouva les Beni bou Saïd aux prises avec les Angad, qu'il fit repousser par son goum. Comme il revenait sur Sidi Zaher, sa colonne couverte à l'arrière-garde par le goum déployé en tirailleurs, il fut attaqué à l'improviste par un goum d'environ 1.200 cavaliers des Mehaïa, Sedjâa, Beni Snassen et réguliers du Makhzen, commandés par Mohammed ben Abdallah, qu'accompagnaient le caïd d'Oudjda et El Hadj Mimoun, le chef des Beni Snassen. Les Marocains se ruèrent sur le flanc gauche des Français, en criant : « Voilà le Sultan ! » Il se produisit aussitôt une panique parmi les goums algériens, qui entraînèrent les cavaliers réguliers dans leur fuite. Les officiers ne parvinrent à reformer leurs pelotons que vers Sidi Zaher ; sur une contre-attaque, les Marocains disparurent. Les Français avaient perdu 17 tués, 2 blessés, 11 disparus ; les têtes des tués furent portées triomphalement dans les rues d'Oudjda. Cette malheureuse affaire reçut le nom de *journée des éperons*. En se retirant, une trentaine des assaillants surprirent, près de Zouïa, quelques

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques d'août 1859. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 10, 12, 14, 15, 20, 22, 25 et 27 août 1859.

voltigeurs en corvée d'eau ; deux furent tués ainsi qu'un ouvrier et un enfant, trois furent blessés et un enlevé. Dans la même journée, des maraudeurs marocains massacrèrent un européen près de Gar Rouban et en tuèrent deux autres entre Rouban et Zoubia ; d'autres rôdeurs enlevèrent, la nuit, en plein camp, le cheval du commandant Lecoq, qui gardait avec un bataillon la redoute de Sidi Zaher (1).

Le 1^{er} septembre, Mohammed ben Abdallah revint à la charge avec 2.000 cavaliers et 1.000 fantassins ; il bloqua Sidi Zaher. Le poste comprenait un caravansérail en construction et un petit redan en terre. Après l'affaire de la veille, le commandant Lecoq s'attendait à une attaque ; aussi, vers 11 heures du matin, avait-il fait occuper leurs postes de combat à ses 198 hommes. Entre 2 et 3 heures de l'après-midi, on lui signala l'arrivée d'un gros nuage de poussière venant de la direction d'Oudjda. Dès que les Marocains furent à portée, le feu s'engagea après que l'on eut fait rentrer les petits postes. Les soldats français n'avaient que 60 cartouches par homme ; les meilleurs tireurs furent donc embusqués en avant pour ne tirer qu'à coup sûr, mais à chaque instant le nombre des assaillants grossissait ; une charge impétueuse les repoussa jusqu'à 600 mètres. Les Français s'installèrent en embuscade sur le terrain conquis et continuèrent un feu réglé jusqu'au coucher du soleil. Aussitôt qu'il fut informé de ces événements, le commandant Bachelier quitta Marnia avec trois escadrons et deux compagnies ; il donna l'ordre à un bataillon de zouaves, campé sur la Tafna, d'aller au secours de Sidi Zaher. L'arrivée du commandant Bachelier fit reculer les Marocains ; la garnison de Sidi Zaher, qui n'avait perdu qu'un tué, fut dégagée vers 9 ou 10 heures du soir.

Le 2 septembre, un autre goum marocain alla assaillir un village des Mâaziz et un autre des Djebala, il incendia tout sur son passage ; le 3, des Marocains pillèrent les silos de Sidi Aziz. Mohammed ben Abdallah avait déchaîné la guerre sainte et la frontière algérienne était devenue la proie de ses bandes (2).

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques d'août 1859. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 29, 30 août, 1^{er} sept. 1859. — *Revue d'histoire*, fév. 1908, pp. 273, 342, 343, mars 1908, p. 466.

(2) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques d'août 1859. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen du 1^{er} sept. 1859. — *Revue d'histoire*, fév. 1908, pp. 273, 313 à 315.

Les régiments détachés à l'armée d'Italie n'étaient encore rentrés qu'en partie en Algérie ; des troupes furent néanmoins dirigées par terre à Marnia et par la voie de mer à Nemours, car les effectifs y étaient insuffisants pour résister aux tribus marocaines coalisées. Le général Thomas, commandant la subdivision de Tlemcen, concentra une colonne à Ras Mouilah, pendant que le commandant Beauprêtre, commandant supérieur du cercle de Nemours, allait prendre position sur l'oued Tiouli.

Le 10 septembre, Mohammed ben Abdallah se jeta sur le camp de Tiouli avec 6.000 ou 7.000 cavaliers et fantassins des Angad, Mehaïa et Beni Snassen ; ses contingents s'approchèrent successivement pendant la nuit à deux kilomètres environ des Français. Le 11, à la pointe du jour, les cavaliers marocains cherchèrent à tourner le camp, en même temps que 4.000 fantassins descendaient du Kerkour. Le commandant Beauprêtre les fit charger par sa cavalerie, pendant que l'infanterie les fusillait. Les Marocains, culbutés, abandonnèrent tous leurs bagages ; la cavalerie française les poursuivit sur une dizaine de kilomètres, ses chevaux étant rendus, elle s'arrêta vers 10 heures ; les Marocains fuyaient dans la direction du Kiss sous la protection de leurs piétons. L'ennemi laissa une vingtaine de cadavres sur le terrain ; les Français eurent 2 tués et 3 blessés. Ce combat anéantit le prestige du faux sultan et le territoire algérien se trouva dégagé.

Le général Walsin Esterhazy, commandant la division d'Oran, alla s'installer à Tlemcen afin de surveiller les événements et presser l'arrivée des troupes ; les régiments rentrant d'Italie étaient aussitôt dirigés sur la frontière. Le général de Martimprey, nommé commandant supérieur des forces de terre et de mer d'Algérie, arriva à Alger le 21 septembre ; il se mit de suite en mesure de châtier les tribus marocaines de la région d'Oudjda, en commençant par la plus importante, celle des Beni Snassen (1).

Deux colonnes légères furent formées d'urgence pour disperser les contingents des Mehaïa, Angad, Beni Yala, Beni bou Zeggou et Sedjâa rassemblés vers Sidi Djilali, au sud des montagnes des Beni Snous. La première, sous le général Durieu, fut constituée à Sebdou, elle compre-

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques d'août 1859. — (A. D. O.) R. sur événements politiques de la province d'Oran en 1859. — *Revue d'histoire* fév. 1908, pp. 274, 315 à 317. — DERRÉCAGAX, pp. 85, 86. — *Akhbar* des 13 et 16 sept. 1859.

naît huit compagnies, trois escadrons et des goums ; la seconde, sous le commandement du commandant de Colomb, se forma à Ben Khelil, elle comprenait une compagnie et des goums. Ces deux colonnes trouvèrent le pays vide, les Marocains s'étaient retirés en arrière de la frontière.

Le général de Martimprey organisa sur l'oued Kiss le corps expéditionnaire des Beni Snassen dont il devait prendre le commandement. A cet effet, il envoya des renforts au général Thomas, auquel il prescrivit de s'installer au lieu dit Hafir, en face d'Aghbal où les Beni Snassen étaient réunis depuis plus d'un mois, et d'y construire une redoute destinée à servir de *biscuitville*. La première division se concentra en ce point, tandis que la deuxième se formait sur l'oued Mouilah. Le 6 octobre, un ordre du jour apprit aux troupes qu'elles allaient châtier les Marocains. Le choléra fit son apparition dans les camps le 11 octobre et ne tarda pas à y causer de grands ravages ; il avait été apporté des hôpitaux d'Oran par les ambulances d'Aïn Temouchent et de Marnia. Le corps expéditionnaire des Beni Snassen comprenait deux divisions d'infanterie, la première commandée par le général Walsin Esterhazy, la deuxième par le général Yusuf, et une division de cavalerie sous les ordres du général Desvaux ; soit, au total 19 bataillons, 17 escadrons et 16 pièces formant un effectif de 566 officiers, 14.777 hommes et 4.807 animaux.

Les Beni Snassen et les gens d'Oudjda furent effrayés des préparatifs qui se faisaient contre eux, ils cherchèrent à entrer en pourparlers ; leurs envoyés furent éconduits et les lettres déchirées. Le 16 octobre la deuxième division se porta sur Hafir, où devait se rassembler la colonne, elle y arriva le 17 par une chaleur accablante. La redoute était devenue un véritable dépôt de cholériques. Les Beni Snassen étaient également atteints par le fléau ; quelques instants avant l'arrivée de la deuxième division, ils avaient tenté une attaque sur la redoute et avaient été repoussés. L'épidémie ne faisait qu'augmenter d'intensité, beaucoup de soldats étaient démoralisés, certains s'étendaient à terre et ne se relevaient plus. Les mulets du train passaient le matin devant les tentes, les conducteurs chargeaient les morts étendus devant chacune d'elles et allaient les porter dans d'immenses tranchées ; le spectacle était poignant et lugubre. Il fallait sortir au plus tôt de cette triste situation.

La première division et une partie de la cavalerie

s'ébranlèrent, le 21 octobre, pour aller bivouaquer à Djeraoua, de nombreux contingents des Beni Snassen garnirent les hauteurs sans oser attaquer ; les différentes fractions restèrent d'ailleurs sur leurs territoires respectifs pour les défendre. El Hadj Mimoun adressa un dernier appel aux tribus alliées ; quelques Kibdana, Beni bou Zeggou et des gens du sud de l'Angad furent les seuls à y répondre. Le 22, la première division gagna Berkane, elle y arriva à une heure de l'après-midi ; les Beni Snassen avaient détruit leurs meules de paille, ils vinrent tirer quelques coups de fusil sur les avant-postes dans la soirée.

Le 23, le général Deligny, avec trois bataillons et deux obusiers de montagne de la première division, fit sans incident une reconnaissance offensive vers le col de Taforalt. En son absence, le camp de Berkane fut attaqué par des contingents venus en se glissant dans le ravin de Tazaghine, quelques bons tireurs embusqués les repoussèrent, leur faisant perdre une quinzaine d'hommes ; les Français eurent un tué et quatre blessés, dont deux officiers.

Aussitôt que la première division se fut mise en mouvement, le choléra y diminua de violence. Pendant ce temps, la deuxième division établie à Hafir était décimée ; Yusuf lutta contre le mal en faisant chanter ses soldats le soir devant les tentes afin de les distraire.

La deuxième division se porta à son tour sur Berkane le 24, elle y arriva dans la même journée en essuyant simplement quelques coups de fusil sur ses flancs.

L'armée entière étant réunie à Berkane, elle commença en ce point la construction d'une redoute et se prépara à donner l'assaut à la montagne des Beni Snassen. Cet effort devait lui être salutaire et amener la disparition du choléra, qui fit de si nombreuses victimes parmi les troupes françaises au cours de cette campagne. Du 13 octobre au 9 novembre, il y eut 2.393 morts. La maladie sévit avec le plus de violence dans la période du 20 au 29 octobre, dans la seule journée du 20 octobre il mourut 469 hommes dans les divers camps (1).

Le 27 octobre, la division de cavalerie quitta le camp de Berkane, dans la matinée, pour opérer une diversion le long

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques de novembre 1859. — *Revue d'histoire*, fév. 1908, pp. 276, 282, 283, mars 1908, pp. 431, 433 à 439, mai 1908, p. 299. — TRUMLETT. — *Le général Yusuf*, T. II, pp. 254 à 260, 263, 264. — DERRÉCAGNEX, pp. 87 à 98.

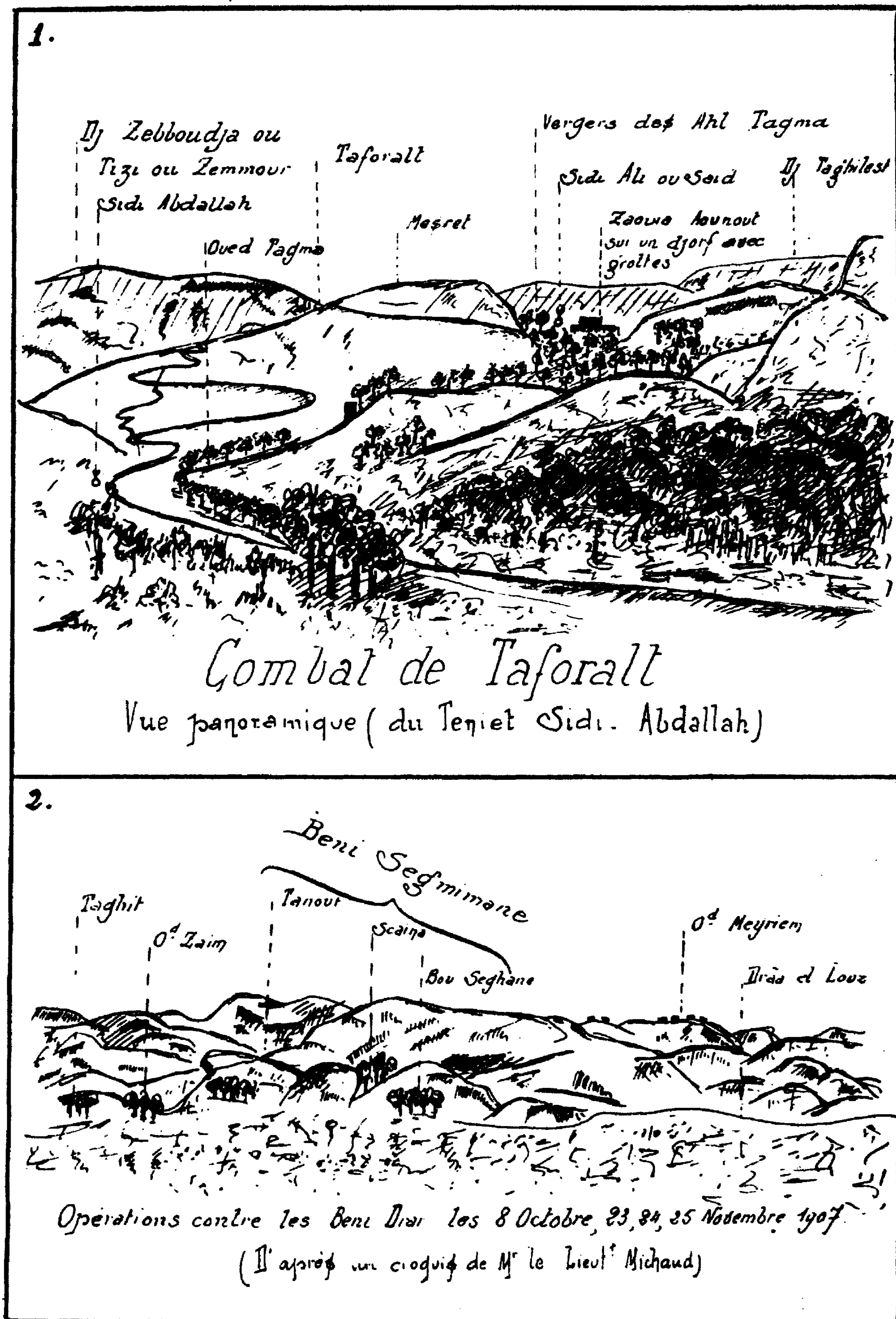
des dernières pentes des montagnes des Beni Ourimeche en s'avancant jusqu'à la kasba de Bou Gheriba. A 9 heures, les deux divisions d'infanterie se mirent en marche dans la direction de Taforalt; vers midi elles étaient au pied des hauteurs (Pl. XXVI, fig. 1). Le col de Taforalt est d'un abord difficile, le sentier qui en permet l'accès direct s'élève sur une croupe fort raide ; à gauche, le col est dominé par les escarpements inaccessibles du djebel Zebboudja ; à sa droite se dresse le djebel Mesret aux pentes abruptes.

Afin de parer aux inconvénients d'une attaque de front, il avait été décidé qu'une division tournerait le col à l'Ouest, par l'oued sur lequel se trouvent les villages et les vergers des Ahel Tagma. La première division reçut l'ordre de marcher droit sur le col de Taforalt ; en tête, la brigade d'attaque était commandée par le général Deligny. La deuxième division, dont la brigade d'attaque était aux ordres du colonel Archinard, eut pour objectif les villages des Ahel Tagma.

Après avoir enlevé une petite barricade dressée par les Beni Snassen en travers du Teniet Sidi Abdallah et dont on voit encore les vestiges, les colonnes d'attaque commencèrent à 2 heures l'ascension de la montagne ; les villages paraissaient fortement occupés. Un feu assez vif s'engagea de suite, mais n'arrêta pas la progression des troupes françaises qui combattirent sans interruption jusqu'au soir. Les Beni Snassen tiraient de trop loin ; la carabine dont étaient armés les Français leur donnait une supériorité marquée, à laquelle venait encore s'ajouter l'action de l'artillerie.

La brigade Archinard éprouva néanmoins de grandes difficultés pour remonter la vallée de l'oued Tagma ; les pentes rapides étaient coupées de ravins profonds, les villages étaient entourés d'arbres et d'épaisses haies de cactus, sur chaque sentier il y avait des embuscades derrière des murs en pierres sèches ou des abattis. Les troupes avancèrent péniblement, il fallut enlever les vergers pied à pied ; les villages étaient heureusement mal défendus. A la tombée de la nuit, le colonel Archinard parvint enfin aux grottes creusées dans les escarpements sur lesquels se dresse la zaouïa d'Aounout. Le plus difficile était fait de ce côté, mais les soldats exténués se couchaient à terre, on parlait de bivouaquer sur place.

A gauche, le général Deligny était arrivé à refouler les



1. — ENLÈVEMENT DU COL DE TAFORALT, LE 27 OCTOBRE 1859.

2. — BOMBARDEMENT DES OULAD MERYEM, LE 8 OCTOBRE 1907 ET COMBATS DEVANT LES BENI SEGIMANE (DITS DE FOUM SEFROU), LES 23, 24 ET 25 NOVEMBRE 1907.

montagnards qui occupaient le sentier du col ; vers quatre heures et demie, il était près d'atteindre au but, lorsque les Beni Snassen firent rouler sur la colonne d'énormes blocs de rocher. Le général Walsin Esterhazy faillit être écrasé ; l'artillerie dut dégager les sommets d'où étaient lancés ces blocs. Au moment où le colonel Archinard venait d'arriver aux grottes d'Aounout, le général Deligny occupait enfin avec ses troupes le col de Taforalt.

Dans la brigade Archinard, on encouragea les hommes à reprendre la marche après une demi-heure de repos, les chasseurs à pied du lieutenant Edon donnèrent l'exemple. Des feux furent allumés pour jalonner la route à suivre. La brigade Archinard atteignit, à sept heures du soir, le col situé entre les djebels Mesret et Sidi Ali ou Saïd, elle y bivouaqua. Les Français avaient eu 5 tués et 39 blessés. Le 28 octobre, la brigade de réserve de la division Yusuf rejoignit avec le convoi ; les deux divisions firent leur jonction à Aïn Taforalt où elles installèrent leur camp (1).

Les Beni Snassen croyaient leurs montagnes inviolables, l'enlèvement du col de Taforalt les consterna. Le 28 octobre, ils firent de timides démarches en vue d'obtenir l'aman. El Hadj Mimoun écrivit au général de Martimprey la lettre suivante :

Pendant le règne de Mouley Abderrahman, j'ai toujours continué à respecter les clauses du traité et cherché à empêcher le désordre. Il en a été ainsi jusqu'à ce jour et je pense que vous le reconnaissez.

Nous venons vous prier de nous accorder le pardon, car nous savons que des hommes comme vous l'accordent.

Salut ! Veuillez nous faire connaître ce que vous désirez (2).

La réponse du général ne se fit pas attendre, elle posait les conditions mises au pardon des Beni Snassen. Il est utile de la citer en entier :

Le maréchal (3) a déjà reçu ta lettre par laquelle tu lui demandes le pardon. Il m'a chargé de t'informer qu'il n'était

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques de novembre 1859. — *Revue d'histoire*, mars 1908, pp. 441 à 450. — DERNÉCAGAX, pp. 97 à 101. — *Akhbar* du 15 nov. 1857. — Trad. loc.

(2) (A. D. O.) En tête de la traduction figure la mention : « 1^{re} lettre — le 28 ».

(3) De Martimprey n'était pas maréchal, mais il a sans doute paru préférable de lui donner ce titre dans la correspondance arabe.

venu ici, ni pour une question de frontière ni pour une question de soumission, mais bien pour la réparation des griefs dont les Beni Snassen se sont rendus coupables envers nous.

Cette réparation doit s'exécuter de la manière suivante :

Nous estimons que votre montagne peut lever 12.000 fusils chacun d'eux payera 25 douros.

Jusqu'à ce que ce paiement soit complet, le maréchal exige que des otages, pris parmi les principaux du pays, restent entre nos mains.

Ces conditions de paiement accomplies entièrement, le maréchal vous rendra ces otages et fera évacuer les forts qu'il a construits à Menaceb Kiss et à Chaïb ou Amar (1).

Si vous acceptez ces conditions, vous devez nous en informer aujourd'hui même en vous rendant ici de votre personne, faute de quoi, après-demain, s'il plaît à Dieu, le maréchal sera chez vous avec son armée victorieuse. (Cet écrit vous servira de lettre d'aman pour rentrer dans le camp) (2).

Il y avait évidemment tout intérêt à traiter directement avec le chef des Beni Snassen, qui représentait la seule autorité de fait du pays, plutôt qu'avec les représentants des différentes fractions. Le 29, El Hadj Mimoun adressa un nouveau message au général (3), il reniait le faux sultan Mohammed ben Abdallah et prétendait avoir fait tous ses efforts pour empêcher les tribus de le suivre, il annonçait en même temps qu'il avait convoqué les notables des Beni Snassen et que le lendemain, de bonne heure, il ferait connaître le résultat obtenu. Le même jour, le général fit informer El Hadj Mimoun qu'il donnait son approbation à la réunion et que le gouvernement français n'avait qu'une parole. El Hadj Mimoun envoya enfin dans la soirée au commandant du corps expéditionnaire quatre notables pour régler les conditions de l'aman en son nom. Le 30 octobre dans la matinée, le chef des Beni Snassen, accompagné d'une vingtaine des principaux notables, se présenta au camp français ; il accepta toutes les conditions posées, les otages remis séance tenante furent dirigés

(1) La redoute de Chaïb ou Amar est celle de Berkane.

(2) (A. D. O.). — La traduction ne porte pas de date, mais la suite de la correspondance établit que cette lettre est du 28.

(3) (A. D. O.) La traduction ne porte pas de date, mais tout fait présumer que cette lettre est du 29.

sur Tlemcen (1). L'exécution des autres clauses ne commença que les jours suivants; le montant total de l'amende s'élevait à 1.200.000 francs.

Le coup qui venait de frapper les Beni Snassen eut un grand retentissement. Les habitants d'Oudjda avaient déjà écrit pour solliciter l'aman, il leur avait été répondu de ne pas abandonner leurs maisons, la France ne faisant pas la guerre au gouvernement marocain, mais seulement aux populations hostiles. Une députation des notables se présenta au général à la fin d'octobre, la lettre qu'ils lui firent tenir était humble et craintive (2). Le général accorda

(1) Le 1^{er} décembre, il y avait 13 otages des Beni Snassen détenus à Tlemcen : 4 des Beni Attigue, 1 des Beni Ourimeche, 2 des Beni Mengouch et 6 des Beni Khaled. — (A. D. O.) Etat des otages détenus à Tlemcen le 1^{er} décembre 1859.

(2) « Louanges à Dieu !

« A l'illustre personne, magnanime, agréable et bonne, la Seigneurie du très honorable, le très élevé Sultan dont le cœur doux est plein de bonté, Monsieur le Maréchal de Martimprey, commandant les troupes françaises de la ville d'Alger et toutes ses dépendances, soit : villes, villages, Maures et Arabes, que le salut complet soit sur vous accompagné de la miséricorde divine.

« Celle-ci est la répétition de la lettre que nous vous avons adressé il y a déjà quelque temps, par laquelle nous avons sollicité de Votre Excellence une réponse qui pouvait tranquilliser nos esprits, car nous étions persuadés de votre humanité, de votre justice et de votre grande sagesse, telle est l'habitude des souverains comme vous, Dieu vous comble de son bien.

« Nous désirons aujourd'hui que vous ayiez l'extrême bonté de nous accorder l'aman, afin que le pauvre, le riche et le noble puissent être rassurés.

« Les habitants de cette ville sont des gens faibles et ne demandent que la conservation de la paix et de la tranquillité. Nous espérons que votre présence dans le pays le rendra heureux, parce que vous êtes des souverains justes et miséricordieux.

« Nous avons appris que vous étiez campé au centre des montagnes des Beni Snassen, à Aïn Tafoughalet, limite entre les Beni Attigue et les Beni Ourimeche, dont les habitants ont été sévèrement châtiés par vous. Par conséquent nous vous prions de vouloir bien nous accorder un nouvel aman à toute la ville.

« Nous avons suivi le conseil que vous nous aviez donné dans votre lettre et nous n'avons pas abandonné nos propriétés, parce que votre conseil était juste et loyal à notre égard et c'est dans notre intérêt.

« Celui-ci est le devoir des voisins qui se doivent du respect réciproque et surtout nous qui sommes pauvres et faibles.

« Nous n'avons espoir qu'en l'Être suprême et en notre Sultan (que Dieu le protège) et ceci par considération des deux gouvernements.

« Nous vous avons écrit quel était l'ancien traité. Nous attendons votre réponse. Salut.

« 2 de Rebia et Tani 1276 (29 octobre 1859). De la part des notables d'Oudjdah. » (A. D. O.)

l'aman, mais comme la ville d'Oudjda avait servi de refuge aux malfaiteurs, qui y écoulaient le produit de leurs vols en territoire algérien, il imposa aux habitants une contribution de guerre. Le caïd d'Oudjda avait également essayé à plusieurs reprises d'entrer en conversation avec les Français ; le matin du 1^{er} novembre, deux de ses cavaliers se présentèrent encore au camp, ils furent chassés. Pendant que les négociations se poursuivaient, les soldats aménageaient les pistes descendant sur l'Angad par où devait passer l'armée, ils construisaient aussi une pyramide destinée à commémorer l'occupation du massif des Beni Snassen. Le 2 novembre, un prétendant au trône du Maroc, petit-fils du sultan Mouley Slimane, vint au camp français et y fut reçu avec honneur, mais on se refusa à engager avec lui aucune conversation politique (1).

Les Mehaïa et Angad n'avaient pas quitté la plaine, où les avait rejetés le général Durrieu qui se tenait à Sidi Djilali. Le général Desvaux, avec toute la cavalerie et quatre bataillons sans sacs, quitta Taforalt, le 3 novembre à six heures du soir, et alla camper à El Aïoun Sidi Mellouk. Le restant de l'armée descendit sur Sidi Bou Houria, le 4 à six heures et demie du matin, pour se porter le 5 sur les Zekara. Lorsque le gros arriva chez les Oulad Mhammed (Zekara), il fut rejoint par la cavalerie qui avait déjà fouillé les pentes de la montagne et refoulé vers le Sud les populations qui s'y trouvaient. La colonne du général Durrieu, ayant été avisée à temps de ce mouvement, avait fait une marche forcée pour leur fermer la retraite; elle atteignit l'émigration au Foug Bezzouz, dans la matinée du 5, et enleva des tentes appartenant aux Oulad Abid, Nehariine et Oulad Kari des Mehaïa, Oulad Ali ben Talha, Oulad el Abbes, Djaourfa et Beni Hassane des Angad. Les Marocains perdirent 250 tués, 30.000 moutons et plus de 2.000 chameaux. A la suite de cette affaire, les Angad, Mehaïa et Beni Yala demandèrent l'aman ; Si Hamza, le marabout de Guefaït, s'entremît en leur faveur. L'aman fut accordé contre le versement d'une somme de 40.000 francs pour les Angad et Mehaïa des fractions désignées ci-dessus et

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques de nov. 1859. — (A. D. O.) Deux lettres à El Hadj Mimoun et trois de ce personnage. — (A. D. O.) Lettre des notables d'Oudjda du 29 oct. 1859. — *Revue d'histoire*, mars 1908, pp. 451, 455, 456, 473, 474. — *Akhbar* du 15 nov. 1859.

de 30.000 francs pour les Beni Yala ; tous durent remettre des otages (1).

De son côté le commandant de Colomb avait razzie les Beni Guil, le 3 novembre, dans le sud de Berguent.

Le plus grand nombre des Mehaïa se tenaient encore à l'écart ; ils étaient réfugiés dans la Gâadet el Grâa, vers Debdou. Le caïd d'Oudjda, Kaddour ben Ghadi, vint se présenter au maréchal au camp des Oulad Mhammed (2), il fut immédiatement arrêté ; dans la nuit, on le dirigea sur Nemours, d'où il fut expédié à Tanger afin d'être remis entre les mains des agents du gouvernement marocain.

Le corps expéditionnaire alla camper le 7 novembre à Metlili, le 8 à Sidi-Moussa et le 9 sur le champ de bataille d'Isly ; le général fit élever deux pyramides en pierres, dont une à l'emplacement où avait couché le maréchal Bugeaud le soir de la bataille ; les soldats firent une fête de nuit. Le 10, l'armée campa enfin à Sidi Yahia, à côté d'Oudjda. Le général avait eu soin d'envoyer en avant le caïd des Beni Ouacine pour rassurer la population. Celle-ci n'avait pas encore complété l'amende dont elle avait été frappée ; le commandant du corps expéditionnaire, se rendant compte de l'état d'abandon et d'anarchie dans lequel se trouvait la ville, réduisit le chiffre primitivement fixé. D'après les traditions locales, les habitants n'auraient remis que 100 mulets ; le général Derrécagaix dit au contraire qu'ils auraient versé sur le champ 100.000 francs, en grande partie dans des sacs contenant des pièces françaises de 0 fr. 20, amassées depuis longtemps par les juifs marocains qui en faisaient un commerce lucratif. Il est pourtant certain que les gens d'Oudjda effectuèrent encore plus tard des versements à la commission de Marnia (3). Les troupes françaises ne pénétrèrent pas dans Oudjda,

(1) Le 1^{er} décembre 1859, 16 otages des Beni Yala et 15 des Angad (3 des Oulad Ali ben Talha, 3 des Oulad el Abbès, 3 des Oulad Ahmed ben Brahim, 3 des Beni Hassane, 2 des Mezaouir et 1 des Oulad Azouz) étaient détenus à Tlemcen. — (A. D. O.) Etat des otages détenus à Tlemcen le 1^{er} décembre 1859.

(2) Suivant le rapport « Faits et nouvelles politiques de nov. 1859 » (A. D. O.) D'après la *Revue d'histoire*, le caïd d'Oudjda n'aurait été arrêté que le 10 à Sidi Yahia, d'autres documents disent que cette arrestation a été opérée le 9 sur l'Isly. J'ai cru devoir m'en tenir de préférence à la version du service chargé spécialement de la politique.

(3) Dans L. C. sup. à Sub. Tlemcen du 30 nov. 1859 (A. C. M.), Oudjda figure notamment pour 1.400 francs sur la liste des sommes versées à la Commission de Marnia.

des gardes furent mises aux portes; le général accompagné de sa suite fit l'ascension du minaret de la grande mosquée. Le 11 novembre, l'armée repassa la frontière et fut licenciée; un petit corps d'observation resta sur la Tafna aux ordres du général Deligny, commandant la subdivision de Tlemcen (1).

Les Zekara firent demander l'aman au général Deligny par le marabout Si Hamza de Guefaït, qui se présenta au camp de Sidi Zaher suivi de deux notables de cette tribu, le 12 novembre; ils durent livrer 10 otages (2) et payer une contribution de 30.000 francs. Il restait encore un grand nombre de douars des Mehaïa ayant échappé à la répression. Au début de décembre, ils firent demander les conditions de leur soumission au général Deligny; celui-ci leur répondit :

Déménagez, marchez et les douars des cheiks en tête.

Les douars s'établiront à El Aricha, la tribu en entier entre ce point et Mengoub; là nous répartirons 50.000 francs (3), qui s'augmenteront de 1.000 francs par jour après le dixième jour, pas un centime de rabais.

N'écrivez plus que pour accepter ou refuser, car plus d'aman pour vos envoyés, plus de réponses à vos lettres.

Les Mehaïa cherchèrent à tergiverser, espérant que l'intervention de Si Hamza de Géryville leur ferait obtenir de meilleures conditions. L'ensemble de la tribu s'acheminait avec défiance vers l'Est, pendant que certains douars hostiles à tout arrangement venaient camper au pied des montagnes des Zekara, vers Sidi Moussa.

Le général résolut de les châtier; il y était d'ailleurs engagé par El Hadj Boubekour, le chef des Mehaïa. Il

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques de nov. 1859. — *Revue d'histoire*, mars 1908, pp. 457 à 467, 474 à 479. — DERRÉCAGAI, pp. 106 à 108. — *Akhbar* des 10 et 18 nov. 1859. — FEXIR ALI DRIF. — MOHAMMED BEL ARBI BEN KACHOUR.

(2) Aucun indigène des Zekara ne figure sur la liste des otages détenus à Tlemcen le 1^{er} décembre 1859. — Dans L. du 19 nov. à Div. Oran, le général Deligny disait que les deux notables venus avec Si Hamza devaient être gardés jusqu'à l'arrivée des otages.

(3) A raison de 500 francs par fusil pour 1.000 fusils. Le général Deligny écrivait le 30 décembre 1859 au général commandant la division d'Oran : « Ce sera peut-être dur, qu'importe ». Il est certain que les Mehaïa avaient mérité ce châtiment, mais on peut se demander aujourd'hui si cette sévérité était de bonne politique; elle a peut-être été la raison déterminante de l'attitude ultérieure de la tribu.

rassembla donc à Sidi Zaher 1.225 chevaux des chasseurs, des spahis et du goum et, le 19 décembre, à la nuit close, il se dirigea vers l'Ouest. Après une marche très pénible dans un terrain difficile, les cavaliers français tombèrent sur les douars des Mehaïa le 20, à la pointe du jour ; en un quart d'heure tous les hommes en état de porter les armes furent tués, 54 cadavres restèrent sur le terrain. La petite colonne française reprit à 10 heures du matin la route de Sidi Zaher et y arriva à 6 heures du soir sans être inquiétée. Pendant ce temps le général Durrieu avait reçu à Sebdou la soumission de quatre fractions des Angad et leur avait imposé un versement de 100 francs par tente.

Malgré la leçon qui leur avait été donnée, les Mehaïa ne mettaient toujours pas beaucoup d'empressement à s'exécuter ; le 29 décembre, le commandant Colonieu amena 23 de leurs otages au camp de la Tafna ; le 31, leurs douars étaient enfin rassemblés entre Mengoub et El-Aricha. On fit alors occuper ce poste par une compagnie, un escadron et 100 goudiers pour aider les chefs dans le prélèvement de la contribution de guerre. Il resta néanmoins quelques réfractaires ; les goums algériens allèrent, dans la nuit du 6 au 7 janvier 1860, enlever vingt tentes des Mehaïa au delà de Koudiet Abderrahman, ils tuèrent 21 hommes et prirent tout ce qui leur tomba sous la main. Le 15 janvier, les goums firent une nouvelle razzia sur des Mehaïa aux environs de Sidi Soltane. La tribu des Mehaïa alla s'installer, au milieu de mars, à Naïma, vers El Aïoun Sidi Mellouk, avant d'avoir satisfait aux conditions d'aman ; El Hadj Boubekour et Kaddour ben Salah vinrent déclarer aux autorités françaises qu'ils se séparaient de leurs contribuables, ils écrivirent de tous côtés de ne leur accorder aucun refuge (1).

Après l'arrestation de Kaddour ben Ghadi, le Sultan nomma à Oudjda Ahmed ben Daoudi avec le titre d'amel ; celui-ci manifesta à plusieurs reprises, au mois de mars, l'intention de quitter son poste. Le commandant supérieur des forces de terre et de mer d'Algérie songea alors à faire occuper Oudjda, au nom du gouvernement marocain, si

(1) (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran, 2 L., du 19 nov., une du 15 ; T. des 15, 19 déc., 2 du 30, un du 31 déc. 1859 et un du 8 janvier 1860. — (A. D. O.) R. Sub. Tlemcen du 23 déc. 1859 sur opérations des 19 et 20 déc. — (A. D. O.) T. Div. Oran à Gouv. Alger, du 21 mars 1860. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen, des 15 janvier, 20 mars 1860. — *Revue d'histoire*, mars 1908, p. 468.

l'amel l'abandonnait, de manière à maintenir la tranquillité dans le pays. Il donna au général commandant la division d'Oran l'ordre de se tenir prêt dans cette éventualité ; le gouvernement ayant refusé son autorisation, le projet fut abandonné (1).

Dès le mois de novembre 1859, des commissions avaient été organisées, notamment à Marnia et à Nemours, pour recevoir la contribution de guerre imposée aux tribus marocaines. Dans les premiers temps, il leur fut fait d'assez nombreux versements, mais par la suite les rentrées devinrent très difficiles ; El Hadj Mimoun, qui s'était porté garant de l'exécution des conditions par les Beni Snassen, était débordé. Dans une lettre adressée au général Deligny et traduite à Oran le 9 mai 1860, il faisait connaître que ses efforts ne se ralentissaient pas pour arriver à la perception de l'amende mais que beaucoup de Beni Snassen et d'Angad n'écoutaient pas sa voix. Il demandait que pour l'aider on lui écrivit une lettre l'informant « que quiconque aura payé sera en toute sécurité, tandis que celui qui n'aura pas payé sera l'objet de poursuites ». Au mois d'août, l'amel intervint à son tour pour décider les Angad et Beni Snassen à s'acquitter envers les Français.

Il est malaisé de suivre jusqu'au bout la rentrée de la contribution de guerre. En 1862, on crut un moment qu'une colonne marocaine venue dans le pays allait s'occuper de la question, il n'en fut rien. En mars 1863, on parla de presser les versements. Il semble néanmoins que les Marocains ne se sont jamais complètement libérés, on a dû en fin de compte cesser de leur réclamer les sommes impayées (2).

(1) (A. D. O.) L. C. sup. Algérie à Div. Oran, du 17 mai 1860 et T. des 18 mars et 1^{er} avril 1860. — *Revue d'histoire*, mai 1908, pp. 281 à 283.

(2) (A. D. O.) L. d'El Hadj Mimoun traduite le 9 mai 1860. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 30 nov. 1859, 3 janv. 3, 15 avril, 2 août 1860, 15 mars 1861, 18 juillet, 17 sept., 17, 31 oct. 1862, 24 mars 1863.

CHAPITRE VII

L'apogée et la chute des Oulad el Bachir des Beni Snassen

TENTATIVES D'ORGANISATION DE LA PROVINCE D'OUDJDA ;
L'AMEL SUBIT L'INFLUENCE DU CHEF DES BENI SNASSEN

A la suite de la campagne française de 1859 contre les Beni Snassen, le Sultan décida de placer à Oudjda une garnison assez forte, de façon à donner à l'amel la possibilité de maintenir les turbulentes tribus de la province. Une partie de cette garnison devait être tirée de l'ouest du Maroc et une partie recrutée sur place. Dans le courant de juin 1860, l'amel reçut de Fez des effets d'habillement et d'équipement, il fit publier dans les tribus que les engagements étaient ouverts.

Le fonctionnaire chérifien ayant écrit au Sultan que les Mezaouir l'avaient attaqué dans Oudjda, le souverain lui envoya 600 fantassins réguliers ; ils n'arrivèrent dans l'amalat qu'au début de juillet. Au moment où ces troupes approchaient, l'amel, fort de leur appui, se porta le 27 juin avec son makhzen et ses nouveaux engagés chez les Mezaouir ; ceux-ci lui payèrent sans difficulté une amende de 400 douros et lui offrirent trois chevaux de gada, ils le laissèrent en outre emmener quelques prisonniers. Encouragé par ce résultat, il interdit dans tout son commandement la réunion des goums sous les peines les plus sévères.

Le 29 juin, les enrôlements avaient déjà donné 130 soldats ; il y avait, il est vrai, parmi eux, de nombreux enfants. Le 30 juin, à l'occasion de l'âïd, l'amel les passa en revue en dehors de la ville ; il était accompagné d'El Hadj Mimoun. Ce chef s'était fixé à Oudjda depuis quelque temps, à la suite d'incidents survenus chez les Beni Ourimeche. Voyant que ces derniers étaient tranquilles, il alla s'installer dans sa maison de l'oued Bou Redim, puis, sur leurs instances et celles de l'amel, il se décida enfin à rentrer parmi ses contribuables dans le courant de juillet.

La misère était grande dans toute la province d'Oudjda ; les Zekara, mourant de faim, avaient dû s'enfoncer en masse vers l'Ouest ; toutes les populations étaient paisibles.

En janvier 1861, les Beni bou Yahï, Oulad Settout (1) et Beni bou Zeggou furent placés sous le commandement de l'amel, qui reçut l'ordre d'augmenter la garnison d'Oudjda ; les enrôlements recommencèrent et certains propriétaires de la ville furent mis dans l'obligation de servir. Ces mesures militaires n'empêchèrent pas un parti des Beni bou Zeggou de pousser jusqu'à Oudjda, et de dévaliser les gens de la tribu des Beni Yala le 13 février. En mars, l'amel Ahmed ben Daoudi montra ses soldats chez les Beni Snassen, sous prétexte de presser la rentrée des contributions de guerre dues aux Français (2).

Au commencement de 1862, les Marocains manifestèrent l'intention de construire un fortin vers Tinialine, à environ une demi-lieue de la frontière ; les autorités de Marnia s'émurent, car cela eût été contraire aux stipulations de l'article 1^{er} du traité de 1845 ; il ne fut pas donné suite à ce projet.

Les populations virent encore leur misère s'accroître, car la plus grande partie de la récolte de 1862 fut complètement perdue ; certaines fractions durent provisoirement émigrer et, dans les tentes dressées sous les murs d'Oudjda, de nombreux individus moururent de faim. Les tribus qui étaient restées calmes jusque là commencèrent à s'agiter. A la fin d'avril, le caïd des Mehaïa, El Hadj Boubekour, et les chefs des Angad écrivirent à l'amel d'avoir à relâcher les Mezaouir détenus pour l'attaque d'Oudjda en 1860. Cette sommation provoqua une panique en ville ; Ahmed ben Daoudi prit immédiatement les mesures de défense nécessaires, il ordonna aux habitants de se tenir prêts à sortir en armes au premier signal. Dans cette occurrence, le Makhzen eut l'appui du cheikh Hamidan des Sedjâa ; celui-ci accourut à Oudjda avec 200 cavaliers et força le caïd El Haouari des Mezaouir à se constituer prisonnier. Conduit au Dar el Makhzen

(1) Les Beni bou Yahï et Oulad Settout sont établis à l'ouest de la Moulouya ; leur rattachement provisoire à l'amalat d'Oudjda a dû être certainement plus nominal qu'effectif.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 26, 29, 30 juin, 6, 16 juillet, 16 oct. 1860, 8 janv., 2, 15 fév., 15 mars 1861.

dans la matinée du 12 mai, El Haouari dut promettre de payer tout ce qui lui serait demandé et de ramener dans leurs anciens campements du djorf el Akhdar ses tribules qui s'étaient retirés au-delà de l'oued Taïret.

Après le départ des Sedjâa, les Mezaouir prirent leur revanche ; ils se jetèrent sur Oudjda et razièrent 400 chèvres et cinq tentes. L'autorité de l'amel était de nouveau battue en brèche, des bandes de pillards se mirent à parcourir la plaine. Ali ould Ramdan, cheikh influent d'Oudjda, quitta la ville dans le courant de juin à la suite d'une altercation qu'il avait eue avec Ahmed ben Daoudi ; il s'en alla à Sidi Moussa, sur l'Isly, emmenant avec lui tous les soldats (1). Il distribua ensuite une forte somme d'argent aux Beni bou Zeggou et Sedjâa pour le soutenir dans sa lutte avec les Mezaouir, qui venaient de blesser grièvement son frère Bouzian. Deux soffs finirent par se former ; d'un côté les Mehaïa, Mezaouir, Oulad Ali ben Talha et Beni Guil, de l'autre les Beni Yala, Beni Khaled et la ville d'Oudjda.

Le 10 juillet, Oudjda fut attaqué par les contingents ennemis, qui enlevèrent 130 bœufs et quelques troupeaux de moutons et menacèrent de couper l'eau. L'amel écrivit au Sultan pour l'informer de ce qui se passait ; il invita les citadins à assurer eux-mêmes leur défense, car il ne voulait pas faire marcher son makhzen. Pour ajouter aux difficultés, la discorde se mit entre les différents quartiers. La ville fut alors cernée par des maraudeurs dépouillant et volant les voyageurs. Dans la nuit du 15 au 16 juillet, les habitants coururent aux armes par crainte d'une nouvelle attaque. Le 26 juillet, les Mezaouir s'en prirent aux soldats qui gardaient les grains de l'amel à Sidi Moussa et en tuèrent deux ; en représailles, ce fonctionnaire fit

(1) Les soldats, qui se trouvaient alors à Oudjda, étaient ceux recrutés dans le pays pour la défense de la ville ; ils étaient peu nombreux. S'il faut en croire les traditions locales, Ali ould Ramdan était chargé d'entretenir une force de 500 hommes ; leur solde journalière était de trois *grouch* (0 fr. 75). Ce cheikh prélevait l'argent nécessaire sur la caisse de l'octroi ; comme il n'avait la plupart du temps que 30 à 50 soldats en service, il s'appropriait la solde des manquants. Les soldats étant payés par les soins d'Ali ould Ramdan, il est parfaitement compréhensible qu'ils lui aient été dévoués ; aussi lorsque son autorité grandit au détriment de celle de l'amel, ils devinrent de véritables séides et leurs rangs durent se grossir de tous les frondeurs désireux de faire échec au pouvoir régulier. Ces gens furent alors appelés *les soldats d'Ali ould Ramdan*, on les considéra comme une troupe qui aurait appartenu personnellement à ce cheikh.

saisir à Oudjda, pour les faire vendre, tous les biens appartenant aux Mezaouir et Oulad Ali ben Talha. Cette mesure provoqua une vive effervescence. Ne sachant comment se tirer d'affaire, l'amel appela vainement à son aide le chef des Beni Snassen dont les contingents ne parurent pas. Abandonné de tous, il ne pouvait plus compter que sur l'intervention des personnages religieux.

Mohammed ben Amar, marabout de Kerzaz, arriva à Oudjda le 2 août ; on crut un moment qu'il parviendrait à rétablir la paix entre les Mezaouir et les habitants d'Oudjda. Cet espoir fut déçu ; les Mezaouir attaquèrent, le 29 août, un convoi allant à Sidi Moussa ravitailler le petit détachement qui y tenait garnison. Les démarches du marabout de Kerzaz finirent pourtant par dissocier les soffs et intéresser les Beni Snassen au sort d'Oudjda. Le 4 septembre, El Hadj Mohammed ould El Bachir, frère d'El Hadj Mimoun, et plusieurs notables de la montagne se rencontrèrent dans cette ville avec dix des principaux Mehaïa ; ils s'entendirent pour s'opposer aux déprédations des Mezaouir et Oulad Ali ben Talha. Le cheikh des Sedjâa fit en outre savoir à l'amel qu'à son premier appel, il marcherait contre eux. Le 24 septembre, une petite colonne commandée par l'ancien caïd Hamida vint camper à l'oued Za, elle alla ensuite s'installer sur l'oued Bou Redim. Les Mezaouir s'empressèrent alors d'offrir leur soumission ; l'amel l'accepta dans le courant d'octobre, moyennant le paiement d'une amende de 500 douros et de la dia des deux soldats tués à Sidi Moussa. A la fin d'octobre, la colonne d'Hamida ne pouvant pas se ravitailler dans la région retourna à Fez (1).

Le 30 octobre, il y eut des troubles chez les Beni Snassen Tatha, la maison d'El Hadj Mohammed Zaïmi fut brûlée. Ce dernier fit alors alliance avec El Hadj Mimoun ; les Beni Mengouch et les gens de Taredjirt qui l'avaient pillé furent contraints, dans le courant de décembre, de lui verser 10.000 francs de dommages-intérêts. Au mois de janvier 1863, l'amel provoqua une réunion, sous les auspices du marabout de Guefaït, chez Mohammed ben Khedda, des Oulad Ali ben Talha ; son but était de faire cesser les différends qui divisaient les tribus. El Haouari,

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à sub. Tlemcen des 3 janv., 3 avril, 1, 13 mai, 2, 18 juin, 1, 10, 11, 13, 13, 18, 30 juillet, 5, 14, 26 août, 1, 5, 17, 26, 28 sept., 1, 4, 17, 31 octobre 1862.

des Mezaouir, et El Hadj Mimoun, des Beni Snassen, y assistèrent, l'amel et le marabout furent brillamment reçus ; on palabra, mais les inimitiés n'en subsistèrent pas moins comme auparavant. En février, les Beni Khaled incendièrent et pillèrent le village de Taredjirt et les Mehaïa d'El Hadj Boubekour dévalisèrent une caravane des Sedjâa.

Les Beni Mathar de Ras el Aïn vinrent ensuite camper dans la plaine avec les Angad, il devait en résulter de nouvelles complications. El Hadj Mimoun menaça d'attaquer les Beni Mathar, s'ils ne lui rendaient pas les troupeaux raziés au printemps précédent ; ces Arabes, se sentant soutenus par les Angad et Mehaïa, refusèrent de lui donner satisfaction. D'autre part, les Oulad el Abbes (Angad) réclamaient au cheikh El Aïd ould Boudjemâa, des Heddada (Mehaïa), la remise des animaux enlevés par ses ses contribules dans le courant de l'été, ainsi que 200 duros d'indemnité. Le chef des Beni Snassen demandait de son côté aux Mehaïa la restitution d'animaux volés depuis deux ans. Pour achever de rendre la situation plus confuse et plus difficile, El Aïd avait également des difficultés avec quelques chefs des Mehaïa, notamment avec El Hadj Boubekour, des Oulad Barka, au sujet d'un emprunt fait par ce dernier, au nom de toute la tribu, à une maison de commerce de Mulhouse. El Aïd refusait de faire participer sa fraction au remboursement de la dette et cela avait provoqué des troubles chez les Mehaïa.

L'amel crut devoir intervenir dans ces différentes affaires, soit pour aider au rétablissement de l'ordre, soit, comme le disent les Heddada, parce qu'il aurait été acheté par El Hadj Mimoun et El Hadj Boubekour. Quoiqu'il en soit, dans le courant de mars 1863, il fit arrêter El Aïd ould Boudjemâa et un de ses parents, Tahar bel Haddad ; un jour qu'ils s'étaient rendus au marché d'Oudjda, ils furent brusquement jetés en prison. Le cheikh des Beni Mathar fut également arrêté, mais à la suite d'une réunion à Oudjda, au milieu d'avril, des principaux notables de l'Angad et des Beni Snassen, Ahmed ben Daouï le remit en liberté après l'avoir condamné à payer 300 duros d'amende ; il garda son fils comme caution. Il fut de plus décidé que si la fraction d'El Aïd ould Boudjemâa ne rendait pas les troupeaux volés aux Oulad el Abbes et aux gens d'Oudjda, elle serait raziée. Les notables se séparèrent le 29 avril. El Hadj Mimoun était tout puissant dans



ces sortes de conseils, il dirigeait l'opinion et l'amel n'avait qu'à s'incliner. Plus tard, il y eut une série de marchandages pour l'élargissement d'El Aïd ould Boudjemâa ; ses parents versèrent tout ce qu'ils purent réaliser. Mais les exigences augmentaient à chaque instant ; au mois d'août, après avoir touché 1800 douros, dont 1400 en espèces, l'amel fit pourtant relâcher ses deux prisonniers.

Pendant ce temps, deux cents cavaliers réguliers étaient arrivés à Oudjda, le 15 juillet, pour permettre à Ahmed ben Daoudi de faire rentrer les impôts de l'amalat. Cette opération n'alla pas sans difficultés. Chez les Beni Yala, les soldats essuyèrent quelques coups de fusil au début du mois d'août, il en fut de même, le 22 de ce mois, chez les Sedjâa qui refusèrent de payer (1).

L'ASSASSINAT D'EL HADJ MIMOUN PAR LES MEHAÏA ET LES TROUBLES QUI SUIVIRENT

Depuis son emprisonnement, qu'il attribuait surtout aux démarches d'El Hadj Mimoun, El Aïd ould Boudjemâa avait voué une haine féroce à ce personnage ainsi qu'à l'amel. El Hadj Mimoun était campé au début de septembre 1863 à Sidi Soltane. Le vendredi 4 septembre, il se rendit à Oudjda pour faire quelques achats ; El Aïd en ayant eu connaissance réunit un goum d'une soixantaine de cavaliers Mehaïa et fit partir un espion, qui devait le prévenir du moment où El Hadj Mimoun quitterait la ville. Dès le retour de son émissaire, El Aïd se cacha avec ses partisans dans le lit de l'oued Isly, vers Koudiet Abderahman. El Hadj Mimoun ne resta à Oudjda qu'une partie de la journée du 4 (2), dans l'après-midi il retourna à Sidi Soltane accompagné seulement d'un de ses parents, d'un taleb et de quatre maçons montés sur des mulets ; il prit la piste d'Aïn Sfa et atteignit l'oued Isly au coucher du soleil. Quand il eut traversé l'oued, il aperçut des cavaliers galopant à sa rencontre et les prit pour des cavaliers des Beni Snassen voulant lui faire fête. Lorsqu'il s'aperçut

(1) (A. C. M.). — L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 2, 23 nov. 18 déc. 1862, 29 janv., 14 fév., 11 mars, 23, 30 avril, 8 juin, 6 juillet, 1, 5, 30 août 1863.

(2) GRAULLE indique la date du 5 septembre, mais cela peut provenir d'une erreur de copiste ; le registre de correspondance du cercle de Marnia donne celle du vendredi 4 septembre, or ce jour et cette date concordent parfaitement entre eux.

de son erreur, il chercha à revenir en arrière mais il était trop tard ; rejoint au gué il fut renversé d'un coup de fusil. El Aïd ould Boudjemâa mit pied à terre, il se précipita sur son ennemi et lui ouvrit la gorge, la poitrine et le ventre avec son couteau, puis ces atrocités n'ayant pas assouvi sa haine, il mordit la joue gauche du cadavre. Le parent d'El Hadj Mimoun eut simplement le bras cassé par une balle. Après avoir commis cet assassinat, les Mehaïa s'emparèrent des animaux et des effets et allèrent piller les tentes d'El Hadj Mimoun à Sidi Soltane ; ils enlevèrent tout et laissèrent les femmes nues.

El Aïd ould Boudjemâa se retira à Sidi Moussa ; des Mehaïa se mirent à parcourir la plaine volant et tuant tous les gens qu'ils rencontraient. Le lendemain du meurtre d'El Hadj Mimoun, le marabout de Kerzaz, qui se trouvait à Oudjda, alla avec 8 cavaliers et 12 fantassins du makhzen relever le cadavre ; il le fit transporter dans la montagne où on l'enterra. Les Beni Snassen se rendirent auprès du tombeau d'El Hadj Mimoun, ils décidèrent que toute la tribu se mettrait en mesure de vivre sous la tente et poursuivrait à outrance les Mehaïa. La situation était grave ; le vide se fit autour d'Oudjda et l'amel ordonna aux habitants de se pourvoir d'armes, en même temps qu'il interdisait la vente de la poudre aux indigènes de l'extérieur. Les Mehaïa essayèrent d'entrer en conversation avec le fonctionnaire chérifien lequel, craignant de tomber dans un piège, refusa de les écouter. El Hadj Mohammed ould el Bachir prit la succession de son frère, il fit tous ses efforts pour maintenir les Beni Snassen groupés sous son autorité et pour obtenir des adhésions à son soff.

Après bien des négociations, les contingents des Beni Snassen se mirent en marche dans le milieu de septembre ; ils furent rejoints à Sidi Moussa sur l'Isly par ceux des Kbdana, Oulad Settout, Sedjâa, Haouara, Ahlaf, Beni bou Zeggou, Beni Yala, Zekara et Angad. Quand tous les coalisés eurent opéré leur jonction, ils se dirigèrent sur Guenfouda ; leurs forces comprenaient environ 10.000 fusils et 600 chevaux. Devant cette formidable levée de boucliers, les Mehaïa s'étaient empressés de prendre la fuite vers le Sud. Les marabouts d'Ouezzan et de Kerzaz cherchèrent par tous les moyens à empêcher la lutte ; ils y réussirent et la colonne des assaillants se dispersa le 22 septembre. Les Mehaïa s'engagèrent simplement à rendre ce qu'ils avaient volé le jour de l'assassinat du chef

des Beni Snassen ; la réconciliation ne pouvait pas être de longue durée (1).

Au lieu de se faire oublier, les Mehaïa enlevèrent en décembre une grande quantité de bestiaux aux Haouara, ils refusèrent de les rendre, puis, craignant des représailles, leurs douars s'installèrent à Tiouli, en arrière des montagnes des Beni Yala. Un goum comprenant une majorité de Haouara et Beni Guil alla razzier leurs silcs, au mois de janvier 1864, ils furent également attaqués par les Sedjâa, avec lesquels ils eurent plusieurs petits engagements. Sidi Cheikh ben Tayeb, sollicité par les Haouara, vint menacer les Mehaïa ; sur les instances de cet Ouled Sidi Cheikh, l'amel obtint que les Sedjâa rendraient leurs prises aux Mehaïa, qui se décidèrent alors à donner satisfaction aux Haouara.

Dans le courant de février, Ahmed ben Daoudi rassembla chez lui les notables de l'amalat pour les engager à vivre désormais en bonne intelligence, tous acceptèrent, mais on fit des réserves au sujet d'El Aïd ould Boudjemâa et de ses contribules. A ce moment, le chef des Beni Snassen apprit que les Oulad Settout, se disant poussés par les Guelaya, avaient fait une importante razzia sur ses troupeaux. Cette nouvelle le rendit furieux, il quitta précipitamment Oudjda et ordonna à ses contingents de se préparer à partir en harka ; ceux-ci lui opposèrent une certaine inertie. Sur ces entrefaites, les Mehaïa revinrent demander à l'amel de nouvelles assurances qu'il ne serait plus rien tenté contre eux. Le fonctionnaire chérifien s'y engagea formellement dans une autre réunion, à laquelle il négligea d'inviter El Hadj Mohammed ould el Bachir qui en fut très froissé. Afin de tout concilier, l'amel organisa encore un miad pour le 18 mars, en ayant soin cette fois de convoquer le chef des Beni Snassen, mais ce dernier refusa de s'y rendre ; sur les prières réitérées d'A Ahmed ben Daoudi, il consentit enfin à envoyer un de ses fils. En se séparant, on convint que le miad se rencontrerait de nouveau chez El Hadj Mohammed ould el Bachir, dans le but de sceller définitivement la paix.

Ces négociations continuelles devaient fatalement amener des froissements et provoquer des ruptures ; un conflit ne tarda pas à éclater. Le 13 avril, les Mehaïa se

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 7, 10, 11, 14, 16, 17, 19, 20, 22, 22 sept. 1863. — (A. G. G.) GRAULLE. — TOUHAMI OULD EMBAREK.

rencontrèrent à Aïn-Sfa avec El Hadj Mohammed ould el Bachir, celui-ci posa comme première condition de paix que les Mehaïa s'engageraient à attaquer leurs contribules ayant fait cause commune avec El Aïd ould Boudjemâa ; cette proposition souleva une indignation générale. Les Mehaïa replièrent leurs douars vers Sidi Moussa ; ils firent savoir au chef des Beni Snassen que, si avant cinq jours il n'avait pas osé aller les attaquer, ils prendraient l'offensive. Ce dernier essaya en vain d'entraîner avec lui les Angad, il rassembla les contingents des Beni Snassen à Berdil. L'amel fit auprès des deux partis des démarches qui amenèrent une détente et le conflit fut retardé (1).

Le 6 juillet 1864, les Mehaïa recommencèrent leurs provocations ; un parti de leurs cavaliers tomba sur les Djaouna, alliés des Beni Snassen. C'est alors que, le 11 juillet, sur un ordre venu de Fez, l'amel fit incarcérer les principaux chefs des Achache (Mehaïa). Ceux-ci, invités à se rendre au Dar el Makhzen, hésitaient à pénétrer en ville ; Ahmed ben Daoudi leur ayant promis solennellement qu'il ne leur arriverait rien, ils se laissèrent convaincre. A la fin de la collation qu'il partagea avec eux, le fonctionnaire chérifien leur montra la lettre du Sultan et s'assura de leur personne. Dès qu'ils connurent l'arrestation de leurs chefs, les Mehaïa présents à Oudjda montèrent à cheval et enlevèrent des bœufs appartenant aux habitants, ils emmenèrent aussi un homme des Beni Snassen comme otage.

A partir de ce moment, la ville fut cernée par les Mehaïa, qui coupèrent les communications avec l'extérieur. El Hadj Boubekour, chef écouté des Mehaïa, se déclara contre les Angad, auxquels il reprochait d'être intervenus pour faire arrêter ses contribules. Les soffs s'organisèrent et recherchèrent des alliances ; une partie des Sedjâa épousa la querelle des Mehaïa ; il en fut de même des Beni bou Zeggou et de quelques fractions des Angad, désireuses sans doute de montrer qu'elles n'étaient pour rien dans l'arrestation des chefs des Achache. Le chef des Beni Snassen ne resta pas inactif, il espérait tenir enfin sa vengeance en soutenant l'amel et la ville d'Oudjda contre les Mehaïa. Il réunit de nombreux fantassins et cavaliers, qu'il avait l'intention d'introduire de nuit dans

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 29, 30 déc. 1863, 9, 18, 20, 27 janvier, 2, 23 février, 3, 18, 19, 24 mars, 14, 25, 30 avril, 6, 8 mai 1864.

Oudjda, pour tomber ensuite à l'improviste sur ses adversaires ; dans la nuit du 19 juillet il y fit entrer 400 fantassins et le 20, au point du jour, quelques cavaliers. Les Mehaïa coupèrent l'eau de Sidi Yahia et, le 22, ils cernèrent la ville vers le Nord-Ouest.

Le 23 juillet 1864, comme tous les contingents d'El Hadj Mohammed ould el Bachir s'avançaient contre eux, les Mehaïa dirigèrent leurs tentes sur le col de Sidi Djabeur. Les Beni Snassen, renforcés par tous les combattants qu'avait pu fournir Oudjda, attaquèrent leurs adversaires. Du côté des Beni Snassen, il y avait 3000 fantassins et 900 cavaliers ; du côté des Mehaïa, 1000 fantassins et 700 cavaliers. La fusillade dura toute la journée, les Mehaïa finirent par battre en retraite sur le haut oued Taïret. Dans l'après-midi, ils exécutèrent un retour offensif et le combat devint acharné, on se battit corps à corps jusqu'à la nuit. Les Achache, en faveur desquels El Hadj Boubekeur avait pris les armes, abandonnèrent la lutte ainsi que les Sedjâa. A la suite de ces défections, le soif des Mehaïa dut plier ; il tenta encore une nouvelle attaque, qui fut brillamment repoussée par les fantassins des Beni Khaled. Dans cette journée, les Mehaïa eurent 70 à 80 tués, les contingents des Beni Snassen perdirent 200 à 250 hommes.

Les Mehaïa laissèrent leurs campements sur l'oued Taïret et eurent encore quelques escarmouches avec le parti adverse. Ils sollicitèrent le secours des Rezaïna, Beni Guil et Amour, afin de razzier les silos des Angad qui les avaient abandonnés ; El Hadj Mohammed ould el Bachir rassembla ses contingents pour s'opposer à cette entreprise. Le 7 août, les Mehaïa firent une course chez les Beni Khaled, mais les Beni Snassen étant alors prêts à se porter en masse sur eux, ils n'insistèrent pas et s'empressèrent de filer dans le Sud, poursuivis jusqu'au delà de Tiouli par El Hadj Mohammed ould el Bachir. Ce dernier marcha ensuite contre les Beni Yala, à la demande de l'amel qui voulait les punir de l'accueil fait l'année précédente à ses soldats. Les Beni Yala n'attendirent pas le choc et s'enfuirent pour la plupart à Guefaït ; les Sedjâa essayèrent inutilement d'intercéder en leur faveur.

La fin de l'année 1864 fut relativement calme. Le 12 décembre, les Sedjâa se firent battre par les Haouara, un des fils du cheikh Hamidan fut tué. Les Mehaïa, avides de vengeance, se jetèrent de leur côté sur les troupeaux des

Sedjâa, auxquels ils enlevèrent 150 chameaux le 21 décembre. Le chef des Beni Snassen ayant appris, au commencement de 1865, que l'amel paraissait vouloir traiter seul avec les Mehaïa, il protesta énergiquement et menaça de reprendre les hostilités (1).

LES MEHAÏA ESSAIENT DE REVENIR AUTOUR D'OUDJDA, DEVANT L'HOSTILITÉ GÉNÉRALE ILS FINISSENT PAR SE RETIRER.

Une fraction des Oulad Nehar d'Algérie ayant fait défection demanda, le 30 mars 1865, à El Hadj Mohammed ould el Bachir l'autorisation d'aller camper sur son territoire. L'amel fit savoir aux Beni Snassen qu'ils ne devaient pas recevoir les dissidents, mais ces montagnards, de même que les Angad, s'inquiétaient peu des ordres du fonctionnaire chérifien ; ils s'en tenaient éloignés et réglaient entre eux tous leurs différends. Les notables de ces deux tribus se réunirent à Oudjda, au début d'avril, pour examiner la requête des Oulad Nehar ; ils décidèrent qu'on les laisserait s'installer sur le haut Isly, malgré l'opposition de l'amel et d'Ali ould Ramdan, cheikh d'Oudjda ; la séance fut orageuse et El Hadj Mohammed ould el Bachir se fâcha. A quelque temps de là, à propos d'une querelle qui avait éclaté chez les Zekara, il fit nettement de l'opposition au Makhzen ; la fraction que protégeait ce dernier fut battue et dut se réfugier sous les murs d'Oudjda. L'attitude autoritaire du chef des Beni Snassen n'était pas sans inquiéter les populations ; les Sedjâa cherchèrent donc à se rapprocher des Mehaïa, afin de pouvoir le combattre efficacement.

Vers la fin mai, l'amel se rendit à Hammam bou Ghrara, sur la Tafna ; il fut reçu avec beaucoup d'égards par les autorités françaises. Les Oulad Sidi Cheikh avaient, à cette époque, levé l'étendard de la révolte dans le Sud Oranais ; comme Abdelkader, ils ne manquaient pas de faire du Maroc leur base d'opérations ; dans la région d'Oudjda ils eurent néanmoins peu de succès. El Hadj Mohammed ould el Bachir, pressenti dans le courant d'avril par Si El Kebir, lui aurait répondu qu'il ne voulait pas se créer des embarras avec les Français.

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 7, 12, 13, 16, 20, 22, 23, 24, 26 juillet, 3, 4, 8, 8, 10, 20, 27 août, 15, 25, 27 déc. 1864, 22 mars 1865.
— (A. G. G.) GRAULLE. — BEN ABDALLAH OULD ABDERRAHMAN.

Au mois d'août, les Mehaïa, qui auraient bien voulu quitter la région des chotts, chargèrent le marabout de Kerzaz de faire en leur nom des propositions de paix aux Beni Snassen ; les démarches de ce personnage religieux n'aboutirent pas. A la fin du mois, la poudre parla chez les Beni Khaled; les dechras de Taredjirt et des Oulad Ghazi furent incendiées. L'accord se fit entre les fractions des Beni Snassen, dès qu'on parla de tomber sur les Mehaïa ; leurs contingents se réunirent à Aïn-Sfa, le 31 août, et allèrent camper sur l'Isly. Les Beni Snassen arrivèrent à Guenfouda dans les premiers jours de septembre. Ayant appris là que les Mehaïa étaient prévenus et se préparaient au combat, ils préférèrent rebrousser chemin et dévaster au passage les jardins de Sidi Moussa. Dans ces périodes troublées, tout le monde se tenait sur la défensive, aussi la plaine était-elle vide de douars. Poussés par leur amour du pillage, les Mehaïa firent au mois d'octobre une grande razzia sur les Sedjâa. A la suite de ce coup de main, les Beni Snassen se disposèrent à marcher de nouveau contre les Mehaïa (1).

Cette prise d'armes fut arrêtée par des querelles intestines qui éclatèrent dans la montagne. Au mois de janvier 1866, un miad des Beni Attigue et Beni Ourimeche se réunit à Cherâa, les passions s'échauffèrent en discutant et certains se laissèrent aller à des voies de fait ; El Hadj Mohammed ould el Bachir fut blessé d'un coup de pistolet à la cuisse. En avril, les Beni Guil vinrent faire auprès de lui une démarche en faveur des chefs des Mehaïa détenus à Oudjda ; il fut intraitable et refusa de désarmer. A cette époque, une autre expédition fut préparée contre les Mehaïa ; les Sedjâa, Angad et Haouara devaient y prendre part ; la division se mit chez les alliés et le projet n'eut pas de suite.

A l'est de la frontière, on avait entrepris les travaux pour l'établissement du sénatus-consulte des tribus algériennes, cela provoqua une certaine agitation dans les tribus de l'amalat. Le colonel Chanzy invita l'amel à parcourir la frontière avec lui ; ils se rencontrèrent au Birrou, le 1^{er} juin, et n'arrivèrent pas à se mettre d'accord.

Au mois de juillet, l'amel se décida à tenter un rapprochement entre les Mehaïa et Beni Snassen, sans

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 1, 4, 17, 28 avril, 25, 27 mai, 5, 11, 18, 24 août, 1, 2, 8, 23, 28 sept., 26 oct. 1865.

doute sur un ordre venu de Fez ; les Beni Oukil offrirent leurs bons offices, mais l'opposition du chef des Beni Snassen fit tout échouer. Les Mehaïa, chassés des chotts par le manque d'eau et de pâturages, prirent la direction du Nord ; le 2 août, ils se trouvaient au pied de la montagne des Beni bou Saïd, en territoire français. Les contingents des Angad s'étaient réunis entre Oudjda et Sidi Yahia, prêts à se jeter sur leurs adversaires ; les Beni Snassen se mettaient en route pour se joindre aux Angad. Inquiet des dispositions hostiles des Mehaïa, qui étaient résolus à s'établir de force dans l'Angad et sollicitaient l'alliance des Sedjâa, l'amel écrivit à El Hadj Mohammed ould el Bachir de se hâter ; celui-ci arriva à Oudjda le 3 août, à 5 heures du soir, avec ses contingents.

Le chef des Beni Snassen prit immédiatement la direction des opérations, l'amel comptait si peu ; il lança pendant la nuit les goums des Angad et Beni Khaled sur Missiouine, afin de tourner les Mehaïa auxquels on posa l'ultimatum suivant : « Livrez El Aïd ould Boudjemâa et retournez de suite au Sahara, sinon vous serez attaqués ». Les Mehaïa avaient près de 500 chevaux et un millier de fantassins ; poussés par la famine, ils eurent d'abord l'intention de résister, puis, à la réflexion, ils se décidèrent à lever leurs campements le 9 août et à battre en retraite. Arrivés à Sidi Djabeur, ils rebroussèrent chemin prétextant que la route était barrée par leurs ennemis. Le goum de Marnia et les escadrons de spahis durent aller prendre position vers Sidi Zaher, pour faire respecter le territoire français. Comprenant que ce territoire leur était fermé, les Mehaïa se retirèrent enfin le 11 août sur Tiouli ; El Hadj Mohammed ould el Bachir prétendit s'opposer à leur départ, mais ils eurent soin de longer la frontière et, devant l'attitude ferme des Français, le chef des Beni Snassen préféra s'abstenir de toute agression. Ahmed ben Daoudi eut la mauvaise foi d'écrire à Marnia, en se plaignant des troubles occasionnés par la présence des Mehaïa sur la frontière algérienne (1).

El Hadj Mohammed ould el Bachir régentaït alors tout l'amalat, la plupart des tribus étaient obligées de graviter dans son orbite ; seuls les Mehaïa lui tenaient tête, ne

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 31 janv., 24 mars, 1, 10, 14 avril, 13, 19, 29 juillet, 2, 2, 2, 3, 4, 4, 9, 10, 11, 28 août 1866. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 44.

pouvant pas s'attaquer directement à lui, ils se jetèrent sur les fractions à leur portée. Le 25 janvier 1867, ils razzièrent dans la montagne des Beni Yala quatorze douars des Oulad Moussa. Les Angad, ayant appris qu'une caravane des Mehaïa devait aller acheter des grains en Algérie, leurs goums cherchèrent à s'en emparer. Des partis de Mehaïa n'en continuèrent pas moins à battre le pays ; le 30 mars, en compagnie de Sedjâa, ils attaquèrent deux douars des Djaouna campés à Tiouli. Vers la même époque, les Mehaïa razzièrent des moutons aux Sedjâa ; ceux-ci firent appel aux Mezaouir et se lancèrent sur les ravisseurs, pendant que les Zekara se mettaient en mesure de les prendre à revers. Les Mehaïa repoussèrent les Sedjâa et Mezaouir, mais quand les contingents des Zekara firent leur apparition, les Mezaouir reprirent vigoureusement l'offensive. Les Mehaïa, placés entre deux feux, s'enfuirent en abandonnant leurs fantassins ; ils eurent 108 tués dont plusieurs prisonniers égorgés par les Zekara.

Une harka s'organisa immédiatement contre les Mehaïa ; les Zekara se dirigèrent sur Ras el Aïn où elle devait se concentrer. Le 3 avril, le fils de l'amel, le cheikh Ali ould Ramdan et El Hadj Mohammed ould el Bachir, avec le makhzen et les contingents de la ville, allèrent camper à Sidi Moussa afin de rejoindre les Zekara ; les contingents des Beni Snassen étaient rassemblés à Aïn Sfa. En arrivant à Djerada la harka fit demi-tour, soit par crainte d'une attaque de Sidi Cheikh ben Tayeb, dont le fils était détenu à Oudjda à la demande de la France, soit à la prière du marabout de Guefaït ; toujours est-il qu'elle se dispersa et chacun rentra chez soi. Quant aux Mehaïa, ils se séparèrent et El Hadj Boubekour alla demander l'hospitalité aux Français ; on l'installa à Géryville. Il ne devait rentrer au Maroc que six ans plus tard avec le pardon d'El Hadj Mohammed ould el Bachir.

Bou Azza ould el Arbi, des Oulad Sidi Cheikh, vint s'installer dans la plaine de Triffa ; il recruta quelques adhérents, principalement des Sedjâa, avec lesquels il voulait attaquer les tribus algériennes. Le 15 avril, il campa à Sidi Mansour ; les douars des Beni Snassen abandonnèrent la plaine. Les Achache réunis aux Beni Ouacine se mirent en mesure de se défendre et l'amel monta à cheval pour marcher avec son makhzen contre l'agitateur. Le 17 avril, Ahmed ben Daoudi força Bou Azza à passer la frontière ; ce dernier fut attaqué par les Beni Ouacine,

pendant que les Msirda et Beni Snassen arrivaient pour le cerner. Sa bande fut dispersée et tomba entre les mains du Makhzen, ses troupes furent partagées entre les contingents ayant pris part à la lutte. Bou Azza voyant la partie perdue s'était enfui à pied par des ravineaux difficiles, il était parvenu à s'échapper. Après sa rentrée à Oudjda, l'amel eut une violente discussion avec le cheikh Ali ould Ramdan, qui, poussé par les habitants, n'avait pas craint de braver son autorité en élargissant des prisonniers détenus par son ordre (1).

Au mois de juin 1867, les contingents de Si Hamza des Oulad Sidi Cheikh, joints à ceux des Mehaïa, vinrent menacer Oudjda ; les Mehaïa firent une razzia sur les Beni Yala et les Zekara, ces derniers leur reprirent le butin. Les Mehaïa allèrent ensuite commettre des agressions au milieu même de la plaine d'Angad ; le cheikh Ali ould Ramdan les poursuivit jusqu'au djebel Metsila et El Hadj Mohammed ould el Bachir, appelé par l'amel, s'avança jusqu'à Sidi Moussa ; les pillards avaient disparu. El Hadj el Arbi, fils de Sidi Cheikh ben Tayeb, fut remis en liberté au mois d'août par ordre du Sultan. Celui-ci, probablement pour lui faire oublier sa longue captivité, le nomma khalifa des ksour du Sud sous les ordres immédiats de l'amel Ahmed ben Daoudi. Le nouveau titulaire quitta Oudjda pour rejoindre son poste le 23 septembre ; c'est de cette époque que date le rattachement de Figuig à l'amalat d'Oudjda. Un calme relatif régna enfin dans la région, il fut troublé au début de novembre par les Beni bou Zeggou, qui enlevèrent quelques milliers de moutons aux Beni Snassen ; ces derniers se réunirent aux Angad et au makhzen de l'amel, ils organisèrent une colonne pour aller châtier les agresseurs (2).

MORT DE L'AMEL AHMED BEN DAOUDI ;
SON SUCCESSEUR ÉCHOUE DANS SES TENTATIVES POUR RUINER
L'INFLUENCE D'EL HADJ MOHAMMED OULD EL BACHIR

Au commencement de février 1868, deux des Mehaïa détenus à Oudjda, Kaddour ould Salah, de la fraction des

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 8, 27, 31 janv., 10 fév., 31 mars, 2, 2, 4, 9, 9, 14, 16, 16, 16, 17, 17, 18, 29 avril 1867. — (A. G. G.) GRAULLE. — DE LAMARTINIÈRE et LACROIX, T. I. p. 45.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 29 juin, 16 août, 4, 6 novembre 1867, 19 fév. 1869.

Achache, et Bou Derraould Ahmed, de la fraction des Oussata, moururent en prison ; les Mehaïa prétendirent qu'on leur avait donné du poison. Le 13 février, le fils de l'amel mourut subitement ; le lendemain, Ahmed ben Daoudi mourut à son tour dans les mêmes conditions. Tout porte à croire qu'ils furent empoisonnés ; les Mehaïa auront sans doute voulu se venger de la mort de leurs otages et de celle d'El Aïdould Boudjemâa, qui venait d'être tué à coups de pistolet dans le cercle de Sebdou par deux hommes de la fraction des Achache (Mehaïa), soudoyés, disait-on, par El Hadj Mohammedould el Bachir. L'amel et son fils furent inhumés dans une koubba de la zaouïa Derqaoua et le khalifa, Allal ben Bachir, prit le commandement.

Dans le mois d'avril, Bou Azzaould el Arbi chercha à renouveler son coup de main de l'année précédente, il recruta des volontaires chez les Guelaya ; quelques Beni Drar fanatiques essayèrent sans succès d'entraîner les Beni Snassen dans le mouvement. En mai, Bou Azza fut razzié par les Guelaya et obligé de se réfugier chez les Metalsa. Le nouvel amel d'Oudjda, Abdesselamould el Hadj Larbi, arriva à son poste le 25 avril ; il chercha immédiatement à entretenir de bonnes relations avec les Français. Dans le courant d'août, il se rendit sur le territoire d'El Aricha à un miad tenu par les Hamyane, Beni Guil et Oulad Nehar, auquel assistait le général commandant la subdivision de Tlemcen ; au cours de cette réunion, des mesures furent arrêtées pour établir l'ordre dans les régions où ces tribus étaient en contact (1).

Aussitôt installé, Abdesselamould el Hadj Larbi avait manifesté l'intention d'exercer réellement le pouvoir, cela déplut souverainement au chef des Beni Snassen, qui ne manqua aucune occasion de lui faire de l'opposition. Au commencement de février 1869, l'amel voulut révoquer le cheikh Aliould Ramdan ; ce dernier était inféodé au soff d'El Hadj Mohammedould el Bachir auprès duquel il s'empressa d'aller se plaindre. El Hadj Mohammedould el Bachir se rendit immédiatement à Oudjda, suivi de 60 à 70 cavaliers, pour inviter Abdesselamould el Hadj Larbi à quitter le pays. Le malheureux fonctionnaire était hors d'état de résister, il dut promettre d'abandonner son com-

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 2, 15, 26 avril 1868, 19 fév. 1869 ; T. du 15 fév. 1868. — BEN ABDALLAH OULD ABDERRAHMAN.

mandement à l'âid el kebir, dès qu'il aurait mis ordre à ses affaires. Le chef des Beni Snassen, satisfait de ces déclarations, se rendit chez les Beni bou Zeggou arbitrer un conflit survenu entre eux et les Ahlaf. A son arrivée, un combat venait d'avoir lieu et les Beni bou Zeggou avaient perdu vingt des leurs ; les Ahlaf, de crainte de s'aliéner El Hadj Mohammed ould el Bachir, acceptèrent une transaction. Le 22 février, ce dernier rentra chez lui avec les cavaliers qui l'avaient suivi ; il était en fait le véritable chef de l'amalat. Les Beni bou Zeggou, peu confiants dans les promesses des Ahlaf, razièrent le mois suivant une de leurs caravanes ; El Hadj Mohammed ould el Bachir et El Hadj Mohammed Zaïmi se rendirent à Oudjda pour régler cette nouvelle affaire avec les intéressés, cela n'alla pas sans difficultés et une scission faillit se produire chez les Beni Snassen.

L'amel se sentant menacé dans sa situation avait probablement intrigué à la cour, car il avait reçu du Sultan l'ordre de lui envoyer Ali ould Raïdan avec 300 de ses *soldats*. Grâce aux fusils de ces irréguliers et avec l'appui du chef des Beni Snassen, ce cheikh tenait le fonctionnaire du Makhzen en échec. Sur les conseils d'El Hadj Mohammed ould el Bachir, il refusa de partir de peur d'être arrêté en entrant à Fez.

Le Sultan prit dans le même temps parti contre les Beni bou Zeggou, il leur infligea une forte amende et les menaça d'une razzia s'ils n'obéissaient pas aux ordres de son représentant à Oudjda. A quelques jours de là, il lança sur eux les Haouara et Ahlaf, qui leur tuèrent 48 hommes et passèrent 6 prisonniers par les armes ; les têtes furent envoyées à Fez. Un miad des Beni Snassen se rendit de suite à Oudjda, l'amel n'osa pas résister et écrivit au souverain pour implorer la grâce des Beni bou Zeggou.

Le 28 avril, quatre caïds mia entrèrent en ville, leur visite était relative à une prochaine expédition du Sultan contre les Ghiata, expédition à laquelle il avait décidé de faire participer le makhzen de l'amel et les contingents des principales tribus de l'amalat. Le cheikh Ali ould Raïdan crut qu'ils venaient pour l'arrêter, il se réfugia dans sa propriété de Sedd ; le soir, il se décida pourtant à regagner la ville. L'amel l'envoya chercher ; le cheikh eut soin de se rendre au Dar el Makhzen entouré de vingt de ses partisans les plus dévoués armés de poignards et de pistolets, aussi Abdesselam ould el Hadj Larbi n'osa-t-il

pas se saisir de sa personne. Lorsque les Beni Snassen furent invités à se mobiliser, ils firent répondre qu'à leur grand regret ils ne pouvaient pas exécuter les ordres du Sultan, parce qu'ils étaient occupés à moissonner leurs orges ; les autres tribus suivirent l'exemple des Beni Snassen, elles n'obéirent pas (1).

L'autorité chérifienne était complètement méconnue et bafouée par les principaux chefs de l'opposition ; le Sultan leur fit intimer de nouveau l'ordre d'envoyer leurs contingents, mais sans plus de résultat. Comme pour lui jeter un défi, environ 80 cavaliers des Beni Snassen firent à la fin de mai 1869 une course jusqu'à Ras el Aïn, où ils tuèrent trois hommes des Mehaïa. L'amel se maintint tant bien que mal dans sa situation humiliante, en attendant l'occasion propice pour prendre une revanche.

Le 11 octobre, dans la matinée, El Hadj Mohammedould el Bachir, Aliould Ramdan et quelques autres personnages entrèrent chez l'amel et refusèrent le thé qu'il leur offrait. Une discussion assez violente ne tarda pas à s'engager ; Abdesselamould el Hadj Larbi feignit de se croire menacé, il fit arrêter ses interlocuteurs, on les jeta en prison chargés de chaînes. Après cet acte de vigueur, l'amel fit fermer les portes de la kasba et s'enferma dans le Dar el Makhzen ; il envoya un cavalier à Marnia pour solliciter le secours des troupes françaises. Les habitants d'Oudjda prirent les armes afin de délivrer les prisonniers, car les Beni Snassen prévenus accouraient en foule et il importait de les devancer, si l'on ne voulait pas s'exposer à voir la ville envahie. L'assaut fut donné à la kasba ; les assaillants montèrent sur le haouch de Sidi Châaïb et engagèrent le feu avec les mokhazenis garnissant les terrasses. Un Oudjdi fut tué sur le haouch, puis ceux qui étaient avec lui escaladèrent la porte et l'ouvrirent à la foule. On commença par aller enfoncer les portes de la prison et briser les chaînes des détenus, la kasba fut pillée de fond en comble ; les Fasis furent molestés et l'amel blessé arriva à grand peine à se réfugier à la zaouïa Zïania. C'est pendant le pillage qu'un nommé Ben Younesould el Hebib Tarha, dans le but de montrer son adresse, tira sur les boules de cuivre placées au sommet du minaret de la mosquée, il y fit les trous que l'on distingue encore

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 22 juillet 1868, 16, 25 fév., 24 mars, 7, 16, 19^e avril, 2, 12 mai 1869.

actuellement. Aussitôt après avoir été délivré, El Hadj Mohammed ould el Bachir avait écrit au commandant supérieur de Marnia de ne pas donner suite à la demande de secours de l'amel. La harka des Beni Snassen arriva dans la soirée au djorf el Akhdar, d'où elle regagna les montagnes sur l'invitation d'El Hadj Mohammed ould el Bachir ; seuls les cavaliers et les chefs vinrent à Oudjda.

Lorsque le calme fut rétabli, le chef des Beni Snassen prit le commandement ; il délégua ses pouvoirs au cheikh Ali ould Ramdan et au cadi Mohammed bel Hachemi, puis il rentra chez lui. Ces personnages s'occupèrent de faire restituer autant que possible ce qui avait été volé aux négociants de Fez ; ils firent réparer les dégâts causés au Dar el Makhzen et à la prison. Avec l'aide du marabout de Kenadsa, l'amel put quitter la ville en compagnie de sa femme et d'un serviteur ; il passa par Guefaït, l'oued Za et se rendit à Fez (1).

A la fin d'octobre, le goum des Beni Snassen s'était rassemblé pour aller razzier les Sedjâa, dont le cheikh Hamidan, en raison de ses sympathies pour Abdesselam, avait eu une altercation avec El Hadj Mohammed ould el Bachir au moment des événements d'Oudjda. L'apparition d'un bataillon de zouaves à la frontière calma cette effervescence. Sur ces entrefaites, un marabout de Kenadsa présida d'ailleurs une conférence, au cours de laquelle les Beni Snassen, Sedjâa, Beni bou Zeggou et Angad se promirent mutuellement de mettre un terme à tous leurs dissentiments et d'agir désormais d'un commun accord.

Boucheta ould el Baghdadi, nommé amel en remplacement d'Abdesselam ould el Hadj Larbi, fit son entrée à Oudjda le 20 novembre 1869. Il convoqua de suite Ali ould Ramdan ; celui-ci ne se présenta que le 23 avec les principaux notables, l'amel les avisa de la part du Sultan que tout le butin fait le 11 octobre devrait être rendu. L'amel écrivit à El Hadj Mohammed ould el Bachir pour le prier de venir le voir ; le chef des Beni Snassen se rendit à son invitation au commencement de décembre avec El Hadj Mohammed Zaïmi et 40 cavaliers. Le représentant du Sultan se porta à leur rencontre sur l'Isly et leur offrit l'hospitalité à la

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24 mai, 4 juin, 11, 12, 16, 18 oct. 1869 ; 4 T. du 11 oct., un du 12 oct. 1869. — CHEIKH MOHAMMED BEN LARBI. — FEKIR ALI DRIF. — AHMED OULD EL HADJ ZAÏMI. — MOKHTAR BEN MAHIEDDINE BOUTCHICHE.

kasba, ils refusèrent et descendirent chez le cheikh Ali ould Ramdan. En résumé, si le nouvel amel n'avait pas rencontré chez ses administrés une opposition ouverte, il avait été accueilli avec beaucoup de froideur et de réserve. Par la suite, Boucheta ould el Baghdadi dut constamment s'effacer devant El Hadj Mohammed ould el Bachir qui feignit de l'ignorer. Ce dernier, voulant entreprendre une grande expédition contre les Metalsa, écrivit le 18 mars 1870 à Ali ould Ramdan de lui envoyer tous les contingents des tribus voisines d'Oudjda ; le cheikh, sans prendre l'avis de l'amel, fit publier cet ordre en ville et menaça les récalcitrants d'une amende de 100 francs. Le fonctionnaire chérifien voyait toutes ces prises d'armes se faire sous ses yeux et il était incapable de les empêcher (1).

LES OULAD SIDI CHEIKH DANS L'AMALAT D'OUDJDA

L'énergique chef des Beni Snassen assurait la police de la région mieux que n'avait jamais pu le faire aucun amel. Quelques Beni bou Zeggou ayant razzié les Beni Mahiou, en septembre 1870, il obligea les notables des Beni bou Zeggou à piller et brûler les tentes des coupables. Dans la montagne des Beni Snassen tout était calme, ces Berbères ne manifestaient aucun sentiment hostile à la France. Au mois de novembre, Kaddour ben Hamza, des Oulad Sidi Cheikh, demanda le concours d'El Hadj Mohammed ould el Bachir contre les Français, celui-ci le lui refusa.

La révolte des Oulad Sidi Cheikh causa d'ailleurs plusieurs alertes dans les tribus du sud d'Oudjda qui, à différentes reprises, se crurent menacées par leurs contingents. Le 17 mars 1871, un goum de 100 cavaliers des Oulad Sidi Cheikh, commandé par Si Menouar, tomba sur les Beni bou Saïd et leur razzia cinq douars, puis il fila sur Sidi Djabeur avec son butin. Il attaqua également quelques douars marocains des Beni bou Hamdoun et Oulad el Abbes. Ces derniers poursuivirent les pillards, ils leur reprirent les chameaux razziés et leur tuèrent 12 fantassins. El Hadj el Arbi et Si Menouar s'installèrent à Tiouli, les Beni Yala eurent peur et se retirèrent dans la montagne. El Hadj Mohammed ould el Bachir vint camper

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 22, 22 oct., 13, 18, 21, 24 nov., 15 déc. 1869, 20 mars 1870.

dans l'Angad avec 200 cavaliers ; il parlait de châtier les Angad, qu'il accusait d'avoir attiré les Oulad Sidi Cheikh sur le territoire français ; l'amel s'y opposant, le chef des Beni Snassen n'insista pas et rentra chez lui. Boucheta ould el Baghdadi était d'ailleurs en relations avec les Oulad Sidi Cheikh ; à la fin d'avril, il envoya son khalifa auprès de Si Kaddour pour lui remettre une lettre du Sultan. N'ayant pas réussi à gagner El Hadj Mohammed ould el Bachir à leur cause, les dissidents essayèrent de former une ligue des tribus contre les Beni Snassen. Ces menées n'eurent pas de résultat ; El Hadj Mohammed ould el Bachir menaça d'attaquer quiconque attaquerait les Français (1).

Le 2 juin 1871, les notables des Mehaïa se rendirent à Oudjda pour essayer de traiter leur retour dans le pays ; un miad fut tenu à Sidi Yahia. L'amel et le chef des Beni Snassen imposèrent comme condition le remboursement de tout ce qui avait été pris à El Hadj Mimoun, soit : 15 chevaux, 1.500 douros et 3.000 moutons. Les Mehaïa paraissaient vouloir accepter, lorsqu'ils apprirent que les Hamyane avaient razzié leurs troupeaux ; ils s'en retournèrent précipitamment. L'impression générale était d'ailleurs qu'El Hadj Mohammed ould el Bachir n'était pas sincère, qu'il avait voulu tendre un piège à ses ennemis pour se venger sur eux de l'assassinat de son frère, quand il les tiendrait en son pouvoir. A quelques jours de là, les Mehaïa cherchèrent à reprendre les pourparlers ; le fils d'El Hadj Boubekeur s'aboucha avec Ali ould Ramdan, délégué de l'amel, qui demanda cette fois 4500 moutons, 20 chameaux et 20.000 francs. El Hadj Boubekeur vint lui-même à Oudjda le 17 juin pour discuter ces conditions ; rien n'était encore décidé, quand un goum des Oulad Sidi Cheikh déboucha par le col de Djerada, le 3 juillet, et fit son apparition dans la plaine d'Angad. Sahli ould Boubekeur en avisa de suite les autorités militaires de Marnia.

Le goum des révoltés tomba sur les douars des Beni Ouacine, campés aux environs du bois de betoum, au moment où ils se repliaient sur Marnia. Le goum des Beni Ouacine et les spahis du bureau arabe se lancèrent derrière les assaillants, ils ne purent reprendre que quelques chameaux. Le goum des Beni bou Saïd et quelques spahis se joignirent à eux et la poursuite fut poussée jusqu'à Sidi

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 29 sept., 30 oct., 3 nov. 1870, 26 fév., 6, 17, 18, 23, 29 mars, 25, 30 avril, 7 mai 1871. — (A. G. G.) GRAULLE.

Yahia, près d'Oudjda ; l'amel s'y trouvait à la tête d'une centaine de mokhazenis. Le fonctionnaire marocain avait eu quelques instants auparavant une entrevue avec Si El Ala, il était gagné à la cause des Oulad Sidi Cheikh et tout à fait hostile aux Français; au lieu d'intervenir en faveur des goums algériens il se contenta de leur reprocher durement d'avoir pénétré en territoire marocain, les goums durent s'en retourner. Les principaux chefs des Angad étaient d'accord avec l'amel, ils avaient reçu une partie des prises faites sur les Beni Ouacine. El Hadj Mohammed ould el Bachir prit dans cette affaire le parti des Français, il provoqua la réunion d'un miad à Oudjda, le 20 juillet, et demanda à l'amel d'infliger une amende aux Angad, pour avoir laissé passer le goum de Si El Ala. Au mois d'août, le chef des dissidents algériens, Kaddour ould Hamza, s'en vint camper à Tafrata ; les chefs des Angad se rendirent à sa tente où Kaddour ould Hamza leur distribua de nombreux cadeaux (1).

LA RIVALITÉ D'EL HADJ MOHAMMED OULD EL BACHIR ET D'EL HADJ MOHAMMED ZAÏMI ; LA LUTTE CONTRE LES SEDJAA

La montagne des Beni Snassen venait de traverser une longue période de calme, la paix fut de nouveau troublée, en octobre 1871, par la querelle d'El Hadj Mohammed ould el Bachir avec El Hadj Mohammed Zaïmi, le chef des Beni Khaled ; ces deux personnages se disputaient la prééminence. El Hadj Mohammed Zaïmi ayant eu le dessous fut contraint de payer à son adversaire 3000 douros d'amende. Sur ces entrefaites, l'amel Boucheta ould el Baghdadadi quitta Oudjda le 26 octobre ; il fut remplacé en décembre par Djilali ben Gauthébi. A cette époque, les Guelaya venaient de battre l'armée du Sultan ; celui-ci demanda l'appui du chef des Beni Snassen. Après quelques hésitations, le chef de cette grande tribu se décida à agir. Il somma les Guelaya d'avoir à obéir au souverain et, pour les y contraindre, il les razzia le 16 décembre 1871 ; les Guelaya s'empressèrent alors de solliciter leur pardon.

La démarche du Sultan auprès d'El Hadj Mohammed ould el Bachir augmenta considérablement son prestige et son influence, aussi se mit-il à intervenir comme arbitre dans toutes les querelles. Le 15 mars 1872, il réunit à

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 2, 6, 14, 16 juin, 4, 4, 6, 9, 13, 25 juillet 1871 ; R. H. du 29 août 1871.

Oudjda un miad des Beni Snassen, Angad, Zekara et Beni Yala pour entreprendre une expédition contre les Sedjâa, Haouara et Ahlaf, qui étaient en guerre depuis deux ans avec les Oulad el Hadj de la haute Moulouya ; ces derniers étaient parvenus à intéresser le chef des Beni Snassen à leur sort. La harka se mit en marche dans le courant du même mois, elle se grossit des contingents des Beni bou Zeggou, Kebdana, Oulad Mansour, Oulad Settout et Oulad el Hadj. A la suite d'un grand palabre tenu à Taourirt le 28 mars, à l'instigation de marabouts, le conflit se termina pacifiquement et la colonne se disloqua.

En juillet, Si Mâamar, des Oulad Sidi Cheikh, vint camper autour d'Oudjda avec une trentaine de tentes, il eut plusieurs entrevues avec l'amel ; sa présence ne provoqua d'ailleurs aucun incident. El Hadj Mohammed ould el Bachir veillait énergiquement au maintien du bon ordre dans la région. Les Beni Mengouch ayant eu, en novembre, des difficultés avec les Mezaouir, il punit ces derniers pour s'être fait justice eux-mêmes sans lui avoir présenté leur réclamation. Quelques tribus de l'amalat avaient razié les Oulad el Hadj, il se rendit à Oudjda le 6 janvier 1873 avec 300 cavaliers, infligea des amendes aux Mehaïa, Beni Yala et Zekara et ne quitta la ville qu'après en avoir encaissé le montant. Les amendes pleuvaient sur toutes les fractions qui avaient le malheur de bouger ; l'amel, relégué au fond de son Dar el Makhzen, était complètement effacé.

Au mois d'avril, la fuite du marché de Marnia de Si Slimane des Oulad Sidi Cheikh, provoqua de l'agitation à la frontière, les goums algériens furent mobilisés. Si Slimane parvint à rejoindre Si Maâmar à Gaâdet el Grâa, vers Debdou, mais sa caravane fut prise par les Beni Snassen et Angad qui se la partagèrent (1).

Si Slimane était alors en faveur auprès du Sultan, aussi Mouley Mohammed, dès qu'il fut informé de ces incidents, ordonna-t-il à l'amel de lui faire restituer ses biens ; il y eut donc à Oudjda, le 7 juillet, un miad des Angad et Beni Snassen pour régler cette question. La discussion se prolongea, les Angad demandaient que le plaignant fournît des preuves qu'ils lui avaient enlevé ce qu'il réclamait ; le miad se sépara sans avoir rien décidé.

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. H. des 30 oct., 4 déc. 1871 19, 26 mars, 1^{er} avril, 31 juillet, 21 août, 6 nov. 1872, 8, 22, 29 janv., 12, 19 fév., 4 mars 1873 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 13, 16, 16, 17, 17, 18, 18, 18 avril 1873.

El Hadj Mohammed Zaïmi ne négligeait aucune occasion de faire de l'opposition à El Hadj Mohammedould el Bachir. Au mois de mai 1873, ce dernier ayant infligé une amende à des Beni Khaled qui avaient maltraité des Beni Mengouch, El Hadj Mohammed Zaïmi leur conseilla de ne pas payer. Il ne put pas s'opposer personnellement à l'exécution de la décision du chef des Beni Snassen, mais il pressentit les Mehaïa. Angad et Sedjâa, auxquels il demanda leur appui pour lutter contre lui.

Sur ces entrefaites, les Beni bou Zeggou et Sedjâa se prirent de querelle au sujet de récoltes ; le 2 juin, ils eurent un léger engagement. Les Sedjâa, alliés aux Aïachera des Beni Ourimeche et aux Haouara de Triffa, parcoururent le pays des Beni bou Zeggou en commettant des dégâts. Les contingents alliés se concentrèrent ensuite sur l'oued Bou Redim ; El Hadj Mohammedould el Bachir convoqua alors les siens pour aller mettre les Sedjâa à la raison. Pendant que les contingents des Sedjâa se portaient au devant du chef des Beni Snassen, les Beni bou Zeggou tombèrent, le 29 juin, sur leurs campements de Bou Redim et les razzièrent à blanc. Les Sedjâa revinrent sur leurs pas, attaquèrent les Beni bou Zeggou avec vigueur et reprirent une partie du butin. Les Beni bou Zeggou eurent environ 80 tués ; le différend se termina sur l'intervention des marabouts.

Le chef des Beni Snassen avait la rancune tenace ; il se rendit à Oudjda, le 17 juillet, et chercha à former une ligue des tribus de la rive droite de la Moulouya afin de marcher contre les Sedjâa. Ceux-ci firent de leur côté des préparatifs pour recommencer la lutte et allèrent s'établir aux environs de Msoun, à l'ouest du fleuve ; les Haouara, Ahlaf, Beni Ouaraïne, Tsoul et Branes s'étaient ralliés à leur cause. Les efforts d'El Hadj Mohammedould el Bachir ne furent pas entièrement couronnés de succès, car les tribus refusèrent de se porter au secours des Beni bou Zeggou si les Sedjâa les attaquaient avec leurs seules forces ; elles décidèrent de ne rompre leur neutralité que si les Sedjâa étaient appuyés par les populations de la région de Taza. Les Beni bou Zeggou, ne comptant guère sur l'appui éventuel des tribus de l'amalat, n'étaient pas rassurés sur l'issue du conflit (1).

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 14, 23, 31 mai, 4, 6, 8, 14, 22, 28, 30 juin, 4, 18, 26 juillet, 2 août 1873.

A ce moment, la querelle des Beni Snassen Fouaga et des Beni Khaled s'envenima, l'attention d'El Hadj Mohammed ould el Bachir fut de nouveau détournée des Sedjâa. Il concentra ses forces à Aghbal, les Aarara des Beni Khaled et quelques Mehaïa étaient avec lui ; son ennemi El Hadj Mohammed Zaïmi, soutenu par les Mezaouir et Aïachera des Beni Ourimeche, massa ses combattants à Sefrou. Le 31 août 1873, El Hadj Mohammed ould el Bachir se porta sur Oudjda pour empêcher la jonction des Sedjâa avec les Beni Khaled. El Hadj Mohammed Zaïmi se rapprocha de la frontière afin de couvrir ses douars de Sidi Aïad. Le chef des Beni Snassen somma alors les Mezaouir de lui verser une amende de 1000 duros, faute de quoi il pillerait leurs silos de Tinialine ; les Mezaouir semblaient décidés à s'exécuter. Les Beni Khaled fidèles à El Hadj Mohammed ould el Bachir furent également rançonnés, sous prétexte qu'ils avaient eu l'intention de suivre El Hadj Mohammed Zaïmi.

Ce dernier chef resta en fait à peu près seul en face de son terrible adversaire, dont les goums se tenaient sur l'Isly, à proximité de la propriété de Sedd. Une colonne française de toutes armes fut réunie à Marnia pour surveiller la frontière, près de laquelle les hostilités paraissaient vouloir se dérouler. Le 5 septembre, El Hadj Mohammed ould el Bachir, après de longs pourparlers à Oudjda en vue d'arriver à un arrangement, déclara que toute réconciliation était impossible et qu'il allait faire razzier les silos des Mezaouir. Au jour dit, la plaine fut sillonnée par de nombreux cavaliers du parti du chef des Beni Snassen ; 150 cavaliers environ des Mezaouir et Beni Khaled occupaient les silos de Tinialine, les fantassins de ces derniers gardaient les douars de Sidi Aïad. Les troupes algériennes se rapprochèrent de la frontière ; le goum des Beni Snassen qui commençait à dessiner son attaque s'arrêta à la vue des Français. Pour éviter toute surprise, les caïds des Beni bou Saïd et Mâaziz furent chargés d'aller prévenir El Hadj Mohammed ould el Bachir que toute tentative de violation de frontière serait réprimée par la force. Le chef des Beni Snassen, se rendant compte qu'il lui serait impossible dans ces conditions de razzier les Mezaouir, se décida à reprendre les négociations interrompues ; il leur envoya le marabout de Kerzaz. Vers 10 heures, la paix fut faite moyennant le versement de 5000 francs et de quatre chevaux au chef des Beni Snassen.

Les deux partis firent aussitôt la fantasia en signe d'allégresse et El Hadj Mohammed ould el Bachir alla se présenter au capitaine Boutan, chef du bureau arabe de Marnia. Malgré cette solution pacifique, El Hadj Mohammed Zaïmi préféra passer en territoire algérien, il se retira chez les Beni Ouacine (1).

Les Sedjâa avaient profité du répit qui leur était laissé pour razzier les Beni bou Zeggou. Le 19 septembre 1873, le cheikh Ali ould Ramdan fut avisé qu'ils étaient prêts à passer la Moulouya avec l'appui de l'amel et des tribus de Taza. Les Sedjâa franchirent en effet cette rivière en compagnie de Ahlaf et de Haouara. Les Beni bou Zeggou désiraient vivement voir arriver à la rescousse le chef des Beni Snassen ; celui-ci était occupé dans la plaine de Triffa, où un engagement assez sérieux avait eu lieu, le 22 septembre, entre les Oulad Mansour et les Haouara de Triffa.

C'est à ce moment que l'on apprit dans la région la mort du sultan Mouley Mohammed (2). Les Angad et Beni Snassen versèrent entre les mains du cheikh Ali ould Ramdan le montant de leur impôt achour pour ne le remettre qu'aux représentants du Sultan qui monterait sur le trône. Le 5 octobre, on eut enfin connaissance de l'avènement au trône de Mouley el Hassane ; les habitants d'Oudjda se livrèrent à des réjouissances publiques.

El Hadj Mohammed ould el Bachir s'était décidé à donner aux tribus de son soff l'ordre de s'apprêter à soutenir les Beni bou Zeggou et de rassembler leurs contingents sur l'oued Bou Redim ; les Angad et Beni Snassen s'y portèrent le 11 octobre, les Mehaïa s'avancèrent également, tout ce monde se mit à piller les silos des Sedjâa et il se produisit un conflit. En raison de cet incident, El Hadj Mohammed ould el Bachir se rendit à Bou Redim le 19, il invita les contingents à se disperser et à aller vaquer à leurs labours. Les Sedjâa n'avaient pas bougé, ils attendaient l'occasion de se venger. Ils se dirigèrent vers le Sud au début de novembre et allèrent camper près de Ras el Aïn, afin d'entrer en pourparlers avec les Beni Mathar. Ce mouvement produisit une certaine panique parmi les populations des plaines de Missiouine et de Tiouli.

Le chef des Beni Snassen se rendit à Oudjda pour aviser

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24 août, 1, 4, 5, 6, 6, 7 septembre 1873. — HADJ BOU HAMIDI. — MOKHTAR BEN MAHIEDDINE BOUTCHICHE.

(2) Mouley Mohammed est mort à Merrakech le 11 septembre 1873.

aux mesures à prendre en cas d'une incursion des Sedjâa, il envoya 300 cavaliers garder le col de Djerada. Entre temps, il avait fait vider 19 silos appartenant à El Hadj Mohammed Zaïmi. Il ordonna aux Mehaïa et Angad d'aller dresser leurs tentes à Tiouli, d'où ils pourraient surveiller les Sedjâa et leurs alliés. Les Sedjâa feignirent de se replier vers Tafrata ; dans la région d'Oudjda chacun songea alors à s'occuper de ses labours. Un groupe de 200 cavaliers des Sedjâa revint razzier un douar des Mehaïa à Sidi Djabeur, au commencement de décembre ; les Angad et Mehaïa ne réussirent pas à leur reprendre le butin. El Hadj Mohammed ould el Bachir ordonna donc une prise d'armes ; devant les forces considérables qui se mettaient en mouvement, les Sedjâa et Haouara jugèrent prudent de se retirer à Tafrata, puis vers Msoun. Le chef des Beni Snassen dépassa l'oued Za avec les contingents de la montagne et ceux des Angad ; sur les instances des marabouts des Beni Oukil il renonça à son expédition et licencia tout son monde dans la journée du 12 décembre (1).

MALGRÉ UNE VIVE OPPOSITION LE CHEF DES BENI SNASSEN
EST NOMMÉ AMEL D'OUDJDA ;
CETTE NOMINATION PROVOQUE DES DÉSORDRES

L'amel étant prisonnier du chef des Beni Snassen et du cheikh Ali ould Ramdan, les Français, lorsqu'ils eurent besoin de régler certaines questions de frontière, durent s'adresser à ces chefs qui, en fait, détenaient l'autorité. Du 27 au 31 décembre 1873, le capitaine Boutan, chef du bureau arabe de Marnia, se rencontra avec eux ; le chef des Beni Snassen avait d'abord hésité à venir, il se présenta enfin le 29 au camp de Sidi Bou Djenane suivi d'une nombreuse escorte. Pour remédier à l'imprécision de la frontière, il fut convenu d'adopter un *modus vivendi* consistant dans la création de zones neutres à Drâa ed Doum, djorf el Baroud et sur l'oued Taïret (2). Ali ould Ramdan invita le capitaine Boutan à lui rendre sa visite à Oudjda ; celui-ci y alla le 30 janvier 1874 et fut reçu avec beaucoup d'égards ;

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 20, 21, 23, 27 sept., 4, 6, 11, 13, 20, 22 oct., 1, 15, 17, 29 nov., 2, 3, 5, 11, 13 déc. 1873.

(2) Cette convention, dénommée *modus vivendi* de 1874 parce que le rapport du capitaine Boutan, établi à la date du 31 décembre 1873, n'a été transmis par le commandant supérieur de Marnia que le 1^{er} janvier 1874, a depuis toujours servi de base à l'examen des réclamations relatives à la frontière.

le cheikh lui montra sa propriété de Sedd. El Hadj Mohammed ould el Bachir était venu en ville pour la circonstance, il fut très aimable ; quant à l'amel, il ne sortit pas de son effacement (1).

Les Sedjâa, Haouara et Ahlaf recommencèrent leurs attaques contre les Beni bou Zeggou dans le courant de janvier 1874 ; le 11, ils éprouvèrent un échec et se rabattirent sur leurs campements de la rive gauche de la Moulouya. Au mois de février, le chef des Beni Snassen alla mettre la paix chez les Guelaya, qui lui promirent de ne pas soutenir les Sedjâa. Ces derniers intéressèrent à leur cause les Beni bou Yahî, les Haouara et les Ahlaf, ils firent un mouvement offensif dans la direction de la montagne des Beni Snassen et entrèrent en correspondance avec les Beni Khaled ; une partie des Angad paraissaient aussi vouloir faire cause commune avec les Sedjâa.

El Hadj Mohammed ould el Bachir attendit les événements ; il épousa le 20 mars la fille du cheikh Ali ould Ramdan ; le mariage se fit à Oudjda et le capitaine Boutan y assista, un millier de cavaliers et de fantassins étaient rangés aux abords de la ville pour le recevoir ; à son arrivée ils firent une brillante fantasia.

Après ces épousailles, le chef des Beni Snassen songea à faire face à ses ennemis concentrés sur la rive gauche de la Moulouya, il rassembla, le 26 mars, à Cherâa, tous les contingents des Beni Snassen et Angad de son soff. Le 28, il traversa la Moulouya avec environ 10.000 hommes et livra à ses adversaires un sanglant combat à El Mouadjer, près de Sebra. Sa cavalerie fut repoussée avec des pertes sérieuses, elle ne se reforma que le lendemain sous la protection de l'infanterie et sur les bords du fleuve. El Hadj Mohammed ould el Bachir remporta néanmoins une victoire indécise ; il marcha sur les Mezoudja. Les Beni bou Yahî, Metalsa et Guelaya effrayés firent immédiatement la paix avec lui. Devant cette défection, les Sedjâa, Haouara et Oulad Settout se replièrent sur Taza ; la coalition dirigée contre le chef des Beni Snassen se trouvait dissoute.

Un nouvel amel, nommé Abdelkader ben Haoucine (2).

(1) (A. C. M.) R. H. des 31 déc. 1873, 1, 9 janvier, 1^{er} février 1874.
— DE LAMARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 57, 63.

(2) D'après les traditions locales, l'amel en fonctions à cette époque se serait appelé Kaddour el Haïtout, il est probable que ce devait être le surnom d'Abdelkader ben Haoucine.

arriva à Oudjda le 19 juin 1874 avec un makhzen de 51 cavaliers. El Hadj Mohammed ould el Bachir et le cheikh Ali ould Ramdan refusèrent d'abord d'aller le saluer, ils défendirent aux habitants de lui vendre quoi que ce soit; à la réflexion ils se décidèrent enfin à se rendre auprès de lui. L'amel montra à ces chefs des lettres du Sultan les maintenant dans leurs fonctions et ajoutant à l'amalat d'Oudjda les Beni Guil et Oulad Sidi Cheikh. Le chef des Beni Snassen et le cheikh d'Oudjda passèrent un compromis avec le fonctionnaire chérifien, qui s'engagea à ne rien changer à ce qui était établi ; c'était une abdication pure et simple. Cela n'empêcha pas Ali ould Ramdan et El Hadj Mohammed ould el Bachir de recommencer aussitôt leurs intrigues (1). Le dernier brigua la place d'amel, dans ce but il cherchait à plaire aux Français. Orgueilleux et fanatique, il employait pour toutes les négociations le cheikh Ali ould Ramdan, qui était « son chargé d'affaires » et pour ainsi dire un autre lui-même, mais plus intelligent, plus conciliant et moins sauvage (2).

Au temps des moissons, les Marocains ayant labouré en Algérie firent des difficultés pour payer l'impôt et enlevèrent leurs récoltes. A la fin de juin 1874, les Français durent envoyer une petite colonne à Marnia ; El Hadj Mohammed ould el Bachir en fut froissé et déclara qu'il s'opposerait par la force des armes à toute perception chez les Beni Drar. Le cheikh Ali ould Ramdan, comprenant les dangers d'une pareille attitude, se porta caution avec l'amel de la somme réclamée et les troupes françaises furent renvoyées à Tlemcen. Lorsque le chef des Beni Snassen eut connaissance de cet engagement, il exigea que son beau-père payât des deniers. Cette opposition n'avancait pas le règlement de l'affaire ; les Angad s'installèrent en territoire algérien et on dut de nouveau montrer des soldats pour les faire repasser au Maroc. Le 13 septembre, l'amel envoya enfin à Marnia l'argent de l'impôt des Marocains. Ali ould Ramdan avait été obligé d'avancer personnellement celui des Beni Drar. Pendant ce temps, El Hadj Mohammed ould el Bachir excitait ou calmait tour à tour les fractions ayant des différends entre elles ; en jouant le rôle d'arbitre il percevait des amendes considérables. Le 18 septembre, il fit soutenir les Mehaïa qui avaient été

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 16 janv., 1, 11, 23, 27 fév., 13, 20, 21, 31 mars, 2 avril, 19, 21, 22 26 juin 1874.

(2) (A. C. M.) R. A. 1874.

razziés par les Sedjâa et s'étaient lancés à leur poursuite vers le chott Tigri (1).

Le sultan Mouley el Hassane, venant de châtier la tribu des Ghiata, poussa jusqu'à Aïn Zohra, il y arriva le 15 octobre 1874 ; de là, il fit inviter les notables de l'amalat à le rejoindre. Ali ould Ramdan et Mohammed ould el Bachir n'étaient pas rassurés sur la suite de cette entrevue, ils mirent leurs biens en sûreté et envoyèrent un marabout de Kerzaz plaider en leur faveur auprès du souverain. Le Sultan arriva à Selouane le 22 octobre ; l'amel, qui s'était occupé de réunir les cadeaux à lui remettre, se mit en route le 31 accompagné des notables, dont El Hadj Mohammed ould el Bachir très craintif ; Ali ould Ramdan avait jugé plus prudent de s'abstenir. La députation atteignit Selouane le 6 novembre ; l'amel fut reçu par le Sultan qui refusa de voir les notables. El Hadj Mohammed ould el Bachir, augurant mal de cet accueil, renvoya à Oudjda son fils et le chaouch du cheikh Ali, afin de rapporter des sommes considérables destinées au grand vizir Si Moussa.

Pendant ce temps, les ennemis du chef des Beni Snassen intriguaient contre lui ; l'amel était trop heureux de faire arriver leurs plaintes jusqu'à Mouley el Hassane. Lorsque l'argent demandé par El Hadj Mohammed ould el Bachir fut parvenu à Selouane, il se produisit un revirement complet en sa faveur. Le Sultan espérait peut-être aussi qu'un homme de la trempe du chef des Beni Snassen parviendrait à rétablir la paix dans le pays ; il se décida donc à le nommer amel d'Oudjda et il lui donna l'investiture le 13 novembre, malgré les protestations des Angad, Mehaïa, Beni Khaled, Beni Mathar, Haouara de Triffa et même des Beni bou Zeggou. Le 15, le Sultan fit appeler les délégués de ces tribus et les avisa qu'il ne reviendrait pas sur sa décision. Il laissa à ceux qui ne seraient pas satisfaits de son choix la faculté de s'expatrier ; il fit pourtant une exception en faveur des Beni Khaled, auxquels il permit de se placer sous l'autorité d'El Hadj Mohammed Zaïmi, qui avait voué une haine mortelle à El Hadj Mohammed ould el Bachir.

A leur retour dans l'amalat les opposants se réunirent à Sidi Yahia, le 20 novembre, sous la présidence d'El Hadj Mohammed Zaïmi. Le 21 novembre, ils apprirent que le

(1) (A. C. M.) R. A. 1874 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 1, 14, 15, 17, 23 juillet, 7, 17, 18, 22 sept. 1874.

nouvel amel se préparait à marcher sur Oudjda ; les Angad saisis de panique se retirèrent vers la frontière. Des troubles devenaient imminents ; les Français placèrent des troupes à Marnia et à Sidi Zaher pour faire respecter leur territoire. Jusqu'au 25, les dissidents se tinrent aux environs de Tinialine. L'amel, qui éprouvait des difficultés pour réunir ses contingents, entra à Oudjda le 25 dans l'après-midi, à la tête de 100 cavaliers ; il y fut rejoint dans la nuit par de nombreux cavaliers et fantassins, ses forces ne firent ensuite que s'accroître. Le 26, ses adversaires franchirent l'oued Taïret et allèrent camper au pied de la montagne des Beni bou Saïd ; par suite du mauvais temps, les belligérants restèrent dans l'expectative pendant les deux journées suivantes.

Le 29 novembre, l'amel sortit enfin de la ville avec un millier de cavaliers et environ 2000 fantassins, il se dirigea vers ses ennemis en marchant lentement, car il avait envoyé aux Angad les marabouts de Kenadsa dans l'espoir qu'ils obtiendraient leur soumission. Les démarches ayant échoué, El Hadj Mohammedould el Bachir fit ouvrir le feu à 10 heures sur les Angad et Mehaïa, qui occupaient la rive droite de l'oued Taïret. L'engagement fut d'abord très vif, puis les dissidents battirent en retraite en bon ordre, les Angad, vers Sidi Djabeur, et les Mehaïa, le long de l'oued. Au moment où les Beni Snassen de l'aile gauche commençaient le pillage, les Angad se précipitèrent sur eux et les mirent en déroute. L'attaque sur les Mehaïa, dirigée par El Hadj Mohammedould el Bachir en personne, avait réussi ; aussi celui-ci put-il rentrer en bon ordre à Oudjda dans la soirée. En résumé, la journée fut indécise ; les Beni Snassen avaient perdu 58 tués, les Mehaïa 30, dont un des fils d'El Hadj Boubekour, et les Angad une quinzaine, dont le cheikh El Haouari des Mezaouir. Le 30, dans la matinée, l'amel vint remonter l'oued Taïret ; ses gens furent pris d'une panique incompréhensible, il parvint tout de même à les rallier et ils s'occupèrent d'enterrer les morts de la veille. El Hadj Mohammedould el Bachir retourna en ville à la nuit et licencia ses contingents démoralisés. Les Angad et Mehaïa se reformèrent à Tiouli où ils se partagèrent le butin fait sur les Beni Snassen ; le 4, puis le 11 décembre, ils furent rejoints par de nombreux alliés.

La position de l'amel ne s'améliorait pas, les habitants d'Oudjda étaient bloqués et privés de bois et de sel. Profitant de l'absence des Sedjâa, qui s'étaient rendus à Tiouli,

les Beni Snassen réunirent leurs contingents le 14 décembre ; l'amel leur ordonna d'aller razzier les campements des Sedjâa restés en deçà de l'oued Za. Les Beni Snassen trouvèrent leurs adversaires sur leurs gardes et n'osèrent pas les attaquer. Les dissidents disposaient à ce moment de plus de 2000 cavaliers et de plusieurs milliers de fantassins, ils se préparaient à ramener leurs tentes autour d'Oudjda. Le 20 décembre, les Angad firent même une razzia à Sefrou (1).

Le 1^{er} janvier 1875, les Mehaïa et Beni Yala marchèrent sur Oudjda qu'ils attaquèrent sur deux points à la fois, les habitants furent rejetés à l'intérieur des murs et eurent 13 tués et 16 blessés. L'amel se trouvait à Sidi Bou Houria; au lieu d'aller au secours de la ville il s'efforça de négocier une réconciliation avec les Sedjâa et Beni bou Zeggou ; les Beni Snassen étaient d'ailleurs peu disposés à le suivre. Pendant le mois de janvier, El Hadj Mohammed ould el Bachir eut quelques escarmouches sans importance avec les dissidents. Il entretint une garnison de 200 fantassins à Oudjda et le 30 janvier il s'y porta lui-même avec tous ses goums, mais les Beni Snassen refusant de reprendre les armes, il regagna la montagne le 5 février. Au milieu du même mois, il reçut des lettres du Sultan lui reprochant de semer le désordre dans le pays ; il lui était ordonné de se rendre à Fez pour l'âïd el kebir en compagnie d'Ali ould Ramdan.

Les pourparlers entamés avec les Sedjâa et Beni bou Zeggou n'aboutirent pas ; le 15 février, les coalisés se réunirent pour attaquer Oudjda ; à la demande du marabout El Mekki ils arrêtèrent leur mouvement. L'amel faisait tous ses efforts pour décider les gens de son soff à marcher, il rencontrait beaucoup d'opposition ; son khalifa à Oudjda, le cheikh Ali ould Ramdan, assurait pendant ce temps la défense de la ville par ses propres moyens. Le 28 février, cinquante cavaliers des Angad enlevèrent un troupeau dans les oliviers d'Oudjda, la situation des habitants devenait critique. Le 5 mars, il y eut un petit engagement à proximité de la ville entre un parti d'Angad et des cavaliers des Beni Snassen.

L'audace des dissidents croissait tous les jours, 800 cava-

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. A. 1874 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 17, 24, 27, 28 oct., 1, 3, 3, 6, 17, 18 nov., 2, 4, 7, 7, 8, 9, 11, 14, 16, 20, 22, 25, 27, 27 déc. 1874. — HADJ BOU HAMIDI. — FEKIR ALI DRIF. — MOKHTAR BEN MAHIEDDINE BOUTCHICHE. — MOHAMMED BEL ARBI BEN KACHOUR.

liers des Angad poussèrent jusqu'à Sefrou ; le 8 mars, un autre groupe se jeta sur les propriétés du cheikh Ali ould Ramdan à Sedd et les ravagea de fond en comble. El Hadj Mohammed ould el Bachir s'était de son côté porté contre les Sedjâa et Beni bou Zeggou, il les avait battus sur l'oued Za le 8 mars. En apprenant le pillage de Sedd, il s'avança jusqu'au col de Djerada ; les dissidents filèrent aussitôt vers le Sud. L'amel rejoignit ses adversaires à Teboutet (Tiouli) le 11 mars ; il se fit battre, son neveu Mostefa ould el Hadj Mimoun fut pris et égorgé vif par un homme des Mezaouir ; les Beni Snassen firent de grosses pertes et se rejetèrent sur Oudjda, serrés de près par les Angad. El Hadj Mohammed ould el Bachir chercha encore à entraîner ses partisans et, comme on annonçait l'arrivée d'un nouvel amel, il leur fit jurer de s'opposer par la force à son entrée à Oudjda. Il parvint à mobiliser ses gens et à les amener dans la plaine d'Angad pour ravager les biens de ses ennemis ; quant à lui, il fit de nombreuses allées et venues entre Oudjda et la montagne afin de réchauffer le zèle de tous.

Le 25 avril, des Mehaïa et Angad firent une razzia sous les murs d'Oudjda, pendant que les Beni Snassen étaient occupés à vider leurs silos. El Hadj Mohammed ould el Bachir n'osait pas s'engager à fond contre eux, il finit même par renvoyer ses partisans dans la montagne, où ceux-ci purent narguer en toute sécurité les entreprises de leurs adversaires. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que le nouvel amel était en route pour Oudjda sous la protection d'une colonne de 3000 hommes. Les Angad tombèrent le 2 mai sur les Beni Khaled et firent dire aux habitants d'Oudjda de ne rien craindre, qu'ils n'avaient aucun grief contre eux. En juin, des tentatives de réconciliation des Beni Snassen et Angad furent faites par Si Slimane des Oulad Sidi Cheikh et par les marabouts des Beni Oukil. Les Beni Snassen exigèrent la restitution des troupes qui leur avaient été enlevés au combat de Taïret, les Angad s'y refusèrent ; il ne fut pas possible de s'entendre et les deux partis gardèrent leurs positions respectives (1).

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 1, 1, 2, 5, 7, 13, 15, 18, 19, 21, 21, 24, 30 janv., 1, 3, 5, 13, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 26 fév., 1, 3, 4, 6, 9, 10, 11, 12, 12, 13, 15, 18, 21 mars, 1, 6, 11, 15, 17, 19, 21, 23, 26, 27, 28, 29, 30 avril, 2, 4, 8, 9, 11, 14, 15, 28 mai, 3, 4, 5, 7, 7, 8 juin, 6 juillet 1875. — HADJ BOU HAMIDI.

LA RÉVOLTE D'EL HADJ MOHAMMED OULD EL BACHIR
ET SA CHUTE

La colonne chérifienne en marche sur Oudjda était commandée par le caïd Abderrahman ben ech Chlih et un frère du Sultan, Mouley Ali; elle venait lever les impôts et mettre fin aux désordres causés par El Hadj Mohammed ould el Bachir. Les adversaires de ce dernier se mirent en relations avec Abderrahman ben ech Chlih, qui devait rester à Oudjda et prendre le commandement de la province. Les alliés tinrent plusieurs conciliabules à Sidi Yahia, pendant que l'amel parcourait les fractions de la montagne pour entraîner les indécis ; des deux côtés on se préparait à combattre tout en cherchant à gagner du temps. El Hadj Mohammed ould el Bachir vint enfin camper à Oudjda, le 5 septembre 1875, suivi d'une colonne nombreuse, dont une grande partie dut bivouaquer dans les jardins ; les Angad se retirèrent en toute hâte vers le Sud. L'amel venait de recevoir d'Abderrahman ben ech Chlih notification de sa révocation, il décida de s'opposer par la force à la venue de ce dernier dans le pays. Tranquille du côté des Angad, il invita ses contingents à rentrer chez eux et à faire leurs préparatifs pour une longue expédition ; au milieu de septembre, toutes ses forces étaient réunies en avant de Berdil.

Quant Abderrahman ben ech Chlih arriva sur l'oued Za, El Hadj Mohammed ould el Bachir alla à sa rencontre et le surprit à Mestigmar le 17 septembre. Les Guelaya firent défection et les troupes régulières de l'envoyé du Sultan furent dispersées ; elles abandonnèrent leur camp, leurs bagages et leurs canons et perdirent environ 70 tués et 400 prisonniers. Les Beni Snassen éprouvèrent également des pertes sérieuses, ils poursuivirent la colonne chérifienne jusqu'à l'oued Za. Le lendemain, ils battirent les Beni bou Zeggou et rallièrent leurs montagnes en emportant le butin. El Hadj Mohammed ould el Bachir était cette fois en révolte ouverte contre le Sultan.

Les Angad, craignant d'être razziés, se rabattirent sur leurs campements situés entre Tiouli et Magoura. El Hadj Mohammed ould el Bachir était d'ailleurs fort embarrassé de son succès et ne quittait plus sa maison ; il n'était pas sans savoir que Mouley el Hassane prenait des mesures pour réprimer l'insurrection. Afin de parer l'orage, il

recueillit de grosses sommes parmi ses partisans et envoya à Fez une députation, à la tête de laquelle il plaça le cheikh Ahmed ben bou Azza d'Oudjda. Cette démarche lui avait été conseillée par le grand vizir Si Moussa et par un chérif d'Ouezzan, sans doute à l'instigation du Sultan désireux d'éviter des difficultés.

Dans le courant de novembre, El Hadj Mohammed ould el Bachir réunit ses contingents et manifesta l'intention de les lancer sur les Angad, puis il les licencia. La fin de l'année 1875 ne fut marquée que par des escarmouches insignifiantes. Le 10 décembre, la députation qui avait été trouver le Sultan rentra à Oudjda, elle ne rapportait aucune promesse, en sorte que l'embarras d'El Hadj Mohammed ould el Bachir était toujours aussi grand qu'auparavant ; de plus, les Beni Snassen refusaient de lui verser de nouveaux subsides pour acheter l'entourage de Mouley el Hassane (1).

En décembre 1875, les Beni Oukil firent des démarches en vue d'amener une réconciliation entre les Angad et les Beni Snassen, ils ne réussirent pas. Les Angad, enhardis par l'accueil du Sultan à leurs délégués, devenaient agressifs. Le 30 décembre 1875 et le 5 janvier 1876, ils se jetèrent sur Oudjda et y enlevèrent des animaux. Le 19 janvier, ils firent une nouvelle razzia à Oudjda et une à Tanout, près de Sefrou ; le 20 janvier, 200 de leurs cavaliers allèrent jusqu'à Sefrou et tuèrent six hommes des Beni Snassen ; le 31, les Angad attaquèrent les Beni Khelouf. Le 16 février, les Beni Snassen partirent en harka vers Sidi Djabeur, afin de se venger de ces coups de main ; ne trouvant pas les Angad, ils enlevèrent aux Beni bou Saïd des troupeaux qui furent restitués sur l'intervention du cheikh Ali ould Ramdan.

Pour compliquer la situation, la discorde se mit chez les Beni Snassen ; on commençait à parler de la venue du Sultan et les populations étaient inquiètes. El Hadj Mohammed ould Mimoun, le neveu du chef des Beni Snassen, tâcha de le supplanter et la montagne se partagea en deux soffs. Le chérif d'Ouezzan, Si Abdesselam, envoyé par le Sultan avec mission de faire la paix entre Angad et Beni Snassen, arriva à Oudjda le 8 avril. El

(1) (A. G. G.). — GRAULLE. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 15 et 28 juillet, 1, 20, 21 août, 4, 6, 8, 18, 20, 22, 28 septembre, 4, 10, 16, 28 oct. 13, 20, 26, 27, 30 nov., 11, 18, 26 déc. 1875. — *Istiqsa*, T. X, pp. 299, 300. — FEKIR ALI DRIF.

Hadj Mohammed ould el Bachir accueillit durement ses premières ouvertures et posa des conditions inacceptables. Le jour même de l'arrivée du chérif, il tomba à Sidi Djabeur sur les Angad sans défiance, mais il se fit battre à plate couture et dut se réfugier dans Oudjda ; cette affaire lui coûta environ 170 tués. Dans la montagne, la désunion ne faisait que s'accroître ; El Hadj Mohammed ould Mimoun était soutenu par les Beni Ourimeche. Le cheikh Ali ould Ramdan essaya de rétablir l'accord entre le neveu et l'oncle, il n'y réussit pas et retourna à Oudjda.

Le Sultan, furieux de voir l'anarchie désoler l'amalat par la faute du chef des Beni Snassen, lui écrivit une lettre qui lui parvint le 28 juin ; il lui annonçait qu'il allait venir avec son armée et l'invitait à faire réunir les provisions nécessaires. Angad et Beni Snassen se tinrent tranquilles ; El Hadj Mohammed ould el Bachir, devenu craintif, prescrivit à ses gens d'éviter les agressions. Les Angad firent en juillet une petite razzia sur les Beni Oukil. Au milieu de ce mois, on apprit enfin le départ du Sultan, qui manda au chef des Beni Snassen de venir au devant de lui à la limite de son territoire. Le souverain arriva à Selouane au commencement d'août ; il avait fait une terrible exécution chez les Ghiata, aussi les populations de l'amalat étaient-elles anxieuses dans l'attente des événements (1).

Les tribus envoyèrent des députations à Mouley el Hassane ; celle des Beni Snassen, conduite par El Hadj Mohammed ould Mimoun qui venait de se réconcilier avec son oncle, fut mal accueillie. Le Sultan commença par refuser les cadeaux ; les délégués allèrent se placer auprès des canons ; il les y laissa assez longtemps avant d'accepter. Le souverain leur fit enfin connaître qu'il accordait son pardon et il les engagea à envoyer à son camp El Hadj Mohammed ould el Bachir et Ali ould Ramdan. Les envoyés des Beni Snassen, mécontents, s'esquivèrent furtivement pendant la nuit. En arrivant dans la montagne El Hadj Mohammed ould Mimoun chercha à prêcher la résistance. El Hadj Mohammed ould el Bachir et Ali ould Ramdan ne se rendirent pas à l'appel du Sultan, qui, le 20 août, vint s'installer au gué de Guerma, sur la Moulouya. Les populations de l'amalat lui apportèrent des provisions en ce point. Les Beni Snassen eux-mêmes n'osèrent pas

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. A. 1876, L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 4, 7, 7, 23 janv., 2, 16, 26 fév., 8, 28 mars, 6, 9, 11, 26 avril, 1, 7 mai, 27, 30 juin, 12, 25, 27, 28 juillet 1876. — *Istiqsa*, T. X, p. 310.

se dispenser de cette obligation ; ils avaient eu soin de mettre auparavant tous leurs biens en sûreté dans des cachettes difficiles. De son côté, le Sultan ne désirait pas engager une lutte au cœur de la montagne des Beni Snassen.

Mouley el Hassane fit de nouveau inviter El Hadj Mohammed ould el Bachir et Ali ould Ramdan à se présenter devant lui ; pour les décider il leur envoya son chapelet comme sauf-conduit. Devant cette promesse solennelle d'aman ces deux personnages se décidèrent à aller voir le Sultan à Guerma, le 24 août ; ils étaient accompagnés de marabouts, de tolba et de femmes venues en suppliantes ; ces dernières furent renvoyées. Lorsque El Hadj Mohammed ould el Bachir et Ali ould Ramdan se trouvèrent entre ses mains, Mouley el Hassane ne se fit aucun scrupule de violer sa parole ; il jugea qu'il était de bonne guerre de les mettre hors d'état de nuire. Ces révoltés avaient été envoyés dans la tente du grand vizir ; le 25, on leur déclara qu'ils étaient prisonniers, on les chargea de chaînes et ils furent immédiatement dirigés sur Taza avec une escorte de 1000 cavaliers, afin d'éviter toute manifestation en leur faveur. Les malheureux déchus durent louer des mulets à des prix très élevés pour ne pas marcher à pied ; des agents chérifiens furent chargés d'aller faire main basse sur leurs biens. Ainsi se termina la carrière de ces hommes qui avaient tenu tout l'amalat sous leur dépendance ; ils avaient dicté leurs volontés aux représentants du Sultan à Oudjda et réduit ces fonctionnaires au rôle de véritables fantoches. Mais la tyrannie d'El Hadj Mohammed ould el Bachir avait soulevé contre lui des haines terribles, qui devaient le conduire à sa perte.

Les Beni Snassen effrayés restèrent calmes, le Sultan leur imposa une contribution de guerre et désigna quatre caïds : Tahar ou Amar pour les Beni Khaled, Ahmed ould el Hadj Ali de Sefrou pour les Beni Mengouch, Mohammed ould el Bachir Boudjida pour les Beni Attigue et Mohammed ould el Hadj Deboa pour les Beni Ourimeche, Boucheta ould el Baghdadi fut nommé amel d'Oudjda et le caïd Hamidan des Sedjâa reçut le commandement du poste d'El Aïoun Sidi Mellouk, où on mit une petite garnison. Le 3 septembre, le Sultan traversa la Moulouya, son armée marchait dans le plus grand désordre, sans aucune discipline ; elle comprenait 10 à 12.000 fantassins, 6 à 7000 cavaliers et 40 canons ; le 5, elle arriva devant

Oudjda. Le lendemain, les Beni Snassen versaient une partie de la contribution imposée ; leur députation ne comprenait que des gens sans importance. Le Sultan préféra se contenter de ces faibles gages de soumission plutôt que de risquer une aventure (1).

Afin d'éviter tout incident pendant le séjour du Sultan, une colonne française fut placée à Marnia sous les ordres du général de Flogny. Le général Osmont, commandant la division d'Oran, fut chargé d'aller saluer Mouley el Hassane de la part du président de la République. Il devait exprimer au souverain le désir de continuer les bonnes relations entre les deux pays et entretenir les ministres de diverses questions d'ordre politique.

On chargea le capitaine Boutan des négociations préliminaires, consistant à régler, d'accord avec le Sultan, le cérémonial de la visite ; ces négociations furent laborieuses. Le Sultan voulait absolument recevoir à cheval devant sa tente le général, qui serait également arrivé à cheval escorté par deux escadrons de cavalerie ; les chefs indigènes et les goums, le général aurait ensuite mis pied à terre à une certaine distance. Mouley el Hassane demanda qu'il lui fut présenté 200 hommes d'infanterie et une musique militaire, en faisant toutefois remarquer qu'il était inutile d'amener des fantassins s'il n'y avait pas de musique. L'armée marocaine devait aller au devant du général français, pour lequel une tente serait dressée à côté de celle du grand vizir Si Moussa ; cette offre fut déclinée, car le général tenait à camper au milieu de ses troupes. Après bien des pourparlers, le Sultan consentit enfin à donner audience assis devant sa tente sur une sorte de trône, au lieu de se tenir à cheval ; on convint qu'en arrivant devant le souverain, la mission française mettrait pied à terre et le général prononcerait son discours.

Lorsque tout fut arrêté, le général Osmont quitta Marnia, le 11 septembre, suivi d'un escadron de chasseurs, un de spahis, 150 goumiers, deux compagnies de zouaves et la fanfare du bataillon d'Afrique ; tout le monde était en grande tenue. A 3 heures de l'après-midi, le général Osmont vit venir à sa rencontre quelques chefs marocains

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 7, 8, 11, 11, 12, 16, 18, 18, 23, 24, 25, 25, 26, 29 août, 1, 2, 4, 5, 6 sept. ; R. A. 1876. — *Istiqsa*, T. X, p. 312. — QUEDENFELT, p. 26. — AHMED BEN KERROUM. — FEKIR ALI DRIF. — MOKHTAR BEN MAHIEDDINE BOUTCHICHE. — MOULÉRAS, *Le Maroc inconnu*, pp. 190, 191.

avec un peloton de cavaliers, tout le reste de l'armée marocaine faisait la haie ; à leur arrivée à Oudjda, les troupes françaises s'installèrent dans un camp préparé à côté de celui du Sultan. L'entrevue eut lieu le 12 septembre, à 8 heures du matin, suivant le cérémonial adopté; le général fit une allocution à Mouley el Hassane⁽¹⁾ et lui présenta ses officiers; puis il prit congé. Des cadeaux furent remis au souverain et à son entourage ⁽²⁾. Mouley el Hassane offrit des chevaux à la mission. Dans la soirée, le Sultan passa en revue les troupes françaises ; l'armée marocaine avait pris les armes et formait la haie sur son passage ; cette armée avait un habillement et un armement des plus disparates. Mouley el Hassane se déclara très satisfait en voyant manœuvrer les soldats français qui défilèrent devant lui. Le soir, il y eut grande fête dans les camps.

(1) Le général prononça le discours suivant :

« Sire,

« J'ai l'honneur de venir complimenter Votre Majesté au nom du très
« noble et très puissant maréchal de Mac-Mahon, Président de la République
« française. Il m'a chargé de vous renouveler les souhaits qu'il fait pour
« votre auguste personne et pour la prospérité de votre empire. Certes, l'arri-
« vée pacifique de Votre Majesté sur un point si rapproché des frontières et
« la démarche que je suis chargé de faire auprès d'elle constituent la plus
« évidente et la plus éclatante manifestation des bonnes relations qui unis-
« sent la France et l'empire du Maroc.

« Aussi le Président de la République m'a-t-il chargé de vous répéter que
« son plus grand désir est de voir se raffermir encore la paix et l'alliance
« qui existent entre les deux puissances et de voir se développer les transac-
« tions commerciales, qui sont une source de richesse pour tout le monde.

« Le maréchal de Mac-Mahon, Président de la République française, en
« demandant à Dieu de vous accorder la victoire sur vos ennemis, tient à
« vous féliciter des succès que vous avez remportés depuis votre avènement
« au trône. Il espère que votre présence suffira pour calmer l'agitation qui
« règne depuis deux ans chez les Beni Iznacen.

« M. le général Chanzy, gouverneur général de l'Algérie et commandant
« en chef des forces de terre et de mer, a été obligé d'aller en France et y
« est encore pour le service de l'Etat. Il m'a chargé d'exprimer à Votre
« Majesté chérifienne les regrets qu'il a de ne pouvoir la saluer en personne
« et lui présenter ses hommages.

« Quant à moi, rien ne pouvait être un honneur plus grand que d'avoir
« été choisi par le très puissant Président de la République, puisse Dieu
« lui accorder toujours la victoire, pour être son interprète auprès de Votre
« Majesté et pour vous souhaiter une longue série de jours pleins de prospé-
« rité et de gloire. »

(A. G. G.) R. général Osmont du 16 sept. 1876.

(2) Liste des objets envoyés par le Président de la République pour être
offerts à l'Empereur du Maroc :

1 fusil modèle 1866 avec sabre baïonnette.

Le 13, le Sultan reçut le général Osmont dans sa tente ; ce dernier regagna Marnia dans la soirée avec son escorte (1).

Le Sultan quitta Oudjda le 16 septembre 1876 et alla camper à Koudiet Abderrahman. Le 18, il remonta l'oued Isly jusqu'à Sidi Moussa ; dans la soirée il reçut les Angad et Beni Snassen et les mit d'accord, il fut convenu qu'ils s'indemniserait mutuellement des dommages qu'ils s'étaient causés. Mouley el Hassane prit ensuite la direction de l'Ouest en passant au pied des montagnes des Zekara, à El Aïoun Sidi Mellouk et à Mestigmar ; le 1^{er} octobre, il atteignit enfin la Moulouya et l'amel Boucheta ould el Baghdadi revint au siège de son commandement. La réconciliation des Beni Snassen et Angad n'était qu'apparente ; dès que le Sultan se fut éloigné, leurs querelles

1 carabine de cavalerie modèle 1866.

1 revolver modèle 1873.

Cent cartouches par arme.

(A. G. G.)

Liste des objets achetés par ordre de M. le Gouverneur général pour être offerts aux personnages qui accompagnent l'Empereur du Maroc :

1. Une aiguière	130 00
2. Un pot à tabac	130 00
3. Une coupe	85 00
4. Une cafetière Ruoltz	75 00
5. Boîte cuillers à café en vermeil	45 00
6. Une timbale à anse	35 00
7. Une timbale à tulipe	50 00
8. Une timbale tassa argent	155 00
9. Une timbale tassa argent	145 00
10. Un déjeuner argent	85 00
11. Un déjeuner vermeil	125 00
12. Un plateau plaqué	35 00
13. Une boîte à tabac	50 00
14. Fusil Lefauchaux à percussion centrale	150 00
15. Fusil Lefauchaux à percussion centrale	160 00
16. Carabine à six coups	75 00
17. Revolver Cornet	70 00
18. Revolver nouveau modèle	75 00
19. Revolver de l'armée	85 00
20. Revolver Lefauchaux damasquiné	40 00
21. Revolver Lefauchaux damasquiné	30 00
22. Revolver Lefauchaux damasquiné	25 00
23. Revolver Lefauchaux damasquiné	28 00
24. Revolver Lefauchaux damasquiné	37 00

(A. G. G.)

(1) (A. C. M.) R. A. 1876. — (A. G. G.) Instructions du Gouverneur général Chanzy au général Osmont. — (A. G. G.) R. du lieutenant-colonel Aublin du 20 sept. 1876. — (A. G. G.) R. du général Osmont du 16 septembre 1876.

recommencèrent et ils ne parvinrent pas à s'entendre sur les restitutions à opérer par chacun des soffs. Le fils d'El Hadj Mimoun se déclara de sa propre autorité chef des Beni Snassen ; il se mit à infliger des amendes comme avaient fait son père et son oncle. L'amel chercha à intervenir entre les Angad et les Beni Snassen, il les réunit à Oudjda le 26 octobre ; le miad se sépara le 27 sans avoir rien décidé. La venue du Sultan à Oudjda avait fait taire un instant les passions, mais l'anarchie subsistait toujours comme par le passé ; rien n'était changé dans l'amalat (1).

h

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 16, 18, 19, 20, 21, 23, 24, 26, 28 sept., 2, 12, 12, 22, 26, 30 oct. 1876.

CHAPITRE VIII

La prépondérance politique des Mehaïa et leur expulsion du pays

LES OULAD EL BACHIR SONT CHASSÉS DES BENI SNASSEN ET LEURS PARTISANS MOLESTÉS

Après le départ de Mouley el Hassane, les relations se tendirent avec l'Algérie par suite des agissements de l'amel. Ce fonctionnaire écrivit aux Attia, Beni Mengouch et Hamyane Djembâa d'Algérie de lui verser l'impôt ; il envoya même dans cette dernière tribu des cavaliers de son makhzen porter une lettre du Sultan. Il excita le fanatisme de ses administrés, en leur laissant entendre que le voyage du souverain à Oudjda était le prélude d'une rectification de frontière ; on raconta qu'il reviendrait bientôt attaquer les chrétiens. A la faveur de cette effervescence, les douars des Oulad el Abbes s'installèrent autour de Sidi Zaher. Le 20 octobre 1876, les Français durent faire acte d'autorité pour mettre fin à cet état de choses ; l'opération fut d'ailleurs à recommencer le 22 novembre. Dans le courant de décembre, le Sultan infligea un blâme à Bouchetaould el Baghdadi et l'agitation cessa (1).

Le nouvel amel chercha à mettre l'accord entre les Angad et Beni Snassen, mais, contrairement aux prescriptions du Sultan, il ne fit rendre qu'aux Beni Mengouch les troupeaux razziés pendant les troubles. El Hadj Mohammedould Mimoun demanda des explications au miad des Angad qui, au milieu de novembre 1876, se rendit chez les Beni Ourimeche à l'instigation de l'amel. La querelle menaçant de s'envenimer, les Angad se placèrent sous la protection du représentant du Sultan ; celui-ci réunit des contingents au Meghris. El Hadj Mohammedould Mimoun voulut également rassembler les siens, mais la plupart des tribus de la montagne hésitèrent à tenter le sort des armes ; le successeur d'El Hadj Mohammed

(1) (A. C. M.) R. A. 1876 ; R. M., nov., déc. 1876. — DE LAMARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 33. — (A. G. G.) GRAULLE.

ould el Bachir se trouva isolé et ne fut plus accepté comme chef que par les Beni Ourimeche (1).

A la suite de ces incidents, El Hadj Mohammed ould Mimoun et les Beni Ourimeche firent de l'opposition à l'amel et refusèrent de reconnaître son autorité. Ce fonctionnaire convoqua à Oudjda les contingents fidèles et leur fit prêter serment d'obéissance au Sultan. S'étant ainsi assuré leur concours, il somma les Beni Ourimeche de se soumettre ; sur leur refus, Boucheta ould el Baghdadî organisa une expédition contre eux. C'est à ce moment que les Oulad el Hebil des Beni Attigue commencèrent à lutter contre l'influence des Oulad el Bachir ; Ahmed ben Abdallah et son fils Mostefa ne négligèrent aucune occasion de battre en brèche El Hadj Mohammed ould Mimoun. Le 17 janvier 1877, l'amel se mit à la tête des contingents des Angad, Mehaïa, Beni Khaled, Beni Mengouch et Beni Attigue, avec lesquels il se porta contre les Beni Ourimeche. Le 27 janvier, El Hadj Mohammed ould Mimoun fut battu à Mezlaf et fit des pertes assez élevées. Les Sedjâa et Beni bou Zeggou ayant pris position à El Aïoun Sidi Mellouk et les Kebdana, Guelaya, Triffa et Oulad Mansour, dans la plaine de Triffa, le fonctionnaire chérifien se rendit à Aïn-Sfa et mit de nouveau les Beni Ourimeche en demeure de reconnaître son autorité ; cette sommation n'eut pas plus de succès que la précédente.

Le 15 février, les contingents fidèles marchèrent sur la dechra de Berdil, qui fut pillée et incendiée, mais les révoltés allèrent s'embusquer au crépuscule sur le chemin que devaient suivre les Angad victorieux ; ces derniers furent complètement surpris, ils perdirent une centaine de tués et la plus grande partie de leur butin. Malgré ce succès, les Beni Ourimeche ne pouvaient pas soutenir la lutte à l'aide de leurs seules forces, ils entamèrent des pourparlers avec l'amel. Dans le courant de mars, ils firent leur soumission, ils durent verser une contribution de guerre de cent mille francs, donner plusieurs chevaux de gada et expulser les Oulad el Bachir. Ces derniers se réfugièrent chez les Guelaya ; après y avoir séjourné deux ans, ils passèrent en Algérie. Leurs partisans furent traqués, la djemâa les déclara ennemis du repos public et décida qu'ils seraient exclus de l'assemblée des notables ; à chaque instant ils étaient menacés dans leurs personnes

(1) (A. C. M.) R. A. 1876. — (A. G. G.) GRAULLE.

et dans leurs biens ; les anciens opprimés prenaient violemment leur revanche.

Cet état de choses engendra tout naturellement des désordres. Les Beni Mengouch prirent fait et cause pour Tahar ben Nehar, ancien cheikh des Beni Khaled et un des fidèles d'El Hadj Mohammed ould el Bachir. Tahar ben Nehar s'était fixé au Ras Foughal, où El Hadj Mohammed Zaïmi avait cherché à l'enlever le 9 juin. L'amel intervint dans la querelle ; le 16 juillet, il quitta Oudjda à la tête d'environ 800 cavaliers et, le lendemain, il infligea une défaite complète aux Beni Mengouch. Tahar ben Nehar fut obligé de passer en Algérie ; il se réfugia dans la tribu des Msirda. Au mois d'août, il crut pouvoir regagner le Maroc et alla demander asile au caïd des Oulad Mansour. Dès qu'il en eut connaissance, Boucheta ould el Baghdadi lança une harka de Beni Snassen sur les Oulad Mansour ; le caïd et son hôte n'attendirent pas le choc, ils s'enfuirent chez les Kibdana, sur la rive gauche de la Moulouya (1).

LA DÉCADENCE DES BENI SNASSEN ; ILS SONT DÉCHIRÉS PAR
DES LUTTES INTESTINES DANS LESQUELLES INTERVIENNENT LES
ANGAD ET LES MEHAÏA.

Après l'expulsion des Oulad el Bachir, les querelles intestines achevèrent d'affaiblir les Beni Snassen ; ils devinrent la proie des Mehaïa et Angad et en furent réduits à implorer la protection de l'amel. Au mois de mai 1878, ce fonctionnaire invita les tribus précitées à licencier une harka qu'elles avaient organisée pour aller razzier les Beni Ourimeche. Le chef des Mehaïa, El Hadj Boubekour, et celui des Mezaouir, Abdelkader Bouterfas, se fâchèrent et, avec une partie des Beni Snassen, ils formèrent une ligue contre l'amel. Malgré la défense de ce dernier, les Beni Attigue et une fraction des Beni Ourimeche furent pillés et contraints de verser une forte contribution. En juin, les alliés se réunirent en miad à Sidi Yahia ; ils firent le serment de continuer leur opposition à Boucheta ould el Baghdadi, jusqu'à ce que celui-ci ait chassé du territoire marocain le cheikh des Beni Khaled, El Hadj Mohammed Zaïmi, avec lequel il était très lié. Invité à se présenter à Sidi Yahia, l'amel essaya de parlementer, il dut finalement

(1) (A. C. M.) R. M. fév., mars, avril, mai, juin, juillet, août, nov. décembre 1877. — (A. G. G.) GRAULLE. — EMBAREK OULD EL HEBIL.

promettre de déférer au désir de l'assemblée. En apprenant cette nouvelle, El Hadj Mohammed Zaïmi quitta précipitamment Oudjda sous la protection de ses parents et amis; il alla s'embarquer à Nemours à destination de Tanger afin de se plaindre au Sultan.

L'arrogance des coalisés ne fit que s'accroître ; sous la direction d'El Hadj Boubekour, ils se portèrent contre les Beni Khaled et les attaquèrent les 3 et 4 juillet. La famille Zaïmi et ses partisans furent rejetés au-delà du Kiss, sur le territoire de Nemours; on les força à s'exiler. Le 7 juillet, des troubles éclatèrent chez les Beni Attigue ; les Beni Moussi, sous le cheikh Boudjida, et les Beni bou Yala, sous le cheikh Boumedienould Ouliou, se battirent à propos de vieilles querelles ; les Beni Ourimeche se mêlèrent aux combattants, qui pillèrent les récoltes, incendièrent les maisons et se livrèrent à toutes sortes d'excès. Le 9 juillet, les Angad et Mehaïa marchèrent encore contre les Beni Ourimeche ; ayant appris en route que les autorités algériennes avaient obligé la famille Zaïmi à repasser au Maroc, ils abandonnèrent leur projet et se jetèrent sur les Beni Khaled. La poudre parla les 11 et 12 juillet, il y eut un certain nombre de morts et de blessés de part et d'autre; la famille Zaïmi battue encore une fois n'eut d'autre ressource que de fuir en Algérie.

El Hadj Boubekour, des Mehaïa, dominait à ce moment la scène politique ; la situation de l'amel était devenue très difficile. Pendant que les tribus s'entredéchiraient, le choléra, qui sévissait avec violence à Fez et à Merrakech où la misère était grande par suite de la sécheresse, fit son apparition à El Aïoun et à Oudjda ; on constata quelques cas mortels, mais le fléau ne s'étendit pas. Sous les auspices de l'amel, un accord intervint entre les Angad et les Beni Snassen ; le calme fut de courte durée. Le 25 septembre, les Beni Attigue reprirent les armes ; les Kebdana, Angad et Mehaïa soutinrent le parti de Boumedienould Ouliou, les Bessara et Beni Khaled, celui de Boudjida. Au début des hostilités, les Kebdana se firent battre et eurent leur caïd blessé ; les deux soffs ne cessèrent ensuite de se harceler.

Rappelé par le Sultan, Bouchetaould el Baghdadi quitta Oudjda le 10 octobre, alors qu'il se préparait à réunir des forces pour se jeter à son tour dans la querelle. La période des labours et le départ du fonctionnaire chérifien amenèrent un peu de détente. Le khalifa prit le commande-

ment ; son intérim fut marqué par un épisode qui faillit tourner au tragique. Le 7 décembre, des jeunes gens des Angad tirèrent sur un soldat qui les avait arrêtés la veille pour tapage nocturne à l'intérieur des murs. Les mokhazenis se mirent à la poursuite des agresseurs, les goums des Djaouna et des Mezaouir accoururent pour les défendre, le bataillon régulier prit à son tour les armes ; une bagarre sanglante fut sur le point d'éclater pour une cause futile. Après de longs pourparlers, qui durèrent jusqu'au lendemain, les Angad finirent par reconnaître leurs torts et l'affaire se termina pacifiquement (1).

L'ordre paraissait rétabli dans la montagne des Beni Snassen ; El Hadj Mohammed Zaïmi, exilé en Algérie, revint dans sa tribu le 26 février 1879. Le 16 mars, le successeur de Boucheta ould el Baghdadi arriva à son poste ; il se nommait El Bachir ould Amar Delimi. Quelques mois à peine après sa prise de commandement, des troubles violents éclatèrent chez les Beni Snassen. Mohammed ould el Hadj Deboa, des Aïachera, auquel l'amel était favorable, demanda à être nommé chef des Beni Ourimeche ; de nombreux mécontents se groupèrent alors derrière El Hadj el Bachir Harroud et la poudre parla. Les 4 et 5 avril, les deux partis se battirent sans grand résultat, celui d'El Hadj el Bachir resta néanmoins maître du terrain. Les belligérants recherchèrent des alliances et la plupart des tribus de la région entrèrent dans le conflit. Les Beni Khaled, Beni Mengouch et la moitié des Beni Attigue se déclarèrent pour Mohammed ould el Hadj ; les Angad, Mehaïa, Kebdana, Oulad Settout, Beni Mathar, Beni Yala, Zekara et l'autre moitié des Beni Attigue appuyèrent le soff d'El Hadj el Bachir Harroud.

L'amel voulut s'interposer pour mettre fin à la querelle ; à cet effet, il invita les partisans de son protégé à se présenter à Oudjda ; une députation de 150 cavaliers finit par se rendre à ses instances. Le 11 août, dans la soirée, au moment où ils venaient de sortir de la ville pour regagner leurs montagnes, les cavaliers berbères furent brusquement assaillis par les Mehaïa et les Angad ; ils se réfugièrent à l'intérieur des murs. L'amel monta à cheval et s'en fut faire des reproches aux agresseurs, qu'il menaça des foudres du Sultan ; ceux-ci répondirent au fonctionnaire

(1) (A. C. M.) R. M. juin, juillet, août, sept., oct., nov., déc. 1878. — (A. G. G.) GRAULLE.

chérifien que, de leur côté, ils se plaindraient de lui au souverain. Devant cette attitude, El Bachir Delimi prescrivit de suite aux contingents fidèles des Beni Snassen de se réunir à Sefrou. Les Angad et Mehaïa, dont la majeure partie des troupeaux se trouvait dans la plaine de Triffa, eurent peur d'être razziés ; ils demandèrent à conclure un arrangement. L'amel se déclara prêt à accepter à condition que les dissidents payeraient une amende de 6.000 francs, qu'ils laisseraient sortir d'Oudjda la députation des Beni Snassen et enfin qu'ils abandonneraient le parti des Beni Ourimeche. Les Arabes trouvèrent ces conditions trop dures, quant aux Beni Snassen enfermés dans la ville, ils ne voulurent pas entendre parler d'un accord tant qu'ils n'auraient pas leur liberté ; les pourparlers s'éternisèrent donc sans résultat. Le 14 août, les contingents des Beni Snassen étaient réunis à Aïn-Sfa et un combat devenait imminent. L'amel fit un dernier effort pour obtenir une réconciliation, il réussit et la paix fut conclue dans la nuit du 14 aux conditions suivantes : passage libre pour la députation des Beni Snassen, restitution mutuelle des prises, nomination de Mohammed ould el Hadj comme chef des Beni Ourimeche, versement par les Angad et Mehaïa d'une amende de 6.000 francs ; les Beni Ourimeche et Beni Attigue dissidents furent imposés de 30.000 francs. Cet accord un peu forcé n'ouvrait qu'une trêve, tout faisait présager qu'elle serait de courte durée (1).

Les Angad et Mehaïa exécutèrent sur le champ la convention, les Beni Snassen au contraire parurent peu disposés à verser les contributions dont ils avaient été frappés. Le 14 septembre 1879, ils se présentèrent pourtant à Oudjda, mais, sous prétexte qu'ils n'étaient pas sûrs des sentiments pacifiques de leurs adversaires, ils vinrent au nombre d'environ 1.200, tous armés et montés à cheval ou à mulet. Les Beni Snassen étaient trop nombreux pour garder leur sang-froid ; dans la matinée du 15, certains d'entre eux molestèrent des Angad circulant en ville pour leurs affaires. Les Arabes de la plaine accoururent en foule et reprirent en partie ce qui avait été enlevé à leurs frères. A leur tour, les Beni Snassen sortirent de la kasba afin de soutenir leurs contribules ; la lutte s'engagea immédiatement dans les rues d'Oudjda. Les montagnards ayant

(1) (A. C. M.) R. M. mars, août 1879. — (A. G. G.) GRAULLE,

tué un des citadins, ceux-ci prirent fait et cause pour les Angad et repoussèrent leurs adversaires dans la kasba.

Le marabout de Kenadsa, Mohammed ben Abdallah, était présent à Oudjda, il offrit sa médiation ; jusqu'au 16 septembre, ce personnage religieux fit de nombreuses allées et venues entre les deux camps. Après de grands efforts, il obtint enfin que les Beni Snassen rendraient tout ce qu'ils avaient pris et que les Angad iraient attendre à Sidi Yahia l'exécution de cette promesse. Les Angad s'étaient à peine éloignés, que des fantassins des Beni Snassen pénétrèrent en ville et rejoignirent les cavaliers enfermés dans la kasba. Confiants dans leur nombre, les Berbères se crurent déliés de leur serment ; le 16 septembre, à 5 heures du soir, 600 cavaliers et 500 fantassins allèrent attaquer les Angad à Sidi Yahia. Ces derniers disposaient seulement d'environ 700 cavaliers ; ils simulèrent une retraite et entraînèrent les Beni Snassen à leur suite jusqu'à Sidi Mâafa. Arrivés en ce point, les Angad firent un vigoureux retour offensif ; ils enfoncèrent la cavalerie des Berbères et entourèrent leurs groupes de piétons, dont ils firent un massacre général. Ce fut une fuite éperdue des vaincus ; les habitants d'Oudjda repoussèrent à coups de fusil ceux qui cherchaient à se réfugier dans leurs murs ; les autres, poursuivis jusqu'à l'oued Aâtchane, ne furent sauvés que par l'arrivée des contingents descendus de la montagne afin de les recueillir. Les Beni Snassen abandonnèrent sur le terrain 108 cadavres ; les Angad n'eurent que 4 tués et 7 blessés, ils avaient remporté un succès complet. Le 17 septembre, les vainqueurs firent leur entrée en ville ; l'amel se porta au devant d'eux et le marabout de Kenadsa leur donna sa bénédiction (1).

Malgré l'intervention des Beni Oukil et des marabouts de Kenadsa et de Kerzaz, les hostilités continuèrent entre les Beni Snassen et les Angad. Les Arabes lancèrent à chaque instant des partis dans la montagne pour razzier les fractions du soff ennemi. Le 23 septembre 1879, les Beni Snassen attaquèrent les Arabes Triffa, qui furent battus et rejetés au delà de la Moulouya ; mais les Kebdana étant venus à leur secours, les Triffa reprirent l'offensive et remportèrent la victoire. Dans la nuit du 11 au 12 octobre, environ 50 fantassins et 50 cavaliers des Mehaïa et Zekara razièrent les habitants de Sefrou. Non contents de

(1) (A. C. M.) R. M. sept. 1879. — (A. G. G.) GRAULLE.

se piller mutuellement, les belligérants commirent aussi de véritables assassinats. Le 13 octobre, le caïd Abderahman ben Boucheta arriva à Oudjda, il était envoyé par le Sultan pour faire cesser les rivalités ensanglantant l'amalat. Les deux soffs refusèrent d'entrer en arrangement, ils décidèrent de soumettre leur différend directement au souverain (1).

La présence de l'envoyé de Mouley el Hassane ne fit pas cesser l'agitation. Le 21 octobre 1879, un parti de Mehaïa, Angad et Zekara chercha à piller les Beni Mahiou, il fut repoussé jusqu'à la colline de Naïma à l'est d'El Aïoun Sidi Mellouk. Le 24 octobre, les Beni Mengouch abandonnèrent les Beni Ourimeche à cause de leur inimitié contre Mohammed ould el Hadj Deboa ; ils allèrent grossir les rangs du soff opposé. Le 26 octobre, El Bachir Delimi fut rappelé à Fez ; le khalifa prit le commandement, il n'avait pas la moindre action sur ses administrés. Le jour même du départ de l'amel, une députation des notables d'Oudjda se rendit à Fez ; vers la même époque, les Beni Snassen envoyèrent également une députation ; celle des Angad se mit en route le 30 octobre.

Pendant ce temps, les Oulad el Bachir, rappelés d'Algérie par leurs contribules, étaient revenus dans la montagne. El Hadj Mohammed ould Mimoun s'occupait activement de rétablir l'union entre les différentes fractions, afin de pouvoir résister aux tribus de la plaine. Les Mehaïa et Angad s'étaient établis au pied de la montagne, dans le but de soutenir les Beni Mengouch chargés d'attaquer les Beni Khaled ; mais les Beni Mengouch, craignant de voir réussir les tentatives de concentration des éléments berbères faites par El Hadj Mohammed ould Mimoun, restèrent inactifs. Au début de novembre, les Arabes, las d'attendre, se retirèrent sur le haut oued Taïret, vers Sidi Djabeur ; une partie des Mehaïa s'enfonça même dans le Sud, au grand dépit d'El Hadj Boubekour, qui abandonna ses gens pour aller se fixer chez les Mezaouir.

C'est alors qu'un courrier du Sultan apporta à Oudjda des lettres nommant El Hadj Boubekour caïd de tous les Mehaïa, Abdelkader Bouterfas caïd des Angad, Mohammed ould el Hadj Deboa caïd des Beni Ourimeche, Mohammed ould el Bachir Boudjida caïd des Beni Attigue et Tahar ben Nehar caïd des Beni Khaled. Les députations envoyées à Fez

(1) (A. C. M.) R. M. oct. 1879.



par chaque soff avaient fait la paix, suivant le désir de Mouley el Hassane, qui avait en outre ordonné aux Beni Snassen d'exiler les Oulad el Bachir. Lorsque ceux-ci eurent connaissance de cette décision, ils essayèrent d'abord de résister ; cela produisit de l'effervescence dans toute la région. Les tribus envoyèrent néanmoins, au milieu de décembre, des contingents à la colonne chrétienne opérant autour de Selouane, sous le commandement de Mouley el Amine, frère du Sultan. Le 26 décembre, par ordre de ce prince, Mohammed ould el Hadj, caïd des Beni Ourimeche, se porta sur Berdil, à la tête de 200 cavaliers, dont 40 du makhzen, afin d'expulser les Oulad el Bachir ; il fut repoussé et perdit 4 cavaliers dont 2 réguliers, les Oulad el Bachir comptèrent également 4 morts. A la suite de cet acte de rébellion, les Oulad el Bachir ne pouvaient plus rester au Maroc, les chefs de famille allèrent chercher asile en Algérie. Le départ des Oulad el Bachir produisit une détente dans l'amalat (1).

Aussitôt qu'ils ne furent plus inquiétés par les tribus de la plaine, les Beni Snassen se firent la guerre entre eux pour des questions de rivalité. Le 21 janvier 1880, le caïd Mohammed ould el Hadj, chargé par Mouley el Amine de percevoir une contribution de guerre chez les Ahel Rislane et Beni Nougâ inféodés à Kaddour Lazâar, fut reçu à coups de fusil ; les rebelles pillèrent et incendièrent plusieurs maisons des proches parents de ce caïd. Après avoir réuni ses partisans, Mohammed ould el Hadj reprit le dessus et ses adversaires se retirèrent chez les Zekara ; mais pendant ce temps, El Hadj el Bachir Harroud intervint dans la lutte, à la tête des Hararda il alla mettre le feu à la maison du caïd des Beni Ourimeche ; les Hararda se gorgèrent de butin et commirent des atrocités. Mohammed ould El Hadj accourut pour défendre les siens, malgré ses efforts il ne put reprendre ce qui leur avait été enlevé.

Le nouvel amel d'Oudjda, Ali ben Mohammed el Guidri, dit Ali Guider, arriva à Oudjda le 30 janvier ; il fut accueilli avec indifférence et même avec hostilité ; plusieurs fractions décidèrent de ne pas entrer en relations avec lui et firent une démarche auprès du Sultan afin d'obtenir leur autonomie. L'attitude énergique prise par

(1) (A. G. M.) R. M. nov., déc. 1879, janv. 1880 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 14, 24, 28 nov., 2, 3, 5, 6, 10, 11, 25, 28 déc. 1879. — (A. G. G.) GRAULLE.

l'amel détermina pourtant peu à peu les mécontents à faire acte de soumission.

Au mois de mars, la querelle des Beni Snassen entra dans une nouvelle phase. Une forte fraction des Beni Ourimeche, voulant se soustraire à l'autorité de Mohammed ould el Hadj, alla camper dans la plaine de Triffa, où se trouvaient déjà les Beni Attigue dissidents. Ces derniers, entraînés par Boumedién ould Ouliou, avaient quitté leur tribu pour protester contre la nomination comme caïd de Mohammed ould el Bachir Boudjida. Le Sultan envoya à l'amel l'ordre de faire rentrer tous ces rebelles dans le devoir. Ali Guider rassembla des contingents et, le 15 mars, se mit en marche. Avant d'avoir recours aux armes, il engagea des pourparlers qui furent écoutés, il licencia donc sa colonne (1).

Ainsi que la plupart de ses prédécesseurs, Ali Guider dut compter avec les grands personnages de son commandement. El Hadj Boubekeur et Abdelkader Bouterfas, qui s'étaient rendus à Fez, furent invités par le Sultan à faire à leur retour une démarche auprès de l'amel, afin de vivre désormais en bonne intelligence avec lui. Le 7 avril 1880, ils se rendirent à la koubba de Sidi Abd el Ouahab suivis de 150 cavaliers et firent prier Ali Guider de venir causer avec eux ; celui-ci refusa, avec raison, de sortir du Dar el Makhzen. Quelques instants plus tard, à la suite d'un incident futile, les cavaliers pénétrèrent en tumulte à l'intérieur des murs ; ils menacèrent le fonctionnaire chérifien de se plaindre au souverain de son refus de conférer avec eux. Le 8 avril, l'amel leur fit des reproches, il finit néanmoins par accepter une entrevue qui eut lieu le lendemain et au cours de laquelle furent échangées des promesses d'amitié.

Mouley el Hassane semblait d'ailleurs disposé à utiliser les bons offices des chefs indigènes, de préférence à ceux de son représentant, pour faire régner la bonne harmonie entre les populations de l'amalat. Le Sultan avait en particulier chargé El Hadj Boubekeur et Abdelkader Bouterfas de faire rentrer dans l'ordre les dissidents des Beni Snassen. Sur la proposition des premiers, ceux-ci acceptèrent un rendez-vous à Ras el Aïn, le 20 avril ; cette rencontre ne produisit aucun résultat, le désordre ne cessa pas chez les

(1) (A. C. M.) R. M. fév., mars 1880 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24, 25 janv., 3, 5 fév., 12, 13, 17 mars 1880.

Beni Snassen. Dans le courant de juin, plusieurs caïds de cette confédération se rendirent à Fez, à l'effet de demander le secours de l'armée chérifienne pour mettre fin à l'anarchie désolant la montagne (1).

La plus grande partie des affaires étaient soumises directement au Sultan ; c'est ainsi qu'au mois d'août il solutionna, par lettre adressée à El Hadj Boubekour, une contestation survenue entre les Mehaïa et Zekara au sujet de l'utilisation des eaux d'irrigation de l'oued Isly (2).

La politique du Makhzen consistant à multiplier le nombre des caïds chez les Beni Snassen ne faisait qu'engendrer des troubles (3). Le 19 août 1880, les Beni Drar, dont une partie refusait de reconnaître le caïd Ali ou Rabah, se battirent entre eux. Le 22, l'amel marcha contre les récalcitrants appartenant à la fraction des Oulad Tahar ; à son makhzen s'étaient joints les cavaliers des Mehaïa, Angad et Beni Khaled. Les Oulad Tahar durent céder devant le nombre, leurs maisons et leurs récoltes furent pillées et Ali Guider les poursuivit jusqu'à Sidi Bou Djennane, en territoire français. Il y eut quatre mokhazenis tués, les Beni Drar perdirent 8 morts et 17 blessés.

Après cette affaire, l'amel rentra précipitamment à Oudjda et, afin de justifier sa violation de frontière, il adressa au général commandant la subdivision de Tlemcen une lettre dans laquelle il se plaignait de l'attitude de la tribu algérienne des Achache. D'après lui, les hommes de cette tribu avaient prêté main-forte aux dissidents et avaient tué certains de ses gens ; il demandait qu'une sanction fut prise contre eux (4).

(1) (A. C. M.) R. M. mai 1880 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24, 26 avril, 14, 14 juin 1880.

(2) (A.) Mohammedould el Hadj Sahli. — L. Mouley el Hassane à El Hadj Boubekour du 22 août 1880.

(3) Il est impossible de suivre toutes les nominations de caïds, cela ne présenterait d'ailleurs qu'un médiocre intérêt. Il suffira de savoir qu'en 1880 il y avait déjà plusieurs caïds dans chacune des quatre grandes tribus des Beni Snassen, alors qu'en 1876 le Sultan n'en avait investi qu'un par tribu.

(4) « L'amel d'Oudjda Si Ali Mohammed Aguidier à Monsieur le général Louis, commandant la subdivision de Tlemcen.

Après les compliments d'usage :

« Il y a deux jours j'ai écrit à Votre Seigneurie et au commandant de Nemours, pour signaler que certaines populations de notre territoire, les Beni Khaled, commettaient des désordres ; nous les avons menacés et prévenus à cause de leur désobéissance aux ordres de notre souverain ; mais ils n'ont pas tenu compte de nos injonctions, continuant à faire le mal et à créer le désordre, aucun remède ne leur est possible, il faut qu'ils

Les vaincus repassèrent au Maroc le 23 août ; ils acceptèrent de traiter avec El Hadj Boubekeur et Abdelkader Bouterfas ; la paix fut conclue moyennant le versement de 5.000 francs en argent et la remise de quatre chevaux de gada. Mais parmi les montagnards l'odeur de la poudre était contagieuse ; le 24 août, les Beni Khellouf et Ahel Sefrou se prirent de querelle. L'amel vint sur les lieux

« soient châtiés. Nous vous avons prévenu afin que vous soyez en garde
« contre leurs méfaits et que vous donniez des ordres à vos administrés pour
« les repousser, les chasser et se tenir à l'écart de leurs méfaits.

« Nous les avons timorés en nous appuyant sur nos lettres adressées à Votre
« Seigneurie et à M. le capitaine commandant à Nemours, pensant que Votre
« Seigneurie ne passerait pas outre aux pactes, accord et conventions arrêtés
« pour la durée des bonnes relations ; que vous ne tolèreriez pas l'entrée
« d'une ou de plusieurs tribus sur votre territoire fortuné ; qu'au contraire
« il est de notre devoir et du vôtre, puisque les prédécesseurs l'ont convenu,
« de ramener et de chasser ces gens.

« Mais pour tout ce que nous vous avons écrit à ce sujet aucune mesure
« ne paraît avoir été prise par vous, au contraire, ces rebelles se sont préci-
« pités sur les terres des Achache, se sont entendus avec eux et alors les
« Achache combattirent de leur côté ; ils ont tué des nôtres. Nous avons
« ramené nos frères après leur avoir fait attester qu'ils s'étaient ligüés avec
« les Achache et nous sommes revenus.

« Nous insistons auprès de vous pour obtenir qu'ils (les Beni Khaled) soient
« reconduits sur la limite de votre territoire, nous demandons des amendes
« pour les personnes tuées par le fait des Achache, car nous pensons que
« Votre Seigneurie n'admettra pas que nous soyions lésés par les limitrophes,
« il en est de même de nous. Et il ne résultera que le bien, s'il plaît à Dieu,
« de cet arrangement.

« Sentiments respectueux.

« 16 Ramdan 1297 (23 août 1880).

« POUR TRADUCTION CONFORME :

« *L'Interprète militaire,*

« Signé : ALATA. » (A. G. G.)

Il est très possible que les Achache aient cherché à s'opposer à la violation de leur territoire, c'était leur droit et leur devoir. Quant au reproche adressé aux autorités françaises de s'être désintéressé des événements, il est injustifié. Le 24 août, à 8 h. 35 du matin, le général de division télégraphiait au Gouverneur, d'après des renseignements venus de Tlemcen et par conséquent déjà anciens, puisque le général commandant la subdivision ne pouvait lui-même les tenir que de Nemours :

« Les Beni Drar réfugiés à Sidi Bou Djenane sont très nombreux,
« ils ont au moins 300 hommes armés. Un officier de Nemours a été envoyé
« sur les lieux, pour les engager vivement à repasser la frontière et, dans
« le cas où ils s'y refuseraient absolument, les désarmer et les conduire immé-
« diatement dans l'intérieur pour éviter un nouveau conflit »

(A. G. G.)

C'est sur l'intervention de l'officier de Nemours que les Beni Drar repassèrent au Maroc le 23 août. Les Français ne pouvaient pas prévoir à l'avance les incidents du 22 ; pour être toujours prêts à agir en temps utile, il aurait fallu qu'ils entretenissent constamment une colonne sur la frontière ; cela aurait été évidemment exagéré.

avec les goums des Mehaïa et Angad qui rétablirent l'ordre; le caïd Ahmed ould el Hadj Ali des Beni Marissen dut payer 5.000 francs et faire reconstruire la maison de son rival Ahmed ou Amar des Beni Khellouf. Le 25, les Beni Ourimeche en vinrent aux mains à leur tour ; les Beni bou Abdessied et Ahel Rislane, du soff de Kaddour Lazâar et d'El Hadj el Bachir Harroud, attaquèrent les partisans du caïd Mohammed ould el Hadj Deboa ; les marabouts parvinrent à empêcher l'effusion du sang. Chez les Beni Khaled, El Hadj Mohammed Zaïmi se soumit au caïd Tahar ben Nehar, sans doute pour éviter un conflit préjudiciable à son fils, qui était allé à Fez solliciter un cachet de caïd (1).

Le calme ne dura que quelques mois. Le 15 janvier 1881, les rivaux de Mohammed ould el Hadj Deboa, caïd des Beni Ourimeche, lancèrent contre lui leurs partisans qui incendièrent sa maison et les maisons de plusieurs de ses parents. Mohammed ould el Hadj n'était pas en force pour résister, il s'adressa à l'amel. Ce dernier convoqua tous les goums de son commandement ; les Mehaïa et Angad refusèrent d'obtempérer sans un ordre du Sultan, en sorte qu'Ali Guider ne put réunir qu'environ 150 cavaliers. Chez les Beni Attigue, le caïd Abdelkader ould Mohammed el Hebil fit également incendier, le 15 janvier, une quarantaine de maisons de la dechra du caïd Mohammed ould el Bachir Boudjida. Le 18, Ali Guider rejoignit à El Aïoun son faible contingent et là il discuta avec les chefs des Sedjâa, Beni bou Zeggou, Mehaïa et Mezaouir les mesures à prendre contre les fauteurs de troubles des Beni Snassen. L'amel proposa à l'assemblée d'aller les razzier ; son projet rencontra une vive opposition, aussi retourna-t-il à Oudjda très mécontent. Après son départ, ses contradicteurs se rendirent chez les Beni Ourimeche et les Beni Attigue, ils obtinrent assez facilement un arrangement entre les différents soffs.

Les interventions de l'amel irritaient les caïds jaloux de leur indépendance ; ils demandèrent au Sultan de relever Ali Guider de ses fonctions. A la suite de cette démarche, Mouley el Hassane invita son représentant à ne pas se mêler des querelles d'intérêt purement local, mais il fit en

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 22, 23, 25, 30 août, 13 sept. 1880. — (A. G. G.) T. Div. Oran à Gouv. du 24 août 1880. — (A. G. G.) L. amel à Sub. Tlemcen du 23 août 1880.

même temps connaître aux chefs indigènes, que toutes les tribus de la région sans exception devraient désormais obéir à ce fonctionnaire. Cette mesure souleva une véritable indignation parmi tous les mécontents (1).

Au mois de mars 1881, les Beni Marissen et Beni Khellouf s'entr'égorgèrent pendant quelques jours à propos d'un incident sans importance ; des Zekara, Beni bou Zeggou et Sedjâa se joignirent aux Beni Marissen, les Beni Khellouf furent soutenus par les Mehaïa, Angad, Beni Yala et Beni Khaled. Le 9 mars, il y eut un combat très sanglant ; le soff des Beni Marissen eut le dessus, puis il se fit battre le lendemain ; les vaincus durent chercher un refuge chez les Bessara, leurs maisons furent réduites en cendres. Les contingents victorieux employèrent toute la journée du 11 mars à vider les silos d'Ahmed ould el Hadj Ali, caïd des Beni Marissen, et de ses partisans ; ces derniers tentèrent sans succès un retour offensif, ils se retirèrent ensuite dans la tribu des Beni Attigue ; leurs adversaires couchèrent à Sefrou. La médiation des marabouts arrêta les hostilités, les vaincus se virent imposer une contribution de 30.000 francs et la remise de six chevaux de gada. L'amel ayant essayé de s'interposer, les vainqueurs avaient répondu à son envoyé : « Va dire à Si Ali Guider qu'il s'abstienne de se mêler des affaires qui ne le regardent pas » (2).

Mouley el Amine, délégué du Sultan en mission à Oudjda depuis quelque temps pour régler certaines questions avec les autorités françaises, réunit à Sidi Yahia, le 23 mars 1881, la plus grande partie des caïds et notables de l'amalat ; il leur prescrivit de la part du souverain d'avoir à reconnaître l'autorité d'Ali Guider. Les mécontents ne désarmèrent pas ; lorsque Mouley el Amine quitta la ville, le 1^{er} avril, il était porteur de lettres des principaux personnages des tribus demandant le rappel immédiat de l'amel.

De nouveaux incidents ne tardèrent pas à détourner du Dar el Makhzen l'attention des opposants. Le cheikh Ramdan des Zekara eut peur d'être châtié par les Mehaïa et Angad, pour avoir pris le parti des Beni Marissen au

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 18, 19, 20 janv., 9, 15, 18 février 1881.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 8, 10, 11, 12, 12, 12, 13, 13 mars 1881.

mois de mars ; il décida de leur verser de lui-même une somme de 5.000 francs dans le but de se les rendre favorables. El Hadj Boubekour et Abdelkader Bouterfas furent informés de ses intentions ; le 7 avril, ils apostèrent des goums au djorf el Akhdar, avec mission d'arrêter les notables des Zekara quand ils apporteraient l'argent à Oudjda. Ramdan eut peut-être vent de ces dispositions, car il s'abstint de toute démarche et le petit complot échoua.

Les Beni Marissen tardant à se libérer entièrement de leur amende, les chefs des Mehaïa et Angad envoyèrent chez eux un peloton de cavaliers pour presser les rentrées. Sur ces entrefaites, l'amel fut destitué et abandonna Oudjda à l'improviste, dans la matinée du 3 mai ; il avait une telle peur de ses administrés, que son départ fut une véritable fuite. Au cours du même mois il y eut quelques escarmouches entre les montagnards des Beni Snassen et les tribus de la plaine de Triffa, une fraction des Oulad Mansour attaqua même des Beni Mengouch sur le territoire algérien le 23 mai. Cette violation de frontière se régla facilement ; les Oulad Mansour restituèrent tout ce qu'ils avaient pris aux sujets français, ils payèrent séance tenante une indemnité de 250 francs à chacun des blessés. Le 1^{er} juillet, un nouvel amel arriva à Oudjda pour prendre le commandement de la province, il se nommait Abdelmalek ben Ali es Saïdi et venait de Tanger (1).

L'ADMINISTRATION DE L'AMEL ABDELMALEK BEN ALI ES SAÏDI
RAMÈNE UN PEU DE TRANQUILLITÉ
DANS LA RÉGION D'OUDJDA

Pendant que se déroulaient les événements relatés ci-dessus, El Hadj Mohammed Zaïmi avait rétabli son influence chez les Beni Khaled et Tahar ben Nehar s'était réfugié à Oudjda. Le 21 septembre 1881, El Hadj Mohammed Zaïmi fit razzier vers le Menaceb Kiss quelques tentes ayant refusé de lui payer une amende ; au cours de l'opération, des cavaliers marocains passèrent sur la rive droite du Kiss. Cette affaire n'eut pas de suites, aucun coup de fusil n'ayant été tiré.

Slimane ben Kaddour, chef des Oulad Sidi Cheikh Gheraba, apparut sur ces entrefaites dans la région de Debdou;

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24 mars, 2, 7, 8, 8, 11, 19 avril, 3, 13, 24, 26, 28, 30 mai, 1^{er} juillet 1881.

l'amel convoqua au nom du Sultan les contingents de l'amalat pour marcher contre lui ; il rencontra une forte opposition. Le 17 novembre, le chef des Oulad Sidi Cheikh fit un coup de main en Algérie ; il était suivi par des cavaliers des Sedjâa. Abdelmalek es Saïdi avait, en prenant possession de son poste, commis la faute de manifester ses préférences pour l'un des soffs de la montagne ; cela provoqua, au début de décembre, une reprise des hostilités chez les Beni Ourimeche, l'agitation s'étendit aux Beni Attigue ; par contre, chez les Beni Khaled, El Hadj Mohammed Zaïmi laissa le champ libre à Tahar ben Nehar. A cette époque, les Mehaïa, soupçonnés d'avoir appuyé les Oulad Sidi Cheikh le 17 novembre, furent razzés par les colonnes françaises. Le fils d'El Hadj Boubekour protesta vivement et la tribu tout entière s'enfonça dans l'Ouest, jusqu'au Metroh. Un chérif d'Ouezzan, chargé de mission par le Sultan, vint à Oudjda au début de janvier 1882 ; il reprocha à El Hadj Boubekour son attitude équivoque à l'égard des Français. Le 2 février, le chérif quitta la ville afin de se rendre auprès de Slimane ben Kaddour et l'amener à déposer les armes (1).

Les Zekara et Beni Yala ayant cherché à se soustraire à l'autorité de l'amel, celui-ci envoya contre eux les contingents des Beni Snassen, Angad et Sedjâa ; les Oulad bou Aasaker, Oulad Moussa, Oulad Ali ben Yahia et les Mehafid des Zekara avaient abandonné leurs contribules par haine du cheikh Ramdan. Un violent combat fut livré le 8 février 1882 à djorf el Klab, près de Tinzi ; les contingents du Makhzen furent battus et perdirent un certain nombre de tués, dont le cheikh des Atsamna. Chez les rebelles, le caïd des Beni Yala, son fils, son khalifa, ainsi que Mohammed Amezian, le fils préféré du cheikh Ramdan des Zekara, se trouvèrent au nombre des morts. Le 9, Abdelmalek es Saïdi fit partir 80 soldats pour renforcer ses contingents ; les Beni Yala et Zekara se retirèrent dans les montagnes des Oulad Amor et des Oulad Bakhti, leurs adversaires regagnèrent alors Oudjda après avoir consciencieusement pillé le pays des Zekara. Les Oulad Abderrahman et Ihaddiouine des Zekara avaient été au feu avec leur tribu, mais sans enthousiasme, car ils étaient de cœur avec

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 23, 25, 30 sept., 1, 2, 4 oct., 21, 26, 30 nov., 6, 15, 17, 19, 20, 21, 22, 31, 31 déc. 1881, 16, 16, 26 janv., 2 févr. 1882 ; R. M. févr. 1882.

les fractions dissidentes. Le cheikh Ramdan connaissait cet état d'esprit ; pendant la retraite il fit saisir et ligotter sept de leurs principaux notables, les autres Oulad Abderrahman et Ihaddiouine s'empressèrent de fuir. En arrivant à Guefaït le cheikh Ramdan répartit ses prisonniers entre les différentes fractions qui se trouvaient autour de lui et il leur ordonna de les mettre à mort ; on traîna les malheureux dans toutes les directions pour les exécuter. Le cheikh Ramdan aurait fait participer toutes les fractions fidèles à ce meurtre, dans le but de les compromettre et d'éviter ainsi des défections. Lorsque leurs ennemis eurent évacué la montagne, les Zekara revinrent chez eux ; le marabout de Guefaït s'interposa en vue d'éviter de nouvelles hostilités. On a présenté l'affaire de djorf el Klab comme une croisade religieuse des musulmans contre les Zekara ; cette version est fort sujette à caution. D'après les traditions locales, la cause première du conflit proviendrait de l'animosité des tribus de l'opposition contre les Zekara, auxquels elles reprochaient de ne pas avoir arrêté Ali Guider, quand, dans sa fuite, il traversa leur territoire. En raison de cet état d'esprit, il fut facile à l'amel de lever des contingents pour marcher contre les Zekara (1).

Au moment de l'insurrection de Bou Amama dans le Sud Oranais, la garnison d'Oudjda avait été renforcée à 400 hommes ; les populations de la région ne furent pas mêlées à la lutte. Après l'attaque sur le chott Tigri de la mission topographique du capitaine de Castries, le 26 avril 1882, des Beni Guil ayant pris part à cette affaire dressèrent leurs tentes sur l'oued Charef, près de Ras el Aïn. Dès qu'il en fut informé, le commandant de la colonne française d'El Aricha se porta dans cette direction. Le 12 mai, la colonne atteignit les bords de la vallée, au delà de laquelle un escadron du 2^e chasseurs rencontra les contingents des Beni Guil forts de 300 cavaliers et 100 fantassins ; nos cavaliers les chargèrent et les mirent en déroute. Les Français regagnèrent le territoire algérien dans la même journée, ils avaient eu 2 tués et 5 blessés. Au mois de juin, les Beni Guil sollicitèrent l'autorisation d'aller se ravitailler dans l'Angad, l'amel la leur accorda contre le paiement d'une forte amende. Cet argent devait être versé au compte de l'indemnité due par le Makhzen au

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 9, 11 fév. 1882 ; R. M. fév. 1882. — MOULIÉRAS, *Les Zkara*, pp. 58 à 60 (1905). — *Trad. loc.*

Gouvernement français, pour les attentats commis en territoire algérien par les Marocains (1).

Abdelmalek es Saïdi réussit à diminuer l'insécurité sur la frontière, en collaborant franchement et loyalement avec les autorités françaises. Cet amel, sage et droit, rétablit la paix dans son commandement ; les conflits armés se firent rares.

En octobre 1882, des questions de rivalité allumèrent la guerre civile chez les Beni bou Zeggou ; le soff de Mohammed bel Fekchiche, aidé par les Sedjâa, tomba sur les partisans du caïd Hommada, il se fit battre et subit des pertes assez considérables ; l'ordre fut rétabli en novembre. Au début de janvier 1883, des querelles de peu d'importance mirent encore aux prises des partisans des Angad et des Beni Snassen. Ces incidents étaient purement locaux. Les troupes d'El Aïoun Sidi Mellouk furent chargées de surveiller les groupes turbulents afin de les maintenir dans le calme.

La garnison d'El Aïoun comprenait théoriquement 600 réguliers sous le commandement de l'agha Hadj Mohammed, lequel recevait 5.000 francs par mois pour leur solde ; les officiers gardaient cet argent pour eux et il n'y avait en réalité dans la kasba que 100 à 150 malheureux n'ayant des soldats que le nom. Le chef supérieur de la place était le cheikh Hamidan des Sedjâa. La population ne comprenait que quelques marchands musulmans ou juifs de Debdou et de Tlemcen.

Chez les Beni Khaled la situation des partis était de nouveau changée ; Ali ou Rabah, caïd des Beni Drar, avait acquis la suprématie dans l'est du pàté montagneux des Beni Snassen. Ali ou Rabah déposséda El Hadj Mohammed Zaïmi de son caïdat de Taredjirt pour le donner à Tahar ben Nehar. L'amel n'ayant pas dans cette circonstance appuyé El Hadj Mohammed Zaïmi, celui-ci recruta des partisans parmi les Oulad Ghazi. Le 11 février 1883, ces derniers attaquèrent leur caïd El Hadj el Bachir, ami et allié d'Ali ou Rabah ; ils éprouvèrent un échec. El Hadj Mohammed Zaïmi, afin de s'assurer le concours des Mehaïa, offrit sa fille au fils d'El Hadj Boubekour ; les épousailles eurent lieu dans le courant de mars. Le caïd des Mehaïa refusa de prendre parti pour le beau-père de son fils ; El

(1) (A. C. M.) R. M. mai, juin 1882. — GRAULLE, *L'insurrection de Bou Amama*, pp. 121, 122. — CANAL, *Oudjda*, p. 50.

Hadj Sahli ould Boubekour s'allia alors avec les Zekara, Beni Ourimeche, Beni Attigue et une partie des Beni Mengouch. Ali ou Rabah se voyant menacé fit appel aux armes; une partie des Oulad Ghazi, les Mezaouir, Beni Khellouf et Mehaïa épousèrent sa cause, de sorte qu'El Hadj Sahli allait avoir à combattre contre son père.

Le caïd Mokhtar el Guerroudj, des Beni Mengouch, ouvrit les hostilités le 31 mars en lançant les Beni Marissen contre les Beni Khellouf ; une action générale devenait imminente ; les deux soffs rassemblèrent tous leurs combattants. L'amel se déclara ouvertement pour Ali ou Rabah : le 7 avril, il réunit ses forces à celles de ce chef de parti, la concentration se fit à Sidi Moussa sur l'Isly ; El Hadj Mohammed Zaïmi et El Hadj Sahli massèrent leurs contingents à Sefrou. Le 9 avril, les éclaireurs entamèrent le combat, il allait se généraliser quand une intervention des marabouts mit fin à la lutte. El Hadj Mohammed Zaïmi fut réintégré dans son commandement de Taredjirt, mais ses partisans durent verser une amende de 10.000 francs (1).

Le 22 avril 1883, l'amel, escorté de plusieurs caïds et d'une centaine de cavaliers en veste rouge et burnous blanc, alla saluer à Marnia le Gouverneur général de l'Algérie de passage dans cette localité. Après cette entrevue, on autorisa les Marocains à venir se ravitailler sur les marchés algériens, ces marchés leur étaient fermés depuis l'insurrection de Bou Amama en 1881.

C'est en 1883 qu'un caïd des ksour du Sud fut installé à Figuig ; il ne tarda pas à être indépendant de l'amel d'Oudjda.

La fin de l'année ne fut marquée que par la construction de la kasba de Saïdia, en face du petit bordj français d'Adjeroud. Les bruits les plus contradictoires circulèrent dans les tribus au sujet de cette construction ; on raconta même que le Sultan comptait céder la kasba à bail à l'Allemagne. A la mort de l'agitateur Slimane ben Kadour des Oulad Sidi Cheikh, son fils Sidi Cheikh fut recueilli par les Mehaïa ; il mourut à Oudjda le 14 novembre dans la maison d'El Hadj Boubekour.

Afin de récompenser Abdelmalek es Saïdi de la correction habituelle de son attitude, le Gouvernement français

(1) (A. C. M.) R. M. oct., nov. 1882, janv., fév., avril 1883. — DR FOUCAULD, p. 255. — CANAL, *Oudjda*, pp. 3 à 5.

lui fit offrir une épée d'honneur. Cette arme lui fut remise en grande cérémonie à Sidi Zaher, le 25 janvier 1884, par le général commandant la division d'Oran. Au mois de mai de cette même année, l'explorateur de Foucauld traversa la région d'Oudjda à la fin de son grand voyage au Maroc ; il circulait incognito sous le costume juif. Il séjourna dans la ville d'Oudjda pendant la journée du 22 mai ; à ce moment les soldats marocains suivaient avec intérêt les événements du Soudan égyptien (1).

Le Sultan envoya son frère Mouley Arafa à Oudjda, avec mission de procéder à la réorganisation du commandement chez les Beni Snassen ; ce prince entra en ville le 27 mai 1884. Son séjour dans cette localité fut une grosse charge pour les tribus de la région, elles étaient tenues de lui fournir à tour de rôle une copieuse mouna. Le 12 août, le commandant supérieur du cercle de Marnia alla saluer Mouley Arafa sur la frontière ; Abdelmalek es Saïdi assistait à l'entrevue qui fut cordiale et courtoise. Le frère du Sultan s'occupa entre temps d'organiser les caïdats ; il correspondit dans ce but avec certains marabouts, notamment avec Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, qu'il chargea de faire des recensements chez les Oulad el Mongar et Oulad Ghazi ; ces deux fractions furent laissées libres d'opter pour le caïd de leur choix. Ce petit fait montre que Mouley Arafa dut agir avec beaucoup de prudence, pour ne pas heurter les sentiments des populations.

Au mois de juillet, l'amel accompagna le délégué du Sultan jusqu'à Figuig ; ce dernier quitta définitivement Oudjda le 11 décembre pour rentrer à Fez. Abdelmalek es Saïdi et plusieurs caïds se mirent en route avec lui, le frère de l'amel se chargea de l'intérim pendant son absence (2).

Les Beni Snassen, qui venaient de traverser deux années de tranquillité, recommencèrent à se quereller au début de 1885 ; on se battit dans la montagne les 19, 22 et 23 février. Le 21 mars, il y eut encore un combat, puis, sur les instances des marabouts, les belligérants acceptè-

(1) (A. C. M.) R. M. mai, juin, juillet, août, octobre, nov. 1883, février, mars 1884. — DE FOUCAULD, pp. 253 à 258. — CANAL, *Oudjda*, pp. 15 à 17. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 217.

(2) (A. C. M.) R. M. juin, juillet, août, sept., déc. 1884. — (A. G. G.) L. Div. Oran à gouv. du 15 juin 1884. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, L. de Mouley Arafa du 16 octobre 1884.

rent de déposer les armes, au moins jusqu'au retour de l'amel qu'ils acceptaient en principe comme arbitre.

L'amel avait depuis l'année précédente formé le projet de faire un voyage en France et il s'en était ouvert aux autorités algériennes ; celles-ci l'avaient avisé qu'elles ne voyaient aucun inconvénient à ce qu'il se rendit à Paris en passant par Alger ; le Sultan lui avait également donné son consentement. Au mois de février 1885, la légation de France à Tanger fit prévenir Abdelmalek es Saïdi que le détour par Alger était contraire à l'habitude. L'amel se plaignit amèrement de ce contre-temps dans une lettre au général commandant la subdivision de Tlemcen ; suivant lui, au point où en étaient les choses, cela lui donnait l'attitude d'un menteur vis à vis de son souverain, auquel il avait affirmé que les Français voyaient son voyage d'un bon œil. Cet incident de pure forme fut facilement solutionné. Au mois de mai, lors de la mission à Fez de M. Féraud, ministre de France à Tanger, Mouley el Hassane décida d'envoyer l'amel d'Oudjda à Paris comme ambassadeur extraordinaire ; il fut entendu qu'il reviendrait par l'Algérie. Ce programme fut exécuté de point en point ; l'envoyé chérifien alla ensuite à Fez rendre compte à son maître, il était très satisfait du bon accueil qu'il avait reçu en France. L'amel rejoignit son poste le 21 janvier 1886 ; les goums des tribus de la plaine se portèrent au devant de lui à El Aïoun Sidi Mellouk (1).

LES MEHAÏA SE RÉVOLTENT CONTRE L'AMEL SOUTENU PAR LES ANGAD

Abdelkader Bouterfas, caïd des Angad, jaloux de la prééminence acquise par El Hadj Boubekour des Mehaïa au temps de l'amel Ali Guider, s'employa activement à le discréditer auprès de son successeur Abdelmalek es Saïdi. Cela lui fut d'autant plus facile que ce fonctionnaire, dont l'apparence chétive nuisait souvent à son prestige, devait être naturellement porté à ruiner, dans la mesure du possible, l'influence d'un chef énergique et redouté comme El Hadj Boubekour. Pour atteindre ce but, Abdelmalek es Saïdi prépara un projet de fractionnement de la tribu des Mehaïa dont certains éléments, notamment les Acha-

(1) (A. C. M.) R. M. mars, avril, mai, juin 1885 ; R. A. 1885. — (A. G. G.) L. Min. Fr. Tanger à gouv. Alger du 18 juin 1885. — (A. G. G.) Alger du 23 janv. 1886. — CANAL, Oudjda, p. 17.

che, supportaient mal l'autorité d'El Hadj Boubekour ; lors de son voyage à Fez, il présenta ce projet au Sultan qui l'adopta. Les Oulad Barka étaient donnés à Mohammed ould el Haouari, les Oussata à Mohammed ould el Aïd, les Achache à Abderrahman Châaïbi et les Beni Mathar étaient détachés de la confédération des Mehaïa pour passer sous le commandement de Mohammed bel Mahi, El Hadj Boubekour se trouvait complètement évincé.

Le chef des Mehaïa n'était pas homme à accepter pareil affront ; le frère de l'amel l'avait d'ailleurs froissé à plusieurs reprises par ses maladresses, alors qu'il remplissait l'intérim ; aussi, en rentrant à Oudjda, Abdelmalek es Saïdi trouva-t-il la situation déjà fort tendue. Avant de rien ébruiter de ses projets, il chercha d'abord à intéresser à sa cause les futurs caïds des Mehaïa. Après un mois d'efforts pour dissocier la tribu, il convoqua El Hadj Boubekour qui, de peur d'être arrêté, ne répondit pas à son invitation. Se rendant compte qu'il n'arriverait pas à s'emparer de lui, l'amel remit à Abderrahman Châaïbi le cachet de caïd de la fraction des Achache le 2 mars 1886.

Le nouveau caïd, craignant la colère du chef des Mehaïa, établit ses tentes à Magoura en territoire algérien et au milieu des campements des Oulad Nehar. Le 4 mars, dans la matinée, El Hadj Boubekour, suivi de son fils, d'une trentaine de cavaliers et de quelques fantassins, tomba à l'improviste sur les Medafaïa des Achache ; leur douar fut razzié à fond, Abderrahman Châaïbi et son fils restèrent parmi les morts. En se retirant, El Hadj Boubekour reçut un coup de feu dans le dos, il expira quelques instants après. Les Medafaïa demandèrent à rester en Algérie, ils rendirent leurs armes et furent placés à Sidi Djilali. Pour éviter une nouvelle violation de frontière, les Français mobilisèrent aussitôt des troupes (1).

El Hadj Sahli ould Boubekour recueillit la succession de son père et rechercha des alliances ; assuré du concours des Zekara et Sedjâa, il laissa la plus grande partie de ses troupeaux vers Ras el Aïn et se dirigea sur Oudjda. L'amel essaya de son côté de faire accepter leurs cachets aux caïds désignés pour commander les Mehaïa ; ceux-ci, peu soucieux de partager le sort de Châaïbi, restèrent sourds à ses prières. Abdelmalek es Saïdi fit alors emprisonner tous

(1) (A. G. G.) R. C. sup. Marnia du 30 avril 1886. — CANAL, *Les troubles de la frontière marocaine*, pp. 4 à 7. — BEN ABDALLAH OULD ABDERRAHMAN.

les partisans d'El Hadj Sahli qui lui tombèrent sous la main; parmi eux se trouvaient Mohammed ben Cheikh, le caïd actuel des Oulad Ali ben Talha, et plusieurs notables du quartier des Oulad Amrane. Les hostilités étaient de ce fait engagées entre les révoltés et le Makhzen. Les premiers disposaient par suite de leurs alliances avec les Zekara, Sedjâa, Haouara et Beni Snassen de plus d'un millier de cavaliers et d'environ 7.000 fantassins; l'amel, appuyé par les Arabes Triffa et une partie des Beni Snassen, ne pouvait compter que sur environ 500 cavaliers et 6.000 fantassins; de nombreuses tribus étaient partagées entre les deux soffs (1).

Hamza ould Boubekour, des Oulad Sidi Cheikh Cheraga, vint à Oudjda sur ces entrefaites et chercha à calmer les Mehaïa. Ceux-ci refusèrent tout arrangement et, le 20 mars, ils plantèrent leurs tentes à Sidi Moussa sur l'Isly. Le 27 mars, vers une heure du soir, un engagement très sérieux eut lieu à Ghaghar, sur la rive gauche

(1) Les indications suivantes extraites du rapport du commandant supérieur de Marnia du 30 avril 1886, annoté par le général commandant la subdivision de Tlemcen, donnent le détail approximatif des contingents en présence; elles montrent jusqu'à quel point le désordre régnait dans les tribus.

« PARTI DE L'ORDRE. — Si Abd el Malek es Saïdi, amel d'Oudjda, chef ayant sous ses ordres :

	Cavaliers	Fantassins
« Mezaouir. Caïd Abdelkader Bou Teurfas	130	400
« Oulad Ali ben Talha. Si Abd el Malek, caïd	70	300
« Oulad Ahmed ben Brahim. Mohamed ould Talha	60	140
« Oulad Azouz. Mohammed ould en Nouali, chef	20	80
« Oulad el Abbès. Bou Saïd ould Bou Teurfas, chef	30	70
« Angad de $\left\{ \begin{array}{l} \text{Haouara} \\ \text{Oulad Scrir} \\ \text{Oulad Mansour} \end{array} \right\}$ Triffa $\left\{ \begin{array}{l} \text{Ali ben Hadel, cheikh..} \end{array} \right.$	80	400
« Beni Drar. Ali ould Rabah, chef	80	200
« Oudjda	»	500
« Taghdjirt. Tahar ben Nehar, caïd	»	400
« Arbal	»	»
« Oulad el Ghazi $\left\{ \begin{array}{l} \text{Hadj el Bachir ould el Moumen, caïd} \end{array} \right.$	12	400
« Oulad Mongar. $\left\{ \begin{array}{l} \text{Hadj el Bachir ould el Moumen, caïd} \end{array} \right.$	12	400
« Beni Attig. Mimoun ould el Hebil, caïd	24	600
« Beni Attig. Boumedién ould Ouliou	10	40
« Beni Ourimech	25	2.000
« Beni Mahiou	10	600
« Zekkara (deux douars dissidents d'avec leurs frères).....	5	150
TOTAUX	556	6.640

de l'oued Nacheff (1) ; l'amel y assistait. Le combat ne dura que deux heures, les contingents fidèles furent mis en déroute et perdirent plus de 160 hommes. Les Mehaïa n'eurent que 16 tués ; leur victoire fut décisive, ils brûlèrent plusieurs tentes des Mezaouir. Abdelmalek es Saïdi rentra précipitamment à Oudjda et les Angad allèrent s'établir vers Takbalet, sur la frontière algérienne. L'amel, affolé de la tournure prise par les événements, écrivit au commandant supérieur de Marnia ; il sollicitait l'envoi d'un goum de 200 chevaux afin de l'aider à quitter la ville avec sa famille. Dans la matinée du 28 mars, l'amel prit la fuite avant le jour ; il était monté sur un mulet et parvint à passer inaperçu jusqu'à Zoudj el Beghal où il fut rejoint par le capitaine Lavergne. Abdelkader Bouterfas suivit l'exemple du fonctionnaire chérifien.

Les gens d'Oudjda appartenant au soff des Mehaïa vinrent de bonne heure aux portes de la prison annoncer aux détenus la fuite de l'amel. Avec l'aide de la foule massée à l'extérieur, les prisonniers parvinrent à sortir de leur cachot en enfonçant les portes à coups de pierres ; ceux

« PARTI DE L'INSURRECTION. — *El Hadj Saheli ould Bou Bekeur, chef.*

		Cavalliers	Fantassins
« Mehaïa	(El Hadj Saheli	700	1.000
« Beni Mathar			
« Zekkara. Caïd Ramdan ould Amor		80	1.400
« Sedjah. Cheikh Hamidan		200	500
« Haouara des Halaf		80	»
« Beni Attig. Amar ould el Hadj el Oujill, caïd		40	700
« Beni Mengouch. M'hammed ben Aïssa (Bessara), caïd		30	500
« Beni Mengouch. Mokhtar ould el Guerroudj, caïd		30	1.800
« Beni Ourimech. Hadj Bou Cheta, caïd		20	700
« Beni Yala. Cheikh Ahmed ould Bou Zian		80	700
TOTAUX		1.260	7.300

« 3^e Note. — La répartition indiquée dans ces deux tableaux ne peut être qu'approximative, surtout en ce qui concerne les fractions des Beni Snassen. « Chacune de ces fractions, en effet, si petite qu'elle soit, avait des dissidents, qui prenaient fait et cause pour le parti que combattaient leurs frères.

« Cet état de division était poussé si loin que parfois, dans un même douar composé de 15 ou 20 tentes, les unes se mettaient du côté des Angad et les autres du côté des Mehaïa.

« On peut juger par là combien l'anarchie est grande chez les Beni Snassen.»

(A. G. G.)

(1) Le lieu dit Chaghar est à l'emplacement du terrain de manœuvres d'Oudjda.

qui ne purent pas se débarrasser eux-mêmes de leurs chaînes furent portés par des amis chez des forgerons (1). Les Mehaïa commencèrent ensuite à pénétrer dans la ville, ils se mirent à piller les biens des notables partisans des Angad qui étaient en fuite. Sur l'intervention de person-nages religieux, les vainqueurs se contentèrent d'une amende de guerre de 800 douros.

Des habitants d'Oudjda s'étant rendus sur le lieu du combat en rapportèrent quelques armes ; d'autres individus alléchés par cette trouvaille s'y transportèrent à leur tour vers 11 heures du matin, ils furent arrêtés par des Mehaïa qui les dépouillèrent de tous leurs vêtements, ils durent regagner leurs demeures en voilant leur nudité avec de l'herbe (2).

Parmi les vaincus, des Angad et Zekara passèrent en Algérie le 29 mars ; ils rendirent leurs armes aux autorités françaises. La majeure partie des Angad se porta sur la plaine de Triffa en longeant la frontière jusqu'au Guer-bous ; les Mehaïa poursuivirent les fuyards avec lesquels ils échangèrent quelques coups de feu. L'amel marcha sur le Nord sans quitter le territoire français et, le 1^{er} avril, il alla s'enfermer dans la kasba de Saïdia. Afin de parer à toute éventualité, les Français envoyèrent des renforts à Marnia ; une colonne d'observation fut constituée sous les ordres du général Gand. Les vainqueurs occupèrent leurs loisirs à piller les silos des Angad et à ravager leurs cultures ; l'amin Rekina leur fit des cadeaux afin de les engager à respecter la ville. De nombreuses notabilités, fatiguées de ces désordres, formulèrent le vœu de voir la France étendre son protectorat sur l'amalat d'Oudjda.

(1) CANAL. — *Les troubles de la frontière marocaine*, pp. 8 et 9, rapporte que les prisonniers furent délivrés par les Mehaïa, qui allèrent quérir, le cou-teau sur la gorge, l'armurier Hassane Fasla pour leur ouvrir les portes de la prison et les débarrasser de leurs fers ; les acteurs du drame affirment que les détenus se sont tirés eux-mêmes d'affaire avec l'aide des habitants et avant que les Mehaïa n'aient pénétré en ville. D'après Ben Salem, fils de l'armurier Hassane Fasla, un ou deux prisonniers seulement ont été portés dans l'atelier de son père, qui a enlevé les rivets de leurs chaînes de son plein gré, sans avoir été menacé. Le même auteur accuse les Mehaïa d'avoir saccagé Oudjda ; tous les témoins oculaires que j'ai pu interroger disent au contraire que les Mehaïa ont fait preuve de quelque modération dans la victoire.

(2) (A. C. M.) R. C. sup. Marnia du 30 avril 1886. — CANAL, *Les troubles de la frontière marocaine*, pp. 8 et 9. — MOHAMMED BEL ARBI BEN KACHOUR. — CHEIKH MOHAMMED BEN LABI. — MOHAMMED BEN CHEIKH. — BEN SALEM FASLA.

Les Angad attendirent en vain l’arrivée des contingents des Beni Snassen ayant promis leur concours, ils étaient démoralisés ; les Mehaïa au courant de cet état d’esprit se firent plus entreprenants. Les 5, 6 et 7 avril, la pluie tomba à torrents et immobilisa les belligérants. Le 6, El Hadj Sahli alla protester de ses bons sentiments auprès du général Gand, au bivouac de Sidi Bou Djenane ; l’amel inquiet de cette visite vint à son tour au camp français le 7. Des tentatives de conciliation faites par les marabouts se heurtèrent aux prétentions des Mehaïa ; ceux-ci demandaient, avant toute discussion, que plusieurs personnages, dont Abdelkader Bouterfas et Ali ou Rabah, fussent chassés de leurs tribus. Le voisinage des troupes françaises mettait néanmoins un obstacle aux hostilités. Dans l’après-midi du 10, les révoltés s’avancèrent pourtant jusqu’au col de Rounane, ils brûlèrent sans résistance plusieurs villages des Beni Drar ; le 13 au soir, ils firent subir le même sort à la dechra des Oulad Meryem.

Abdelkader Bouterfas et Ali ou Rabah, n’osant pas coucher dans leurs campements, allaient chaque nuit se mettre sous la protection du camp français. Afin de ne pas être entraînés sur le territoire algérien, à proximité duquel se tenaient toujours leurs ennemis, les Mehaïa consentirent enfin à faire la paix avec les Angad ; ceux-ci leur versèrent quelque argent.

Le 17 avril, les Mehaïa se jetèrent dans l’Ouest pour aller combattre les Beni bou Zeggou qui, effrayés, traitèrent immédiatement dans le but de détourner l’orage. Le 19 avril, la colonne française rallia Marnia ; l’amel était toujours bloqué à Saïdia où il préparait patiemment sa revanche. Le Sultan ne devait pas se rendre compte de la gravité de la situation, car il écrivit le 19 avril aux Beni Khaled d’envoyer une harka à Oudjda pour appuyer Abdelmalek es Saïdi (1).

Le 1^{er} juin 1886, deux envoyés du Sultan entrèrent à Oudjda, ils convoquèrent les chefs des tribus et l’amel, ce dernier n’osa pas quitter son refuge. Les envoyés déclarèrent aux Mehaïa que le souverain exigeait le rétablissement d’Abdelmalek es Saïdi dans son commandement ;

(1) (A. C. M) R. C. sup. Marnia du 30 avril 1886; R. M. avril 1886. — CANAL, *Les troubles de la frontière marocaine*, pp. 9 à 15, 27. — MOHAMMED BEN CHEIKH. — BEN SALEM FARLA. — (A.) MOKHTAR BEN MAHIEDDINE BOUTCHICH. — L. Mouley el Hassane à El Hadj el Bachir des Beni Khaled du 19 avril 1886.

les révoltés persistèrent dans leur refus de reconnaître son autorité. La tribu des Mehaïa était maîtresse incontestée de la situation; des frères d'El Hadj Sahli allèrent jusque dans la montagne des Beni Snassen percevoir des amendes sur les partisans de l'amel, sans qu'aucun osât protester. Mouley el Hassane était décidé à briser les résistances ; le 1^{er} septembre, Boucheta ould el Baghdadi vint de sa part faire de nouvelles tentatives de conciliation. Cette intervention n'ayant pas eu de résultat, Abdelmalek es Saïdi se rendit à Fez le 23 septembre ; plusieurs autres personnages de l'amalat partirent aussi vers la même époque, El Hadj Sahli jugea prudent de s'abstenir.

En quittant Oudjda, Boucheta ould el Baghdadi y laissa un fonctionnaire chargé de l'expédition des affaires de la province. A la fin de l'année 1886, El Hadj Sahli se décida enfin à faire des offres de soumission, l'amel Abdelmalek es Saïdi lui remit en récompense un cachet de caïd des Mehaïa, lorsque, dans les derniers jours de mars 1887, il fut réinstallé dans son commandement par une petite colonne de 450 fantassins, 170 cavaliers et 2 canons ; les tribus révoltées en 1886 furent frappées d'amendes.

Les Beni Drar refusant de recevoir Ali ou Rabah comme caïd, l'amel convoqua les contingents fidèles; 300 cavaliers de la plaine de Triffa se rendirent à son appel, mais un parti des Beni Drar les attaqua le 15 avril à Rounanc et les força à rebrousser chemin. Le 22 avril, l'amel allait se porter de sa personne chez les Beni Khaled ; en raison de l'attitude équivoque prise par les Mehaïa il renonça à cette expédition. Mouley el Hassane mit fin à la résistance des Beni Drar en donnant à l'amel le commandement de toute la tribu des Beni Khaled ; cela équivalait à la destitution d'Ali ou Rabah. Cette solution n'empêcha pas une partie des Beni Snassen de méconnaître l'autorité d'Abdelmalek es Saïdi ; par surcroît, ses rapports avec El Hadj Sahli se tendirent peu à peu. En revanche, l'influence politique des Mehaïa avait subi une diminution marquée, les Angad et les Triffa en profitèrent pour attaquer les Beni Snassen dans le courant d'octobre. A la suite de pourparlers à Aghbal entre les goums des Angad et Mehaïa la paix paraissait devoir se rétablir ; puis, les Mehaïa ayant transporté leurs campements dans le Sud, les Angad se sentirent libres et tombèrent sur les Oulad Ghazi le 8 octobre ; ils leur tuèrent 25 hommes. Quand ils eurent connaissance de cette agression, les Mehaïa décidèrent de se porter au

secours des Beni Snassen ; le marabout de Kerzaz s'interposa entre les deux camps qui acceptèrent de déposer les armes. Il se produisit alors une détente ; les exilés furent rappelés, les Oulad el Bachir réintégrèrent la montagne et El Hadj Mohammed Sghir, fils d'El Hadj Mohammedould el Bachir, fut nommé caïd des Beni Ourimeche. Le 12 novembre, l'amel réunit à Oudjda tous les caïds de la province ; il leur donna connaissance de lettres du Sultan les invitant à la concorde, tous promirent de se conformer aux ordres du souverain (1).

LES MEHAÏA SUSCITENT DE NOUVEAUX TROUBLES,
ILS SONT EXPULSÉS DU PAYS PAR EL HADJ MOHAMMED SGHIR
DES OULAD EL BACHIR

Abdelmalek es Saïdi quitta sa résidence le 27 février 1888 pour se rendre à Meknès auprès du Sultan ; quelques caïds le suivirent, notamment Ali ou Rabah des Beni Drar. Le lendemain du départ de l'amel, des désordres sans importance éclatèrent chez les Beni Snassen dans les fractions des Beni Moussi, Beni Khaled et Beni Mengouch ; ils eurent pour cause les manœuvres d'El Hadj Mohammed Sghir cherchant à reconquérir l'ancienne influence de sa famille. Le 2 juillet, il y eut une escarmouche chez les Beni bou Abdessied, que vinrent attaquer les Oulad Sghir, Haouara et Oulad Mansour. Ces incidents n'influèrent en rien sur l'état politique du pays. La situation ne commença à se gâter qu'au mois de novembre, lorsque Ali ou Rabah et deux autres caïds des Beni Khaled revenant de la cour voulurent reprendre possession de leurs commandements, qui leur avaient été confirmés par le souverain ; ils rencontrèrent une vive opposition de la part de leurs contribuables. Une petite colonne commandée par l'agha Mohammed ben Rahou entra dans la kasba d'Oudjda à la fin de novembre, elle devait attendre le résultat des négociations engagées par les trois caïds avec leurs administrés. Ces derniers refusèrent formellement de reconnaître l'autorité des caïds, ils abandonnèrent leurs labours et se retirèrent à Rounane, résolus à s'opposer par la force à leur installation. L'agha quitta Oudjda le 17 décembre avec les goums des Mehaïa,

(1) (A. C. M.) R. M. juin, juillet, août, sept., oct. 1886, mars, avril, mai, juin, juillet, août, oct., nov. 1887 ; R. A. 1887. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 152. — MOHAMMED BEN CHEIKH. — CHEIKH MOHAMMED BEN LARBI.

Zekara et Beni Yala ; le 19, il s'avança jusqu'à Foum Sefrou pour en imposer aux rebelles. Les deux partis restèrent en présence et la querelle s'envenima tous les jours ; lorsque l'amel rejoignit son poste, le 6 janvier 1899, tout espoir de réconciliation était perdu, les Angad avaient pris parti pour les Beni Snassen et s'étaient transportés dans la plaine de Triffa, prêts à résister aux Mehaïa (1).

Les adversaires firent appel aux autres tribus et les hostilités s'ouvrirent le 28 février 1889 ; ce jour là les Angad, Beni Khaled et Triffa se portèrent avec 700 chevaux et 2.500 fantassins contre les Mehaïa campés vers Tinialine, sur le territoire des Angad qu'ils ravagèrent. Les Mehaïa n'avaient pas prévu cette attaque ; ils rassemblèrent à la hâte 1.200 chevaux et 400 fantassins. El Hadj Sahli forma ses cavaliers en douze groupes et laissa les piétons en réserve. Huit pelotons exécutèrent une attaque de front, pendant que les quatre autres faisaient un mouvement tournant. La panique se mit dans les rangs des cavaliers des Angad et Beni Khaled ; ils prirent la fuite, les fantassins ne tardèrent pas à les suivre et se dispersèrent de tous côtés. Les Mehaïa se lancèrent à la poursuite de leurs adversaires, auxquels ils ne firent aucun quartier, ils leur tuèrent 300 à 400 hommes, ne perdant eux-mêmes que quelques tués.

Les Angad placèrent alors tous leurs douars en arrière du col de Rounane, ils y attendirent l'arrivée des renforts que devait leur conduire El Hadj Mohammed Sghir. Celui-ci se trouvait près de Foum Sefrou avec ses contingents, il laissait les Mehaïa couper les orges des Angad. Pressé par les Angad, El Hadj Mohammed Sghir vint à Aghbal le 4 mars avec 200 cavaliers ; il y eut en ce point une conférence à la suite de laquelle on décida que les alliés réuniraient leurs forces pour marcher à l'ennemi. Le rassemblement se fit à Foum Sefrou ; les Mehaïa, prévenus de ce mouvement, dirigèrent leurs campements au sud d'Oudjda. El Hadj Mohammed Sghir avait le commandement des coalisés ; il arriva le 13 mars en vue d'Oudjda et prit ses dispositions pour attaquer les Mehaïa avec tout son monde. Les marabouts des Beni Oukil, Beni bou Hamdoun et Beni Hamlil s'interposèrent avant que le choc ait eu lieu, ils furent assez heureux pour imposer la paix aux belligérants.

(1) (A. C. M.) R. M. mars, juillet, déc. 1888, janv. 1889 ; R. A. 1888, — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 152.

Après cette solution pacifique, les Mehaïa s'en furent dresser leurs tentes à Tiouli ; leurs ennemis, nourrissant toujours l'espoir de prendre leur revanche, rentrèrent dans la plaine de Triffa et rançonnèrent les Beni Snassen partisans des Mehaïa. Au mois d'avril, les Mehaïa rapprochèrent leurs campements d'Oudjda afin de surveiller les agissements du soff adverse, ils s'installèrent entre la ville et Aïn Tinsaïn. En mai, El Hadj Mohammed Sghir viola la paix jurée le 13 mars, il concentra à Sidi Moussa les contingents des Angad, Beni Snassen et Beni bou Zeggou pour tomber sur les Mehaïa. Ceux-ci essayèrent de négocier ; au cours de l'entrevue entre les chefs des deux partis, des coups de feu furent tirés sur El Hadj Sahli et son entourage. N'étant pas en mesure de résister à leurs ennemis, les Mehaïa battirent en retraite vers le Sud poursuivis par El Hadj Mohammed Sghir ; il y eut un engagement à Tiouli, les Mehaïa, battus, filèrent sur Ras el Aïn, d'où ils furent chassés le 17 mai ; ils allèrent se réfugier sur les chotts. A la prière des marabouts, El Hadj Mohammed Sghir consentit à déposer les armes et regagna la montagne (1).

A la suite de la retraite des Mehaïa, la région d'Oudjda jouit d'un calme relatif. Le 8 juillet 1889, l'amel se rencontra sur la frontière, à Kerkour Sidi Hamza, avec le commandant supérieur du cercle de Marnia ; il se montra très conciliant dans l'examen des réclamations présentées par les sujets algériens victimes de vols ou de violences de la part de ses administrés. Le 20 du même mois, il fut inopinément relevé de ses fonctions par le Sultan, qui le rendit probablement responsable des désordres provoqués par le conflit des Mehaïa et des Angad. Le souverain convoqua en même temps qu'Abdelmalek es Saïdi les principaux chefs de l'amalat ; à Fez il fit arrêter la plupart de ceux qui étaient hostiles aux Mehaïa, en particulier Abdelkader Bouterfas des Mezaouir. Le nouvel amel, Abderrahman ben Abd es Sadok, entra à Oudjda le 21 décembre avec une colonne destinée à assurer la rentrée des impôts ; elle était commandée par El Hadj el Mâati et comprenait 80 cavaliers et 250 fantassins. L'amel était accompagné d'El Hadj Sahli des Mehaïa et d'El Hadj

(1) (A. C. M.) R. M. fév., mars, avril, mai, juin 1889. — DE LA MARTINIÈRE et LAUROIX, T. I p. 153. — CHEIKH MOHAMMED BEN LARBI. — MOHAMMED BEN CHEIKH.

Mohammed Sghir des Beni Ourimeche. Dès son arrivée, Abderrahman ben Abd es Sadok fut salué par les caïds de l'amalat ; il leur donna connaissance des ordres du souverain, qui lui avait confié le commandement direct des Mezaouir et Beni Khaled. El Hadj Sahli devenu le soutien du Makhzen triomphait de tous ses ennemis (1).

Au mois d'avril 1890, des troubles éclatèrent chez les Bessara, qui ne voulaient pas accepter le caïd Mhammed ould Aïssa récemment nommé par le Sultan ; El Hadj Mohammed Sghir et quelques autres caïds des Beni Snassen tentèrent vainement de s'interposer. L'amel lança alors sur les Bessara la colonne d'El Hadj el Mâati et les Mehaïa sous le commandement d'El Hadj Sahli, les réfractaires se soumirent immédiatement ; les Angad qui s'étaient retirés dans la plaine de Triffa revinrent aux environs d'Oudjda. Les Mehaïa et Angad ayant fait un pacte de réconciliation, les anciens alliés de ces derniers : Beni bou Zeggou, Sedjâa et Beni Khaled, furent mécontents ; ils s'organisèrent pour résister au Makhzen appuyé par les Mehaïa, Angad et Beni Ourimeche. Ce dernier groupement attaqua en juillet les fractions des Beni Snassen hostiles, elles demandèrent l'aman et durent payer de fortes amendes. Les Beni bou Zeggou et Sedjâa se voyant isolés vinrent également à récipiscence. Le caïd des Sedjâa fut d'ailleurs arrêté au mois d'octobre par ordre du Sultan et interné à El Aïoun ; l'agitation qui se produisit à cette occasion fut de courte durée. La région d'Oudjda pouvait être considérée comme momentanément pacifiée.

En décembre, Abderrahman ben Abd es Sadok se porta avec son makhzen chez les Beni Drar, qui faisaient toujours de l'opposition à Ali ou Rabah ; il les obligea à se soumettre et les punit d'amende sans éprouver de difficultés.

Dans le courant de mars 1891, la soumission des Oulad Amor, tribu de la vallée de l'oued Za, fut également obtenue par le Makhzen sans un coup de fusil à l'aide des contingents des Angad et Beni Snassen (2).

Au retour de la harka contre les Oulad Amor, il se produisit un incident imprévu, qui faillit occasionner de

(1) (A. C. M.) R. M. juillet, août, sept. déc. 1889, janv., fév. 1890. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 154.

(2) (A. C. M.) R. M. avril, mai, juin, juillet, oct. déc. 1890, mars, avril 1891. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 154.

nouveaux troubles. El Hadj Mohammed Sghir se prit de querelle avec le caïd makhzen d'El Aïoun Sidi Mellouk, lequel refusait de mettre en liberté le caïd Hamidan des Sedjâa détenu dans la kasba ; l'amel dut se rendre lui-même à El Aïoun afin de calmer le caïd des Beni Ourimeche. Celui-ci fit d'ailleurs, à la même époque, des démarches en vue d'obtenir l'élargissement d'Abdelkader Bouterfas des Mezaouir ; le Sultan lui répondit, le 1^{er} avril 1891, qu'il acquiescerait à son désir lors de son prochain voyage chez les Beni Snassen. Le calme se maintint jusqu'au mois de juillet ; les Sedjâa se décidèrent alors à faire une démonstration en faveur de leur caïd Hamidan, ils s'allièrent aux Beni bou Zeggou et vinrent camper près de la kasba d'El Aïoun. Le caïd makhzen se voyant menacé demanda du secours à l'amel, qui lui dépêcha les contingents des Mehaïa et Angad. A peine arrivés, ceux-ci furent culbutés et mis en fuite le 25 juillet par les Sedjâa et Beni bou Zeggou.

El Hadj Mohammed Sghir n'avait pas oublié l'incident du mois de mars, il refusa son appui au Makhzen désireux de venger son échec.

Le parti de l'amel, comprenant les Mehaïa, Beni Yala et Angad, se concentra sur l'Isly le 15 août pour marcher contre les rebelles. En atteignant l'oued Metlili, les Mehaïa et Angad, peu confiants dans leur force, battirent en retraite le 17 août ; ils ne s'arrêtèrent que sur la frontière, près de Takbalet. Abderrahman ben Abd es Sadok n'étant plus soutenu fit faire des démarches de conciliation par le marabout de Kenadsa. De leur côté les Mehaïa entreprirent de semer la division chez les Beni Snassen ; les Beni Khaled embrassèrent leur cause. Dans les premiers jours d'octobre, 1.500 chevaux des Mehaïa, Angad et Beni Khaled se portèrent contre les Sedjâa ; cette expédition regagna Oudjda sans les avoir joints (1).

El Hadj Mohammed Sghir parvint à détacher les Beni Khaled du soff des Mehaïa. Le 15 octobre 1891, il réunit à Aïn-Sfa une colonne de 1.200 chevaux et 4.000 fantassins des Beni bou Zeggou, Sedjâa, Beni Snassen et Zekara et se disposa à attaquer les Mehaïa, auteurs de toutes les intrigues dans la région. Ces derniers ne pouvaient compter

(1) (A. C. M.) R. M., avril, août, octobre 1891. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 154, 155. — (A.) Mansouri ould el Hadj Mohammed, L. Mouley el Hassane à El Hadj Mohammed Sghir du 1^{er} avril 1891.

que sur l'appui moral du fonctionnaire chérifien et ils disposaient simplement d'un millier de chevaux ; ils se retirèrent prudemment le long de la frontière algérienne vers Sidi Zaher, les Angad firent de même ; la harka d'El Hadj Mohammed Sghir s'avança néanmoins contre eux. Le 19 octobre, le commandant supérieur de Marnia se porta à Sidi Zaher avec deux escadrons de spahis, afin de s'opposer à une violation de territoire qui devenait inévitable.

Les Mehaïa et Angad ne pouvaient pas lutter contre leurs adversaires, ils se décidèrent à rendre leurs armes aux autorités françaises et se réfugièrent en Algérie le 20 octobre. Le lendemain, les Angad repassèrent au Maroc sur les instances de l'amel ; quant aux Mehaïa ils demandèrent et obtinrent l'autorisation d'aller camper dans l'annexe d'El Aricha ; au mois de novembre toute la tribu était réunie aux environs du djebel Sidi Labed. En échange de cette hospitalité, El Hadj Sahli fut mis en demeure d'indemniser les sujets algériens auxquels ses gens avaient fait subir des pertes. Les réclamations furent discutées à El Aricha, cela aboutit à l'établissement d'une liste de revendications, que les Mehaïa s'engagèrent à payer.

Après l'expulsion des Mehaïa, El Hadj Mohammed Sghir licencia momentanément ses contingents ; quelques jours plus tard il les convoqua à Cherâa pour marcher sur les Triffa, Kebdana et Oulad Settout, avec lesquels il eut un engagement de faible importance le 26 octobre. L'amalat se trouvait de nouveau en proie à l'anarchie, les influences s'étaient déplacées ; en abaissant les Mehaïa, les Oulad el Bachir avaient reconquis en partie leur ancienne situation (1).

L'amel, disgracié en raison des troubles graves qui avaient éclaté dans son commandement, fut rappelé à Fez ; il quitta Oudjda le 12 novembre 1891, son neveu Mohammed ben Larbi assura l'intérim. Les caïds mêlés aux événements d'octobre furent également mandés à la cour, ceux des Beni bou Zeggou et Zekara répondirent seuls à l'appel de Mouley el Hassane (2).

(1) (A. C. M.) R. M. oct., nov. 1891. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 155. — (A.) Mohammed ould el Hadj Sahli, L. Sub. Tlemcen à El Hadj Sahli du 14 nov. 1891 ; liste des revendications contre les Mehaïa, copie arabe visée par le général commandant la subdivision de Tlemcen le 21 avril 1892.

(2) (A. C. M.) R. M. nov. 1891, janv. 1892.

En 1891, le Français Delbrel (1), vêtu à l'indigène, parcourut le pays ; reconnu par un homme des Beni Oukil qui ameuta contre lui le douar où il s'était arrêté, il se fit passer pour musulman turc. A la fin de mai, le voyageur se rendit chez les Beni bou Zeggou avec une recommandation d'El Hadj Sahli, caïd des Mehaïa ; son but était d'atteindre Fez par la piste de Taza. En raison de la situation troublée de la région, il dut rester chez le caïd Hommada jusqu'en novembre 1891, avant de pouvoir mettre son projet à exécution. A son retour sur Oudjda, au mois d'avril 1892, la maladie l'obligea à faire un nouveau séjour chez les Beni bou Zeggou ; c'est alors qu'il fut arrêté par ordre de Mouley Omar, fils du Sultan, venu dans le Nord-Est marocain avec une mahalla pour y rétablir l'ordre. Le prisonnier fut dirigé sur la capitale, mais il réussit à s'évader en route (2).

(1) C'est ce personnage qui fut à la solde du rogui Bou Hemara, à l'époque où ce prétendant avait établi son quartier général à Selouane. Il s'est fait naturaliser espagnol et il est actuellement au service des autorités militaires de Melilla.

(2) DELBREL, pp. 199, 200.

CHAPITRE IX

Troubles continuels entretenus par les rivalités des principaux personnages de l'amalat

LES MEHAÏA RENTRENT AU MAROC ET EMBRASSENT LE PARTI
DES OULAD EL BACHIR ; UNE LIGUE SE FORME
CONTRE CES DERNIERS QUI SONT DE NOUVEAU OBLIGÉS DE FUIR

L'union s'était faite entre la plupart des fractions des Beni Snassen pour combattre le parti du Makhzen, elle persista encore quelque temps après l'abaissement des Mehaïa. Dès le début de 1892, Mimoun ould Mohammed des Oulad el Hebil, dit caïd Mimoun ould el Hebil, parvint néanmoins à grouper autour de lui un soff hostile à El Hadj Mohammed Sghir ; ce soff comprenait les Beni Attigue, Oulad Sghir, Haouara de Triffa et Oulad Mansour. Le caïd Mimoun ould Hebil se porta chez les Beni Ourimeche, dans le but de piller les biens de son adversaire parti à Fez au milieu de janvier ; il fut repoussé.

Le Sultan était toujours préoccupé du rétablissement de l'ordre dans l'amalat ; en vue d'obtenir l'apaisement il remit en liberté Abdelkader Bouterfas des Mezaouir et envoya à Oudjda un de ses parents. Celui-ci était chargé d'inviter les caïds El Hadj Sahli des Mehaïa, Mimoun ould el Hebil des Beni Attigue, Mohammed ould Abdallah des Beni Mengouch et El Hadj el Bachir Harroud des Beni bou Abdessied à se rendre auprès du souverain. Le parent de Mouley el Hassane arriva à Oudjda dans les premiers jours de février ; les chefs demandés par le Sultan ne mirent aucun empressement à obéir à sa convocation. Abdesse-lam ould Boucheta ech Chergui fut nommé amel en remplacement d'Abderrahman ben Abd es Sadok ; ce nouveau fonctionnaire était auparavant caïd reha dans l'armée chérifienne.

Après un court séjour en Algérie, les Mehaïa repassè-

rent au Maroc et se rapprochèrent des Oulad el Bachir, qui avaient été les principaux artisans de leur chute. L'énergique caïd Hommada, des Beni bou Zeggou, commençait à jouir d'une certaine notoriété dans la région, aussi les Mehaïa avaient-ils cru tout d'abord devoir prendre part aux négociations entamées entre les Beni bou Zeggou, Beni Mathar, Zekara et Angad à l'effet de lutter contre les Beni Ourimeche ; mais la rentrée de Fez des caïds des Beni bou Zeggou et Zekara, ainsi que d'Abdelkader Bouterfas, avait suspendu ces pourparlers et modifié les dispositions des Mehaïa. Pendant son séjour dans la capitale, le caïd Hommada avait eu une violente discussion avec El Hadj Mohammed Sghir, à son retour dans sa tribu il chercha à se venger de son ancien allié. Le résultat de ses menées aboutit à la formation de nouveaux groupements ; d'un côté les Beni bou Zeggou, Zekara et Sedjâa, ainsi que les Mezaouir et Oulad Ali ben Talha entraînés par Abdelkader Bouterfas, de l'autre, les Mehaïa, la majorité des Beni Snassen et les Angad à l'exception des deux fractions qui s'étaient rangées dans le clan opposé ; les Sedjâa parvinrent en outre à assurer à leur soff le concours des Beni Mathar, Beni Guil et Ahlaf. Le caïd Hommada tua de sa main deux notables qui lui faisaient de l'opposition dans sa tribu ; ce double meurtre provoqua la fuite de 80 tentes des Beni bou Zeggou ; elles se réfugièrent chez les Beni Ourimeche. Un miad de ces derniers se rendant chez les Bessara fut attaqué par le caïd Mimoun ould el Hebil ; les hostilités étaient ouvertes (1).

El Hadj Mohammed Sghir, qui s'était rendu à la cour, revenait avec une mahalla commandée par Mouley Omar, fils du Sultan ; en apprenant cette nouvelle révolte il quitta la colonne et regagna la montagne afin de diriger la résistance. Le 23 mai 1892, le caïd Hommada, à la tête des contingents de son soff, se jeta sur les Beni Ourimeche massés à Berdil et appuyés seulement par quelques cavaliers des Beni Khaled et Bessara. Le combat fut d'abord incertain, l'entrée en ligne des tribus de la plaine de Triffa, qui assaillirent par derrière les Beni Ouri-

(1) (A. C. M.) R. M. fév. avril, mai, juin 1892 ; liste des amels de 1859 à 1901. — (A.) Hadj Bou Hamidi, L. Cheikh Mohammed ben Talha à Hadj ben Ahmed ben Laredj du 21 janvier 1892. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED. — (Trad. loc.)

meche, assura la victoire à leurs adversaires ; de chaque côté il y eut six ou sept tués. Les Beni bou Zeggou incendièrent les maisons des Oulad el Bachir et se firent payer une forte amende par les Beni Khaled et Bessara.

Lorsqu'ils connurent le résultat de cette affaire, les Mehaïa, qui avaient promis leur concours aux Beni Ourimeche, rétrogradèrent afin de mettre leurs campements en sûreté. Le soif des Beni bou Zeggou avait commencé par se mettre à leur recherche ; la crainte de la mahalla de Mouley Omar le fit se disperser le 28 mai. Le lendemain du combat de Berdil, les Beni Ourimeche, avec 80 cavaliers des Oulad Settout, razzièrent le campement de Mimoun ould el Hebil vers Cherâa. Le 9 juin, il y eut un autre engagement dans les mêmes parages, les Beni Attigue étaient renforcés par les Kebdana et les gens de Triffa ; les Beni Ourimeche furent repoussés, mais le caïd Mimoun ould el Hebil trouva la mort en combattant. Sur ces entre-faites, l'amel Abdesselam ould Boucheta était entré à Oudjda le 29 mai, la colonne du fils du Sultan y arriva le 16 juin (1).

Pendant que Mouley Omar cherchait à amener une réconciliation entre les différents partis, sa mahalla, placée sous les ordres de Mohammed ben Khadir, parcourait la région et y levait des amendes. Des troubles se produisirent néanmoins chez les Bessara pour des rivalités de commandement ; le 13 octobre 1892 il y eut un léger engagement. El Hadj Mohammed Sghir dut se réconcilier avec le caïd Hommada par ordre du Sultan ; ces deux chefs obtinrent ensuite de Mouley Omar la mise en liberté du caïd Hamidan des Sedjâa. La réconciliation des caïds des Beni bou Zeggou et Beni Ourimeche fut de courte durée ; un nègre du premier ayant failli assassiner le second, il s'ensuivit une rupture. Une coalition des Angad, Triffa, Sedjâa et Beni bou Zeggou se forma alors contre El Hadj Mohammed Sghir et ses alliés les Mehaïa. Le caïd des Beni Ourimeche avait à ce moment l'appui moral du Makhzen, le Sultan lui écrivit qu'il avait donné à tous ses fonctionnaires l'ordre de lui prêter leur concours.

La colonne marocaine fut ensuite rappelée à Fez,

(1) (A. C. M.) R. M. juin 1892. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 155. — (A.) Mansouri ould el Hadj Mohammed, L. Mouley el Hassane à El Hadj Mohammed Sghir du 11 mai 1892. — Mansouri ould el Hadj Mohammed.

elle quitta El-Aïoun le 25 février 1903. Après son départ, les soffs purent s'agiter sans contrainte et rechercher des alliances ; il en résulta des désordres chez les Beni Drar, qui se battirent entre eux le 12 mars, cette querelle locale prit fin sur l'intervention des marabouts. Ces saints personnages furent moins heureux dans leurs tentatives pour faire avorter le conflit qui allait mettre aux prises la plus grande partie des tribus de l'amalat ; l'amel et l'amin firent de leur côté d'inutiles démarches.

Les Beni Ourimeche eurent d'abord quelques engagements sans importance avec leurs adversaires, puis, le 17 mars, les Mehaïa razzièrent les troupeaux des Bessara avec lesquels ils échangèrent des coups de feu. Les Mehaïa campés à Sidi Moussa attendaient le signal d'El Hadj Mohammed Sghir afin de se joindre à lui ; les Oulad Settout, Kebdana et Beni bou Yahi étaient déjà campés près de sa maison à la dechra de Berdil. Chez les Beni Snassen l'accord était loin d'être parfait ; le 18, deux fractions des Beni Attigue : les Beni Moussi et les Beni Amier, en vinrent aux mains. Le caïd Hommada rassembla ses contingents à Bou Redim avec ceux des Sedjâa, Angad, Beni Snassen et Triffa ; comme il se préparait à marcher contre El Hadj Mohammed Sghir, celui-ci crut devoir battre en retraite, il alla camper à Aklim, vers la Moulouya. Les alliés n'essayèrent pas de le poursuivre ; ils manifestèrent l'intention d'aller attaquer les Mehaïa, mais El Hadj Sahli se retira prudemment sur Aourir, puis sur Sidi Djabeur et Tiouli, de là, il revint le 26 mars saccager les récoltes des Angad campés entre Sidi Soltane et Naïma.

Le désordre était à son comble, les alliances changeaient à tout instant. Au commencement d'avril, les Beni Ourimeche escarmouchèrent à différentes reprises contre les Bessara et les Oulad el Hebil qu'ils battirent ; dans chaque parti d'assez nombreux morts restèrent sur le terrain. Le 16 avril, un goum des Mehaïa, posté près d'Oudjda, dévalisa des caravanes se rendant dans cette ville ; le même jour, les Beni Khaled et les Ahel Taredjirt attaquèrent les Oulad Ghazi. Il se produisit de nombreux incidents sur la frontière, les Français durent procéder par intimidation pour faire rentrer au Maroc des douars des Beni Drar. Les Angad, Beni bou Zeggou, Zekara, Beni Mengouch et Sedjâa convinrent enfin de frapper un grand coup ; leur contingents se portèrent sur Berdil, ils incendièrent la maison d'El Hadj Mohammed Sghir, ainsi que plusieurs

villages et coupèrent des arbres dans les vergers. A la suite de cette affaire, les Oulad el Bachir s'enfuirent momentanément à Sebra, au delà de la Moulouya. Lorsque les Angad voulurent se jeter sur les Mehaïa, ceux-ci avaient filé vers le Sud. Chacun aspirait à un peu de calme pour faire tranquillement ses moissons, la paix générale fut donc conclue le 12 mai en présence de l'amel et des marabouts.

Au mois de juin, les Beni Guil firent un coup de main sur les troupeaux des Sedjâa à Tafrata ; au cours de la poursuite ces derniers perdirent 7 hommes et en tuèrent cinq à leurs adversaires, sans pouvoir leur reprendre le butin. En juillet, les Sedjâa aidés par les Beni bou Zeggou cherchèrent à prendre leur revanche ; les Beni Guil campés à Tafrata avaient été prévenus, ils mirent les agresseurs en déroute. La fin de l'année 1893 ne fut marquée par aucun incident, les partis semblaient avoir renoncé à troubler l'ordre (1).

Au début de 1894, quand ils furent sur le point de terminer leurs labours, les Beni Snassen recommencèrent leurs querelles ; des miads sillonnèrent la montagne. Dans la première moitié de février, les Beni Mengouch lâchèrent leurs troupeaux au milieu des cultures du douar Senaïna des Angad ; il y eut combat à Reggada de Triffa, les Angad battirent leurs adversaires et leur tuèrent deux hommes. Vers la même époque un conflit éclata chez les Beni Mengouch entre les Oulad Ourrou et le caïd Mohammed el Guerroudj. Au milieu de mars, les Haouara de Triffa et les Beni bou Abdessied se battirent au marché de Cherâa pour une question futile. Boulénouar ould el Hebil, qui avait pris la succession de son neveu le caïd Mimoun, profita du désordre pour piller le marché avec les gens de son soff. Abdelkader Bouterfas, des Mezaouir, excitait pendant ce temps les différentes fractions de la région contre les Oulad el Bachir. Le 18 mars, les Angad allèrent attaquer les serviteurs d'El Hadj Mohammed Sghir ; devant

(1) (A. C. M.) R. M. juillet, août, sept., oct., nov. 1892, janv., fév., mars, avril 1893 ; R. A. 1893 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 28 fév., 15, 25, 28 mars, 1, 15, 20, 21, 29 avril, 15 mai, 7 juin, 13 juillet 1893. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 67, 156. — (A.) Mansouri ould el Hadj Mohammed. L. Mouley el Hassane à El Hadj Mohammed Sghir du 26 fév. 1893. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED.

cette hostilité générale, celui-ci se proposa alors de laisser sa famille en Algérie et d'aller à Merrakech demander au Sultan protection contre ses ennemis.

Ces derniers firent un miad le 25 avril, ils décidèrent de marcher contre El Hadj Mohammed Sghir campé à Aklim. Les Beni Attigue, Beni Mengouch et Bessara ainsi que les Oulad Ali Chebab, Beni bou Abdessied et Hararda, des Beni Ourimeche, inféodés à Kaddour Lazâar, se réunirent à Cherâa. Boulenouarould el Hebil était à la tête du mouvement ; les Oulad el Bachir n'étaient soutenus que par quelques fractions des Beni Ourimeche ; les Beni Khaled, Angad et Triffa gardaient la neutralité. Le choc eut lieu le 3 mai, l'action s'engagea vers 1 heure de l'après-midi et dura jusqu'au coucher du soleil ; les partisans des Oulad el Bachir durent fuir avec leurs troupeaux en abandonnant leurs tentes ; un cousin d'El Hadj Mohammed Sghir fut tué dans cette affaire. Les Oulad el Bachir ne pouvaient plus se maintenir dans le pays, ils se réfugièrent à Hassi Berkane chez les Beni bou Yahi. Les alliés auraient voulu aller les y poursuivre, l'arrivée d'une forte harka de Guelaya envoyée par Mouley Arafa, qui se trouvait à Selouane, calma leur ardeur et les fit se disperser.

Peu après ces incidents, on apprit la mort de Mouley el Hassane survenue dans le Tadla le 7 juin, les lettres de son fils et successeur, Mouley Abd el Aziz, furent lues à Oudjda le 29 ; les populations accueillirent avec calme la nouvelle de son avènement au trône.

Au mois de juillet, les Beni Guil vinrent à leur tour susciter des difficultés, ils voulaient être autorisés à aller acheter des grains dans l'Angad. Les Mehaïa leur étaient favorables, tandis que les Beni bou Zeggou et Sedjâa, qui n'avaient pas oublié leurs récents échecs, auraient été très heureux de trouver une occasion de se venger. Une réunion eut lieu à Guefaït le 8 juillet, les opposants finirent par désarmer et la paix fut conclue sous les auspices des marabouts. Un vizir du Sultan, Driss ben Yaïch, vint s'installer dans la région avec 30 cavaliers, il était chargé de mission par son maître ; il entra à Oudjda le 10 juillet (1).

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 18 janv., 13, 28 fév., 21, 26, mars, 25, 30 avril, 5, 7, 29, 30 mai. 30 juin, 8, 12, 27 juillet 1894 ; R. A. 1894. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED.

LUTTES INTESTINES CHEZ LES BENI BOU ZEGGOU ET BENI SNASSEN,
EL HADJ MOHAMMED SGHIR EST EMPRISONNÉ A FEZ ;
LE CONFLIT DES MEHAÏA ET ANGAD
ET L'ARRESTATION D'ABDELKADER BOUTERFAS

L'amel ayant voulu percevoir certaines sommes, dont la répartition entre les tribus lui avait été indiquée par le vizir Driss ben Yaïch, une partie des Oulad Ali ben Talha (Angad) et presque tous leurs partisans des Mehaïa refusèrent de payer cet impôt. Le 3 août 1894, le cheikh Mohammed ben Talha et Abdelkader Bouterfas convoquèrent à Oudjda neuf notables Angad de la fraction récalcitrante, soi-disant pour régler cette question ; aussitôt qu'ils eurent pénétré dans la kasba on les arrêta ; deux d'entre eux, Mohammed ben Cheikh et Chetahould Ahmed ben Khatir, parvinrent à s'échapper et se réfugièrent chez les Mehaïa.

Il n'en fallait pas plus pour faire éclater l'hostilité latente entre Mehaïa et Angad, qui, à la première occasion, devait se manifester. Les partis hésitaient néanmoins à s'engager ; les Mehaïa restaient dans leurs campements de Sidi Aïssa à Tiouli, en attendant l'arrivée des Beni Guil pour marcher sur les Angad. Le 21 août, une entrevue eut lieu entre El Hadj Kerroum des Mehaïa et Abdelkader Bouterfas des Mezaouir, ils discutèrent les conditions d'un arrangement amiable ayant pour base la mise en liberté des prisonniers. Les négociations n'aboutissant pas, les Mehaïa manifestèrent l'intention d'aller camper autour d'Oudjda et de faire appel aux armes. El Hadj Sahli écrivit même au général commandant la subdivision de Tlemcen, afin de solliciter l'autorisation de poursuivre ceux de ses ennemis qui passeraient en territoire algérien. Les Angad replièrent leurs campements vers le Nord, ils s'établirent entre le Birrou et Sefrou.

La situation revêtait une certaine gravité ; l'autorité de l'amel étant tout à fait nulle, la plupart des tribus de la région devaient nécessairement être entraînées dans la lutte si la poudre venait à parler. Malgré cette tension, les pourparlers continuèrent activement. A la fin d'août, les Angad consentirent à demander à l'amel l'élargissement des prisonniers dont l'arrestation avait provoqué le conflit ;

le 3 septembre deux de ces derniers furent remis en liberté. Un fort groupe de Beni Guil se mit à parcourir les campements des Angad, dans le but d'exercer sur eux une pression efficace ; à la suite de cette manœuvre les autres prisonniers furent relâchés, sauf un dont l'amel n'avait pas touché la rançon. Ce dernier était détenu à El-Aïoun, il fut élargi après avoir versé 30 douros.

Lorsqu'ils eurent obtenu satisfaction, les Mehaïa, au lieu de désarmer, lancèrent, le 9 septembre, un parti de 300 cavaliers sur les Mezaouir campés à Hassi Zaïmi ; ceux-ci eurent le temps de décamper et leurs adversaires ne purent que piller quelques jardins d'Abdelkader Bouterfas, situés à proximité d'Oudjda. Les Angad renoncèrent à la poursuite et allèrent à Aïn-Sfa se rencontrer avec leurs alliés des Beni Khaled, Bessara et Beni Attigue accourus à l'appel du caïd des Mezaouir. Les Mehaïa, renforcés par quelques Sedjâa et Beni bou Zeggou, se portèrent sur Sidi Moussa, ils y rencontrèrent le 15 septembre la harka des Angad ; les marabouts de Kenadsa et des Beni Oukil parvinrent à empêcher le combat. La réconciliation fut complète et se fit sans aucune condition. L'intervention des personnages religieux avait donné une solution pacifique à cette querelle qui menaçait de devenir sanglante (1).

Pendant que les Mehaïa et Angad étaient sur le point d'en venir aux mains, des troubles avaient éclaté chez les Beni bou Zeggou ; au milieu d'août 1894, les partisans d'Hommada avaient été attaqués par les Haddiouine, qui avaient incendié les récoltes de ce caïd. Celui-ci avait même été assiégé dans sa maison, mais les Mehaïa et Zekara avaient envoyé des gens à son secours ; cela lui avait permis de se débarrasser de ses adversaires.

Au mois d'octobre, Ali ou Rabah des Beni Drar eut des difficultés avec le parti lui faisant de l'opposition, il fut même blessé. Boulénouar ould el Hebil et les notables des Beni Ourimeche, Bessara, Beni Khaled, ainsi qu'Abdelkader Bouterfas, embrassèrent sa cause ; malgré cela l'agitation ne s'étendit pas.

(1) (A. C. M.) C. sup. à Sub. Tlemcen. L. des 5, 10, 18, 22, 28 août, 8, 10, 15, 16, 18 sept. 1894 ; C. T. des 31 août, 1, 3, 4, 5 sept. 1894 ; R. A. 1894. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran. L. des 8, 20 août, 12, 17, 17, 20 sept. 1894 ; T. des 27, 30 août 1894 ; C. T. des 31 août, 1, 3 sept. 1894.

D'un caractère brouillon, Abdelkader Bouterfas suscitait à chaque instant des désordres ; il chercha à entraîner les Beni Snassen contre Mohammed ould Bachir Harroud, fils d'El Hadj el Bachir Harroud des Hararda mort quelque temps auparavant. De leur côté, les Zekara entrèrent en collision avec les Beni Yala, qu'ils battirent le 30 octobre. Lorsque l'amel Abdesselam ould Boucheta, relevé de ses fonctions, quitta Oudjda le 28 octobre, son commandement était livré à l'anarchie la plus complète. Le caïd Hommada des Beni bou Zeggou avait eu, le 26, un engagement avec les Haddiouine et il avait été repoussé.

Au commencement de décembre, les Mehaïa firent une razzia sur les Angad, dont quelques douars passèrent en Algérie ; ce coup de main n'eut pas de suites. Au même moment, les Beni Attigue se prirent de querelle. Les marabouts de Kenadsa s'employèrent activement à amener une détente, ils réconcilièrent les Beni bou Zeggou ; une harka des Beni Khaled, Bessara et Angad, qui s'était rassemblée pour soutenir le caïd Hommada, se disloqua. Au milieu de décembre, les marabouts réussirent également à imposer la paix aux Angad et Mehaïa, ces derniers furent obligés de restituer leurs prises. La situation resta néanmoins très indécise ; les partis s'observaient avec défiance et les habitants d'Oudjda tenaient leurs portes fermées, de crainte d'être dévalisés par les Angad ou les Mehaïa (1).

Le vizir Driss ben Mohammed ben Yaïch, dit Driss ben Yaïch, s'était installé à El Aïoun ; le Sultan le nomma amel en remplacement d'Abdesselam ould Boucheta, il prit possession de son poste le 26 janvier 1895. Ce nouveau fonctionnaire s'occupa immédiatement de rétablir l'ordre ; il fit preuve d'énergie et se montra très dur à l'égard du caïd Abdelkader Bouterfas, qu'il estimait, avec raison, être le principal auteur de tous les désordres. Une garnison de 400 fantassins et 80 cavaliers fut constituée à Oudjda ; l'amel reçut dans le courant de février des effets et des armes pour les équiper, on lui envoya en outre, de Fez, quatre canons de montagne dont deux pour El Aïoun Sidi Mellouk.

(1) (A. C. M.) C. sup. à Sub. Tlemcen. L. des 22 août, 3, 13 oct., 3, 30 nov., 3, 4, 9, 19, 20 déc. 1894 ; C. T. des 30 août, 19 déc. 1894 ; R. A. 1894. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran, L. du 30 août ; C. T. du 1^{er} sept. 1894.

Au commencement de l'année 1895, le caïd des Beni Ourimeche, désireux de rentrer chez lui, s'était rendu auprès du Sultan afin de se plaindre du caïd des Beni bou Zeggou, Hommada, et d'Abdelkader Bouterfas des Mezaouir ; cette démarche fut sa perte. Mouley Abd el Aziz avait été circonvenu par le fils d'Hommada, qui avait pris les devants et, après force cadeaux, avait réussi à se faire admettre au palais ; d'après les Oulad el Bachir, il aurait versé 50.000 francs au vizir Ba Ahmed, qui gouvernait alors au nom du jeune souverain. Le fils du caïd des Beni bou Zeggou s'attacha à rendre El Hadj Mohammed Sghir suspect à cause de ses bonnes relations avec les autorités françaises, si bien que ce dernier fut arrêté le 12 février et jeté en prison. Mohammed ben Hommada obtint en outre l'envoi d'une colonne, sous le commandement de Larbiould Ba Mohammed ech Chergui, pour châtier les fractions rebelles à l'autorité de son père (1).

Les rivalités entretenaient la guerre dans l'amalat. Le 25 mars 1895, le caïd Mohammed el Guerroudj des Beni Mengouch voulut réduire à l'obéissance la fraction insoumise des Ahel Khellad ; il l'attaqua avec son goum, les deux partis perdirent quelques tués. Peu après, le caïd Hommada des Beni bou Zeggou entreprit une opération analogue contre les Haddiouine ; il se fit battre. Le 30 mars, ses adversaires vinrent l'attaquer jusque dans sa maison et le forcèrent à se replier ; ses silos furent incendiés. Le caïd sollicita l'appui de l'amel, des Angad et des Bessara ; le 6 avril, une harka quitta Oudjda afin de se porter à son secours. Sur ces entrefaites, la colonne de Larbiould Ba Mohammed arriva le 9 avril ; elle était forte de 200 fantassins, 120 cavaliers et trois canons de montagne.

Cet événement produisit une grande surexcitation chez les Beni Snassen ; les Bessara tenaient pour les Beni bou Zeggou, les Beni Mimoun leur étaient plutôt hostiles ; chacun chercha à faire prévaloir son opinion les armes à la main, il y eut combat dans la montagne le 9 avril. Le 13, les Bessara attaquèrent de nouveau les Beni Mimoun renforcés par les gens de Sefrou ; ces deux dernières fractions furent battues et poursuivies jusqu'à Taredjirt, elles per-

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 27 janv., 3 fév. 1895 ; R. A. 1895. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED.

dirent leurs troupeaux et leurs maisons furent livrées aux flammes. Le même jour, le caïd Mohammed el Guerroudj des Beni Mengouch, aidé par le caïd Boulenouar ould el Hebil des Beni Attigue et le cheikh Sayah des Bessara, tomba sur les Beni Khellouf et Ahel Khellad ; ceux-ci durent d'abord plier, mais un vigoureux retour offensif leur assura la victoire ; Mohammed el Mostefa el Hebil fut tué.

La harka des Angad et Beni Snassen, qui avait quitté Oudjda le 6 avril, se disloqua sans avoir pu atteindre les Haddiouine réfugiés au sommet du djebel Tanecheurfi. Le 16 avril, l'amel présida à Tinialine une réunion dans laquelle il fut décidé de rassembler une nouvelle colonne pour mettre à la raison les ennemis du caïd des Beni bou Zeggou. Pendant qu'on préparait le rassemblement des contingents, Mouley Arafa, chargé de prendre le commandement de la colonne de Larbi ould Ba Mohammed, la rallia chez les Beni bou Zeggou le 27 avril en passant par Cherâa, Aghbal et Oudjda (1).

La présence des troupes chérifiennes ne mit pas fin aux désordres. Le 19 avril 1895, les dissidents de la tribu des Beni Mengouch se jetèrent sur leur caïd, Mohammed el Guerroudj, qui dut prendre la fuite avec ses enfants et ses tentes ; il alla se réfugier chez son beau-père Boulenouar ould el Hebil, sa maison fut brûlée et l'on vida ses silos. Chez les Mehaïa, la fraction des Achache entra en rébellion contre le caïd El Hadj Sahli ; un miad de cette fraction se rendit auprès des Mezaouir, Oulad Ahmed ben Brahim et Zekara afin de solliciter leur appui. Le 25 avril, les Zekara et Sedjâa se battirent au sujet de l'utilisation des eaux d'une seguia. Le 28, le caïd Boulenouar ould el Hebil attaqua les Oulad Sghir dans leurs campements de la plaine de Triffa, ceux-ci sollicitèrent alors l'alliance des Beni Ourimeche.

L'anarchie n'avait jamais été plus complète ; la moindre étincelle pouvait allumer un incendie. Les agissements des Achache relatés plus haut déchaînèrent le conflit. Le

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 30 mars, 10, 16, 20, 24 avril 1895 ; R. A. 1895.

9 mai, les Mehaïa soutenus par des Beni Drar et Oulad Ghazi et les Mezaouir appuyés par les Achache, Oulad Ahmed ben Brahim et Zekara se battirent vers 2 heures du soir à Bou Sir, entre Aïn-Sfa et le Meghris. Environ 600 cavaliers furent engagés dans cette affaire dont le résultat resta incertain ; les Mehaïa perdirent onze des leurs, les Mezaouir eurent quatorze tués, parmi lesquels Mohammed ben Dali, Mohammed, Moussa et Ben Tadj bel Haouari, frère et cousins d’Abdelkader Bouterfas ; ce chef en fut très abattu. Dans la même journée, les Bessara et Beni Mimoun en vinrent aux mains près de Sefrou.

L’amel Driss ben Yaïch sortit d’Oudjda le 11 mai avec 250 fantassins, 40 cavaliers et deux canons ; il se rendit chez les Angad dont tous les partisans : Bessara, Beni Attigue, Beni Ourimeche, Zekara et Beni Yala se groupèrent autour de lui. L’amel disposa bientôt de 3.000 fantassins et 250 cavaliers, qui se mirent à dévaster les cultures des Beni Mengouch. Le 12 mai, Boulenouar ould el Hebil, désireux de rétablir les affaires de son gendre Mohammed el Guerroudj, conduisit une harka contre les Beni Mimoun soutenus par les Beni Khaled et Beni Mengouch ; une lutte très chaude s’engagea aux abords de Taredjirt, Boulenouar et ses alliés perdirent 30 hommes et 25 chevaux, ils furent poursuivis jusqu’à Aïn-Sfa. Le lendemain, les Arabes Triffa firent une expédition contre le caïd des Beni Attigue ; le cheik des Oulad Sghir ayant été tué au début de l’action, les agresseurs battirent en retraite.

La mobilisation opérée par l’amel n’avait fait qu’aggraver la situation ; ce fonctionnaire se sentant débordé annonça aux révoltés qu’il leur infligeait une amende de guerre, après quoi il rentra à Oudjda le 15 mai. Le 20, des cavaliers des Oulad Sghir et Ahel Khellad, qui cherchaient à ravager les cultures des Beni Attigue, furent surpris par Boulenouar ould el Hebil et mis en fuite. Le 22, les marabouts des Beni Oukil vinrent solliciter ce dernier de faire la paix avec les Arabes Triffa, ils lui remirent de leur part un cheval de gada. Une grande réunion eut lieu le 23, les principales fractions de la montagne des Beni Snassen

et de la plaine de Triffa y étaient représentées ; les marabouts parvinrent à réconcilier les deux soffs.

Driss ben Yaïch tenta de son côté la réconciliation des Angad et Mehaïa. Le 28 mai, il alla camper avec les Mezaouir et leurs alliés au djorf el Akhdar ; son intention était de marcher contre les Beni Khaled, qui étaient toujours dans l'opposition. L'intervention des cheurfa Oulad bou Azza et Oulad Sidi Ali ben Yahia amena une solution pacifique ; les Beni Khaled se soumirent et payèrent une amende de 700 douros et six chevaux. El Hadj Sahli voulut à son tour se rapprocher de l'amel, rendez-vous fut pris à Aourir le 31 mai, ces deux personnages se séparèrent sans avoir pu s'entendre. Les Mehaïa transportèrent alors leurs douars à Tiouli, au milieu de leurs récoltes, afin de pouvoir les enlever en toute sécurité ; les notables conclurent une trêve avec les Angad, leur caïd n'assistait pas à l'entrevue (1).

Dans la tribu des Beni bou Zeggou, les partis s'étaient observés pendant tout le mois de mai 1895. Au commencement de juin, le caïd Hommada, appuyé par la colonne de Mouley Arafa, livra combat aux Haddiouine ; il y eut 8 à 10 hommes tués de chaque côté, dont 3 réguliers. L'amel d'Oudjda conduisit une harka composée d'Angad à El Aïoun Sidi Mellouk pour renforcer la colonne chérienne. Le 12 juin, les Haddiouine attaquèrent cette harka avec succès ; Driss ben Yaïch ayant fait mettre les canons en batterie les rebelles subirent d'assez grosses pertes ; ils laissèrent 31 cadavres sur le terrain, les Angad n'eurent que 5 tués. A la suite de cette affaire, les Angad ravagèrent les cultures des Haddiouine, puis ils regagnèrent leurs campements. Devant la résistance acharnée des dissidents, le Sultan jugea préférable de ne pas insister ; le caïdat des Beni bou Zeggou fut remanié et amoindri. Mouley Abd el Aziz autorisa les Haddiouine à se placer sous l'autorité directe du caïd makhzen d'El Aïoun Sidi Mellouk (2).

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24 avril, 7, 10, 13, 16, 26, 29 mai, 2, 10 juin 1895 ; R. A. 1895. — MOHAMMED BEN CHEIKH.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 10, 16, 20 juin 1895 ; R. A. 1895.

Mouley Arafa conduisit ensuite sa colonne à Oudjda, il s'occupa de percevoir les impôts chez les Angad. De son côté, l'amel infligea une amende de 3.000 douros aux Beni Khaled qui avaient refusé de prendre part à l'expédition contre les Beni bou Zeggou. Il chargea son khalifa d'aller percevoir cette amende avec 30 cavaliers ; certaines fractions versèrent leur quote-part sans difficulté, quant aux Ahel Tizi ils reçurent les mokhazenis à coups de fusil. Driss ben Yaïch envoya des renforts au khalifa ; celui-ci, aidé par les Beni Khaled soumis, put enfin mener à bien sa mission. Mouley Arafa voulut profiter de son séjour dans la région pour réconcilier les Mehaïa et Angad, ses démarches furent couronnées de succès. Après cela il emmena sa colonne chez les Beni Khaled qui lui payèrent les impôts, il ne passa sur la rive gauche de la Moulouya que vers la fin d'août 1895.

Sur ces entrefaites, il se produisit un coup de théâtre inattendu. Les adversaires du caïd Abdelkader Bouterfas avaient sans doute réussi à faire écouter leurs plaintes à la cour de Fez, car l'amel convoqua ce chef à Oudjda pour lui faire une communication, le 12 août ; dès qu'il eut pénétré dans la kasba, il fut arrêté au nom du souverain et mis aux fers. Driss ben Yaïch s'empara également d'un de ses contribules, Kaddour ould Mâamar, et du cheikh Kaddour Lazâar des Beni Ourimeche. Les Angad, très surexcités, placèrent des postes autour de la ville dans le but de s'opposer au transfert des prisonniers. Les femmes d'Abdelkader Bouterfas se présentèrent en suppliantes le 22 août ; elles offrirent à l'amel 900 douros qui, chose extraordinaire, furent refusés ; ce fonctionnaire resta également sourd aux sollicitations du caïd Ramdan des Zekara. Quel que soit le mobile qui l'ait fait agir, cette fois le Makhzen avait frappé juste ; l'arrestation du caïd des Mezaouir mit fin aux querelles qui éclataient à tout instant dans la région. Au mois de septembre, il y eut quelques petites difficultés chez les Beni Khaled, mais le marabout Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche réconcilia les adversaires. L'amel songea alors à entourer Oudjda d'une enceinte, afin de mettre les citadins à l'abri des coups de main des tribus de l'extérieur ; les travaux furent com-

mencés en octobre et activement poussés jusqu'à complet achèvement (1).

L'AMEL DRISS BEN YAÏCH IMPOSE SON AUTORITÉ AUX TRIBUS
DE LA RÉGION D'OUDJDA

Sous l'administration ferme et énergique de Driss ben Yaïch, l'amalat jouit enfin d'un calme inaccoutumé. Au mois de décembre 1895, les Sedjâa firent de l'opposition au caïd makhzen d'El Aïoun Sidi Mellouk, celui-ci alla se plaindre à Oudjda. Lorsqu'il voulut rejoindre son poste, ses adversaires s'opposèrent à son retour dans la kasba ; il ne put y rentrer que sous la protection d'un goum des Haddiouine commandé par le fils du marabout Hommada ould Si Hamza de Guefaït ; l'influence de ce personnage suffit à rétablir l'ordre. Le 18 février 1896, l'arrestation d'un indigène surpris par le makhzen d'El Aïoun en flagrant délit de vol provoqua une rixe, les mokhazenis firent usage de leurs armes et il y eut quelques tués. Cette affaire n'eut pas de suites. Le 29 mars, la paix fut faite sous les auspices du caïd Hamidan des Sedjâa, les coupables des Beni bou Zeggou furent châtiés.

Dans les premiers jours de mars, un cheikh des Oulad Aïssa (Beni Drar), qui recueillait le montant de la hedia destinée à l'amel pour l'aïd es sghir, fut assassiné par un homme des Ahel el Oued (Beni Drar). Le meurtrier ayant pris la fuite, l'amel se fit livrer un de ses complices, ainsi que les principaux auteurs de la tentative d'assassinat commise deux ans auparavant sur le caïd Ali ou Rabah. Les quatre indigènes arrêtés subirent le supplice du sel, qui consiste à faire dans chaque main une incision cruciale, que l'on remplit de sel et de goudron, et à enfermer ensuite les mains dans des peaux mouillées solidement cousues. Ces malheureux furent promenés en cortège au travers des rues de la ville le 18 mars, les soldats chargés

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 1, 4, 13, 20 juillet, 7, 13, 16, 26 août, 27 sept., 28 nov. 1895, 21 mars 1896 ; R. A. 1895. — (A.) Mokhtar beq Mahieddine Boutchiche. L. de Driss ben Yaïch du 8 déc. 1895.

de les conduire leur frappaient la nuque avec un bâton en criant : « Voilà le châtiment que subissent ceux qui osent porter la main sur leurs chefs. » Cette exhibition barbare dura une heure et demie et fit une profonde impression sur l'esprit des populations.

Driss ben Yaïch était animé d'excellentes intentions à l'égard des Français, avec lesquels il faisait tout son possible pour vivre en bonne intelligence. A la fin de mars, il se rencontra avec le commandant supérieur du cercle de Marnia, dans le but de faire une reconnaissance de la frontière qu'avaient franchie des douars des Mezaouir. L'amel reconnut le bien fondé des réclamations françaises, il invita les Mezaouir à rentrer dans leurs limites et leur infligea une amende. Ceux-ci refusèrent de la payer ; Driss ben Yaïch accompagné de son makhzen marcha contre eux le 5 mai ; certains des dissidents se réfugièrent en territoire algérien, dans la tribu des Beni Ouassine ; ils n'y restèrent qu'un mois, au bout de ce temps ils obtinrent l'aman et rentrèrent dans leur tribu (1).

Les Beni Guil marocains et les Hamyane algériens s'étant raziés mutuellement, l'amel accompagné d'un fort goum se transporta le 27 juin chez les premiers afin de régler le différend. Une entrevue eut lieu à Kasdir, sur le chott el Gharbi, les deux partis se réconcilièrent et décidèrent de se rendre mutuellement les prises. La convention de Kasdir fut signée par le commandant supérieur de Méchéria et par l'amel d'Oudjda, qui se rencontrèrent à Magoura du 28 au 31 juillet 1896 pour régler les conditions de son exécution. Le fonctionnaire marocain fut parfait de correction, il apporta la plus grande conciliation dans l'examen de toutes les revendications algériennes qui lui furent soumises (2).

L'autorité de l'amel semblait alors parfaitement assise ;

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 31 déc. 1895, 26 janv., 23 fév., 2, 2, 29 mars, 12 avril, 21 mai, 17 juin 1896 ; R. A. 1896.

(2) (A. C. M.) R. A. 1896. — (A. G. G.) C. T. Div. Oran à Gouv. Alger du 4 août 1896. — (A. G. G.) L. Driss ben Yaïch à Sub. Tlemcen du 5 août 1896.

il n'hésitait pas à punir les personnages se livrant à des intrigues. Au mois d'août 1896, El Hadj Sahli des Mehaïa, jugea à propos d'aller se présenter à l'amel. En septembre, les Beni bou Zeggou, après s'être agités pendant quelque temps, firent leur entière soumission à Driss ben Yaïch. Sur ces entrefaites, ce fonctionnaire fit arrêter El Hadj Miloudould Boubekour des Mehaïa ; son frère, le caïd El Hadj Sahli, craignant de subir le même sort, prit précipitamment la fuite.

La disparition de leurs chefs eut un effet salubre sur les Mehaïa, dont les chioukh vinrent à Sidi Yahia le lendemain, 12 novembre, faire leur soumission au représentant du Sultan. Celui-ci leur prescrivit de ne plus obéir désormais aux membres de la famille Boubekour, il fit prononcer la destitution d'El Hadj Sahli par le Sultan. Deux chioukh allèrent au début de décembre implorer l'amel en faveur d'El Hadj Miloud, les Achache (Mehaïa) unis aux Beni Yala et Zekara insistèrent de leur côté ; pour éviter une prise d'armes possible Driss ben Yaïch se décida à relâcher son prisonnier contre le versement d'une somme de 10.000 francs. A la suite de cet incident, il eut la prudence de se débarrasser d'Abdelkader Bouterfas qui était toujours détenu à Oudjda, il le dirigea sur Melilla d'où on l'embarqua à destination de Tanger (1).

LES TRIBUS DE L'AMALAT S'INSURGENT CONTRE DRISS BEN YAÏCH QUI DOIT RÉSIGNER SON COMMANDEMENT

La sévérité des répressions de l'amel ainsi que ses exigences pécuniaires finirent pourtant par exciter le mécontentement de ses administrés. Une hostilité sourde commença à se manifester au début de 1897, elle ne devait pas tarder à conduire à la pire anarchie. Après la déposition d'El Hadj Sahli, les Mehaïa avaient paru se soumettre ; ils furent les premiers à refuser l'obéissance. Driss ben Yaïch fit incarcérer trois notables des Achache (Mehaïa) venus

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24 août, 21 sept., 17 nov., 7, 15 déc. 1896 ; R. A. 1896.

à Oudjda pour traiter de la restitution de moutons qu'ils avaient razié. Dans les premiers jours de février, il fit informer El Hadj Sahli que le Sultan avait sanctionné sa révocation. El Hadj Sahli n'était pas disposé à accepter cette décision sans protester, il s'appuya sur les fractions qui ne l'avaient pas abandonné pour fomenter une insurrection. Le caïd des Beni Attigue, Boulenouar ould el Hebil, entra dans le mouvement. Les deux chefs insurgés résolurent de mesurer leurs forces avec celles restées fidèles à l'autorité.

Afin de réunir une somme de 300.000 francs destinée à rembourser aux tribus algériennes les pertes que leur avaient fait subir les tribus marocaines du Sud, l'amel crut devoir frapper d'impositions extraordinaires les tribus de la région d'Oudjda qui n'étaient pas en cause. Ce procédé d'administration, bien que très marocain, fut peu goûté des intéressés ; il mit le feu aux poudres. A la fin de février 1897, cinq cavaliers du makhzen furent reçus à coups de fusil dans la fraction des Bessara (Beni Snassen), on les chassa après les avoir dépouillés de leurs chevaux et de leurs vêtements. Boulenouar ould el Hebil, à la tête des Beni Attigue, Beni Mengouch et des gens de Taredjirt, se mit en mesure de soutenir les Bessara ; pendant ce temps, les Mehaïa et Beni Mathar, sous la conduite d'El Hadj Sahli, quittaient les chotts et se dirigeaient sur le Nord. L'amel était dans l'obligation de venger l'insulte faite à ses mokhazenis ; il réunit les contingents des Angad, Beni Yala, Zekara et ceux des Mehaïa qui suivaient la fortune d'El Hadj Miloud, ce dernier s'était séparé de son frère El Hadj Sahli avec lequel il avait eu une querelle.

Driss ben Yaïch se mit en marche contre les Bessara ; comme il n'était pas assuré du dévouement de ses gens, il rebroussa chemin et rentra à Oudjda le 28 février. Pendant cette démonstration, El Hadj Sahli et Boulenouar ould el Hebil étaient restés dans l'expectative prêts à appuyer la fraction qui aurait été attaquée. Le cheikh Saïd ould Mimoun des Oulad Ghazi ayant manifesté son dévouement à l'amel, les révoltés avaient incendié sa dechra le 25 février ; ce cheikh avait dû se réfugier en territoire français pour échapper à ses adversaires. Les hostilités étaient à peine commencées et la situation de Driss ben

Yaïch était déjà des plus critiques ; ce fonctionnaire s'en rendait si bien compte qu'il sollicita l'admission sur le territoire français des troupes de ses partisans (1).

Le 1^{er} mars 1897, Boulenouarould el Hebil avec les goums des Beni Snassen, Triffa et Mezaouir vint s'installer à El Koussiba, à 4 kilomètres environ au nord d'Oudjda. El Hadj Sahli tenait la campagne au sud avec ses cavaliers. Ce jour là, il y eut un engagement sous les murs de la ville entre les réguliers de l'amel et les forces de Boulenouar ; les révoltés razièrent 3.000 moutons, 17 chameaux et pillèrent les jardins, ils eurent trois tués ; le makhzen perdit un tué et deux blessés. Oudjda était étroitement bloqué. De nombreuses difficultés surgirent alors sur la frontière, les Français durent y envoyer un escadron. Le 2 mars, Boulenouarould el Hebil se retira mais il eut soin de laisser les Mezaouir en observation ; ces derniers étaient irrités de la captivité d'Abdelkader Bouterfas et ils réclamaient sa mise en liberté. Driss ben Yaïch ne pouvait pas accéder à leur demande, puisqu'il avait dirigé depuis quelque temps son prisonnier sur Fez. En revanche, il chercha à négocier avec El Hadj Sahli ; il lui promit de demander au Sultan de le réintégrer dans son emploi de caïd, s'il lui prêtait l'appui de son goudm. Boulenouarould el Hebil ayant eu vent de ces pourparlers, manifesta l'intention d'attaquer les partisans de l'amel sans pourtant mettre cette menace à exécution.

Le 9 mars, les dissidents firent présenter un ultimatum à Driss ben Yaïch par le cheikh Sayah des Bessara ; le fonctionnaire chérifien était invité à quitter Oudjda sous quatre jours, faute de quoi la kasba serait incendiée et lui-même mis à mort. Sa réponse fut ce qu'elle devait être, il fit savoir aux insurgés qu'il n'abandonnerait pas son poste sans un ordre du Sultan. Driss ben Yaïch était néanmoins très découragé, il ne disposait que de 60 cavaliers et

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 13, 25 janv., 2, 8, 18, 25 février 1897 ; R. A. 1897. — (A. D. O.) L. Sub. Tlemcen à Div. Oran des 27 fév., 1^{er} mars 1897 ; R. chef bureau arabe Marnia du 10 avril 1897. — ROUARD DE CARD, *Les traités entre la France et le Maroc*, p. 93. — MANDEVILLE, pp. 220 à 224. — PENSA, pp. 420 à 422.

120 fantassins réguliers et le nombre de ses partisans diminuait tous les jours ; les quelques Angad qui lui étaient restés fidèles passèrent dans le camp ennemi ainsi que les Beni Ourimeche ; les Zekara furent à peu près les seuls à continuer leur appui au Makhzen. Le 17 mars, Boulenouarould el Hebil arriva à Sidi Moussa sur l'Isly avec 400 cavaliers, afin d'y concentrer ses forces avec celles d'El Hadj Sahli ; ce dernier ne rejoignit pas. Dans l'obligation où il était de se ravitailler, le caïd des Beni Attigue regagna la montagne sans avoir rien entrepris ; il projetait de réunir de nombreux fantassins, afin de s'emparer d'Oudjda que ses nouvelles murailles mettaient à l'abri d'un coup de main.

La querelle menaçait de s'éterniser ; il n'y avait pas unité de direction chez les insurgés, chacun opérait pour son compte, ce qui empêchait toute action décisive. Le 22 mars, El Hadj Sahli était à Tiouli sur le point d'en venir aux mains avec son frère El Hadj Miloud retiré vers Magoura ; Boulenouarould el Hebil se disposait de son côté à se jeter sur les Zekara pour les châtier de l'appui qu'ils donnaient au Makhzen. A Oudjda les vivres manquaient, les convois envoyés par des commerçants de Mar-nia parvenaient difficilement. Dans la journée du 26 mars, quinze dissidents des Beni Snassen essayèrent de pénétrer à l'intérieur de la ville en passant par une brèche ; ils furent repoussés.

A la fin de mars, Boulenouarould el Hebil se trouvait à Aïn-Sfa avec une harka d'environ 800 fantassins et 200 cavaliers des Beni Attigue, Beni Ourimeche, Bessara, Beni Khaled, Beni Drar, Triffa et Mezaouir ; il attendait les cavaliers d'El Hadj Sahli pour aller attaquer les Zekara. El Hadj Miloud se tenait entre le pays des Beni Yala et celui des Zekara avec les goums des Achache et des Oussata (Mehaïa) ; les Beni Yala et les Haddiouine des Beni bou Zeggou restés fidèles au pouvoir s'étaient rassemblés autour des Zekara. Sur ces entrefaites, les Oulad Ali ben Talha, qui hésitaient encore sur l'attitude à prendre, fraternisèrent franchement avec les révoltés. Ceux-ci firent alors tous leurs efforts pour réconcilier El Hadj Sahli et El Hadj Miloud, de manière à isoler complètement l'amel.

Le fonctionnaire du Makhzen était bloqué dans la kasba par une bande de 100 cavaliers et 200 fantassins ; il avait dû demander du secours au Sultan (1).

Au commencement d'avril 1897, 300 Mehaïa et Zekara du parti de l'amel se firent battre par 400 rebelles des Bessara, Mezaouir et Beni Drar ; ils furent de nouveau attaqués le lendemain de cette affaire et se replièrent vers la frontière ; un groupe de cinquante d'entre eux s'avança même jusqu'auprès de Marnia. Profitant de ce qu'une notable partie des contingents rebelles s'étaient écartés d'Oudjda, l'amel prépara dans le plus grand secret une expédition contre les Mezaouir ; il fit répandre en ville le bruit que la colonne en formation devait aller camper à Aïn-Sfa.

Le 9 avril, El Hadj Miloud sortit des murs à la tête de 300 cavaliers Mehaïa, Zekara et réguliers ; il se dirigea sur Aïn-Sfa, mais aussitôt qu'il fut hors de vue, il tourna à droite et marcha au trot sur les campements des Mezaouir situés à Amras, du côté du Guerbous. Les assaillants tombèrent à l'improviste au milieu des tentes vers midi ; ils razièrent les troupeaux et mirent le feu au douar. Attirés par le bruit et la fumée, les fantassins des Beni Khaled et les cavaliers des Bessara et Beni Drar accoururent à la rescousse ; les partisans du Makhzen furent bientôt en état d'infériorité manifeste. Ils durent battre en retraite vivement poursuivis par les rebelles ; un caïd mia fut tué et plusieurs mokhazenis furent grièvement blessés. El Hadj Miloud et ses cavaliers se jetèrent sur le territoire algérien près d'Haouch Sidi Aïad ; il était alors environ 2 heures de l'après-midi. Cela ne ralentit pas l'ardeur des poursuivants, qui poussèrent jusqu'au bois de betoum où le combat recommença ; le caïd reha, Abdallah el Euldj, fut renversé de cheval et abattu d'un coup de pistolet. Un nouvel engagement eut encore lieu à environ 4 kilomètres de la redoute de Marnia.

Le chef du bureau arabe de cette localité fut prévenu, vers 2 h. 1/2, que le goum d'El Hadj Miloud et environ 400 chevaux des insurgés avaient envahi le territoire algérien ; les nouvelles les plus pessimistes se répandirent en

(1) (A. C. M.) R. A. 1897. — (A. D. O.) R. Chef bureau arabe Marnia du 10 avril 1897 ; Sub. Tlemcen à Div. Oran, L. des 3, 4, 6, 9, 10, 12, 14, 19, 22, 25, 31 mars, 1^{er} avril 1897 ; T. du 23 mars 1897 ; L. caïd Ramdan des Zekara aux notables des Angad. — MANDEVILLE, pp. 220 à 224. — *Comité de l'Afrique française*, avril 1897.

un instant et produisirent une véritable panique. Les juifs retirèrent leurs enfants des écoles et se barricadèrent dans leurs maisons, quelques familles européennes se réfugièrent à la redoute. Le capitaine Petot rassembla en hâte douze spahis du bureau arabe et une vingtaine de cavaliers indigènes, puis il se porta au galop dans la direction de l'hippodrome, où l'on voyait la poussière soulevée par les Marocains. En atteignant l'hippodrome, cet officier aperçut 80 chevaux des dissidents arrêtés à quelque distance sur une crête, une cinquantaine des cavaliers Mehaïa d'El Hadj Miloud fuyaient devant eux sur les traces de leur chef. A ce moment, une fusillade nourrie se faisait entendre du côté du bois de betoum, où trois douars des Beni Ouacine étaient aux prises avec les Marocains. A la vue des burnous rouges, l'avant-garde des dissidents rétrograda vers l'Ouest ; le capitaine Petot se lança de suite à la charge pour dégager les Beni Ouacine, qui tenaient depuis une demi-heure contre 200 Marocains. Ces derniers firent d'abord mine de résister, puis ils tournèrent bride à toute allure et repassèrent la frontière vers djorf el Baroud. Ils avaient enlevé aux Beni Ouacine 10 fusils, 3 pistolets, 24 bœufs, 2.470 fr. de bijoux, 5.910 fr. de numéraire, quelques chevaux, des ânes, des tapis. Les chefs du goum marocain écrivirent pour s'excuser de cette violation de frontière faite sciemment et qu'ils mettaient sur le compte de leur ignorance (1).

(1) (A. C. M.) R. A. 1897. — (A. D. O.) R. Chef bureau arabe Marnia du 10 avril 1897 ; T. Sub. Tlemcen à Div. Oran du 11 avril 1897 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen du 3 juin 1897. — *Comité de l'Afrique française*, mai 1897. — MANDEVILLE, pp. 220 à 224. — ROUARD DE CARD, *Les traités entre la France et le Maroc*, p. 93. — MOHAMMED BEN CHEIKH.

Les conclusions du rapport du chef du bureau arabe de Marnia du 10 avril sont intéressantes à citer, elles sont données ci-après :

« Lorsque dans la matinée du 9 courant, la colonne d'El Hadj Miloud est
 « sortie d'Oudjda, l'amel a pris des précautions minutieuses pour que le bruit
 « de cette expédition reste secret. Dès la veille, il avait fait répandre dans
 « Oudjda le bruit que cette colonne allait camper à Aïn-Sfa et, pour confirmer
 « les habitants dans cette opinion, El Hadj Miloud se dirigea d'abord sur
 « Aïn-Sfa (N.O. d'Oudjda) et ce n'est que lorsqu'il fut hors des vues de la
 « ville qu'il tourna à droite pour se porter au trot sur Amras, où étaient
 « campés les Mezaouir. Le secret de cette opération fut religieusement gardé
 « par l'amel et son entourage, Mohammed ben Talha, cheikh des Ahel Angad,
 « qui est non seulement l'ami, mais le confident de Si Driss ben Aïch, n'en
 « eut connaissance que le 9 à 11 heures du matin par une indiscretion du
 « caïd des Zekara. Les habitants d'Oudjda n'apprirent la razzia opérée contre
 « les Mezaouir et la défaite qui en avait été la suite qu'à 4 heures du soir,
 « quand les blessés rentrèrent en ville. D'autre part, aussitôt qu'El Hadj

A son retour à Oudjda, El Hadj Miloud parvint à rassembler 400 cavaliers, y compris le makhzen de l'amel, avec lesquels il aurait voulu prendre une revanche. Au même instant, les Kebdana, Oulad Settout et Beni Ourimeche menaçaient de tomber sur Boulenouarould el Hebil. Du côté des Français, on prit des mesures pour mettre à l'abri le territoire algérien. El Hadj Miloud, suivi des contingents fidèles, s'en fut camper sur l'Isly, entre Sidi Moussa et Oudjda, sous prétexte d'aller attaquer son frère El Hadj Sahli et de le contraindre soit à passer en territoire français, soit à se déclarer pour Driss ben Yaïch ; entre temps il chercha d'ailleurs à se réconcilier avec son frère à l'insu de l'amel. Boulenouarould el Hebil s'avança jusqu'à Aïn-Sfa et El Hadj Sahli se hâta de faire sa jonction avec lui.

Le 19 avril 1897, les contingents des Mezaouir, Beni Drar, Beni Attigue, Beni Mengouch et Mehaïa, comprenant un effectif d'environ 600 cavaliers et 2.500 fantassins, marchèrent sur les partisans de l'amel ; ils furent rejoints par les Sedjâa et Beni bou Zeggou. Le caïd Ramdan attendait le choc dans la montagne des Zekara, il avait avec lui les cavaliers d'El Hadj Miloud et de nombreux fantassins des Zekara, Haddiouine et Beni Yala. Les adversaires se mesurèrent le 20 sur l'oued Metlili ; le combat commença vers midi et demie, les dissidents débordèrent les ailes des Zekara qui furent obligés de plier. Une lutte assez vive s'engagea autour de la maison du caïd Ramdan, mais les

« Miloud commença à brûler les tentes des Mezaouir (vers midi), les événements se précipitèrent et dans l'espace d'une heure et demie les partisans de l'amel étaient battus, poursuivis pendant dix kilomètres, distance qui sépare Amras du point frontière de Ras el Aouedj, et pénétraient sur ce territoire.

« Il résulte de ce qui précède qu'il n'a pas été possible à l'autorité locale d'être renseignée sur les projets d'El Hadj Miloud avant leur mise à exécution et, qu'une fois l'action engagée, les événements se sont succédés avec trop de rapidité pour qu'on pût empêcher la violation de frontière.

« Pour échapper aux mesures de rigueur qu'ils prévoient, les notables des Bessara, des Beni Drar et des Mezaouir cherchent à pallier la faute commise, en arguant de leur ignorance des limites qui séparent le Maroc de l'Algérie. Ces excuses sont inadmissibles. Les Beni Drar et les Mezaouir campent habituellement le long de la frontière et entretiennent des rapports journaliers avec les Beni Ouassine. Les Bessara eux-mêmes, en venant au marché de Marnia, ont l'habitude de déposer leurs armes dans les douars qu'ils ont raziés.

« La violation de frontière a donc été commise sciemment. Elle est le résultat, sinon d'une préméditation, au moins d'un entraînement volontaire dû à l'amour du pillage et au mépris des traités, »

vainqueurs à court de munitions durent revenir en arrière, ils n'avaient perdu que 7 hommes ; le parti de l'amel comptait 75 morts. La colonne de Boulenouar ould el Hebil avait éprouvé une sérieuse résistance ; le 23 avril, elle se disloqua et prit rendez-vous pour une nouvelle attaque.

L'amel considéra la dissolution des forces de ses ennemis comme un succès, il fit distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres de la ville. C'est alors que M. Cambon, gouverneur général de l'Algérie, vint sur la frontière se rendre compte de la situation. Il se rencontra avec l'amel à Aïn Takbalet, au pied du ras Asfour ; le fonctionnaire marocain s'était fait suivre d'une forte escorte. A la suite de cette entrevue, le bruit courut à Oudjda que les troupes françaises allaient prochainement occuper la ville ; cela provoqua des commentaires très favorables, les gens paisibles comprenaient qu'il y avait urgence à rétablir l'ordre (1).

Vers la fin d'avril 1897, les contingents d'El Hadj Sahli et de Boulenouar ould el Hebil se rassemblèrent sur l'Isly et vers El Aïoun Sidi Mellouk, afin de marcher contre les Zekara ainsi qu'il avait précédemment été convenu ; l'intervention des marabouts arrêta les hostilités. Le 28, les chefs des rebelles reçurent des lettres du Sultan qui les engageait à déposer les armes ; le souverain leur promettait la prochaine destitution de Driss ben Yaïch, auquel il adressa de sévères reproches. Mouley Abd el Aziz était en cela fidèle à la politique traditionnelle du Makhzen, que son impuissance oblige toujours à se ranger du côté du plus fort. Le 29 avril, les insurgés reprirent leurs opérations contre les Zekara ; le caïd Ramdan demanda la paix et offrit de payer une contribution de 10.000 francs, ses propositions furent rejetées. Le 3 mai, la moitié des Zekara passa du côté des rebelles ; ces derniers se livrèrent à des déprédations sur le territoire de leurs adversaires, les tentes du caïd Ramdan furent incendiées et il dut fuir chez les Beni Yala.

Ramdan et El Hadj Sahli négocièrent par l'entremise des marabouts ; en cas d'échec des négociations, le premier était décidé à résister à outrance dans sa montagne. Le

(1) (A. C. M.) R. A. 1897. — (A. D. O.) L. Sub. Tlemcen à Div. Oran des 13, 16, 22, 24, 29 avril 1897. — *Comité de l'Afrique française*, mai 1897. — ROUARD DE CARD, *Les traités entre la France et le Maroc*, p. 94. — PÉNSA, pp. 420 à 422.

5 mai, le caïd Ramdan désespérant de tenir tête aux insurgés changea d'avis ; il s'achemina rapidement vers l'Algérie, où il avait manifesté le désir de se réfugier avec les douars qui s'étaient attachés à sa fortune. En traversant le territoire des Beni Hamlil, des Zekara se prirent de querelle avec quelques-uns de ceux-ci, il y eut des coups de feu échangés à l'arrière-garde des émigrants. Leur tête de colonne avait déjà franchi la frontière, elle fit demi-tour et l'engagement devint général ; les Beni Hamlil razzisés furent rejetés en Algérie et poursuivis par leurs agresseurs. Les goums des Beni bou Saïd et Mâaziz se trouvaient à Teniet Remla, vers le Ras Asfour, ils accoururent et rejetèrent tous les Marocains à l'Ouest ; dans la nuit les Beni Hamlil furent autorisés à passer sur le territoire français. Le 6 mai, à la pointe du jour, une bande d'environ 300 Zekara se mit en devoir de vider les silos des Beni Hamlil ; ceux-ci cherchèrent, sans succès, à s'opposer à ce pillage et repassèrent en Algérie entraînant les pillards à leur suite. Sur une sommation de l'officier commandant le goud algérien ces derniers s'en retournèrent. La violation de frontière commise par les Zekara n'avait pas été préméditée. El Hadj Sahli avait vainement tenté de se réconcilier avec son frère El Hadj Miloud, il marcha contre les Zekara le 7 mai ; le caïd Hommada des Beni bou Zeggou essaya d'intervenir pour un arrangement, ses efforts furent infructueux. Le caïd Ramdan se décida finalement à rendre ses armes aux autorités françaises, il fut cantonné avec sa tribu entre Tlemcen et El Aricha. La harka qui ravageait le pays des Zekara s'était dispersée le 6 mai après avoir brûlé la maison du caïd (1). Vers la même date, un fort groupe de Mehaïa alla s'établir au pied du djebel Sidi Labed, dans l'annexe d'El Aricha, mais il n'y resta pas et se retira de suite au sud de Teniet es Sassi (2).

Lorsque les coalisés abandonnèrent la montagne des

(1) MOULIÉRAS, *Les Zkara*, pp. 68 à 81 (1905) attribue à une cause religieuse la formation de la harka contre les Zekara ; les Sedjâa ayant eu des démêlés avec eux auraient lancé un appel à la guerre sainte en les taxant d'irrégion. Les traditions locales contredisent cette version, aussi bien chez les Zekara que parmi leurs anciens adversaires. Il est d'ailleurs tout à fait logique que les insurgés se soient jetés en masse sur les Zekara restés fidèles à l'amel et qui étaient presque seuls à le soutenir ; il ne semble pas qu'il soit nécessaire d'envisager une autre explication.

(2) (A. C. M.) R. A. 1897. — (A. D. O.) L. Sub. Tlemcen à Div. Oran des 1, 2, 3, 4, 7, 9, 9, 10, 11, 15 mai, 15 juin 1897. — *Comité de l'Afrique française*, juin 1897.

Zekara, certains d'entre eux rôdèrent une nuit autour d'Oudjda où ils enlevèrent des animaux. Sur ces entre-faites El Hadj Miloud fit enfin la paix avec son frère, de sorte que tous les Mehaïa passèrent à l'opposition. Boulénouarould el Hebil s'attaqua alors aux fractions des Beni Drar favorables à l'amel ; la journée du 24 mai 1897 se passa en pourparlers entre les deux camps. Les Beni Drar s'étaient retirés vers la frontière algérienne, ils finirent par traiter avec le caïd des Beni Attigue. Autour d'Oudjda, la sécurité restait précaire et les communications étaient toujours difficiles. Des tendances au calme commençaient néanmoins à se manifester ; au début de juin le blocus de la ville ne s'était pas étendu.

L'amel, qui avait demandé au Sultan l'envoi de 1.000 fantassins, essayait encore de négocier avec El Hadj Sahli, pendant que Boulénouarould el Hebil parcourait les Beni Snassen et imposait des contributions à ses adversaires. Le 11 juin, les Sedjâa et Beni bou Zeggou firent une razzia sur les Haddiouine fidèles. Le 12, le makhzen de l'amel enleva à son tour 3.000 moutons aux Angad campés à Sidi Yahia ; un mokhazeni et un homme des Angad furent tués.

El Hadj Miloud des Mehaïa s'était de nouveau brouillé avec son frère et avait été camper à Tiouli ; il fut question parmi les insurgés de lever une harka contre lui. D'autres préoccupations vinrent détourner leur attention : le bruit commençait à courir qu'une colonne chérifienne en marche sur Oudjda était arrivée aux environs de Msoun. Les partisans d'El Hadj Sahli et les notables des Angad, Beni Snassen et Sedjâa discutèrent l'opportunité de faire immédiatement le siège de la ville, où l'amel ne disposait plus que d'une trentaine de soldats. El Hadj Sahli se rendit même chez les Beni Snassen pour les engager à réunir leurs contingents aux siens, il envoya son frère El Hadj Kerroum chez les Sedjâa dans le même but. Pendant ces pourparlers, un parti de Mezaouir tenta dans la nuit du 18 au 19 juin une razzia dans les oliviers d'Oudjda, il fut repoussé par les habitants qui firent une sortie. L'entente n'arrivait pas à se faire entre les tribus ; le 1^{er} juillet, un miad des Beni Snassen se rendit auprès d'El Hadj Miloud pour lui offrir de conclure définitivement la paix avec ses partisans, à condition qu'il les joignît à ceux d'El Hadj Sahli pour combattre le Makhzen ; ces avances ne furent pas écoutées. Le 3 juillet, 70 cavaliers d'El Hadj

Miloud surprirent les Sedjâa à Sidi Aïad ; le même jour ses partisans furent razzés par les Mehaïa dissidents de son frère. Les Bessara et Beni Mengouch intervinrent encore pour faire cesser ces hostilités ; El Hadj Sahli consentit à rendre les troupeaux enlevés par ses gens, mais le miad ne réussit pas à faire restituer aux Sedjâa ce qui leur avait été pris par les cavaliers d'El Hadj Miloud. Dans la nuit du 15 au 16 juillet, les Mehaïa essayèrent de nouveau de surprendre ceux d'entre ces derniers qui se trouvaient à Meridja (1).

Les agissements de Boulenouar ould el Hebil provoquèrent un conflit entre lui et les Beni bou Abdessied. Ceux-ci se firent appuyer par les Kebdana, Oulad Settout et quelques fractions de leurs contribules Beni Ourimeche ; ils attaquèrent le caïd des Beni Attigue près de Cherâa. Le 19 juillet 1897, la harka des Beni bou Abdessied fut bousculée et se replia sur la Moulouya. Le lendemain, les partisans de Boulenouar ould el Hebil allèrent ravager les vergers et les cultures des Beni bou Abdessied, qui tentèrent de s'opposer à ces déprédations et furent battus une seconde fois ; les vaincus demandèrent la paix.

Pendant que ces événements se déroulaient dans le Nord, les Mehaïa d'El Hadj Miloud avaient tué le frère du marabout de Guefaït. Ce personnage religieux rechercha l'alliance des Sedjâa et Beni bou Zeggou afin de se venger. El Hadj Sahli oublia en cette occurrence ses ressentiments contre son frère, il décida de le soutenir. Leurs goums réunis se postèrent dans l'oued Isly et y attendirent des Sedjâa revenant du marché de Marnia, mais ceux-ci éventèrent l'embuscade. Au même instant, un groupe de Sedjâa tombait à l'improviste sur les Mehaïa campés à Tiouli ; les agresseurs rejoints sur l'oued el Haï perdirent 7 tués, 7 prisonniers et durent abandonner toutes leurs prises (2).

Le chérif Abdesselam el Merani, envoyé à Oudjda par le Sultan, y entra le 31 juillet 1897 en compagnie d'Abdesselam ed Daoudi. Il convoqua aussitôt les notables révoltés pour leur lire les lettres de Mouley Abd el Aziz ;

(1) (A. C. M.) R. A. 1897. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran, C. T. des 25, 28 mai 1897 ; T. des 30 mai, 14 juin 1897 ; L. des 21 mai, 4, 11, 18, 18, 20, 21, 23, 28 juin, 4, 8 juillet 1897.

(2) (A. C. M.) R. A. 1897. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran, L. des 24, 25, 26, 27 juillet 1897 ; T. du 26 juillet 1897.

ceux-ci exigèrent que la réunion eût lieu à Aïn-Sfa. Le caïd des Zekara, désireux de revenir dans son pays, était entré en négociations avec ses adversaires ; son fils Belaïd leur versa 10.000 francs et la paix fut conclue. Le 3 août, Ramdan vint lui-même à Oudjda ; il se rencontra avec le chérif, auquel il déclara que la présence de Driss ben Yaïch était le principal obstacle à la pacification. Les chefs de la rébellion se tenaient à l'écart et continuaient à s'agiter, ils eurent un moment la pensée de marcher contre El Hadj Miloud. Abdesselam el Merani eut enfin une entrevue sur l'Isly avec El Hadj Sahli, un miad des Achache (Mehaïa), les chioukh des Bessara et El Hadj Embarek des Beni Ourimeche ; il y promit, à la satisfaction générale, le maintien d'El Hadj Sahli à la tête des Mehaïa. Celui-ci, plein de zèle, demanda quelques jours plus tard l'autorisation d'attaquer son frère, qu'il accusait de n'avoir fait qu'une soumission apparente. Le chérif s'y opposa ; il mit les partisans d'El Hadj Miloud en demeure de reconnaître El Hadj Sahli comme caïd, sous peine d'être attaqués par une harka des Beni Snassen. Le 28 août, Abdesselam el Merani se transporta à Aïn-Sfa avec 40 cavaliers ; sa sommation aux Mehaïa avait produit son effet, il put donc licencier les contingents de Boulénouarould el Hebil et rentra à Oudjda le 3 septembre ; El Hadj Miloud s'était abstenu d'assister à la réunion d'Aïn-Sfa.

Les chefs de la révolte persistant à demander le départ de Driss ben Yaïch que le chérif hésitait encore à sacrifier, l'agitation recommença. Le 20 septembre, un parti d'Angad et Beni Khaled alla piller les environs d'Oudjda : Boulénouar et les notables de son soff écrivirent au délégué du Sultan, que si l'amel était encore à son poste le 30 octobre, ils réuniraient une colonne et iraient attaquer la ville. La menace ne fut pas mise à exécution, mais un miad de toutes les tribus de l'amalat se réunit le 2 novembre au sud des jardins, pour solliciter avec insistance le départ de Driss ben Yaïch. Abdesselam el Merani fut très aimable avec les membres de l'assemblée, auxquels il laissa pressentir qu'ils auraient avant peu satisfaction. Il fit ensuite comprendre à l'amel que son devoir était de se retirer ; celui-ci se rendit à ses raisons et fit partir sa famille, il quitta lui-même Oudjda le 21 novembre et alla s'embarquer à Nemours. La veille de son départ, il avait écrit au commandant supérieur de Marnia une lettre très digne, dans laquelle il lui exprimait tout son regret de n'avoir

pu aller le saluer, en même temps qu'il le remerciait pour tous ses bons offices passés.

Le cadi Tayeb bel Haoussine, craignant d'être molesté en raison de ses bonnes relations avec Driss ben Yaïch, se réfugia à Marnia ; rappelé par les notables, il retourna à Oudjda le 22 novembre, le lendemain de sa fuite. Dans le courant de novembre, El Hadj Sahli reçut de Fez sa nomination de caïd des Mehaïa ; les insurgés avaient obtenu satisfaction sur tous les points. La révolte était terminée, mais le Makhzen avait donné encore une fois des preuves de son impuissance ; il était plus que jamais à la merci des fauteurs de troubles (1).

LES MEHAÏA ET SEDJAA SE PRENNENT DE QUERELLE,
LA PLUPART DES TRIBUS DE L'AMALAT ENTRENT
DANS LE CONFLIT

Le remplaçant de Driss ben Yaïch fit son entrée à Oudjda le 30 novembre 1897, il se nommait Boubekourould Mohammed el Abbassi. Un miad des Beni Snassen vint le saluer le 22 décembre ; le fonctionnaire annonça à ses visiteurs que le Sultan confirmait les pouvoirs de Boulénouarould el Hebil chez les Beni Attigue et de Mohammed el Guerroudj chez les Beni Mengouch. Les dissidents enhardis ne craignirent pas de demander à l'amel le remplacement de tous les chioukh de la ville, qui avaient été favorables à son prédécesseur. Le 11 mars 1898, ils firent, à l'instigation de Boulénouarould el Hebil, une nouvelle démarche du même genre ; ils voulaient la révocation de tous les *kebar* (2) s'étant réfugiés en Algérie à l'époque des troubles. En quittant Oudjda, le miad se rendit chez les Bessara dont certains avaient fait de l'opposition à leur caïd, il infligea aux récalcitrants une amende de 500 francs et 200 moutons, que les membres du miad se partagèrent. Le caïd Hommada, des Beni bou Zeggou, qui avait eu son commandement réduit en 1895, fit des cadeaux au Sultan

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 3, 6 nov. 1897 ; R. A. 1897. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran ; L. des 2, 3, 6, 9, 11, 24, 29, 31 août, 3, 6, 16, 30 sept., 8, 23, 25 nov. 1897 ; T. du 21 nov. 1897 ; L. Driss ben Yaïch à C. sup. Marnia du 20 nov. 1897. — (A.) Mohammedould el Hadj Sahli ; L. Mouléy Abd el Aziz à El Hadj Sahli du 4 nov. 1897.

(2) *Kebîr*, pl. *kebar*, vieillard, ancien, notable, chef.

et celui-ci remplaça sous son autorité les petites fractions de l'oued Za et les Beni Yala Sfassif.

Boulenouarould el Hebil ne cessait de pourchasser les partisans de l'ancien amel et il leur faisait payer des amendes assez lourdes ; il entretenait ainsi le désordre dans la montagne des Beni Snassen.

Les habitants d'Oudjda, qui avaient beaucoup souffert de l'anarchie, reçurent, au commencement de septembre, des secours en grains envoyés par Mouley Abd el Aziz. Les tribus de l'extérieur manquaient toujours de docilité ; le 10 septembre, des Angad et Mehaïa chassèrent le caïd venu pour percevoir les impôts, l'amel dut envoyer des goums soutenus par 80 soldats du makhzen pour les faire rentrer dans le devoir. Le 12 octobre, environ 70 cavaliers des Mehaïa enlevèrent 10.000 moutons aux Sedjâa à Ras el Aïn, en représailles ceux-ci razièrent 400 chameaux appartenant à la tribu des ravisseurs ; ce coup de main, insignifiant en apparence, devait avoir des suites graves (1).

Au mois d'octobre 1898, Boulenouarould el Hebil intervint en faveur d'Abdelkader Bouterfas, l'ex-caïd des Mezaouir incarcéré depuis 1896. Il se rendit auprès de l'amel afin de solliciter sa mise en liberté et il fit parvenir au Sultan une somme de 4.000 francs, fournie partie par lui, partie par la famille du prisonnier. Le Makhzen, qui voulait relever un peu son prestige dans l'amalat et se mettre en mesure d'y recouvrer les impôts, finit par y envoyer des soldats. Le 30 octobre, 500 hommes débarquèrent à Saïdia, le bateau qui les avait amenés déposa en outre pour la kasba des vivres, des armes et de l'argent. Un nouveau débarquement de soldats eut lieu le 25 novembre. Les troupes rassemblées à Saïdia assurèrent la relève et le remplacement des garnisons d'Oudjda et d'El Aïoun Sidi Mellouk ; les anciens soldats de ces postes furent dirigés sur Merrakech par la voie de mer (2).

Un calme relatif régnait depuis un an dans la région, quand les Mehaïa ouvrirent brusquement les hostilités le 21 décembre 1898, en pleine période de labours. Se basant

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 1, 27, 28 déc. 1897, 22 mars, 18 juillet, 26 août, 7 sept., 16 oct. 1898 ; R. A. 1898.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 16, 31 oct., 9, 16, 17, 28 nov., 11 déc. 1898 ; R. A. 1898.



sur ce qu'ils avaient des difficultés avec les Sedjâa, un de leurs partis essaya de razzier des moutons aux Bessara, sous prétexte que ceux-ci les avaient achetés à leurs adversaires. Cette tentative échoua, elle provoqua un combat au lieu dit Oum el Guenafid, au pied nord de la montagne des Zekara ; de chaque côté il y eut quelques morts. La poudre ayant parlé, des troubles ne tardèrent pas à éclater en divers endroits. Des Mehaïa et Sedjâa se prirent de querelle au marché d'El Aïoun Sidi Mellouk et, au début de février 1899, les Sedjâa cherchèrent à former contre leurs ennemis une coalition des Beni bou Zeggou et Beni Snassen.

Les Beni Snassen s'entremirent néanmoins pour mettre fin au conflit par une restitution mutuelle des prises faites dans la razzia d'octobre 1898 ; le Sultan lui-même s'occupa de cette affaire. El Hadj Sahli parut d'abord disposé à accepter ces conditions et il promit d'indemniser les Bessara molestés par ses gens au mois de décembre. Les tentatives de conciliation finirent par échouer à cause de l'intransigeance des tribus en cause. Les Mehaïa se concentrèrent vers le pied est du djebel Metsila et les Sedjâa sur l'oued Bou Redim. Ces derniers s'étant retirés dans la direction des Haouara leurs alliés, leurs adversaires transportèrent leurs campements aux environs de Sidi Moussa sur l'Isly. La querelle commençait à passionner les populations ; les gens d'Oudjda étaient divisés et les Beni Ourimeche se battirent entre eux les 24 et 25 février 1899.

Une mission française, à la tête de laquelle se trouvait le commandant supérieur de Marnia, se rencontra à Oudjda à la fin de janvier avec un délégué du Sultan pour le règlement des revendications des deux pays ; elle y séjourna jusqu'à la fin de juin et ne fut pas inquiétée malgré l'état d'anarchie de la région (1).

Les Mehaïa et Sedjâa se préparaient à en venir aux mains ; des miads circulaient entre les deux camps afin d'essayer de les réconcilier. L'un d'eux, conduit par le cheikh Sayah des Bessara, fut attaqué à Sidi Soltane le 6 mars 1899 par 150 cavaliers des Sedjâa, alors qu'il reve-

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 25 déc. 1898, 4, 22, 25, 28 fév. 1899 ; R. A. 1899. — (A. D. O.) L. Sub. Tlemcen à Div. Oran des 27 déc. 1898, 6 fév., 2 mars 1899. — ISMAÏL HAMET, pp. 5 à 10. — *Comité de l'Afrique française*, mai 1899. — (A.) Mohammed ould el Hadj Sahli, L. Mouley Abd el Aziz à El Hadj Sahli du 27 fév. 1899.

nait de chez les Mehaïa ; ces derniers accoururent avec 200 cavaliers et repoussèrent les agresseurs. Quelques jours plus tard, les Sedjâa tombèrent à Bou Redim sur 50 cavaliers des Mehaïa qui appuyaient le cheikh des Bessara ; ils les mirent en fuite. Les belligérants recherchaient des alliances, aussi, dans les débuts, les hostilités se réduisirent-elles à une série d'escarmouches. Le 11 mars, les Bessara partagés entre les deux soffs en vinrent aux mains, le cheikh Sayah fut tué. Le 16, un groupe de Sedjâa s'en prit aux Ahel Rislane des Beni Ourimeche, partisans de leurs adversaires ; l'entrée en ligne d'une harka sous Boulenouarould el Hebil les fit reculer sur leurs campements de Berdil. La division s'était mise également dans la tribu des Beni Mengouch ; le 18 mars, le caïd Mohammed el Guerroudj aidé des Triffa battit les Ahel Khellad ; ceux-ci le bousculèrent ensuite avec l'appui des Beni Khellouf et Beni Mimoun, sa maison fut brûlée. A ce moment, les deux soffs en présence étaient à peu près formés ; après bien des hésitations, Boulenouarould el Hebil avait embrassé le parti des Sedjâa, qui avaient avec eux les Haouara, Beni bou Zeggou, Beni Attigue, Beni Mahiou et Beni Khellouf ; les alliés des Mehaïa étaient les Angad, Beni Mathar, Zekara et quelques Beni Snassen.

Le 21 mars, les Sedjâa et les contingents de Boulenouarould el Hebil se jetèrent à Guenfouda sur les Mehaïa secondés par leurs partisans. Le combat commença vers cinq heures du soir ; il fut très vif ; les Mehaïa, qui avaient d'abord eu l'avantage, furent culbutés et poursuivis jusqu'à Koudiet Abderrahman sur l'Isly ; la nuit mit fin à la lutte. Les Mehaïa avaient perdu 40 hommes dont El Aïdould Boubekour, le frère de leur caïd ; les Sedjâa n'avaient que 18 tués. Les vainqueurs pillèrent les tentes abandonnées par leurs adversaires, qui se retirèrent précipitamment sur la frontière algérienne ; des enfants moururent pendant cette fuite. Le 25 mars, 2.500 à 3.000 Mehaïa étaient rassemblés auprès de Zebboudj Toumiet, au pied du Ras Asfour ; 400 cavaliers les couvraient vers l'Ouest. Ils firent solliciter l'amel de leur servir de médiateur pour obtenir la paix avec leurs ennemis. A la demande du fonctionnaire chérifien, une réunion des notables de la région fut tenue à Aïn-Sfa le 1^{er} avril, elle aboutit à un arrangement entre tous les assistants, les Beni Mathar qui ne s'étaient pas présentés en furent exclus. Quant aux Mehaïa, se voyant abandonnés par les Angad ils avaient eu peur et

s'étaient réfugiés en territoire français le 30 mars ; leurs douars avaient été dirigés sur El Aricha (1).

Les Sedjâa n'avaient accepté qu'à contre cœur la réconciliation faite à Aïn-Sfa sous les auspices de l'amel ; ils doutaient de la sincérité des partisans de leurs adversaires. En rentrant chez eux, ils razièrent les jardins de Sidi Moussa appartenant à El Hadj Sahli et, le 4 avril 1899, un de leurs postes en observation au djorf el Akhdar enleva des moutons aux gens d'Oudjda. Le 5, un miad des Sedjâa se rendit à Aghbal, puis le 6 chez les Beni bou Abdessied ; il se mit à brimer les partisans des Mehaïa, auxquels il imposa de fortes amendes. Des maisons furent démolies et des arbres brûlés dans la fraction des Beni Drar. Chez les Beni Mengouch, Mohammed el Guerroudj dut prendre la fuite ; repoussé par son beau-père Boulenouarould el Hebil, il alla camper avec les Oulad el Bachir auprès de la Moulouya. Lorsque le miad se fut dispersé, le calme se rétablit momentanément.

Les Mehaïa, que les Français voulaient envoyer dans le Sud-Oranais, refusèrent de continuer leur émigration ; le 13 avril dans la matinée, ils repassèrent au Maroc, les Angad leur donnèrent de nouveau leur appui. Sur une démarche des Bessara, les Sedjâa laissèrent tout d'abord leurs ennemis en paix, ce qui permit à ceux-ci de veiller sur leurs récoltes. L'entente n'ayant pu ensuite se faire entre Mehaïa et Sedjâa pour la restitution des prises d'octobre 1898, les Sedjâa se préparèrent à attaquer ; les marabouts des Beni bou Hamdoun et Beni Hamlil firent à leur tour des tentatives en vue d'arriver à une solution pacifique. Les Mehaïa n'étaient qu'à moitié rassurés sur l'issue de la lutte qui allait s'engager ; les Heddada se réfugièrent clandestinement pendant quelques jours sur le territoire d'El-Aricha.

Les adhérents des deux soffs avaient recommencé à se faire la guerre. Le 23 avril, les Beni Moussi Roua et El Aatache se battirent à Bou Houria ; le 24, les Ahel bou Ammala et Oulad Ghazi tombèrent à Aghbal sur les Ahel Tizi ; le 25, les Sedjâa campés à Guenfouda coupèrent l'orge des Mehaïa à Sidi Moussa. Les Mehaïa occupèrent ce point en force le 27 avril. 80 Oulad Sidi Cheikh Gheraba

(1) (A. C. M.) R. A. 1899. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran, L. des 10, 14, 20, 21, 25, 25, 25, 29 mars, 1^{re}, 2, 5, 5 avril 1899 ; T. du 25 mars 1899 ; C. T. du 24 mars 1899. — *Comité de l'Afrique française*, mai 1899. — ISMAIL HAMET, pp. 32 à 38.

de Si Allal vinrent se joindre à eux ; les Beni Guil devaient également les appuyer. Sur ces entrefaites, l'amel reçut du Sultan une lettre lui ordonnant de réconcilier les partis ; les marabouts de la région prêtèrent leur concours au fonctionnaire chérifien afin de faciliter sa tâche. Les Mehaïa acceptèrent de restituer aux Sedjâa 1.000 francs et 1.000 moutons ; la paix se fit sur ces bases et les belligérants purent se livrer à leurs travaux agricoles (1).

Au mois de juin 1899, un secrétaire du grand vizir du Sultan arriva à Oudjda, il apportait à Boubekour el Abbassi des instructions que celui-ci devait communiquer à tous les notables de l'amalat. Ces instructions avaient pour but de faire cesser les troubles, mais cela n'empêcha pas les plus exaltés de continuer l'agitation comme auparavant. Une réunion eut lieu néanmoins le 19 juin à Sidi Moussa ; elle ne donna que de médiocres résultats, sauf pourtant que la plupart des tribus décidèrent de s'unir contre Boulenouar ould el Hebil, désigné comme le principal fauteur des désordres. El Hadj Sahli méritait aussi le même reproche, Mouley Abd el Aziz lui écrivit d'ailleurs une lettre de blâme le 4 juillet.

Le 21 juillet, le caïd des Beni Attigue fut attaqué par les Beni Khellouf sous le cheikh Faradji ould Mohammed, allié des Sedjâa ; il fut blessé et perdit deux de ses parents. La rencontre resta indécise. Boulenouar se retourna alors du côté des Mehaïa et Angad, qui lui expédièrent 300 cavaliers de renfort. Sa harka battit les Bessara et Beni Khaled ; pendant trois jours elle mit la région à feu et à sang, elle obligea le cheikh Faradji à s'enfuir et frappa d'amende les gens de Sefrou et de Taredjirt ; les alliés se séparèrent à la fin du mois d'août. Le 2 septembre, les Sedjâa surprirent les Angad à Sidi Soltane, ils les repoussèrent jusqu'à la frontière aux environs de djorf el Baroud. A la même époque, Boulenouar ould el Hebil ayant appris que les Beni Khaled conspiraient contre lui avec les Sedjâa, il rassembla une harka à laquelle s'adjoignirent 200 Mehaïa et Angad et marcha sur Berdil. Les Beni bou Zeggou accoururent auprès des Sedjâa et forcèrent le caïd des Beni Attigue à rétrograder, celui-ci appela de nouveaux contingents et se lança sur El Aïoun Sidi Mellouk ; les

(1) (A. C. M.) R. A. 1899. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran, L. des 14, 26, 30 avril, 1^{re}, 4, 4, 7 mai 1899 ; T. des 6, 9 avril 1899 ; T. chef annexe El-Aricha à Div. Oran du 13 avril 1899.

Beni bou Zeggou pris de peur abandonnèrent les Sedjâa, qui durent fuir jusqu'à la Moulouya.

Boulenouar ould el Hebil infligea ensuite des amendes aux Bessara et Beni Khaled ; il alla en outre jusqu'à la kasba de Saïdia mettre le pacha en demeure d'élargir deux chioukh des Oulad Mansour détenus. Ces chioukh avaient été arrêtés lors d'une razzia faite par le khalifa de l'amel sur les Oulad Mansour, que l'on avait soupçonnés de vouloir se joindre aux Atsamna en vue de délivrer un homme de cette dernière tribu enfermé à Saïdia. Ce prisonnier était le principal auteur d'une *nefra* (1), qui s'était produite entre Algériens et Marocains sur le marché algérien d'Adjeroud. Les Oulad Mansour s'étaient donc mis sous la protection du caïd des Beni Attigue, lequel avait cru devoir intervenir avec une colonne d'environ 500 cavaliers et 1.500 fantassins. Il y eut quelques coups de fusil tirés, mais, à la suite d'une démarche de l'amel et du caïd El Hadj Sahli, Boulenouar ould el Hebil se réconcilia avec le pacha de la kasba, Ahmed ben Kerroum.

Les Sedjâa ayant obtenu le concours des Ahlaf, Haouara et Beni Guil, ils formèrent une harka de 500 cavaliers et assaillirent à l'improviste les campements des Mehaïa dans la plaine de Tiouli, le 30 octobre ; ils leur enlevèrent 6.000 moutons et tuèrent le caïd El Hadj Sahli ; celui-ci fut remplacé par son frère El Hadj Miloud, qui reçut quelque temps après du Sultan un titre de nomination. Dans le courant de décembre, le chérif Abdesselam el Merani vint à El Aïoun Sidi Mellouk où il concentra une colonne, sa présence calma les tribus et arrêta les luttes intestines (2).

Abdesselam el Merani dispersa ses soldats pour faciliter aux caïds le recouvrement des impôts ; quand cette opération fut terminée, il les conduisit à Oudjda au milieu d'avril 1900, de là il se mit à exploiter les populations. A la fin du mois, un parti de Mehaïa, désireux de venger la mort d'El Hadj Sahli, razzia un douar des Sedjâa ; le chérif fit pour la forme des remontrances aux agresseurs et leur imposa une amende. Le bateau marocain *Hassani*

(1) *Nefra*, collision, rixe.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 12 déc. 1899, 16 janv. 1900 ; R. A. 1899. — (A. D. O.) L. Sub. Tlemcen à Div. Oran des 22, 24 juin 1899. — *Comité de l'Afrique française*, août 1899. — (A.) Mohammed ould el Hadj Sahli, L. Mouley Abd el Aziz à El Hadj Sahli du 14 juillet 1899. — AHMED BEN KERROUM.

débarqua des soldats à Saïdia et, le 11 mai, il prit à son bord l'amel Boubekour el Abbassi rappelé à Merrakech pour n'avoir pas su empêcher les troubles de l'année précédente.

Les Sedjâa s'organisaient pendant ce temps afin de se venger de leurs adversaires. Le 13 juin, il y eut une escarmouche entre les éclaireurs des deux partis. Le 8 juillet, le Sultan adressa une lettre de reproches aux Mehaïa. L'agitation se répercuta dans les tribus ; le 13 juillet, des Angad et Beni bou Zeggou se rendant à Marnia furent attaqués sur l'Isly par des Mezaouir ; le 17, des coureurs des Sedjâa enlevèrent 300 moutons aux Bessara. Pour en finir, Abdesselam el Merani rassembla les garnisons d'Oudjda, Saïdia et El Aïoun Sidi Mellouk ; il se déclara contre les Sedjâa et marcha avec la harka des Mehaïa, dans laquelle se trouvaient des Angad, Beni Mathar, Beni Yala et Zekara. Le 25 juillet, la colonne se trouvait à Metlili chez les Zekara ; elle se porta ensuite sur Bou Redim où devaient rejoindre les contingents des Beni Snassen. Le 28 juillet, l'avant-garde des Mehaïa pénétra dans les jardins des Beni bou Zeggou vers El Aïoun Sidi Mellouk ; les cavaliers des Sedjâa accoururent et le combat s'engagea. Les Sedjâa perdirent une dizaine de tués, le caïd El Hadj Miloud des Mehaïa fut blessé ; les réguliers ne prirent pas part à l'action. Le chérif s'installa alors à la kasba d'El Aïoun et défendit de continuer les hostilités, afin de pouvoir conférer avec les Sedjâa ; ceux-ci commençaient en effet à songer sérieusement à la paix, ils firent au chérif des propositions dans ce sens.

Abdesselam el Merani remania dans le courant d'octobre le caïdat des Sedjâa ; une partie de la tribu fut placée sous le commandement d'Hamdoun ould Hamidan et l'autre sous celui de Slimi ben Mokhtar. Ces modifications attirèrent au chérif l'inimitié du caïd dépossédé Moumeni, qui, le 9 novembre, en mourant, chargea son fils d'aller se plaindre au Sultan. Le nouvel amel, El Abbas ben Ba Mohammed Chergui avait rejoint son poste le 27 août. Ce fonctionnaire était dans un état de santé assez précaire, ses premiers actes le rendirent impopulaire. Mouley Abd el Aziz ayant enfin écrit aux notables des tribus de s'en rapporter aux décisions du chérif pour le rétablissement de l'ordre, celui-ci s'occupa activement d'obtenir une paix solide. Il se transporta à Oudjda le 7 octobre ; le 12, il réunit tous les notables de l'amalat à Sidi Yahia, les assis-

tants jurèrent qu'à l'avenir ils obéiraient ponctuellement aux ordres de la cour de Fez. Cette conférence mit fin au différend des Sedjâa et Mehaïa ; le 13 décembre, Abdesse-lam el Merani reprit le chemin de la capitale (1).

LE CAÏD BOULENOUAR OULD EL HEBIL DES BENI ATTIGUE
ENTRETIENT L'AGITATION CHEZ LES BENI SNASSEN ;
IL FAIT DE L'OPPOSITION
A L'AMEL EL ABBAS OULD BA MOHAMMED CHERGUI

Les promesses faites à Sidi Yahia au délégué du Sultan ne furent pas longtemps tenues. Dès le début de 1901, les Beni Snassen étaient de nouveau partagés en deux soffs ; l'un aux ordres de Boulenouar ould el Hebil des Beni Attigue et de Mohammed el Guerroudj des Beni Mengouch, l'autre formé par les Beni Ourimeche d'El Hadj Embarek. Ce dernier, soutenu par les Mehaïa et Zekara, avait l'appui du Makhzen, auquel Boulenouar ould el Hebil faisait une opposition ouverte. Au cours d'une réunion tenue le 9 janvier, le caïd des Beni Attigue fit décréter la formation d'une harka, qui devait ôter de force leur commandement à tous les chioukh nommés par l'amel. On n'avait d'ailleurs pas attendu pour passer aux actes ; le 5 janvier, des Beni Khaled, partisans de Boulenouar, avaient razzié des Beni Drar. Quelques jours plus tard, Mohammed el Guerroudj s'attaqua à deux chioukh des Bessara. Vers le milieu de janvier, le caïd des Beni Attigue, à la tête de 150 cavaliers, remplaça un certain nombre de chioukh des Beni Khaled par des gens à sa dévotion.

El Abbas ben Ba Mohammed Chergui n'avait pas les moyens d'arrêter lui-même ces menées ; les soldats d'Oudjda et de Saïdia n'étaient pas payés et désertaient. L'amel demanda l'intervention du chérif Mouley Boubek-keur qui se trouvait à l'ouest de la Moulouya avec une colonne, celui-ci vint camper à Aïn Berrahal près de Selouane. Pour détourner l'orage, Boulenouar ould el

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 19 mars, 16, 20 avril, 1, 2, 4, 12, 14, 14, 21, 29 mai, 21 juin, 18, 22 juillet, 11, 17, 21, 24 août, 4, 16 sept., 8, 15 oct., 15 déc. 1900 ; R. A. 1900. — Comité de l'Afrique française, juin 1900. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz aux Mehaïa du 8 juillet 1900.

Hebil envoya dans le courant de mars des cadeaux au chérif, sur sa proposition, les Beni Attigue, Beni Khaled et Beni Mengouch offrirent en outre 8.000 douros à ce dernier. Mouley Boubekour jugea prudent dans ces conditions de ne pas se compromettre, il attendit les événements avant de rien décider. Le caïd des Beni Attigue, se sentant libre, continua ses agissements ; il leva une colonne parmi les gens de son soff et alla expulser de nouveau les chioukh des Beni Mahiou qu'il avait déjà chassés auparavant, ceux-ci avaient été rappelés par El Hadj Embarek ; la tribu dut payer une amende de 1.000 francs (1).

Au commencement de juillet 1901, les Beni Guil vinrent s'approvisionner à Oudjda ; ils profitèrent de ce voyage pour régler tous leurs différends avec les tribus de l'amalat.

Dans la première quinzaine d'août, Boulenouarould el Hebil porta le désordre chez les Beni Ourimeche. Pour assurer l'entretien d'une harka qu'il avait rassemblée, il obligea les Beni Snassen aisés à payer^{*} une contribution de 15 francs par charrue et à acheter un cheval sous peine d'une amende de 100 francs. Sa bande comprenait 250 cavaliers des Beni Snassen et 100 des Sedjâa; elle brûla les maisons de deux chioukh et imposa une amende de 2.000 douros à leurs partisans. Le caïd des Beni Attigue aurait voulu obliger les kebar de l'Angad à expulser l'amel ; ceux-ci consentirent seulement à ne pas avoir de relations avec lui, jusqu'à ce que le Sultan, qu'ils allaient saisir, leur ait fait connaître ses ordres.

Les habitants d'Oudjda ne voyaient pas sans terreur ces pourparlers présidés par Si Allal des Oulad Sidi Cheikh Gheraba ; pendant une réunion qui eut lieu à proximité de la ville ils fermèrent les portes. L'entente entre les Beni Snassen et Angad dura peu ; le 31 août, ces derniers eurent sous les murs d'Oudjda une entrevue avec les Mehaïa, tous les assistants s'engagèrent sous la foi du serment à soutenir l'amel contre ses ennemis. A la suite de cet accord, le calme régna dans la région. El Abbas ben Ba Mohammed Chergui, dont on annonçait à chaque instant le remplacement, expira assez brusquement le 9 décembre des suites d'une laryngite chronique (2).

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 11, 12 janv., 1^{er} février, 15 mars 1901 ; R. 2^e trim. 1901 ; R. A. 1901. — *Comité de l'Afrique française*, mai 1901.

(2) (A. C. M.) R. M. nov. 1901 ; R. 3^e trim. 1901 ; R. A. 1901.

Le pacha de la kasba de Saïdia, Ahmed ben Mohammed el Djebouri dit Ahmed ben Kerroum, fut nommé amel ; il fit son entrée à Oudjda le 3 février 1902. Cette désignation enchantait les Beni Snassen et Boulenouarould el Hebil dont Ahmed ben Kerroum était l'ami ; en revanche les Angad, les Mehaïa et leurs partisans manifestèrent un certain mécontentement. Il ne restait plus à ce moment qu'une vingtaine de réguliers à Saïdia, autant à Oudjda, ainsi que 20 mokhazenis dans cette dernière localité ; Ahmed ben Kerroum ne pouvait compter que sur lui-même pour s'imposer. Les notables des Mehaïa et Angad, qui s'étaient d'abord tenus à l'écart, finirent par se présenter à l'amel le 25 février. Celui-ci, fin politique malgré sa carrure massive et son teint foncé décelant du sang noir, leur fit bonne chère et eut des paroles de conciliation ; les visiteurs se retirèrent très satisfaits. Les autres tribus suivirent le mouvement et le nouveau fonctionnaire fut bientôt accepté par tous ses administrés. Lorsque l'amel annonça à Mohammed el Guerroudj que plusieurs fractions de la tribu des Beni Mengouch devaient passer sous son autorité directe, ce caïd demanda conseil à Boulenouarould el Hebil, qui l'engagea à se conformer aux ordres du Sultan.

La paix fut troublée un instant au mois de mars par des querelles intestines survenues chez les Mezaouir ; les partisans de Kaddourould Mâamar et ceux du cheikh Mohammed ben Talha échangèrent des coups de feu le 30 à Sidi Derfouf. Ahmed ben Kerroum infligea une amende au soff du cheikh Mohammed ben Talha ; les adversaires se réconcilièrent à Sidi Yahia au mois de mai.

Boulenouarould el Hebil était tout puissant chez les Beni Snassen. En juillet, il menaça les Angad avec une harka de 400 cavaliers, mais il se ravisa et fit simplement une tournée chez les Beni Drar. Deux partis des Beni Ourimeche s'étant battus le 26 juillet, il alla les mettre d'accord en compagnie des marabouts. Dans le courant d'août, des notables des Sedjâa, Beni Mahiou, Angad et Mehaïa cherchèrent à s'entendre pour se retirer de son soff ; il les ramena en leur distribuant de l'argent.

L'autorité du pacha de la kasba de Saïdia était complètement méconnue chez les Oulad Mansour ; pour se faire obéir ce fonctionnaire fut obligé de faire appel aux bons offices du caïd des Beni Attigue qui, le 28 août, brûla les tentes d'un cheikh récalcitrant et l'obligea à s'enfuir à Oudjda. Boulenouar alla ensuite, à la demande des Oulad

Ghazi, venger un cheikh des Beni Khaled assassiné par un homme des Ziamba. Boulénouar ould el Hebil était alors le personnage le plus en vue de l'amalat, le Makhzen ne pouvait pas se dispenser de compter avec lui (1).

LES ACCORDS FRANCO-MAROCAINS DE 1901 ET 1902

En 1901, des négociations avec le Makhzen furent entreprises par la France, dans le but d'arriver à une entente sur les questions relatives à la frontière. Les négociations aboutirent à la conclusion d'un accord, le protocole fut signé à Paris le 20 juillet 1901 par les ministres des Affaires étrangères des deux puissances. Bien que visant surtout les régions situées au sud du Teniet es Sassi, ce protocole prévoyait néanmoins, à l'article 9, la désignation annuelle de deux commissaires installés à Oudjda et à Marnia et chargés de discuter et de régler toutes les réclamations qui surviendraient entre les tribus. On constitua deux missions, l'une française à la tête de laquelle était le général Cauchemez, l'autre marocaine avec Mohammed el Guebbas ; elles devaient étudier les conditions d'application du protocole, désigner les commissaires et examiner les moyens d'améliorer les rapports entre l'Algérie et le Maroc. A la fin des opérations, l'accord intervenu entre les chefs des deux missions fut signé à Alger le 20 avril 1902. Les points de cet accord intéressant la région nord se résument ainsi :

ARTICLE PREMIER. — Le gouvernement marocain consolidera son autorité par tous les moyens possibles depuis le Kiss jusqu'à Figuig.

ART. 2. — Les deux gouvernements établiront dans la zone limitrophe des marchés et des postes pour la perception des droits. Les droits à percevoir feront l'objet d'un accord commercial annexé.

ART. 3. — Dans le Tell, les marchés marocains seront installés à Cherâa, Oudjda, El Aïoun Sidi Mellouk et Deb-dou ; les marchés algériens à Adjeroud, Marnia et El Aricha ; un marché mixte sera placé à Ras el Aïn (Ber-

(1) (A. C. M.) R. M. fév., mars, avril, mai, juin, juillet, août, sept. 1902.

guent), chaque gouvernement y sera représenté par un contrôleur.

ART. 4. — Les bureaux de perception marocains seront à Saïdia, Oudjda et chez les Mehaïa en face de Magoura ; les bureaux algériens à Adjerroud, Marnia et El Aricha.

ART. 7. — Des postes de garde pour assurer la sécurité des communications seront placés par le Maroc à Saïdia, Oudjda et en un point sur l'oued Za ; par l'Algérie à Adjerroud, Marnia et El Aricha.

ART. 10. — Le commissaire marocain d'Oudjda sera le khalifa de l'amel, le commissaire français de Marnia le chef du bureau arabe.

Un accord complémentaire du 7 mai 1902 fixa le mode d'exécution de l'article 2 de l'accord précédent, les principales stipulations en sont données ci-après :

ARTICLE PREMIER. — Le Makhzen maintient sa faculté d'établir des droits de sortie et de transit et le gouvernement français de laisser subsister les droits de statistique et de taxe sanitaire.

ART. 2. — Indépendamment des droits précédents, il pourra être perçu sur les marchés mixtes des droits de place ; à la fin de chaque marché le produit en sera partagé par moitié entre les agents des deux gouvernements. Dans les autres marchés chaque gouvernement restera libre.

ART. 3. — Le gouvernement marocain pourra placer un agent sur les marchés algériens afin d'éviter la contrebande, les agents français lui prêteront main forte pour la perception des droits dus au Maroc. De même, le gouvernement français pourra installer un agent indigène sur les marchés marocains.

ART. 4. — Sur les marchés mixtes un seul bureau de perception fonctionnera, mais il devra comprendre un agent de chaque gouvernement.

ART. 5. — Les recouvrements se feront suivant le tarif annexé⁽¹⁾, les agents responsables partageront les sommes encaissées à la fin de chaque mois.

(1) On trouvera ce tarif dans : A. BERNARD, *Les confins algéro-marocains*, Paris, 1911, pp. 408 à 410. Les accords de 1901 et 1902 sont également donnés dans cet ouvrage.

ART. 6. — Ces agents seront soumis au contrôle des commissaires ou de leurs délégués.

ART. 7. — Sur les marchés mixtes les perceptions se feront en monnaie française ou marocaine au taux du change.

ART. 9. — Les postes mentionnés à l'article 7 de l'accord du 20 avril pourront être augmentés suivant les circonstances.

ART. 10. — Des modifications pourront, d'un commun accord, être apportées aux conventions.

Le Sultan avisa les populations de la frontière de la conclusion des accords, qu'il ratifia au mois de septembre 1902 (1).

(1) *Documents diplomatiques*, 1901, 1905, pp. 15 à 18, 26 à 30, 33 à 43, 47.
 — ROUARD DE CARD, *Traité entre la France et les pays de l'Afrique du Nord*, pp. 363 à 375.

CHAPITRE X

L'agitation roguiste

LE ROGUI BOU HEMARA : LÉGENDE, ORIGINE ET DÉBUTS

Au cours de l'été 1902, on entendit tout à coup parler d'un chérif qui parcourait la vallée de l'oued Innaouen entre Taza et Fez ; il était monté sur une ânesse, ce qui lui avait valu le surnom de Bou Hemara (1). Ayant quelque ressemblance avec Mouley Mhammed, que son frère le Sultan tenait enfermé à Merrakech, cet individu en profitait pour se donner comme étant ce prince et se poser en prétendant. Il colportait parmi les populations berbères la légende ci-après :

La fille d'un chef de leur race, donnée en mariage à Mouley Abd el Aziz, avait déclaré que le souverain régnant sous ce nom, qui était devenu son mari, était en réalité un Anglais déguisé et non le vrai Sultan. En apprenant cette nouvelle, le père de la jeune femme, saisi d'une violente colère, s'était immédiatement rendu auprès de Mouley Mhammed afin de l'interroger. Celui-ci avait fait appeler un ministre de passage à Merrakech, duquel il n'avait pu obtenir aucun éclaircissement ; mais, à la suite de la conversation, il avait entrevu la possibilité de reconquérir le trône d'où l'avait évincé son frère et il s'était évadé de sa prison. Lalla Rekia, la mère d'Abd el Aziz, avait été mise en demeure de fournir des explications ; elle s'était aperçue que le Sultan en fonctions n'était pas son fils et, après cette constatation, elle avait été empoisonnée.

Au dire de Bou Hemara, Mouley Abd el Aziz, enlevé par les Anglais, se trouvait à Londres et le gouvernement du Maroc était entre les mains des chrétiens de l'Angleterre. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer les crédules Berbères, parmi lesquels courut bientôt le bruit qu'on avait arrêté un convoi transportant à Fez deux mille Anglais enfermés dans des caisses ; ils suivirent aussitôt l'agitateur.

Les Marocains fidèles au Makhzen appliquèrent à ce révolté l'épithète injurieuse de *Rogui*, qu'il est d'usage de donner à tous les prétendants, depuis qu'en 1862 un cer-

(1) Bou Hemara, l'homme à l'ânesse.

tain Djilali er Rogui, de la fraction des Rouaga, tribu des Seffiane, s'était érigé en compétiteur du sultan Sidi Mohammed et avait été immédiatement massacré.

Le Rogui Bou Hemara, dont l'identité ne fut pas établie avant un certain temps, était en réalité un nommé Djilali ben Driss el Youcefi ez Zerhouni, originaire de la tribu des Oulad Youcef du djebel Zerhoun, au nord de Meknès. Il avait servi dans le corps des *tolba mohendisine*, ou élèves ingénieurs, et avait été secrétaire de Mouley Omar, khalifa du sultan Mouley el Hassane. A la mort de ce dernier, il avait été impliqué dans une intrigue et on l'avait emprisonné. Elargi en 1901, il avait voyagé en Algérie et en Tunisie et était revenu au Maroc à la fin de la même année. A son passage à Saïdia, il avait été reçu par le pacha Ahmed ben Kerroum qui le connaissait ; il avait essayé d'affilier les soldats de la kasba à l'ordre des Derqaoua (1).

Bou Hemara était alors âgé d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, le teint fortement bronzé, les traits réguliers, sa voix était grêle ; il avait l'œil gauche toujours mi-clos (2) et il était d'un abord plutôt sympathique. Cet homme intelligent, actif, courageux, énergique et ayant l'esprit ouvert au progrès était orgueilleux, vindicatif, jaloux, parfois cruel ; médiocre administrateur il alliait une extrême insouciance à une ambition sans bornes. En résumé, à de brillantes qualités il joignait d'impardonnables défauts ; il pouvait entraîner les masses, mais il lui manquait la suite dans les idées, la ténacité et la décision nécessaires pour faire aboutir son entreprise. Tel était le personnage qui devait soulever tout le Nord-Est marocain et tenir le Makhzen en haleine pendant sept années consécutives (3).

(1) MOULIÉRAS. — *Les Zkara*, pp. 90 à 103 (1905). — AUBIN, pp. 109, 116, 117. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, p. 55. — AHMED BEN KERROUM. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

(2) Bou Hemara a été bien souvent appelé *le borgne* ; tous les gens qui ont vécu dans son intimité sont unanimes à dire qu'il avait les deux yeux parfaitement sains, mais qu'il laissait tomber la paupière de celui de gauche chaque fois qu'il donnait audience. Peut-être ce tic était-il voulu et avait-il pour but de compléter sa ressemblance avec le borgne Mouley Mhammed.

(3) ABDERRAHMAN EL ANSALI. — *Trad. loc.* — De nombreux Français ayant approché le Rogui en ont fait un portrait peu différend. On peut voir à ce sujet les journaux du temps ; aussi, du Taillis, *Le Maroc pittoresque*, Paris 1905, pp. 67 à 85. Le Rogui a été pris en août 1909 par une mahalla du Makhzen, il a été mis à mort quelque temps après à l'intérieur du palais du Sultan ; on l'avait auparavant exposé dans une cage de fer sur une place de Fez.

On ne songea à faire arrêter le Rogui, que lorsque le mouvement provoqué par lui se fut nettement dessiné. Quelques cavaliers du makhzen furent envoyés pour se saisir de sa personne, mais la prière se faisait déjà en son nom à Taza et les Ghiata menaçants obligèrent les réguliers à tourner bride. Au mois d'octobre 1902, le gouvernement marocain fit, sans plus de succès, une nouvelle tentative, après quoi il se décida à envoyer une mahalla sous les ordres de Mouley el Kebir ; celui-ci se fit repousser et ses troupes subirent des pertes importantes. En prévision d'une extension possible de la révolte vers l'Est, le Sultan remit en liberté El Hadj Mohammed Sghir des Oulad el Bachir ; il informa les Beni Ourimeche qu'il était nommé leur caïd et qu'ils devaient se soumettre à tous ses ordres. Mouley Abd el Aziz espérait sans doute que ce chef parviendrait à grouper les Beni Snassen sous son autorité, afin de les maintenir dans le devoir. Dans l'amalat on commençait à s'intéresser aux faits et gestes du Prétendant ; l'amel envoya un émissaire à Taza pour vérifier si c'était bien Djilali ez Zerhouni, son commensal à Saïdia, qui était à la tête de la rébellion. Le danger était sérieux, car à chaque nouvel échec du Makhzen le prestige de Bou Hemara grandissait ; aussi, en décembre, fut-il formé plusieurs colonnes destinées à soutenir celle de Mouley el Kebir ; une autre sous Mouley Arafa reçut l'ordre d'aller camper dans l'Angad pour couvrir l'amalat. Le 28 décembre, les Ghiata enlevèrent les camps qui se trouvaient vers Taza, les soldats regagnèrent Fez en déroute. Bou Hemara avait à ce moment autour de lui les Tsoul, Branes, Beni Ouaraïne, Haouara et Ghiata ; il était devenu une puissance devant laquelle le pouvoir allait être désarmé (1).

LES TENTATIVES DU MAKHZEN POUR MAINTENIR DANS LE DEVOIR
LES POPULATIONS DE L'AMALAT ÉCHOUENT ; LE ROGUI
A OUDJDA

Au cours des derniers mois de 1902, la révolte avait déjà eu sa répercussion dans la région d'Oudjda. Le Prétendant, une fois maître de la région de Taza, avait sommé les Beni bou Zeggou, Sedjâa et Beni Mahiou de lui envoyer

(1) AUBIN, pp. 110 à 112, 115, 119, 120. — (A.) Mansouriould el Hadj Mohammed, L. Mouley Abd el Aziz à El Hadj Mohammed Sghir du 10 octobre 1902. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz du 3 déc. 1902. — AHMED BEN KERROUM.

leurs contingents. L'amalat, ayant toujours été en proie à la plus inconcevable anarchie, était un terrain tout préparé pour l'agitateur. Celui-ci avait en outre écrit à Bou Amama installé à cette époque vers Figuig ; le marabout s'était empressé de lui donner son appui moral. Le Makhzen affolé cherchait à recruter des soldats dans toutes les provinces de l'empire pour étouffer l'insurrection ; le 19 décembre, Ahmed ben Kerroum avait reçu des lettres de Mouley Abd el Aziz lui prescrivant d'engager 250 soldats de 15 à 20 ans dans le plus bref délai. Au début de janvier 1903, la situation ne tarda pas à empirer. Les Sedjâa envoyèrent leur adhésion au Rogui en s'excusant de ne pas s'être rendus de suite à son appel ; les Beni Mahiou prirent la même décision ; quant aux Beni bou Zeggou ils restèrent dans l'expectative. Les Sedjâa roguistes se placèrent sous le commandement de Lakhdar ould Slimi et se séparèrent de leurs contribules ; au commencement, la scission ne fut pas très nette.

A cette époque, les communications avec la capitale étaient complètement coupées ; des mahallas, placées sous le commandement d'El Menhebbi, avaient été battues comme les précédentes. Bou Hemara marcha sur Fez, mais il subit un échec le 29 janvier ; il retourna chez les Ghiata où il pouvait s'organiser tout à son aise avant de reprendre l'offensive. Fatigué de tenir la campagne sans résultat et peu désireux de se mesurer avec les forces des rebelles, El Menhebbi ramena sa colonne à Fez dans le courant de mars. Le Rogui, que cette retraite avait rendu libre de ses mouvements, entra triomphalement à Taza, d'où il multiplia ses appels aux populations ; il se porta ensuite sur Msoun et Selouane. Aidé par ses partisans, il rejeta sur Melilla et l'Algérie les colonnes lancées sur ses derrières. Le Makhzen était aux abois, le Sultan écrivit dans les tribus d'arrêter Bou Hemara dont il mit la tête à prix (1).

Pendant que se déroulaient ces événements, El Hadj Mohammed Sghir avait rallié les Beni Ourimeche, bien décidé à enlever aux Oulad el Hebil l'influence qu'ils avaient acquise chez les Beni Snassen. Il recruta des alliés chez les Mehaïa, Angad, Haouara de Triffa, Oulad Man-

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 20, 22, 26 déc. 1902, 2, 16 janv. 1903. — AUBIN, pp. 122, 126, 131, 404 à 411. — MOULIÉRAS, *Les Zkara*, pp. 108, 109 (1905). — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz du 14 mars 1903. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — LAKHDAR OULD EL BACHIR.

sour, Beni Khaled et Beni Drar ; Boulenouarould el Hebil ne resta pas inactif et parvint à gagner à sa cause les Beni Mengouch, Beni Khaled, Beni Attigue, Atsamna, Oulad Sghir et une partie des Beni Khaled, Oulad Mansour et Sedjâa. L'agitation fut bientôt très vive ; Boulenouarould el Hebil perdait du terrain et ses contingents étaient inférieurs en nombre à ceux de son adversaire. Le 16 janvier 1903, les deux partis achevèrent de concentrer leurs forces et furent sur le point d'en venir aux mains ; après qu'ils eurent échangé quelques coups de feu dans la soirée, les marabouts obtinrent une suspension des hostilités et les harkas se disloquèrent. Au moment où chacun rentrait chez soi, des parents d'El Hadj Mohammed Sghir, qui ignoraient l'accord intervenu, razzièrent deux troupes appartenant à Boulenouarould el Hebil et tuèrent un des membres de sa famille lancé à leur poursuite. A la suite de cette rupture de la trêve par les siens, le caïd des Beni Ourimeche résolut d'attaquer le lendemain avec environ 680 cavaliers et 350 fantassins ; son ennemi était sur la défensive et disposait d'environ 350 piétons et 210 cavaliers. Le combat eut lieu sur le haut oued Cherâa, au pied de la montagne des Beni Snassen, il commença vers 11 heures du matin ; Boulenouarould el Hebil ayant été tué au début de l'action, la plupart de ses alliés firent défection et les Beni Khaled, Beni Mengouch et Beni Attigue battirent en retraite poursuivis jusqu'à Tazaghine, où ils arrivèrent vers 8 h. 1/2 du soir ; ils avaient abandonné environ vingt cadavres sur le terrain. Le soff victorieux, qui n'avait que six tués, alla coucher aux silos de Boulenouar et incendia quelques meules de paille.

El Hadj Mohammed Sghir fit presque aussitôt la paix avec les Beni Mengouch et Beni Attigue par l'intermédiaire des marabouts, chacune de ces fractions dut lui payer un tribut de 20 chevaux et 3.000 douros espagnols ; ces indemnités furent quelque peu réduites, quand profitant de son succès le caïd des Beni Mengouch se mit à parcourir les tribus pour recueillir leur soumission. Il prononça la destitution du caïd Mohammed el Guerroudj des Beni Mengouch, qui s'enfuit à son approche à la zaouïa des Oulad Sidi Ramdan. Ces agissements avaient l'approbation tacite des fonctionnaires du Makhzen, qui entretenaient les meilleures relations avec El Hadj Mohammed Sghir ; celui-ci leur avait abandonné une partie des amendes perçues. Il était devenu l'homme du jour ; le caïd

des Mehaïa lui envoya ses félicitations et celui des Kibdana sollicita sa protection.

Sur ces entrefaites, les soldats d'El Aïoun Sidi Mellouk, gagnés au Prétendant, s'assurèrent de leur caïd dans la journée du 31 janvier, ils le gardèrent à vue dans la kasba. Les tribus de l'amalat reçurent des lettres du Rogui les engageant à marcher contre El Hadj Mohammed Sghir pour l'obliger à embrasser sa cause ; le caïd des Beni Ourimeche se réconcilia avec les Oulad el Hebil et la famille El Guerroudj, mais il resta fidèle au Makhzen. A la fin de février, l'amel et le caïd des Beni Ourimeche se portèrent au-devant de Mouley Arafa, ils le rencontrèrent chez les Kibdana le 24 et l'amenèrent à Oudjda, où il entra le 27 n'ayant comme escorte personnelle que 53 fantassins et 34 cavaliers réguliers ; c'était un bien maigre noyau pour sa future mahalla (1).

Mouley Arafa fit des cadeaux en argent aux principaux caïds afin de les attacher au Makhzen et il s'employa activement à organiser une colonne ; il promit une solde de 5 francs par jour aux cavaliers et 2 fr. 50 aux fantassins qui consentiraient à en faire partie. Dès le début, il fut visible que ses efforts seraient difficilement couronnés de succès ; les populations avaient été fortement travaillées par le Prétendant, la plus grande partie des Beni bou Zeggou, Sedjâa et Beni Mahiou paraissaient disposés à s'insurger et un khalifa du Rogui, Abdelkader bou Hacira, originaire des Beni Attigue, se tenait sur l'oued Za avec des forces assez importantes.

Au commencement d'avril 1903, l'amel d'Oudjda, Ahmed ben Kerroum, se rendit chez les Beni Snassen avec quelques cavaliers ; il allait rejoindre la harka que formait El Hadj Mohammed Sghir pour aller prendre Bou Hemara à revers par le Rif. Lorsque le caïd des Beni Ourimeche fut prêt, la harka des Beni Snassen se porta sur El Aïoun Sidi Mellouk ; le 5 avril, elle fut culbutée à Bou Redim par les Beni bou Zeggou, Sedjâa et Beni Mahiou ; les Angad et Mehaïa avaient fait défection avant le combat. Les roguistes poursuivirent leurs adversaires l'épée dans les reins jusqu'à la montagne des Beni Snassen, où les Beni Ourimeche se ressaisirent et forcèrent les assaillants à battre en retraite ; des deux côtés les pertes étaient à peu

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 5, 11, 16, 17, 20, 21, 22, 22, 23, 26, 27 janv., 2, 5, 12, 14, 17, 27 fév., 2 mars 1903. — MANSOURI OULD-EL HADJ MOHAMMED.

près nulles. Cet échec montra à Ahmed ben Kerroum et à El Hadj Mohammed Sghir qu'ils ne pouvaient plus compter sur la fidélité des tribus ; leur position devenait critique, ils gagnèrent Cherâa en se dissimulant dans les chemins de traverse. Le lendemain de la déroute de Bou Redim, ils allèrent s'enfermer dans la kasba de Saïdia ; l'amel en repartit le jour même pour Oudjda, après avoir fait demander aux autorités françaises de le recueillir en Algérie s'il lui devenait impossible de se maintenir.

Plusieurs fractions des Beni Snassen se prononcèrent pour le Prétendant, auquel les Oulad el Hebil allèrent offrir leurs services. Abdelkader bou Hacira marcha sur El Aïoun Sidi Mellouk. El Hadj Mohammed Sghir fut prévenu que sa tête serait mise à prix s'il n'abandonnait pas le Makhzen ; de peur d'être surpris par les troupes de Bou Hemara il se réfugia en Algérie le 10 avril. Les Oulad el Bachir laissaient une fois de plus le champ libre aux Oulad el Hebil, alors représentés par Mohammed, fils d'Abdelkader.

Les autorités d'Oudjda étaient affolées et craignaient de voir la population de la ville se soulever contre elles ; bon nombre d'Angad et de Mehaïa se montraient déjà favorables au Rogui et s'apprêtaient à lui faire une bonne réception. Les fonctionnaires chérifiens s'empressèrent de se séparer de leurs familles et, le 13 avril, Mouley Arafa décida d'évacuer Oudjda ; il sollicita l'autorisation de passer en territoire français, cette faveur lui ayant été accordée, ses gens furent désarmés à la frontière et lui se rendit à Beni Saf pour s'embarquer. L'amel, qui avait accompagné Mouley Arafa, alla saluer le Président de la République à Tlemcen ; en revenant sur Marnia, il rencontra une délégation des notables d'Oudjda venant lui demander de rejoindre son poste. Ceux-ci voulaient sans doute ménager le Makhzen en cas d'un retour de fortune. Malgré ses craintes, Ahmed ben Kerroum accéda à leur demande ; il rentra à Oudjda le 21 avril avec ses serviteurs (1).

Un fort courant d'opinion s'était manifesté dans cette ville en faveur du Rogui ; le cadi Mohammed ben Tayeb était à la tête de ce mouvement et il avait fait relâcher, par

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 2, 4, 4, 6, 8, 8, 8, 10, 11, 11, 12, 12, 15, 19, 20, 23 avril 1903. — *Comité de l'Afrique française*, mai 1903. — *Documents diplomatiques*, 1901, 1905, pp. 67, 73, 74. — AHMED BEN KERROUM. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED

ordre du Prétendant, le caïd Hammou ben Mahjoub des Guelaya détenu dans la prison. Le 16 avril 1903, les habitants avaient envoyé une députation à l'agitateur pour l'assurer de leur soumission. A son retour, l'amel trouva des partisans du Rogui installés dans tous les services, néanmoins il ne fut pas inquiété, on lui montra même des lettres du Prétendant ordonnant de garder Mouley Arafa à vue jusqu'à son arrivée qui était proche.

Abdelkader bou Hacira s'était installé à la kasba d'El Aïoun, d'où, avec l'aide des Beni Snassen acquis à la révolte, il faisait de la pression sur ceux qui n'avaient pas encore abandonné la cause du Makhzen.

Ahmed ben Kerroum, se rendant compte que sa situation allait devenir intenable, résolut de se retirer pendant qu'il en était encore temps. Il ne fit rien paraître de ses intentions et, le 24 avril au soir, il se réfugia dans la maison du chérif Abd el Ghani. Vers minuit, il se mit en route avec ses domestiques ; le cheikh Mohammed ben Larbi Mezian qui était dans le secret lui avait remis les clefs de Bab Oulad Amrane. L'amel arriva à Marnia le matin du 25 ; quand sa fuite fut connue à Oudjda il était déjà en sûreté. Il télégraphia de suite au ministre chérifien des Affaires étrangères d'envoyer des soldats et des canons pour couvrir la ville, ou, à défaut, d'obtenir qu'elle fût placée sous la garde des troupes françaises. Torrès lui répondit le même jour qu'il ne pouvait lui envoyer aucun renfort et qu'il avait transmis sa requête au Sultan. Le Makhzen désemparé sollicita la collaboration du gouvernement français en invoquant les accords de 1901 et 1902 ; il décida d'envoyer en Algérie une mission composée d'Ahmed Rekina, d'Abderrahman ben Abd es Sadok et du caïd Boubekour el Abbassi ; cette mission fut autorisée à s'installer à Marnia pour chercher à ramener les tribus dans l'obéissance (1).

Les notables d'Oudjda convoqués par le Rogui alors à Selouane se rendirent auprès de lui, le 27 juillet 1903, conduisant un cheval de gada; ils reçurent un bon accueil. Afin de se maintenir en position, les principaux personnages entrèrent en relations avec le Prétendant ; le caïd Ramdan des Zekara lui envoya un de ses fils.

Bou Hemara distribuait des cachets de caïd tout comme

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 19, 23, 24, 25, 25 avril 1903. — Comité de l'Afrique française, mai, juillet 1903. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, pp. 70, 71, 76. — AHMED BEN KERROUM. — MOHAMMED BEN TAYEB.

un véritable Sultan ; Mohammed el Guerroudj fut placé à la tête des Beni Mengouch, Kaddour ould Mâamar reçut le commandement des Mezaouir, Mohammed ould el Hebil fut nommé chez les Beni Attigue à la place de son oncle Boulenouar et Moqaddem Mbarek, khalifa des troupes d'El Aïoun, devint caïd d'Oudjda. En prenant possession de son poste, il inventoria tout ce qui se trouvait au Dar el Makhzen et se fit verser les fusils et cartouches délivrés aux habitants par Mouley Arafa.

Le pacha de Saïdia, qui n'avait pas encore quitté la kasba, passa à son tour en Algérie le 7 mai ; l'amalat tout entier échappait au Makhzen. Ahmed ben Kerroum s'était confiné à Marnia dans une retraite absolue et, sur l'ordre de son gouvernement, il y attendait des jours meilleurs. La mission marocaine arriva à Marnia le 23 mai, elle se mit aussitôt à négocier avec les tribus en utilisant l'influence des marabouts ; elle répandit des circulaires déclarant que l'agitateur n'était nullement le frère du Sultan et offrant une très forte prime pour sa capture.

Le Prétendant continua d'étendre son autorité sans se soucier de ces manœuvres ; il demanda même que les canons d'Oudjda lui fussent expédiés. Son ministre, Salah, se rendit dans cette ville au commencement de juin pour s'occuper de différents détails d'organisation. El Hadj Mohammed Taïbi des Oudeïa, beau-père du Rogui, fut nommé amel d'Oudjda ; sa désignation provoqua un certain mécontentement parmi la population. C'est sans doute la raison pour laquelle il se produisit alors un revirement en faveur du Sultan légitime ; le 10 juin, quatre chioukh d'Oudjda se rendirent à Marnia auprès de la mission marocaine, qui leur distribua de l'argent. A leur retour dans leur résidence, le 11 juin, ils organisèrent une manifestation en l'honneur de Mouley Abd el Aziz et l'on tira le canon. En présence de ce nouvel état d'esprit, l'amel investi par le Rogui s'en fut se mettre sous la protection des caïds des Mehaïa et Angad ; il prit ensuite la fuite de nuit et se rendit à El Aïoun Sidi Mellouk. Si Allal des Oulad Sidi Cheikh Gheraba, qui soutenait le Makhzen, ayant été battu par les Mehaïa avait dû se réfugier en Algérie quelques jours auparavant ; lorsqu'il apprit cette nouvelle, il rallia Oudjda avec son goum et entra aussitôt en pourparlers avec El Hadj Miloud des Mehaïa et avec les Angad. El Hadj Miloud promit de rester fidèle, à condition que l'on maintint en fonctions Kaddour ould Mâamar des

Mezaouir et Ahmed Bouzian des Beni Yala, tous deux nommés caïds par le Prétendant (1).

Bou Hemara se décida enfin à marcher de sa personne sur Oudjda ; il arriva à Cherâa le 15 juin 1903, vers 5 heures du soir. Ce fait causa une grande émotion dans l'amalat, surtout parmi les gens d'Oudjda inquiets en raison de leur récente volte-face ; le Makhzen perdit d'un seul coup le terrain qu'il avait gagné pendant les derniers temps. Le Prétendant envoya aux Mehaïa et Angad l'ordre de piller la ville ; ceux-ci, appuyés par les Beni Moussi, Bessara et Ahel Taredjirt, razzièrent des animaux appartenant aux citadins et leur tuèrent deux hommes. Les habitants fermèrent les portes et firent prisonniers les contribuables de leurs adversaires se trouvant à l'intérieur des murs, quelques jours après ils les remirent en liberté à la suite d'un arrangement. Rekina, le chef de la mission marocaine, jugeant la partie perdue, télégraphia au ministre chérifien des Affaires étrangères de solliciter l'intervention des Français. Torrès fit une démarche verbale dans ce sens auprès de la légation de Tanger ; le gouvernement de la République lui fit répondre, que l'occupation d'Oudjda ne pourrait être envisagée que sur une demande expresse du Makhzen formulée par écrit. Le gouvernement marocain fut néanmoins autorisé à faire passer par le territoire algérien des armes, des munitions et des soldats.

Lorsque le Rogui transporta son camp à Aghbal, toutes les tribus de la région se déclarèrent nettement pour lui ; il était suivi de nombreux contingents de la rive gauche de la Moulouya. Les habitants d'Oudjda, ne sachant plus comment se faire pardonner, envoyèrent au Prétendant une députation à la tête de laquelle se trouvait le cadi Mohammed ben Tayeb. Les délégués partirent dans la matinée du 23 juin emportant 719 douros, ils arrivèrent au camp d'Aghbal dans la soirée ; en cours de route, ils avaient acheté deux taureaux qu'ils égorgèrent devant les canons, suivant la coutume des suppliants. Le Prétendant ne les reçut pas, il les fit arrêter et on les laissa exposés au soleil après les avoir chargés de fers. Le cadi fut délivré de ses chaînes par le ministre Salah, qui l'emmena dans sa

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 28, 30, 30 avril, 8, 9, 15, 23, 26, 27, 30 mai, 3, 6, 10, 11, 13, 13, 15 juin 1903. — *Comité de l'Afrique française*, juin, juillet 1903. — *Documents diplomatiques*, 1901, 1905, p. 71. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, L. Rekina et consorts de juin 1903. — AHMED BEN KERROUM.

tente ; c'est alors que Mohammed ben Tayeb distribua à l'entourage du Rogui l'argent apporté, ce fut une véritable curée. A la suite de ces largesses, tous les membres de la mission furent remis en liberté et réunis dans une grande tente; le lendemain matin on les présenta au Rogui, lequel leur fit de sévères reproches sur leur conduite à son égard, après quoi il consentit à leur pardonner. Les délégués envoyèrent aussitôt la bonne nouvelle à leurs mandants, qui tirèrent le canon en signe d'allégresse.

Bou Hemara leva son camp le 26 juin et, en compagnie de la délégation d'Oudjda, il fit son entrée en ville dans l'après-midi du même jour. Il s'installa sur la hauteur de Sidi Aïssa au sud des jardins ; sa mahalla était très forte. Le lendemain était un vendredi ; il alla prier à la grande mosquée, les soldats formaient une haie continue sur son passage. Le Rogui enleva les deux canons et les munitions trouvés dans le Dar el Makhzen, ainsi qu'environ 800 fusils prêtés par Mouley Arafa aux habitants ; ces derniers donnèrent en signe de soumission un cheval de gada et fournirent la mouna des troupes.

C'est pendant son séjour à Oudjda que le pseudo Mouley Mhammed ben el Hassane (1) se fit confectionner les attributs de la dignité impériale. Le maître armurier Ben Salem Fasla, qui avait déjà été se présenter à lui à Selouane, fabriqua les deux lances et le parasol d'après les indications que lui donna le Prétendant ; il fit aussi un affût pour un canon de bronze enlevé à Taza et répara l'armement des soldats (2).

Le 2 juillet, un homme de la fraction des Achache (Mehaïa), qui voulait parler à Bou Hemara, fut repoussé

(1) Sur son sceau se trouvait l'inscription suivante : « Mhammed ben el Hassane : Dieu est son protecteur et son maître.

« Il n'y a d'autre divinité qu'Allah, Mohammed est le prophète d'Allah.

« Quiconque s'en remet à toi, toi la meilleure des créatures par la noblesse (le Prophète), Dieu le prend sous sa protection et le garde de tout ennemi. »

(2) Au Maroc, dans les cérémonies publiques, des dignitaires spéciaux portent à côté du souverain deux lances et un parasol. Les lances faites pour le Rogui avaient des applications d'argent sur les deux faces du fer et des incrustations d'or sur le talon. Le parasol comprenait un manche en bois blanc, d'environ 4 mètres de hauteur, sur lequel était fixé la monture d'un vieux parapluie, dont les baleines avaient été allongées avec du fil de fer ; il était recouvert de soie et de drap vert, sur les bords se trouvaient des pendeloques en or. Bou Hemara paya lui-même les fournitures et Ben Salem reçut 41 douros pour prix de son travail, ainsi qu'un dahir* le recommandant à la considération de tous et qui le nommait en quelque sorte armurier de *Sa Majesté*.

* (A.) Ben Salem Fasla, dahir du Rogui du 7 juillet 1903.

par l'entourage, son pistolet partit dans la bagarre et il fut accusé d'avoir voulu tuer le *Sultan*. Ce malheureux fut aussitôt entouré et frappé par une bande de forcenés, on le traîna à terre avec une corde ; son cadavre transporté sur le souk el Khoubz fut ensuite arrosé de pétrole et brûlé.

Le Rogui ne resta que peu de temps à Oudjda, dont Brahim el Filali prit le commandement ; ayant appris que Taza avait été occupé par El Menhebbi, il quitta la ville le 10 juillet à 5 heures du soir et marcha sur El Aïoun Sidi Mellouk. L'enthousiasme des populations menacées d'un retour du Makhzen se refroidit de suite. Les Oulad Mansour reprirent possession de la kasba de Saïdia pour le compte de Mouley Abd el Aziz ; El Hadj Miloud des Mehaïa (1), que Bou Hemara avait mécontenté en ne lui donnant le commandement que d'une partie de sa tribu, paraissait également disposé à se mettre au service du pouvoir régulier (2).

OUJDJA EST RÉOCCUPÉ PAR LE MAKHZEN QUI CHERCHE A RÉTABLIR SON INFLUENCE DANS LA RÉGION

Dès le début du mois de juillet 1903, le Makhzen s'apercevant qu'il n'arriverait pas à maîtriser la rébellion avec ses seuls moyens, sollicita le concours direct de la France. Des officiers de la mission militaire furent désignés pour conseiller les chefs des troupes chargées de réoccuper l'amalat ; le débarquement de ces dernières fut opéré à Nemours. On céda aussi au Maroc une section de 80 ^m/_m de montagne complètement équipée et on lui prêta le personnel chargé d'enseigner la manœuvre des canons. Les soldats marocains allèrent d'abord occuper la kasba de Saïdia, d'où ils firent, le 18 juillet, une démonstration destinée à soutenir le parti du Makhzen chez les Beni Snassen. Le Rogui n'avait pas quitté El Aïoun, il prescrivit aux

(1) Depuis sa défection, le sultan Abd el Aziz avait nommé caïd des Mehaïa son neveu Mohammedould el Hadj Sahli, auquel il donna également plus tard les Beni Mathar*, mais ces derniers, pas plus que ses contribuables, ne voulurent le reconnaître comme chef.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 18, 18, 18, 20, 21, 22, 23, 25, 26 juin, 3, 10, 13, 16, 18 juillet 1903. — *Comité de l'Afrique française*, juillet, août 1903. — *Documents diplomatiques*, 1901, 1905, pp. 85, 86, 88 à 95. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz du 21 juin 1903. — AHMED BEN KERROUM. — MOHAMMED BEN TAYEB. — BEN SALEM FASLA.

* (A.) Mohammedould el Hadj Sahli, L. Mouley Abd el Aziz des 21 avril, 20 août 1903, L. du même aux Beni Mathar du 20 août 1903.

montagnards de se jeter sur les Oulad Mansour et sur la colonne de Saïdia. Il abandonna ensuite ses troupes et se porta de sa personne à Taourirt, puis à Msoun, afin de reprendre les opérations contre l'armée chérifienne qui avait reconquis la région pendant son absence ; le sultan Mouley Abd el Aziz se préparait de son côté à rejoindre cette armée.

A partir de ce moment, les défections se firent nombreuses dans l'amalat parmi les partisans du Rogui ; la mission marocaine se trouva en meilleure posture pour forcer les populations à faire leur soumission. Les caïds des Angad et Mehaïa, à l'exception de Kaddour ould Mâamar, rendirent les cachets qu'ils avaient reçu du Prétendant. Sur les instances de Rekina, El Hadj Mohammed Sghir se fixa à Saïdia à la disposition du Makhzen. La colonne campée autour de la kasba se livra à quelques opérations contre les rebelles ; le 30 juillet elle alla vider les silos des Oulad el Hebil, qui s'étaient retirés à Sebra, sur la rive gauche de la Moulouya ; le 1^{er} août, elle fit sur les Ziamba une razzia au cours de laquelle les combattants pénétrèrent en territoire français ; les Msirda algériens lésés reçurent des indemnités.

Quand le terrain fut suffisamment préparé, Rekina et l'amel Ahmed ben Kerroum se mirent à la tête des troupes et levèrent le camp le 10 août, à la pointe du jour ; ils passèrent par Aghbal et arrivèrent à Oudjda le 11 dans la matinée, accompagnés des goums des Angad, Mehaïa et d'une partie des Beni Snassen. Le cadi et les gens de la ville vinrent au-devant de la colonne ; l'amel se réinstalla au Dar el Makhzen abandonné par Brahim el Filali. Les fractions de l'extérieur demandèrent l'aman par l'intermédiaire des marabouts et le Sultan écrivit aux tribus pour les engager à joindre leurs contingents à ses troupes (1).

Les instructeurs d'artillerie mis à la disposition du Maroc constituèrent une section spéciale de la mission militaire française. Cette section frontière fut à l'origine sous le commandement du capitaine Martin, auquel on

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 18, 18, 20, 20, 22, 25, 27, 30 juillet, 1, 10, 16 août 1903. — *Comité de l'Afrique française*, sept. 1903. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, pp. 96, 99 à 101. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz aux Angad des 20 juillet, 28 août 1903. — (A.) Mohammed ould el Hadj Sahli, L. Mouley Abd el Aziz du 4 sept. 1903. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, L. Ahmed ben Kerroum du 17 août 1903, L. Rekina des 31 août, 26 oct. 1903. — AHMED BEN KERROUM. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED.

adjoignit le lieutenant Mougin ; à la demande des autorités chérifiennes elle s'installa à Oudjda (1) dans le courant d'août 1903.

Aussitôt après avoir réoccupé cette localité, Rekina songea à rétablir les communications avec Fez ; il envoya le caïd recha Tayeb el Mediouni reprendre la kasba d'El Aïoun Sidi Mellouk avec environ 1.000 réguliers, un canon et les contingents des Angad, Mehaïa et Beni Snassen. Ce fortin était défendu par les Beni bou Zeggou, Sedjâa, Beni Mahiou, Haouara et Ahlaf. Le 2 septembre, en atteignant le teniet Chouala, vers l'oued Bou Redim, la colonne se heurta aux rebelles et se fit battre ; les Beni Snassen ayant fait défection elle dut rentrer précipitamment à Oudjda. Pendant la retraite, les artilleurs algériens firent tous leurs efforts pour sauver le canon que l'on abandonnait, l'un d'eux fut pris et les roguistes parvinrent à s'emparer de la pièce ; elle fut remplacée quelque temps après par une autre achetée à la France. La mahalla perdit une centaine de tués ; cette défaite n'était pas pour rendre confiance aux partisans du Makhzen.

Le Rogui avait été blessé grièvement à l'attaque de Msoun et se trouvait momentanément condamné à l'inaction ; cela n'empêcha pas son lieutenant, Brahim el Filali, de préparer sur la rive droite de la Moulouya une importante harka ayant Oudjda comme objectif. Malgré un petit succès remporté par les Beni Ourimeche fidèles, les tribus concouraient sans enthousiasme à la répression de l'insurrection ; leurs contingents évitaient de se rencontrer avec l'ennemi. Un goum important consentit enfin à marcher contre la harka roguiste, qui était venue camper à Sidi Moussa sur l'Isly. Il se mit en route le 18 septembre, dans la matinée ; à midi ce goum rentra précipitamment en annonçant que les insurgés se rapprochaient de la ville. Rekina eut peur que les tribus voisines ne fissent défection, il pria de suite le capitaine Martin de provoquer l'envoi à la frontière de deux bataillons et 500 cavaliers français, prêts à intervenir à Oudjda dès qu'il en ferait officiellement la demande. Le gouvernement fut saisi ; il fit savoir qu'il ne consentirait à examiner cette demande, que si elle était régulièrement transmise par le ministre des Affaires étrangères du Sultan.

(1) Le capitaine Journée occupa une situation analogue à Oudjda pendant les années voisines de 1880, mais il n'eut jamais à intervenir dans les affaires du pays et ne fut par conséquent pas mêlé à son histoire.

Après le retour du goum à Oudjda, la mahalla fit une sortie infructueuse ; la situation restait toujours aussi critique. Le 19 septembre, les contingents révoltés descendirent la vallée de l'oued Isly. Tayeb el Mediouni quitta la ville vers 11 heures du matin avec environ 1.200 combattants, il marcha contre l'ennemi en se faisant éclairer par les goums des tribus. Après avoir parcouru quelques kilomètres, il divisa son infanterie en deux groupes et la dissimula dans un ravin, sa cavalerie placée au centre restait en vue. Quand la harka se présenta, il la chargea sans lui donner le temps de se reconnaître et feignit ensuite une retraite précipitée. Les roguistes se jetèrent alors sur les cavaliers chérifiens et furent accueillis à bout portant par les fantassins embusqués, qui leur infligèrent de grosses pertes et les mirent en déroute ; on poursuivit les roguistes sans merci pendant une douzaine de kilomètres. Cette affaire fut un succès inespéré pour les troupes du Makhzen ; lorsqu'elles eurent dispersé la harka, elles ramenèrent 75 prisonniers ainsi que 42 têtes que l'on accrocha sur le haut des remparts. Les forces rassemblées par les Français à la frontière avaient certainement contribué par leur présence à maintenir les populations dans le devoir, car, logiquement, celles-ci devaient craindre une intervention si la section frontière de la mission militaire avait été menacée.

Rekina, enhardi par cette victoire, s'empressa de faire partir un goum chargé d'occuper la kasba d'El Aïoun abandonnée par les dissidents, il reprit de nouveau son projet de marche sur Fez (1).

Avant de passer à l'exécution, Rekina chercha d'abord à négocier avec les tribus. A prix d'argent, il parvint à rassembler des contingents qu'elles lui fournirent sans enthousiasme ; ces contingents étaient si peu solides que leur mise en route dut être constamment retardée. Sur ces entrefaites, les mahallas de Taza et de Msoun avaient dû évacuer ces deux points ; elles se rabattirent vers l'Est et parvinrent à El Aïoun Sidi Mellouk à la fin d'octobre dans un état de complet dénuement. Le Sultan essaya de faire croire que cette retraite avait été ordonnée par pitié pour les dissidents qui, traqués par ses soldats, s'étaient

(1) (A. S. F.) Chef section à Chef M. M. M. du 15 déc. 1903 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 19, 23 sept. 1903. — *Comité de l'Afrique française*, sept., nov. 1903. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, pp. 104 à 108. — ABDEERAHMAN EL ANSALI. — AHMED BEN KERROUM.

réfugiés dans les montagnes où ils étaient sur le point de périr. Cette explication enfantine ne trompa personne. Rekina, accompagné d'une partie de la colonne d'Oudjda avec laquelle marchait le lieutenant Mougin, avait été jusqu'à El Aïoun à la rencontre des nouveaux venus. La discorde se mit entre leur chef Ahmed el Djaï et Rekina ; ces personnages laissèrent une garnison dans la kasba et ramenèrent toutes les troupes sous les murs d'Oudjda, où se trouvèrent concentrés environ 6.000 hommes. La situation des soldats était lamentable et il n'existait parmi eux aucune discipline. A la demande des habitants, on les envoya camper à Sidi Yahia.

Par suite de la pénurie d'argent, la mission marocaine fut dans l'impossibilité de continuer ses largesses, elle commit aussi quelques maladresses et son influence se mit à décroître. La rentrée en faveur des Oulad el Hebil, qui avaient obtenu l'aman, fit craindre à El Hadj Mohammed Sghir de nouvelles difficultés avec le Makhzen ; il eut peur d'être arrêté et se réfugia en Algérie le 22 janvier 1904. Le cadi d'Oudjda, Mohammed ben Tayeb, fut arrêté le 29 et embarqué pour Tanger parce qu'il avait favorisé le Pré-tendant ; cette répression tardive fit une mauvaise impression. Le 3 février, Rekina razzia quatre douars des Mehaïa supposés à tort partisans de Bou Hemara, on les indemnisa presque aussitôt, cela fut néanmoins d'un déplorable effet. Le 26, les Mehaïa attaquèrent une caravane de Beni Guil venant de Marnia, ils traversèrent même la frontière et il fallut l'intervention des spahis pour ramener le calme.

Lorsque Boucheta el Baghdadi arriva à Oudjda, le 9 février, pour prendre le commandement de la mahalla, il la trouva complètement désorganisée, elle était réduite de plus de moitié ; les soldats ne recevant pas de solde mouraient de faim, ils vendaient leurs armes et leurs cartouches et désertaient en masse. L'énergie du nouveau chef parvint à rétablir un semblant de discipline dans cette cohue qui n'avait d'armée que le nom.

A cette époque le Rogui se trouvait immobilisé à Taza, où il faisait soigner sa blessure reçue à l'attaque de Msoun (1).

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 janv., 15 fév. 1904 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 15 oct., 6 nov. 1903, 15 fév., 15 avril 1904. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1903, mars 1904. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz du 26 octobre 1903. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — AHMED BEN KERROUM. — BEN SALEM FASLA.

BOU AMAMA QUI A EMBRASSÉ LA CAUSE DU ROGUI S'ÉTABLIT
DANS LA RÉGION D'OUDJDA ET HARCÈLE LE MAKHZEN

Bou Amama se trouvait à Figuig au moment où éclata la révolte du Rogui ; comme on l'a déjà vu, il n'avait pas hésité à se ranger du côté de l'agitateur. Vers la fin de 1903, il transporta sa zaouïa dans le Nord et le Prétendant écrivit aux membres influents de cette zaouïa de se tenir prêts à lui venir en aide. Au commencement de 1904, Tayebould Bou Amama, le fils du vieux marabout, alla se présenter au Rogui à Taza ; celui-ci lui donna le commandement d'une harka de Beni Mahiou, Beni bou Zeggou, Sedjâa, Haouara et Ahlaf, avec laquelle il devait faire la guerre aux partisans du Makhzen.

Sur ces entrefaites, la mahalla chérifienne venue de Taza alla camper à deux kilomètres environ au nord d'Oudjda le 12 mars ; elle quitta définitivement les abords de la ville le 19, sous le commandement de Boucheta el Baghdadi, pour aller s'installer près de Cherâa ; son effectif était d'environ 3.500 hommes dont 500 cavaliers, elle avait 4 canons. Tayebould Bou Amama attaqua la garnison d'El Aïoun Sidi Mellouk avec des forces insuffisantes, il fut contraint de se retirer sur l'oued Za ; d'Oudjda on envoya des renforts qui arrivèrent à la kasba sans difficultés.

La situation était néanmoins difficile ; les Beni Snassen étaient de nouveau travaillés par Mohammedould el Hebil, qui avait encore fait défection ; les soldats n'étant pas payés refusaient le service. L'amin El Hadjoui fut chargé d'opérer un dénombrement des troupes, qui crurent que c'était le signal d'une prochaine distribution de solde ; il n'en fut rien et elles se fâchèrent, Rekina leur fit de vagues promesses pour les calmer. Ce personnage avait fait appel à El Hadj Mohammed Sghir qui, sentant que sa sécurité n'était pas menacée, consentit à rentrer au Maroc le 28 mars ; il fut chargé d'essayer de lever des contingents chez les Beni Snassen.

M. Etienne, vice-président de la Chambre des Députés, se rendit à Oudjda à titre privé le 13 avril, malgré leurs embarras les autorités marocaines se montrèrent très prévenantes à son égard.

Au début de mai, l'arrivée de la zaouïa de Bou Amama dans la région amena de nouvelles complications ; l'ancien insurgé algérien se rapprocha un moment d'Oudjda, il fit même une razzia sur les Bessara (Beni Snassen) fidèles

au Makhzen. Il alla ensuite se fixer à Guefaït, pendant que son fils continuait ses entreprises sur El Aïoun Sidi Mellouk, qu'il avait complètement investi (1).

La présence de Bou Amama à proximité d'Oudjda causait une réelle inquiétude à Rekina, il aurait vivement désiré qu'une action commune des Français et des Marocains fût tentée pour l'enlever ; les autorités algériennes estimèrent que leur rôle devait se borner à protéger leur territoire et la frontière fut gardée par des troupes. Il fallait d'ailleurs songer à dégager El Aïoun ; le chef de la mission marocaine dégarnit Oudjda de la plus grande partie de ses soldats et forma une colonne d'environ 800 réguliers avec un canon, le commandement en fut confié à l'amel Ahmed ben Kerroum. Les contingents des Angad et Mehaïa marchèrent avec cette colonne, qui suivit les pentes sud de la montagne des Beni Snassen afin d'aller s'appuyer sur les Beni Ourimeche. Boucheta el Baghdadi, ayant dû renoncer à franchir la Moulouya, reçut l'ordre de porter sa mahalla sur El Aïoun et de se joindre à Ahmed ben Kerroum ; il n'exécuta pas ce mouvement, sous prétexte qu'il avait en face de lui des forces considérables campées sur la rive gauche à Aïn Zahio.

Pendant la marche, l'amel fut abandonné par la plus grande partie des Mehaïa et Angad ; incertain du dévouement de son entourage, il n'osa pas s'opposer à leur départ et alla s'installer à Berdil. De là, on entendait très nettement le bruit de la fusillade et quelquefois de la canonnade vers El Aïoun, car Tayebould Bou Amama avait reçu du Rogui une pièce de canon. Avant de rien entreprendre, Ahmed ben Kerroum dépêcha un courrier à Boucheta el Baghdadi, en lui faisant remarquer qu'il fallait intervenir d'urgence si l'on voulait sauver la garnison de la kasba ; cette démarche resta sans résultat. Le 15 mai 1904, Tayebould Bou Amama se jeta à l'aube sur les contingents de l'amel avec 200 fantassins et 500 cavaliers. Au début, il y eut un léger flottement dans la colonne chérifienne à cause du brouillard ; après une longue fusillade, Ahmed ben Kerroum, aidé des Beni Snassen, put enfin enlever la position de ses adversaires, qu'il mit en fuite et poursuivit

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 18 mars, 15 avril, 15 mai 1904 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 15 avril, 15 mai 1904. — *Comité de l'Afrique française*, avril, mai 1904. — (A.) Zaouïa Bou Amama, L. Rogui à Bou Alem ben Brahim du 6 oct. 1904. — AHMED BEN KERROUM. — TAYEB OULD BOU AMAMA.

jusqu'au teniet Chouala, vers Bou Redim. Les vaincus avaient perdu 84 tués, les contingents de l'amel, 17. La garnison d'El Aïoun resta dans ses murs et ne contribua pas au succès.

Le lendemain, Ahmed ben Kerroum vit arriver à Berdil la mahalla de Boucheta el Baghdadi qui s'était décidé à marcher, sans doute de crainte d'être blâmé ; les deux colonnes se portèrent ensemble sur la kasba, elle était débloquée. Tayeb ould Bou Amama avait filé sur Guenfouda, il y fut rejoint par son père ; ce dernier abandonna Guefaït où il avait été pillé par les Beni Mathar, Oulad Amor et Beni Yala. Les Mehaïa vinrent à El Aïoun se rendre compte de ce qui s'était passé ; constatant que la victoire était restée au Makhzen, ils se présentèrent au camp et offrirent leurs félicitations. L'amel avait là une trop belle occasion de se venger de leur défection, il n'y manqua pas et fit arrêter les onze principaux notables ; on les dirigea sur la kasba de Saïdia ; pendant la route les soldats tranchèrent la tête d'El Hadj Kerroum ould Boubekour. Les troupes chérifiennes razzièrent sévèrement les tribus qui avaient suivi Tayeb ould Bou Amama et restèrent campées autour d'El Aïoun. A la suite du succès du 15 mai, la plupart des Mehaïa, Angad, Sedjâa et Beni bou Zeggou firent leur soumission ; Rekina groupa les deux premières tribus à l'est d'Oudjda afin de pouvoir facilement les surveiller (1).

Bou Amama transporta son camp à Reggada, au pied nord de la montagne des Beni Yala ; de là, il s'en fut trouver le caïd des Zekara à la tête d'un goum, il lui déclara qu'il viendrait s'installer dans sa montagne afin d'être plus en sûreté. Le malheureux Ramdan, qui devait mourir quelque temps après, se serait volontiers dispensé d'héberger un hôte aussi compromettant ; mais un refus aurait été dangereux, il n'osa pas protester. Un peu auparavant, les Zekara avaient chassé l'un des marabouts de Tinzi, auquel Bou Hemara avait donné le commandement d'une grande partie de la tribu. Redevenu roguiste par force, le caïd Ramdan fut ensuite obligé de garder cette étiquette de crainte d'être molesté par le Makhzen.

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 mai, 15 juin 1904 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 15 mai, 15 juin 1904. — *Comité de l'Afrique française*, mai, juin 1904. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, pp. 117, 118, 132. — (A.) Mansuri ould el Hadj Mohammed, L. Rekina aux notables Beni Snassen du 27 avril 1904. — AHMED BEN KERROUM. — TAYEB OULD BOU AMAMA. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

Bou Amama plaça sa zaouïa à Tafrent ; furieux contre son fils qui s'était fait battre, il entama des négociations avec Rekina. L'assassinat du chérif Abd el Ghani se rendant à son camp mit fin aux pourparlers ; le vieux marabout se défendit de ce meurtre. Le chef de la mission marocaine voulait de toute façon se débarrasser de lui ; il demanda aux tribus de fournir les piétons nécessaires à une expédition dans la montagne, mais les gens occupés aux travaux de la moisson ne se souciaient guère d'exécuter ses ordres. Le 6 juillet 1904, Bou Amama eut à Bin Ladjeraf une escarmouche avec environ 800 cavaliers du Makhzen, qui cherchaient à razzier ses chameaux ; il les repoussa en leur tuant une vingtaine d'hommes. La mahalla campée à El Aïoun Sidi Mellouk manquant de vivres, elle se rabattit sur Aïn-Sfa, puis elle alla dresser ses tentes à Sidi Moussa, en face du repaire de Bou Amama qui correspondait toujours avec le Prétendant. L'impossibilité de rassembler les contingents des tribus et l'indiscipline croissante des troupes obligèrent le Makhzen à ramener la mahalla à Oudjda ; l'action contre Bou Amama fut abandonnée, on envoya néanmoins un petit détachement à El Aïoun, où il ne restait que quelques soldats. L'amin El Hadjoui, nommé chef de la délégation marocaine en Algérie avec résidence dans l'amalat, prit en mains la direction politique à la place de Rekina, qui ne garda que le commandement des troupes. Pendant que ces chefs essayaient de rétablir un peu d'ordre dans la mahalla, Bou Amama sillonnait la plaine et le Prétendant venait camper sur l'oued Za avec un millier de cavaliers et environ 3.000 fantassins (1).

LE ROGUI PÉNÈTRE DE NOUVEAU DANS L'AMALAT ET OCCUPE EL AÏOUN SIDI MELLOUK

Le 9 août 1904, des Oulad Bakhti inféodés à Bou Amama attaquèrent dans sa maison le marabout de Guefaït, celui-ci fit appel à la colonne française qui occupait depuis peu Berguent afin de couvrir la frontière algérienne. Une

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 juillet, 15 août 1904 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 15 juillet, 15 août 1904. — *Comité de l'Afrique française*, juin, août 1904. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, p. 153. — MOULIÉRAS, *Les Zkara*, pp. 119 à 127 (1905). — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — TAYEB OULD BOU AMAMA. — MOUMEN BEN AHMED.

compagnie montée et une section de montagne étaient en reconnaissance, elles se portèrent au secours du marabout et dispersèrent les assaillants. Le 10 août, 30 partisans de Bou Amama razzièrent des douars des Oulad Nehar algériens, ils voulurent recommencer le 19, mais la présence d'un détachement français les mit en fuite.

Des faits bien plus graves venaient de se passer chez les Beni bou Zeggou, où le Prétendant avait envoyé, le 17, une nombreuse délégation présidée par son ministre Salah (1) dans le but de négocier un mariage avec une petite-fille du caïd des Beni bou Zeggou ; la délégation avait été massacrée. Deux jours avant cette affaire, le Rogui avait demandé une épouse au caïd Hommada, qui lui avait donné sa fille Fatma, mais Bou Hemara ne s'était pas déclaré satisfait. Il avait alors envoyé la députation, en la chargeant d'exiger la main de Fatma, fille de Mohammed, le fils aîné du caïd Hommada, dont il avait entendu vanter la grande beauté ; cette femme était mariée avec un de ses cousins (2).

Le caïd Hommada avait reçu auparavant une lettre de Rekina l'engageant à tuer le Rogui ; il décida donc de secouer le joug et d'aller ensuite demander asile au Makhzen. Salah et les caïds de sa suite, parmi lesquels Mohammedould Bouterfas des Beni Mahiou, reçurent une large hospitalité qui endormit leur défiance. Vers 10 heures du soir, lorsqu'ils furent retirés dans leurs chambres, les serviteurs du caïd se précipitèrent sur eux et les massacrèrent (3). Après cette terrible exécution, la famille Hommada prit la fuite poursuivie par les soldats de l'escorte accourus au bruit de la fusillade ; elle se réfugia à Oudjda

(1) Ce personnage était un Algérien originaire de Tlemcen, il était beau-père du Rogui.

(2) Fatma bent Hommada était alors âgée de 12 ans. Après la mort du Rogui ses parents l'ont fait rapatrier ; elle se trouvait à Taza avec les autres femmes de l'agitateur. Actuellement elle est remariée à Mohammedould Mohammed Fetouma Amezian, qui est son cousin germain.

Fatma bent Mohammed, que désirait le Rogui, était plus âgée que sa tante ; elle avait 15 ans. Elle était à cette époque l'épouse de son cousin Ahmedould Mohammed Chella, avec lequel elle vit encore.

(3) Les victimes auraient été au nombre de quatorze, dont : le ministre Salah, les caïds Mohammedould Bouterfas des Beni Mahiou, Ben Chellal des Guelaya, Ben Abdallah el Kerkeri, Mohammed ben Merzoug des Haouara, Embarekould Ali Lahmar, Abdesselam ech Chergui, Bou Zerouata des Tsoul, Denoun des Metalsa et Hamman Chelhi des Ghiata.

où le Makhzen lui fit un chaleureux accueil (1). En apprenant ce crime, le Rogui vint détruire la maison du caïd des Beni bou Zeggou ; rejoint par Bou Amama, il alla dresser son camp devant El Aïoun Sidi Mellouk.

Au début de septembre, Rekina fut remplacé par Abderahman ben Abd es Sadok, celui-ci s'empessa de diriger la plus grande partie de la mahalla vers la kasba d'El Aïoun pour faire face au Prétendant. Dans la nuit du 15 septembre, Bou Hacira, lieutenant du Rogui, se rendit chez les Zekara avec environ 800 hommes, il y prit un renfort de 300 combattants de l'entourage de Bou Amama et se jeta à la pointe du jour sur les douars situés au nord-est d'Oudjda, vers Tinsaïn; malgré la célérité de la razzia, les Angad et Mehaïa purent reprendre une partie de leurs animaux (2).

Les troupes envoyées vers El Aïoun sous le commandement de Boucheta el Baghdadi n'avaient pas grand hâte d'arriver au contact ; pendant qu'elles s'acheminaient lentement à l'Est, le Rogui attaqua deux fois sans succès la kasba. La colonne chérifienne campa enfin près de l'oued Bou Redim ; les Beni Ourimeche, Beni Attigue, Mehaïa et Angad lui avaient envoyé d'assez nombreux contingents. Pour les éloigner, Bou Hemara fit répandre le bruit qu'il irait razzier leurs campements habituels ; ce stratagème faillit réussir, bon nombre des auxiliaires se croyant menacés rentrèrent chez eux. Le 25 septembre 1904, vers huit heures du matin, le Rogui avec 200 cavaliers fit une démonstration sur le front de ses adversaires ; lorsque les goums de Boucheta el Baghdadi se furent lancés à sa poursuite, Bou Amama exécuta la véritable attaque sur le flanc de la colonne chérifienne. Cette dernière allait être battue ; le retour inespéré des contingents des tribus sauva la situation, mais l'affaire resta indécise et les deux partis firent des pertes assez élevées.

La garnison d'El Aïoun, dépourvue de vivres et de munitions et complètement livrée à elle-même, se replia sur la

(1) Plusieurs versions ont cours sur cet événement, elles ne diffèrent pas dans le fond, mais simplement dans les détails. J'ai reproduit celle de Mohanmed ould Hommada, qui ne semble pas avoir intérêt, surtout actuellement, à déguiser la vérité.

(2) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. du 15 sept. 1904 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger du 15 sept. 1904. — *Comité de l'Afrique française*, sept., oct. 1904. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz du 26 juillet 1904. — AHMED BEN KERROUM. — TAYEB OULD BOU AMAMA. — MOHAMMED OULD HOMMADA.

mahalla dans la nuit du 26 au 27 septembre ; les contingents roguistes occupèrent aussitôt la kasba sans difficultés. La situation des troupes chérifiennes était assez précaire, bien qu'elles se fussent maintenues sur leurs positions. La nouvelle de ces événements alarma vivement la population d'Oudjda, le Makhzen fit vérifier l'état des remparts et distribua des armes. Au commencement d'octobre, de nombreuses tentes des Mehaïa, Angad, Beni Snassen, Beni Yala et Beni Oukil se réfugièrent sur le territoire algérien ; plusieurs préférèrent repasser la frontière plutôt que de se laisser cantonner sur un emplacement déterminé.

Boucheta el Baghdadi tenait encore suffisamment la région, malgré l'abandon précipité d'El Aïoun ; il se retira sur Aïn-Sfa, d'où il couvrait les Beni Snassen et la route d'Oudjda. Le Prétendant, qui n'était pas inquiet, en profita pour étendre son influence dans la zone comprise entre la Moulouya, l'oued Za et l'oued Bou Redim, les tribus durent lui fournir des contingents ; Bou Amama resta cantonné chez les Zekara. Les forces en présence comprenaient tant en réguliers qu'en auxiliaires environ 680 cavaliers et 2.680 fantassins du côté du Rogui et 1.450 cavaliers et 10.500 fantassins dans le parti du Makhzen (1).

(1) Ces chiffres sont évidemment très approximatifs ; le tableau suivant donne la décomposition de ces forces, il est extrait d'un rapport du chef de la section frontière d'Oudjda.

	Cavalliers	Fantassins	
1° Parti du Prétendant :			
Contingents l'ayant suivi en deçà de la Moulouya :			Le total correspond à ce que le prétendant pourrait avoir avec lui s'il convoquait tous les contingents dont il dispose, en admettant que ces contingents répondent à son appel. En temps ordinaire il n'a guère que 400 cavaliers et 600 fantassins.
Metalsa, Oulad B. Rima, Chiadma	150	500	
Haouara, Beni Koulal, Ahlaf	100	»	
B. B. Zeggou, Sedjâa, B. Mahiou.	200	300	
TOTAL.....	450	800	
2° Parti de Bou Amama :			
Entourage direct	20	80	Même observation que précédemment. En temps normal Bou Amama n'a avec lui que 200 cavaliers et 1.000 fantassins environ fournis en grande partie par les Zekkara essentiellement montagnards.
Zekkara, Beni Yala.....	30	1.000	
Châamba, O. Sidi Abdelhakem...	70	»	
Sedjâa.....	60	200	
Mehaïa	50	100	
Oulad Amor, Guefait	»	500	
TOTAL....	230	1.880	
3° Makhzen :			
Beni Snassen.	500	8.000	En temps normal : 900 cavaliers, 2 500 fantassins. Jusqu'ici les tribus restées fidèles ont opéré pour leur compte.
Angad	200	»	
Mahalla.	600	2 000	
TOTAL.....	1.300	10.000	
4° Oudjda	150	500	

(A. S. F.) R. chef section à Min. Fr. Tanger du 2 nov. 1904.

Dans la nuit du 9 au 10 novembre, la colonne chérifienne quitta Aïn-Sfa et rétrograda sur Oudjda ; le nord de l'amalat était calme, le pacha de Saïdia, El Hadj Allal, occupait la kasba de Cherâa avec quelques soldats et les contingents des Triffa et Oulad Mansour ; il était là pour s'opposer à une offensive possible de Mouley Brahim, khalifa de Bou Hemara chez les Guelaya. Après le débarquement à Saïdia de renforts importants commandés par Bachir ben Sennah, toutes les troupes régulières du Makhzen furent concentrées à Oudjda, leur effectif était d'environ 2.500 fantassins et 1.200 cavaliers. Par suite du désaccord existant entre leurs différents chefs et Boucheta el Baghdadi ces troupes se trouvaient dans le plus grand désarroi ; El Hadjoui dut demander au Sultan la relève de ce dernier. Au moment où les troupes chérifiennes avaient abandonné Aïn-Sfa, le Rogui s'était vivement porté sur ce point et il avait poussé son lieutenant, Brahim el Filali, dans la direction d'Aghbal pour couper le chemin à la mahalla de Bachir ben Sennah. Le projet de Bou Hemara avait été déjoué par le passage de cette colonne en territoire français. Son entourage lui démontra alors le danger qu'il y aurait à marcher sur Oudjda avant d'avoir pacifié les Beni Snassen ; il fit donc demi-tour le 30 novembre et alla camper à Berdil chez les Beni Ourimeche avec environ 500 cavaliers (1).

COMBATS AUX ENVIRONS D'OULDJDA ; LA VILLE EST MENACÉE
PAR LE ROGUI

Bou Hemara fit à plusieurs reprises des razzias sur les Beni Ourimeche, qui finalement se déclarèrent pour lui ; leur soumission entraîna celle de tous les Beni Snassen. La crainte inspirée par le Prétendant était telle que le marabout Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche eut peur d'être pris à partie à cause de ses bonnes relations avec le Makhzen, il fit solliciter son pardon. Le Rogui commit la faute de frapper les montagnards d'une assez forte contribution

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 oct., 10 nov., 13 déc. 1904 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 15 oct., 2 nov., 15 déc. 1904. — *Comité de l'Afrique française*, oct., nov., déc. 1904. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, pp. 165, 166, 168 à 170, 173, 176, 177. — RENÉ LECLERC, pp. 253, 256, 257, 261. — AHMED BEN KERROUM. — TAYER OULD BOU AMAMA. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

de guerre ; sa perception donna lieu à de nombreuses vexations qui les indisposèrent fortement contre lui. Se croyant tranquille de ce côté, il se porta à la fin de décembre 1904 sur Aïn-Sfa et, de là, il alla dresser son camp à Madjen Bakhta, au nord-ouest du djebel Meghris. Sur ces entrefaites, le sultan Mouley Abd el Aziz rappela Boucheta el Baghdadi à Fez, afin d'arrêter l'effervescence que ses agissements avaient provoquée dans la mahalla; l'amel Ahmed ben Kerroum le remplaça dans son commandement. Le ramadan avait arrêté les hostilités ; le chef de la mission marocaine utilisait cette période de calme en négociant avec Bou Amama, qu'il espérait toujours détacher du Prétendant.

Le 31 décembre, Bou Hemara lança sur Saïdia un fort goum commandé par Mohammed ould el Hebil ; ce goum se fit repousser par les Triffa et la petite garnison de la kasba, il laissa de nombreux cadavres sur le terrain, entre autres celui de Mohammed ould el Hebil. La garnison d'Adjeroud et les goudiers algériens avaient dû entrer en ligne pour faire respecter la frontière ; un goudier entraîné sur le territoire marocain avait été tué.

Le Makhzen s'empressa de riposter. Le 1^{er} janvier 1905, une colonne d'environ 600 cavaliers et 3.000 fantassins réguliers, plus 400 auxiliaires d'Oudjda, se mit en marche au lever du soleil sous le commandement d'Ahmed ben Kerroum, Bachir ben Sennah et Ahmed el Harrab ; vers une heure du soir elle tomba sur le camp de Bou Hemara. La cavalerie chérifienne, soutenue par l'infanterie, entoura les tentes et arriva jusqu'à celle du Rogui. L'agitateur courait le grand danger d'être pris, mais les soldats se mirent à piller et, pour les rassembler, on fit sonner la retraite (1). La demi-victoire remportée par le Makhzen fut sans résultat, son adversaire garda ses positions ; les pertes furent importantes des deux côtés.

Le 3 janvier, la mahalla recommença le même mouvement ; au moment où les soldats parvenus dans le camp

(1) D'après Ahmed ben Kerroum, c'est Ahmed el Harrab qui aurait fait sonner la retraite, parce qu'il ne tenait pas à prendre le Rogui. Le même reproche paraît pouvoir être adressé à tous les personnages qui exerçaient un commandement dans l'amalat ; il est certain qu'ils ont fait durer l'agitateur à plaisir. Avec les moyens mis à leur disposition, ils auraient dû s'en débarrasser rapidement ; mais le pouvoir central consentait de très gros sacrifices pécuniaires pour la région et les chefs étaient trop heureux de faire leur fortune, pendant qu'ils laissaient les soldats mourir de faim et de misère.

roguiste commençaient le pillage, les goums de Bou Amama surgirent tout à coup entre les montagnes des Beni Snassen et le Meghris et les mirent en déroute. Les cavaliers s'enfuirent de toute la vitesse de leurs chevaux en abandonnant les piétons qui se firent massacrer ; des gens d'Oudjda, venus sans armes dans l'espoir de faire du butin, subirent le même sort. Les azizistes perdirent dans cette journée 150 tués et 151 prisonniers, les roguistes eurent également de nombreux morts.

Les Beni Snassen, que Bou Hemara n'avait pas su s'attacher, étaient fatigués de ces luttes ; ils offrirent leur coopération à Abd es Sadok. Le 5 janvier, ils aidèrent la garnison de Saïdia à repousser une nouvelle attaque des goums du Prétendant ; le 8, les Beni Ourimeche délivrèrent les prisonniers du combat du 3 qui étaient dirigés sur les Guelaya, ils s'emparèrent également des têtes des tués et les inhumèrent. A la suite de la défection de la majorité des Beni Snassen, le Rogui jugea prudent de s'écarter du pied de leur montagne ; il alla s'installer à Djenane el Hadj Sahli sur le haut oued Isly et à proximité de Bou Amama, malgré l'avis de ses familiers lui demandant d'aller châtier d'abord les Beni Snassen (1). Le Prétendant avait avec lui le Français Delbrel, qui s'intitulait son chef d'état-major ; il envoya ses lieutenants recruter des contingents parmi les tribus fidèles, les Haouara, Sedjâa, Ahlaf, Zekara et Beni Mahiou lui envoyèrent des renforts (2).

Le 29 janvier 1905, Bou Hemara marcha sur Oudjda avec une assez forte colonne ; il avait atteint les hauteurs des Semmara, quand les troupes chérifiennes sortirent à sa rencontre avec un canon de 80 ^m/_m de montagne servi par le personnel de la mission française. Le combat s'engagea sur plusieurs points à la fois, le canon y eut une part

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 janv., 15 fév. 1905 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger du 15 janv. 1905. — *Comité de l'Afrique française*, janv., fév. 1905. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, p. 191. — (A.) Ahmed ben Kerroum, L. Mouley Abd el Aziz à la mahalla du 22 décembre 1904. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, L. Mohammed ben Aïssa et Mohammed ben Ali des Beni Khaled du 28 déc. 1904. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — TAYEB OULD BOU AMAMA. — AHMED BEN KERROUM.

(2) A cette époque, les principaux groupements roguistes de l'amalat étaient formés par les tribus suivantes : Beni Mahiou, Sedjâa, Beni Yala et Zekara. Le Prétendant avait néanmoins des partisans isolés dans la plupart des fractions ; Abdelkader Bou Hacirâ des Beni Attigue suivait sa fortune depuis qu'il avait levé l'étendard de la révolte ; plus tard, des caïds avaient été

prépondérante et l'infanterie ne tira presque pas. Les troupes du Rogui furent obligées de se retirer, elles perdirent 9 tués et 19 blessés ; le Makhzen n'eut que 2 tués et 6 blessés.

Les sentiments de Bou Amama pour le Prétendant parurent se refroidir, après qu'il eut reçu des lettres du Sultan accompagnées de riches cadeaux ; il rappela son fils qui s'était rendu à Melilla. Les autorités chérifiennes, hypnotisées par la soumission du vieux marabout qu'elles voulaient obtenir, même à prix d'or, restaient inactives et laissaient le Rogui renforcer ses troupes tout à son aise. Un oncle du Sultan, Mostefa ould Mouley Abderrahman, passa à Marnia le 5 février se rendant à Oudjda, il était chargé de poursuivre les négociations. Pendant tout le mois de février, de continuels envois de munitions et d'argent à destination de l'amalat passèrent par Marnia ; le médecin militaire de cette localité se rendit à Oudjda

nommés par lui, certains d'entre eux furent de simples caïds honoraires, qui ne purent jamais exercer le commandement qu'il leur avait attribué. Les caïds roguistes étaient alors :

Dekhissi ould Ali el Amri (Haonara de Triffa).

Mohammed ould Bachir Harroud des Hararda (Beni Ourimeche).

Mohammed ben Ali ben Si Abdallah des Oulad Ali Chebab (Beni Ourimeche).

Kaddour ould Bouterfas (Beni Mahiou), en remplacement de son frère

Mohammed tué par les gens du caïd Hommada des Beni bou Zeggou.

Abdesselam ould el Hebil (Beni Attigue), en remplacement de son frère

Mohammed tué.

Mohammed el Guerroudj (Beni Mengouch).

Mostefa el Guenfoud des Bessara (Beni Mengouch).

Mohammed ben Abdelkader Kejaï des Beni Khellouf (Beni Mengouch).

Mimoun ould Si Ali des Aaidane (Beni Khaled).

Mohammed ould Chennah des Oulad Tahar (Beni Khaled).

Mohammed ould Aïssa de Taredjirt (Beni Khaled).

Chahboun ould Abdelmoumen des Oulad Ghazi (Beni Khaled).

Kaddour ould Mâamar (Mezaouir).

Abdelkader ben Khatir (Oulad Ahmed ben Brahim).

Abdelkerim ould Amara (Oulad Ahmed ben Brahim).

Kouider bou Aarfa (Oulad Ali ben Talha).

Bouzian ould ben Zian (Oulad Ali ben Talha).

Ahmed ould Bouzian (Beni Yala).

Mohammed ould Ramdan (Zekara).

Belaïd ould Ramdan (Zekara).

Lakhdar ould Slimi (Sedjâa).

Mohammed ould el Hadj Mohammed el Haouli (Beni bou Zeggou).

El Mahi ould Ameur ben Moussa (Beni bou Zeggou).

Mohammed Azeroual (Beni bou Zeggou).

Bousouar ould Aïssa des Oussata (Mehaïa).

El Madani ould Kaddour des Achache (Mehaïa).

Cheïkh ould bou Hafs des Achache (Mehaïa).

pour soigner les blessés ; les bons offices de la France à l'égard du Makhzen ne cessèrent pas un instant.

Bou Hemara fit enlever quelques animaux par ses cavaliers auprès du djebel Meghris le 28 février ; le 9 mars, il les envoya razzier les Angad. La mahalla chérifienne fit semblant de poursuivre les agresseurs qu'elle se garda bien d'aborder. Abdelmalek, fils de l'émir Abdelkader, arriva à Oudjda au mois de mars pour servir d'intermédiaire entre le Makhzen et Bou Amama ; il eut un rôle des plus équivoques. Toutes ces lenteurs n'étaient pas favorables aux populations, car les gros contingents roguistes affamaient l'amalat ; d'autre part les gens de sac et de corde de l'entourage de Bou Amama, non contents d'entreprendre de multiples razzias sur les Beni Snassen, Triffa et Angad, pénétraient dans leurs courses jusque sur le territoire français. Le 13 mars, cinquante d'entre eux se jetèrent dans la forêt des Beni bou Saïd et furent repoussés par le goum ; le 20, quinze autres enlevèrent des troupeaux dans l'oued Rouban. Les fonctionnaires chérifiens temporisaient toujours ; Tayebould Bou Amama, qui penchait pour la soumission au Makhzen, abandonna son père et se réfugia à Melilla.

Les affaires du Makhzen menaçaient d'ailleurs de se gâter ; le 24 mars, le caïd Mâamar fut battu par les contingents rebelles de Mohammed el Guerroudj, il périt dans l'affaire ; ses troupes durent battre en retraite et la kasba de Cherâa tomba au pouvoir des roguistes. Les Beni Snassen rassemblés à Oudjda durent marcher au secours des Triffa sous le commandement d'El Hadj Mohammed Sghir. Ils battirent leurs adversaires qu'ils rejetèrent au delà de la Moulouya, leur tuant 22 hommes et ne perdant eux-mêmes qu'un tué ; le pacha El Hadj Allal de Saïdia s'était porté sur Cherâa pour soutenir les Beni Snassen (1).

Ayant reçu de gros renforts amenés par Azouz el Ghiati et Abdelkader Bou Hacira, le Prétendant se décida à tenter une nouvelle attaque d'Oudjda. Le Makhzen averti avait fait distribuer des cartouches et des armes. Le 8 avril 1905,

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 fév., 15 mars 1905 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 15 mars, 10 avril 1905. — *Comité de l'Afrique française*, fév., mars, mai 1905. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, pp. 195, 209, 210. — (A.) Mansouriould el Hadj Mohammed, L. Mouley Abd el Aziz à El Hadj Mohammed Sghir des 17 janv., 13 fév. 1905, aux Beni Ourimeche du 13 fév. 1905. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — AHMED BEN KERROUM. — TAYEB OULD BOU AMAMA.

il y eut une fausse alerte dans le camp chérifien ; les contingents roguistes ne se mirent en mouvement que dans la nuit et, le 9, à 8 heures du matin, ils occupèrent les hauteurs des Semmara après en avoir délogé les reconnaissances qui s'y trouvaient. Les troupes chérifiennes firent face à leurs adversaires ; les contingents des Angad, Sedjâa, Mehaïa étaient à l'aile droite, la mahalla de Bachir ben Seunah formait l'aile gauche, les trois canons manœuvrés par le personnel de la mission française se tenaient au centre. Bou Hemara divisa ses forces en trois colonnes : à droite celle de Bou Amama, à gauche celle du caïd El Ouadjani ; il se réserva le commandement du centre où était placée l'artillerie.

Le combat fut de suite très chaud ; Bou Amama repoussa l'aile gauche du Makhzen et arriva jusqu'aux tentes placées sur le monticule de Sidi Aïssa, au sud des jardins ; El Ouadjani repoussa de même les contingents des tribus fidèles jusqu'à l'oued Aatchane. Vers 9 heures, la situation des troupes chérifiennes était très critique et leurs chefs étaient complètement affolés ; l'artillerie les sauva du désastre. Le lieutenant Mougin fit diriger deux pièces contre l'artillerie adverse, pendant que la troisième tirait sur les groupes d'assaillants. Le tir, rapidement réglé, fit taire l'artillerie du Rogui ; ce dernier fut couvert de terre par un projectile qui éclata à ses côtés. Le Makhzen prit alors l'offensive et lança ses soldats en avant ; les révoltés battirent en retraite sur tous les points, ils furent poursuivis jusqu'à environ deux kilomètres de leur camp ; à 1 heure de l'après-midi tout était terminé. Les troupes chérifiennes comptaient 11 tués et 34 blessés ; celles du Rogui avaient fait des pertes plus considérables. Vingt-deux têtes rapportées à Oudjda furent accrochées à Bab Sidi Abd el Ouahab.

Cette victoire améliora la position du Makhzen, qui n'eut garde d'en profiter. Le 4 mai, les goums de la mahalla firent une sortie, laquelle fut une véritable comédie ; il était visible que les dirigeants ne voulaient pas la fin de l'insurrection, ils se plaignaient au Sultan du mauvais état des troupes, alors qu'ils étaient seuls coupables (1).

(1) « Louanges à Dieu seul.

« Que Dieu répande ses bénédictions sur notre Seigneur Mohammed, sur sa famille et sur ses compagnons.

Suit l'empreinte du sceau du Sultan Mouley Abd el Aziz.

« A nos serviteurs très satisfaisants les caïds de nos troupes de Saïdia et

Le 7 mai, le délégué chérifien El Hadjoui alla à Tlemcen saluer M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, qui était venu inaugurer la médersa de Tlemcen et, en même temps, se rendre compte de la situation faite aux populations algériennes par la grave insurrection dont l'amalat était le théâtre.

L'inertie des autorités d'Oudjda entretenait une grande insécurité sur la frontière ; depuis le 18 avril, les contingents de Bou Amama étaient campés vers Aïn Serrak, tout à fait à proximité du territoire algérien. Il fallut pendant un certain temps restreindre les envois d'armes par l'Algérie, cette mesure provoqua une grosse émotion chez les Marocains, qui se virent abandonnés à eux-mêmes.

« d'Oudjda (que Dieu vous favorise, que le salut soit sur vous ainsi que la
« miséricorde et les bénédictions divines). Ensuite votre lettre nous est par-
« venue par l'intermédiaire de notre serviteur, le caïd Abderrahman ben
« Abd es Sadok Rifi. Vous sollicitez de notre haute autorité l'augmentation
« des troupes et vous nous exposez leur situation déplorable. Cet état de
« choses nous étonne, car nous croyions que l'armée avait bien les hommes
« et les chevaux nécessaires et qu'elle était alignée en vivres au delà de ses
« besoins.

« A la réception de votre lettre, nous avons prescrit une enquête et nous
« avons constaté que si la mahalla est en grand désarroi, c'est que la plupart
« des hommes qui la composent n'ont aucune des qualités que réclame la
« guerre offensive, ni la force de résistance qu'il faut déployer dans la défen-
« sive ; bien que recevant régulièrement la mouna, ils sont incapables de
« satisfaire aux exigences du service.

« Notre noble ordre vous enjoint d'épurer la mahalla et d'en éliminer
« toutes les non-valeurs, telles que les paresseux et les hommes incapables de
« se servir de leurs armes au combat, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des
« hommes et des chevaux utilisables. La mouna qui leur était attribuée à tort
« ne doit être touchée que par ceux qui la méritent.

« Nous avons ordonné à notre serviteur le chérif caïd Abderrahman ben
« Abd es Sadok de prescrire une inspection de tous les éléments de la
« mahalla : cavaliers, soldats réguliers et contingents des tribus, d'en éliminer
« ceux qui n'auront pas les qualités requises. Tout caïd reha, qui n'aura plus
« un nombre suffisant de soldats, versera sa troupe dans d'autres unités et
« rejoindra son poste d'attache. Le caïd Abderrahman ben Abd es Sadok
« dirigera l'opération ainsi qu'il a été dit et nous adressera tous les réformés.

« Vous nous aviserez de l'effectif des mahallas, de manière que leur mouna
« soit distribuée régulièrement (avec l'aide de Dieu). Chaque chef fournira
« un état indiquant le nombre des réformés et le soumettra d'urgence à notre
« approbation.

« Quant aux renforts, ils vous seront envoyés par fractions, jusqu'à ce que
« l'effectif soit complet. (Que Dieu vous aide pour accomplir le présent ordre).
« Le 30 mai 1905. »

(A.) Ahmed ben Kerroum.

Cette lettre se passe de commentaires, elle montre avec quelle exactitude était renseigné le souverain. Pauvre Sultan !!!

Tayebould Bou Amama arriva à Oudjda le 11 mai et fit enfin sa soumission ; son père resta fidèle au Prétendant. Le 30 mai, les goums de ce dernier ramenèrent vivement la mahalla chérifienne jusque dans son camp et lui tuèrent trois hommes ; en revanche deux cents des cavaliers de Bou Amama se firent repousser le 12 juin par les Beni Khaled. Le vieux marabout transporta ses tentes auprès de celles du Rogui, qui était toujours sur l'Isly ; l'agitateur avait fait placer les campements de ses partisans le long de cette rivière, afin de tenir les routes des Beni Snassen. Dans le courant de juin, le délégué chérifien El Hadjoui fut rappelé et le Sultan nomma à sa place Abderrahman ben Abd es Sadok (1).

Le Prétendant commençait à être à court d'argent et de munitions ; ses contingents obligés de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance se dispersèrent, des groupes entiers quittèrent la mahalla. Bou Hemara résolut donc de tenter la chance des armes avant d'être complètement réduit à l'impuissance. Le 1^{er} juillet 1905, il marcha sur Oudjda et atteignit les Semmara vers 3 heures de l'après-midi ; l'amel rassembla les troupes sur le mamelon de Sidi Aïssa et les déploya ensuite pour marcher à l'ennemi. Lorsque les canons eurent semé le désordre dans les rangs des roguistes, les fantassins et cavaliers s'élancèrent sur eux et transformèrent leur retraite en déroute ; les pertes furent faibles de chaque côté. Cette affaire rendit quelque courage aux autorités chérifiennes, qui reçurent le 4 juillet des renforts et des munitions.

Les troupes du Makhzen se portèrent contre le Rogui le 9 juillet, à 5 heures du matin ; la mission militaire française marchait avec les canons. En arrivant au contact, on prit les dispositions de combat et l'artillerie entra en action, ses obus tombèrent dans le camp de Bou Amama qui fut évacué précipitamment. Après bien des hésitations, les troupes régulières se portèrent en avant, mais, arrivées près des tentes, elles firent brusquement demi-tour ; les roguistes se lancèrent à leur poursuite et il fallut toute

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. des 10 avril, 11, 15 mai, 15 juin 1905. — *Comité de l'Afrique française*, mai, juillet 1905. — *Documents diplomatiques*, 1901, 1905, pp. 210, 217 à 219, 222, 223. — (A.) Ahmed ben Kerroum, L. Mouley Abd el Aziz aux chefs de la mahalla des 30 avril, 30 mai 1905. — (A.) Zaouïa Bou Amama, L. Rogui à Bou Amama du 16 avril 1905. — TAYEB OULD BOU AMAMA. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

l'énergie des membres de la mission française pour obliger les canonniers à ramener leurs pièces. La conduite des chefs marocains dans cette affaire ne peut s'expliquer que par leur désir de ne pas terminer la campagne. Ahmed el Harrab était resté en arrière avec son tabor qu'il avait empêché de tirer. Le Makhzen perdit 40 tués et une centaine de blessés, le Rogui éprouva des pertes sérieuses. Le lendemain, la colonne chérifiennne revint à la charge ; l'artillerie seule fut engagée, elle lança des obus sur le campement de Bou Amama. Dans la nuit, le Rogui leva précipitamment son camp et se retira sur Sidi Moussa, en abandonnant beaucoup d'orge et de blé ainsi que quelques tentes. Le 11, Ahmed el Harrab s'opposa à la poursuite des roguistes fuyant à petite distance, sous prétexte que ses hommes manquaient de cartouches (1). Grâce aux canons de la mission militaire ces opérations, si mal conduites, laissèrent néanmoins un certain succès au Makhzen ; les appels incessants faits aux Beni Snassen ne donnèrent quand même pas grand résultat, la plupart de ces Berbères persistaient à se tenir à l'écart.

Tayebould Bou Amama ayant cherché à se rapprocher de son père, le Makhzen cria à la trahison et prétendit avoir saisi une correspondance compromettante ; le fils du marabout fut arrêté, on l'embarqua le 8 août sur le *Turki* à destination de Tanger. Pendant ce temps, des renforts continuaient à être débarqués à Saïdia sans que rien fût tenté de sérieux contre le Rogui. Après être resté deux jours à Sidi Moussa, Bou Hemara se rendit chez les Zekara ; il en repartit le 17 juillet et alla dresser son camp vers El Aïoun. La cavalerie du Makhzen sortit à la hâte d'Oudjda pour se mettre à sa poursuite ; le 22 juillet, elle s'installa à Berdil. Elle fut rejointe en ce point par tout le ban et l'arrière ban des Beni Snassen qui, persuadés cette fois qu'ils allaient à la curée, avaient répondu en masse à l'appel des autorités chérifiennes (2).

(1) Le bruit courut à l'époque qu'Ahmed el Harrab avait été gagné par le Rogui et qu'il entretenait une correspondance avec lui. Les gens ayant vécu dans l'entourage du Préteudant disent qu'il n'en fut rien, mais que si le Makhzen avait été vaincu il aurait certainement trahi.

(2) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 2, 10, 15, 17 juillet, 15 août 1905. — Comité de l'Afrique française, août, sept. 1905. — *Documents diplomatiques*, 1901, 1905, p. 248. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — TAYEB OULD BOU AMAMA.

LE ROGUI GAGNE SELOUANE
ET SES CONTINGENTS RESTENT AUX PRISES AVEC CEUX DU
MAKHZEN SUR LA BASSE MOULOUYA ;
LES AUTORITÉS CHÉRIFIENNES DEVIENNENT MANIFESTEMENT
HOSTILES AUX FRANÇAIS

Malgré son importance, le rassemblement de Berdil n'avait aucune valeur militaire; beaucoup de montagnards en faisant partie n'étaient pas armés. Les chefs s'en rendaient bien compte, ils n'osaient pas attaquer le Rogui avec de pareils contingents et réclamaient à grands cris des renforts de l'arrière ; Ahmed ben Kerroum reprochait à Abd es Sadok d'avoir quitté trop vite Oudjda. Le Prétendant, mettant à profit les querelles qui divisaient ses adversaires, s'occupa de réunir d'assez nombreux combattants ; il envoya Azouz el Ghiati à Selouane pour y réchauffer l'enthousiasme de ses partisans. Pendant tout le mois d'août 1905, les deux partis restèrent en présence sans rien entreprendre. La discorde se mit dans les contingents du Makhzen ; à la suite d'une querelle des Angad et Sedjâa avec El Hadj Mohammed Sghir des Beni Ourimeche, les auxiliaires rentrèrent chez eux. Afin de combler le vide causé par cette défection, on dirigea une partie des troupes d'Oudjda sur Berdil. Le 28 août, Ahmed ben Kerroum et Abd es Sadok quittèrent le camp sous prétexte d'aller opérer contre les Zekara avec les unités restant disponibles. Le 31 août, Bou Hemara alla s'établir à Mestigmar, sans être inquiété par le Makhzen qui restait inactif ; Bou Amama s'installa le 1^{er} septembre chez les Beni bou Zeggou, à proximité du Prétendant.

Les troupes chérifiennes formaient alors deux groupes principaux, l'un à Berdil sous Bachir ben Sennah, l'autre à Djenane el Hadj Sahli sous Mouley Boubekour ; le tabor commandé par Ahmed el Harrab constituait la garnison d'Oudjda. Les soldats étaient dans la plus grande misère, ne recevant pas de solde ils désertaient ou vendaient leurs armes et leurs munitions aux gens des tribus, afin de subvenir à leurs besoins. Le 14 septembre, le Prétendant se retira sur Hassi Berkane, à l'ouest de la Moulouya, après avoir fait incendier la kasba d'El Aïoun ; Bou Amama refusa de le suivre dans son mouvement vers le Nord et resta sur l'oued Mestigmar.

De peur d'une attaque sur Saïdia, le Makhzen envoya des réguliers de Mouley Boubekour occuper la kasba. Le départ du Rogui avait découragé les tribus qui lui étaient inféodées ; certaines comme les Beni Yala et Zekara abandonnèrent sa cause, le Makhzen inquiéta les autres, il fit en particulier razzier les Beni Mahiou le 21 octobre et les Mehaïa roguistes le 22 novembre. A la fin d'octobre, le Prétendant avait repris sa marche pour gagner Selouane, où il avait fait son entrée au milieu de nombreux Guelaya heureux de revoir *leur Sultan*. Cet événement entraîna une nouvelle répartition des forces chérifiennes ; la colonne campée à Berdil fut dirigée sur Cherâa et celle de l'Isly s'avança vers El Aïoun Sidi Mellouk, dans le but de contenir Bou Amama. A partir de ce moment, l'amalat retrouva un peu de calme et les indigènes purent se livrer à leurs labours (1).

Pendant que les soldats de ses adversaires montaient la garde sur la basse Moulouya, Bou Hemara se reposait à Selouane et y reconstituait son armée. Il ne prenait aucune décision et se bornait à écouter les controverses de ses familiers ; les uns réclamaient à grands cris la marche sur Fez, où ils se voyaient déjà reçus à bras ouverts par une population xénophobe, écœurée des faiblesses de Mouley Abd el Aziz pour les chrétiens ; d'autres, plus sages, voulaient qu'avant de tenter une pareille folie, leur maître assurât ses derrières en détruisant d'abord les forces établies dans l'amalat d'Oudjda. Le Prétendant entreprit d'organiser la région voisine de Selouane ; c'est à partir de cette époque que de nombreux Européens s'abouchèrent avec lui, certains lui fournirent des canons, des fusils et des munitions ; c'était ce qu'il désirait le plus (2).

Mal renseigné sur les projets du Rogui, le délégué du Sultan à Oudjda restait dans l'expectative ; il utilisait les bons offices des marabouts pour obtenir la soumission des personnages qui avaient suivi l'agitateur, ou bien pour faire cesser les querelles. Le 15 janvier 1906, tous les goums des tribus fidèles furent envoyés à la mahalla de Mouley

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 août, 8 sept., 15 oct., 15 nov., 15 déc. 1905. — *Comité de l'Afrique française*, octobre, nov. 1905. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, L. Ahmed ben Kerroum du 30 octobre 1905. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz aux Zekara du 17 déc. 1905. — AHMED BEN KERROUM. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.
(2) ABDERRAHMAN EL ANSALI.

Boubekcur, qui se trouvait alors sur l'oued Bou Redim. Le 17, ces goums comprenant environ 500 cavaliers attaquèrent sur la Moulouya une caravane de Bou Amama se rendant à Melilla ; ils tuèrent tous les conducteurs. Comme ils ramenaient au camp leurs 36 têtes et les animaux, un petit groupe de cavaliers du marabout fonça sur eux à l'improviste, les mit en déroute et reprit têtes et butin.

Cet échec n'était pas pour relever le moral des soldats réguliers, que leurs chefs laissaient dans le plus complet dénuement. Le 11 janvier, les caïds avaient refusé de rejoindre leurs corps si l'arriéré de la solde ne leur était pas payé. On avait été obligé de leur faire une fois de plus de belles promesses pour les décider à se rendre à la mahalla. Au point de vue administratif comme au point de vue militaire, le manque d'unité dans le commandement engendrait un désordre inoui. Les personnages désireux d'obtenir une place de caïd allaient à Fez trouver directement le Sultan ; celui-ci n'était pas toujours au courant des compétitions locales, il risquait de se tromper bien souvent en donnant satisfaction aux postulants. C'est ainsi que, vers la fin de janvier, El Hadj Miloud ould Boubekcur des Mehaïa et Abderrahman ben Cheikh des Oulad Sidi Cheikh Gheraba revinrent tous deux de la cour avec des titres d'investiture ; Mouley Abd el Aziz les avait nommés respectivement le premier caïd des Mehaïa, le second caïd des Beni Hamlil et Beni Hamdoun ; les gens de ces deux dernières fractions refusèrent absolument de reconnaître le chef pris en dehors de leurs contribules.

Le 29 janvier, Abd es Sadok reçut de Fez l'ordre formel de se mettre à la tête des troupes et de marcher sur Selouane. Les mouvements nécessaires furent exécutés aussitôt que le temps le permit ; la mahalla de Mouley Boubekcur se rendit à Cherâa, où était déjà celle de Bachir ben Sennah. Les Angad, Zekara et Beni Yala avaient été invités auparavant à placer leurs campements le long de l'Isly, dans le but de couvrir Oudjda contre les entreprises de Bou Amama ; le marabout était installé avec ses contingents à proximité d'El Aïoun Sidi Mellouk. Abd es Sadok se mit personnellement en route le 8 mars, il passa à Saïdia avant de gagner Cherâa.

Le 10 mars, Bou Amama lança 300 fantassins et 50 cavaliers sur les Beni Yala et Zekara pour les razzier, ce parti dut se replier précipitamment en laissant 3 morts sur le terrain. A la fin de mars, le Makhzen fit de son côté

quelques razzias contre les rebelles, dont deux sur les Beni Mathar et Oulad Bakhti ; on prétendit que c'était à l'instigation du marabout de Guefaït, Si Hommada, réfugié à Oudjda depuis ses démêlés avec les roguistes.

Les débats de la conférence d'Algésiras commençaient à intéresser les Marocains (1) ; le danger étant passé, les sympathies allaient à l'Allemagne et les services des Français étaient oubliés. L'amel s'opposa à l'établissement d'un service de voitures entre Marnia et Oudjda, par crainte de se compromettre aux yeux de son gouvernement (2).

Une mahalla, sous le commandement d'Azouz el Ghiati, avait été chargée par le Prétendant de couvrir les Kebdana et les Beni bou Abdessied (Beni Snassen) qui lui étaient restés fidèles ; elle eut de nombreuses escarmouches sans conséquence avec les forces du Makhzen campées à Cherâa ; à tout instant des coups de feu étaient échangés d'une rive à l'autre de la Moulouya. Le 29 avril 1906, les troupes chérifiennes passèrent la rivière pour aller attaquer les rebelles ; elles furent repoussées et durent battre en retraite sur leur camp perdant 16 tués et un grand nombre de blessés, parmi ces derniers se trouvait Ahmed el Harrab. Le 4 mai, il y eut un léger engagement entre les deux partis, il ne donna aucun résultat. La colonne de Cherâa marcha de nouveau contre Azouz el Ghiati le 7 mai, elle se fit battre à mechra Guerma et perdit 15 hommes. Les soldats étaient tout à fait démoralisés et les vivres devenaient rares.

Au sud du massif des Beni Snassen, le Makhzen et les partisans du Rogui se razziaient tour à tour. Le 4 mai,

(1) L'acte d'Algésiras est du 7 avril 1906, il n'intéresse qu'indirectement l'amalat d'Oudjda, puisque l'article 123 et dernier est ainsi conçu : « Tous les traités des puissances signataires avec le Maroc restent en vigueur. Toutefois, il est entendu qu'en cas de conflit entre leurs dispositions et celles du présent acte général, les stipulations de ce dernier prévaudront. » Les accords de 1901 et 1902 règlent donc toujours les relations franco-marocaines sur la frontière algérienne ; ils ont été complétés récemment par l'accord de Paris du 4 mars 1910, qui tient compte de la situation créée par la présence de nos troupes dans l'amalat, ainsi que par le traité de protectorat signé à Fez le 30 mars 1912. L'acte d'Algésiras a été donné in-extenso dans différentes publications, notamment dans ROUARD DE CARD, *Traité de la France avec les pays de l'Afrique du Nord*, pp. 376 à 413, et le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, supplément d'avril 1906.

(2) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 janv., 9, 15 fév., 15 mars, 15 avril 1906. — *Comité de l'Afrique française*, janv., fév., mars, mai 1906. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche. — L. Abd es Sadok du 19 avril 1906. — AHMED BEN KERROUM.

avec l'aide des Angad, les Sedjâa et Beni bou Zeggou enlevèrent des chameaux à leurs contribules attachés à la fortune de Bou Amama. Le 26 mai, un goum sorti d'Oudjda alla aux environs de Guefaït faire un coup de main sur les Oulad Bakhti inféodés au Prétendant. Le 2 juin, Bou Amama se jeta sur les Beni Moussi (Beni Attigue) et dépouilla les habitants de plusieurs villages.

Sur la Moulouya, la situation était inchangée ; la mahalla chérifienne, perpétuellement harcelée par les contingents d'Azouz el Ghiati, était obligée de garder la défensive en raison de la diminution de ses effectifs affaiblis par les désertions. Le 29 mai, elle fut attaquée à l'improviste par 200 cavaliers roguistes ; au moment où on donna l'alarme ils avaient déjà pénétré dans les tentes, les réguliers purent néanmoins repousser leurs adversaires.

Mouley Mostefa ben Abderrahman, oncle du Sultan, qui débarqua à Saïdia le 3 juin, apporta à Cherâa quelques cartouches et un peu d'argent ; les soldats touchèrent dix jours de solde.

Le chérif ne s'était occupé qu'accessoirement du ravitaillement des troupes ; il était venu pour traiter la soumission de Bou Amama, car le Makhzen ne voyait pas d'autres moyens de le réduire. Tayeb ould Bou Amama venait d'être mis en liberté sur les instances de la France. Tranquille désormais sur le sort de son fils, le vieux marabout ne voulut pas entendre parler de négociations ; El Aïoun resta donc au pouvoir des rebelles. Abd es Sadok de son côté ne mettait aucune hâte à commencer les opérations contre le Rogui ; tout en feignant d'attendre des renforts éternellement promis, il se tenait tranquillement enfermé dans la kasba de Saïdia (1).

Pendant ce temps, les autorités d'Oudjda étaient devenues nettement hostiles aux Français. Un service de diligence avait été installé entre Marnia et Oudjda malgré l'avis défavorable de l'amel. Le 24 avril 1906, la voiture fut assaillie à coups de pierres à son arrivée, le conducteur fut blessé. Le 3 mai, le fonctionnaire chérifien fit vendre, dans le but d'entraver son commerce, une maison louée en

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 mai, 15 juin, 8 juillet 1906. — Comité de l'Afrique française, juin, juillet 1906. — (A.) Mansouri ould el Hadj Mohammed, L. Mouley Abd el Aziz à El Hadj Mohammed Sghir des 28 mars, 27 mai 1906. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

ville par l’entrepreneur des messageries. Les Marocains employèrent également des procédés violents pour mettre en interdit le marché français d’El Haïmer, vers l’embouchure du Kiss. Le 13 juin, trois chioukh des Atsamna se postèrent sur les routes conduisant à ce marché, afin d’empêcher les indigènes de l’Ouest de s’y rendre. Dans l’espoir de les en détourner plus facilement, le Makhzen avait fait publier qu’un nouveau marché se tiendrait dorénavant à Aïn Chebak, à l’embouchure de la Moulouya. Ces différentes vexations n’étaient pas le fait d’une excitation locale, mais bien la répercussion de l’agitation générale qui devait avoir un dénouement si tragique dans l’ouest du Maroc (1).

A la mahalla de Cherâa la situation devenait des plus inquiétantes, les effectifs diminuaient de jour en jour et les chefs eux-mêmes donnaient l’exemple de l’indiscipline. Abd es Sadok réussit à amadouer quelques tribus, qui comblèrent les vides faits dans la colonne par les désertions; le 12 juillet 1906, les caïds des Beni Khaled décidèrent qu’ils rallieraient la mahalla avec leurs contingents, les Beni Snassen répondirent en masse à l’appel du représentant du Sultan. Dans la nuit du 19 au 20 juillet, la colonne chérifienne eut un léger engagement avec les contingents roguistes, qui perdirent une dizaine de tués. Azouz el Ghiati écrivit aussitôt au Prétendant que les Kebdana étaient sur le point de trahir, et qu’il ne pourrait tenir qu’à la condition d’être renforcé immédiatement. Les Kebdana firent leur soumission au Makhzen le 24 juillet. Le 25, Abd es Sadok étant parvenu à réunir environ 5.000 hommes passa la Moulouya et vint offrir le combat au lieutenant du Rogui ; celui-ci fut complètement battu, il laissa sur le terrain environ 150 tués, des tentes ; il ne put sauver qu’à grand’peine ses deux canons ; les renforts envoyés de Selouane arrivèrent trop tard.

Le Makhzen ne sut pas profiter de sa victoire. Ses troupes passèrent de nouveau la Moulouya le 3 août et reprirent contact avec l’ennemi sans rien tenter ; Abd es Sadok n’était pas à leur tête, il s’était dit malade et était resté à Saïdia. Bou Hemara demanda aux Riffains, aux Beni bou Yahi et aux Metalsa d’envoyer des contingents, afin de lui permettre de prendre l’offensive. Il assumait le

(1) *Comité de l’Afrique française*, juin, juillet 1906. — *Documents diplomatiques* 1906, 1907, pp. 27, 31 à 33.

commandement de ces forces et alla camper à Aïn-Zahio le 6 août, il avait environ 7.000 hommes. Les Kibdana craignant des représailles sollicitèrent l'aman, il le leur accorda.

Profitant de l'inaction du Makhzen, le Rogui se porta sur mechra Guerma et, le 13 août dans la soirée, il franchit la Moulouya et attaqua le camp de Cherâa. Les soldats chérifiens se retranchèrent dans les cactus, où ils opposèrent une résistance énergique, la nuit mit fin au combat ; de part et d'autre les pertes furent légères. Le Prétendant n'ayant pas réussi à enlever les positions de ses ennemis repassa sur la rive gauche de la rivière. Le 17 août, Bou Hemara tenta une razzia sur les Triffa, ses gens furent refoulés et s'enfuirent en désordre. Comme les forces adverses grossissaient de plus en plus, il se retrancha enfin le 4 septembre dans la montagne des Kibdana ; à partir de ce moment roguistes et azizistes se contentèrent de s'observer mutuellement.

En résumé, la campagne avait simplement consisté jusque là pour les deux partis à se disputer la possession des gués de la Moulouya ; aucun d'eux n'avait osé rechercher un résultat décisif en s'engageant à fond. Malgré cela, l'affaire du 17 août marqua l'agonie du parti roguiste dans l'amalat ; les gens qui avaient suivi l'agitateur n'osaient plus le déclarer ouvertement, plusieurs individus, notoirement compromis, se retirèrent à la zaouïa de Bou Amama ou bien allèrent chercher un refuge en Algérie (1). L'amel, Ahmed ben Kerroum, saisit avec empressement ce revirement d'opinion pour travailler les populations ; il donna successivement l'aman aux Beni Yala, Zekara, Beni Khellouf, Ziamba, ainsi qu'à diverses fractions des Beni Snassen qui comptaient encore des dissidents (2).

(1) Les principaux personnages qui restèrent attachés à la cause du Rogui furent :

Mohammed ould Bachir Harroud, des Beni Ourimeche.

Kaddour ould Máamar, des Mezaouir, retiré à la zaouïa de Bou Amama.

Bousouar ould Aïssa, des Mehaïa, retiré à la zaouïa de Bou Amama.

Mohammed ben Abdelkader Kejaï, des Beni'Khellouf.

Mohammed el Guerroudj, des Beni Mengouch, réfugié en Algérie.

Il faut y ajouter les caïds roguistes des Sedjâa, Beni bou Zeggou et Beni Mahion qui échappaient toujours au Makhzen.

(2) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 août, 18 sept., 15 oct. 1906. — *Comité de l'Afrique française*, août, sept. 1906. — AHMED BEN KERROUM. — ABDEERRAHMAN EL ANSALI.

Depuis le mois de juin 1906, la situation n'avait fait que se tendre avec l'Algérie. Le 3 août, le commandant supérieur de Marnia se rendit auprès de l'amel pour traiter des affaires urgentes depuis longtemps en suspens ; ce fonctionnaire rejeta toutes les revendications algériennes en se retranchant derrière des instructions de Fez. Deux jours après, les relations furent rompues entre Oudjda et Marnia ; le gouvernement général de l'Algérie interdit par représailles le transit entre ces deux localités. Après que le Rogui eut dégagé les routes, le ravitaillement d'Oudjda devint possible par Melilla et l'interdiction ne fut pas maintenue. Le 17 septembre, le pacha de Saïdia, suivi de gens en armes, pénétra en territoire algérien et alla jusqu'à Port-Say enlever des objets emportés par un déserteur. On adressa des représentations au Makhzen qui fit naturellement la sourde oreille et refusa de donner satisfaction aux demandes françaises. Il fut d'abord question d'entamer une action répressive en prenant pour objectif la kasba de Saïdia, mais le gouvernement renonça à cette idée (1).

La mahalla de Cheràa eut, le 25 octobre 1906, une légère escarmouche avec les contingents roguistes à Mers el Abiod, sur les bords de la Moulouya ; elle ne fit aucun effort sérieux contre le Prétendant dont les effectifs fondaient rapidement. Le Makhzen poussa simplement le tabor de Bachir ben Sennah sur la rive gauche, cette troupe s'installa au cap de l'Eau. Le Rogui, de peur d'être inquiété, se retira à Selouane au mois de novembre. Quant à Bou Amama, il ne quittait pas les environs de la kasba d'El Aïoun ; ses goums battaient le pays et se livraient à d'audacieux coups de main.

Au début de 1907, le vieux marabout, rompant avec son ancienne politique, commença à se montrer aimable avec les Français. Les troupes chérifiennes étaient toujours dans le plus grand dénuement ; l'effort fait de 1903 à 1905, sans grands résultats d'ailleurs, avait complètement épuisé les finances du Makhzen. Le 8 janvier 1907, le vapeur marocain *El Hebib* débarqua à Saïdia la solde et quelques caisses d'armes et de munitions. Les caïds reha vinrent le 11 à la kasba

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. du 15 août 1906. — Comité de l'Afrique française, oct., nov. 1906, janv. 1907. — *Documents diplomatiques* 1906-1907, pp. 52, 53, 59, 60, 90, 91, 102, 103, 107.

déclarer qu'on ne leur avait pas versé tout l'argent qui leur revenait ; il s'ensuivit une bagarre, un caïd reha fut frappé.

Le Makhzen était à court d'argent ; pour se procurer des fonds, il fit percevoir depuis le 19 février 10 % *ad valorem* sur toutes les marchandises entrant au Maroc au nord d'Oudjda. Cette mesure souleva de vives protestations de la part du commerce algérien. L'occupation d'Oudjda allait sous peu mettre fin à toutes ces difficultés (1).

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 nov., 15 déc. 1906, 15 janv., 15 fév., 15 mars 1907. — Comité de l'Afrique française, janv., fév., mars 1907. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

CHAPITRE XI

L'occupation de l'amalat d'Oudjda par la France

LES FRANÇAIS OCCUPENT LA VILLE D'OUJDJA

La première conséquence grave de l'agitation antifrançaise entretenue dans le peuple marocain fut l'assassinat du docteur Mauchamp à Merrakech, le ~~19 mars 1907~~. Ce meurtre, qui n'était pas assimilable à un acte de banditisme isolé, ne pouvait rester impuni. Comme moyen de pression sur le Makhzen, le gouvernement français décida de faire occuper Oudjda dans le plus bref délai par les troupes algériennes ; ses instructions recommandaient d'employer des forces suffisantes pour éviter toute résistance et surtout de n'entreprendre aucune opération au delà de la ville. Le chef de la section frontière de la mission militaire reçut le 27 mars, à 10 heures du matin, l'ordre de faire évacuer Oudjda par les Français et le personnel de la mission ; cet ordre fut immédiatement exécuté et le repli sur Marnia ne donna lieu à aucun incident. Dès que les citadins connurent cet exode, les fanatiques exultèrent ; ils étaient persuadés que les Français avaient été chassés par le Sultan. L'amel, moins simpliste que ses administrés, était perplexe ; il ne savait que penser d'un aussi brusque départ ; ayant constaté que le capitaine Mougin n'avait rien enlevé de son domicile, il y plaça des gardiens afin de dégager sa responsabilité.

Pendant ce temps, une colonne était rassemblée à Marnia sous le commandement du colonel Félineau, elle comprenait deux bataillons du 2^e Zouaves, un du 2^e Tirailleurs, deux escadrons du 2^e Spahis, une batterie d'artillerie de campagne et 200 goumiers. La colonne, avec laquelle marcha le général Lyautey, commandant la division d'Oran, se mit en route le 29 mars à 3 heures du matin ; après une longue étape par mauvais temps elle arriva en vue d'Oudjda vers 10 heures. Au cours de la marche, le caïd Bou Hamidi, des Beni bou Saïd, avait été envoyé à l'amel pour lui expliquer les raisons de l'occupation

d'Oudjda et lui demander de rassurer les habitants. Ce fonctionnaire marocain rassembla les notables et se porta au-devant du général au delà des jardins, il ne souleva pas de protestations et déclara simplement qu'il se résignait à l'inévitable. Une fraction du goum occupa le canal d'adduction des eaux de Sidi Yahia, deux compagnies de zouaves et un peloton de spahis s'installèrent à l'intérieur des murs, le restant des troupes alla camper au sud des jardins.

La partie laborieuse de la population accueillit les Français sans trop de déplaisir. Pour tromper leur déception, les exaltés espéraient qu'avec l'aide de l'Allemagne Mouley Abd el Aziz ne tarderait pas à les délivrer de l'infidèle. L'occupation s'étant faite sans coup férir, on envisagea de suite la possibilité de réduire les effectifs de la colonne en raison du mauvais temps persistant et des difficultés qui en résultaient pour le ravitaillement (1).

Tous les chefs marocains furent maintenus dans leurs emplois, l'administration chérifienne continua à fonctionner sous le contrôle d'officiers français. La réorganisation du service financier fut entreprise immédiatement ; pour les perceptions on mit en vigueur les tarifs de l'accord du 7 mai 1902. M. Destailleur arriva à Oudjda dans les premiers jours d'avril, afin d'y remplir les fonctions de commissaire du gouvernement de la République française et de veiller à l'application des accords. Les fonctionnaires marocains virent d'un mauvais œil tous ces changements dont le but était d'empêcher leurs traditionnelles malversations ; les caïds de la mahalla campée sur la Moulouya se répandirent en récriminations inutiles, tout en se gardant bien de venir protester à Oudjda contre l'occupation.

Les populations de l'amalat n'avaient pas bougé, les caïds des Angad, Zekara, Sedjâa et Beni bou Zeggou (2) se présentèrent le 31 mars au général et l'assurèrent de leur dévouement ; les caïds des Beni Khaled firent des démarches analogues à Marnia. Tous ces personnages

(1) (A. C. M.) R. C. sup. du 18 avril 1907. — (A. S. F.) T. Chef section à Min. Fr. Tanger du 27 mars 1907. — *Comité de l'Afrique française*, avril, mai 1907. — *Documents diplomatiques* 1906-1907, pp. 194, 203 à 206. — BOULLÉ, p. 34. — AHMED BEN KERROUM. — BEN SALEM FASLA.

(2) Pour les Sedjâa et Beni bou Zeggou, il ne s'agit que des caïds makhzen campés à Oudjda ou dans les environs.

croyaient à une prise de possession définitive, l'un d'eux demanda même confidentiellement à être débarrassé de l'amel. Au commencement d'avril, le groupement mobile de Berguent fit sa jonction avec la colonne d'occupation ; le calme était complet dans la région.

L'inaction des troupes françaises, astreintes à ne pas dépasser les environs de la ville, produisit un fâcheux effet sur les tribus ; les caïds des Beni Ourimeche, Beni Attigue et Beni Mengouch, influencés par la proximité de la mahalla chérifienne, prirent une attitude voisine de l'hostilité ; cela rendit les Beni Khaled hésitants et craintifs. Les notables des Beni Snassen allèrent prendre l'avis de Mouley Boubekour, alors chef de la mahalla ; celui-ci leur conseilla d'attendre les événements avant de prendre une décision sur ce qu'il conviendrait de faire à la suite de l'entrée des Français à Oudjda. Dans la crainte d'une extension de l'occupation, le pacha de Saïdia, El Hadj Allal, fit transporter à la mahalla les armes, munitions et approvisionnements déposés dans la kasba. Mouley Boubekour, avec lequel l'amel entretenait une correspondance à l'aide d'émissaires, fit passer toutes les troupes chérifiennes sur la rive gauche de la Moulouya le 16 avril, il les installa au souk el Djemâa chez les Kebdana ; le 12 mai, elles décampèrent de nouveau et se dirigèrent vers la Mar Chica, au sud-est de Melilla (1).

Bou Amama, qui était toujours d'accord avec le Rogui, garda la plus stricte neutralité envers les Français. D'après Abderrahman el Ansali, il aurait écrit au Prétendant en le suppliant de déclarer la guerre sainte, ce dernier se serait prononcé très nettement contre cette mesure. Quoiqu'il en soit, le 8 avril, le vieux marabout convoqua à sa zaouïa les Sedjâa et Beni bou Zeggou roguistes et il leur recommanda le calme (2).

Les agissements des agents du Makhzen provoquèrent

(1) (A. C. M.) R. C. sup. des 18 avril, 17 mai 1907. — (A. S. F.) R. Chef section à Min. Fr. Tanger du 20 avril 1907. — *Comité de l'Afrique française*, avril, mai 1907. — *Documents diplomatiques* 1906-1907, p. 207.

(2) Il est à peu près certain que le Rogui et Bou Amama comprirent de suite qu'ils n'avaient pas intérêt à entrer en conflit avec la France. Pour ménager les susceptibilités des fanatiques sur lesquels ils s'appuyaient, ils durent bien entendu leur faire à différentes reprises des concessions. Cette hypothèse explique suffisamment les contradictions apparentes que l'on relève dans la conduite de ces personnages ; ils ont pu faire entendre parfois un langage xénophobe, mais leurs menaces n'ont jamais été suivies d'exécution.

quelque effervescence chez les Beni Snassen ; les chefs qui s'étaient présentés aux autorités françaises subirent des reproches et même des injures de la part de leurs contribuables. Après avoir manifesté sa surprise de l'occupation d'Oudjda, le gouvernement chérifien adressa aux tribus des lettres leur enjoignant de ne pas s'occuper des chrétiens. Ces lettres laissaient entendre qu'ils se retireraient avant peu, elles parvinrent à destination à la fin d'avril et leurs insinuations produisirent un fâcheux effet. Les Beni Snassen avaient déjà exprimé des sentiments hostiles sur les marchés et tué un légionnaire déserteur. Les habitants d'Oudjda devinrent à leur tour arrogants ; dans la nuit du 24 au 25 avril, pendant les fusillades en l'air qu'ils firent à l'occasion du mouloud, quelques balles sifflèrent aux oreilles des soldats français. En présence de cette situation, la garnison du Kiss fut renforcée, un officier des affaires indigènes de Marnia alla s'installer avec un goum dans le petit bordj d'Adjeroud ; le pacha de Saïdia cessa alors de percevoir le 10 % sur les marchandises venant d'Algérie.

Tayebould Bou Amama, qui résidait à Laghouat depuis sa sortie des prisons de Fez, fut autorisé à se rendre à Oudjda afin d'y saluer sa mère ; son père était toujours aux environs d'El Aïoun Sidi Mellouk, il ne se départissait pas de sa correction.

Les Channba de la zaouïa, auxquels leurs brigandages attiraient des représailles, se virent enlever des chameaux par les Beni Guil ; dans le courant de juillet, à la demande du marabout, le Rogui ordonna à ses adhérents de la rive gauche de la Moulouya de saisir les animaux d'une caravane appartenant aux razzieurs.

Les tribus de l'amalat souffraient encore de la crise provoquée par l'agitation roguiste, plusieurs étaient complètement désorganisées (1). Les derniers fidèles du Prétendant

(1) En juillet 1907, la situation dans les tribus voisines d'Oudjda était la suivante :

Beni Khaled. — Cinq caïds : Bel Ghomari des Beni Drar, Mohammed ben Dahman des Oulad Bou Azza, Kaddourould Saïd des Oulad Ghazi et Oulad Mongar, Tayebould Ali ou Rabah des Ahel el Oued et Mohammed bel Lahcene de Taredjirt. Les quatre premiers étant favorables aux Français, le Makhzen ne manquait pas de leur susciter des difficultés, il appuyait les intrigues de Mohammedould Ali des Ziamba, qui cherchait à supplanter Kaddourould Saïd.

Beni Mengouch. — Deux caïds : Bachir Djedaini des Beni Mengouch du

se voyant abandonnés tendaient de plus en plus à se séparer de lui ; au début de juillet, Abderrahman ben Abd es Sadok, qui avait suivi la mahalla sur la rive gauche, donna l'aman à quelques fractions et à certains personnages restés

Nord, Ahmed bou Khelouf des Bessara et Ahel Sefrou. Bachir Djedaïni était combattu par les Ahel Khellad de Mimoun Lazâar, à cause d'un meurtre commis auparavant par son khalifa et qui n'avait jamais été réglé. L'ancien caïd Mohammed el Guerroudj, réfugié en Algérie, avait toujours des partisans prêts à semer le désordre dans la tribu.

Beni Attigue. — Quatre caïds : Mgâad er Ras de Taghasrout, Mohammed ould Boumedién Oulou des Beni bou Yala et Beni Attigue Dekhala, Amar ould el Ioudjil des Beni Moussi, Mohammed ould Si Mâamar des Beni Amïier ; Embarek ould el Hebil des Oulad el Hebil intriguait pour exercer un commandement.

Beni Ourimeche. — Cette tribu, en partie roguiste, était très divisée : Cheikh Mohammed ben Abdallah de Tagma, caïd Mohammed ould Bachir Harroud des Beni bou Abdessied roguistes, Cheikh Mohammed ould Chahboun des Beni bou Abdessied makhzen, caïd Mohammed ben Ali ben Si Abdallah des Oulad Ali Chebab roguistes, chioukh Ali ould el Cadi et Mohammed ben Azza des Oulad Ali Chebab makhzen, cheikh Mohammed ould Si Mohammed des Beni Nonga ; chez les Oulad Abbou, Mansouri ould el Hadj Mohammed des Oulad el Bachir et son oncle Ahmed ould el Hadj Mohammed se disputaient le pouvoir.

Beni Mahiou. — Tous roguistes sous le caïd Ali Mhammed.

Triffa. — Les Oulad Sghir et Haouara étaient rattachés aux Oulad Ahmed ben Brahim (Angad) et les Atsamna aux Mezaouir (Angad), mais leurs chioukh étaient à peu près indépendants.

Oulad Mansour. — Ils relevaient du pacha de Saïdia, leur caïd Mohammed ould Aïssa était en conflit avec les chioukh de la tribu.

Mehaïa. — Le caïd investi, El Hadj Miloud, était sans autorité sur la tribu et vivait à Oudjda. Plusieurs compétiteurs se disputaient le pouvoir : Mohammed ould el Hadj Sahli des Oulad Barka, Ben Abdallah ould Abderrahman des Achache, Ali ould Slimane des Oussata, Aïssa ould el Bachir des Doui Khelifa, Aïssa ould Ahmed des Heddada. Cette tribu était dans la plus grande anarchie.

Angad. — Trois caïds : Bouterfas des Mezaouir, Mohammed ben Khedda des Oulad Ahmed ben Brahim, Mohammed ben Cheikh des Oulad Ali ben Talha ; ce dernier commandait en outre aux Beni Hamlil et Beni bou Hamdoun.

Sedjâa. — Les Sedjâa makhzen, chassés de leur pays par Bou Hemara et Bou Amama, étaient campés sur l'oued Isly sous le commandement du caïd Hamdoun ould Hamidan ; les Sedjâa roguistes se tenaient vers Tafrata.

Beni bou Zeggou et Beni Yala Sfassif. — Leur caïd makhzen, Mohammed ould Hommada, était réfugié à Oudjda ; la majeure partie de la tribu obéissant aux caïds et chioukh roguistes était sous l'influence de la zaouïa de Bou Amama.

Beni Yala. — Ils dépendaient directement de l'amel d'Oudjda et comprenaient encore quelques roguistes.

Zekara. — Les deux frères Belaïd et Mohammed ould Ramdan se disputaient le commandement de la tribu.

(A. R. O.) R. Com^e colonne Oudjda du 31 juillet 1907 ; N. du service des renseignements de la colonne d'Oudjda de 1907.

jusque là irréductibles (1). Malgré ces soumissions l'autorité du Makhzen sur la région resta précaire ; les Oulad Mansour, Triffa et Beni Snassen, invités à envoyer leurs contingents à la colonne chérifienne, restèrent sourds aux appels d'Abd es Sadok (2).

L'AGITATION ANTIFRANÇAISE CHEZ LES BENI SNASSEN ;
LES PREMIÈRES HOSTILITÉS

Au mois d'août 1907, les caïds des Beni Khaled, Kaddour ould Saïd, Tayeb ould Ali ou Rabah et Bel Ghomari, ayant manifesté ouvertement leurs sympathies pour les Français, les partisans du Makhzen les accusèrent de trahison et se disposèrent à les attaquer. La colonne d'Oudjda dut faire une sortie dans la direction d'Aghbal afin de les protéger ; ce mouvement en imposa aux Beni Snassen, que cherchait à soulever le caïd Mgâad er Ras des Beni Attigue. Ce chef indigène faisait de la propagande antifrançaise dans la montagne et chez les Triffa. Embarek ould el Hebil et Mansouri ould el Hadj Mohammed, tous deux représentants des anciennes familles déchues des Oulad el Hebil et Oulad el Bachir, entretenaient au contraire de bonnes relations avec l'officier des affaires indigènes du poste d'Adjeroud.

La diplomatie n'arrivait pas à obtenir du Makhzen les satisfactions que la France était en droit d'attendre ; le Sultan ne mettait aucun empressement à installer à Oudjda le délégué chérifien chargé de collaborer avec le commissaire du gouvernement français, ni à accepter l'organisation d'une police mixte dans la région.

Le massacre des ouvriers du port de Casablanca, le 30 juillet, et les événements qui en furent la suite ne

(1) L'aman fut accordé à Lakhdar ould el Bachir des Sedjâa, Mimoun ould Si Ali des Beni Khaled, Ahmed ould Bouzian des Beni Yala, Kaddour ould Mâamar des Mezaouir, ainsi qu'aux Ziamba et à une partie des Sedjâa.

(2) (A. C. M.) R. C. sup. des 18 avril, 17 mai, 17 juin 1907 ; R. M. juillet 1907 ; L. C. sup. à Div. Oran du 26 avril 1907. — *Comité de l'Afrique française*, mai, juin, juillet 1907. — *Documents diplomatiques 1906-1907*, pp. 212, 247. — (A.) Zaouïa Bou Amama, L. Rogui à Bou Amama du 21 juillet 1907, aux Haouara et Miknassa du 21 juillet 1907. — (A.) Ahmed ben Kerroum, L. Abd es Sadok du 8 juillet 1907.

devaient pas tarder à avoir leur répercussion dans l'amalat. Les autorités militaires proposèrent à ce moment d'envoyer des troupes à Cherâa, pour réduire à l'impuissance le foyer d'agitation qui se trouvait chez les Beni Snassen ; mais le gouvernement estimait cette mesure inopportune, la colonne d'occupation ne fut pas autorisée à étendre son rayon d'action (1).

En septembre 1907, un miad se mit à circuler chez les Beni Snassen, il comprenait environ 150 hommes et paraissait obéir surtout à Mohammed ould Sayah des Beni Mengouch (2). Les meneurs disaient bien haut qu'ils voulaient régler des questions locales ; en réalité ils menaient une campagne nettement dirigée contre les Français. Le miad avait déjà, au mois d'août, fait chasser de sa tribu le caïd Ahmed Bou Khelouf des Bessara, sous prétexte qu'il avait fait bon accueil aux chrétiens ; ce chef indigène avait dû se réfugier à Oudjda (3).

(1) (A. C. M.) R. M. août 1907. — *Documents diplomatiques* 1906-1907, pp. 326, 346, 367.

(2) La liste des principaux personnages du miad de Mohammed ould Sayah est donnée ci-après :

Beni Ourimeche. — El Hadj Embarek, Mohammed ould Si Mohammed, Amar ben Amar ou Ali, Mohammed ould Belaïd, Kaddour ould Bahli.

Beni Attigue. — Caïd Boumedien ould Oulion, caïd Amar ould el Ioudjil, caïd Mohammed ould Si Mâamar.

Beni Mengouch. — Mimoun Lazâar, Mohammed ould Sayah, Faradji ould Faradji, Mohammed ould Ben Aïssa.

Beni Drar (Beni Khaled). — Mohammed Lakhal, Ahmed ould Mohammed, Mimoun ould Si Ali, Kaddour ould Bachir ou Bou Azza, Mohammed Dekhissi.

Taredjirt (Beni Khaled). — Caïd Mohammed bel Lahcene, Mohammed ould Mohammed ben Zaza, Mohammed ould Mhammed Bakhti, Moqaddem Ali ould Ahmed, Mohammed ben Kaddour, Si Amouara.

Atsamna. — El Hebib ould El Amouri, Miloud ben Rabah, Ali Nehas, Amouada ould el Arbi.

Oulad Mansour. — Caïd Mohammed ould Aïssa. — (A. C. M.) R. M. septembre 1907.

(3) L'expulsion d'Achmed bou Khelouf eut lieu dans les conditions suivantes : La tribu des Beni Mengouch était agitée par des rivalités intestines : Bachir Djedaïni était combattu dans sa propre fraction par le soff de l'ancien caïd Mohammed el Guerroudj et par celui de Mimoun Lazâar, cheikh influent : il avait comme ennemi chez les Beni Attigue le caïd Mohammed ould Boumedien Oulion, par contre le caïd Mgâad er Ras de cette dernière tribu était son allié. D'autre part, le caïd Ahmed bou Khelouf des Bessara, allié également au caïd Mgâad er Ras et par conséquent adversaire du caïd Mohammed ould Boumedien Oulion des Beni Attigue, était en conflit dans sa fraction avec le soff de Mohammed ould Sayah. Excités par les émissaires de l'amel,

Le 14 septembre, ce fut au tour du caïd Kaddour ould Saïd des Oulad Ghazi d'être menacé, il supplia les Français de venir à son secours. Le corps d'occupation ne pouvait pas satisfaire à cette demande sans enfreindre ses instructions, on se borna donc à faire surveiller la frontière vers le Menaceb Kiss. Ayant vainement attendu une intervention, Kaddour ould Saïd finit par négocier avec ses adversaires ; sur l'intervention du marabout Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, la querelle se termina par une réconciliation générale, le caïd des Oulad Ghazi rompit toutes relations avec les Français. Le miad manifesta ensuite l'intention de marcher contre Mgâad er Ras. Une partie des Beni Ourimeche, des Haouara de Triffa et des Oulad Mansour formèrent aussitôt un contre-miad pour soutenir ce dernier ; Mohammed ould Sayah renonça à son projet.

Les fanatiques d'Oudjda ne manquèrent pas de suivre l'exemple des Beni Snassen ; l'amel fut mis en demeure de faire arrêter quatre chioukh de la ville dont les menées étaient particulièrement dangereuses, on les embarqua à Nemours pour Tanger. Dans la nuit du 17 au 18 septembre, le docteur Foubert, médecin du dispensaire, et un brigadier des douanes essuyèrent un coup de feu en passant dans la rue.

Dans la montagne, la situation ne faisait qu'empirer : le miad de Mohammed ould Sayah molestait tous les chefs indigènes venus à Oudjda au moment de l'occupation. Le 1^{er} octobre, il se rendit chez les Triffa afin de livrer un combat au caïd Mgâad er Ras et à ses partisans. Grâce aux cheurfa la poudre ne parla pas. Le 4 octobre, Mohammed ould Sayah et ses acolytes se portèrent sur Aghbal au nombre d'une centaine de cavaliers, ils voulaient expulser Kaddour ould Saïd, son khalifa et un cheikh des Oulad Ghazi. Le caïd, hors d'état de résister, fit passer ses troupeaux en territoire français et laissa le miad s'installer dans la région. Le 6 octobre, le caïd Bel Ghomari fut con-

Mohammed ould Sayah et Mimoun Lazâar prirent prétexte des relations de leurs caïds avec les autorités françaises pour se venger de griefs personnels. Bachir Djedaïni fut attaqué par les partisans de Mimoun Lazâar, qui occupèrent les silos de Sefrou, ils s'y réunirent aux partisans de Mohammed ould Sayah, afin de tomber sur Ahmed bou Khelouf. Ce caïd dut se réfugier à Oudjda, où il se fit rejoindre par sa famille. Les relations de Mgâad er Ras avec les Beni Mengouch expliquent certains événements ultérieurs.

(A. R. O.) L. C' colonne Oudjda à Div. Orañ du 28 août 1907.

traint d'imiter son exemple. Le miad se rapprochant d'Oudjda, il était impossible d'ignorer plus longtemps ses agissements ; le commandant de la colonne décida d'envoyer une reconnaissance chargée de soutenir au besoin les Beni Khaled et Angad s'ils étaient menacés (1).

La reconnaissance, sous les ordres du commandant Barthaud, quitta Oudjda le 7 octobre, elle se porta au pied des Beni Drar. Dans l'après-midi elle entama des pourparlers pacifiques avec les membres du miad, qui se trouvait alors vers le col du Guerbous. Un coup de feu partit tout à coup du groupe marocain et tua un spahi ; les Français ripostèrent, les assaillants dispersés se replièrent sur le Nord. La reconnaissance allait se retirer, lorsque les gens du caïd Tayeb ould Ali ou Rabah tirèrent des coups de feu de leurs campements ; il s'ensuivit une escarmouche assez vive, au cours de laquelle il y eut un spahi tué et deux tirailleurs blessés. Vers 6 heures, les Marocains étaient repoussés avec des pertes sérieuses. Le soir de cette affaire, le petit détachement français campa à Hassi Khalifa ; dans la matinée du 8, il fut renforcé par des troupes amenées d'Oudjda par le lieutenant-colonel Henrys et un fort goum envoyé de Marnia dans la nuit. Après une reconnaissance des positions par le goum la colonne se déploya et se rapprocha de la montagne vers le milieu du jour ; l'artillerie fouilla les pentes avec ses obus et bombarda la dechra des Oulad Meyriem, d'où étaient sortis la veille la plus grande partie des agresseurs (Pl. XXVI, fig. 2). L'opération fut terminée vers 3 h. 1/2 et les troupes se retirèrent sans pousser plus avant.

Le 9 octobre, le miad de Mohammed ould Sayah, qui avait paru vouloir se disloquer à la suite de l'action répressive de la veille, fut rejoint par de nouveaux contingents venus de Taredjirt et de Sefrou. Il mit le caïd Tayeb ould Ali ou Rabah en demeure de quitter sa tribu dans un délai de trois jours ; le caïd Bel Ghomari crut prudent de se réfugier en Algérie. Le 10 octobre, le caïd Mgâad er Ras se rendit à Aghbal avec son miad et, par l'intermédiaire du marabout Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, il se réconcilia publiquement avec Mohammed ould Sayah. Il fut alors question de pro-

(1) (A. C. M.) R. M. sept., oct. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, oct. 1907. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, pp. 5, 6.

clamer la guerre sainte et de marcher contre les chrétiens; des miads parcoururent la plaine de Triffa, des lettres furent envoyées à Bou Amama et aux chefs de la colonne du Makhzen afin d'obtenir leur concours. Ces démarches n'ayant pas été couronnées de succès, les meneurs se calmèrent, certains commencèrent à envisager la possibilité d'un arrangement avec les Français (1).

L'amel, inquiet de la tournure prise par les événements, fit conseiller aux Beni Snassen de cesser l'agitation ; il se rencontra près d'Oudjda avec un miad le 23 octobre, mais les notables en faisant partie refusèrent d'aller se présenter aux autorités françaises. Le 27 octobre, une délégation des Beni Ourimeche et Beni Attigue se présenta pourtant à Oudjda au nom de la confédération des Beni Snassen. L'aman fut accordé contre le paiement par les fractions coupables de l'agression du 7 octobre d'une amende de 5.000 francs à verser dans un délai de quinze jours. Les membres de la délégation avaient beaucoup exagéré leurs pouvoirs, ils furent désavoués et l'agitation continua de plus belle. Des discussions s'élevèrent au sujet du paiement de l'amende et fournirent des prétextes à la réunion de nombreux miads ; les caïds Mgâad er Ras des Beni Attigue et Mohammed bel Lahcene de Taredjirt prirent la tête du mouvement, les Beni Ourimeche restèrent à l'écart. Les propos les plus violents furent tenus contre la France et les meneurs se mirent sous l'égide du marabout de Taredjirt, Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche. On a reproché à ce personnage d'avoir été l'instigateur du soulèvement des Beni Snassen, il s'en défend avec énergie et dit qu'entraîné par le miad il s'est contenté de le suivre pour faire la paix entre différentes fractions. La sincérité de Boutchiche semble hors de doute, avec son intelligence bornée il n'a pu être qu'un instrument entre les mains d'individus plus habiles et plus énergiques.

Au début de novembre, une réunion eut lieu à Aoullout, une adresse fut envoyée au commandant supérieur de Marnia pour lui demander d'intervenir en faveur des gens punis d'amende ; la réponse fut lue au marché d'Aghbal, et comme elle était loin de donner satisfaction aux agita-

(1) (A. C. M.) R. M. oct. 1907. — (A. R. O.) N. du service des renseignements de la colonne d'Oudjda ; R. Com' colonne Oudjda du 11 octobre 1907. — *Comité de l'Afrique française*, oct. 1907. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, pp. 5, 6. — BOULLÉ, pp. 35, 36.

teurs, ils décidèrent de ne pas payer malgré quelques timides protestations d'Oulad Ghazi et Beni Khaled. Le 14 novembre, dans une nouvelle réunion tenue à Aïn-Sfa et qui fut très agitée, on discuta encore sans la résoudre la question du versement de l'amende ; des conseils furent demandés à Bou Amama qui engagea les Beni Snassen à se soumettre. Dans le même temps, le Makhzen réclamait avec insistance l'évacuation d'Oudjda en acceptant le principe de la création d'une force mixte dans l'amalat. Lorsque le Sultan eut connaissance des désordres dont la région des Beni Snassen était le théâtre, il écrivit le 28 novembre à Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche de s'employer à faire régner la paix ; il était trop tard, les événements avaient devancé la volonté du souverain (1).

Le délai pour le paiement de l'amende expira le 12 novembre, sans que les récalcitrants eussent fait le moindre geste de soumission. Les autorités françaises ayant prévu ce dénouement avaient proposé des sanctions ; à la date du 12, le gouvernement prescrivit la fermeture immédiate aux Marocains de tous les marchés algériens depuis la mer jusqu'à Berguent ; il autorisa, en outre, l'envoi de reconnaissances chargées d'empêcher les labours et de disperser les rassemblements, mais sans pénétrer dans le massif des Beni Snassen. Le 15 novembre, les mesures nécessaires étaient prises pour rendre effective l'interdiction des marchés ; les denrées d'importation atteignirent rapidement des prix élevés. Le 19 novembre, les montagnards n'avaient encore fait aucune démarche, il était impossible de différer plus longtemps les autres mesures coercitives.

Le 20, le gouvernement approuva un projet de démonstration du côté des Beni Khaled. Une forte reconnaissance devait quitter Oudjda, rayonner deux ou trois jours dans la plaine afin d'empêcher les labours, saisir au besoin les charrues et les bestiaux comme gage de l'amende et repousser par la force tout rassemblement menaçant. La participation à cette opération d'un détachement du Kiss était admise, à condition que son rôle dans la plaine de

(1) (A. C. M.) R. M. nov. 1907. — (A. R. O.) Renseignements politiques de la colonne d'Oudjda 1907 ; T. C. sup. Marnia à Div. Oran du 15 nov. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, pp. 5 à 9. — BOULLÉ, p. 36. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, L. Mouley Abd el Aziz du 28 nov. 1907. — **MOKHTAR BEN MAHIEDDINE BOUTCHICHE.**

Triffa fût simplement démonstratif. Le goum de Marnia dirigé sur Oudjda le 22 novembre y arriva dans la soirée (1).

Une colonne de 500 fantassins, deux pelotons de chasseurs d'Afrique, un demi-escadron de spahis, 120 goumiers, deux sections d'artillerie, dont une de campagne et une de montagne, quitta Oudjda le 23 novembre, à 1 heure du matin, sous le commandement du colonel Félineau. Le caïd Ahmed bou Khelouf, des Bessara, et les trois caïds des Angad, suivis de quelques cavaliers, rejoignirent la colonne de leur plein gré et marchèrent avec le goum. En arrivant au pied des villages des Beni Drar, vers 7 heures du matin, les spahis furent reçus à coups de fusil, l'un d'eux fut tué. De nombreux piétons des Beni Khaled garnirent aussitôt les pentes de la montagne et se mirent à tirer sur le goum entrant en ligne à la gauche des spahis (Pl. XXVI, fig. 2). La colonne entière fut alors déployée face à la koubba de Lalla oum ez Zahra et aux vergers d'amandiers du Drâa el Louz, qui étaient fortement occupés. L'artillerie ouvrit le feu sur la koubba, puis sur la dechra des Beni Segmimame et les douars campés aux alentours ; la ligne ennemie était très étendue, des cavaliers et de nombreux fantassins des Bessara vinrent renforcer sa droite pendant l'engagement. Les obus ayant délogé les Marocains, l'infanterie put se rapprocher des pentes et compléter l'action de l'artillerie ; cette dernière poursuivit encore de son feu des groupes filant vers le Nord avec leurs tentes. A 11 heures, l'affaire était terminée, les Marocains avaient perdu une huitaine de tués. La colonne alla bivouaquer au pied du Birrou, à la frontière algérienne.

Le 24 novembre, la colonne se porta de nouveau sur les positions de la veille. Pendant la nuit de forts contingents des Beni Drar renforcés par les Bessara s'étaient massés dans le Drâa el Louz et l'oued Trametmat, qui est un ravineau encaissé ayant une direction parallèle à la base de la montagne. L'action s'engagea vers 9 heures du matin, elle fut très chaude. L'artillerie tira sur les objectifs qu'elle avait déjà battus le 23 ; mais les Marocains se montrèrent cette fois beaucoup plus résolus, ils débordèrent les ailes de la

(1) *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, pp. 9 à 12, 14, 15. — BOULLÉ, p. 36.

colonne qui fut bientôt assaillie de tous côtés. Il fallut faire donner les spahis pour dégager la gauche ; la charge conduite énergiquement vint se briser sur les fantassins embusqués dans l'oued Trametmat. Les feux de l'artillerie et de l'infanterie obligèrent enfin les Marocains à se retirer dans leurs montagnes, les obus éclatant au-dessus de leurs groupes activèrent leur retraite. Vers 2 heures de l'après-midi, le terrain était complètement dégagé ; la colonne se replia sur Hassi Gourira où elle dressa son camp. Elle avait perdu 3 tués, dont le lieutenant Roze des spahis, 2 disparus et 14 blessés, dont le médecin aide-major Pinchon ; pendant la nuit on évacua sur Marnia les morts et les blessés. Les Marocains comptaient une dizaine de morts, tous des Beni Mengouch. Mgâad er Ras des Beni Attigue avait assisté au combat, les Beni Ourimeche s'étaient abstenus.

Le 25, la colonne quitta son bivouac vers 10 heures, la plaine était déserte ; quelques groupes ennemis se tenaient sur les pentes, on les dispersa avec le canon et ils se réfugièrent sur l'autre versant. A 1 heure, comme tout était calme, les troupes françaises s'acheminèrent sur Oudjda, elles y entrèrent à la tombée de la nuit ; les juifs, qui avaient craint pour la ville au cas où les Beni Snassen auraient été victorieux, les accueillirent avec des démonstrations de joie (1).

Les engagements des 23, 24 et 25 novembre sont dits à tort combats de Foum Sefrou, ils se sont déroulés dans la plaine entre Lalla oum ez Zahra et l'oued Trametmat et assez loin de l'oued Sefrou.

Pendant que la colonne d'Oudjda opérait dans la plaine d'Angad, le détachement du Kiss, fort de 250 fusils, une section d'artillerie de montagne, quelques spahis et goudiers, faisait une démonstration dans la plaine de Triffa sous le commandement du capitaine Pétrement. Le 23 novembre, ce détachement franchit le Kiss à hauteur d'Anabra et s'empara d'un troupeau de bœufs appartenant au frère de Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche. Vers 8 heures du matin, aux environs de la koubba de Sidi Amar, de nombreux contingents marocains attaquèrent la

(1) (A. C. M.) R. M. déc. 1907. — (A. R. O.) T. Com^e colonne Oudjda à Div. Oran des 23, 24, 25 nov. 1907 ; Renseignements politiques de colonne Oudjda. — Comité de l'Afrique française, déc. 1907. — Documents diplomatiques 1907-1908, pp. 20 à 22. — BOULLÉ, pp. 36, 37.

petite troupe qui ramenait les animaux razzisés; l'infanterie riposta et l'artillerie fut engagée. Le combat prit fin à midi et la reconnaissance alla coucher vers le Menaceb Kiss ; elle avait 4 blessés, l'ennemi avait perdu une dizaine de morts.

Le 24, le détachement français envoya une reconnaissance sur la rive gauche, vers l'ancienne redoute construite à Hafir par la colonne expéditionnaire de 1859 ; cette reconnaissance échangea seulement quelques coups de feu avec de petits groupes venant d'Aghbal, elle rentra le soir au camp.

Le 25, le goum partit en exploration au delà de la rivière, les troupes régulières allèrent s'établir au pied même du Menaceb Kiss ; les goudiers ayant été accueillis à coups de fusil par les Marocains, l'artillerie et une partie de l'infanterie furent envoyées sur la rive gauche pour les soutenir. Vers 11 heures, environ 1.500 Marocains venant d'Aghbal se jetèrent sur ce groupe dont ils débordèrent la droite ; les Français eurent 8 blessés, ils battirent en retraite tout en maintenant leurs adversaires qui se replièrent sur Aghbal. Dans la nuit, le capitaine Pétrement ramena son détachement à Adjerroud, il ne laissa sur place que le goum et quelques spahis.

La situation était à ce moment très grave ; le cercle de Marnia, complètement dégarni de troupes, ne pouvait pas faire face à une attaque des Beni Snassen peu disposés à entrer en arrangement. On prépara donc l'envoi à Marnia de deux compagnies de tirailleurs. Les goums du cercle ayant pris part aux opérations de la colonne d'Oudjda furent renvoyés le 26 novembre dans la matinée (1).

LES BENI SNASSEN SE JETTENT SUR LA FRONTIÈRE ALGÉRIENNE, UNE COLONNE EXPÉDITIONNAIRE LES CHATIE ET OCCUPE LEURS MONTAGNES

Le 26 novembre 1907, quand les Marocains s'aperçurent que la rive droite du Kiss n'était couverte que par un faible rideau, ils franchirent la rivière vers midi et incendièrent

(1) (A. C. M.) R. M. déc. 1907. — (A. R. O.) T. Com'. colonne Oudjda à Div. Oran des 24, 25, 25, 26 nov. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907. — *Documents diplomatiques*, 1907-1908, pp. 21, 22, 25. — BOULLÉ, pp. 37, 38.

les jardins des Attia et des meules de paille appartenant aux Msirda. La fidélité des tribus algériennes de la frontière était déjà très ébranlée ; la veille, les Attia avaient sacrifié un bœuf en gage de réconciliation avec les Beni Snassen. Le lieutenant Maire Sebille resté en observation vers le Menaceb Kiss avait devant lui environ 2.000 hommes des Beni Khaled, Beni Mengouch, Beni Attigue et Triffa, il se replia sur Bab el Assa avec son goum et les spahis. Après avoir commis de grands dégâts, les agresseurs rétrogradèrent vers 5 h. 1/2 dans la direction d'Aghbal. Ces nouvelles furent connues à Marnia dans la nuit ; le commandant supérieur dirigea aussitôt sur Sidi Bou Djenane le petit détachement de la Légion étrangère constituant la garnison de la ville, il invita la compagnie de tirailleurs de Nemours à se rendre d'urgence à Bab el Assa et il donna les ordres nécessaires pour rassembler les goums des tribus.

Les Marocains étaient concentrés à Aghbal. Le 27 novembre, vers 8 h. 1/2 du matin, ils se jetèrent en masse sur l'usine de crin végétal de Bab el Assa ; ne pouvant pas en assurer la défense, le lieutenant Béreaux, qui venait de prendre le commandement (1), fit établir sur les hauteurs de l'Est le goum du lieutenant Maire Sebille et quelques piétons des Msirda rassemblés à la hâte. La situation était alors des plus critiques ; les Attia avaient fait défection et les Beni Mengouch n'obéissant plus à leur caïd resté à Adjerroud avaient abandonné leur territoire. Les Marocains pénétrèrent dans l'usine qu'ils mirent au pillage. Le personnel français s'était déjà replié sur Nemours, où son arrivée produisit une certaine panique. La petite troupe du lieutenant Béreaux était impuissante à contenir l'ennemi, elle allait être submergée. Le sous-lieutenant Chauvelot, accompagné de l'officier interprète Chareix, accourut de Sidi Bou Djenane avec ses tirailleurs en entendant le bruit de la fusillade, il fit une heureuse diversion sur le flanc des Marocains. La compagnie de tirailleurs de Nemours, commandée par le capitaine Michaud, survint à son tour vers midi et prit immédiatement l'offensive. L'ennemi débusqué de l'usine se replia sur l'Ouest en suivant l'oued el Malha ; il fit un retour offensif qui causa

(1) Cet officier, appartenant au bureau des affaires indigènes de Marnia, se trouvait à ce moment dans la tribu des Msirda, où il procédait aux opérations du Sénatus-consulte.

de grosses pertes aux tirailleurs. Après un combat sérieux, les Beni Snassen battirent enfin en retraite vers 3 heures de l'après-midi, ils avaient de nombreux morts ; chez les Français on comptait 10 tués, dont le lieutenant de Saint-Hilaire des tirailleurs, et 6 blessés.

Dès qu'il eut connaissance de ces faits, le gouvernement donna l'ordre de diriger sur la frontière le détachement du lieutenant-colonel Branlière, qui avait été constitué à Oran en vue du renforcement éventuel du corps de débarquement de Casablanca ; il prescrivit en outre d'employer toute l'artillerie nécessaire pour obtenir une répression rapide et énergique. Le 27 novembre, le lieutenant-colonel Reibell, commandant supérieur du cercle de Marnia, se porta de sa personne à Sidi Bou Djenane ; deux compagnies de la Légion étrangère campées à Tinsaïn et un demi-escadron de chasseurs d'Afrique se trouvant à Oudjda furent envoyés d'urgence dans ce poste en passant par le territoire algérien. Le 28, le goum qui s'était rassemblé au barrage de la Mouilah rallia à son tour de bon matin ; en même temps les renforts arrivaient à l'arrière.

Le 29 novembre, environ 3.500 Marocains vinrent attaquer le détachement de Bab el Assa, qui s'était heureusement grossi d'une compagnie de la Légion étrangère, d'un escadron de spahis et d'une section de montagne. Le combat s'engagea dans l'après-midi au pied du Menaceb Kiss ; malgré leur ardeur sauvage les assaillants furent repoussés, l'artillerie les prit d'enfilade dans un ravin et leur fit éprouver des pertes sérieuses. Les Beni Snassen abandonnèrent environ 300 cadavres sur le terrain, les Français n'eurent que deux tués et six blessés.

En même temps que les masses marocaines s'efforçaient d'enlever Bab el Assa, un autre groupe de moindre importance se tenait à l'embouchure du Kiss. Le 27 novembre, il attaqua Port-Say une première fois, il renouvela ensuite sa tentative à plusieurs reprises. Le pacha de Saïdia, El Hadj Allal, intervint avec énergie pour s'opposer à ces incursions. Le capitaine Pétrement n'avait que des effectifs insuffisants pour couvrir le centre européen, il se fortifia dans le petit village des Bocoya si pittoresquement juché au sommet de la falaise ; les torpilleurs de la défense mobile d'Oran vinrent ravitailler la garnison. Le 29 novembre, les Marocains se placèrent entre la plage et le village des Bocoya, ils avaient amorcé leur mouvement dans la nuit et cherchaient à tourner Port-Say ; leur projet

échoua, mais ils tirèrent sur une corvée transportant des munitions débarquées, un artilleur fut tué et 7 tirailleurs furent blessés ; les agresseurs repassèrent ensuite sur la rive gauche du Kiss. Le 30 novembre, une compagnie de zouaves amenée de Nemours par mer renforça la garnison du Kiss ; à ce moment, la frontière était dégagée, les Beni Snassen avaient été repoussés de partout (1).

Les Marocains étaient toujours très exaltés, mais la difficulté de se procurer des munitions et l'arrivée des troupes françaises allaient rendre leur position délicate. Le 30 novembre, l'avant-garde du lieutenant-colonel Branlière se porta sur le Menaceb Kiss où elle arriva vers 9 heures du matin ; à 10 heures elle traversa la rivière sous la protection de l'artillerie et alla occuper l'ancienne redoute du général de Martimprey. De forts groupes marocains se trouvaient vers Aghbal ; la colonne prit l'offensive et les refoula dans la montagne, quelques hameaux des Ziamba furent incendiés. Les 1^{er} et 2 décembre, l'artillerie envoya seulement quelques obus pour protéger les reconnaissances. Dans la nuit du 2 au 3, des bandes de Marocains s'approchèrent de l'usine de Bab el Assa et tirèrent quelques coups de feu sans résultat ; un convoi égaré vers Menaceb Kiss essuya des feux de salve qui tuèrent un conducteur du train.

De nombreux pillards parcouraient la région, leur centre de réunion était à Aghbal ; des abords de ce point ils tiraillaient constamment sur les tentes du camp français. Le 5 décembre, le lieutenant-colonel Branlière, à la tête de trois bataillons, des spahis, du goum, d'une batterie d'artillerie de campagne et d'une section de mitrailleuses se porta sur Aghbal ; le marché fut occupé sans combat. La colonne continua son mouvement afin de détruire la maison de Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche ; le tir des piétons des Beni Snassen abrités derrière une crête était mal ajusté, l'infanterie riposta et l'artillerie put accomplir son œuvre. Le 7, une reconnaissance de la colonne du lieutenant-colonel Branlière battit la région d'Aghbal de ses feux, l'ennemi lui répondit faiblement. Le 8, la plus grande partie de la colonne poussa une pointe

(1) (A. C. M.) R. M. déc. 1907. — (A. R. O.). T. Div. Oran à Gouv. du 29 nov. 1907 ; T. C. sup. Marnia à Div. Oran du 29 nov. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907. — *Documents diplomatiques 1907-1908*, pp. 26 à 28, — BOULLÉ, pp. 38 à 41.

dans la plaine de Triffa et ne vit personne ; les Beni Snassen pressentant l'heure du châtiment se tenaient terrés dans leurs montagnes.

Le 6 décembre, un miad sous Mohammed ould Si Mohammed des Beni Nouga (Beni Ourimeche) s'était présenté à Oudjda, il lui avait été répondu que l'on n'entamerait des négociations que si toutes les fractions des Beni Snassen se faisaient représenter. Le même jour, le groupe mobile de Berguent avait fait une reconnaissance vers Aïn-Sfa, il était rentré à Oudjda sans être inquiété. Les Oulad Ghazi se voyant les plus menacés firent enfin des offres de soumission, quelques Oulad Mongar et des gens de Taredjirt suivirent leur exemple. Un nouveau miad comprenant six notables des Beni Khaled, deux des Beni Attigue et trois des Triffa arriva à Oudjda le 11 décembre, on lui fit les conditions suivantes : restituer les armes et effets des soldats français tués, payer 100 francs d'amende par feu, ouvrir une route au travers du col du Guerbous, donner le libre accès des marchés et accueillir les reconnaissances françaises. Un premier versement de 20.000 fr. devait être fait le 19 décembre, un deuxième versement égal huit jours après et enfin tout le reliquat de l'amende devait être payé quinze jours plus tard. Les Beni Khaled demandèrent à séparer leur sort de celui des autres tribus des Beni Snassen ; leur soumission ainsi que celle des Triffa paraissait sérieuse, les Beni Mengouch et la majorité des Beni Attigue se tenaient encore à l'écart (1).

Pendant que les unités envoyées d'Algérie rejoignaient la base d'opérations, le général Lyautey parcourait les postes. Il décida d'entourer le massif des Beni Snassen par les plaines d'Angad et de Triffa, afin d'obtenir rapidement et sûrement le résultat cherché ; des points d'appui devaient être organisés sur la frontière. Le 10 décembre, la concentration des troupes était en grande partie terminée ; elles formèrent deux colonnes. La colonne du Nord sous le lieutenant-colonel Branlière comprenait 4 bataillons, 3 escadrons, 1 batterie de campagne, 2 sections de montagne et un goum de 150 cavaliers ; la colonne du Sud sous le colonel Félineau se trouvait à Oudjda et

(1) (A. C. M.) R. M. déc. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907, janv. 1908. — *Documents diplomatiques 1907-1908*, p. 67. — BOULLÉ, pp. 42 à 45.

avait sensiblement le même effectif. Le colonel Baschung commandait la ligne de défense fixe avec des postes à Menaceb Kiss, Bab el Assa, Sidi Bou Djenane et au Birrou ; une réserve était placée à Marnia. L'effectif total était d'environ 8.000 hommes (1).

Les colonnes du Nord et du Sud commencèrent leur mouvement le 13 décembre. Le lieutenant-colonel Branlière poussa sur Djeraoua et Reggada un détachement chargé d'améliorer la piste ; Mgâad er Ras des Beni Attigue s'occupa alors de réunir un miad chez les Triffa et Beni Snassen, dans le but de s'opposer à la marche en avant des Français. Un autre miad composé de Beni Mengouch et Beni Attigue, dans lequel se trouvait Moqaddem Ali ould Ahmed de Taredjirt, s'était rendu chez Bou Amama ; le marabout avait invité la délégation à regagner la montagne et à rester en paix. Le 14, le restant de la colonne du Nord alla occuper Berkane en ne laissant qu'une petite garnison dans la redoute de Martimprey. Les Beni Attigue, restés jusque là hostiles pour la plupart, se trouvaient menacés de flanc ; Embarek ould el Hebil se rendit au devant des Français suivi de quelques-uns de ses partisans, il déclara se soumettre à toutes les conditions imposées au miad d'Oudjda. Les Beni Snassen n'ayant pas bougé, une reconnaissance forte de deux compagnies, deux escadrons, une section de montagne et un goum fut lancée sur Cherâa et la Moulouya, elle ne rencontra aucune difficulté. Mgâad er Ras se rendit compte que la résistance n'était plus possible ; il renonça à ses projets et vint dans la journée faire sa soumission au camp de Berkane, en compagnie d'Embarek ould el Hebil et des chefs des fractions des Beni Mengouch du Nord. Le 16, le lieutenant-colonel Branlière poussa une pointe avec sa cavalerie jusqu'à Port-Say, il plaça une garnison au village de Kelâa, afin de montrer aux indigènes qu'il était maître de la plaine de Triffa. Des détachements légers furent dirigés vers les Beni Snassen et la Moulouya ; le 19 décembre, l'un d'eux battit la plaine de Triffa, un autre alla reconnaître la piste conduisant à l'aïn Taforalt sans être inquiété (2).

(1) *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, pp. 30, 31. — BOULLÉ, pp. 46 à 50.

(2) (A. C. M.) R. M. déc. 1907. — (A. R. O.) T. colonne Nord à Div. des 13, 14, 16, 19 déc. 1907 ; T. Div. à Ministre Guerre des 14, 16 déc. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907, janv. 1908. — BOULLÉ, pp. 50 à 52.

Au sud du massif, les Beni Snassen restaient hostiles. Le 14 décembre, le colonel Félineau était campé sur les bords de l'Isly ; le goum chargé d'explorer les abords d'Aïn-Sfa fut reçu à coups de fusil. Le 15, dans la matinée, la colonne éclairée à distance par le groupe franc de Berguent marcha sur Aïn-Sfa ; le goum atteignit les jardins vers 10 heures $\frac{1}{2}$, les Beni Mengouch, abrités derrière les rochers, l'accueillirent par une fusillade nourrie et se déployèrent en demi-cercle face à l'avant-garde. Le gros de la colonne française entra alors en ligne ; sous la protection de la batterie de 75 les tirailleurs enlevèrent les hauteurs situées à droite et en avant des jardins. L'ennemi était sans cesse renforcé ; pendant que l'artillerie le couvrait d'obus, le groupe franc et l'infanterie marchèrent sur les jardins dont ils s'emparèrent après une vive résistance. Il fallut ensuite enlever les crêtes dominant la source, elles furent défendues pied à pied par les Marocains ; l'artillerie bombarda les villages de Sefrou. Les Beni Mengouch finirent par se retirer vers 4 heures du soir n'ayant subi que des pertes légères ; les Français comptaient 12 blessés, dont le lieutenant Faure des spahis, ils allèrent camper au point d'eau. Le 16, un miad représentant plusieurs fractions du versant sud des Beni Snassen vint demander les conditions posées à leur soumission ; une délégation des Bessara se présenta le lendemain pour solliciter l'aman. Le 18, une reconnaissance parcourut le territoire des Bessara, elle fut parfaitement accueillie dans tous les villages ; la cavalerie de la colonne s'avança sans incidents jusqu'à l'oued Berdil, au sud des Beni Ourimeche. Tayebould Bou Amama parcourait la montagne en compagnie d'Amarould el Ioudjil et de Mohammedould Boumedien Ouliou des Beni Attigue, il s'efforçait de prêcher la paix aux derniers récalcitrants. Le mouvement de soumission alla en s'accroissant, les Beni Snassen commençaient à verser le montant de leurs amendes à Martimprey ; les Beni Ourimeche, qui n'avaient pas pris part au mouvement antifrçais étaient exclus de la répression (1).

La première partie des opérations était terminée, il

(1) (A. C. M.) R. M. déc. 1907, janv. 1908. — (A. R. O.) T. colonne Nord à Div. du 19 déc. 1907 ; T. colonne Sud à Div. des 13, 15, 17, 18, 19, 19 déc. 1907 ; T. Div. à Ministre Guerre des 16, 18 déc. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907, janv. 1908. — BOULLÉ, pp. 52 à 56,

restait à faire la jonction des colonnes au travers du massif. Le 22 décembre, le colonel Félineau laissa deux compagnies à Aïn-Sfa et se porta sur Berdil ; le même jour, le lieutenant-colonel Branlière marcha sur Taforalt, où il arriva vers 1 heure $\frac{1}{2}$ du soir après une marche assez dure et sans avoir tiré un coup de fusil. Les Beni Ourimeche firent le meilleur accueil à la colonne et servirent de guides ; les Beni Attigue, qui avaient manifesté quelques velléités de résistance, s'avouèrent vaincus, les notables des fractions de Tarasghout, des Oulad Ali ben Yacine et des Beni Amiier vinrent se présenter au camp. La cavalerie du lieutenant-colonel Branlière prit contact le soir même avec la colonne du Sud ; le 23, cette dernière gravit à son tour la montagne. Le général Lyautey passa aussitôt en revue toutes les troupes françaises réunies à Taforalt. L'occupation du massif fit un effet considérable sur les Beni Snassen et hâta les soumissions.

Le gouvernement français ayant approuvé les conditions imposées au miad d'Oudjda, le versement de l'amende se poursuivit sur ces bases. Le 24 décembre, les colonnes du Nord et du Sud se séparèrent et regagnèrent respectivement Berkane et Aïn-Sfa, elles arrivèrent en ces points le 26 ; un détachement d'un millier d'hommes était resté à la garde de Taforalt. Certaines fractions des Beni Khaled étaient encore hésitantes, les pluies achevèrent de les décider ; afin de pouvoir commencer leurs labours elles délèguèrent un miad à Aïn-Sfa, il y fut reçu le 26 décembre par le général Lyautey et le commissaire du gouvernement. Des reconnaissances journalières étaient dirigées autour de chacun des postes, mais il fallait encore parcourir tout l'est du pâté montagneux pour terminer définitivement la campagne. Cette opération fut retardée par le mauvais temps. Le 27 décembre, une sentinelle du camp de Berkane ayant essuyé un coup de feu, le goum fit une razzia sur les troupeaux des fractions suspectes (1).

L'enveloppement des Beni Khaled, qui devait être commencé le 27 décembre, ne fut entamé que le 30. La colonne du Sud se mit en route dans la matinée ; après avoir razié plusieurs milliers de moutons dans la plaine, elle entreprit l'ascension de la montagne en trois groupes. A gauche, le

(1) (A. C. M.) R. M. janv. 1908. — (A. R. O.) T. Div. à Ministre Guerre du 22 déc. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, janv. 1908. — *Documents diplomatiques 1907-1908*, pp. 72, 73. 76. — BOULLÉ, pp. 57 à 63.

groupe franc de Berguent sous les ordres du lieutenant-colonel Henrys se dirigea sur Nedjara ; au centre, le colonel Félineau avec les tirailleurs prit le ravin de l'oued Bou Hafis ; à droite, le bataillon de la Légion étrangère marcha sur les Oulad Hammam. Les trois groupes reliés entre eux traversèrent le territoire des Beni Khaled les plus irréductibles, qui n'offrirent pas de résistance. Dans la nuit, le lieutenant Lapostolle avec son goum occupa la maison de Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche ; celui-ci venait de prendre la fuite et cherchait à s'échapper dans la direction du Ras Foughal ; rejoint par son frère qui accompagnait le goum il abandonna toute idée de résistance et vint se constituer prisonnier le 31 décembre à 4 heures du matin. Dans la matinée, le capitaine Mougin alla arrêter dans sa cachette un des principaux meneurs, le caïd de Taredjirt Mohammed bel Lahcene. La colonne enleva quatre à cinq mille moutons et une cinquantaine de bœufs dans les fractions hostiles ; le cheikh El Habri, dont l'attitude au cours des derniers événements avait été suspecte, fut frappé au passage d'une amende de mille francs qu'il paya séance tenante.

Le commandant Parmentier avait occupé pendant la nuit le col du Guerbous avec des éléments de la ligne de défense fixe, il déboucha sur Martimprey en même temps que la colonne du Sud. La colonne du lieutenant-colonel Branlière ayant tenu dans la journée tous les passages descendant du Ras Foughal vers le Nord, tandis que le colonel Baschung avec les troupes du Birrou gardait les débouchés d'Aghbal, les Beni Snassen s'étaient trouvés enfermés dans un cercle complet et hors d'état de résister à la pression des troupes françaises.

Lorsque la jonction de ces dernières fut opérée, six compagnies, une section de montagne et le goum de la colonne du Nord escaladèrent les pentes de la montagne, ils passèrent la nuit à environ 1.200 mètres d'altitude. Le lendemain, qui était le 1^{er} janvier de l'année 1908, le détachement monta au sommet du Ras Foughal où il planta le drapeau tricolore, on grava sur une pierre une inscription commémorant cet événement. Les troupes regagnèrent Berkane à la nuit. Le 4 janvier, une reconnaissance légère de la colonne du Sud quitta Aïn-Sfa sous le commandement du colonel Félineau, elle s'enfonça dans la montagne qu'elle parcourut dans toutes les directions jusqu'au djebel Bou Zabel ; elle ne rencontra pas d'hostilité,

les vaincus versaient leurs amendes. Les opérations proprement dites étaient terminées, tous les groupements hostiles s'étaient inclinés devant la force. Les effectifs du corps expéditionnaire furent réduits, on organisa des postes à Taforalt, Berkane, Martimprey et Aïn-Sfa; ils étaient destinés à surveiller le territoire et à terminer l'œuvre de pacification (1).

Le 12 janvier 1908, le général Lyautey se rendit à Taforalt avec le lieutenant-colonel Branlière, il déclara aux notables des Beni Ourimeche et d'autres fractions des Beni Snassen, que le gouvernement français leur faisait remise du restant de l'amende, sauf à l'exiger au premier acte d'hostilité. Cette générosité produisit la meilleure impression sur les indigènes, qui avaient déjà versé 210.000 fr. et 1.200 fusils. Dans la même journée, le lieutenant-colonel Branlière avait dû faire exécuter une razzia sur les Beni Mengouch du Nord, qui n'avaient encore rien payé. Le soir, une délégation des Beni Attigue du Nord, des Triffa et des Oulad Mansour se présenta à Berkane au général Lyautey pour protester de la soumission de ces fractions.

Après la dislocation des troupes, le territoire nouvellement occupé fut divisé en quatre secteurs correspondant à chacun des postes. Tout le pays était calme et les Beni Snassen activaient leurs labours ; quelques rivalités de commandement se faisaient encore sentir, mais elles n'avaient plus les mêmes conséquences qu'autrefois. A la fin de janvier, la mise en liberté de Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, qui avait été interné à Marnia, fut bien accueillie ; ce marabout promit d'employer sa faible influence au rétablissement de la paix. Le 28 janvier, une reconnaissance de cavalerie partie d'Oudjda sous le commandement du commandant Féraud passa par Aïn-Sfa, Bou Zabel et Berkane sans incidents, elle rentra le 31 par Taforalt. Les troupes des secteurs parcoururent le pays et prirent contact avec les habitants, ceux qui s'étaient tenus à l'écart entrèrent petit à petit en relations avec les Français ; des délégations des Beni Mahiou vinrent à Taforalt le 29 février et dans les premiers jours de mars ; dans toute la région l'état d'esprit des indigènes était satisfaisant.

(1) (A. C. M.) R. M. janv. 1908. — (A. R. O.) T. Div. à Ministre Guerre des 31 déc. 1907, 12 janv. 1908. — Comité de l'Afrique française, janv. 1908. — Documents diplomatiques 1907, 1908, pp. 79 à 82. — Roulez, pp. 63 à 65.

La campagne contre les Beni Snassen ayant entraîné l'occupation de la plus grande partie de l'amalat d'Oudjda, ce fut la fin de l'anarchie qui, depuis des temps immémoriaux, déchirait cette malheureuse province de l'empire marocain. Aujourd'hui, les populations peuvent se livrer en toute quiétude à leurs travaux sous la tutelle bienfaisante de la France (1).

(1) (A. C. M.) R. M. janv. 1908. — (A. R. O.) R. Secteur Aïn-Sfa des 18, 26 janv. 1908 ; R. Secteur Berkane des 27 janv., 3 fév. 1908 ; R. Secteur Martimprey des 23 janv., 3 fév. 1908 ; R. H. de la région des Beni Snassen des 10, 17, 25 fév., 3, 11, 20 mars 1908. — *Comité de l'Afrique française*, janv., fév. 1908. — *Documents diplomatiques 1907-1908*, pp. 89 à 91.

Sur les progrès accomplis dans l'amalat d'Oudjda depuis l'occupation française, voir : Augustin BERNARD, *Les Confins algéro-marocains*, Paris, 1911.

A N N E X E

LISTE DES CAÏDS D'OUJDJA DEPUIS 1842 JUSQU'A LA TRANSFORMATION DE LA PROVINCE EN AMALAT (1)

Ali ben Tayeb el Guennaoui, de 1842 à juillet 1844 (avec une interruption).

Hamida ben Ali es Sedjâaï, de juillet 1844 à mai 1845.

Ali ben Tayeb el Guennaoui, de mai 1845 à mai 1846 (avec une longue absence).

Mohammed ben Ahmed er Roudani, de mai 1846 au début de 1847.

Bouzian Belkaçem Abdouni, du début de 1847 à octobre 1847.

Abdelmalek, d'octobre 1847 à mai 1848.

Ali ben Tayeb el Guennaoui, de mai 1848 à décembre 1848.

Khalifa Mohammed ben Abbou, de décembre 1848 à février 1849 (pour El Guennaoui).

Hamida ben Ali es Sedjâaï, de février 1849 à juillet 1849.

Khalifa Mohammed ben Abbou, de juillet 1849 à janvier 1850 (pour El Guennaoui).

Khalifa Mohammed ben Khedda, de janvier 1850 à mai 1850 (pour El Guennaoui).

Ali ben Tayeb el Guennaoui, de mai 1850 à septembre 1850.

Khalifa Mohammed ben Abbou, de septembre 1850 à mai 1851 (pour El Guennaoui).

Mohammed ben Akbar, de mai 1851 à septembre 1851.

Mohammed ben Tahar, de septembre 1851 à octobre 1851.

Mohammed ben Abbou, d'octobre 1851 à janvier 1852.

Mohammed ben Tahar, de janvier 1852 à octobre 1854.

Abdelkader ben Ghadi dit Kaddour ben Ghadi, d'octobre 1854 à septembre 1859.

LISTE DES AMELS D'OUJDJA (2)

Ahmed ben Daoudi, de septembre 1859 à février 1868 (mort à son poste).

Abdesselamould el Hadj Larbi, d'avril 1868 à novembre 1869.

(1) D'après les documents utilisés pour l'étude historique.

(2) D'après (A. C. M.). Liste des amels d'Oudjda, l'amel Ahmed ben Kerroum et les documents utilisés pour l'étude historique.

Boucheta ould el Baghdadi, de novembre 1869 à octobre 1871.

Djilali ben Gauthébi, de décembre 1871 à juin 1874.

Abdelkader ben Haoucine, de juin 1874 à novembre 1874.

El Hadj Mohammed ould el Bachir, de novembre 1874 à août 1876.

Boucheta ould el Baghdadi, de septembre 1876 à octobre 1878.

Bachir ould Amar Delimi, de mars 1879 à octobre 1879.

Ali ben Mohammed el Guidri dit Ali Guider, de janvier 1880 à juillet 1881.

Abdelmalek ben Ali es Saïdi, de juillet 1881 à juillet 1889.

Abderrahman ben Abd es Sadok, de décembre 1889 à février 1892.

Abdesselam ould Boucheta ech Chergui, de mai 1892 à janvier 1895.

Driss ben Mohammed ben Yaïch dit Driss ben Yaïch, de janvier 1895 à novembre 1897.

Boubekeur ould Mohammed el Abbassi, de novembre 1897 à mai 1900.

El Abbas ben Ba Mohammed Chergui, d'août 1900 à décembre 1901 (mort à son poste).

Ahmed ben Mohammed el Djebouri dit Ahmed ben Kerroum, de février 1902, encore en fonctions.

LISTE DES PACHAS DE LA KASBA DE SAÏDIA (1)

Allal ben Mansour, de 1883 à 1897.

Ahmed ben Mohammed el Djebouri dit Ahmed ben Kerroum, de 1897 à 1902.

Hadj Allal ben Mohammed Cherardi, depuis 1902. Encore en fonctions.

(1) D'après *Trad. loc.* et divers documents.

E R R A T A

- Page 33, 19^e ligne, au lieu de Sidi Yaya, lire *Sidi Yahia*.
- 66, 6^e de la fin, au lieu de Sidi Yaya, lire *Sidi Yahia*.
- 71, 17^e et 18^e lignes, au lieu de Bou Azza ben Mohammed el Hadj, lire *Bou Azza ben Mohammed et El Hadj*.
- 74, 4^e et 5^e de la fin, au lieu de Oulad Bou Sbâa, lire *Oulad es Sbâa*.
- 75, 4^e et 5^e lignes, au lieu de Oulad Bou Sbâa, lire *Oulad es Sbâa*.
- 132, 9^e de la fin, au lieu de iman, lire *imam*.
- 140, titre, au lieu de dellahs, lire *dellals*.
- 147, 29^e ligne, au lieu de appartiennet, lire *appartient*.
- 170, 24^e ligne, au lieu de Pl. XIV, fig. 1, lire *Pl. XX, fig. 1*.
- 173, 14^e ligne, au lieu de Ras Foughat, lire *Ras Foughal*.
- 174, dernière ligne, manque le numéro 3 du renvoi.
- 183, 2^e de la fin, au lieu de lesquelles, lire *lesquelles*.
- 184, 2^e de la fin, au lieu de Amor, lire *Amer*.
- 213, 8^e ligne, au lieu de une de ses filles, lire *une de ses petites-filles*.
- 235, 4^e ligne, au lieu de 445, lire 455.
- 255, 7^e, 16^e et 21^e lignes, au lieu de Abd el Ouahab, lire *Abd el Ouad*.
- 342, renvoi (1), 2^e ligne, au lieu de chef édrissite, lire *chérif édrissite*.
- 456, renvoi (1), 3^e ligne, au lieu de Alger du 23 janv. 1886.
— CANAL, *Oudjda*, p. 17, lire *L. Amel à Sub. Tlemcen du 21 fév. 1885*. — (A. G. G.) *L. Div. Oran à Gouv. Alger du 23 janv. 1886*. — CANAL, *Oudjda*, p. 17.
- 459, renvoi (1), 1^{re} ligne, au lieu de Charghar, lire *Ghar-ghar*.

Page 473, 1^{re} ligne, au lieu de 25 février 1903, lire 25 février 1893.

- 473, 3^e de la fin, au lieu de leur, lire *leurs*.
 - 526, renvoi (1), 1^{re} ligne, au lieu de (A. S. F.) Chef section, lire (A. S. F.) *R. Chef section*.
 - 530, renvoi (1), 4^e ligne, au lieu de (A.) Mansuri, lire (A.) *Mansouri*.
 - 537, renvoi (2), 2^e ligne, au lieu de Beni Mahiou, Sedjâa, lire *Beni Mahiou, Beni bou Zeggou, Sedjâa*.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avertissement	3
Documents utilisés	4

PREMIÈRE PARTIE

Monographie d'Oudjda

CHAPITRE I ^{er} . — La ville et ses environs	15
Description géographique, 15. — Etat de la ville aux différentes époques, 19. — La ville actuelle et ses jardins, 29.	
CHAPITRE II. — Peuplement	34
Origine des fractions et sous-fractions d'Oudjda, 34. — Les Cheurfa, 39. — Les familles influentes, 42.	
CHAPITRE III. — La famille et la vie matérielle	47
Généralités, 47. — Habitat, 48. — Costume, 50. — Alimentation, 51. — Hygiène, 52. — Mariage, 53. — Naissances, 55. — Circoncision, 56. — Décès, 56. — Jeux et danses, 59.	
CHAPITRE IV. — La vie religieuse et intellectuelle	61
Le culte, les fêtes et l'éducation religieuse, 61. — Mosquées, 64. — Zaouïas, 68. — Marabouts, 71. — Superstitions et magie, 90. — Médersa et écoles, 92. — Musique, 95.	
CHAPITRE V. — Le Mellah et les Juifs	96
Le Mellah et la situation morale des juifs, 96. — La vie matérielle ; coutumes particulières, 99. — La religion, les synagogues, les rabbins et l'instruction, 101. — Les santons, 106. — Organisation de la communauté, budget, redevances au Makhzen, 108.	
CHAPITRE VI. — Administration et justice	111
L'amel et le Dar el Makhzen, 111. — Les chioukh, 114. — Entretien et police de la ville, application des peines, 116. — Les impôts et redevances, 120. — L'amin et le service des douanes, 123. — Les habous, 129. — Le cadi ; sa juridiction, 132.	

	Pages
CHAPITRE VII. — La vie économique	135
La propriété, 135. — Monnaies, poids et mesures, 137. — Les souks, les dellals et les fondouks, 140. — Le commerce et l'industrie, 144. — L'agriculture et les irrigations, 153.	
CHAPITRE VIII. — La colonie européenne	159
Constitution et développement, 159. — Les affaires commerciales et industrielles, 161.	

DEUXIÈME PARTIE

Les Tribus de l'Amalat

CHAPITRE I ^{er} . — La contrée occupée	165
Description géographique, 165.	
CHAPITRE II. — Les tribus	179
Habitat et origines, 179.	
CHAPITRE III. — Les familles influentes et les zaouïas ..	207
Familles influentes, 207. — Zaouïas et marabouts, 218.	

TROISIÈME PARTIE

Histoire

CHAPITRE I ^{er} . — La région d'Oudjda dans l'antiquité	221
Préhistoire, 221. — Lybiens, Maures, Numides et Berbères, 223. — Les rois indigènes et les époques romaine, vandale et byzantine, 227. — Les populations juives et chrétiennes et les légendes sur Oudjda, 235.	
CHAPITRE II. — Les groupements berbères au commencement du Moyen-Age ; leur islamisation.	241
La situation des Berbères à la fin de la période byzantine, 241. — La conquête arabe, 244. — Les Berbères et le kharedjisme, 246. — La fin de la domination arabe et la formation des premiers empires berbères sous l'égide de princes arabes, 247. — Les chrétiens et les juifs en face de l'Islam, 249.	

CHAPITRE III. — La période des dynasties berbères musulmanes 251

La fondation d'Oudjda par les Maghraoua ; leurs luttes avec les Beni Ifrene, 251. — Les Almoravides se rendent maîtres d'Oudjda et des contrées voisines, 253. — Les Almohades supplantent les Almoravides, 253. — Les derniers temps de la dynastie almohade et l'avènement des Merinides et des Abdelouadites, 256. — Les Merinides et les Abdelouadites (Beni Zian) se disputent la possession de la région d'Oudjda, 259. — Suprématie des Merinides qui étendent leur autorité sur la rive droite de la Moulouya ; les Abdelouadites continuent néanmoins leurs tentatives de ce côté, 262. — La décadence des Merinides et des Abdelouadites ; l'intervention des Hafsides au Magreb occidental, 267.

CHAPITRE IV. — La période des dynasties chérifiennes jusqu'à la conquête de l'Algérie par les Français ; l'occupation turque 271

Les Turcs étendent leur domination sur le royaume de Tlemcen et les Cheurfa sâadiens renversent les Merinides de Fez, 271. — La rivalité des Cheurfa sâadiens et des Turcs, 275. — La fin de la dynastie sâadienne ; les Cheurfa hassanides parviennent au pouvoir et établissent leur influence dans la région d'Oudjda, 279. — Le sultan Mouley Ismaïl organise la province d'Oudjda ; sa politique agressive contre les Turcs lui vaut des insuccès, 284. — Les Turcs essaient de replacer la province d'Oudjda sous leur influence et occupent la ville ; ils l'abandonnent enfin définitivement aux sultans du Magreb, 288.

CHAPITRE V. — Le premier conflit franco-marocain sur la frontière algérienne ; la lutte contre l'émir Abdelkader 295

Les préliminaires du conflit ; les Marocains, les Français et l'émir occupent successivement Tlemcen, 295. — La nouvelle occupation de Tlemcen par les Français ; le début des hostilités, 300. — Les essais de conciliation sont arrêtés par les agressions des Marocains ; les Français incursionnent sur leur territoire et pénètrent à Oudjda, 307. — Le Sultan déclare ouvertement la guerre ; la bataille d'Isly, 319. — Les négociations : convention de Tanger et traité de Lalla Marnia, 332. — Les agissements d'Abdelkader réfugié au Maroc ; traqué par les armées du Sultan il se rend aux Français, 337.

CHAPITRE VI. — L'anarchie intérieure et les nouvelles difficultés avec la France 347

A Oudjda, les agents du Makhzen assistent impuissants aux luttes des Angad et des Beni Snassen, 347. — L'agitation antifranaçaise et la campagne du général de Montauban contre les Beni Snassen en 1852, 356. — Les Beni Snassen bloquent et rançonnent Oudjda à plusieurs reprises ; leur différend avec les Angad et Mehaïa, 367. — Nouveaux troubles sur la frontière algérienne, le général de Beaufort châtie les Beni Snassen en 1856, 374. — Le général de Martimprey conduit une expédition chez les Beni Snassen en 1859,

en représailles d'agressions commises par les Marocains sur le territoire algérien, 378.

CHAPITRE VII. — L'apogée et la chute des Oulad el Bachir des Beni Snassen 395

Tentatives d'organisation de la province d'Oudjda ; l'amel subit l'influence du chef des Beni Snassen, 395. — L'assassinat d'El Hadj Mimoun par les Mehaïa et les troubles qui suivirent, 400. — Les Mehaïa essaient de revenir autour d'Oudjda, devant l'hostilité générale ils finissent par se retirer, 405. — Mort de l'amel Ahmed ben Daoudi ; son successeur échoue dans ses tentatives pour ruiner l'influence d'El Hadj Mohammed ould el Bachir, 409. — Les Oulad Sidi Cheikh dans l'amalat d'Oudjda, 414. — La rivalité d'El Hadj Mohammed ould el Bachir et d'El Hadj Mohammed Zaïmi ; la lutte contre les Sedjâa, 416. — Malgré une vive opposition, le chef des Beni Snassen est nommé amel d'Oudjda, cette nomination provoque des désordres, 421. — La révolte d'El Hadj Mohammed ould el Bachir et sa chute, 428.

CHAPITRE VIII. — La prépondérance politique des Mehaïa et leur expulsion du pays 436

Les Oulad el Bachir sont chassés des Beni Snassen et leurs partisans molestés, 436. — La décadence des Beni Snassen ; ils sont déchirés par des luttes intestines dans lesquelles interviennent les Angad et Mehaïa, 438. — L'administration de l'amel Abdelmalek ben Ali es Saïdi ramène un peu de tranquillité dans la région d'Oudjda, 450. — Les Mehaïa se révoltent contre l'amel soutenu par les Angad, 456. — Les Mehaïa suscitent de nouveaux troubles ; ils sont expulsés du pays par El Hadj Mohammed Sghir des Oulad el Bachir, 463.

CHAPITRE IX. — Troubles continuels entretenus par les rivalités des principaux personnages de l'amalat 470

Les Mehaïa rentrent au Maroc et embrassent le parti des Oulad el Bachir ; une ligue se forme contre ces derniers qui sont de nouveau obligés de fuir, 470. — Lutttes intestines chez les Beni bou Zeggou et Beni Snassen, El Hadj Mohammed Sghir est emprisonné à Fez ; le conflit des Mehaïa et Angad et l'arrestation d'Abdelkader Bouterfas, 476. — L'amel Driss ben Yaïch impose son autorité aux tribus de la région d'Oudjda, 484. — Les tribus de l'amalat s'insurgent contre Driss ben Yaïch qui doit résigner son commandement, 486. — Les Mehaïa et Sedjâa se prennent de querelle, la plupart des tribus de l'amalat entrent dans le conflit, 498. — Le caïd Boulenouar ould el Hebil des Beni Attigue entretient l'agitation chez les Beni Snassen ; il fait de l'opposition à l'amel El Abbas ould Ba Mohammed Chergui, 506. — Les accords franco-marocains de 1901-1902, 509.

CHAPITRE X. — L'agitation roguiste 512

Le Rogui Bou Hemara : légende, origine et débuts, 512. — Les tentatives du Makhzen pour maintenir les populations de l'amalat

dans le devoir échouent ; le Rogui à Oudjda, 514. — Oudjda est réoccupé par le Makhzen qui cherche à rétablir son influence dans la région, 523. — Bou Amama qui a embrassé la cause du Rogui s'établit dans la région d'Oudjda et harcèle le Makhzen, 528. — Le Rogui pénètre de nouveau dans l'amalat et occupe El Aïoun Sidi Mellouk, 531. — Combat aux environs d'Oudjda ; la ville est menacée par le Rogui, 535. — Le Rogui gagne Selouane et ses contingents restent aux prises avec ceux du Makhzen sur la basse Moulouya ; les autorités chérifiennes deviennent manifestement hostiles aux Français, 544.

CHAPITRE XI. — L'occupation de l'amalat d'Oudjda par la France	533
Les Français occupent la ville d'Oudjda, 553. — L'agitation antifranaçaise chez les Beni Snassen ; les premières hostilités, 558. — Les Beni Snassen se jettent sur la frontière algérienne ; une colonne expéditionnaire les châtie et occupe leurs montagnes, 566.	
Annexe	577
Liste des caïds d'Oudjda depuis 1842 jusqu'à la transformation de la province en amalal, 577. — Liste des amels d'Oudjda, 577. — Liste des pachas de la kasba de Saïdia, 578.	
Errata	579

